LA

TRADITION ET L'EXOTISME

DANS

L'ŒUVRE DE CHARLES NODIER

(1780-1844)

ÉTUDE SUR LES ORIGINES DU ROMANTISME FRANÇAIS

THÈSE DE DOCTORAT ÈS-LETTRES

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE STRASBOURG

PAR

JEAN LARAT

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS, VI^e^

1923

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41548024_0002

LA

TRADITION ET L'EXOTISME

DANS

L'ŒUVRE DE CHARLES NODIER

(1780-1844)

LA

TRADITION ET L'EXOTISME

DANS

L'ŒUVRE DE CHARLES NODIER

(1780-1844)

ÉTUDE SUR LES ORIGINES DU ROMANTISME FRANÇAIS

THÈSE DE DOCTORAT ÈS-LETTRES

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE STRASBOURG

PAR

JEAN LARAT

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS, VI^e^

1923

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION. — MÉTHODE DE CET OUVRAGE 1

PREMIÈRE PARTIE

Les Origines

CHAPITRE I. — LE MILIEU. — LE PROBLÈME DES INFLUENCES RÉGIONALES. — Limites de cette influence. Le caractère franc-comtois, exemples et opinions : Morton Fullerton, Dr Perron, etc... Besancon et Ornans. — Nodier comtois..... 1

CHAPITRE II. — LES NODIER. — L'HÉRÉDITÉ COMTOISE. — La mère de Nodier. — La carrière de Nodier père. — Ses lectures et ses cahiers de citations. — L'éducation de Charles par son père. — Le désordre permis puis regretté. — Le culte de son père..... 7

CHAPITRE III. — LES AMIS DE JEUNESSE. — Les listes de reconnaissance de Nodier : *L'Ambre* ; *les Apothéoses de Pythagore.*
I. L'école centrale, Droz et Briot. — II. Les Philadelphes ; Weiss — Les publications poétiques faites en commun.— Jean de Bry — III. Quai et Gleizes. Les Méditateurs ou observateurs de l'homme. — IV. *L'Obermann* de Sénancour. — Benjamin Constant. — Bonneville — Ballanche. — Peignot..... 13

CHAPITRE IV. — LE TEMPÉRAMENT ET L'ÉLÉMENT PATHOLOGIQUE CHEZ NODIER. — I. Opium et convulsions héroïques — II. Phtisie ou imagination. — III. La dernière maladie de Nodier. — Discussion sur son cas. — IV. Son hygiène d'écrivain..... 29

DEUXIÈME PARTIE

Les années de désordre et de formation

CHAPITRE I. — NODIER ET L'ANTIQUE. — SES ESSAIS RÉVOLUTIONNAIRES. — Le milieu révolutionnaire d'après l'opinion rétrospective de Nodier — I. Les trois premiers discours imprimés (1790-1791, 1792) — II. Essais de versification : Le temple de la liberté, Voeux à ma patrie — III. Nodier disciple des terroristes en Alsace — IV. Velléités théâtrales et retour à l'art oratoire (1794) — V. Influence de cette période et signes d'originalité 35

CHAPITRE II — NODIER ATTARDÉ. — LA SURVIVANCE DES FORMES DU XVIIIe SIÈCLE. — I. Poèmes de circonstance inédits. — II. Une comédie inédite d'après la *Nouvelle-Héloïse.* — III. *Le prince Bibi*, conte inédit dans la manière de Crébillon fils. — IV. *Mes rêveries.* — V. Moi-même et l'influence de Sterne. — VI. *Le dernier chapitre de mon roman.* Nodier comparé à Vivant Denon. — VII. Une tentative nouvelle de 1832 *Lucrèce et Jeannette.* — VIII. Opinions littéraires successives sur la littérature du XVIIIe siècle. — Réaction critique contre le XVIIIe siècle sauf contre Rousseau et Diderot. — IX. Nodier donne quelques préfaces complaisantes pour des éditions de Montesquieu, Gresset, etc 52

CHAPITRE III. — **ORIGINES ET CARACTÈRE DU SENTIMENT DE LA NATURE CHEZ NODIER.** — I. Influences de Girod, Luczot etc, Nodier botaniste et entomologiste. — II. Premières utilisations littéraires. Le sentiment et la connaissance de la nature jusqu'au *Peintre de Saltzbourg*. — III. L'épanouissement dans les *Souvenirs de la Révolution* et les *Souvenirs de jeunesse*. — IV. L'examen critique des lettres à Julie ; glorification de l'insecte. — V. Les animaux fantastiques. — VI. Limite du sens de la nature chez Nodier..... 73

CHAPITRE IV. — **LE WERTHÉRISME DE NODIER.** — I. Nodier préparé à cette influence. Comment elle l'envahit. — II. *Les Proscrits* et la Bible.— III. *Le Peintre de Saltzbourg* et le christianisme.— IV. La persistance du type féminin dans les romans de Nodier. — V. Les enseignements des préfaces 90

CHAPITRE V. — **LE SÉJOUR CHEZ HERBERT CROFT.** — I. Comment Nodier devint secrétaire de Croft. — II. Les voyages de Croft hors d'Angleterre, son séjour en France. — III. Les réhabilitations de Croft. Chatterton et Grainville. — IV. Après la séparation..... 105

CHAPITRE VI. — **LE THÈME DU BRIGAND GÉNÉREUX.** — I. Les origines de ce thème : d'Amadis à Schiller. — II. Influences subies par Nodier dans la composition de Jean Sbogar. — III. Les mélodrames. — IV. Bertram..... 115

CHAPITRE VII. — **LE VAMPIRISME . — LES INFLUENCES ILLYRIENNES.** — I. Le Vampirisme dans la littérature européenne avant Nodier. — II. L'accueil de Nodier au Vampire de Polidori. La vogue. Lord Ruthwen. — III. Le *Vampire* de Nodier. — IV. Les parodies. — V. Récit de Dumas sur Nodier répudiant le Vampire. — VI. Nodier publie encore Infernalia (1822). — VII. La survivance et les métamorphoses de ce thème. — VIII. Résultats littéraires du voyage de Nodier en Illyrie..... 124

TROISIÈME PARTIE

La Restauration des traditions nationales

CHAPITRE I. — **LES INFLUENCES ANGLAISES. — NODIER DISCIPLE DE WALTER SCOTT.** — I. Avant Walter Scott. Ossian. — II. Shakespeare en tant qu'auteur de « tragédies historiques ». — III. Byron — IV. Les étapes de l'admiration pour Walter Scott. page 141

CHAPITRE II. — **LE GOUT DU MOYEN-AGE ET DES ANTIQUITÉS NATIONALES. — NODIER « ANTIQUAIRE » ET ANTI-RATIONALISTE.** — I. Origines lointaines de ce goût chez Nodier (le peintre de Saltzbourg) et en France (l'érudition du XVIII[e] siècle). L'exemple anglais. — II. Du primitif au national. — III. Initiation de Nodier à la littérature du moyen-âge. La romance. Le genre épique. — IV. Les voyages pittoresques. Précurseurs français et encouragements officiels. Les Français accusés de vandalisme par les Anglais Paris historique. — V. Rééditions et publications de textes signalées par Nodier. Un manifeste à propos du Combat des Trente Bretons 162

CHAPITRE III. — **LE SENTIMENT RÉGIONAL CHEZ NODIER.** — I. Généralités. — II. Le Franc-Comtois. — III. Les voyages pittoresques et le Voyage aux Alpes. — IV. La défense des patois. — V. Nodier et le mouvement provençal. Jasmin. — VI. Les tentatives régionales de Lyon, Dijon, etc..... 196

CHAPITRE IV. — LE PHILOLOGUE. — I. Les modèles de Nodier : les philologues du XVIe siècle. — Autres sources : de Brosses, Court de Gébelin, David de Saint-Georges. — II. Les Onomatopées. — III. Du pastiche et du plagiat. — IV. Les dictionnaires et l'Académie — V. Nodier éditeur. — VI. Les Notions de linguistique..... 222

CHAPITRE V. — NODIER BIBLIOPHILE. — I. Ses premiers engouements. — II. Utilité de la bibliophilie au lendemain de la Révolution. Rôle de Nodier. Son goût pour les catalogues. — III. Ses préférences. Les ana. Les reliures. Principales curiosités. — IV. L'art de choisir et de commenter les vieux livres. — V. Une « physiologie » à la mode romantique : le portrait du bibliophile. — VI. Son influence et ses continuateurs..... 253

CHAPITRE VI. — NODIER ET LE XVIe SIECLE. — I. Précocité de son goût pour les auteurs de ce siècle. — II. Traces de lectures qu'il en a faites dans le Dictionnaire des Onomatopées et le Plagiat. — III. Propagande en faveur de Rabelais. — IV. Son édition de la Satire Ménippée. — V. Henri Estienne, Desperiers et autres prosateurs. — VI. Il demeure dans la tradition classique en préférant Marot à la Pléiade..... 271

CHAPITRE VII. — POLITIQUE ET PHILOSOPHIE DE NODIER A. POLITIQUE. — I. Influence de Jean-Jacques Rousseau. Le déterminisme des révolutions. Les Proscrits. L'imitation de Rousseau dans Jean Sbogar. Le contrat social et le brigand. — II. Le conservatisme de son âge mûr. Condamnation des influences antiques. — III. Atténuation apportée à ses idées contre-révolutionnaires. Défense du peuple et réhabilitation de quelques individus. Tendances fédéralistes. B. PHILOSOPHIE. — I. Nodier héritier du sensualisme du XVIIIe siècle. Influence de l'épicurisme et de Montaigne. — II. L'homme sensible. L'Imitation de Jésus-Christ. Werther. — III. Le rêve et le sommeil. L'inconscient. Prophétie et Apocalypse. IV. Défense des superstitions. — V. La palingénésie, Bonnet et Ballanche. — VI. Attaques contre l'idée de progrès. Le « dériseur » de son temps..... 287

CHAPITRE VIII. — LE CONTEUR. — La mode du Conte vers 1832. La vocation de Nodier est éveillée par nos contes du XVIIIe siècle et par Walter Scott, et non par Hoffmann. — A) Analyse et classification de ses contes. II. Le thème principal : l'amour contrarié et le rêve érotique. Trilby, la Fée aux Miettes, Inès de las Sierras, Franciscus Columna, etc. — III. Merveilleux hagiographique. Un seul exemple : la Légende de sœur Béatrix. Le merveilleux expliqué : Inès de las Sierras, Helène Gillet, Paul ou la Ressemblance. — IV. Contes de fées : le Génie Bonhomme, Trésor des Fèves et Fleur des Pois. Pastiches de Perrault et de Rabelais. — V. Le Chien de Brisquet. — B) VI. Théorie de l'amour rêveur. Application de la psychanalyse. Pourquoi nous présente-t-on des « innocents » ?. — VII. Prétentions soudaines de Nodier à la priorité dans le fantastique en 1832. Le « fantastique sérieux ». Sa théorie. — Le fantastique en littérature : Caractère populaire, national et divin du fantastique. — VIII. Les genres dans le conte d'après Nodier. — Les autorités, de Perrault à Diderot..... 314

QUATRIÈME PARTIE

La Diffusion des idées

CHAPITRE I. — L'ÉVOLUTION DES THÉORIES LITTÉRAIRES DE NODIER. LES DÉFINITIONS DU ROMANTISME. — I. Un opuscule de Nodier anonyme et inconnu : *Le Parnasse du Jour*, satire antiromantique. — II. Les lectures de 1806 d'après les *Tristes*. Le double aspect du cours de 1808 : le « goût » et le culte de la sensibilité et de Shakespeare. — III. La campagne classique dans le *Journal des Débats* en 1814. — IV. 1815-1818. A propos de l'Allemagne de Mme de Staël, Nodier défend l'exotisme et esquisse une poétique du romantisme. — V. La théorie du « frénétique » (1821-1823). — VI. Le Roman genre romantique. Nodier acquis nettement au romantisme en 1823. — VII. Apparition plus tardive d'une poésie romantique. — VIII. Les manifestes théoriques de 1830. — IX. Tentatives de littérature populaire..... 341

CHAPITRE II. — L'ARSENAL. — I. L'arrivée à l'Arsenal. — II. L'Arsenal romantique. — III. Les habitués. Dîneurs de fondation, la « phalange poétique » ; les erratiques, les provinciaux. — IV. La fin de l'Arsenal : désertion des Romantiques ; rapports de Nodier et de Hugo. — V. Nodier causeur : son prestige survit aux soirées de l'Arsenal..... 395

CHAPITRE III. — LES ÉTAPES DE LA RÉPUTATION. — I. Les premiers succès parisiens. La *Bibliographie entomologique*, les *Proscrits* — Les comptes-rendus des *Débats* sur les *Tristes*, le *Dictionnaire des Onomatopées*, le *Plagiat*. — II. La réputation du romancier. Réclame organisée. Les parodies. — III. Les campagnes de la *Quotidienne*. Les disciples de second rang. — IV. Les relations de Nodier avec les maîtres contemporains : Hugo, Dumas, Lamartine etc... — V Les articles nécrologiques. Mérimée et la réaction contre Nodier. — VI. Les disciples fantaisistes ou bibliophiles : Monselet, Asselineau etc... Deux études essentielles : Sainte-Beuve et Montégut. L'histoire littéraire et la critique littéraire 416

CONCLUSIONS. — LE ROLE DE NODIER. — Des nuances apportées aux définitions du romantisme par l'examen de son œuvre..... 443

INTRODUCTION

Lors de sa récente campagne contre les manuels scolaires d'histoire littéraire, M. Vandérem s'étonnait que l'on fît place dans ceux-ci à des réputations désuètes au détriment de valeurs méconnues telles qu'un Gérard de Nerval ou un Baudelaire. Il en avait particulièrement à Nodier, et s'étonnait en ces termes qu'un précis l'accueillît : « Nous passons, disait-il, à un « romantique de second ordre, mais singulièrement intéressant » dont je vous donne le nom en mille : l'à jamais et justement oublié Charles Nodier auquel Faguet consacre toute une longue page » (1).

Il se trouvait cependant — et c'est ce qui contredit tout au moins l'assertion de fait de M. Vandérem — que ce prétendu oublié avait fait, depuis quelques années, l'objet de substantielles et abondantes études. A quelques années d'intervalle seulement, M. Magnin avait donné un copieux ouvrage sur *Charles Nodier naturaliste*, un rédacteur du *Journal des Débats*, M. Salomon, avait fait paraître un élégant volume sur *Charles Nodier et le Groupe romantique*. Mlle Schenck venait d'Amérique étudier son influence sur Victor Hugo. M. Pingaud enfin groupait les résultats d'une recherche de dix années sur le même écrivain : *Charles Nodier et les Philadelphes*. Et M. Lanson se faisait l'interprète des conclusions de l'histoire littéraire lorsqu'il lui donnait dans sa *Bibliographie* une place essentielle, au XIXe siècle, en faisant de lui un « Patron du romantisme ». Il n'est pas jusqu'aux rééditions populaires qui ne soient venues sanctionner, d'un autre point de vue, cette manière de résurrection. Devant un problème posé si nettement, convenait-il de laisser Nodier à son juste oubli ou de compléter l'imposante liste de travaux qu'il venait de susciter ?

Nous avouerons que notre crainte fut plutôt d'arriver trop tard dans un champ moissonné. Certes M. Magnin, s'attachant à l'entomologiste que fut Nodier, se réservait un domaine où il eût été scabreux de nous engager à son défaut. Mais M. Salomon avait exalté autant qu'il est nécessaire les charmes de Nodier écrivain, le pittoresque de sa légende. Et M. Pingaud ajoutait à ses études historiques antérieures

(1) *Revue de France*, 15 septembre 1922, p. 358.

une bien remarquable unité, en publiant une biographie de Nodier où le souci d'exactitude n'excluait point une rédaction vive et spirituelle. Si la biographie de Nodier eût résolu les principaux problèmes que sa mémoire et son œuvre peuvent susciter, la question était tranchée. Il n'en est pas ainsi, et il nous a semblé que même historiquement, historiquement surtout, la biographie de Nodier était ce qui importe le moins chez lui. Que son enfance insuffisamment dirigée ait facilité ses frasques, souvent anodines d'ailleurs ; qu'au cours de ses voyages hors de Paris, il se soit complu à « conter fleurette à la dame du comptoir » ainsi que nous l'apprend un témoignage du temps recueilli par M. Pingaud, voilà qui ne prêtait ni à une succession d'études rectificatives, ni à de très larges conclusions. Bien plus, l'insuffisance de la méthode strictement biographique s'avérait de la façon la plus manifeste à l'occasion de ce jeune révolutionnaire, devenu, après quelques années de vie de bohème, bibliothécaire en Carniole puis à l'Arsenal. L'essentiel était dans ses vastes connaissances littéraires, dans la sensibilité vibrante qui lui permettait d'en faire une substance utilisable par ses émules, dans son imagination qui lui faisait fuir une réalité qui le froissait pour trouver, dans le rêve et la création qui s'en inspire, l'oubli et l'originalité. N'y a-t-il pas quelque disproportion d'effort à consacrer tout un volume, fût-il excellent, à élucider ses gasconnades, alors que lui-même affirmait sans se lasser que l'exactitude et la réalité ne sont rien, que ses seules joies lui venaient du rêve ? Le vrai problème n était-il pas d'explorer ces rêves plutôt que de les dénoncer ? Accuser Nodier de mensonge, n'était-ce pas demeurer à un stade superficiel, alors qu'il eût été essentiel de porter dans l'étude de ses songes ou de sa sensibilité nébuleuse un souci d'analyse qui les élevât à la dignité d'un objet de science ? Prendre quelqu'un en délit de mensonge, serait-ce aussi fructueux pour le sociologue que d'examiner les formes du mensonge dans l'ensemble de ces relevés ? Bref, il nous semblait qu'en étudiant les thèmes littéraires où Nodier avait cru pouvoir exprimer les aspirations de sa sensibilité, les élans de son imagination, ou même simplement sa soumission à la mode, on passait d'une étude d'intérêt individuel à un problème d'ordre général, à des vues souvent nouvelles sur la formation du romantisme.

Ce qui fait l'intérêt exceptionnel de Nodier, c'est en effet qu'il demeure un incomparable témoin d'une grande gestation littéraire. Où trouver un écrivain qui ait abordé autant de genres et de thèmes que ce polygraphe, si souvent admiré de son temps pour avoir passé, avec tant de souplesse, de la philologie au roman et à la poésie ? Sa sensibilité est si docile aux influences, qu'il écrit presque simultanément un roman libertin et un roman mélancolique. Il combat pour

le triomphe du romantisme, et ses cartons gardent en réserve des imitations de ceux qu'il aide à détrôner. On dirait qu'il s'est ingénié à donner asile à toutes les curiosités de son temps, qu'il a voulu garder un témoignage de toutes les tentatives en rédigeant lui-même une œuvre ou un fragment qui en gardât l'empreinte. Il en est même de si obscures que nous ne les connaissons guère que par lui, telle cette singulière école des *Méditateurs* qui se réunissait à Passy pour fumer de l'opium en pastichant Chateaubriand.

Si Nodier reflète tant d'influences et donne asile à un si grand nombre des velléités littéraires qui chercheront leur épanouissement, leur formule définitive, jusqu'à l'heure où elles l'auront trouvée en partie dans les chefs-d'œuvre romantiques, sa personnalité elle-même garde-t-elle une valeur intrinsèque ? On serait tenté plutôt de la considérer comme un champ-clos où luttent les idées littéraires qui cherchent la suprématie, la domination des âmes de lecteurs. Qu'il n'ait pas eu d'« état-major », de centre, comme le remarquait subtilement Sainte-Beuve, ce ne sera point son tort, mais son caractère important. S'il eût dominé mieux les thèmes qui s'offraient à lui, il les eût transformés plus profondément et sinon rendus méconnaissables, du moins élevés à la hauteur de types, où le souffle du génie effacerait souvent la marque de l'époque. Chez les créateurs de chefs-d'œuvre, comme le romantisme en a eu en abondance, il y a un élément qui efface les ridicules de la mode, détruit les limites du temps. Chez Nodier, au contraire, les formes proposées demeurent si proches de l'état où elles lui ont été fournies, qu'il y a souvent pastiche. Il condamne l'imitation, et il en vit. Seulement ses modèles se renouvellent sans cesse : il les essaie tous.

On comprend dès lors qu'il soit de ceux à qui l'on puisse appliquer toutes les exigences d'une «méthode» et avec qui l'on doive en escompter les fruits. Devant un Pascal ou un Victor Hugo, l'analyse doit parfois se récuser. Avec Nodier, elle ne perd jamais son temps. Si l'on prend la peine de rassembler tous les essais qu'il a dispersés avec la prodigalité du désespoir ou de la nécessité, on en peut constituer une énorme série de clichés, fort souvent agréables à examiner, mais dont l'ensemble constitue une collection unique pour l'étude des origines du romantisme.

« L'histoire littéraire, écrivait M. Lanson en fixant les traits d'une méthode, est une partie de la civilisation. La littérature française est un aspect de la vie nationale : elle a enregistré tout le mouvement d'idées et de sentiments qui se prolongeaient dans les faits politiques ou sociaux..... mais de plus, toute cette vie intérieure et secrète de souffrances ou de rêves qui n'a pas pu se réaliser dans le monde de

l'action » (1). Or l'œuvre de Nodier ne nous conserve pas seulement les rêves d'un rêveur par excellence, mais la plupart de ceux qui se sont offerts aux insatisfaits de son temps. Et même ceux qu'il n'accepte point pour se consoler, il ne peut s'empêcher de les noter ; il les combat par la raillerie, comme la croyance au progrès à laquelle il réservait tant de brocards.

En recherchant les éléments qui composent une œuvre située dans son époque, on arrive à tenir ses formules. « Voilà de quoi faire Corneille, dit M. Lanson à propos de la tragédie, seulement sera-ce Pierre, ou Thomas ? Voilà de quoi faire la tragédie de cour, seulement sera-ce Racine ou Quinault ? » Si l'on applique cette recherche à Nodier, c'est le plus souvent Quinault qu'on obtient — mais du même coup, nous avons la liste des éléments constitutifs des personnalités littéraires, avec au surplus, dans le cas qui nous occupe, des reflets de vie ou bien des grâces de style, de la souplesse et du charme. C'est la meilleure des introductions à la connaissance des Lamartine, des Vigny et des Hugo. Mais c'est aussi, et sans beaucoup plus de lacunes que de déchets, la reconstitution historique des modes littéraires d'un demi-siècle de gestation et d'aboutissement.

Par ailleurs, les sujets adoptés présentent chez lui les divers degrés « d'intensité » dont la recherche constitue, suivant M. Baldensperger (2), un des intérêts principaux de l'histoire littéraire. « Cette intensité, plus importante que l'invention, qui hausse soudain jusqu'au style, une matière jusque-là indifférente, est dans la vie littéraire quelque chose d'analogue au *caractère* dans les réalisations historiques et dans la signification des grands hommes d'action. Loin de diminuer le mérite des écrivains qui l'ont possédée, l'histoire littéraire la précise et la détermine en laissant aux « créateurs de valeurs », à côté des grands réalisateurs, leur part nécessaire de renommée ». Nodier lui, nous présente le plus souvent, des thèmes arrivés à un degré moyen d'intensité — et la preuve en est dans ce fait qu'il en est peu qui aient acquis sous sa plume un relief suffisant. Attiré par tout ce qui, comme l'ossianisme, ou la féérie, garde une certaine indécision de contour, il n'aime pas violenter la fortune, se risquer dans une épreuve à corps perdu. Il a autant de remords que d'empressement. Il se renie volontiers. S'il reste sur les lisières, comme on l'a remarqué souvent, il aime aussi les altitudes moyennes.

De telle sorte qu'il présentera souvent l'exemple de ce *moutonnement*, affleurement de thèmes, prédominance passagère, où M. Baldensperger

(1) *De la méthode dans les sciences* (Paris, Alcan, 1912), tome II, Histoire littéraire, p. 224.

(2) *Etude d'Histoire littéraire* (Paris, Hachette, 1907), Préface du tome premier, p. 12.

voit comme l'une des lois empiriques de la dynamique littéraire. « Un sentiment, une tendance, une idée sortent peu à peu de l'indécision et de l'imprécision, se différencient de leur entourage, deviennent peu à peu des valeurs visibles, émergent quelque temps et s'imposent à la conscience de groupes plus nombreux, et disparaissent après avoir laissé quelques parcelles d'eux-mêmes aux forces qui les remplacent ». *Conscience de groupes*, dit cet historien : avec l'auteur qui nous occupe nous n'aurons pas toujours besoin de sortir d'une individualité pour observer cette lutte. Il ne se spécialise ni dans un genre, ni dans un motif : il les accueille successivement — et n'oublie pas tellement les premiers survenus qu'il ne teinte de leurs couleurs ceux dont la royauté apparaît ensuite, tout aussi éphémère — jusqu'à l'heure où son choix se fixe sur les traditions nationales.

Car c'est bien là qu'il trouve, semble-t-il, la formule qui le satisfait. Sa jeunesse avait erré, dans sa curiosité et sa souplesse, du libertinage à la mélancolie selon *Werther* — utilisé le thème du « brigand généreux », et même pour faire vibrer plus vivement les nerfs de ses lecteurs, celui du Vampire. Lorsqu'il aura découvert Walter Scott, sa mobilité trouvera bientôt une norme, ses curiosités en viendront à se tourner toujours vers le rêve ou vers le passé, passé individuel ou passé national, souvenirs de jeunesse, sentiments généreux du moyen-âge. Est-ce à dire que ce retour à la « tradition nationale » fût exclusif de tout exotisme ? Loin de là, ce culte des traditions qui avait été suscité par une influence anglaise ne refusait qu'une alliance : celle de l'antiquité grecque et latine. Tout l'exotisme moderne au contraire fut admis, il présentait en chaque pays une nuance distincte et nationale, alors que Rome et le classicisme tendaient à l'universalité. Exotisme ne signifiait pas seulement couleur locale, mais différenciation, voire ingénuité, alors que classicisme amenait nivellement et imitation. Par les voies de l'exotisme, on atteignait, selon Nodier, aux sources vives de l'instruction que nous ne savons pas découvrir sans aide dans la tradition nationale. Si ce que nous envisageons dans les « années constructives » de Nodier en est la démonstration, il en faisait explicitement la théorie dans une préface à un voyage en Tartarie..... qu'il n'exécuta point d'ailleurs. Nodier faisait l'éloge des récits de voyage qui n'ont pas besoin de « coloris de style ni de prestige de talent » pour intéresser. Ils ont presque toujours, grâce à « l'originalité d'une invention nouvelle, un charme qui en fait le principal mérite, et qui s'altère au point de devenir méconnaissable dans la copie la plus ingénieuse ». Un voyage atteindrait son but et porterait tous ses enseignements, « s'il conduisait le lecteur dans des pays peu connus ou mal connus..... s'il rappelait à chaque pas, à chaque nom ces sou-

venirs héroïques des temps primitifs, qui, chez nous, passent pour des fables, qui dans certaines contrées sont de vraies traditions, aussi vives, aussi convaincantes pour leurs habitants que les documents de l'histoire la plus éclairée. » *(Journal des Débats*, 13 juin 1818).

Ainsi ce serait, selon Nodier, sur les chemins étrangers que l'on apprendrait à s'émouvoir de nos traditions nationales. Et ce n'est pas un simple rajeunissement du vers fameux de Du Belloy, c'est une véritable méthode, chez cet admirateur du fantastique de tous les peuples européens, chez ce défenseur des ressources du terroir. Il mélange si intimement l'apport étranger et la substance nationale, qu'on ne saurait, sans le trahir, examiner chez lui ceci sans cela. Le « prohibitionnisme » ne serait donc pas de mise avec lui, et par ailleurs les excursions en terre étrangère ne risquent pas de nous faire méconnaître l'élément national.

Le mélange est si intime qu'il lui arrivera de donner pour illyrien un thème consigné dans les travaux d'un de nos érudits du XVIII^e^ siècle, ou de situer en Ecosse le décor d'une légende empruntée à la Franche-Comté : M. Doumic aperçoit donc très exactement cette manière de collaboration lorsqu'il dépeint ainsi la floraison de son talent : « Aux ressources du terroir, il puise des traditions savoureuses ; à l'imagination étrangère, il emprunte un nouveau personnel de lutins et de génies, destiné à rajeunir celui qui, depuis le temps de Perrault, devenait un peu suranné, même pour un peuple de fées.... Et il relève ses plus naïves narrations d'un ragoût d'humour où la fantaisie de Sterne fait bon ménage avec la malice franc-comtoise. »

Il nous a donc semblé que l'observation des survivances ou des renaissances des traditions nationales, et la recherche des excitants ou des modèles exotiques, si nous les unissions, nous permettraient de rester fidèles à l'esprit de Nodier. Nous pouvions aussi, du même coup, nous conformer aux méthodes scientifiques en évitant de tomber dans ce risque de vision unilatérale, signalé par M. Lanson en ces termes : « Chaque fait ou chaque ordre de faits que nous étudions, éclipse momentanément les autres. Nous étudions les origines anglaises ou allemandes du romantisme, et la tradition française rentre dans l'ombre ». Sans quitter l'individualité que nous avions en vue, il demeurerait donc possible de constituer, à son sujet, une synthèse d'influences.

PREMIÈRE PARTIE

Les Origines

Chapitre Premier. — Le Milieu. — Le Problème des influences régionales

Limites de cette influence. — Le caractère franc-comtois, exemples et opinions : Morton Fullerton, Dr Perron, etc. — Besançon et Ornans. — Nodier comtois.

Les deux études les plus pénétrantes que nous ayons sur la personnalité de Nodier relèvent l'élément provincial qui subsista chez cet écrivain déraciné de son milieu natal. Sainte-Beuve, d'une part, écrivait (1) :

« On dirait que, dans sa destinée prodigue, dans cette vocation mobile qui aime à s'épandre hors du centre, il se reflète quelque chose de la destinée de sa province elle-même, si tard réunie. Il y a en lui, littérairement parlant, du Comtois d'avant la ré union, du fédéraliste girondin. » Ou plus loin « dans le Nodier d'aujourd'hui, à travers la fatigue, il y a encore, par accès, du Montagnard élancé à haute et large poitrine, de même que dans celui d'autrefois et jusqu'à sa pleine force, on dut entrevoir toujours quelque chose de ce qui a promptement fléchi. »

Et E. Montégut, tout aussi affirmatif disait plus longuement, édifiant presque une théorie (2) ;

« Parmi les influences qui ont eu action sur lui, celle de sa province natale fut « une des plus considérables et des plus permanentes. Ce n'est pas qu'on remarque « chez lui aucun goût de terroir bien prononcé, ni aucune ressemblance proche ou « lointaine avec les autres hommes célèbres que cette province a produits ; mais « en cela même, il est bien Franc-Comtois... Comment établir une analogie quel- « conque entre des hommes aussi foncièrement dissemblables que Cuvier, le « réformateur Fourier, Proudhon, Jouffroy et Nodier ?

« Ce qui semble propre à la Franche-Comté, c'est de produire des individualités « d'une originalité excessive, confinant presque à l'excentricité, mais profondément « séparées entre elles et ne traduisant aucune parenté d'origine... Cet amour « invincible du merveilleux qui n'a jamais consenti à transiger avec la réalité, cette « inclination volontaire et presque têtue, pourrait-on dire, de son esprit vers la « superstition, ce mysticisme assez vague et flottant... cette piété gracieuse pour « les choses disparues, cette poésie puisée aux sources de la tradition, qualités

(1) Sainte-Beuve — P. litt. I. pp. 444 et 452.

(2) E. Montégut. *Ch. N., Conteur et romancier.* (R. D. M., 1er juin 1882. p. 487-489).

« ou défauts, comme on voudra les appeler, particulièrement propres aux popula-
« tions des montagnes, plus abondantes en visionnaires et plus riches en beaux
« contes que les populations de terre basses — d'où lui vient tout cela, sinon de la
« Franche-Comté ? »

Dans cette page se trouve posé implicitement le problème qui semble faire l'intérêt essentiel de la personnalité de Nodier : les rapports entre la tradition et l'exotisme, dans son esprit alternativement porté vers ces deux sources éternelles d'inspiration. E. Montégut croit pouvoir attribuer à je ne sais quelle origine montagnarde — assez discutable — le goût de Nodier pour le féérique. Nous nous bornerons ici à le constater. Mais, par ailleurs, E. Montégut cherche dans les invasions germaniques et espagnoles les origines de l'extrême différenciation des types intellectuels en cette région, et là il devance les affirmations les plus récentes de la biologie.

M. Febvre qui est revenu à maintes reprises sur les influences du milieu en histoire, (1) incline à une extrême réserve dans l'évaluation des éléments surtout matériels, tels que le relief et le climat. Aussi dans un ouvrage sur la Franche-Comté, il évite les généralisations hâtives sur les personnalités littéraires et scientifiques de ce pays. Et dans un volume destiné à former une introduction à l'histoire par la considération du milieu, il combat longuement les notions plus ou moins entachées d'occultisme ou de préjugé qui ont cours sur les frontières naturelles, la race, l'influence du relief. Par contre, il reprend pour son compte (2) le précepte de Vidal-Lablache qui met au premier plan la volonté et le souci d'adaptation de l'homme fixés dans les coutumes.

« Il faut se rappeler que la force d'habitude joue un grand rôle dans la nature
« sociale de l'homme. Si, dans son désir de perfectionnement, il se montre essentiel-
« lement progressif, c'est surtout dans la voie qu'il s'est déjà tracée, c'est-à-dire
» dans le sens des qualités techniques et spéciales que les habitudes cimentées
« par l'hérédité ont développées en lui. »

Bref, l'un et l'autre de ces géographes demeurait surtout frappé par les habitudes organisées et systématiques qui creusent « de plus « en plus profondément leur ornière, s'imposant par la force acquise

(1) L. Febvre. *Histoire et Dialectologie — A propos d'une étude de psychologie historique — Le développement des langues et l'histoire.* (Articles de la *Revue de synthèse historique*) *La Franche-Comté* (P., Boivin, 1912) — *La Terre et l'évolution humaine — Introduction géographique à l'histoire.* (Bibliothèque de synthèse historique, N° 4 — 1922). Voir aussi les études de géographie humaine de Vidal-Lablache, MM. Brunhes et Vallaux.

(2) L. Febvre : *La Terre et l'évolution humaine* p. 289, d'après un article de Vidal Lablache, dans *Annales de Géographie* de 1902. Remarquer les mêmes tendances dans le domaine ethnographique chez A. Van Gennep. *Traité comparatif des nationalités.* (P.-Payot, 1922)

« aux générations successives, imprimant leur marque sur les esprits, « tournant dans un sens déterminé toutes les forces du progrès. »

Sous les réserves de ce point de vue dynamique et expérimental tout à la fois, on ne saurait nier l'influence du milieu originel, fait de toutes les influences sociales et familiales aussi bien que des réactions devant les forces de la nature. (1)

Michelet, dans sa revue des provinces françaises (2) note dans la population de ces régions frontières un trait qui s'applique assez à Nodier et qui semble avoir été inspiré par la connaissance que l'historien eut du conteur.

« Un remarquable esprit de mesure caractérise les Francs-Comtois. Ils ont eu « de bonne heure deux choses : savoir faire, savoir s'arrêter. Savants et philosophes, « érudits et littérateurs, tous les Comtois distingués se recommandent par ce ca- « ractère. L'universalité est précoce en Franche-Comté, mais aussi la précision, « la mesure, j'allais dire l'arrêt.

« Ainsi, Nodier commence le mouvement romantique et s'arrête. Cuvier donne « la plus grande centralisation scientifique ; il ne la fait pas marcher en avant. « C'est le trait caractéristique : savoir tout et savoir s'arrêter ».

Dans des pages brillantes sur cette province qu'il symboliserait presque par ce nom de rivière *Doubs* : *douteux*, M. Morton Fullerton (3) croit trouver chez les Comtois un sens diplomatique voilé de bonhomie qui les rapprocherait des Dauphinois. « Des méfiances héréditaires, dit-il, de longs espoirs déçus, des rêves de libération » ont du former un singulier mélange dans les esprits de cette région ; (p. 222). L'écrivain américain note chez les habitants de ce pays de vagues regrets d'indépendance qui ne se manifestent pas dans les régions du centre (p. 235). Enfin et surtout, comme pour expliquer une heureuse expression d'Elisée Reclus sur le *regard tranquille et audacieux des Franc-Comtois*, il conclut ainsi sur leur psychologie :

« Il m'avait semblé distinguer en cette Comté deux types d'hommes très diffé- « rents. L'un mou, de langage traînard, de caractère apathique ; l'autre actif, « d'intelligence vive, presque dauphinoise, de parole saccadée et alerte, très acces- « sible à la gaieté et d'un bon sens sincère, que la clarté de ses yeux bleus souligne « encore ». (p. 246)

(1) M. Febvre préfère au tableau d'une province dessiné dans le passé, d'après son état actuel, les hypothèses qui montrent les différentes possibilités entre lesquelles le destin a pu choisir. Et à propos de la Franche-Comté précisément (op. cit. p. 371) il se plaît à reprendre une phrase de M. Touttey, reconnaissant l'équilibre longtemps instable de cette région. « Si Nicolas de Diesbach n'était pas mort de la gangrène, à Porrentruy, à peine âgé de quarante-cinq ans, si un coup du destin n'avait pas fait disparaître brusquement le meilleur général, la tête la plus politique des cantons, sans doute la Comté envahie eut-elle été prise et conservée par Berne ».

(2) MICHELET : *Notre France* (P., A. Colin, 1890) p. 186.

(3) W. Morton Fullerton — *Terres françaises : Bourgogne, Franche-Comté, Narbonnaise* (P., A. Colin, 1905).

Il semble que, pour son tourment, Nodier ait réuni en lui ces deux tendances. Et peut-être, pour expliquer ses palinodies dans le domaine politique et littéraire, pourrait-on retenir après M. Fullerton, le nom de ce singulier sire de Watteville qui évolua si habilement entre les intérêts de la France, ceux de l'Espagne et ceux de sa propre province.

Une étude sur la formation de l'unité française (1), retrace rapidement l'histoire de la Franche-Comté. Si la vallée du Doubs est une voie commerciale, c'est aussi « un chemin qui s'ouvre aux invasions ». Une formule heureuse explique ce qu'on appellerait injustement de la duplicité en cette province. « Son inclination la portait vers la France, mais son amour de l'indépendance arrêtait son élan. »

Les barons terriens furent là « Comtois avant tout, hostiles à l'étranger ». Et longtemps après la conquête de Louis XIV, on pourra remarquer encore que « dans l'unité française, la Franche-Comté apportait ses tendances particularistes » (2). En somme, de cette étude et des précédentes, on peut retenir un double trait régional qui reparaîtra dans la personnalité de Nodier : la perméabilité aux influences exotiques, l'aptitude à les comprendre toutes, mais aussi la tendance à garder un quant à soi, même après un ralliement. On comprend donc que Nodier ait été préparé par un caractère de race à recueillir les suggestions spirituelles de l'Allemagne et de l'Angleterre, surtout de l'Ecosse, mais qu'il ait toujours gardé une certaine réserve à l'égard du romantisme dont il avait favorisé l'éclosion. Il a écrit plus d'ironiques « adieux au classiques » que d'actes d'adhésion au romantisme. Décidément, ce provincial, chassé du pays natal par la curiosité et le désir d'un établissement, ne se sentit jamais chez lui...

Au demeurant des Francs-Comtois ont fait leur confession, tel le Dr Perron, qui s'essaie à nous révéler « leur caractère national, leurs mœurs, leurs usages. » (3) Une préface de Ch. Joliet nous dit la tendance non seulement particulariste, mais réfractaire que des observateurs aussi différents que Fouché et Montalembert ont relevée. Ce dernier citait un trait pittoresque à cet égard : au XVIIe siècle, les paysans Comtois se faisaient enterrer la face contre terre pour témoigner de l'aversion que leur inspiraient la conquête française et la domination de Louis XIV. Y a-t-il, dans la haine que Nodier manifesta

(1) Ch. Berlet : *Les Provinces au XVIIIe siècle et leur division en départements. Essai sur la formation de l'unité française.* (P., Bloud, 1913). Pour un résumé géologique, on peut se rapporter à E. de Martonne : *Les régions géographiques de la France.* (P., Flammarion, 1921), pp. 114, 330 et 343.

(2) Dr Perron : *Les Francs-Comtois, leur caractère national, leurs mœurs, leurs usages.* (Besançon, Cariage, 1892) avec une préface de Ch. Joliet.

à l'égard de la littérature du Grand siècle et de la Régence littéraire de Richelieu, un lointain souvenir de cette coutume ? (1)

Le Franc-Comtois aurait « un fond de sauvagerie montagnarde et de franche paysannerie ». Le « bonhomme » Nodier, dont la naïveté fut si discutée après sa mort ne présente-t-il pas les traits de race que M. Joliet fixe en ces termes : (p. XIII)

« Ils sont honnêtes, ni dupes, ni fripons, aimant à voir clair dans leurs affaires « et celles des autres... Simples dans leurs goûts, leurs habitudes, leurs manières « et leur costume, ils ne sont pas glorieux ; ils affecteraient plutôt une modestie « exagérée, et avec cela parfois vantards à leurs heures... Comme trait particu- » lier, un Comtois n'est jamais pressé ».

Cette analyse nous aidera bientôt à mieux comprendre que Nodier ait écrit tant de gasconnades sur ses conspirations et ses cachots, et qu'à côté de cela il ait toujours protesté de son modeste rôle, recherché les humbles et comme redouté la gloire.

On a remarqué surtout que la Comté est par excellence un pays de légendes, M. Perron nous apprend qu'il y a eu longtemps, dans ce pays, une littérature héroïque de colportage et des contes oraux constituant une manière de propriété familiale (p. 110).

« Nous ne connaissions guère, autrefois, que l'almanach et quelques romans « de paladins, Huon de Bordeaux, les Quatre fils Aymon, etc... Le colportage « vendait aussi, un peu en cachette, quelques livres de magie... Avant la Révo- « lution, on se transmettait dans les familles la grande épopée allégorique, le *Ro- « man du Renard* ; on racontait des légendes merveilleuses et des apparitions authen- « tiques, des histoires de fées, des contes diaboliques et des sermons travestis. « Enfin, on avait un recueil de chants populaires, de complaintes, de rondes, etc... « En un mot, si les gens du peuple n'avaient pas une littérature écrite, ils en avaient « une de tradition. Mais par un sentiment de retenue, de pudeur ou de modestie, « comme on voudra, ils n'en faisaient part à aucun étranger qui aurait pu ne pas « en être touché et en rire ». (2)

M. Charles Beauquier rapporte quelques uns des principaux dictons qui ont cours en Franche-Comté. (3) Certain diplomate se plaisait à dire : « Méfiez-vous d'un Comtois, surtout quand il a l'air bête ». Le paysan serait comme on dit dans le pays même, « geignard ». Il suffit de lire la correspondance de Nodier pour y retrouver des plaintes incessantes sur l'état de sa santé, et de ses affaires. On a prétendu que Bonneville avait inventé l'art de « crier famine ». Nodier devrait-il à son caractère comtois d'avoir été un de ses meilleurs disciples ?

(1) M. Ch. Joliet estime que Stendhal a fait à juste titre de Julien Sorel un Franc-Comtois, pour sa volonté calme. Un proverbe dit : « Comtois, tête de bois ».

(2) Pour le caractère des poètes comtois, on peut se rapporter à E. Tavernier : *La Poésie et les poètes en Franche-Comté avant le XIX^e siècle.* (Paris, Lemerre, 1896).

(3) Ch. Beauquier : *Blason populaire de Franche-Comté* (Paris Lechevalier, 1896) et du même : *Traditions populaires. Les mois en Franche-Comté.* (ibid. 1900).

Weiss dit dans ses notes inédites que Nodier était très vaniteux. Est-ce pour justifier le proverbe noté par Leroux de Lincy :

Orgueil et folie sont deux Carolus de Besançon ?

Peut-être. Cela du moins n'empêcherait pas d'attribuer à tout hasard aux traditions d'Ornans, son habitude de se plaindre.

On dit en effet dans la région : (1)

Gens d'Orgnans
Gens de ran (de rien)

Quand les vignes sont gelées, les vignerons font entendre des lamentations dont voici la traduction :

« Tout est raclé : la Combe-Chiré, le Cul-de-Vau Derrière le Château, les Etre-« vaux, il ne reste que les paisseaux ». (les échalas)

Notons enfin que la fête de la Chandeleur (2) et la coutume du cierge et du rêve dont Nodier a tiré un de ses récits locaux les mieux réussis, est une de celles qui sont les plus pieusement célébrées en Franche-Comté. A cette occasion, on interprête les rêves. Nodier, vers la fin de sa vie, fêta, si l'on peut dire, la Chandeleur toute l'année, car il voyait dans le sommeil et le rêve ses plus douces consolations.

Ainsi, depuis le parler traînant et le goût des superstitions, jusqu'à l'obstination secrète dans l'indépendance, et la bonhomie peut-être feinte, la prudence paysanne, dite parfois dauphinoise ou franc-comtoise pour ne parler ni de l'Auvergne ni de la Lorraine, ni de la Normandie, pays de montagnes ou de cultures, Nodier semble avoir hérité les tendances d'ensemble et de menus traits de caractère de ses origines provinciales. Certains écrivains perdent toute qualité de terroir. Nodier aimait à proclamer son attachement au pays natal, à ses légendes, à ses habitudes populaires. Il est en vérité de ceux que l'étude du pays natal aide à comprendre mieux. (3)

(1) Beauquier : *Blason*, p. 19 et 191.

(2) Beauquier : *Traditions populaires* (pp. 25, 91, 129).

(3) Nodier habitait une maison construite sous la direction de son grand-père architecte. (cf. G. Coindre, *Mon Vieux Besançon, Histoire pittoresque et intime d'une Ville*. (Besançon, Jacquin, 1900, in-8°) fascicule 3, p. 276, à propos de la Rue Neuve, devenue Rue Charles Nodier :

« Après la rue du Perron, en suivant les numéros impairs, plusieurs maisons « nous arrêtent. Celle-ci, (N° 11) de coquetterie bourgeoise, comme une aïeule « parée d'un bijou, a son balcon de ferronnerie élégante, où s'entrelacent les initiales « du propriétaire et les chiffres d'une date 1768. Son état civil à motivé le nom « récent de la rue Charles Nodier ; au rez-de-chaussée, ce fin lettré, s'initiant aux « délicatesses de l'érudition, préludait à ses échappées romantiques. Le grand-« père avait bâti la demeure familiale de ses propres mains ou à peu près : Joseph « Nodier, maître maçon, né à Ornans, entrepreneur, en 1754, des casernes Saint-« Paul ».

L'écrivain lui-même décrit dans *Jean François les Bas Bleus* la fontaine qu'il aperçoit de sa fenêtre, et qui était l'œuvre de son grand-père.

Chapitre II. — Les Nodier

L'hérédité comtoise. — La mère de Nodier. — La carrière de Nodier père. — Ses lectures et ses cahiers de citations. — L'éducation de Charles par son père. — Le désordre permis puis regretté. — Le culte de son père.

La gloire plus modeste de Nodier n'a pas, comme celle de Victor Hugo, suscité de nombreuses recherches sur sa généalogie. Il est cependant possible, grâce à des témoignages contemporains ou des recherches érudites de retrouver une partie de sa filiation et de démêler dans son ascendance, l'explication de quelques traits de son tempérament.

Charles Weiss avait réuni au moment de la mort de Nodier quelques coupures de journaux relatives à son ami défunt. L'une d'elles, — un extrait du *Patriote Jurassien* (21 février 1844 et jours suivants) — définissait le caractère de l'homme de lettres dans des articles en forme d'épître et relevait ce que la tradition locale fournissait sur les origines de Nodier.

Le grand-père de Nodier, qui portait le même prénom que lui, était architecte à Ornans. Cet autre Charles Nodier, encore que fils d'un vigneron de cette localité, n'avait fait que reprendre la profession d'un de ses aïeux sur qui courait une légende.

Se trouvant au Château du Pin, près Lons-le-Saulnier, pour quelque réparation à cet édifice, il était tombé du donjon et avait péri sur place. Quelques années après, un architecte du même pays, nommé Mâle, aperçut un grand nombre de personnes rassemblées autour du château. A ses questions, il fut répondu qu'on attendait l'âme de Nodier qui ne tarderait pas à paraître au bas du Donjon, à l'endroit même où il avait trépassé. Au bout de quelques instants, Mâle aperçut quelque chose qui ressemblait à un fantôme. Lorsqu'il s'approcha pour vérifier la nature de l'objet redoutable, il ne vit que « trois ou quatre brins de tiges de molènes en fleurs qui semblaient, de loin, ne former qu'une seule masse. La lumière prestigieuse de la lune faisait le reste. »

Nodier avait donc dans ses ancêtres une longue hérédité franc-comtoise et quelques éléments légendaires.(1)

(1) Un manuscrit donné à la Bibliothèque de l'Arsenal par E. Mennessier nous apprend également qu'au XVII[e] siècle déjà, il y avait des Nodier à Ornans, et qu'ils prenaient rang dans la bourgeoisie de la ville. Les origines de Nodier révèlent ponc au moins deux siècles de séjour de ses ancêtres dans la région de Besançon.

L'Echo du Jura qui paraissait à Poligny donnait le 3 février 1844, les détails suivants provenant du docteur Dumont, ancien camarade de Nodier.

Nodier père, disait-on, avait épousé une demoiselle Paris, de Granges Longin, commune de Grozon. « Cette alliance, dans laquelle les convenances étaient quelque peu méconnues, ne put avoir lieu qu'après la mort de Madame Nodier, qui s'opposait à ce que son fils s'unît à une femme sans éducation et de peu de fortune. Toutefois, les amants entretenaient d'intimes relations et lorsqu'on célébra le mariage, Charles Nodier — pressentant la gloire qui l'attendait en ce monde — y avait déjà fait son entrée, ainsi que sa sœur, devenue plus tard l'épouse de M. Tourtel. L'un et l'autre furent reconnus par l'acte de mariage. La mère de Nodier était d'un caractère brusque et remuant. Pendant la Révolution, elle présidait un club de femmes. » Le même journal dit d'elle ailleurs : « C'était une grande, noire et robuste personne sur laquelle je ne dirai autre chose sinon qu'une ou deux de ses habitudes passèrent à son fils, dont l'éducation proprement dite appartient à son père ». (1)

Il se pourrait que de ces irrégularités du caractère de sa mère, Nodier ait gardé quelque tendance au désarroi. Mais il devait hériter de son père, selon toute vraisemblance, certaines dispositions intellectuelles et une vaste curiosité, d'autant que, comme le père de Rousseau, ce magistrat lettré avait cherché à provoquer prématurément l'initiation de son fils à des lectures qui n'avaient rien de puéril, sinon de pondéré.

La vie de Nodier père a été étudiée d'assez près par M. Pingaud, qui cependant ne nous renseigne point sur les notes laissées par Nodier père à la bibliothèque de Besançon et sur lesquelles nous allons revenir.

Le goût de la littérature semble avoir été un trait de famille. Le père de Nodier avait, ainsi que son cadet, le goût des lettres. Ce dernier, une fois retraité de ses occupations militaires, donna ses loisirs à la lecture. Il avait fait jouer à Besançon, en 1784, une tragédie : *Clémence d'Entragues* et un petit opéra *Le Chaudronnier de Saint-Flour*. Je ne sais si Nodier tira grand profit des conversations de cet oncle, le commandant de gendarmerie dont il faillit être le secrétaire, du moins il semble avoir fait main basse sur quelques-uns des meilleurs livres de sa bibliothèque.

Le père lui-même de Nodier — Antoine Melchior — dont nous avons

(1) « *Le 9 Thermidor* », *Journal du Département du Doubs*, publie à la date du 4 Vendémiaire, an IV (p. 297) que onze malheureux ayant été condamnés à mort par le tribunal que présidait son mari, elle alla « dans la prison pour leur voir couper les cheveux et jouir du spectacle des apprêts de leur mort ». Il semble cependant que les Nodier aient fait bon ménage. (Pingaud loc., cit., Chap. I).

vu l'ascendance, était né en 1734. Il ne serait pas tout à fait juste de dire, comme le laisse entendre M. Pingaud, qu'il fit « l'étape » des classes populaires à la bourgeoisie : le manuscrit de l'Arsenal, que nous avons cité nous apprend que des Nodier occupaient au XVI[e] siècle, des places d'honneur aux offices de l'Eglise d'Ornans.

Il semble du moins avoir été le premier érudit de la famille. « Dans sa jeunesse, écrit M. Pingaud (1) il appartenait comme confrère ou auxiliaire laïc à la Congrégation de l'Oratoire, professa les Humanités au collège de Salins, puis la rhétorique au collège de Lyon. A partir de 1771, on le trouve revenu à Besançon. Il est avocat au barreau de cette ville et par surcroît, juge châtelain d'une seigneurie des environs, celle de Boussières. Il était parmi ces praticiens qui végétaient au second rang de leur ordre et passèrent d'emblée au premier rang grâce à la Révolution. De plus, comme tous les échappés de l'Eglise, il partageait les idées propagées par les philosophes du temps et il a gardé de son ancien état le goût des récréations intellectuelles de tous genres. »

Les deux volumes de notes, conservés à la Bibliothèque de Besançon (n[os] 403-404), nous révèlent ce qu'était sa curiosité dans les premières années de la Révolution.

Ces extraits de lectures, recopiés soigneusement, classés en forme de traité, avec des titres en marge et suivis de leurs références, permettraient non pas seulement de reconstituer la liste des lectures de Nodier, mais de constater chez lui le désir de se créer une doctrine de la politique et des directions administratives. Non seulement il a le souci de la justice et de la conduite des hommes, il cherche à savoir comment on peut diriger une armée ou prendre soin d'une exploitation agricole. C'est là comme une dernière manifestation de l'esprit encyclopédique sur le point de s'adapter à la pratique, du fait d'une initiation subite et imprévue aux responsabilités du gouvernement.

Le travail paraît avoir été rédigé à une date assez tardive ; il faut sans doute le considérer comme postérieur à cette date de 1789, sous laquelle il mentionne un ouvrage de Thomas Morus.

Voici au demeurant la liste des sections en lesquelles il a divisé ces deux gros volumes :

Législation	143	pages
Art de la guerre	5	—
Politique	101	—
Histoire naturelle	6	—
Commerce et marine	51	—
Médecine et chirurgie	20	—
Agriculture	80	—

(1) Pingaud, *Le père de Charles Nodier*, Mém. Acad. de Besançon. — Bulletin des années 1915-16-19, pp. 1-22.

La simple liste des ouvrages que Nodier père analysa nous renseignerait sur l'étendue de sa curiosité et l'avidité de son esprit.

Il est curieux aussi de voir, par l'effet d'une naïve confiance, cet homme, assez érudit par ailleurs, se renseigner sur la science de l'agriculture dans les notes ajoutées aux *Mois*, de Roucher. Si donc ses lectures étaient vastes, il lui manquait je ne sais quelle confirmation de la pratique et une initiation véritable aux techniques profondes de chaque domaine de l'esprit ou de l'activité humaine. (1)

Antoine-Melchior semble avoir eu moins le souci de donner à son fils une éducation régulière, une culture méthodique, que d'en faire un enfant prodige. On en trouve deux preuves dans le fait qu'il lui laissait ou faisait lire Montaigne dès l'âge de huit ans, et que, à onze ans, comme nous le verrons bientôt, il l'encouragea à se produire comme orateur dans des séances révolutionnaires. Enfin, ne le confiait-il

(1) Peut-être sera-t-il intéressant, à titre d'exemple, de noter ici une partie de ces lectures prises dans deux sections bien différentes, celle de la Législation et celle de l'Agriculture.

Législation — ouvrages cités :

Melon : Essai politique sur le Commerce.
Gibbon : Histoire de la décadence de l'Empire roman (t. IV)
Mercier : Notions claires sur le gouvernement.
Caractères de Théophraste, éd. Bastien.
Cicéron : De Legibus.
Réflexions sur le commerce des Bleds (de Galiani).
Lucien : De la Délation (dans t. IV éd. Bastien).
Du Meilleur gouvernement possible ou de la nouvelle isle d'utopie, de Thomas Morus. Ed. de Blanchon, (1789).
Morale de Confucius, éd. Casin.
Essai sur la politique et la législation des Romains.
Bacon de Verulam. *De Augmentis Scientiarum.*
Année religieuse, des Théophilanthropes.
Principes et observations économiques.
Rapport de Portalis sur la Résolution du 29 prairial dernier relative au divorce, séance du 27 thermidor an V.
Histoire des inaugurations.
Institution de philosophie morale, par Fergusson.
Montesquieu, Esprit des Lois.
Discours de Lycurgue et d'Andocide, dans une notice de l'abbé Auger. etc., etc...

Agriculture :

Roucher. — Notes du 7e chant de son poème des Mois.
— 8e — —
Discours sur l'utilité de l'histoire naturelle au commencement de la Biblioth. physique de la France, par Hérissant.
Voyage en Italie pendant l'année 1789, par A. Young.
Des jacinthes, de leur anatomie. reproduction et culture, par Leo.
Correspondance rurale, par de la Bretonnerie.
Ecole d'Agriculture pratique, suivant les principes de Sarcey de Hutiers, etc.

pas à Eulogc Schneider, administrateur d'une certaine importance, en même temps que débauché assez violent, pour que l'expérience de l'enfant en fît prématurément un homme ?

L'on sait que très tôt également Nodier fit plusieurs séjours à Arbois, « où il avait, tant dans la ville que dans les villages environnants, beaucoup de parents et d'amis, notamment dans les familles Barochin, Paris, Coulon, De Vadans, Valdois, d'Aumont ». (1)

Il resta caché dans la maison du docteur Dumont, son cousin et camarade, pendant plus de trois mois. Puis, il habita successivement à Vadans, Aumont, Grozon, etc...

M. Pingaud a parlé assez longuement de l'activité révolutionnaire de Nodier père pour nous renseigner sur les exemples de désordre ou de cruauté que l'enfant eut sous les yeux.

On eût pu croire par la suite que la nomination de Nodier comme bibliothécaire adjoint à l'Ecole Centrale, obtenue par son père, allait favoriser son retour à une existence disciplinée.

En réalité, c'est à partir de ce moment que Nodier commença d'inquiéter plus vivement les siens comme pour justifier le proverbe populaire : petits enfants, petites peines, grands enfants, grands tourments.

En août 1799, il tenta de représenter publiquement une pièce où l'on tournait en ridicule le nouvel avènement des Jacobins. Il fut destitué de ses fonctions et obligé de se cacher jusqu'au jour où la Révolution du 18 brumaire, permit le rétablissement du père qui redevenait juge et du fils qui retrouvait ses fonctions de bibliothécaire.

Nodier, au lieu d'être modeste dans la palinodie, renia particulièrement ce qu'il appelait « la valetaille révolutionnaire ». Les Anciens lui administrèrent une volée de bois vert en faisant circuler une brochure intitulée d'un terme emprunté au vieux dialecte comtois : *Jacquemard le Carillonneur*. Bref, la polémique fut si accablante pour Nodier, que le père jugea bon de le laisser partir pour Paris, où l'adolescent voulait tenter sa chance dans le domaine littéraire. « Pendant trois ans — dit M. Pingaud au sujet de Nodier père — il dut suivre de loin dans sa vie de bohême, cet apprenti des lettres insoucieux et prodigue. »

A partir de 1807, Nodier père sentit l'erreur qu'il avait commise en usant d'autant de faiblesse à l'égard de son fils. Il avouait son tourment à Ondet dans des lettres qu'a publiées M. Pingaud. Involontairement, il justifiait les maximes de Ferry Julyot, le poète franc-

(1) *Echo du Jura*, 3 février 1844. (Article du franc-comtois Dumont).

comtois de la *Complainte de la Belle fille* dont Nodier l'académicien fera ses délices :

Estudier doivent pères et mères
Bien châtier leurs enfants, en jeunesse ;
S'ils ne le font, ils les voyent en misères,
Les accusant de nuisante simplesse!

Ainsi le père reconnaissait l'inconvénient qu'il peut y avoir à pratiquer trop littéralement les doctrines éducatrices de Rousseau. Il avait bien vu le désordre d'esprit et de caractère qu'il avait laissé régner chez l'enfant qui échappait aux conseils de sa trop tardive prudence.

Quant à Nodier fils, conformément à une mode du temps dont les Bonneville et les Gleizes donnent d'autres exemples, il allait faire, en 1808, dans les *Apothéoses de Pythagore* l'éloge pompeux de ce philosophe en sa maison.

O le meilleur des hommes !
Toi dont la curiosité ne s'ouvrit jamais
Qu'à des sentiments généreux.
Toi qui joignis dans ta vie
La simplicité des patriarches
A la sagesse des philosophes,
Toi dont j'aurais voulu pour ta gloire
Et pour ton bonheur
Etre le serviteur
Ou le disciple
Si la nature plus favorable
Ne t'avait fait mon père.

Cet hommage ne change pas la nature du legs moral : la générosité et le libéralisme du père avaient laissé naître chez l'enfant une indiscipline et une tendance à la dispersion, dont fut marquée sa vie jusqu'à la quarantaine.

CHAPITRE III. — Les amis de jeunesse

Les listes de reconnaissance de Nodier : L'Ambre, les Apothéoses de Pythagore. — I. L'Ecole centrale, Droz et Briot. — II. Les Philadelphes. Weiss : Les publications poétiques faites en commun, Jean de Bry. — III. Quai et Gleizes. Les méditateurs ou observateurs de l'homme. — IV. L'Obermann de Sénancour. Benjamin Constant. Bonneville, Ballanche, Peignot.

Nodier qui finissait par proclamer sa dette envers son père agit de même à l'égard des amis qui avaient contribué à sa formation intellectuelle. Il en dressait la liste dans les « Prolégomenes » de ses *Apothéoses de Pythagore* (1808). Il la reprenait dans un poème daté de 1807, mais inséré seulement en 1827 dans ses *Poésies*, sous ce titre symbolique *L'Ambre*, adaptation élégante et suggestive de la fameuse fable la *Renoncule et l'œillet*.

> Debry, trop mal connu, mais que plaindra l'histoire
> Jetait sur mes malheurs le manteau de prétoire
> Rouget me confiait ses hymnes de victoire,
> Lormian ses beaux vers, Désaugiers ses chansons.
> Ballanche, Dusillet, Roujoux, Gleizes, Dorange,
> Rivaux que j'aurais craints, maitres que j'ai chéris,
> D'une tendre amitié m'accordèrent l'échange.

Une dernière fois dans son *Discours de réception à l'Académie* (1833) il renouvelait l'hommage... La dette était cependant bien inégale, qu'il reconnaissait envers ces hommes célèbres ou ces écrivains si obscurs, qu'on ne retrouve guère leurs noms que dans les catalogues des bibliothèques : d'un Chateaubriand ou d'un Girod de Chantrans, nous étudierons le rôle en d'autres chapitres. Dans un Dusillet ou un Roujoux, il y a trop peu d'originalité pour que leur influence ait un sens encore discernable . C'est entre ces deux extrêmes que nous trouvons les plus intéressants pour notre objet, ceux qui lui ressemblent parfois si fortement : un Weiss, un Sénancour, un Gleizes, etc, véritables fragments, si l'on peut dire de sa personnalité intellectuelle.

I

Parmi ses professeurs, Droz et Briot sont ceux qui ont pu l'intéresser le plus, par des ressemblances de caractère peut-être, étant

donné l'irrégularité de ses fréquentations scolaires. (1) Nodier ne peut guère devoir à l'Ecole centrale du Doubs puisque, M. Pingaud le remarque, « il ne s'inscrivit même pas au cours de son nouvel allié » Joseph Droz professeur de littérature française. Il se tenait cependant au courant de son enseignement, comme nous le révèle une lettre, encore inédite (2) que Monnot adressait au groupe des amis bisontins :

Quant à la philosophie nous nous en sommes occupés aujourd'hui ; Droz n'a pas donné de leçon samedi ; parce qu'il avait trop peu d'auditeurs, il l'a ajournée à ce matin et comme il nous a jugé complets (nous étions cinq) il a parlé.

Tu te rappelles que nous avions terminé toutes les discussions relatives aux loix naturelles et que nous en étions aux loix positives, il nous a dit que plus les hommes avaient fait de progrès dans la civilisation et plus les loix naturelles étaient devenues insuffisantes et les loix positives nécessaires. Il a considéré les peuples sous les divers rapports connus, d'abord comme *Nomades* et ceux-cy comme chasseurs ou pasteurs ; les chasseurs vivant dans une liberté et une indépendance absolues, n'ayant guères même entr'eux de société n'avaient pas besoin de loix positives. Les pasteurs ayant déjà des propriétés, se réunissant entr'eux connaissant déjà les distinctions de pauvres et de riches, de maîtres et de valets commençaient à avoir besoin de loix positives quoique peu nombreuses, encore suffisait-il de l'autorité patriarchale du Chef de famille pour faire respecter les loix naturelles dont l'obligation devenait alors loi *positive*.

Après les peuples nomades, il a considéré les peuples agriculteurs et par conséquent fixes, il a dit que leur rapprochement, l'augmentation de la population... rendaient indispensables des loi positives.

Bruno est venu interrompre mon analyse, je l'achèverai un autre jour... »

M. Pingaud juge sévèrement ces deux personnages : Droz, futur académicien, acquis en l'an III, à une « propagande représentée par une guillotine montée sur roue et promenée de village en village » et surtout Briot, « autre caméléon, tour à tour imprimeur, journaliste, volontaire national malgré lui, avant de devenir député sous le Directoire, conseiller d'Etat napolitain sous l'Empire, directeur d'une compagnie d'assurance sous la Restauration ». Il faut reconnaître du moins en l'un et l'autre d'habiles convives au banquet de la vie, et surtout de sincères amis du savoir.

II

Le général Griois, dans ses *Mémoires* (I, 11, 12) et D. Monnier, dans ses *Souvenirs d'un Octogénaire en province*, ont laissé quelques témoignages sur les sociétés secrètes « Philadelphes et chevaliers de

(1) Sur ses professeurs de science, cf. Magnin. *Ch. N. naturaliste*..... p. 40.
(2) Bibl. de Besançon... Don de M. Estignard (N° 23514) folio 354.

Cé » (1) qui connurent alors leur floraison dans les départements du Doubs et du Jura.

M. Pingaud qui reprend de façon très complète cet historique (I, Chapitre II) nous évite d'y insister. Toutefois, il a tendance à ne voir dans les réunions que le côté « littéraire et gastronomique », voire badin, mentionné par Griois.

Il est probable cependant que Nodier y a développé sa curiosité pour l'illuminisme et le goût pour les conspirations qui, après que les ardeurs juvéniles furent passées, se manifesta encore dans sa prédilection pour les historiens de la Fronde ou des révolutions, de Retz à Vertot. Il importe aussi de noter que Nodier, même au cours de ses séjours à Paris, chercha à développer la « société » comme il dit lui-même, et se demanda s'il devait s'affilier à la franc-maçonnerie. Le désir de garder intactes les doctrines philadelphiques l'en empêcha. Un fragment inédit de sa correspondance avec Weiss renferme là-dessus d'intéressants détails. (2)

Au surplus, une notice assez détaillée sur Weiss figure dans les *Portraits Franc-Comtois* de M. Estignard. (3)

Weiss était né à Besançon le 15 janvier 1779, un an avant Nodier. Il était fils d'un bonnetier sans fortune. Les deux familles se rencontraient peu. Les enfants se lièrent d'amitié à l'école, à l'âge de huit ans. Au collège, ils continuèrent de vivre comme deux frères jusqu'à seize ans. Tandis que Nodier hantait les clubs, Weiss plus modeste et

(1) Monnier (ch. 25), note que Nodier a appartenu non seulement aux philadelphes, mais aux « bons cousins charbonniers » et aux « Chevaliers de Cé ». La première de ces sociétés avait pour but de venir en aide au voyageur égaré; toutes deux étaient de tendance royaliste.

(2) M. Estignard a omis de publier ce fragment qui devrait s'ajouter à la lettre VI de son recueil (pp. 11-13). Il devrait être placé après cette phrase : « Dans une dizaine de jours, tu recevras tes exemplaires ».

« J'ai appris avec un plaisir infini que vous aviez reçu des nouvelles de notre ami Thibaudais, car ce n'est que sous ce nom que j'en parle avec Dorvé. Quant au reproche que vous semblez lui faire, il est mal fondé pour trois raisons, la première c'est que Hujot n'a eu aucune relation avec la Société depuis son organisation. La seconde, c'est que dans le cas où il aurait eu des relations, il n'aurait pu être astreint à ne point faire ce que la société ne défendait pas ; la troisième, c'est qu'il reste encore à savoir si la société doit le défendre et pour ce qui concerne mes opinions sur ce point, je dis formellement et tranchément que non. Je suis même très porté à croire qu'on pourrait rendre ces affiliations *personnelles* très importantes à notre institution, et j'invite par ton organe la société à suspendre sa décision, jusqu'à ce que j'aie pu lui soumettre un essai que j'ai fait sur notre but présent et à venir, sur nos relations avec la grande société de la patrie, et sur nos devoirs envers elle.

J'espère vous dire tout cela dans un mois et bien d'autres choses qui sont d'une utilitémajeure. Si je ne puis pas me réunir à vous d'ici à ce terme, il sera encore temps de prendre un parti, mais mon opinion sera émise avec d'autant plus d'impartialité que j'ai refusé ici d'entrer dans la société des francs-maçons où j'étais présenté dernièrement, par respect pour l'opinion de quelques uns de nos amis qui avaient paru y répugner ».

(3) A. Estignard, *Portraits franc-comtois*, Tome I, pp. 67-142 ; cf. p. 67 la liste des notices qui ont été consacrées à Weiss par Perennès, d'Alviset, etc...

plus calme travaillait à ses études, et même il secondait son père dans sa profession. « Weiss fréquente les cours de l'Ecole centrale, écoute Droz professer les belles-lettres et apprend en même temps le droit public, à la grande surprise de Nodier qui n'apprécie que les études littéraires ». (Estignard, p. 71) Alors que Nodier va tenter fortune à Paris, Weiss ne songe guère à quitter la Franche-Comté pour laquelle il a un culte. Il finira par le communiquer à Nodier qui se moquait tout d'abord de ses recherches érudites sur les académiciens de province.

Weiss est pris avec les soi-disant conspirateurs de la place Granvelle, mais il est l'un des premiers relâchés. « S'il porte quelques années plus tard la tunique des philadelphes, c'est surtout par condescendance pour Nodier, il rit tout le premier du costume et des statuts adoptés par la société et il ne montre jamais d'enthousiasme pour la forme républicaine ». (Estignard).

Il existe à ce moment, à Besançon, de belles bibliothèques et des amateurs comme MM. de Roussillon et de Billy, le libraire Deis. Weiss entraîné par cette mode locale, se met à collectionner les elzévirs indiqués dans les bibliographies, alors que Nodier est attiré surtout par les ouvrages « bien conditionnés ». Aimable, d'esprit caustique et de relations honorables, Weiss évite le discrédit où des frasques un peu ostensibles jetteront Nodier dans sa ville natale, l'obligeant parfois à s'exiler temporairement et à attendre la fin du courroux familial. Les deux amis commencent cependant des entretiens érudits, échangent des questions savantes. Ils continueront de le faire après leur séparation, et leur correspondance prendra souvent de ce fait un caractère technique, Weiss répondant le plus souvent à des demandes de Nodier qui font de lui un véritable collaborateur occulte.

Mais Weiss lui-même, comme tout le groupe des amis bisontins, cultive la poésie légère, les *Essais littéraires, par une société de jeunes gens*, conservés en manuscrit à la bibliothèque de Besançon, (Man. N° 1393) sont bien connus des biographes de Nodier. Son nom y voisine avec ceux de Baud et de Weiss. Ce dernier s'y montre surtout imitateur d'Anacréon et l'avoue :

Animé du même délire,
Ne puis-je chanter sur ma lyre,
L'onde chère au dieu de Paphos.

Parmi les acquisitions récentes de la bibliothèque de Besançon, figurent des carnets encore non classés ayant appartenu à Weiss. (1)

(1) M.Gazier en a tiré la substance d'un article sur la *Jeunesse de Charles Nodier* et d'un autre à paraître sous ce titre :*Weiss à l'Arsenal.*

Les uns contiennent des souvenirs qui visent parfois des séjours à l'Arsenal, les autres, sous ce titre *Recueil de poésies fugitives*, reproduisent les principales productions rimées de Nodier, de Weiss et de d'Allarde, dans les années qui précédèrent 1800. On y retrouve plusieurs des poèmes qui sont passés dans cette sorte d'anthologie que furent les *Essais poétiques* que nous citions plus haut. Un passage d'une lettre (1) datée du 8 février 1800 nous explique le rapport qui existe entre les cahiers calligraphiés par Weiss et l'anthologie publiée : Weiss était en quelque sorte le rédacteur en chef d'une revue poétique dont la première plaquette a seule paru, et qui aurait successivement fait connaître les poèmes restés dans les carnets retrouvés depuis. Le départ de Nodier pour Paris semble donc avoir rendu Weiss à sa véritable vocation : les recherches d'érudition.

Il apprécie, comme ses maîtres, Perse et Juvénal. Il songe un instant à traduire Perse, puis se contente d'étudier sa vie. Un projet bien différent est celui de l'*Eloge de Malesherbes*. Il en soumet le plan à Nodier. Le contraste des deux tempéraments apparaît : il ne faut pas selon Nodier diviser l'ouvrage, mais que tout coule de source, soit entraînant, spontané.

En 1811, il obtient enfin, après de longues années d'un obscur secrétariat de mairie, la place qui lui convient et qu'il ne quittera plus : grâce à l'intervention du préfet Jean de Bry, on lui donne la succession de Coste, bibliothécaire de la ville de Besançon.

Resté célibataire, il donne toute son affection à la bibliothèque et entretient une correspondance copieuse pour solliciter des envois d'auteurs. Cependant, une épigramme du temps le juge ainsi :

Tout savoir lui sourit,
Hormis le savoir-faire.

La collaboration importante qu'il accepte dans la rédaction de la *Biographie Michaud* (2) ne va pas à l'encontre de ses recherches locales

(1) *Le Vieux Lons*, juin 1912, p. 113. Lettre de Nodier à Goy, 19 pluviose an VIII. «Nos poésies sont imprimées avec nos lettres initiales seulement, dont je suis bien aise. Si cela était à recommencer, je serais loin d'y consentir, et cette malheureuse entreprise m'a déjà donné bien des soucis. On a été si empressé qu'on a rempli *ce numéro* de pièces extrêmement faibles, dans lesquelles on a laissé même échapper les fautes les plus grossières.

« Quant à Baud dont tu me demandes des nouvelles, il y a inséré trois pièces. Je viens d'en trouver une tout entière dans Coulanges. Il y a quelques jours qu'il nous en offrait une autre que j'ai lue dans Favart et on m'assure de science certaine que deux autres qu'il nous a préparées pour le *second numéro* sont de la façon de son père. »

(2) Il a composé les biographies suivantes que nous relevons comme signe des goûts communs entre lui et Nodier :
Bonneville, Briot, Jean de Bry, Mairet, Mercier, La Mettrie, d'Olivet, Quevedo, Restif de la Bretonne, De Tressan.
Ce sont des hommes que Nodier ne veut pas laisser à « la tourbe des débitants de colonnes ».

car il traite le plus possible des personnages franc-comtois, leur faisant parfois la part trop belle au goût de l'éditeur. Il se fait en ce domaine une telle réputation — les mentions élogieuses de Nodier y aidant — qu'il est sollicité par Quérard et par Paul Lacroix pour leurs entreprises d'érudition. On le traite parfois comme l'un des hommes les plus érudits de son temps.

En ce qui concerne l'histoire littéraire, cette appréciation est justifiée, et il faut reconnaître que ce provincial un peu routinier qu'ont connu les Hugo, les Taylor et autres hôtes de l'Arsenal, a contribué pour sa part et par l'intermédiaire de Nodier, à leur découvrir quelques thèmes à exploiter. Au demeurant, il encourage les débutants de sa province et leur remet des lettres de recommandation pour Nodier.

Au total, s'il est surtout érudit et caustique, tournant ces deux traits, soit au profit de Nodier, soit à sourire affectueusement de ses travers, il mérite le jugement que Nodier portait sur Jean de Bry. C'est un homme « que Desmaillot aurait appelé la raison en chausses et en pourpoint. »

Son profond contraste en certains points, avec Nodier, nous prévient des réserves qu'il convient de faire sur les influences du milieu. Deux choses demeurent acquises. Un groupe de jeunes bisontins ont pratiqué ensemble les lectures étendues et la poésie légère. Weiss, leur archiviste, nous en résume les caractères, et nous dispense de nous arrêter aux Dusillet et aux Goy.

En second lieu, on peut dire que trois hommes ont contribué à tempérer l'esprit de Nodier : Girod de Chantrans, Jean de Bry, Weiss. Ce furent des têtes froides (1). Et c'est probablement grâce à leur influence première qu'il a gardé à l'égard du romantisme et dans le domaine littéraire, cette modération dont Michelet lui fait mérite. (2)

Bien que le préfet Jean de Bry fût de beaucoup l'aîné de son protégé Nodier (il était né en 1760), on peut le placer à côté de Weiss en tant que « tête froide » du moins à ce moment de sa vie

Pour froid que fût Jean de Bry, il se laissait séduire, « fasciner »

(1) Nodier, dans les lettres de 1797 à 1800, publiées par le *Bulletin du Bibliophile* en 1860, considère Weiss comme le plus érudit, le plus bavard et le plus froid de la troupe. « Cet homme causera toujours. Moi physicien, j'ai obtenu à la température de sa tête la congélation du mercure ; moi, géomètre, je veux bientôt démontrer par sa langue toujours mouvante, par son flux intarissable de parole, par l'étalage sans fin de son érudition bibliographique, le mouvement perpétuel ». Même plaisanterie à quelques temps de là : « Tous les frimas des grottes de Chamony sont accumulés dans la tête de cet homme là et la température de son cerveau est capable de congeler le mercure ».

(2) La bibliothèque de Besançon renferme sous le N° 1777 une liasse manuscrite de notes de Weiss. Une chemise est consacrée à Nodier (75 p.). Ce sont surtout des *Marginalia* sur les œuvres de Nodier. Nous les avons utilisées çà et là. Elles rectifient surtout des gasconnades de Nodier, ou bien précisent son charme.

même, a dit P. Lacroix (1) par la parole de Nodier. Il finissait par croire à la réalité des souvenirs que Nodier lui-même tenait par instants pour authentiques. On sait, par les biographies de Nodier, l'aide constante, administrative, et pécuniaire parfois, que Jean de Bry apporta à celui qu'on l'avait chargé de tenir en surveillance. Les lettres qu'ils échangèrent — nous montrent leur amitié persistant jusqu'en 1830, et Nodier expliquant à De Bry le sens de son *Roi de Bohème*. Ce que l'on sait moins, et Lacroix nous l'apprend, c'est que Nodier à dû à l'aimable préfet une partie des renseignements qu'il a si habilement mis en œuvre dans les *Souvenirs de la Révolution* ;

« Vous me parlez de Saint-Just, de Vergnaud et des Girondins, comme si vous « aviez vécu avec eux, lui disait Jean avec vivacité. Quel âge avez-vous donc ? « Vous étiez en nourrice pendant la révolution !

« — Ma foi ! répondait Nodier, je ne sais pas quel est mon âge et je ne m'en « soucie guère, mais je suis certain d'avoir été en rapport direct avec Vergnaud « par exemple.

« *C'était dans les conversations de Jean de Bry que Charles Nodier avait puisé « ce qu'il savait de la Révolution. C'était Jean de Bry qui lui avait fait connaître à « fond, pour ainsi dire, les hommes et les choses de ces types extraordinaires que les « livres ne représentaient que d'une manière bien imparfaite.* Jean Debry, d'ailleurs, « n'était pas là pour contrôler ses récits et Charles Nodier ne se faisait pas faute « de les arranger, de les colorer, de les amplifier à sa guise. Voilà comment il s'é- « tait persuadé avoir joué un rôle personnel dans les grandes scènes révolution- « naires. Il écrivit, sur cette impression d'individualité fantastique, les *Souvenirs*, « *épisodes et portraits pour servir à l'histoire de la révolution et de l'Empire* ».

III

Avec l'enthousiasme pour les cénacles, qui est le propre de la jeunesse, Nodier ayant laissé à Besançon les philadelphes, trouva à Paris le groupe des *Méditateurs*, que nous ne connaissons guère, malheureusement, que par lui. Dans trois des lettres adressées à Weiss (2), il dit son enthousiasme pour Maurice Quaï, peintre mort jeune et inconnu, que M. Pingaud traite simplement de « raté ». Des termes hyperboliques dans lesquels Nodier parle de cet ami, E. Montégut concluait à une tendance aux jugements démesurés qui ne quittera guère Nodier.

« A Paris, dit ce dernier critique, il retrouve l'analogue de ce qu'il avait laissé « en Franche-Comté, une coterie de jeunes enthousiastes où l'élément royaliste

(1) Les relations entre Nodier et De Bry ont été étudiées par P. Lacroix, Boyer de Sainte Suzanne et Pingaud.

(2) Estignard. *Corresp. inéd.* Lettres XI, XII, XIII.

« (t religieux semble avoir dominé... On se revêtait de tuniques blanches, on « s'asseyait en rond sur des tapis, on fumait du tabac d'Orient dans des pipes de « bambou, on faisait collation avec des oranges et des figues sèches, et entre deux « pièces de vers ou deux discours des adeptes, on lisait la Bible par manière d'édi- « fication. C'était, vous le voyez, quelque chose d'assez innocent et dont on peut, « je le suppose, se faire une idée assez exacte en supposant fondus ensemble la « société contemporaine des parnassiens et le club des haschichins, jadis décrit « par Théophile Gauthier ». (1)

Quoi qu'il en soit, Nodier attribue à Quaï le génie d'Ossian, de Job et d'Homère, sous les formes de Jupiter de Myron. Etant peintre et poète, il est à la fois un Apelle et un Pythagore. Bref, il efface Chateaubriand.

Il y a loin de l'enthousiasme de Nodier à l'obscurité presque totale où est tombé ce personnage quasi mythique. Sainte-Beuve note cependant quelque part (2) qu'il y avait en lui de l'Olympien, et Delécluze dans ses Souvenirs(3) en fait mention parce qu'il fréquenta Etienne et contribua à répandre en France la renommée d'Ossian.

« Un ami et condisciple de Lullin et d'Etienne, Maurice Quay, celui qui se pro- « menait dans les rues de Paris vêtu en Agamemnon, malgré son admiration effré- « née pour les usages grecs, avait fini par préférer le chantre de Fingal à celui « d'Achille et par avancer que la lune est plus poétique que le soleil ».

Si ces idées singulières eurent de l'influence sur Lullin, elles n'en eurent guère moins sur Nodier qui ne semble en avoir été délivré que par la découverte de W. Scott.

Un autre « méditateur » que Nodier appelle Glaise et qui modifia son nom en Gleizès pour mieux marquer la ressemblance avec le mot *église* prononcé dans un patois pyrénéen, est plus facile à remettre au jour grâce aux ouvrages qu'il a laissés. Il a même sa place dans la biographie Michaud et l'on trouvera dans ce recueil un résumé suffisant et de ses publications copieuses et des articles qui lui furent consacrés de son vivant. (4)

(1) E. Montégut, 1er juin 1882, p. 495.

(2) Sainte-Beuve : *Nouveaux lundis*, III, 95.

(3) Delécluze : *Souvenirs de* 60 *années*, p. 48.

(4) Blot-Lequesne : *Examen du système thalysien* (1845). E. Stourm : *Aperçu philosophique sur les Thalysiens* (1846). Esquiros : *Les écrivains excentriques de la littérature et de la science. A. Gleizès.* (Revue des Deux-Mondes, 1846, p. 839).

Voici le passage essentiel de ce dernier article :

M. Antoine Gleizès avait débuté en littérature par des essais où l'on retrouve parfois comme un avant-goût du style et de la manière de M. de Chateaubriand. Quelques uns de ses principaux ouvrages sont antérieurs de plusieurs années au *Génie du Christianisme. Les Mémoires d'un solitaire*, dont le titre seul indique une pente à la rêverie sentimentale, furent imprimées en 1794. *Les Nuits élyséennes*

Le nom de système thalysien donné à sa doctrine est emprunté à son principal ouvrage : *Thalysie ou la nouvelle existence* publié en 1840 (1)

Il y reconnaît l'éminente sagesse de Pythagore, qu'il a sans doute contribué à faire admirer par Nodier, l'auteur des *Apothéoses et Imprécations de Pythagore*. Et après avoir parlé des philosophes de tous les temps, il conclut surtout à l'excellence du régime végétarien, qui semble avoir été approuvé de Nodier.

Toutefois, c'est des *Nuits Elyséennes*, (2) ouvrage bien antérieur (il parut vers 1801), et complété par *Séléna ou la Famille Samanéenne*, que Nodier s'était enthousiasmé au temps des Méditateurs. Dans la préface des *Nuits élyséennes*, mélange de méditations werthériennes sur la solitude, et d'aspirations, dans le ton de *René*, à la vie d'anachorète sentimental, Gleizès manifeste pour son père un culte qui n'est pas sans faire songer aux éloges hyperboliques que Nodier jeta sur la tombe du sien.

Il lui apprend à se réfugier dans le rêve. « L'agitation des feuilles, écrit-il (p. VI) la pluie tombante, les chants de la première aurore et ceux du soir, voilà ce que mon cœur cherche ; un sommeil vague et continu comme mon existence est devenu pour moi le suprême bonheur ». Trente ans après avoir lu ces pages, Nodier ne parlera pas autrement.

sortirent des presses de Didot en 1800 et les *Agrestes* en 1805. Ce sont des méditations sur des clairs de lune, sur des cimetières, sur des ruines. Monté sur le coursier de l'Arabe, l'imagination de l'auteur parcourt les plaines sablonneuses du désert. Les populations qu'il rencontre sur la lisière de la solitude vivent sans qu'il en coûte la vie aux animaux. Leur nourriture consiste en dattes savoureuses, en miel plus doux que celui du mont Hymette, en un lait qui coule à flots blancs sur le doigt bronzé des mauresques. Cette ressemblance entre la couleur des premiers ouvrages du jeune solitaire et la touche des premiers écrits de M. de Chateaubriand, méritait d'être notée. C'est un demi-jour sentimental des âmes troublées, c'est une exagération de l'image biblique, cette poésie en prose qui fait le charme *d'Atala* et surtout de *René*. Une telle coïncidence ne saurait être fortuite : elle s'explique par l'état de la société. On était à la fin du XVIII[e] siècle, le volcan se calmait ; le sol de la révolution commençait à se raffermir. C'est le moment où les esprits poussés par les tempêtes, hors de la route commune, flottaient à l'écart dans les régions de la fantaisie. A la fin de la guerre civile, on rêvait avec Horace les Iles Fortunées. La littérature, ce miroir des mœurs, éprise de mirages et d'oasis, poursuivait sa pente dans les solitudes de l'Orient et du nouveau monde. L'homme fatigué de l'homme cherchait à se reposer dans la nature. Ajoutez à cela une influence étrangère. Ossian venait d'être exhumé. Le vent du Nord nous soufflait des nuages et des fantômes. On sait que Napoléon, à son retour d'Egypte, plaçait le fils de Fingal au-dessus d'Homère, et préférait les débris des tours de Morven frappées des rayons de la lune, aux ruines de la Grèce. Les ombres se répandirent ainsi dans notre ciel et sur le cœur humain qui fit entendre des accents mélancoliques et vagues, comme la lyre du barde calédonien. Le jeune Gleizès fut l'un des précurseurs obscurs de cette muse nouvelle qui trouva en France son interprète illustre dans M. de Chateaubriand. On voit que l'auteur des *Martyrs* n'inventa pas une littérature qui était alors dans l'état brumeux des esprits et dans les influences historiques : il ne fit que lui imprimer le caractère de son génie ».

(1) J. A. Gleizès : *Thalysie ou la Nouvelle existence* (Desessart, P., 1840, 3 vol. in-8°).

(2) Les *Nuits élyséennes*, par J. A. G. Imp. Didot aîné, an IX, in-8°. (La dédicace est datée du 15 mai 1799).

Le texte de cet ouvrage nous montre comment la poésie funèbre d'Young se transforme chez nous en admiration de la nature sous l'influence d'un écrivain colonial comme Bernardin de Saint Pierre.

Pour ce qui concerne les rapports de Gleizès et de Nodier, ainsi que la constitution du groupe des méditateurs, une lettre inédite de ce dernier comble heureusement une lacune et nous apprend d'autres noms : ceux de Hue, Jenier, Pierre et Joseph Franque, Prault, Fabre d'Eglantine fils. Chateaubriand et Lebrun eux-mêmes auraient assisté à quelques séances. (1)

« Il faut te redire toutes les fois que je t'écris ; — tes lettres sont pour moi le plus vif des plaisirs et si j'en étais privé, je n'aurais plus guère de consolation dans le monde, mais cette correspondance qui réveille tant de souvenirs délicieux et qui me fait revivre en quelque sorte mes premières années de jeunesse, épure et rafraîchit mon cœur ; écris-moi souvent, tant que nous serons séparés ; et j'espère que nous ne le serons pas longtemps, car quoi que tu en dises, rien ne me décidera à demeurer dans ce gouffre de perversités où l'on n'est pas sûr de soi-même et où toutes les affections de l'âme se ternissent et s'effacent ; ce pays, mon pauvre Charles, où l'on oublie de s'aimer, et où les sentiments les plus doux se réduisent à des protestations banales qui sont d'étiquette comme les chiffons d'une modiste et les pierreries d'un bijoutier... Ne crois pas cependant que l'amitié m'ait trompé ; tiens, je crois que l'amitié c'est le bonheur des malheureux et que toutes les fois qu'un homme a été destiné à subir ce que la fortune a de plus cruelles adversités, la providence lui réservait un ami ; je l'ai éprouvé souvent ; et quand nous nous trouverons seuls, sur le sommet de nos montagnes, je te nommerai avec reconnaissance et ce bon Françis, que tu n'as fait qu'apercevoir et Servière, et Morel, et Désaugiers, qui sont bien dignes d'être connus de toi, et Pion que tu as vu sans l'apprécier, et enfin ces hommes étonnants dont l'existence est encore une énigme qui t'embarrasse ».

« Pendant que tu aimais Ballanche, nous le lisions ensemble et nous l'aimions avec toi... mais, comment se fait-il que Deis n'ait point reçu les *Nuits Eliséennes*, de mon ami Auguste Glaise ? C'est là un de ces ouvrages que tu définis avec une sensibilité si énergique, en disant qu'on ne peut les lire qu'en plein air et qu'ils suffoqueraient si on se renfermait pour les méditer. Je suis tout surpris quand je m'aperçois que nos âmes, par un mouvement sympathique, s'élèvent simultanément à la même hauteur et embrassent les mêmes idées avec la même exagération. Vas, un jour, nous ne ferons plus qu'un et il y aura entre nous une telle identité de pensées, qu'on ne pourra plus nous distinguer l'un de l'autre. Sais-tu que c'est là le caractère du beau et du vrai, et que ces nuances innombrables, qui différencient les hommes, ne se sont multipliées qu'avec la corruption ? La nature est une, et je veux que nous soyons la nature ! — Mais j'y reviens, n'oublies pas les *Nuits Eliséennes*. Nous porterons dans notre exil à la place de Tournefort et de Linné, la Bible, Ossian, Werther, Ballanche et Auguste Glaise. Les hommes en penseront ce qu'ils voudront ; mais nous aurons le droit de faire dans les déserts la bibliothèque de notre cœur ».

« C'est là que nourris des idées sublimes des poètes d'Israël, échauffés par le spectacle majestueux de ces campagnes romantiques et murs par la longue ex-

(1) Lettre de N. à Weiss. Bibl. de Besançon, N° 1417, folios 30-34.

périence du malheur, qui est l'école de la vertu, nous écrirons *Dina*, sous l'ombre des sapins et sous l'abri des rochers; et si j'en crois ce sentiment qui s'élève en moi, et qui nous apprécie tous les deux, *Dina* ne sera pas indigne des regards de nos contemporains et de la postérité. — Tu vois que ma vanité s'exprime avec franchise, et qu'elle ne s'enveloppe point du voile de la modestie, que j'appellerai volontiers l'hypocrisie de l'orgueil. Que me serait-il resté dans ce funeste abandon qui a desséché toutes mes facultés, si ce n'était cette fière opinion de moi-même qui m'a enseigné à braver la misère et le mépris ? — Je sais ce que je suis et tel que je suis, je rampe encore dans la dernière classe des hommes ; mais je sais bien ce que je puis être, et certainement, il arrivera un jour où mon âme rompra son étreinte et acquerra tout ce qu'elle peut espérer de perfection. — pourquoi donc me trompes tu par un éloge exalté, qui, je te l'avoue a flatté mon amour-propre, en blessant mon amitié ? malheur à nous, si jamais nous nous trompons bassement l'un l'autre, sur nous-mêmes, ce qu'il faut nous montrer ce sont nos défauts, et non pas nos vertus, et c'est comme cela qu'on se perfectionne ! qu'on s'agrandit et qu'on mérite *l'admiration* ! Pauvre enthousiaste ! que dirais-tu et comment parviendrais-tu à exprimer tes idées dans toute leur force, si je te conduisais parmi ceux qui sont à moi comme le cèdre est à l'hysope, comme le mélèze est à la bruyère. Ceux-là je les ai vus et si mes facultés ont gagné quelque chose, si mon caractère s'est ennobli, si mes opinions se sont fixées, c'est à eux que je le dois — et c'est auprès d'eux seulement que je souffrirai que tu admires ; car il n'y a rien d'admirable dans le monde que le génie et la vertu. Les nommerai-je ? pourquoi pas ? leurs noms, leurs talents, leurs mœurs sont l'honneur de la société... et s'ils ont des ridicules, leurs ridicules mêmes sont sublimes !... as-tu entendu quelque chose de cette société de peintres et de poètes que le vulgaire avait désigné sous le nom d'*Illuminés des arts*, qu'on appelait plus généralement les *observateurs de l'homme* et qui s'étaient modestement nommés les *méditateurs de l'antique* ? tu avais ouï parler souvent de ces jeunes gens qui se piquaient de ressusciter parmi eux les belles formes, les belles mœurs, et les beaux vêtements des premiers siècles ; de ces artistes qui portaient l'habit phrygien, qui ne se nourrissaient que de végétaux, qui habitaient en commun, et dont la vie pure, et hospitalière, était une vivante peinture de l'âge d'or ? or je les ai trouvés. Il y a deux mois que je passe mes journées au milieu des méditateurs, que je vis avec eux, que je mange leur lait, et leur miel, que je m'assois sur leurs nattes, et que je retrempe mon être à leur école. C'est là que Chateaubriand vient quelquefois étudier la poésie du désert, que Lebrun remonte sa lyre, que Hue esquisse ses marines, et Glaise ses poèmes. Les nommerai-je encore une fois ? je ne t'apprendrais presque rien. — Maurice Quai, Horace et Alexandre Hûe, Jenier, Pierre et Joseph Franque, Prault, Glaise, Fabre d'Eglantine fils, ne sont guères connus que de ceux qui suivent de près les progrès des beaux-arts, et leurs noms te paraitront nouveaux ; mais bientôt, ces noms jusqu'ici négligés par la renommée, figureront avec honneur parmi ceux des maîtres de la peinture et des héros de l'humanité.

« Je suis fâché de t'avoir écrit tout cela ; il y a des gens qu'on ne peut faire connaître qu'en les montrant et en disant : les voilà ! — au reste, si tu m'as entendu et que tu les ayes jugés comme moi, glorifies toi de leur amitié aux yeux du monde, car tu es leur ami pour toujours, et mon cœur a été un point de rencontre entre vous ».

« Bientôt, j'achèverai cette misérable esquisse d'un tableau que je veux soumettre à nos amis, et j'espère vous rapporter du pays de la haine et des vices, de nouvelles vertus, et une manière plus tendre d'aimer. Je vous dirai ce que j'ai souffert, le mal que j'ai fait, les erreurs ou je m'étais égaré, les espérances ou je m'étais endormi et je vous prouverai qu'il n'y a de méchant que ceux qui sont nés méchants, puis-

que j'ai su résister à toutes les séductions du mal — et que je retourne meilleur — oh ! beaucoup meilleur — que je n'étais parti »

« Mon roman est imprimé depuis longtemps. (1) Je ne sais si tu as deviné les motifs qui en ont suspendu la publication, jusqu'à ce jour, et je t'engage, du moins à les tenir secrets. Il sera définitivement distribué le 13 et tu le liras quatre ou cinq jours après. — ce n'est point Lenormand qui l'adressera à Deis ; Lepetit et Gérard qui sont mes libraires, m'ont appris qu'ils étaient en compte ouvert avec lui et ils le lui enverront de première main au nombre qu'il a désiré. Encore une fois, ne t'attends pas à rien de bon. J'ai plus appris de choses, depuis que je l'ai fini, que je n'en écrirais en dix ans, et ce n'est pas là mon livre. Tu me promets des larmes, et tu te trompes, probablement. J'étais froissé par le chagrin, avili par le besoin, et mon âme était absente ; j'avais oublié l'amour, et je faisais un tableau de souvenirs, ce n'est pas dans ces dispositions qu'on fait pleurer.

« Quant à ma satire, (2) j'en rougis, mais je la laisse imprimer *pour avoir des bottes* et je jure de ne la lire jamais. Je ne hais personne, et il est affreux que la haine soit de temps en temps un métier. J'ai beaucoup de part dans un ouvrage de Nanteuil intitulé : *les soirées de Paris*, et comme il est assez piquant, Deis pourra en demander avec assurance quand il paraîtra. Avez-vous l'histoire du théâtre Français d'Etienne et Martainville ? ce sont mes camarades, si j'étais arrivé plutôt, j'y aurais contribué, cela ne m'a pas paru mauvais ».

« Embrasses de ma part tous nos amis, vois Daclin et dis lui combien je suis affligé de sa maladie. Montres ma lettre à Deis. Si ce n'est point à lui qu'elle est adressée, ou si je ne lui en adresse point une autre, c'est que je suis bien persuadé que vous ne faites pas deux, promenez-vous ensemble en mémoire de moi, a Clamart ; et sous les fenêtres de Victoire, parlez de moi, aimez-moi et soyez certains, bons amis, que sous quelque ciel qu'il faille vivre, à quelqu'exil que je sois condamné, j'emporterai avec moi votre souvenir..... comme Anchise emportait ses dieux, de l'incendie de Troyes. A revoir.

IV

A côté de ces inconnus, il faut faire place à un méconnu : Sénancour. Il ne réussit guère à sortir de l'oubli, même lorsque Sainte-Beuve, George Sand et Nodier essayèrent, en 1833, de faire du bruit autour de lui. L'article que Nodier consacra dans le *Temps* du 21 juin 1833 (3) à la réédition *d'Obermann* nous est précieux, car il y explique l'influence de cet auteur dans sa formation intellectuelle. C'est un tableau qu'il suffit de placer ici dans la galerie des autorités que Nodier a indiquées dans Pythagore et dans l'*Ambre*. (3)

« Il y a un jour inappréciable, un jour de révélation dans la vie d'un jeune homme ardent et sensible, celui où depuis longtemps accessible aux beautés pures des classiques, mais tourmenté du besoin d'une impression plus intime qui sympathise mieux avec les vagues besoins de son âme, il se sent saisir tout à coup de cette

(1) *Les Proscrits*.

(2) *Le Parnasse du Jour* (Cf. infra IV[e] partie, chapitre I[er]).

(3) *Le Temps*, 21 juin 1833. *Obermann* par M. de Sénancour. Cet important article est à peu près inconnu. J. Levallois reconnaît cependant la part de Nodier dans la diffusion de la réputation de Sénancour.

impression qu'il a désirée sans la connaître, à la lecture d'une page inattendue où la parole vibre à son oreille comme un écho de sa pensée. Alors, il s'émeut, il se trouble, il change d'être, son sang coule avec plus de rapidité, son cœur bat avec plus de puissance, son cerveau fermente et bouillonne, ses paupières se mouillent de pleurs. Il vient de tressaillir, comme le Philoctète de Sophocle, à une voix aimée qui s'exprime dans son langage ; il n'est plus seul, il n'est plus emprisonné dans un monde muet ; il achève de naître à sa véritable destination intellectuelle et morale. Cela, (je n'en excepte ni les vains enthousiasmes de la gloire, ni les délicieuses frénésies de l'amour), c'est le plus beau moment de la vie, une palingénésie, une apothéose, l'enfance adulte et la joie passionnée d'Adam au milieu des merveilles ineffables du paradis terrestre ».

« J'ai possédé, avant l'âge de 20 ans, une ombre de ces délices, autant que ma faible organisation pouvait me le permettre. C'était par une belle soirée d'été que les Rêveries de M. de Sénancour tombèrent entre mes mains, au devant du modeste étalage du libraire Cérioux. Les pages auraient vainement fui sous mes doigts pendant que le soleil descendait toujours. Mais, ô bonheur ! j'étais assez riche pour acheter le volume et pour l'emporter triomphalement à mon sixième étage, où il n'eut longtemps d'autre compagnon qu'une vieille bible de Cologne. Chateaubriand et Ballanche n'avaient pas écrit. Qui dirait quelles heures je passais à le dévorer, à le relire, à l'apprendre par cœur ! Qui dirait combien de fois le matin me surprit dans cette occupation pleine de charmes, au milieu de mes cahiers négligés et de mes dictionnaires oisifs !

Le lendemain, les questions du professeur tombaient sur ma mémoire amortie, sans en faire sortir une idée, et je ne savais que demander moi-même, comme La Fontaine de Baruch : Avez-vous lu les Rêveries de Sénancour ?

***

Les relations de Nodier avec Benjamin Constant sont demeurées jusqu'à ce jour plus inconnues encore que l'enthousiasme suscité par *Sénancour*, vers 1800. C'est vers 1808 que Nodier fit la connaissance de Constant de Rebecque. Dans ses notes inédites, Weiss assure que c'est à Quintigny que Nodier se lia avec Benjamin Constant, dont il avait dû faire la connaissance à Dôle.

Que l'entrée en relation ait eu lieu à Dôle, c'est ce que donne à supposer une lettre inédite de 1807 (1) où Nodier promet à Weiss de lui envoyer le *Walstein* de B. Constant, ouvrage pour lequel il a beaucoup d'admiration. L'amitié contribue sans doute à ce sentiment. Sur leurs relations à Quintigny, le témoignage de Weiss est confirmé par des souvenirs assez tardifs de Nodier, consignés par manière de préface, (2) en tête d'un roman de Louise de Constant. (1836)

Nodier parle avec émotion et de façon pittoresque de la résidence et de l'intérieur de Constant, qu'il alla visiter près de Dôle. En voici l'essentiel, ce qui concerne le père de B. Consrant et sa sœur n'étant pas de notre sujet.

(1) Mans. Besançon, 1416, folio 58.

(2) *Deux femmes*, par Madame L. de Constant.

« A une demi-lieue de Dôle, se prolonge, en s'inclinant doucement sur la rive droite du Doubs, une belle et riante colline, où l'on distingue entre ses hameaux, le village de Brevans, avec ses maisons rustiques, ses maisons de campagne et ses vergers. Il y a une de ces habitations qui plaît à l'œil par l'élégante simplicité de sa construction et par la pente gracieuse de son jardin, mollement déroulé comme un tapis de verdure sur le revers du côteau, et qui semble de loin se confondre avec la plaine »... Après avoir parlé des autres membres de la famille, Nodier en vient à Benjamin Constant lui-même : « Celui-ci venait se reposer au milieu des siens des agitations d'une vie pleine d'émotions et de pensées, et c'était lui qui m'y avait introduit, par une exception dont je jouissais presque seul, car son existence était enveloppée d'un sombre mystère sous le gouvernement glorieux mais rude, soupçonneux et jaloux, qui maintenait le pays dans une docile obéissance. Sans être parvenu à sa maturité, il en avait déjà pris les habitudes et l'aspect dans de mâles et puissantes occupations d'esprit. Ses cheveux blonds légèrement bouclés, lui restaient encore bouclés et flottants, comme le dernier attribut de la jeunesse évanouie ; son teint sans couleur, ses cils pâles, ses yeux d'un bleu presque éteint, sa prononciation molle et quelquefois un peu embarrassée, trahissaient au premier regard la tristesse et l'abattement ; mais si une sympathie profonde venait l'émouvoir, si une voix animée par la poésie retentissait à ses oreilles, si une idée morale ou politique surtout, froissées comme elles l'étaient toutes alors par les évènements, vibrait dans son âme énergique, sa belle physionomie revivait tout à coup sous l'influence d'une inspiration soudaine, des torrents d'éloquence coulaient de sa bouche, et on prévoyait sans peine qu'il était appelé à remplir l'avenir qu'il a rempli, car cet ami de ma jeunesse s'appelait Benjamin Constant, et c'est l'intérieur de sa famille que j'essayais de peindre tout à l'heure... »

Benjamin Constant fut sans doute à Nodier un utile conseiller pour la souplesse, l'ingéniosité dans la pensée et le moyen de parvenir. Leurs sensibilités, qui devaient parfois se concilier si bien avec l'habileté et le charme dans la flatterie, furent en harmonie.

Un critique contemporain signale ces rapports entre les deux écrivains (1) : « Au commencement de 1806, Nodier séjourna à Dôle et y ouvrit un cours de littérature. Ce fut là qu'il connut Benjamin Constant qui avait dans cette ville une partie de sa famille. Leurs esprits souples et brillants, dit Sainte-Beuve, leurs sensibilités promptes et à demi brisées devaient du premier coup s'enlacer et se convenir. Que de sujets communs d'entretiens entre eux ; que de goûts semblables. Ils se virent beaucoup et il est permis de penser que ce ne fut pas sans une influence réciproque de l'un sur l'autre ».

C'est ainsi que la préface de *Wallstein* écrite en 1807 nous permet de saisir les points sur lesquels le rapprochement des deux esprits s'impose : Etapes de l'individualité (p. IX). — Opposition des génies littéraires nationaux (p. XVIII). — Nature et fantastique (p. XLII). — Conception de l'amour (p. XLIV). — Appel au mysticisme et à l'exotisme.

(1) Charpentier : *Une maladie morale ; le mal du siècle*, Chap. VII, Charles Nodier (P. Didier, 1880), p. 139.

Ne comprenons-nous pas mieux la nature de l'ondoyant Nodier lorsque nous savons qu'il a été lié d'amitié avec l'auteur d'*Adolphe* et surtout le politicien des Cent jours ?

***

Bonneville succède à Benjamin Constant sur la liste d'amitiés, contenue dans les *Apothéoses de Pythagore* (1), et il la termine. Il est bien douteux que Nodier ait pris intérêt au *Nouveau code conjugal*, publié en 1792, ou au *Recueil des lettres de quelques électeurs de Paris*. Mais la lecture des *Jésuites chassés de la maçonnerie* (1788) a pu le tenter. *L'esprit des religions, Ouvrage promis à la confédération universelle des amis de la vérité* (1791) est un de ceux qui ont pu avoir pour Nodier des suggestions. Cet ouvrage essentiel pour la diffusion de ses doctrines, renferme un exposé assez profond de la philosophie de Rousseau. L'individualisme y est indiqué d'une manière explicite et forte. *Le livre de Job*, qui sera cher aux romantiques y est prôné. (p. 7)

Nodier n'a pas négligé de lire les *Petits romans imités de l'allemand* (1786). Dans la longue préface de ce livre confus (elle a cinquante-sept pages) Bonneville ne peut manquer d'intéresser Nodier en faisant successivement l'éloge de Montaigne, celui de Chatterton et de tous les jeunes écrivains qui sont les véritables détenteurs de l'originalité et que la critique morigène. Les *Essais de poésie mystique* qui terminent ce recueil disparate (p. 279-295) sont suivis d'une *Prophétie contre Tyr*, qui a fort bien pu donner à Nodier l'idée de sa *Prophétie contre Albion*. Enfin, la correspondance de Nodier nous apprend qu'il s'est procuré auprès de Weiss l'ample publication de Friedel et Bonneville sur le *Théâtre allemand*. Cet ouvrage et le précédent n'ont-ils pas été, avec l'anthologie d'Huber, ses principaux initiateurs à la littérature allemande ?

Selon Sainte-Beuve, (2) Bonneville fut l'inventeur de la coutume de « crier famine ». D'autre part, la biographie Michaud, où l'article qui le concerne est de Weiss, nous apprend qu'il fut ami de Mercier, et partagea nombre de ses idées, qu'il fut ennemi de l'orthographe de Voltaire. Autant de points où Nodier a pu être son obligé.

Il en a d'ailleurs fait un vif éloge dans les *Souvenirs de la Révolution*. A propos des prisons du consulat, où il est peu probable, d'après les notes inédites de Weiss, qu'il l'ait rencontré, malgré ses dires, Nodier se prévaut d'assez larges entretiens avec lui. Et il fait de lui un rapide mais élégant portrait dans les notes du *Banquet des Girondins* (3).

(1) Cf. l'étude récente de Le Harivel sur Bonneville.
(2) *Portraits contemporains*. T. III. Les journaux chez les Romains.
(3) *Souvenirs de la Révolution*. I, 245 ; II pp. 25 et 77.

Il prétend avoir demandé pour lui des secours au Gouvernement. Une lettre le prouve, qu'a publiée le *Bulletin du Bibliophile*, (1) et où sa biographie est retracée encore une fois.

Les assertions, souvent discutables, de Nodier, malgré son goût littéraire habituel, sur le talent de Bonneville, ne sont pas ce qui nous frappe : nous ne cherchons pas en lui « le poète brillant et sensible » ni « l'âme inflexible » qui avaient pu séduire Nodier. Ce qui est plus significatif, c'est le dîner chez Bonneville, dont Nodier fait le récit, (p. 25) et qui ressemble étrangement à celui sur lequel s'ouvre *Monsieur Cazotte*. Souvenir authentique ? Imagination docile ? Nodier a tiré deux fois parti de ce tableau ; ses chances d'authenticité n'y gagnent guère.

Au demeurant, Nodier fait de Bonneville un de ses initiateurs à l'illuminisme. « Il était si facile alors, dit-il, de me faire monter sur les ailes mystiques des anges de Swedenborg, de m'enterrer tout vivant dans les entéléchies massives de Saint-Martin, que je fus néophyte au premier appel, comme Saint Paul ».

Si Bonneville et son ami le docteur Seyffert ont eu le mérite d'attirer l'attention de Nodier sur ces mystères dont il devait faire usage dans ses *Contes fantastiques*, c'est une influence qui égale en importance — si elle ne la dépasse — celle du *Théâtre allemand*.

Sénancour longtemps méconnu connaît une manière de vogue parmi les lettrés de notre temps. Bonneville a trouvé son biographe. Quand viendra le tour de Ballanche, dont le rôle dans la formation du romantisme n'a pas encore été précisé, même après les ouvrages. que lui ont consacré à de longs intervalles J.-J. Ampère, de Laprade et G. Frainnet ? (2) Dans les *Apothéoses de Pythagore* et dans l'*Ambre*, dans la lettre relative aux Méditateurs que l'on vient de lire, Nodier en fait l'un de ses maîtres. L'étude intitulée *Du sentiment considéré dans les rapports avec la littérature et les arts*, ne flattait pas seulement, en 1801, sa sensibilité frémissante. Il y trouvait un guide pour ses lectures, il était conduit vers les modes exotiques et les traditions anté-classiques par ce précurseur authentique, dont l'originalité était formée déjà au moment où Chateaubriand débutait.

Enfin si l'on compare les dates des ouvrages érudits de Nodier avec celles des ouvrages du dijonnais Peignot, avec qui il a échangé une vingtaine de lettres, on se convaincra que cet autre a été l'un de ses plus méritoires initiateurs à la bibliophilie et à l'érudition fantaisiste.

(1) *Bull. du Bibl.* Novembre 1847. Reproduite dans *Souvenirs de la Révolution*, II, 78.

(2) M. Herriot dans son étude sur *M^me^ Récamier* signale l'importance de ses idées dans l'histoire littéraire du romantisme.

Chapitre IV. — Le tempérament et l'élément pathologique chez Nodier

I. Opium et " convulsions héroïques ". — Phtisie ou imagination. — II. La dernière maladie de Nodier. — Discussion de son cas. — III. Son hygiène d'écrivain (1).

Si la maladie a acquis droit de cité dans la littérature, le ton mélancolique et les dénouements funèbres des romans de Nodier furent des premiers à y contribuer, à l'aube du romantisme.

Nodier a montré pour la médecine une curiosité assez persistante pour que l'on en vînt à se demander s'il avait fait des études régulières de cet ordre. Par ailleurs, la fréquence de ses plaintes sur sa santé, son goût pour la mélancolie werthérienne, puis pour le frénétique, nous incite à profiter des enseignements qu'il donne lui-même sur l'état de son organisation afin d'évaluer l'influence qu'il exerça sur son imagination et sur sa sensibilité. Sans vouloir indiquer un parallélisme qui n'est pas prouvé, nous devons faire état, quitte à ne point porter de jugements définitifs, des malaises fugitifs ou persistants dont il se plaignait. Que si enfin, son imagination ne dépendit pas toujours directement de sa santé, du moins sa souffrance développa, comme il arrive souvent, sa faculté d'analyse. Les recherches des docteurs Fabre, Baudin, Quercy, Michaut, sa correspondance enfin nous offrent d'abondantes indications qu'il convient de coordonner.

I

D'après des témoignages d'amis (Marquiset, D. Monnier) on peut admettre que Nodier avait hérité de ses ancêtres une forte constitution. Weiss nous le confirme dans ses notes inédites (2) et nous apprend aussi que de bonne heure Nodier se fit gloire d'être malade.

« Je l'ai vu plusieurs fois, dit-il, dans des accès de cette mélancolie

(1) Dr Paul Fabre, de Commentry : *Etudes de Littérature Médicale, Charles Nodier, naturaliste et médecin. Sa Théorie du choléra. Sa dernière maladie.* — Montluçon, impr. du *Centre Médical*, 1891.

Dr L. Baudin : *Etudes médico-littéraires. Charles Nodier médecin et malade.* — Besançon, imp. veuve Jacquin, 1902.

Dr Quercy : *La maladie de Nodier et le purpura de Mürger*, France Médicale, 19 oct. 1894, p. 660.

Dr Michaut : *Ch. Nodier malade et médecin*, Chronique Médicale, 1er mars 1903, pp. 165-171.

Voir aussi, A Mathiez : *Ch. Nodier opiomane et épileptique*, Annales révolutionnaires, 1918, p 403.

(2) Bibl. de Besançon, Man. 1777, Fol. 173.

douloureuse qu'il décrit ici sans lui donner un nom (1) il l'appelait dans ce temps épilepsie et il se serait fâché contre quelqu'un qui aurait entrepris de lui prouver qu'il se trompait .Il venait de lire que César et d'autres grands hommes avaient été épileptiques, et il voulait leur ressembler au moins par cette infirmité. Celle de Nodier n'avait rien de réel, il se procurait des attaques par l'usage de l'opium et par l'abus de liqueurs fortes. Il a fait dans ce genre des excès qui auraient tué quelqu'un de moins fort, de moins bien constitué ; mais grâce à son excellente constitution il a pu faire impunément tous ces essais ».

Pour l'épilepsie, maladie fort « littéraire » à son gré, un passage de sa *Phisiognomonie* inédite (2) atteste l'importance qu'il y attachait, et confirme les propos de Weiss. A son avis, l'épilepsie est presque signe de génie. Il s'étonne que les Romains n'aient pas prêté plus d'attention au mal caduc de César. Cette maladie marque ordinairement « un grand caractère qui peut former les conceptions les plus gigantesques et essayer les plus vastes entreprises quand il se trouve joint aux ressources de l'esprit et de l'éducation... Sans cette prodigieuse irritabilité du genre nerveux qui les distingue, qui sait si Mahomet eût jamais été autre chose qu'un marchand de chevaux et César qu'un capitaine obscur ? Qui sait si le passage du Rubicon ne dépendait pas d'une attaque de nerfs ».

M. Mathiez nous fait savoir (3) que la prétention affichée par Nodier d'être atteint du même mal que César était connue à Besançon. Jean de Bry faisant réponse au Grand Juge (16 Nivôse An XII) lors d'une enquête à propos de la *Napoléone*, dit avoir interrogé divers habitants de Besançon. « Tous s'accordent à regarder le fils (Nodier) comme un jeune homme dont l'esprit est exalté jusqu'à l'extravagance dans les différentes opinions qu'il adopte successivement » (4). Le Préfet de Bry remarque qu'il s'est livré en public aux déportements d'une imagination effervescente et il conclut ainsi. « En général, citoyen Ministre, la conduite de Nodier fils présente les caractères d'un individu sujet à des accès d'exaltation dans tous les temps, qui tiennent de près à ceux d'une véritable folie, ce qui peut dériver de sa constitution physique ou de l'usage immodéré qu'il a fait de l'opium. On m'a assuré qu'il est atteint d'épilepsie ».

(1) Ce passage est écrit à propos de la page 183 du tome V des œuvres de Nodier (Ed. Renduel) où il est question des *Phénomènes du sommeil* et de la mélancolie qui pesait sur ceux qui sortaient de « l'antre de Trophonius ». Le nom de ce constructeur du Temple de Delphes est resté proverbial.

(2) Cf. la Phisiognomonie que nous avons publiée dans *Revue de Litt. comparée*, avril 1921.

(3) A. Mathiez, op. cit. p. 404. La lettre de Jean de Bry est conservée aux Archives du Doubs dans un registre d'ordres sous le N° K 115. (f. 175).

(4) Nodier après avoir été une des gloires précoces du Club, s'était rallié à la réaction thermidorienne.

Après ce qui précède on comprendra mieux les termes d'une lettre de 1803 ou 1804 (Estignard p. 7) où il déplore la situation d'un homme obligé comme lui, « de se tenir dans une irritation perpétuelle pour un mince salaire et de vivre de convulsions ».

« Tous mes élans sont des attaques de nerfs » dit-il ici, et plus loin il écrit : « Je me suis brûlé... dans dix ans si mon âme n'est pas éteinte elle n'animera plus que des organes brisés. Ces sensations variées émoussent tout ; dans dix ans je serai un cadavre ».

L'épilepsie est donc la première maladie qui ait acquis droit de cité littéraire, dans ses goûts. A peu près vers le même temps la phtisie sera appelée au même honneur.

Le 29 vendémiaire An VIII (21 octobre 1799) Nodier, âgé de 19 ans, mêle dans une lettre adressée à un ami, du nom de Goy, les plaintes sur sa santé avec des idées funèbres; il parle de crachements de sang, et tient de son médecin un diagnostic qu'il déforme d'une manière involontairement plaisante : « Je ne suis pas moins que phtisique, hémophtisique et pulmonique, comme dit le docteur Nayme. Il m'a conseillé la saignée pour multiplier l'écoulement du sang, et un autre *purgon* m'a ordonné tout au contraire des vulnéraires pour l'arrêter totalement ». (1)

A Dôle encore il se plaint d'une « fièvre bilieuse accompagnée d'un gros rhume » et ne manque point à ce propos de penser à la mort. Il croit, selon ses termes, porter en lui « un principe de destruction que rien ne peut vaincre. »

Les gémissements qu'il profère à Amiens, sont apparemment plus justifiés car on sait le travail dont il fut accablé. Il se plaint ainsi dans une lettre inédite. « J'ai enfin succombé au travail et à l'ennui... l'inquiétude de mes dernières pensées et je ne sais quelles craintes de mourir en pays perdu ont encore aigri mon mal. L'émétique qu'on m'a donné ce matin a produit peu d'effet ». (Avril 1810)

Revenu à Quintigny il semble se soigner d'un malaise pulmonaire. En juin 1811, dans une lettre inédite à Weiss, il parle de crachements de sang, de traitement par le petit lait. Et voilà que brusquement sa maladie protéiforme se réfugie dans le foie.

Vers 1816, la fièvre le retient au lit et il dit pittoresquement ses contrariétés. « La bile, écrit-il, m'a hideusement marbré de tâches livides comme le ventre d'une salamandre. J'ai la fièvre presque continuelle, des insomnies auxquelles la lecture même de six opéras par semaine ne peut remédier, et un malaise inexprimable qui me met

(1) Cf. sur toute cette question: Man. Besançon, 1417, f. 11-60-137. Estignard pp. 41-82-84-104-107-110-135-143-154. (Altérations pp. 104-110-135- de ce recueil). et Monot, *Le Vieux Lons*, juin 1912, p. 104.

quelquefois hors d'état, pendant cinq ou six jours de suite d'ouvrir un livre ou de tracer une ligne. » Ce qui reste surtout, c'est que dans sa jeunesse Nodier s'est complu à affecter l'épilepsie, puis la phtisie. C'est la neurasthénie qui viendra ensuite compléter cette série de maladies romantiques.

II

Le Dr Fabre de Commentry, s'arrêtant, dans une étude parue en 1897 sur la dernière maladie de Nodier manifestait une opinion assez hésitante: « Il est difficile, disait-il, de faire un diagnostic rétrospectif sur la nature du mal qui a emporté le charmant écrivain. » Il concluait toutefois à une affectation mal caractérisée « que l'on pourrait rattacher peut-être à ce que nous appelons aujourd'hui la neurasthénie ». Le Dr Baudin dans une communication académique sur *Nodier médecin et malade* est plus affirmatif. Nodier aurait été atteint « dès au sortir sic) de sa prime jeunesse de neurasthénie et il mourut de neurasthénie ou plutôt de l'état de débilité sénile anticipée où sa neurasthénie mal ou point soignée, l'avait conduit peu à peu. » Les symptômes invoqués ici sont les suivants : faiblesse générale, incapacité intermittente de tout travail, insomnie, maux de tête, névralgie multiple, troubles cardiaques, exaltation suivie d'abattement, mélancolie, enfin les lamentations et la localisation variable des souffrances, qui sont habituelles aux neurasthéniques (1). Les malaises dont Nodier se plaint sont si variables que ses amis finissent par ne pas croire à son mal. Weiss lui écrit un jour : « J'aime mieux croire les gens qui me mandent que tu es bien rétabli que toi qui viens m'alarmer avec ta fièvre continue ». Et Francis Wey écrit de son côté, en 1836 à des amis communs. « J'ignore ce qu'il a... son mal est intellectuel et non corporel... ses chagrins viennent, passent, reviennent puis sont oubliés. »

L'on peut reconnaître que les malaises si variés dont Nodier se plaignit presque perpétuellement témoignent d'une exagération de la sensibilité nerveuse, qui le rendit apte à éprouver profondément les accès de mélancolie où il puisa son inspiration werthérienne. Marcel Proust a écrit dans un de ses ouvrages un hymne aux nerveux grâce à qui la littérature se rajeunit, a sa part d'invention, approfondit la connaissance des personnalités, parvient enfin à la connaissance de l'individu normal par le genre d'expérimentation que fournissent

(1) Le Dr Michaut diagnostique « cachexie par neurasthénie et épilepsie ». Cf. une importante lettre de Nodier sur sa santé, adressée le 19 décembre 1829 à Jean de Bry, dans Boyer de Sainte-Suzanne. *Notes d'un curieux* (page 395).

les états pathologiques. Nodier vibrant ou abattu fut un des premiers à donner en France une adaptation profondément sentie et obstinée de la littérature mélancolique, puis frénétique. Sa sensibilité avivée par la souffrance et le déséquilibre l'aida aussi à se mettre à l'unisson des divers courants littéraires qui devaient contribuer à la formation du romantisme. Sa santé expliquerait ainsi son rôle de pionnier. Ses prompts abattements, le renouvellement incessant que les crises et les convalescences apportaient dans ses conceptions et ses projets expliquent d'autre part qu'il ait manqué de la continuité et de la force par laquelle s'obtiennent le plus souvent les places du premier rang dans l'histoire littéraire.

III

Certains écrivains ont besoin, pour travailler fructueusement, de s'astreindre à diverses règles d'hygiène ou de recourir à des excitants. M. Albert Cim a, dans ses ouvrages anecdotiques donné de copieux exemples des cas les plus singuliers. Nodier, comme certains neurasthéniques était le plus souvent obligé de recourir à l'obscurité.

Alexandre Dumas, dans les souvenirs sur l'Arsenal dont il a fait précéder *La Femme au Collier de Velours* nous fait part des remarques suivantes. « Le soir, après les diners de famille, Nodier travaillait d'ordinaire dans la salle à manger entre trois bougies posées en triangle, jamais plus, jamais moins ». Deux ou trois heures d'un travail toujours facile lui permettaient de couvrir « dix ou douze pages de papier de six pouces de haut sur quatre de large, à peu près, d'une écriture lisible, régulière, sans rature aucune. » Il écrivait toujours avec des plumes d'oie, ayant horreur des plumes de fer, comme de toutes les inventions nouvelles, après quoi, dit Dumas, il allait généralement au théâtre. (1)

Mme de Bassanville dans les *Salons d'Autrefois* (2) confirme certains détails mais en contredit d'autres. « Cet écrivain plein de talent, écrit-elle, avait le travail difficile, et il se livrait à un singulier manège pour favoriser l'inspiration. Il fallait qu'il eût toujours devant lui trois chandelles, et il les mouchait alternativement pour trouver les idées. C'était habituellement le soir et quelquefois la nuit qu'il travaillait, mais quand cela lui arrivait le jour, il fermait fenêtres, rideaux et persiennes pour avoir sa lumière nécessaire ».

(1) A. Pichot, dans ses *Arlésiennes* dit au contraire qu'il travaillait avec difficulté. J'incline plutôt à partager l'opinion de Dumas, les manuscrits que j'ai eus sous les yeux étant presque dépourvus de ratures. Peut-être est-ce la répugnance de Nodier à entreprendre ses besognes de librairie, ainsi que ses récriminations, qui ont abusé Pichot. Dans les illustrations du *Roi de Bohème*, Nodier est toujours représenté muni d'une plume d'oie. Même indication dans la *Vie des Animaux* de Granville.

(2) Mme de Bassanville : *Salons d'Autrefois*, t. III, p. 35.

Adolphe Magen dans les *Souvenirs d'un Bibliophile* (1) note, à la suite d'une visite à Nodier, que le vin blanc et le fromage étaient pour lui ce que les pommes pourries furent pour Schiller. Le détail est d'importance secondaire. Plus significative paraît être cette nécessité d'une lumière artificielle que Nodier a signalée lui-même. En 1823 à propos de la manière dont il recevait ses visites il écrivait à Weiss (2). « Le fait est que je n'existe que de mon travail, que je ne peux travailler que de nuit et que par conséquent, j'ai besoin de la plupart de mes journées pour dormir ». Son tempérament n'était point seul à l'avoir poussé à cette coutume. La cause en était aussi dans le désagrément « des visites à demeure d'une multitude écrivante, raisonnante, discutante et mendiante » qui absorbait de son importunité toutes les fractions de son temps et toutes les ressources de son esprit.

Il a reconnu aussi, et cela bien avant qu'il eût à sa portée les richesses de l'Arsenal, que le voisinage des livres lui était nécessaire. Il semble avoir eu ce point commun avec Rousseau qui se préparait à écrire par une lecture. Ecrivant de Quintigny à Weiss (3) pour se faire envoyer des volumes de la bibliothèque de Besançon, il déclarait : « Je ne puis m'entretenir à l'habitude des lettres, je dis matériellement parlant, (car autrement il ne m'en chaut) que par la commodité de l'emprunt. »

Ces détails en apparence purement anecdotiques ont cependant le mérite de confirmer les dispositions pathologiques que nous avons remarquées par ailleurs chez lui. Dans son imagination, comme dans son état nerveux, apparaît un certain déséquilibre qui amplifiait les sursauts de sa curiosité et de sa sensibilité.

(1) A. Magen : *Souvenirs d'un Bibliophile*, dans *Revue de l'Agénais*, 1876, pp. 117-134.

(2) Estignard, p. 163, 2 juillet 1823.

(3) Fragment inédit d'une lettre du 18 octobre 1811. Ce passage a été omis dans Estignard, où il devrait figurer dans la lettre XLVIII, p. 105.

DEUXIÈME PARTIE

Les années de désordre et de formation

Chapitre I. — Nodier et l'antique, ses essais révolutionnaires

Le milieu révolutionnaire d'après l'opinion rétrospective de Nodier. — I. Les trois premiers discours imprimés (1790-1791-1792). — II. Essais de versification : Temple de la Liberté; Vœux à ma Patrie. — III. Nodier disciple des terroristes en Alsace. — IV. Velléités théâtrales et retour à l'art oratoire (1794). — V. Influence de cette période et signes d'originalité.

La bibliographie de Nodier dans L'*Amateur de Livres* de G. Vicaire s'ouvre par la mention de deux discours prononcés à la *Société des Amis de la constitution de Besançon*, le premier à l'âge de onze ans, le second, l'année suivante.

Déjà Mérimée succédant à Nodier à l'Académie française faisait cette remarque (1). « A douze ans il haïssait la tyrannie comme un Caton d'Utique, il discourait sur les droits du peuple comme l'un des Gracques ».

Sans vouloir nous inscrire en faux contre le goût si sûr du célèbre styliste, il nous sera permis d'être moins frappé par les qualités littéraires qui peuvent y apparaître que par les indications qu'on en peut retirer pour l'histoire de son esprit. Dans un langage où Nodier se met à l'unisson des orateurs révolutionnaires, il adopte la manière des jacobins de village qui aimaient à se hausser au ton de Tite-Live et de Plutarque. Mais il ne donne guère de signe de l'onduleux talent, de la souplesse caressante, de la fantaisie qui feront le vrai charme de ses meilleurs ouvrages.

Quant à l'enseignement que nous peuvent procurer ces tentatives prématurées, il a pris soin de nous l'indiquer lui-même partiellement. Il nous faut bien tenir compte de ses assertions avant d'y ajouter ce

(1) Mérimée : *Portraits historiques et littéraires*, p. 117.

que le recul et divers autres documents nous permettent d'apercevoir (1). Dans un fragment sur les *Sociétés populaires*, recueilli parmi ses *Souvenirs de la Révolution* (2) et où il se garde bien de rappeler ses premières œuvres, Nodier exprime de curieuses anticipations sur les conclusions de Taine historien de la Révolution. Comme lui, il attribue les proclamations insensées des orateurs de clubs à une influence persistante de l'esprit classique. « Nous étions tout prêts, dit-il, en parlant de ses compagnons d'âge, pour cet ordre de chose exceptionnel, nous autres écoliers qu'une éducation anomale et anormale avait préparés assidûment depuis l'enfance à toutes les aberrations d'une politique sans bases. Il n'y avait pas grand effort à passer de nos études de Collège aux débats du *forum* et à la guerre des esclaves. Notre admiration était gagnée d'avance aux institutions de Lycurgue et aux Tyrannicides des Panathénées ; on ne nous avait jamais parlé que de cela. » Ses amis lui rappelèrent, aux temps de la tourmente, certain tournoi scolaire qui eut lieu en manière de composition littéraire. Un prix fut proposé pour qui triompherait dans l'éloge de Brutus l'ancien ou de Brutus le jeune. « Je ne sais qui l'emporta, continue Nodier, de celui qui avait tué son père ou de celui qui avait tué ses enfants », mais le lauréat reçut les félicitations de l'archevêque et du premier président aussi bien que celles de l'intendant. Lorsque la révolution éclata on n'aurait pas dû, à son sens, s'en étonner : elle était déjà faite dans l'éducation du peuple. Il défend vivement, Voltaire et Rousseau d'avoir apporté par avance une importante contribution au renversement de la monarchie. C'est chez Tite-Live et chez Tacite qu'il faudrait chercher les responsabilités de cet ordre. Qu'il y ait là un sophisme involontaire, que l'influence de Tite-Live et de Plutarque se soit exercée sur les révolutionnaires par l'intermédiaire de Rousseau, leur lecteur enthousiaste, cela ne détruirait pas entièrement l'argumentation de Nodier. Il veut dire en somme que c'est moins ce qu'il y a de nouveau, de créateur dans leur génie, que le soubresaut d'agonie de l'esprit classique dont ils furent secoués, qui aboutit au renversement d'une organisation sociale. Lorsqu'il considère comme coupables (car son point de vue est celui d'un royaliste) « les jésuites, la Sorbonne et l'Université », il montre d'une manière assez légitime ce que put donner l'exemple de l'antiquité lorsque les aspirations et les révoltes des classes bourgeoises et populaires,

(1) Les indications très précises de M. L. Pingaud dans sa *Jeunesse de Charles Nodier*, chap. I, nous dispensent de replacer l'activité révolutionnaire du jeune Nodier dans son milieu historique. Nous envisagerons surtout leur rôle dans sa formation intellectuelle.

(2) *Souvenirs de la Révolution*. Ed. Charpentier, T. I, p. 315.

y cherchèrent non plus une perfection de langage mais des modèles d'activité.

Ce point de vue n'épuise point cependant les aspects essentiels de la question. Il est du plus vif intérêt d'observer comment cette forme d'enthousiasme intellectuel se résorba chez Nodier, puisque les productions littéraires de ce temps là se trouvent comme isolées dans l'ensemble de son œuvre, ou du moins ont abouti à des tentatives sans lien apparent avec elles.

I

Le discours que Nodier prononça à l'âge de dix ans, contribuait, dans les derniers jours de Juillet 1790, à célébrer le retour des délégués de Besançon à la Fête de la Fédération générale de Paris. Lorsqu'ils vinrent quelques jours après leur arrivée remettre au Directoire départemental les enseignes qui avaient servi au défilé, Nodier lut un discours qui n'était probablement pas le fruit de son seul savoir. La forme en est plus correcte que celle des discours qu'il prononça l'année suivante ; on peut donc sans témérité y supposer l'intervention de son père. (1)

Nodier père étant un des membres influents de la Société populaire des Amis de la Constitution, il y introduisit son fils. C'est là que Nodier prononça le second discours dont le texte nous soit parvenu, celui que Mérimée connut et que M. de la Fizelière devait reproduire dans le *Bulletin du bibliophile.* (2) Le titre nous en donne la date précise : *Discours prononcé à la Société des Amis de la Constitution de Besançon le* 22 *décembre* 1791, *par M. Nodier fils âgé de onze ans.* Plusieurs lettrés à qui M. de la Fizelière l'avait montré estimèrent qu'il n'était pas de Nodier. Et cependant lorsqu'on connaît la précocité de Nodier on peut se ranger à l'avis de cet éditeur lui-même et de Mérimée, on peut lui en laisser le mérite ; c'est en somme un devoir d'écolier, adapté à une circonstance exceptionnelle.

Le début en est de pure rhétorique. « L'amour de la patrie est le sujet que je me suis proposé. Il est sublime ; il faudrait un grand orateur pour bien peindre ce sentiment ; mais je n'ai point l'éloquence

(1) M. Pingaud est le premier à avoir signalé ce discours de Nodier, non mentionné dans Vicaire (Cf. Soc. Emul. du Doubs, 1913, p. 146). M. Gazier a bien voulu rechercher pour nous l'exemplaire unique de cet opuscule qui est conservé à la Bibl. de Besançon, dans un recueil dont voici le titre : *Le Retour des députés du département du Doubs à la Fédération générale du royaume, qui a eu lieu à Paris le* 14 *juillet* 1790 *et qui ont apporté à Besançon l'Etendard de la liberté* (Besançon Imp. Daclin).

(2) L'édition originale de ce second discours, figure à la Bibl. de Besançon dans un recueil d'opuscules du même genre (N° 241.055).

en partage : je ne pourrai donc me servir que du langage doux et naïf de l'enfance ». Il ne tient guère, il est vrai, cette modeste promesse. Le naïf enfant invoque les noms de Brutus, de Mucius, de Mirabeau. Il donne des conseils à ses maîtres pour « former le cœur de leurs élèves au patriotisme ». Sa douceur prétendue ne l'empêche pas de s'emporter avec violence contre les émigrés. Son vocabulaire est plein d'une énergie involontairement héroï-comique, en tout cas conforme aux nouvelles, mais déjà puissantes traditions : il maudit les rassemblements criminels, les torches du fanatisme, le voile de l'hypocrisie, les semences de la discorde, etc. Quant aux Russes que l'on cherche à jeter contre nous, il ne croit pas impossible de les évangéliser en faveur des doctrines nouvelles, et c'est là que nous trouvons enfin la naïveté qu'il nous promettait. « Je ne doute pas, s'écrie-t-il que ces pauvres gens sortant de la zone glaciale, ne soient charmés de venir réchauffer leurs doigts aux flambeaux de la liberté ». Ses épigrammes contre le clergé réfractaire et son invocation au diable sont du même style. Cela n'est-il pas une garantie d'authenticité ? ne pouvons-nous pas juger dès lors de ce que produit le mélange de ses souvenirs de classe avec une verve encore indisciplinée ? Et ne voit-on pas aussi que l'homme primitif selon Rousseau devient un type aussi universel que l'homme de cour selon Racine ?

Il parla plus longuement le jour de son admission officielle dans la société où ces palabres avaient eu lieu. Son éloquence eut cette fois encore les honneurs de l'impression. (1) M. Pingaud remarque que de constitutionnel il est devenu girondin et Mlle H. Perrin dans une étude sur le *Club des femmes de Besançon* relève l'insistance du jeune Nodier à prodiguer « à ses concitoyennes comme au roi lui-même les conseils impertinents de sa science précoce ».

Il promet cette fois de feuilleter, pour exprimer sa reconnaissance, « le vocabulaire du cœur », et de fait sa rhétorique marque un changement : le ton de son discours devient à la fois plus larmoyant et plus biblique. Serait-ce que les influences de Job, de Jérémie, de l'*Apocalypse* s'ajoutent à celles de Tite-Live et de Plutarque ? Il recourt à un genre de versets qui annoncent le style gnomique et prophétique dont il usera, à une époque ultérieure, dans ses *Apothéoses et Imprécations de Pythagore* :

(1) *Discours de M. Nodier fils âgé de douze ans, prononcé à la Société des Amis de la Constitution, séante à Besançon, lors de sa réception.* A Besançon, chez Simard, imprimeur de la *Société des Amis de la Constitution*, 1792. (7 pages, Bibl. Besançon 241.056). Cf. L'étude de Mlle Perrin (où il n'est qu'accidentellement fait mention de Nodier) dans *Annales révolutionnaires*, 1917, p. 642.

« Que les oreilles du faible se ferment aux insinuations du mal-intentionné.
« Que l'homme trompé revienne de son erreur et que le cœur du méchant soit sensible aux remords.
« Que le rebelle émigré abandonne son poignard et vienne parmi nous jouir du beau titre de citoyen.
« Que notre constitution se propage.
« Que les nations asservies secouent le joug et connaissent leurs droits ».

Les allusions à l'antiquité sont nombreuses, qui viennent attester les traces profondes, encore que récentes, de son éducation classique. Il cite Horace et fait des emprunts à Florus. Il puise à pleines mains, à l'usage des bisontins, des exemples dans l'histoire romaine, depuis Clélie jusqu'à Annibal. Et le souvenir des Spartiates aux Thermopyles vient faire dans cette prose son apparition inévitable.

Dans cette rapsodie si conventionnelle, quelques traits de pittoresque apportent une lueur de caractère personnel, mais c'est pour témoigner du mauvais goût le plus audacieusement étalé et qui eût gâté irréparablement le style de Nodier, s'il ne s'en était dépouillé par la suite d'une manière radicale. Il menace « l'insecte aristocratique ... qui voudrait de sa débile tarière ébranler les fondements de la Constitution », mais il serait indigne, pense-t-il, d'un peuple tout puissant « d'en souiller sa massue ». Il attaque avec une certaine précision les représentants de l'église. « Vous regrettez, leur dit-il, les siècles d'ignorance, vous regrettez les arpents de terre qu'on vous donnait pour aller en paradis... vous regrettez les gerbes de blé... vous regrettez les dimes, les droits de naissance, de mariage et d'enterrement ». Mais le passage où son ironie, bien que lourde et un peu ridicule, témoigne le mieux de son observation et d'une verve naissante, c'est lorsqu'il s'adresse aux hobereaux littérateurs. « Vous, barbouilleurs de papier, sots fieffés, craignez la force de quelques bras patriotiques, qui, lassés de vos poétiques fredaines pourraient fort bien payer à votre omoplate un tribut mérité par votre maligne muse. Rentrez dans vos repaires, poëtereaux aristocratiques ».

Nodier avait voulu pousser jusqu'au zèle la soumission aux idées du jour : il en fut châtié par les moqueries d'un de ses jeunes contemporains.

Le recueil qui renferme le discours de réception de Nodier contient aussi celui de « M. Proudhon fils âgé de douze ans ».

Il s'agit de l'oncle du fameux fédéraliste. Le jeune orateur était le troisième des frères Proudhon, (1) originaires du village de Chasnans. Son discours, composé sous la direction de Léglise, professeur au collège

(1) L'aîné était médecin, le second prêtre constitutionnel.

de Besançon, est fait presque uniquement de réticences modestes et de railleries transparentes à l'égard de Nodier. Il se moque de ses citations latines, de ses attaques contre les prêtres, de ses images sur les hiboux et les rossignols. Il dit avoir projeté de « laver la tête aux fanatiques », visant par là les indignations de Nodier contre eux. Puis il rend l'allusion plus claire. « Mais les aristocrates, direz-vous, vous auriez pu, par quelques passages latins, les couvrir de ridicule ? Oui, d'autres l'ont fait, mais je ne sais pas le latin et je ne puis que maudire tous ces coquins-là, car il faut se contenter de jurer contre les hiboux quand on n'a pas une voix digne de se mêler au concert d'un rossignol » (1).

II

Proudhon applique dès ce moment, aux déclamations médiocres du jeune Nodier le correctif de son sens critique de son goût et de son ironie. Il fait le procès de ce faux classicisme.

En vers, Nodier témoignera, vers le même temps, d'un pareil classicisme révolutionnaire, puisqu'il faut avec lui, associer ces deux termes.

La liasse d'autographes de Nodier conservés à la bibliothèque de Besançon sous le numéro 1417, et dont nous extrairons maintes indications sur ses débuts littéraires, renferme l'esquisse d'un poème intitulé le *Temple de la Liberté.* Ce titre, inspiré du *Temple du Goût* et du *Temple de Gnide* nous donne un signe de l'influence, sur Nodier révolutionnaire, d'une période littéraire qu'il a voulu plus tard absoudre de toute solidarité avec le jacobinisme. Le poème lui-même, avec son mélange de vers de huit, de dix et de douze pieds, ne témoigne pas en faveur de son talent ni de son originalité à ce moment, mais il nous montre l'union, dans cet esprit en formation, des formes littéraires du classicisme finissant avec la déclamation révolutionnaire. Ce n'est plus ici un duc de Nivernais improvisant à douze ans des fables grâcieuses pour les délices de la société polie du milieu du siècle ; c'est un autre enfant précoce appliquant sa facilité à des sujets démagogiques. Une lettre d'envoi aux Strasbourgeois Monnet et Euloge Schneider nous fixe sur sa date. Nodier écrit : « Je travaille maintenant à une (sic) hymne patriotique ». Il s'agit sans doute du fragment publié par M. Mathiez (2) et qui date de janvier 1793. *Le Temple de la Liberté* demeuré jusqu'à présent inédit et même inconnu serait donc de la

(1) Nodier avait dit « Aristocrates... je ne daignerai pas vous adresser la parole. Hiboux, oiseaux nocturnes, vous ne méritez pas que les rossignols vous fassent entendre leurs concerts ».

(2) *Annales Révolutionnaires*, 1917, p. 117.

fin de 1792. En voici le premier fragment, probablement le prologue (1).

LE TEMPLE DE LA LIBERTÉ

Si la faiblesse de mon bras
m'empêche malgré moi de servir ma patrie
de combattre la tyrannie,
le sacerdoce altier, les rois, les potentat ;
je veux au moins consacrer mon enfance
à célébrer mon pays par mes chants...
Je n'emprunte point les accents
d'une fastueuse élégance...
A l'idiôme du talent
du génie et de l'éloquence,
des vertus et de l'innocence
je préfère les sons touchants.
Oui c'en est fait...
je vais prendre ma lyre ;
la montagne est mon hélicon
et l'amour de ma nation
le seul Apollon qui m'inspire...
Au citoyen Monnet (2)
Etoile ennemie des tyrans
l'adversaire du feuillantisme
la terreur des nobles, des grands
et l'appui du patriotisme
reçoi l'hommage de mes vœux (sic)
Je ne sais pas puiser aux sources d'Hipocrêne
mais jamais aux rois de ma veine
je ne consacrai les concerts.
Je suis républicain, mon cœur est franc et libre
et si des poètes du Tibre
je n'ai pas les accents
je hais plus qu'eux la flatterie,
je ne sais ce que c'est qu'encenser les tyrans
je ne chante que la patrie.
Horace et Dépreaux, ces poètes flatteurs
prostituans la poésie
célébrèrent tous deux des grands, des oppresseurs,
A mon pays, pour moi, je consacre ma verve,
je veux chanter la liberté,
et je préfère en vérité
aux coursiers d'Apollon le hibou de Minerve.

(1) Nodier n'a pas marqué la différence de longueur des vers : tous commencent au même point de la marge. Il n'emploie les majuscules qu'après les points. Ce prologue est signé *Charles Emanuel N.*

(2) Nodier a donné un portrait intéressant de cet ancien préfet du collège de Besançon dans *Souvenirs de la Révolution.* Ed. Charpentier, T. I, p. 12.

Le manuscrit renferme ensuite une première esquisse du poème, mélange de vers et de prose. C'est la description d'un temple.

« dont Franklin a posé les premiers fondements »

Il est situé :

« Dans les chams parfumés de la Philadelphie ».

L'auteur peint ensuite les sentiers fleuris et parfumés qui conduisent à cette demeure de la liberté. Il y règne une simplicité capable de séduire Rousseau. On y conserve les bustes des héros selon le cœur du jeune révolutionnaire.

Des deux Brutus et de Caton
de Franklin et de Wasington
un statuaire habile a conservé l'image
à la postérité

Peu nous importe le reste de cette esquisse, sorte de brouillon où Nodier ne fait figurer en vers que les phrases dont il a trouvé dès ce moment le rythme. L'imperfection même de leur forme est un sûr garant que Nodier n'a reçu aucun secours.

On ne pourrait en dire autant des vers que M. Mathiez publia, comme nous le disions plus haut, dans les *Annales Révolutionnaires*, sous ce titre : *Les premiers vers de Charles Nodier*. Le progrès du style y est plus sensible que ne pourrait le laisser admettre un intervalle de quelques semaines. Il est donc vraisemblable que le père de Nodier a revu ce texte. La valeur documentaire s'en trouve amoindrie et nous en citerons seulement le début :

VŒUX A MA PATRIE

Francee, accepte les vœux qui, dictés par mon cœur
Vont s'élever bientôt aux célestes contrées
Puissent-ils en ces souhaits formés pour ton bonheur
Percer les voûtes azurées.
.....
Puisse à jamais chez toi le misérable humain
Dont le cœur avilli désirerait des maîtres
Recevoir à l'instant le châtiment des traîtres
Sous le poignard républicain !
(Pour le premier jour de la
deuxième année de la république).

Peu après ce temps-là Nodier fit un voyage en Alsace et y demeura un certain temps dans la compagnie des révolutionnaires qui prési-

daient aux destinés de cette province (1794). Il a résumé lui-même les effets de ce voyage lorsqu'il s'est défini (*Souv. de la Révol.*, I, 26) comme un écolier s'essayant à Strasbourg à la double étude « de la langue grecque et de la politique expérimentale ».

III

Au début du chapitre de ses *Souvenirs* intitulé *Euloge Schneider ou la Terreur en Alsace*, il nous apprend que son père « passionné pour les études classiques » et visant à en faire un savant, l'avait mis en état de lire couramment, à dix ans, des « auteurs assez difficiles », exagération qui rappelle celle de Victor Hugo faisant dire de lui par son précepteur :

Quoiqu'il n'ait que neuf ans il explique Tacite.

Nodier père voulait initier son fils au grec. N'en trouvant point le temps parmi ses occupations multiples, il songea à l'envoyer au révolutionnaire Euloge Schneider qui lui paraissait des plus qualifiés (1). Il correspondait avec le magistrat Nodier « sur des questions de philologie et de littérature ancienne » et il s'était fait une réputation de savant helleniste par une édition allemande d'Anacréon.

Weiss en lisant les *Souvenirs* de Nodier, notait ses impressions. Lorsqu'il arriva au passage où il est question de ces faits il émit, pour lui-même, cette opinion qui est restée dans ses papiers inédits. (2) « Cette correspondance philologique est, écrit-il, une chose tellement absurde que je suis étonné que Nodier ait eu l'idée de la faire entrer dans son récit. En 1793 le père de Nodier et l'abbé (sic) Schneider

(1) La Bibliothèque de Strasbourg conserve la plupart des œuvres imprimées de Schneider (*De philosophiæ in sacro tribunali usu*, Stuttgart, 1786 — *Predigt ueber die christliche Toleranz* 1786 — *Gedichte*, Bonn 1790 — Le *Mariage des prêtres* 1791 — *Les Fêtes civiques d'Haguenau* 1792. *Sur le roi* 1792. *Sur les Juifs* 1793, etc.). Pour sa biographie et les erreurs commises par Nodier, Cf. Ernest Hamel. *Euloge Schneider* (pages posthumes) Paris, Champion, 1898), pp. 48 et 49 rectifications à Nodier. Cf. aussi Heitz. *Notes sur la vie et les écrits d'Euloge Schneider* (1862) Mühlenbeck. *Euloge Schneider* 1793 (Strasbourg, Heitz), 1896. Ehrard. — *Eulogius Schneider, sein leben und seine Schriften* (Strasbourg 1894) cite de lui un *adieu à la théologie* assez allègre (p. 55).

Lebe wohl ! Theologie !
Lange hast du mich gequâlet,
Weibermärchen nur erzählet,
Und gedacht, ich glaubte sie.
Speise, wen du willst, mit Luft,
Hülle dich in falschen Schimmer,
Lebe wohl ! Uns trennt aûf immer
Eine himmelweite Klûft.

(2) Bibl. de Besançon. Manusc. 1777, folio 178.

avaient bien autre chose à faire que de s'occuper de la critique verbale de quelques anciens auteurs et que de rétablir les passages défigurés par l'ignorance des copistes ».

L'absurdité n'est pas tellement évidente. Il nous semble non seulement vraisemblable, mais conforme à la nature de ces révolutionnaires hypnotisés par les exemples de l'antiquité, qu'ils aient usé de leurs loisirs en revenant à des études où ils puisaient chaque jour des directives pour leur conduite et un soutien pour leur exaltation. Ajoutons aussi que d'après un brouillon qui nous est parvenu, Nodier évoluait très familièrement dans ce milieu et que ces hommes d'état improvisés lui avaient laissé prendre l'habitude de libertés de langage assez surprenantes. Il faut y voir un signe de plus du désordre des mœurs et du déséquilibre survenu dans les esprits à la suite du renversement d'un régime (1).

La familiarité du ton de cette correspondance atteste l'authenticité des rapports que Nodier dit avoir eus avec Schneider. Parmi les convives de l'hélléniste qu'il fréquenta, il cite Edelman, Young, Monnet. Il nous parle des talents musicaux d'Edelman (2). De Monnet il décrit surtout le caractère. Chez Young il signale une érudition de l'antiquité dont il eût pu profiter. Cet artisan « savait du latin et du grec » et il avait coutume de faire des allusions fréquentes aux passages célèbres des classiques anciens.

Mais surtout Nodier nous donne quelques précisions sur la tournure d'esprit de Schneider, érudit égaré dans l'action. Il y a d'abord une sorte de sadisme qui est habituel chez les fanatiques de ce genre. Schneider était doué, d'après Nodier, d'une grande aptitude au savoir, et d'un « esprit tout en ironie » que Nodier se rappelle avoir trouvé « presque toujours à côté de la cruauté » (*Souvenirs* I, p. 10). D'autre part, l'ex-capucin avait l'habitude de faire intervenir dans les actes les plus sanglants de sa vie politique, des souvenirs classiques assez inattendus. Lucien et Anacréon revivaient dans ses discours. Il lui arriva de « panégyriser » la guillotine avec un choix d'expressions si gracieusement effrayantes, avec un *anacréontisme* si désespérant » que Nodier vit s'accroître l'effroi que lui causaient les exécutions capitales alors si fréquentes.

L'empreinte antique est si forte que lorsque, à bien des années d'intervalle, Nodier rappelle les faits dont il fut alors témoin, il recourt encore à des comparaisons avec l'antiquité : il cite à propos de Pichegru,

(1) Comme exemple de ce ton on peut citer la lettre où se trouve l'esquisse du *Temple de la Liberté* dont nous avons parlé (Manusc. 1417 de Besançon)

(2) Edelman, dit Nodier dans cette même lettre, devait composer la musique de l'hymne patriotique que Nodier préparait en 1793.

par exemple, Epaminondas, Aristide, Fabricius, Scipion, Caton d'Utique, Marius et Octave.

Mais il semble qu'à la fin, cet excès d'imitation ait produit chez lui un commencement de réaction. M. Doumic remarquait que la vue des statues mutilées à Strasbourg dut lui inspirer une sorte de secrète horreur annonciatrice de celle qu'il devait exprimer plus tard contre la « Bande Noire ». De même le recours à l'antique et les grâces fleuries du langage dont les révolutionnaires en mission se servaient soit pour justifier, soit pour voiler la cruauté de leurs répressions, durent le disposer à accueillir favorablement des modes littéraires telles que le jobisme ou le culte de la mélancolie (1).

IV

Ces influences directes ou à rebours ne montrèrent pas sur le champ leur effet. Nodier revenu à Besançon au début de 1794 fut pris d'une vive passion pour le théâtre. Son père en gémissait, ce goût presque exclusif ne lui laissant guère de répit qu'en faveur de l'histoire naturelle qu'il étudiait maintenant avec Girod de Chantrans.

Déjà, en 1793, il avait fait ses débuts d'auteur dramatique, comme on peut le voir dans une lettre inédite conservée dans la collection Bixio et qui porte pour adresse « au citoyen Gaume, secrétaire du Général Sparre, Commandant à Strasbourg » (2). Dans ce billet du 10 Mai 1793, Nodier donne le compte rendu d'une représentation où il a figuré. « Notre spectacle a très bien réussi bien que nous n'ayons point eu de guide. On a été assez content de nous. Notre recette a été très petite. Cependant la Municipalité a reçu avec plaisir l'excédent de nos frais qui montaient à 14 livres 10 sous ». Nodier père ajoute quelques lignes de sa main et demande à Gaume de bien vouloir user de son influence sur l'enfant terrible pour l'inviter au calme. Vos avis, dit-il, feront « plus d'impression sur son âme que les réflexions d'un père en qui il pourrait soupçonner que l'âge a éteint toutes les passions... Je verrais à regret qu'il se livrât à une dissipation, et à des liaisons qui pourraient l'en détourner (de son bonheur). Il s'adonne à l'histoire naturelle et cette occupation utile me fait plaisir, mais il a de tems en tems dans le caractère quelque chose de dur qu'il

(1) On verra par ailleurs l'attention que Nodier commença d'accorder alors à l'histoire naturelle. Parmi les lectures qu'il fit, il faut noter celle des *Mémoires de Montécuculli* qui étaient le livre de chevet de Pichegru. Il aurait voulu pouvoir lire de même les *Mémoires de Custines*, prédécesseur de Pichegru à l'armée du Rhin, qu'il possédait en manuscrit. Il se mit en tête de résumer cet ouvrage qui remplissait trois gros in-folio. Cf. dans *Souvenirs* (I p. 55) l'appréciation très favorable qu'il porte sur cet ouvrage.

(2) Bibl. Nat. Nouv. acq. fr. 22.740, fol. 42 sqq.

ne tient pas de moi. J'aimerais qu'il s'absentât moins de la maison pour courir, comme il dit, après les papillons, et surtout que son inclination pour le théâtre ne dégénérât jamais en fureur ».

M. Pingaud a dit, par ailleurs, ce que furent les représentations de la *Société dramatique* qui s'était formée à côté du club (1). Dans l'été de 1794 elle comprenait environ 50 membres, dont Nodier fils. Elle joua les classiques du XVII[e] siècle, mais expurgés, les pièces philosophiques du XVIII[e] siècle et des compositions nouvelles destinées à entretenir un ardent « amour de la liberté, la haine des tyrans et le souffle brûlant des vertus » (2). Au nombre de ces dernières était une *Mort de Barra* qui annonce en quelque sorte le discours que Nodier

(1) PINGAUD : *Jeunesse de Ch. Nodier*, I[re] partie, Chap. I.

(2) La liste des pièces jouées par cette Société est reproduite dans une plaquette du temps : *La Société dramatique de Besançon à ses concitoyens* (2 pluviose an IV ; Imp. Daclin). Comme elle donne une idée des spectacles encouragés officiellement pendant la période révolutionnaire, en voici les titres :

1) Fénelon, ou les religieuses de Cambrai, tragédie M.-J. Chénier.
2) Philippe et Georgette, opéra, Monvel-Dalayrac.
3) Le bon fermier, comédie de Ségui le cadet.
4) Le Commissionnaire de Saint-Lazare ou les Détenus, opéra, Marsollier.
5) Isaure ou les réfugiés religionnaires, comédie, Dumaniant,
6) La revanche forcée, opéra vaudeville, Deschamps.
7) La fausse Agnès, comédie, Néricault-Destouches.
8) Cadet-Roussel ou le café des aveugles, Tissot et Aude.
9) Ricco, comédie, Dumaniant.
10) Les dettes, opéra, Forgeot.
11) Les victimes cloîtrées, drame, Monvel.
12) Arlequin esclave à Bagdad ou le calife généreux, opéra, Vallier.
13) La femme jalouse, comédie, Desforges.
14) Le secret, opéra, Hoffman.
15) Les arts et l'amitié, comédie, par un anonyme.
16) Œdipe à Colone, opéra, Guillard.
17) Le retour imprévu, comédie, Regnard.
18) Raoul de Créqui ou le prisonnier délivré, opéra, Monvel.
19) L'épreuve, comédie de Marivaux.
20) Alexis et Justine, opéra, de Monvel.
21) L'heureuse extravagante, comédie, Bérard.
22) La famille indigente, opéra, Planterre.
23) L'amant bourru, comédie, Monvel.
24) La pauvre femme, opéra, Marsollier.
25) La jeune hôtesse, comédie, Carbon.
26) La petite Nanette, opéra-comique, du cousin Jacques.
27) Tancrède, tragédie de Voltaire.
28) Les fédéralistes ou les suspects, opéra, Alphonse Martinville.
29) Crispin rival de son maître, de Lesage.
30) Zélia ou le mari à deux femmes, opéra, musique de Deshayes.
31) Les folies amoureuses, de Regnard.
32) Ambroise ou voilà ma journée, opéra de Monvel.
33) Le divorce, comédie de Dumoustier.
34) La colonie, opéra de Framery.
35) Jeannot ou les battus payent l'amende, comédie de Dorvigny.
36) Les deux tuteurs, opéra de Fallet.
37) L'heureuse erreur, comédie de Patras.
38) Le déserteur, drame lyrique de Sedaine.
39) Robert, chef de brigands, drame en 5 actes imité de l'Allemand par Lamartelière.
40) Le petit matelot, opéra de Pigault Lebrun.
41) Médiocre et rampant, ou le moyen de parvenir, comédie de Picard.

prononcera vers le même temps sur le jeune héros républicain. Lorsque Nodier parut sur les planches il fut accueilli par des sifflets. C'est peut-être ce qui le détourna pour un temps de sa passion pour les représentations dramatiques. En 1797, le groupe des amis de Nodier n'était pas entièrement guéri de cet engouement, comme l'atteste une lettre adressée à Weiss (1).

C'est alors qu'il prononça un discours pour servir d'*Apothéose de Joseph Barra et d'Agricola Viala.* La Convention avait, le 8 mai 1794 décrété la célébration d'une cérémonie à la mémoire de ces deux jeunes gens. La Société populaire de Besançon eut l'idée de confier au plus jeune de ses membres le soin de prononcer un discours dans l'église de Sainte Madeleine où devait se réunir le club.

Le manuscrit de ce dernier discours de Nodier a été conservé (2). L'ordre qui lui fut envoyé subsiste aussi, il est signé de Briot, de Vejux et de Devillers.

« Les sans-culottes, membres du Comité d'instruction de la Société populaire de Besançon au citoyen Naudier fils salut.

« Nous avons pensé qu'il convenait à un jeune républicain de louer Barra et Viala et que l'on entendrait avec plaisir de la bouche de la jeunesse l'expression des sentiments qui ont parcouru (sic) en un instant la carrière de l'héroïsme. En

(1) Bibl. de Besançon. Don 23.514 provenant de M. Estignard. (folio 504).

Besançon, le 1er *May* 1797,

Au Directeur de la société d'amis, établie *rüe Saint-Vincent,*

MONSIEUR,

Quelques uns de vos spectateurs satisfaits de la représentation d'hier et des talens que tous les membres de votre société promettent dans le genre dramatique ont résolu de vous payer le tribut d'éloges et d'émulation que méritent vos travaux intéressans, ils ont recueilli de ce spectacle un si grand plaisir et un contentement si complet qu'ils vous invitent à redonner dimanche l'épreuve de *Marivaux,* elle n'en sera que plus agréable au public invité à vos exercices quand vos rôles plus murs et moins incertains ne laisseront aucun vuide dans la continuité de la pièce et dans la déclamation. C'est la seule perfection qui manque aux aimables jeunes gens dont vous êtes l'ami et le directeur. Nous vous invitons à leur présenter en notre nom l'hommage d'une estime et d'une considération qu'ils se mettent tous les jours en état de mériter davantage. Daignez aussi faire part de nos sentiments respectueux et tendres à vos charmantes actrices, et être persuadé de l'admiration que votre société excite en nous, tant par les talens particuliers de chacun de ses membres que par la bonne police que vous y faites régner.

C'est avec une bien douce satisfaction que nous trouvons aujourd'hui l'occasion de vous témoigner le plaisir que vos représentations ont produit dans quelques uns de vos spectateurs et dans toute la société qui a assisté à vos spectacles au nom de laquelle ils vous écrivent.

LUCOT, NODIER, ARBEY, DE LA CHEBAUDAIS, DECRET, T. GOQUELY, DEIS, LUCIABEL, GUILLEMET.

M. Charles Weiss, Directeur d'une société d'amis établie rue St-Vincent-Besançon.

(2) Bibl. de Besançon. Manusc. 1417, Folios 76 à 88. M. Pingaud annonce dans son ouvrage la publication de ce discours dans un appendice. Cette pièce ne se trouve pas à la place annoncée.

conséquence nous t'invitons à te tenir prêt à parler décadi prochain sur le sujet de la fête de Barra et de Viala décrétée par la Convention Nationale. Salut et Fraternité ».

Ce discours qui présente l'étendue d'une vingtaine de pages dans le format d'un cahier d'écolier s'ouvre sur un assez long prologue où le jeune orateur manie assez habilement des idées générales. L'éloge de Barra n'apparaît qu'après deux pages d'imprécations contre le fanatisme. Le récit du sacrifice lui-même fait vite place à des digressions sur Dieu et sur la vertu. Comme dans ses productions du même genre Nodier fait intervenir le souvenir des héros antiques. Ce qui est plus particulier peut-être à cette composition, c'est, comme le remarque M. Pingaud, la place que la haine vient y prendre à côté de l'enthousiasme. Cette pièce de circonstance se termine par une imprécation contre Londres, Vienne et Berlin.

Si, là encore, Nodier a surtout mêlé le mauvais goût et l'emphase du moment avec l'admiration de l'antique, sa personnalité, un peu plus évoluée, introduit quelques traits plus originaux. C'est ainsi qu'il a l'idée assez curieuse d'invoquer une collaboration des diverses sortes d'intellectuels pour assurer la gloire de la révolution, qui est susceptible, en récompense, de leur fournir de nouvelles sources d'inspiration. De même on verra peu après, toutes proportions gardées, Chateaubriand signaler aux écrivains qui seraient disposés à favoriser la renaissance religieuse, l'aide féconde que les sujets chrétiens peuvent en retour leur apporter. Nodier souhaite plus ou moins clairement l'élaboration de ce qu'on appellerait maintenant le *Théâtre de la révolution*.

« Saisissez vos pinceaux artistes et poètes... c'est à vous à retracer à la postérité les beaux jours de cette liberté naissante, les phases orageuses des révolutions nécessaires qui nous l'assurèrent pour jamais et les combats sanglants qui nous ont acquis la victoire... historiens, orateurs, venez apprendre à nos neveux étonnés les noms immortels et chéris des amis, des défenseurs, des martyrs de la liberté publique... »

« Vous qui savez donner les agrémens de la vie au marbre et à la toile, transmettez à nos descendans les traits de ceux qui par leurs travaux peuvent assurer l'indépendance du monde! et vous aussi, poètes élégants, les fastes de la république offrent à vos crayons de nombreuses occasions de se signaler ».

C'est ici bien plus que dans les discours précédents qu'il mérite l'éloge que Mérimée formulait ainsi : « Il discourait sur les droits du peuple... avec un style travaillé, de l'art dans le choix et l'agencement des mots, une entente de la période, enfin une manière d'écrire où se devine déjà l'auteur original ». Il introduisait aussi dans sa prose naguère si conventionnelle, ou si étroitement semblable à celle

de son étrange milieu, quelques touches de pittoresque, en particulier pour peindre la dévastation des campagnes.

A l'imitation de l'antique il commençait d'ajouter l'ostentation de la sensibilité, selon la leçon de Rousseau. Il estimait après lui que la vertu « se plaît à habiter des campagnes riantes et les cabanes couvertes de chaume ». Il aboutissait à un poncif qui fait songer à celui auquel Chateaubriand n'a pas échappé dans *Les Natchez*. Comme lui, il notait les sonorités de la « trompette guerrière » et le bruit du « salpêtre » qui part. Il s'essayait même dans les styles descriptif ou épique (1).

« Il nous est inutile maintenant disait-il, de recourir aux fabuleuses traditions de l'antiquité ! Nous avons vu parmi nous des prodiges dignes d'effacer les mensonges historiques d'Hérodote de Laërce de Ribadeneira. Que sont auprès de l'héroïsme, de la piété filiale, du désintéressement de Barra, des fontaines de vertus créées par l'imagination exaltée et pompeuse des historiens. Jetons un voile épais sur l'ignorance de nos aveux. La France seule doit servir de modèle aux peuples et n'en avoir aucuns : les romains eux-mêmes n'étaient que des esclaves courbés sous le joug du patriciat ».

Flaubert a décrit dans les dernières pages de sa première *Education sentimentale* la révolution qui se produisit dans son esprit vers la vingtième année, le délivra des jugements que la tradition lui fournissait tout prêts et se mit, dans une sorte d'éblouissement bientôt suivi de sa désillusion définitive, à voir les choses de ses propres yeux, à examiner tout sans effroi ni préjugés. Un mouvement semblable, encore que d'une plus faible amplitude, se produit chez Nodier lorsqu'il écrit ce qu'on vient de lire. On lui a imposé un sujet. Son éducation, les gens qu'il fréquente, tout conspire à le courber devant la supériorité des héros classiques, de la littérature antique. Il s'exalte artificiellement en s'étayant sur les coutumes des historiens et des rhéteurs latins. Et voilà que son esprit tendu aperçoit quelques lueurs nouvelles, apprend à discerner mieux ce qui l'entoure. C'était la condition préliminaire à toute œuvre créatrice. Nodier va errer assez longtemps encore dans les chemins frayés par nos écrivains du XVIII[e] siècle et par l'auteur de *Werther*. Du moins la première étincelle d'originalité est apparue !

(1) Voici par exemple Barra se rendant au combat : « Il semblait vouloir presser davantage le galop précipité des coursiers... ceux-ci brûlant du même feu faisaient retentir la forêt de leurs fiers hennissements et les étincelles jaillissaient sous leurs pas. »

V

Nodier qui a renié plus tard à maintes reprises la révolution qu'il avait d'abord adorée ainsi, reconnaissait cependant l'influence qu'elle exerça sur lui (1). Il a toujours été d'accord avec Bonald et Mme de Staël sur ce point : *La littérature est l'expression de la société.* Seulement ce principe donne lieu à des remarques assez spéciales lorsqu'on l'applique à la Révolution. Il s'en explique ainsi. Cette période exceptionnelle ne parvint point à trouver les formes achevées qui eussent garanti des succès dans la création artistique. « Emportée par le torrent qui l'apporta, elle ne laissa point de vestige », mais la société étant sortie renouvelée de ce passage dans le chaos, la littérature devait pareillement renaître. Les classiques dégénérés de la fin du monde antique sont tombés dans l'oubli mais « la voix de Job, de Luc et de Paul a retenti à travers les siècles dans la chaire de Bossuet ». De même si les écrivains révolutionnaires n'ont pas eu leur esthétique, ils ont fourni une riche matière à ceux qui devaient venir après eux : chez eux le pathétique, le grand, le sublime se rencontrent à côté de l'horrible. La tribune a retenti d'appels enthousiastes ou angoissés. Les publicistes quotidiens ont armé « de traits acérés tantôt la saine logique des intérêts nationaux tantôt les subtiles arguties des factions ». Nodier n'a point la vigueur de dialectique qui lui permettrait de pousser ses remarques jusqu'à une conclusion fortement démontrée. Il s'en tire par un exemple: celui de Vergniaud. Pour lui, cet écrivain nourri de lectures classiques a cependant « un charme étrange de nouveauté ». C'est qu'il sait mêler « les comparaisons tirées des scènes naturelles qui s'adressent à tout le monde, et les allusions aux souvenirs consacrés de la mythologie et de l'histoire ».

L'originalité ou plutôt les promesses de renouvellement que nous apercevions dans le dernier écrit révolutionnaire de Nodier sont du même ordre. Se renouveler c'est échapper à l'emprise de la tradition sans se priver de son aide, c'est apprendre à puiser dans les richesses que le présent instable fait passer en hâte à notre portée. Même dans le dernier de ses discours, Nodier ne bénéficie pas encore d'une attitude semblable, mais il indique la méthode qui lui correspond. De son *Temple de la Liberté* et des *Discours* aux Délégués bisontins jusqu'à l'*Apothéose de Joseph Barra* nous assistons à cette émancipation lente. Nous n'en avons vu jusqu'ici aucun fruit. Des influences presque aussi accablantes viendront encore retarder son épanouissement.

(1) Nodier : *Recherches sur l'Eloquence Révolutionnaire*, dans *Souvenirs de la Révolution*, T. I, p. 267. (La Gironde).

Mais déjà l'abus de l'imitation lui est apparu. Avant même de les connaître il aspire aux modes nouvelles (1).

(1) Mme de Bassanville (*Salons de Paris*, III, p. 58) rapporte une prière contre-révolutionnaire que Nodier devenu carliste se vantait d'avoir écrite dans sa jeunesse :

« Notre Père qui êtes aux enfers, que vos décrets soient exécutés dans la province de Franche-Comté comme dans celle de l'Alsace. Donnez-nous aujourd'hui notre sang quotidien et ne nous laissez pas succomber sous les honnêtes gens, mais délivrez-nous des Cinq-Cents. Ainsi soit-il.

« Je vous salue Marat, plein de sang ; Robespierre est avec vous. Vous êtes béni par les théophilanthropes, et les Jacobins, fruits de vos entrailles, sont bénis. Dieu Marat, secondez-nous aujourd'hui et à l'heure de la guillotine que nous espérons bien rétablir.

« Je crois en Siéyès le père tout puissant créateur des Jacobins et des Théophilanthropes et en Robespierre, son fils chéri, notre ancien maître bourreau qui a été conçu du démon, est né d'une furie, a souffert le neuf thermidor, a été guillotiné est mort et enterré, est descendu aux enfers etc... »

Chapitre II. — Nodier attardé. — La survivance des formes du XVIIIe siècle

I. Poèmes de circonstance inédits. — II. Une comédie inédite d'après la Nouvelle-Héloïse. — III. Le prince Bibi, conte inédit dans la manière de Crébillon fils. — IV. Mes rêveries. — V. Moi-même et l'influence de Sterne. — VI. Le dernier chapitre de mon Roman. Nodier comparé à Vivant Denon. — VII. Une tentative nouvelle en 1832 : Lucrèce et Jeannette. — VIII. Opinions littéraires successives sur la littérature du XVIIIe siècle. — Réaction critique contre le XVIIIe siècle sauf contre Rousseau et Diderot. Nodier donne quelques préfaces complaisantes pour certaines éditions de Montesquieu, Gresset, etc.

Sainte-Beuve a remarqué qu'au temps où Nodier laissait libre cours à sa mélancolie dans des romans imités de *Werther*, il rétablissait l'équilibre dans son exaltation en cultivant un aspect libertin de sa personnalité : il se souvenait aussi qu'il appartenait à « une génération légère qui avait eu *Faublas* pour Télémaque ». Mais avant qu'existât cette dualité, signe d'une émancipation commencée, Nodier était demeuré plus exclusivement attaché à des formes vieillies, simples survivances, sans alliage, de la mode finissante. Nous verrons des influences exotiques permettre par leur insistance, l'adoption de thèmes plus vivants. Mais si Nodier ne les découvre qu'après un certain retard, il met longtemps à éliminer les signes d'une tradition tenace, encore que mourante. Et si sa carrière s'ouvre sur ces imitations d'un « attardé » il tombera dans quelques rechutes, il reviendra parfois à ses premières amours. Il est curieux d'observer à différentes dates ce déclin d'une manière périmée, puis les surgissements provisoires qu'il en admet encore par la suite.

I

Si le *Dernier chapitre de mon Roman* nous donne un exemple achevé des traditions libertines conservées par Nodier même après l'envahissement de l'exotisme, toute une série de fragments ou d'opuscules inédits nous le montre s'exerçant sans en être gêné dans un style qu'il désavouera lorsqu'il aura été initié aux modes du jour.

Nodier n'avait certainement pas dépassé sa quatorzième année lorsqu'il écrivait un poème de circonstance dans le style de Pannard

ou de Favart l'*Epithalame pour le Mariage de Monsieur Maurice et de Mademoiselle Th. Vuillemot* :

Trois grâces ornaient ce séjour
L'une des trois t'est tombée en partage
C'est la revanche de l'amour
Elles ont su fixer ce dieu volage
Ce dieu malin les enchaîne à leur tour.

Puisse-t-il ce vainqueur qui d'une flamme heureuse
Embellit la fleur de tes ans,
Répandre sur tous tes instants
Son extase voluptueuse. (1)

Plus d'un essai de ce genre a dû être emporté par le vent ou être jeté à la cheminée pendant les années de sa jeunesse vagabonde. Ce qui est notable c'est qu'en 1800 Nodier put facilement trouver dans ses cartons de quoi apporter sa contribution au mince recueil que ses amis bisontins firent tirer à petit nombre sous ce titre « *Essais littéraires par une société de Jeunes gens* ». (2)

On trouve là trois poèmes de Nodier, celui qui est intitulé *La nuit des montagnes* est déjà écrit dans le style mélancolique que Nodier adoptera pour son *Peintre de Saltzbourg*, les deux autres sont du genre anacréontique, l'un même le *Portrait de Cloé*, (sic) porte en sous-titre « *Ode anacréontique* ». Le ton en va parfois jusqu'à l'indécence mais toujours, dans l'usage de la mythologie comme dans l'expression du plaisir, on reconnaît la marque du XVIII[e] siècle.

Dieu de Paphos, des amants infidèles
Ont pu braver tes flèches et tes lois
Et tu régnais, et tu vis des rebelles !
Dieu méprisé, tu dors sur ton carquois.

(1) Bibliothèque de Besançon. Manuscrit 1416 (folios 359 et 360). Le poème comprend en tout 4 strophes et il est accompagné d'une épitre heroï-comique à son ami Weiss.

(2) La Bibl. de Bes. possède seulement une reproduction calligraphiée de cette plaquette. (Man. 1393) avec en épigraphe « Vires acquirit eundo » et comme lieu de publication » A Besançon de l'Imprimerie de Félix Charmet, rue des Granges N° 508, An VIII. Aucun des trois poèmes que Nodier a inséré là ne se trouve dans ses recueils poétiques ultérieurs.

Un avertissement préliminaire anonyme renferme la déclaration suivante qui témoigne d'une certaine indécision :

« Nous offrons au public des bagatelles éphémères, devons-nous craindre d'être accusé de témérité ? Non, sans doute. Nous venons dépourvus de prétentions, et sans autre désir que celui de nous former par les critiques. Nous attendons les conseils des gens de goût..... »

Reprends enfin ta puissance suprême
Qu'à tes transports tous les cœurs soient ouverts
Pour tout charmer, peins la beauté que j'aime
Et montre là pour dompter l'univers.

.....

Dieu fortuné, dans ton heureux délire
Cède toi même à des charmes si doux
Et toi Cloé jouis de ton empire
Et vous, mortels, tombez à ses genoux.

Ici du moins l'extrême banalité est compensée par un emploi assez habile du rythme de la chanson. Mais dans les *Vers à M*lle... que Nodier a glissés entre un Madrigal de son ami Baud et une *Epigramme contre les Détracteurs de Parny*, par Weiss, nous ne trouvons que la plus fade imitation des *Etrennes* et des *Bouquets* qui ont fait fureur au milieu du siècle qui vient de s'achever.

Ton front des lys a le modeste éclat
Et d'une rose
A peine éclose
Le voluptueux incarnat.

Quatre vers de cette qualité suffisent à nous éclairer sur les dieux auxquels Nodier rend alors un culte, et sur l'indépendance de sa sensibilité littéraire.

II

Si le XVIIIe siècle a connu l'exaltation de la sensibilité, utilisé la plupart des curiosités et des thèmes qui devaient faire la puissante originalité du romantisme, il n'en faut pas moins reconnaître que Rousseau a parmi les écrivains de son temps la figure d'un annonciateur des temps nouveaux. Diderot seul peut lui être comparé pour l'indépendance à l'égard des formules surannées mais, même chez l'auteur du *Neveu de Rameau*, on ne sent pas toujours sous la rhétorique et l'emphase cette fraîcheur d'imagination, ce souffle alpestre qui fait du citoyen de Genève un précurseur incomparable.

L'on pense bien que Nodier élevé dans l'admiration de l'antique, bercé par la musique assez artificielle de la poésie de Parny ne peut sentir d'une manière profonde et sincère l'originalité de Rousseau. Aussi ne va-t-il point chercher dans son œuvre inégale les passages où se reflète l'éblouissante lumière des glaciers. Il retient surtout ce qui est affectation de grandeur, interprétation fausse et de mauvais goût du sublime cornélien.

Dans les quelques pages d'un manuscrit (1) intitulé : *C'était une Femme ou l'Innocente Supercherie Comédie en un acte et en vers,* Nodier avait traduit un fragment de la *Nouvelle Héloïse* dans le style des versificateurs de son temps. C'était Rousseau interprété dans le langage de ses ennemis.

Il y a parmi les personnages un Saint-Preil qui ressemble singulièrement à Saint-Preux et qui nous avertit de la parenté du personnage d'Hortense avec Héloïse. L'essentiel du sujet est comme dans l'interminable roman de Rousseau la séparation de deux êtres qui s'aiment, et abusent des considérations morales. Dans l'ensemble on a l'impression d'un fragment des ouvrages romanesques de Rousseau transposé dans le langage d'un épigone de Corneille ou de Racine.

Saint Preil
Par un hasard heureux
Mon oncle en ce château nous rassemble tous deux
Le plus parfait amour de nos tendres années
De ses liens charmants unit nos destinées.
Un doux espoir enfin venait flatter mon cœur
Je croyais voir briller l'aurore du bonheur,
Quand d'Ormonde entraîné par un dessein barbare
Renverse nos projets, nous brave et nous sépare.
Hortense
Que faire, hélas, Saint Preil ?
Saint Preil
Fuir ces lieux abhorrés,
Dans des climats lointains aller vivre ignorés
Avant que le tyran dont l'amour vous outrage,
Brise les nœuds sacrés qui furent son ouvrage.

(Scène I)

Nodier sera un disciple plus sûr de Rousseau lorsqu'il l'imitera à travers *Werther*. Ici il est trop assujetti à certaine rhétorique issue de la période florissante du classicisme pour comprendre dans son essence cet annonciateur des temps nouveaux.

III

De même qu'il avait pastiché Rousseau (mais avec un peu moins d'infidélité peut-être cette fois), Nodier dans ses années d'apprentissage imita les contes orientaux et philosophiques de Voltaire et de Crébillon fils. Avec l'irrévérence habituelle à son âge Nodier intitulait

(1) Bibl. de Besançon, manuscrit 1417. On trouvera en l'appendice le texte de cette ébauche dont Nodier avait composé quatre scènes.

le *Prince Bibi. Conte qui n'en n'est pas un* (1) une historiette qu'il recommença sans l'achever ni lui donner de titre. Une allusion faite à *Atala* au cours de son récit nous permet de dater de 1800 environ cette esquisse où la tendance philosophique mêlée d'ironie ne réprime point une tendance très marquée à l'obscénité, comme on peut l'attendre d'un adolescent qui lit Crébillon et Louvet de Couvray avec autant d'admiration qu'il le fait pour l'auteur de *Zadig*.

Nodier commence par une invocation à l'inventeur de l'écriture. Il fait un ironique éloge de la littérature et du style, il donne libre cours à la tendance satirique qui ne survivra guère dans ses œuvres d'imagination, quitte à s'étaler d'une manière envahissante dans *Les Sept Châteaux du Roi de Bohème*. Il use d'une manière assez pédantesque, mais railleuse, de son bagage d'érudition. Dès qu'il en arrive au récit lui-même, il tombe dans un libertinage dont nous ne saurions parler autrement que par cette allusion. Ce sont des plaisanteries de collégien sous la plume d'un apprenti écrivain bien doué et dont le style a déjà une certaine grâce enveloppante.

Si l'on peut distinguer dans la personnalité de Nodier en ce temps-là des ondes de tristesse et un courant libertin, ce côté jovial présente à son tour un double aspect. Nodier, à la manière un peu d'un vieillard précoce, a le sourire graveleux de Crébillon, il a aussi (et cela il ne le désavouera point) un goût plus heureux pour l'humour anglais, il mêle comme Sterne le pastiche de la gravité avec les touches subtiles d'une sensibilité dont le sourire est près des larmes. Dans le fragment qui donne lieu à ces remarques on ne trouvera point également épanouies ces deux tendances. Mais l'imitateur des conteurs du XVIII^e^ siècle français y laisse apercevoir une curieuse parenté entre son esprit et celui de l'anglais sensible et railleur qui écrivait avec une gravité entrecoupée de plaisanteries la *Vie et les opinions de Tristram Shandy*.

IV

Parmi les manuscrits de Charles Nodier qui demeuraient inexplorés celui qu'il intitula « *Mes rêveries* » (2) et qu'il avait daté lui-même de Novembre 1800 nous montre d'abord son attachement pour cette vie de château qui eut tant de vogue à la fin du XVIII^e^ siècle, ensuite un goût pour les scènes de boudoir qui nous empêche

(1) Bibl. de Besançon. Manuscrit 1417 ad finem. La première version dont nous parlons n'a qu'un feuillet (folio 92) la seconde commence au folio 7 (cf. les premières pages dans notre appendice).

(2) J. Larat, *Un Opuscule inédit de Charles Nodier. Bull. du Bibl.* Juillet-août 1921 (p. 157-170).

de nous méprendre sur la profondeur de ce retour à la nature, à la simplicité des champs.

Ce boudoir nous est décrit après les différentes pièces de la demeure idéale du poète. C'est la seule partie de la maison, nous dit-il, où l'on se soit permis un peu de luxe « un jour sombre l'éclairait faiblement : il était orné des peintures les plus délicates ; le charmant ouvrage de Louvet, les *Contes* de La Fontaine, ceux de l'abbé de Voisenon, l'*Art d'aimer* de Gentil-Bernard et quelques autres poésies de ce genre étaient épars sur une table d'acajou, des essences répandues avec profusion annonçaient le temple des plaisirs ».

Dans cette retraite pastorale qui fait songer inévitablement au *Temple de Gnide* encore que la destination en soit moins divine, la pièce qui a le plus d'importance après le boudoir sera la bibliothèque, car, nous dit-on, « l'Esprit est le principe de l'amabilité. » L'auteur prend soin de nous en indiquer minutieusement la composition. L'on y voit de façon curieuse nos écrivains nationaux voisiner avec les artisans étrangers du renouvellement littéraire qui se prépare. Bien que la liste en soit un peu longue il nous paraît indispensable de la reproduire ici, car c'est vraiment l'indication la plus complète qui se puisse imaginer des sources d'imitation et d'inspiration de ce talent en formation :

« Vous penses bien que ma bibliothèque est assortie au caractère de celui qui l'a formée, on n'y voit aucun de ces ouvrages qui exigent une grande contention d'esprit et qui ne sont presque d'aucun usage dans le cours ordinaire de la vie. En conséquence point de métaphysique, elle rend lourd et sérieux : très peu d'érudition, elle rend pédant et sot, mais de bonnes histoires, d'excellente littérature, quelques philosophes . Ce bon et naïf Montaigne, le citoyen de Genève, l'élégant auteur *d'Anacharsis*, celui des *Lettres Persanes*, etc..... Les meilleurs romanciers, ceux qui ont su développer le cœur humain, les Fielding, les Richardson, les miss Burnet, les Tressan, beaucoup de voyages, mais surtout les poètes les plus estimés dans le genre et les plus jolis conteurs.

Là vous voyes sur même ligne
Le tendre l'élégant Racine
Le sublime Rousseau, l'aimable Anacréon
Le trop licencieux Piron
Le chantre léger de Corine (sic)
L'ingénieux comte Hamilton
Et le majestueux Thompson
Et la promenade badine
De Chapelle et de Bachaumon (sic)
Le bon La Fontaine et Boccace
Conteurs naïfs et séduisans
Viennent se mettre sur les rangs :
L'un après l'autre ils prennent place
Près de l'Arioste et du Tasse

L'inimitable auteur de *Mahomet*
Le chantre de Henri, celui de la Pucelle
Voltaire environné d'une gloire immortelle
S'avance suivi de Gresset
Gresset dont la plume légère
Voltigeant sans prétention
Sait embellir comme Voltaire
« Une élégante fiction
« Ghesner (sic) amant de la nature
Toi qui rends chères les vertus
Dont tu fais si bien la peinture
Ta place est là dans ma nomenclature
Près de Numa Pompilius
Et toi sensible Deshoulière
Et vous Parni Dorat Cubière,
Galant Bouflers aimable Demoustier
Aurais-je pu vous oublier ?
Ah ! notre muse m'est trop chère
Charmans poète de nos jours
Amis des grâces, des amours,
Dans ma demeure solitaire
Vous êtes fixée pour toujours ».

C'est là, on en conviendra, une nomenclature assez complète des poètes et conteurs légers qui se sont épanouis sur la terre de France. Mais si, comme eût dit Boileau, nous essayons de fuir par le jardin (car une description du jardin survient à ce moment), notre édification n'est pas achevée : nous y rencontrons encore les bustes de St-Lambert, de Roucher, de Wieland, de Delille. Au thème traditionnel adopté par le siècle florissant, Nodier a voulu ajouter, pour finir, son hommage au chantre des jardins, leur digne continuateur dans la voie de la poésie facile.

Il est toutefois deux auteurs dont on s'étonne un peu de ne point rencontrer les noms à côté de celui de Montaigne : je veux dire Rabelais et Marot. C'est que Nodier ne les a pas encore découverts, surtout celui qu'il appellera plus tard notre « Homère bouffon ». Mais s'il ne sait point remonter jusqu'à ces deux représentants considérables de notre veine gauloise (pour ne point parler, bien entendu de l'âge des fableaux) il est déjà sérieusement initié à la connaissance des romanciers étrangers qui vont remettre à la mode les agitations violentes de l'âme, les Richardson, et les Fielding surtout.

Ce ne sont là il est vrai que de simples promesses. Malgré je ne sais quelle tristesse qui surgit à la fin de l'opuscule, pas un seul passage n'est dans le ton qu'adopterait un imitateur de *Werther*. L'interprétation même de deux grandes figures littéraires qui peuvent nous

fournir un critère de sa mentalité du moment est caractéristique. Il a le goût des disciples de Delille. Mentionner comme il le fait

Le tendre, l'élégant Racine
Le sublime Rousseau...

c'est se montrer aussi étrangers à la compréhension du grand classicisme qu'au jaillissement d'ardente sensibilité qui accomplira la révolution littéraire du siècle qui s'ouvre. Nodier se range ici sans hésiter aux côtés de Dorat, de Parny, de Boufflers.

V

Moi-Même. Roman qui n'en est pas un tiré de mon portefeuille gris de lin. Pour servir de suite et de complément à toutes les platitudes littéraires du dix-huitième siècle. Tel est le titre que Nodier donnait à un roman fantaisiste et de courte haleine qu'il composa dans cette même année 1800 mais qu'il ne publia point (1).

Dans ce titre fort significatif il est facile de retrouver les traces d'une double tendance : celle qui porte Nodier à s'analyser lui-même, celle qui lui fait imiter avec moins de servilité déjà les modèles choisis dans la littérature de second plan du XVIII^e^ siècle.

Nodier, en usant d'une manière consciente de la confession personnelle, se trouve pris dans le courant qui se dirige vers les terres nouvelles. Mais que de réserves il y aurait à faire sur sa part d'innovation lorsqu'on songe de quelle manière superficielle il regarde en lui-même : il réduit l'analyse au badinage ou à la forfanterie libertine.

Par contre il donne les preuves les plus sûres de sa filiation par rapport aux romanciers libertins que la mode vient de favoriser. *Faublas*, *Les Bijoux Indiscrets*, la *Nouvelle Héloïse* (considérée comme œuvre déclamatoire autant que sentimentale), Crébillon, tels sont les auteurs et les romans qu'il cite ou qu'il imite. Il y a d'autres influences, voisines cependant, qu'il rejette. « J'ai vu représenter dit-il (p. 30) tous les drames de Mercier, toutes les tragédies de Chénier, tous les opéras comico-larmoyants de Marsollier, les madrigaux de Demoustiers, les romans de Duménil et je m'y suis ennuyé comme à une séance de l'Institut. J'ai vu, ce qui s'appelle vu, le beau sexe du bon genre, j'ai filé le parfait amour, j'ai distillé l'élixir de la galanterie, j'ai entendu nos merveilleux faire de l'esprit à la journée, j'applaudissais en baillant, et j'ai failli mourir d'ennui, parole d'honneur ! »

Prêt à s'éloigner du genre qu'ont cultivé un Crébillon ou un Louvet, il apparaît déjà soumis à d'autres influences. Chez Louvet

(1) G. Gazier, *Un manuscrit autobiographique inédit de Ch. N.* (1904), et l'opuscule même que nous avons publié in-extenso en 1921.

l'on voyait une série interminable d'aventures dont un auteur de feuilleton pour les quotidiens de notre temps serait jaloux, chez Crébillon il fallait suivre des dialogues diffus, subtils, parfois même vigoureux dans leur abondance, où se peint la lutte entre les sentiments, la sensualité, le désir de domination. Nodier lui, n'a que trois ou quatre aventures à conter, encore le fait-il fort sèchement.

Où apparaît la possibilité d'une libération par rapport aux influences surannées, c'est lorsqu'il nous renvoie à ses modèles nouveaux, archaïques ou exotiques. « Avez-vous lu, dit-il, Montaigne, Charron, Rabelais et Sterne ? si vous ne les avez pas lus, lisez-les. Si vous les avez lus il faut les relire ».

La souplesse que Nodier peut devoir à Montaigne apparaît dès ce moment mêlée à l'influence fort visible d'ailleurs de Sterne, dont Nodier imite plutôt *Tristram Shandy* et les *Mémoires* que le *Voyage*.

Il copie une de ses plaisanteries (Chap. IX de Nodier), il lui emprunte quelques notions sur l'influence morale des climats, des vues sur l'utilité des chapitres et des conseils de lecture (XXVII dans *Tristram*). Surtout Nodier s'attache après son modèle anglais à observer l'importance des déformations professionnelles, aussi il y a dans le chapitre intitulé *Crème aux pistaches* un personnage qu'il appelle le « gros homme marron » et qui malgré la peinture extrêmement vague de son caractère n'est point sans rappeler les figures ridicules dont Sterne aime à illustrer ses récits. Autant Nodier est insensible à ce qu'il y a de grâce et de générosité chez Sterne, autant il se montre attentif à en recueillir les bizarreries. Enfin (ce qui pourrait nous mettre déjà sur la voie d'une définition dernière de la personnalité de Nodier) les détails puérils, le mélange de ridicule et d'aspiration vers quelques belles actions, la formation par degré des idées précises dans le halo de la sensibilité, tous les infiniments petits discernables dans la vie humaine ou dans la composition des sociétés le frappent plus que l'activité des personnages héroïques, que l'existence des courants d'idées, des contagions sentimentales qui malgré tout semblent bien avoir un rôle prépondérant chez tous les peuples.

La conclusion même de Nodier a l'humilité, le sentiment de son propre ridicule et des contradictions inhérentes à la nature humaine qui semblent les points communs de la philosophie de Sterne et de celle de Montaigne. Nodier termine son petit livre par des *Réflexions morales sur son habit brun* qui trahissent cette influence simultanée des deux essayistes :

« Rappelez-vous s'il vous plaît que je suis un assemblage de contradictions, « que mon caractère est composé des éléments les plus hétérogènes, et que je ne me « ressemble pas pendant dix minutes consécutives.

« Vous apprendrez sans étonnement, d'après cela, que je suis aussi inconséquent « dans ma toilette que dans mes idées, et vous ne trouverez point extraordinaire « que j'adopte un costume en parfaite concordance avec mon esprit.

« Rien n'est, vous le savez, plus inconstant que l'esprit de l'homme, tantôt « fier et tantôt rampant, tantôt triste et tantôt joyeux, il varie d'un mois, d'une « semaine, d'un jour à l'autre. Ce qui le choquait lui est devenu agréable. Il passe « du blanc au noir sans motif, et revient sans motif du noir au blanc. Incertain « dans ses principes et dans ses volontés, dans ses idées et dans ses goûts, dans ses « pensées et dans ses actions, il abjure sans efforts les opinions auxquelles il avait « tenu davantage, il parcourt avec rapidité tous les extrêmes sans connaître de « moyen intermédiaire et retombe malgré lui de l'excès qu'il fuit dans un autre.....»

Sterne a donc aidé Nodier, comme on l'aperçoit ici partiellement, à se dégager du ton libertin pour revenir à la tradition française antéclassique qu'il ne cessera de prôner dans sa période de maturité.

VI

En 1803 Nodier faisait paraître sous le titre de *Dernier Chapitre de mon Roman* un ouvrage libertin, nouveau pastiche de certaine littérature romanesque du XVIII[e] siècle.

L'intrigue ou plutôt les aventures qui constituent la trame du *Dernier Chapitre de mon Roman* nous présentent une suite de quiproquos d'un genre particulier. Le jeune libertin qui conte lui-même ses récentes débauches, annonce tout d'abord qu'il vient de se marier, et fait ensuite le récit de rencontres amoureuses avec différentes inconnues mystérieuses, qui se trouvent, lorsque l'histoire est éclaircie par la conclusion, n'être les unes et les autres qu'une même personne, rendue chaque fois inconnaissable par l'obscurité : celle qu'on lui destinait pour fiancée. Elle répare ses torts en l'épousant. Singulier accommodement du mariage et des plaisirs !

Par quels procédés le héros du roman parvient, ou plutôt est conduit à triompher d'une inconnue qui ne l'attend pas, voilà qui, en somme, nous est assez indifférent. Ce n'est point l'ingéniosité qu'il déploie pour amener ces quiproquos non plus que le lieu des rencontres qui nous intéressent. M[lle] de la Reynerie, sa conquête, puis son épouse est successivement une voyageuse sans défenseur dans l'auberge où a lieu le relai, la voisine d'une marquise chez qui aurait dû pénétrer celui qui passe par son balcon dans sa chambre, — une des personnes présentes dans une diligence étroite, — la jeune mariée qui attend un époux dont le conteur a par hasard revêtu l'habit. Pour toutes ces aventures de diligences, d'auberges ou de bals masqués, il y avait alors un moule, nous dit Monselet, et il serait facile de s'en rendre

compte par la lecture de *Faublas*, des *Nuits de Paris* de Restif de la Bretonne ou des *Contes* de Bernis.

Aussi bien il est un document qui nous permet de bien savoir ce que Nodier prétendait faire apprécier aux lecteurs de son récit. Le *Bulletin de la Littérature des Sciences et des Arts* que dirigeait J.-J. Lucet comportait une partie de critique littéraire dont le genre laudatif était analogue aux annonces de publicité qui abondent dans la presse d'aujourd'hui. Un compte-rendu du volume de Nodier parut dans le numéro 59 (1). Or, il paraît nettement avoir été rédigé par Nodier lui-même, suivant un procédé assez employé alors et qu'il recommandait un jour à un franc-comtois désireux de « lancer » un ouvrage (2). Si, par improbable, Nodier n'a pas entièrement rédigé cette manière de prospectus il l'a inspirée de près et la valeur de témoignage subsiste :

« Si vous cherchez beaucoup d'événements, si vous voulez une intrigue suivie et compliquée, si vous désirez des scènes amoureuses où la sensibilité joue le principal rôle, si enfin vous ne voulez lire qu'un roman comme un autre, ne lisez point le *Dernier Chapitre de mon Roman*. Mais si vous aimez l'originalité, les aventures singulières, les places prises d'assaut, les défaites faciles et les triomphes multipliés, si vous recherchez un style simple, élégant et concis, des principes un peu lestes, des épigrammes adroitement amenées, des digressions aussi immorales que spirituelles, et surtout si les invraisemblances ne vous choquent pas trop, lisez le *Dernier Chapitre de mon Roman*. Ce roman plaira à tous les lecteurs qui cherchent dans ces sortes d'ouvrages des distractions légères, il sera lu, vanté et colporté. Les femmes de certains cercles le placeront sur leur toilette, d'autres, plus réservées, sans être moins curieuses, le cacheront sous un oreiller discret mais par prudence et par devoir.

« La mère en défendra la lecture à sa fille » .

Un certain nombre de traits de l'ouvrage lui-même ont leur intérêt pour nous préciser la mesure dans laquelle Nodier utilise des souvenirs littéraires, ou comment se formule ici la lutte entre sa tendance mélancolique d'une part, ses habitudes dissipées et ses souvenirs d'Ancien Régime d'autre part.

Il use de la mythologie en homme à qui les acquisitions littéraires du Collège sont encore familières. L'allégorie n'est point dédaignée (3). Les allusions aux mythes païens ou aux personnages de l'Arioste

(1) *Bulletin...* Numéro 59 pages 66-69.

(2) Cf. Aussi *Dialogue préliminaire* (Ed. Tourneux p. XI) *L'Auteur*. N'oubliez pas de faire insérer une annonce dans les journaux.
Le Libraire. Soyez tranquille. J'ai là une formule d'éloges qui n'a servi que deux fois.

(3) Ed. Tourneux, page 5. « La Volupté porte un voile, et l'Amour un bandeau ».

apparaissent périodiquement au détour des pages (1). Vénus, Psyché, les Grâces, le Tartare, Rhadamanthe, Chloris, Renaud, Armide, les Parques, les sorcières de la Thessalie, Junon, Hébé, Hélène, Janus, Hermès et ses statues, la déesse des Amours errant à Gnide, Amathonte et Paphos, Erostrate, la Muse et Mécène, Eurydice, les dieux de Carthage enfin voisinent de façon pédantesque et inopportune, n'était la raillerie qui les escorte généralement.

Par un effet analogue de son érudition il jette à plaisir (encore qu'avec ironie) les noms de ses auteurs favoris, nous révélant ainsi ses dieux du jour ou ceux dont il est maintenant lassé.

Ses pages légères raillent successivement ses engouements de naguère pour Anne Radcliffe, l'auteur de *Grandisson*, *Paméla*, *Tristram Shandy* (2), *Werther* enfin sur lequel nous allons revenir. Il ne peut sans en indiquer la source, laisser échapper un signe de son zèle pour Lavater (3).

S'il refait, après s'y être essayé déjà dans *Moi-Même* le récit d'une aventure amoureuse en voiture, il s'exerce à nouveau, comme dans le roman antérieur, à l'art du dialogue qu'il manie heureusement et de manière à nous faire regretter qu'il s'en soit écarté dans les fictions romanesques qu'il publia plus tard. Est-ce l'effet d'une influence de Crébillon fils, si prodigue de dialogue ? Quoi qu'il en soit cette période seule nous le montre attaché à cette forme (4).

Nodier arrivant à Paris au début du siècle se croit obligé d'y vivre en disciple de Louvet ou de Restif. Il hante surtout le Palais-Royal. Lorsqu'il prétend nous peindre une réunion mondaine, ce sont les passe-temps ordinaires à l'auteur des *Nuits de Paris* qu'il nous décrit. Il croit voir en un bal masqué « une image fidèle du monde » (p. 43), en réalité il nous mène dans les régions interlopes, sur lesquelles il croit juger de la vie parisienne. Il suffit pour s'en persuader, de comparer aux descriptions romanesques du livre ce fragment inédit où la vérité apparaît sans artifice ni embellissement. (5)

« ....J'arrive, je circule, la société est composée de femmes charmantes qui étalent avec orgueil leurs appas et leurs pierreries. La nature a épuisé tous ses

(1) Ibid. Pp. 20, 28, 32, 38, 39, 55, 56, 67, etc...

(2) Op. cit. pp. 4, 7, 34 et 59.

(3) Op. cit. p. 13. « les réflexions se succédaient dans mon esprit avec la rapidité de l'éclair et l'expression de mes traits se modifiait avec elles. Je conjecture, du moins que cette disposition fortuite de ma physionomie contribua à m'assurer le succès d'un discours que je pourrais citer quelque part comme un modèle d'éloquence insinuante et de précaution oratoire. En vérité je le débitai d'un ton si mielleux, d'un air si composé, et avec une si transcendante hypocrisie, que Lavater s'y serait mépris ».

(4) Cf. les dialogues des pp. 10, 32, 42, 71, 77, 86, 95 dans l'édition Tourneux.

(5) Fragment inédit non folioté contenu dans la liasse 1416 de la Bibliothèque de Besançon.

dons sur cette beauté enchanteresse, et elle resplendit de tous les diamants d'Herbé. Je l'entends nommer marquise et rempli d'une vénération religieuse je m'assies, — tout transi à ses côtés près d'une table de trente et un. Elle joue, elle perd, elle est ruinée, je ponte, je passe, je triple, j'attire ses regards, je lui prête deux louis et me voilà englué dans les filets d'une marquise. On part... je m'élance dans sa voiture, nous volons à la porte Saint-Dominique, une jolie collation nous attend. Je rentre chez moi yvre de joie et le lendemain, je reconnais mon héroïne aux figurantes de la cité. Voilà comme quoi j'ai eu vingt ans une fois, deux fois, trois fois ! Dieu sait où cela finit quand on a commencé.

LE SALLON (sic) OLYMPIQUE

C'est le plus beau lieu de Paris. Construction pompeuse, décors élégants, restaurateurs délicieux, société exquise, mais il faut entrer. J'ai encore vingt ans cette fois ci.

Je sortais d'un joli diner, j'en sortais yvre de plaisirs et de vin de champagne avec neuf francs dans ma poche. Qu'aller faire avec neuf francs au salon olympique ? Je saisis dans l'air la vibration d'une roulette... je monte, je vole, je joue, je gagne, je suis cousu d'argent. Le fiacre brûle le pavé et me voilà bien masqué dans le temple du bonheur. Quelle est cette femme dont la tournure élégante se dessine encore dans un vieux dominot (sic) ? C'est Hinguerlot la plus jolie femme de Paris, et il y a une heure que je cause ici avec elle. Mais non! je ne vous oublierai point Christine ! Car dans le boudoir d'une courtisane, Vénus tient les ciseaux de la parque.

Je pénètre dans ce bâtiment somptueux, monument de la dissipation et de la débauche, au premier je lis « bureau de prêt ». C'est là que l'usure prépare ses affreuses spéculations, rançonne le malheur, abuse la jeunesse et consomme la ruine des familles. Je regagne l'escalier et j'arrive au second. La porte s'ouvre, je circule au milieu de groupes mystérieux. Je suis au passe-dix. Je veux m'échapper et je me jette dans une autre salle. Une balle bondit sur une surface polie, je suis à la roulette. Je fuis de nouveau et je commence à respirer, quand un concert de trépignements et de plaintes,m'annonce le terrible trente et un, je suis à rouge et noire. Enfin, je retrouve l'entrée, et je cours au troisième. Ici on me promène de boudoirs en boudoirs. Vint (sic) prostituées habillées comme des reines se disputent le mouchoir et mon argent... je les regarde, malgré moi, je les trouve jolies, malgré moi... je suis prêt à succomber malgré moi... le dégoût me sauve et je ne succombe pas aujourd'hui.

LA BONNE FORTUNE

Le dégoût m'a sauvé, l'illusion me perd et je succombe. Si mon père lit ce sommaire un peu scabreux je l'invite à en rester là ou à prendre patience. L'homme propose, Dieu dispose. (Quelle idée, ici !)

Que devenir ce soir ? Larive est mauvais..... Le bal de l'Opéra fait pitié, Garat ne chante nulle part, et on ira, si vous le trouvez bon, au thé de la rue des Fossez Montmartre...

Voilà pour le milieu très digne de la plume des romanciers cyniques du siècle précédent. Quant aux modèles littéraires, sans avouer ceux-là, il se moque de l'anglomanie et des diverses modes qu'elle a provoquée ; « Tu ne verras ici, dit l'un des interlocuteurs, ni spec-

tres, ni tour du Nord ». Ouvertement, il abjure « les couleurs obscures de l'anglomanie » et aussi bien « le jargon sentimental ». Il se défend de nous égarer « dans les longs corridors de l'habitation *romantique* » d'une châtelaine. Son héroïne raillée a fait, par ci, par là, des Saint-Preux et des Werther ».

Et, en fait, le créateur de ce dernier type est visé plus encore que les Radeliffe et les Rousseau. Le portrait le plus poussé est celui d'un Werther ridicule :

« Parmi les hommes qui nous restent à examiner tu as sans doute remarqué celui là qui, le chapeau rabattu, les bras croisés et l'air pensif s'égare tristement de groupe en groupe, sans adresser la parole à qui que ce soit. Il porte un pantalon jaune et un habit bleu de ciel, pour avoir une conformité de plus avec Werther, dont il a fait son héros ; mais cette manie lui a procuré des aventures si plaisantes que j'ai eu souvent envie de les recueillir, et que je ne puis me dispenser de t'en parler quelque temps. Cet enthousiaste, qui est d'ailleurs doué de qualités aimables et qui a plus d'esprit qu'il lui en faut pour se passer d'originalité, était arrivé à l'âge de vingt ans sans éprouver aucun sentiment violent, et, bienvenu dans tous les cercles qu'il lui plaisait de fréquenter, il s'était borné jusque-là à la routine ordinaire de la galanterie. C'est à cette époque que le hasard fit tomber entre ses mains le roman dont je t'ai parlé, et qu'il conçut le projet extravagant d'en faire l'agenda de sa conduite. Dès ce moment il s'occupa exclusivement de toutes les études qui pouvaient le rapprocher de son modèle. Il acheta un Homère de Wetstein, en attendant qu'il sût le lire et, à force de travail, il parvint en peu de temps à dessiner assez passablement le paysage. A une Charlotte près, l'imitation était déjà frappante de vérité, mais il était bien décidé à compléter la ressemblance et son imagination splénétique, se familiarisait tous les jours de plus en plus avec le fatal dénouement. Enfin, il ne s'agissait plus que de découvrir son héroïne et de fixer la durée de l'attaque. Il compulsa toutes les éditions de *Werther* pour se déterminer sur ce point essentiel, mais faute d'y rien trouver de précis, il s'arrêta à un mois pour terme moyen, et se précipita, de toutes les puissances de sa volonté dans cette périlleuse entreprise.....

« La première femme qui obtint l'honneur bizarre de représenter auprès de lui la Lucrèce de Werther, était une nouvelle mariée infiniment sentimentale qui avait formé son esprit et son cœur dans les romanciers anglais, et qui venait de s'unir, par inclination, à un homme charmant. Elle céda à l'amant, en protestant encore de sa tendresse pour le mari. Il fit la cour à une dévote... et cette Charlotte mystique succomba au tentateur en soupirant des *Oremus* ».

Sainte-Beuve trouvait donc avec raison dans cet ouvrage « une réminiscence très égayée d'une génération légère qui avait eu *Faublas* pour *Télémaque* ». Il ne voyait guère de délicat en ce genre qu'un conte de Denon, *Point de Lendemain* qu'il se plaisait à rapprocher du *Dernier chapitre* pour nous montrer ce que peut être le modèle de ce genre. Or dans ce conte, en vérité fort aimable, le voyageur savant que fut Denon a su mettre quelques traits d'une rêverie comme persane, une touche d'exotisme poétique qui relève ces pauvretés traditionnelles. Les séjours de Denon à Naples, en Russie, en Egypte l'ont

aidé à rajeunir ce genre périmé. Nodier au contraire, comme on l'a vu, ne faisait que railler l'exotisme. Il n'avait pas su, en ce point, profiter de ses suggestions. (1)

Ce n'est donc pas toujours un mérite que cette défiance louée par Sainte-Beuve : « Dans ce dernier chapitre, a dit le critique, la mélancolie était raillée, et il y était fait justice des Werthers à la mode de façon à rassurer contre les autres écrits de l'auteur lui-même ».

Maurice Tourneux développe cette indication : « Nodier cherchait-il un dérivatif à ses propres tristesses ou visait-il à guérir celles qu'allait décrire l'auteur de *René* ? Sa correspondance avec Weiss et ses autres camarades ne nous a rien appris à cet égard, mais, toute proportion gardée et en tenant compte des influences diverses qui présidèrent à leur naissance le *Dernier Chapitre* fut pour Nodier ce que les *Jeunes Frances* furent pour Théophile Gautier. Tous deux criaient *casse-cou* aux naïfs tentés de croire trop fermement que *c'était arrivé* ». (2) Ne faisons pas trop mérite à Nodier, cependant, de renier à ce moment le romantisme. Il n'en a pas tellement recueilli les conseils de renouvellement qu'il puisse déjà se retourner contre lui.

VII

Les *Souvenirs de Jeunesse* qui parurent en 1832 montrèrent une dernière fois, dans sa littérature de fiction, son habitude de tempérer les épanchements de la sensibilité par l'affectation du libertinage. Après les figures mélancoliques de *Séraphine*, *Clémentine*, *Amélie* il posa, en contraste, celles de *Lucrèce et Jeannette*, agissant ainsi comme les poètes grecs qui faisaient suivre d'un divertissement comique leurs sombres trilogies. Le talent de Nodier, s'il avait perdu en spontanéité, s'était enrichi de nuances nouvelles. Dans *Lucrèce et Jeannette* il nous fait penser plusieurs fois à Musset (qui sut lui aussi faire d'heureux emprunts à la littérature du XVIII^e^ siècle) par une certaine manière de diriger la conversation, d'étaler les folies de la jeunesse et la désinvolture d'un précoce désenchantement. Puis, comme pour souligner

(1) Le conte de Denon, dont Sainte-Beuve signalait la rareté a été plusieurs fois réédité, à l'intention des bibliophiles, depuis la I^re^ édition, qui est de 1777. (A la Bibl. Nat. 6 réimpressions de 1812 à 1890. L'une d'elles est précédée d'une jolie notice de M. A. France (Rouquette, 1890) « Son sensualisme, dit M. France, fut relevé, par le goût des belles formes, par le sentiment de l'art et par la quiétude philosophique ». Denon est un beau type d'épicurien du XVIII^e^ siècle ayant traversé la tourmente révolutionnaire et suivi la fortune des armées napoléoniennes.

(2) Préface au *Dernier Chapitre* p. XIII. En rééditant son ouvrage parmi ses œuvres complètes Nodier avait omis (1832) ses épigraphes et la préface dans laquelle il raille les goûts littéraires de son temps. H. de Fontaine de Resbecq a reproduit cette page égarée dans ses *Voyages littéraires sur les Quais de Paris*. p. 14.

la ressemblance il termine, comme Musset ferait d'une de ses comédies par cette tournure à la Carmontelle :

« — Supposez que nous venons de jouer un proverbe.
Et lequel encore ?
— *A quelque chose, malheur est bon* ». (1)

Dans des récits de ce genre il est traditionnel de se faire une gloire de la dissipation et des folles dépenses : « Une bonne dot en écus sonnants, n'est pas à dédaigner dans l'état de délabrement où la bouillotte a mis mes affaires ». Comme dans Dupuis et Cotonet, la province ne peut manquer d'être ridiculisée :

«— Les beautés de la nature à Brie-Comte Robert : où l'enthousiasme va-t-il se nicher ? »

A maintes reprises la sensibilité est raillée. Il ne convient plus d'avoir « l'humeur morose et chagrine » .

On comprend l'amour comme dans le *Roman Comique.* « Mon cœur, dit le jeune premier, avait battu dès l'enfance dans ma poitrine d'écolier aux roulades d'une virtuose et aux pirouettes d'une bayadère ». Les paysages mélancoliques apparaissent comme démodés « Et puis, le clair de lune, a quelque chose de si suave et de si velouté à Nangis ! Si on peignait un jour ce clair de lune comme je l'ai senti, comme je l'ai goûté quand ces rayons d'un pâle azur pleuvaient à travers le feuillage naissant sur les plis de son voile .....
.....
« — Muse, suspends ton vol ! Je ne croyais pas, au train dont nous marchions, que nous aurions le bonheur de gagner si tôt le département de l'Aube ».

On serait étonné après cela de ne point rencontrer une allusion moqueuse à *Werther* Elle ne fait pas défaut, car c'est cet ouvrage qui est ici visé :

« Je ne vous dirai ni mes regards passionnés fixés sur elle par une puissance invincible qui tenait de la fascination... ni mes lettres frénétiques, où j'enchérissais sur les hyperboles, encore imparfaitement naturalisées chez nous, des romanciers allemands » (p. 189).

Et la conversation, alimentée par l'érudition de Nodier abonde en citations de noms célèbres du XVIII[e] siècle : Fontenelle, l'abbé d'Olivet, Favart, Marmontel, l'auteur de Zaïre, Hippolyte Clairon. Il est question de « bureaux d'esprit » Prévost est trop exotique. « L'abbé Prévost qu'on lisait tant dans ma jeunesse, et qui n'avait pas, en

(1) *Souvenirs de jeunesse.* Ed. Charpentier, p. 202.

vérité, l'imagination badine, n'a jamais inventé un héros de roman plus malencontreux ! ».

On voit que l'ironie de Nodier à l'égard des novateurs étrangers s'étend aux auteurs nationaux qui ont essayé au XVIII^e siècle de rompre avec les idées traditionnelles.

VIII

Dans ses ouvrages ou articles critiques, Nodier montrera de semblables persistances dans la complaisance, avant de porter sur les auteurs du XVIII^e siècle, une condamnation qu'il ne rendra pas universelle.

Dans le cours professé en 1808 à Dôle, et sur lequel nous reviendrons plus loin, il retient surtout, en fait de poésie élégiaque, les noms de Pezay, de Florian, de Bertin, de Bonnard et de Parny. « Celui-ci tient le premier rang parmi ses aimables rivaux et le tiendra longtemps sans doute ».

Au théâtre, il rabaisse Voltaire, et défend Crébillon « l'auteur de *Mérope*, *de Mahomet*, de *Zaïre*, et surtout, selon moi, *d'Œdipe* et de *Brutus*, occupe incontestablement le premier rang parmi les poètes dramatiques de second rang ». Il y a chez lui trop de coups de théâtre, de sentences, et une versification monotone Crébillon le vaut bien. *Rhadamiste* peut compter parmi les chefs-d'œuvre de notre théâtre. « Rien ne manquerait sans doute à la gloire de cet auteur, si son génie si sombre et terrible avait jamais daigné sacrifier aux grâces ».

C'est Voltaire qui fera les frais de ses attaques contre le siècle de l'impiété dans le *Journal des Débats*, lorsque Nodier en 1814, y sera chargé du feuilleton. Le 19 juillet, à propos de *Zaïre*, il montrera surtout la supériorité de Shakespeare, sur Voltaire et de son Othello sur les « caractères vagues » si fréquents chez l'auteur de Mérope. Le 13 août, il parle très durement de *Tancrède*, effort suprême de Voltaire vers l'originalité, et suprême échec.

En 1816, ne se moquera-t-il pas de Delille (30 juillet et 6 août) lorsqu'il prétendra voir surtout, dans ses poèmes, les qualités d'un brillant causeur ? A propos d'une édition des *Œuvres de Marmontel* (Débats 5, 7 et 13 septembre 1818). Nodier s'attachera à montrer que les philosophes du XVIII^e siècle ne sont pas responsables des atrocités révolutionnaires. C'est qu'il voudrait faire porter le tort à toute la littérature classique, comme on l'a vu ailleurs. C'est aussi qu'il veut défendre Rousseau, et tout aussi bien Diderot pour qui il professera toujours une profonde admiration (1).

(1) Cf. notre chapitre sur *Nodier conteur*.

De Rousseau, il admire plus que jamais le style enchanteur, qu'il ne savait pas goûter au même point, comme nous l'avons vu, quand il versifiait ses déclamations. « On ne persuadera jamais, continue-t-il, à la postérité que l'homme qui regrettait si amèrement de n'avoir pas vécu du temps de Fénelon pour être son valet de chambre aurait pu devenir dans une révolution le vicaire de Robespierre ». A propos des *Contes moraux*, il met dans la balance « les rêveries ténébreuses des Anglais et des Allemands » et d'autre part « les insipides fadeurs d'une galanterie précieuse, le marivaudage et le jargon ». Il condamne les unes et les autres pour sauver le seul Rousseau .

« C'est, dans le fait, un grand malheur que de former des Werther, mais que penser d'une école littéraire qui se prétendait philosophe et qui formait des Valmont, et des Lovelace? On a déjà souvent remarqué que les philosophes du XVIII^e^ siècle, Rousseau lui seul excepté, avaient un extrême penchant à flétrir, à décolorer l'amour parce que cette passion est de toutes les passions humaines, celle qui se rapproche le plus du sentiment religieux »

On s'oriente facilement dans ces contradictions apparentes. Nodier blâme le libertinage. C'est pour défendre avant tout la *sensibilité*. Elle est représentée essentiellement par Rousseau, Rousseau restera donc pour lui un maître, encore qu'il ait vécu dans ce siècle honni. En 1832, il découvrira Diderot, l'un de ses maîtres dans l'art du conte. Voilà les deux figures du XVIII^e^ siècle pour lesquelles son romantisme aura une affinité croissante.

IX

Nodier, malgré la condamnation d'ensemble (Rousseau et Diderot exceptés) qu'il avait portée sur le XVIII^e^ siècle, devait montrer quelque complaisance pour la période qu'il convenait de renier pour créer du nouveau. Il accepta de patronner et de louer quelques rééditions avec son art bien connu de fabricant de « prospectus », aux gages des libraires. Il ne les admettait pourtant pas toutes indistinctement « Je ne conseillerai à personne écrivait-il un jour (*Quotidienne* 26 janvier 1826) de réimprimer Dorat, cette langue raffinée des boudoirs, cette poésie de mots si avare de pensées, si prodigue de riens sonores, cet art merveilleux d'occuper les oreilles sans parler à l'esprit ni au cœur, ce luxe d'images fleuries et d'antithèses coquettes qui faisaient le bonheur de nos vénérables aïeules, tout cela paraît passé sans retour comme leurs vertugadins et leurs falbalas. Les rééditions lui paraissaient un signe sûr des goûts du jour « On a oublié Dorat et Saint-Lambert ; remarquait-il, mais on réimprime Loyse Labbé — Les vers musqués sont passés de mode comme les amours roses ».

Nous conformant à ses propres indications, nous pourrons rechercher dans ses préfaces ce qu'il jugeait digne de survivre. Le premier travail d'édition auquel il ait donné ses soins fut la publication *du Parrain Magnifique poème en dix chants, ouvrage posthume de Gresset.* C'était en 1810 et Nodier auprès du chevalier Croft laissait croître son goût pour l'érudition et la philologie. Ils préparèrent ensemble le texte dont ils avaient retrouvé l'original et Nodier rédigea une préface anonyme et toute en prétéritions (1).

En 1839 Nodier préfaçant une édition de Gresset fut plus explicite et fit précéder son anthologie, assez stricte puisqu'elle ne renferme pas même la *Chartreuse*, d'une remarquable notice. Il le loua d'avoir su, avec un instinct heureux, reconnaître les limites de son talent. S'il eût débuté, disait-il, par la traduction des *Bucoliques*, la tragédie d'*Edouard* ou le drame de *Sydney*, sa carrière eût été manquée. Il reconnaissait, dans le poème de début que fut *Ver-Vert* le chef-d'œuvre d'un genre minime, mais relevé par la perfection du travail, par l'entente de la composition, l'harmonie des parties et le fini des détails. Il n'y faudrait chercher ni l'invention, ni le mouvement, ni la poésie, mais il est représentatif du goût de son temps, et il est parfait à cet égard.

« C'était la juste expression d'une époque à nulle autre pareille, du siècle d'or de la bagatelle et des riens du peuple enfant, frivole et dissipé, qui apprenait à connaître l'histoire dans les romans de Voltaire, les mœurs dans les romans de Marivaux, l'amour dans les romans de Crébillon ; de cette société qui finissait dans une orgie comme la cour de Balthazar... Ver-Vert était la seule Iliade réservée à une nation qui s'en va. Cet état de choses est réellement déplorable à retracer, mais le poème est fort joli ».

Passe encore pour cette défense d'un auteur de second rang, pour lequel son habitude des réhabilitations peut lui donner un faible, mais que penser de cet éloge hyperbolique placé en préface à une édition du *Temple de Gnide*, datée de 1824 : « On n'essaiera pas d'apprécier ici, disait-il le prodigieux talent de Montesquieu. Les anciens avaient représenté un satyre qui mesurait avec un thyrse Polyphème endormi, et il faut en effet quelque chose du cynisme d'un satyre pour entreprendre de mesurer les géants ». Parler avec cette humilité de l'auteur de l'*Esprit des lois*, passe encore, mais du promeneur au

(1) Le Parrain Magnifique poème en dix chants ouvrage posthume de Gresset. A Paris, chez Ant. Aug. Renouard. MDCCCX. — in-8° 93 p. Cf. dans Estignard, p. 97 l'aveu de la collaboration de Nodier. M. de Beauvillé, *Poésies inédites de Gresset*, p., 1863, défend Nodier et Croft du grief que leur adressait Cayrol, auteur d'un *Essai sur Gresset*, d'avoir « arrangé » ces inédits.

jardin secret du temple de Gnide n'est-ce pas le souffle revenu d'une jeunesse mal étouffée ?

En 1838 il parlera sur un ton plus juste des *Fables de Florian*. « Son style habituel, dit Nodier, n'est ni flasque ni languissant, mais il a cette mollesse qu'on appelle volontiers de la douceur. Sa période, correcte et nombreuse d'ailleurs, tombe à l'oreille avec grâce, mais il est extrêmement rare qu'elle laisse quelque idée saisissante à l'esprit. Elle ne prend pas l'âme de haute lutte ».

Ces termes ne pourraient-ils pas servir aussi à qualifier le style de Nodier ? N'a-t-on pas ici une formule qui nous aide à distinguer par quel côté Nodier demeure un peu un homme du XVIII^e^ siècle ?

Il en resta aussi, semble-t-il, par son goût persistant pour les œuvres de Meusnier de Querlon. Dans les *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque* (1) (1829) il envisageait les *Soupers de Daphné* et les *Dortoirs de Lacédémone* en tant que pamphlets, et reproduisait avec un plaisir visible la clé qu'il avait trouvée imprimée à la suite de son exemplaire de 1740. Du caractère de l'ouvrage même, il ne disait rien. Mais lorsqu'en 1834 il joignit au *Bulletin du Bibliophile* sa jolie série de dissertations érudites, il mit au premier rang des livres qu'il aimait, ceux de Meusnier de Querlon, les louant au détriment de l'œuvre de Laclos. Dans les deux opuscules intitulés *De Quelques Livres Satyriques et de leur Clef*, il estimait que seuls, de mauvais esprits peuvent trouver remarquables *les Liaisons dangereuses*, livre déplorable à son gré, au point de vue moral, et enfin « œuvre de style si l'on veut, mais d'un style si affecté, si maniéré, si faux qu'il révèle tout au plus dans son auteur ce qu'il fallait de vide dans le cœur et d'aptitude au jargon pour en faire le Lycophron des ruelles ». Sur les ruines de cette réputation ainsi mise à mal, il édifiait l'éloge des *Soupers de Daphné* « satyre toute parfumée de fleurs attiques ». Passant rapidement sur le point d'érudition que son titre annonçait il se bornait à une appréciation littéraire.

« J'aime d'ailleurs disait-il, à dire un mot de Querlon, le seul des littérateurs du dix-huitième siècle pour lequel je puisse avouer sans orgueil quelque sympathie d'étude ou de destinée. C'était un honnête homme, formé à de bonnes et utiles recherches qu'il savait résumer dans un bon style, et que j'approuverais en tous points, si la manie des raretés philologiques n'avait quelquefois entraîné cet esprit naïf à l'exploration de certains auteurs que la décence condamne. Lorsqu'il s'agit d'une langue morte, c'est un petit défaut dans lequel l'abbé de Rancé et le grand-aumônier Jacques Amyot étaient tombés avant lui. L'habitude du travail, si précieux pour les langues, le conduisit presque malgré lui à une imitation de Pétrone où il ne manque que le nerf éloquent et le cynisme du modèle ; les *Soupers*

(1) *Mélanges tirés*... Chap. VII, p. 90.

de Daphné sont un véritable festin de Trimalcion, accommodé à nos mœurs, et qui se ressent de l'urbanité de la bonne compagnie et de la politesse de la cour. Ces obscénités élégantes ne méritent pas plus d'indulgence que les autres, mais elles auront beaucoup de prix un jour pour les linguistes. Les *Soupers de Daphné* sont un joli pastiche français du Satyricon, et c'est comme cela qu'il faut les voir ».

L'auteur du pastiche qu'est *Smarra* louait celui de cet autre pastiche que sont les *Soupers.*

On peut considérer cet essai de mise en lumière à l'égard d'un auteur oublié comme le dernier état du jugement de Nodier à l'égard de la littérature du XVIII^e^ siècle. La qualité du style est toujours à ses yeux un mérite suprême qui fait tout pardonner. Si son admiration pour les formes de la sensibilité, son engouement pour certaines modes sont remplacés finalement par un certain dessèchement, le culte des belles lettres demeure en lui comme un adoucissement dernier, une mission qu'il accomplit sans austérité mais avec une foi certaine. C'est un des points par où son influence survit. Paul Lacroix par exemple réédita Meusnier de Querlon et un érudit Maurice Tourneux, donna en 1886 une reproduction des *Soupers.*

Paul Féval, utilisant une conversation de Nodier relatée dans la biographie écrite par M^me^ Mennessier, intitula le *Premier amour de Charles Nodier*, le récit de la mésaventure du jeune bisontin recevant une fessée en réponse à une déclaration trop précoce. L'auteur de de romans de cape et d'épée pastichait, en le dépouillant de tout libertinage, le jeune railleur du *Dernier Chapitre* (1).

En relisant les rééditions de Denon, de Meusnier de Querlon que la mémoire ou les goûts de Nodier ont suscitées, et en parcourant l'historiette de Paul Féval, on se rendra compte que Nodier, malgré qu'il en eût tout d'abord, contribua à faire survivre un certain ton de raillerie fine ou un genre de pastiche qui prolongent après lui l'influence du XVIII^e^ siècle. Aux vicissitudes de son goût, à ses tentatives pour renier toute parenté avec ce siècle dédaigné des romantiques, il convenait d'ajouter cette manière d'attestation. Elle démontre, pour ce qui le concerne, qu'une partie de la veine littéraire du XVIII^e^ siècle s'est infiltrée dans le romantisme. Et il sera utile que les érudits la démêlent chez Victor Hugo, Lamartine ou Vigny comme on l'a fait déjà pour Musset, continuateur de Carmontelle.

(1) Maurice Tourneux a réédité le *Premier amour de Charles Nodier.* Dans sa préface il retrace l'histoire du récit de Féval avec ses remaniements et changements de titre.

Chapitre III. — Origines et caractère du sentiment de la nature chez Nodier

I. Influences de Girod, Luczot, etc. Nodier botaniste et entomologiste. — II. Premières utilisations littéraires. Le sentiment et la connaissance de la nature jusqu'au Peintre de Saltzbourg. — III. L'épanouissement dans les souvenirs de la Révolution et les Souvenirs de Jeunesse. — IV. L'examen critique des lettres à Julie ; glorification de l'insecte. — V. Les animaux fantastiques. — Limite du sens de la nature chez Nodier.

Si les romantiques ne sont point les seuls écrivains qui aient vu dans l'observation des paysages une source d'inspiration et, pour ainsi dire un musée de décors pour la représentation des agitations de l'âme, l'enthousiasme qu'ils éprouvèrent devant le monde végétal et les colorations changeantes de notre planète constitue un de leurs traits les plus significatifs. Depuis l'heure où Chateaubriand prête à la nature un frémissement qu'il apparente à ses propres émotions, jusqu'au jour ou Vigny se détourne d'elle comme de l'amante qui l'a déçu, presque tous les représentants de cette école littéraire ont dû aux descriptions, à la tendance animiste avec laquelle ils interprétaient le monde extérieur, une part appréciable de leurs meilleurs succès. M. Mornet a démontré d'une manière définitive que l'épanouissement de ce sentiment au XIX^e^ siècle, avait été préparé par la curiosité et l'engouement dont la littérature du XVIII^e^ nous a laissé d'innombrables témoignages. Le succès de ce travail a suscité des tentatives analogues pour faire remonter au XVII^e^ siècle l'origine du culte de la nature. Il faut bien reconnaître cependant que si un La Fontaine a montré en face d'elle une patience et une curiosité dignes d'un naturaliste, que si un Théophile et un Saint-Amant ont été doués d'un talent descriptif appréciable, la plupart des esprits de ce temps-là auraient condamné l'enthousiasme dans le sentiment de la nature comme ils l'ont fait pour les violences de la passion amoureuse. L'étude du sentiment de la nature chez les romantiques demeure donc comme l'un des moyens de préciser leurs caractéristiques et leurs mérites de renouvellement, bien plutôt que de retrouver leurs adaptations d'un thème éternel de la littérature. Le cas de Nodier à une raison de plus de s'imposer à nous. Il n'est pas seulement au nombre de ceux qui ont eu la plus riche palette, il réunit en lui les caractères des deux siècles dans son attitude en face de la

nature. Naturaliste comme le voulut la mode du XVIII[e] siècle, il observa et décrivit la nature avec quelques uns des dons du peintre ou du musicien qui aidèrent les romantiques à porter à une perfection jusque là inconnue, l'art de la description. (1)

I

Le recueil Estignard de la correspondance de Nodier commence par deux lettres où se manifeste un vif sentiment de la nature. Mais il ne faut pas, comme le propose cet éditeur les faire remonter à 1796. Elles doivent être, comme le veut M. Magnin, de 1798. Elles ne sont donc pas le premier témoignage de l'exaltation de Nodier en face de la nature.

Avant de goûter l'ensemble d'un paysage, il a appris à se baisser, à regarder sur le sol, la vie frémissante et laborieuse des insectes. A l'en croire ce serait dès 1792 qu'il eut cette curiosité.

« De tous les alphabets écrits ou rationnels dit-il dans les *Souvenirs de Jeunesse*, que j'essayais de déchiffrer il n'y en avait point qui m'inspirât tant de ferveur que celui de la nature. Il me semblait déjà, car je n'ai pas changé d'opinion, que l'étude approfondie des faits de la création était plus digne qu'aucune autre d'exercer une saine intelligence et que le reste n'était guère bon qu'à occuper les loisirs futiles ou extravagants des peuples dégénérés. Un séjour de quelques semaines chez un bon ministre de Vindenhein, en Alsace, fort amateur de papillons, m'avait aidé à soulever le voile le plus grossier de cette belle Isis, dont les secrets délicieux devaient mêler tant de charmes, quelques années après, aux misères de mon exil. J'étais rentré dans mes montagnes, le filet de gaze à la main, la boîte de fer-blanc doublée de liège dans la poche, la loupe et la pelote en sautoir, riche et fier de quelques lambeaux d'une nomenclature hasardée qui m'initiait du moins au langage de notre univers ou je pourrais marcher le cœur libre, la tête haute et les coudées franches..... »

Il semble qu'on puisse placer vers 1793 le début de ses relations bien plus décisives à cet égard avec Girod, mentionnées avec de longues citations par M[me] Mennessier et M. Magnin. Girod avait fait sa carrière dans l'armée du génie. Il avait séjourné aux Antilles et à St-Domingue, et lorsque âgé de 42 ans, il revint à Besançon en 1792, il avait dû rapporter de ces lointains voyages un sentiment des beautés

(1) Le sentiment de la nature chez les romantiques est un des sujets favoris parmi les auteurs de dissertations allemandes. Cf. Stroloke (Fritz) *Das Tônende in der Natur beiden franzosischen Romantikern Konigsberg*, 1910 — Müller (F.) *Die Landschaffsschilderung in der erzühlenden Dichtungen Chateaubriand's*, Kiel 1905. — Barth (Paul). — *Die Natur schilderung in Senancour's Obermann* Halle, 1911 — Enfin sur Nodier : Fach (Theodor) — *Die Natur schilderung bei Charles Nodier*, Halle, 1912. C'est surtout un travail de statistique.

de la nature avivé par l'exotisme et les splendeurs tropicales (1). Il composa des études géographiques ou d'histoire naturelle plus spécialement consacrées à sa région d'origine. .

Le charmant récit de *Séraphine*, presque exclusivement rempli des souvenirs de Nodier entomologiste fait une large place à Girod et à son influence. Il fut pour Nodier l'exemple d'un personnage en parfait contraste avec les énergumènes qui s'agitaient autour de lui. Non content de ne prendre point part aux palabres et aux réunions où chacun se grisait d'une éloquence vite et facilement acquise, il vécut à l'écart comme un sage, un pessimiste, un disciple de Lucrèce. Son goût pour la précision l'empêcha sans doute de se consacrer exclusivement à la philosophie. Il lui sembla que les sciences de la nature préparaient utilement à l'interprétation de l'univers par le groupement d'un grand nombre de faits précis et d'analyses des infiniments petits. « Toujours prêt à éclairer l'ignorance, à ménager l'erreur, à respecter la conviction, à compatir à la folie, il vous aurait rappelé Platon, Fénelon ou Malesherbes ». Considéré comme suspect à cause de sa modération, il ne fut pourtant pas trop maltraité puisque l'on se contenta d'un exil à Novilars, éloigné seulement de deux lieues. M. Magnin fixe le séjour que Nodier y fit entre les dates de mai et août 1794 (p. 23). On trouvera dans son livre toutes les indications utiles sur la résidence du sage et de son disciple. Mais ce que l'on sait de leurs rapports est toujours puisé dans *Séraphine*, dont à défaut d'autres sources, il faut bien accepter les indications.

« Une table dit Nodier, portait tous nos ustensiles de travail et d'observations journalières, les pinces, les scalpels, les ciseaux, les poinçons, les loupes, les lentilles, les microscopes, les étoupes, les yeux d'émail, le fil de fer, les épingles, les goupilles, le papier gris, les acides et les briquets, pièces indispensables s'il en fut jamais, d'un équipage de naturaliste ; c'est là qu'on analysait qu'on disséquait, qu'on empaillait les animaux ; c'est là que l'on comptait les articles du tarse ou les parties de la bouche d'un insecte imperceptibles à l'œil nu, les étamines ou les divisions du stigmate d'un végétal... c'était le modeste laboratoire où venaient se révéler l'un après l'autre tous les secrets de la nature ».

Nodier ne se contentait point de l'observation directe et de l'expérimentation. Il cherchait aussi à tirer profit des savants ouvrages que Girod avaient placés sur trois rayons à côté de quelques chefs d'œuvres de la poésie, du roman ou de la philosophie. « Nos auteurs usuels étaient, dit Nodier, le *Systema naturae*, le grave Fabricius,

(1) Cf. aussi sur Girod une étude de M. Estignard dans les *Portraits franc-comtois* T. I., pp. 198-246. Nous n'avons pu malheureusement consulter ses études philosophiques qui ne se trouvent pas à la Bibliothèque Nationale.

le bon Geoffroy, l'ingénieux Bergman, Lavoisier, Fourcroy, Berthollet, Macquer l'éclectique et Bernardin de Saint-Pierre le poète (1) ».

Girod qui était ami de la précision et de l'équilibre autant que Nodier était déjà enthousiaste et indiscipliné, tenta de mettre un peu d'ordre dans son esprit en lui enseignant les mathématiques, mais Nodier n'y sut prendre goût. Et si les lettres de Nodier à Girod nous montrent l'admiration et la reconnaissance de l'élève se prolongeant pendant de longues années, on y aperçoit cependant un certain contraste entre leurs deux natures. Et Girod semble s'étonner parfois des manifestations trop vives du zèle ou de l'amitié de Nodier. Weiss, Girod et de Bry forment donc bien comme un trio de sages qui ont laissé dans son caractère des velléités de prudence et de modération.

François-Marie-Julien Luczot de la Thébaudais, que les amis de Nodier nomment seulement Luczot, était né en 1769; il avait fait ses études à l'Ecole des Ponts et Chaussées de Bretagne. Nommé ingénieur ordinaire à Besançon, il y arriva en 1793 et dut se lier peu de temps après avec Nodier et le groupe de ses amis. Ce jeune savant ne s'est guère signalé à l'attention de la postérité que par sa collaboration avec Nodier. Sur sa tournure d'esprit, nous n'avons point de précisions et Nodier ne lui fait point place dans ses *Souvenirs*, il est pourtant souvent question de lui dans la correspondance qui embrasse la période comprise entre l'an V et l'an VII publiée dans le *Bulletin du Bibliophile* en 1860. M. Magnin ayant rapporté sur Luczot l'essentiel de ce que l'on en sait il nous suffira de renvoyer ici à son savant ouvrage (p. 34).

(1) Le *Systema naturae est* avec les *Fundamenta botanicœ* et les *Genera Plantarum* parmi les travaux essentiels du célèbre suédois Linné. — Fabricius (Jean Chrétien), entomologiste danois (1743-1807) disciple de Linné, a proposé une classification des insectes d'après les pièces buccales qui n'a pas été adoptée. — Geoffroy (Etienne-Louis), 1725-1810, médecin et naturaliste, connu aussi par des essais de classification. Il s'appuie surtout sur l'observation du tarse. Nodier feuilleta souvent son *Histoire abrégée des insectes qui se trouve aux environs de Paris, dans laquelle ses animaux sont rangés suivant un ordre méthodique* (1770).

Bergman (Olor) (1734-1784) chimiste suédois qui s'est occupé des insectes, des sangsues, de l'attraction générale, de la métallurgie. Il a donné une classification chimique des minéraux. Nodier a dû utiliser ses *Observationes minéralogiae* et son *Manuel du minéralogiste.*

Lavoisier (Antoine-Laurent) (1743-1794) a publié surtout des travaux de chimie puis de physiologie. Il a étudié surtout la transpiration des animaux, la nature de l'eau, le diamant, la combustion du phosphore, etc, Fourcroy (Antoine-Francois, Cte de) chimiste (1755-1809) a publié *Système des Connaissances chimiques, Méthode de Nomenclature chimique, Essai sur la Phlogistique et les Acides.* — Berthollet (Claude-Louis, 1748-1822) chimiste, d'abord attaché à l'ancienne chimie, il se convertit en 1785 au système de Lavoisier. Il a publié des *Recherches sur la nature des substances animales.* Ses autres travaux sont postérieurs à cette période de la vie de Nodier.

Macquer (Pierre-Joseph, 1718-1784), médecin, se consacra à la chimie. Il a publié *Plan d'un Cours de Chimie expérimentale et raisonnée* (1757), *Dictionnaire de chimie, contenant la théorie et la pratique de cet art* (1766), *Manuel du Naturaliste,* avec Duchesne (1771).

Les deux amis suivirent en 1796 et 1797 les cours de l'Ecole Centrale du Doubs, où de Besses, donnait un enseignement de grande valeur. Il avait organisé un jardin botanique où le zèle des élèves trouvait un stimulant.

Dans les années 1796 et 1797 Nodier et Luczot travaillèrent souvent ensemble. Il semble que Nodier se soit plus spécialement chargé de la rédaction. La première œuvre qui en résulta est demeurée manuscrite. On en trouvera la description dans l'ouvrage de M. Magnin, (p. 125) en voici du moins le titre :

Descriptions succintes des insectes qui se trouvent aux environs de Paris que M. Geoffroy a omis dans sa méthode, traduite en langue vulgaire de l'Entomologia parisiensis de M. Fourcroy, premier et second article. Augmentées de plusieurs espèces nouvellement reconnues dans la ci-devant Franche-Comté qui paraissent particulières à ce climat et dont quelques unes sont absolument ignorées des entomologistes. Par Charles Nodier, Besançon 1797.

Nodier, nous apprend M. Magnin, donne pour nouvelles des variétés identifiées déjà. Le jeune observateur, encore inexpérimenté, mal outillé surtout, possédait cependant, dès cette époque « l'acuité d'observation du véritable naturaliste ». Enfin il annonce dans sa préface un ouvrage qui donnera « avant l'espace de deux ans... la peinture succinte de tous les insectes inconnus des deux premiers articles que notre province renferme ». Il n'a point publié cet ouvrage, du moins l'on a retrouvé une *Dissertation sur l'Usage des Antennes dans les Insectes et sur l'Organe de l'Ouïe dans les mêmes Animaux.* Il la signa avec Luczot et la confia à l'imprimeur Briot en la sixième année républicaine, c'est-à-dire vers la fin de 1797 ou en 1798. Outre « le joli mérite de rédaction » dont il s'est vanté lui-même, pour ce qui concerne cette époque, il a, malgré son âge, un ton d'autorité qui témoigne de la maitrise qu'il pense posséder en ces matières. Son exposé est ingénieux et séduisant, Nodier préconise vivement l'observation en plein air :

« Nous devons le remarquer ici, dit-il : on a trop étudié les insectes dans les collections et trop peu observé dans la nature. On apprend plus de choses nouvelles en une heure, au sein de la campagne, que pendant des années dans ces immenses tombeaux ; et essayer de faire l'histoire des choses sur ces tristes restes de leur vie passée, c'est comme si l'on entreprenait l'histoire des grands hommes parce qu'on a sous les yeux leurs portraits ».

En se conformant à cette méthode, il a vu le cloporte armadille se replier sur lui-même quand on l'approche, la cistelle imiter l'état de mort par son immobilité subite, « le gribouri se laisser tomber des feuilles sur lesquelles il est posé, dans l'épaisseur du gazon ». D'autres

opuscules de Nodier pourront donner aux naturalistes des preuves plus étendues de son savoir. Il n'est pas une de ses brèves monographies qui nous intéresse ici plus que cette *Dissertation* : nous y voyons dès 1797 comment la culture scientifique, l'observation méthodique pourront contribuer à rendre son style si coloré.

Il n'y a presque rien au contraire à retenir pour nous de sa *Bibliographie entomologique* parue en 1800. Nodier y mêle d'une manière assez significative déjà la bibliophilie avec la curiosité scientifique. Il se soucie des meilleures éditions, il juge avec complaisance des figures ; il évalue la qualité des traductions et des contrefaçons. Il prélude au procédé qu'il mettra en vogue et qui consiste à publier, sous le titre de *Mélanges* les notes marginales dont il orne ses livres ou qu'il classe dans ses cartons.

Ce qui est à noter aussi, c'est qu'il donne dans sa *cinquième section* (p. 62, 64) une liste des poèmes ou travaux littéraires ayant les insectes pour sujet : un dialogue de Joannis du Choul, sur les fourmis, les mouches, les araignées et les papillons (1556) ; une traduction latine de la *Fourmi* de Ronsard et du papillon de Belleau (1572) des poèmes de Perrin sur divers insectes (1645) un recueil de divers poèmes sur la puce (1583). Une églogue de Daniel Huet sur le ver luisant (1709).

Vers 1812, Nodier se remit à l'histoire naturelle. Il avait alors poussé très loin la rédaction de deux ouvrages malheureusement perdus, et qui n'étaient autres qu'une reprise de ceux qu'il avait annoncés dans sa *Bibliographie entomologique* comme étant en préparation. Il modifie légèrement les titres. *L'Histoire des Insectes* devient *Museum Entomologicum, Eleutherata Jurae et Alpium fere complectens* (traduction de M. Magnin : Jean-Emmanuel-Charles Nodier. Membre des Académies d'Amiens, de Besançon, etc. *Musée entomologique contenant presque tous les Eleuthérates du Jura et des Alpes*). — Le volume intitulé autrefois *Hospita florida insectorum, seu, Harmoniæ botano-entomologicæ*, sera maintenant dénommé en français *Les Harmonies de l'entomologie avec la Botanique*, ne gardant que la seconde partie de son titre (1).

A ce moment il songe à se consacrer uniquement à l'histoire naturelle.

« Si je finis cet ouvrage peu important, dit-il des *Harmonies*, qui n'aura d'ailleurs aucun rapport avec ceux dont tu me parles car il serait purement poétique et pittoresque, ce sera à mes moments perdus, et je n'en perds guère, mais j'ai besoin d'amasser des idées, et surtout de me faire un système d'entomologie un peu per-

(1) M. Magnin se trompe lorsqu'il distingue *les Eleuthérates des Alpes et du Mont Jura* du *Musée entomologique contenant presque toutes les Eleuthérates du Jura et des Alpes*. Cf. lettre du 11 juillet 1811 dans Man. 1416 et Estignard pp. 124, 128.

fectionné. Dans quelques mois je n'aurai probablement point d'autre étude que l'histoire naturelle, et point d'autre guide que ma mémoire. Il est donc à propos que je l'exerce et que je l'enrichisse autant que je puis ». (Mss 1416 fol. 151).

Plus tard encore dans les *Voyages pittoresques*, dans *la Promenade de Dieppe*, dans son *Examen des lettres à Julie*, il sacrifiera à cette première passion. Là comme dans le domaine purement littéraire il donnera la preuve d'une survivance de l'esprit du XVIII[e] siècle. Mais nous allons voir qu'il acquerra un talent descriptif, où l'émotion en face de la nature apparaîtra comme un trait nettement romantique.

II

Si Nodier en vient à utiliser ses connaissances de naturaliste dans son œuvre littéraire, c'est avec un certain retard. Sa correspondance, c'est vrai, manifeste très vite d'un certain lyrisme à cet égard, mais dans le roman comme dans la poésie, il laisse passer un certain temps avant d'assimiler, de faire apparaître son savoir. Les influences de Werther, d'Ossian, de Sterne venues du monde littéraire passent, semble-t-il, avec plus de facilité dans son style. Ainsi les descriptions des *Essais littéraires* sont plus imprégnées de romanesque exotique que de minutie scientifique.

La foudre qui mugit dans le sein des nuages
Se brise en vains éclats.
Tout prend à mes regards une teinte magique
Et des aspects divers.
Quand le soir agrandit l'ombre mélancolique
Des cyprès toujours verds.

Dans *Les Proscrits*, les descriptions paraissent influencées par la lecture de la Bible, plus que par les connaissances en botanique. Dans un chapitre intitulé l'*Ilé sauvage* ne s'attendrait-on pas à trouver plus de descriptions et moins de remarques sur la solitude de l'amitié ? C'est un peu le procédé des *Méditations* de Lamartine où des titres comme *l'Automne*, *le Soir*, *le Vallon* semblent nous annoncer des descriptions et préparent les réflexions philosophiques du poète. On dirait au demeurant, que, dans ce petit roman, Nodier ait visé à insister sur la vie intérieure. Ne dit-il pas à un certain moment : « Pourquoi n'aimé-je plus ni le bruit du ruisseau ni le coucher du soleil, ni les innocents souvenirs de mon enfance, depuis que j'ai ouvert ce livre fatal (Werther) ? il me semble que je suis vêtu de la robe de Nessus » (p 21).

Les descriptions sont le plus souvent très brèves. Il dessine très

rapidement les plaines d'Alsace aperçues d'une chaumière construite sur une hauteur (p. 19). Presque aussitôt il en revient à la vie intérieure car il reconnaît que ce paysage n'est peut-être pas idyllique mais qu'il a « ce charme solennel inspirateur et consolant, qui endort la douleur, ou qui agrandit les forces de la pensée ». Un peu plus loin (p. 25) nous nous attendons à un long développement car le chapitre commence par ces mots : « C'était une nuit poétique... » Il a en tout sept lignes dont deux descriptives ! Ailleurs (p. 38) c'est un très bref orage, quelques rêveries interrogatives devant la nature (p. 42 et 46), mais il n'y a d'attention un peu plus marquée que pour un coucher de soleil (p. 34) et pour l'ancolie (p. 28). On voit que si les *Proscrits* se passent en plein air la part des descriptions y est restreinte.

Il n'en est pas de même dans le *Peintre de Saltzbourg*. A une ou deux années d'intervalle l'attitude de Nodier s'est modifiée, la nature devient presque envahissante. On dirait qu'il a moins de sincérité et d'élan dans la psychologie et que le sentiment de la nature s'y est amplifié d'autant. Presque dès le début, Nodier fait une description d'orage qui fait songer aux ouvertures où les auteurs d'opéra indiquent leurs principaux thèmes. L'une des éphémérides commence ainsi (p. 26) : « La journée a été calme, le ciel pur et pacifique ; mais, à l'instant où le soleil descend dans la pompe occidentale, l'horizon s'est tout à coup enveloppé de nuages comme d'une ceinture, et peu à peu de grandes ténèbres ont dévoré la lumière du crépuscule. » Nodier ne se trahit-il pas dès l'abord comme un virtuose décidé à user de tous ses effets ? On a même l'impression d'une aisance et d'une richesse qui ne tarderont pas à dégénérer en procédés. Il sait décrire avec une simplicité plus heureuse qu'il ne le faisait pour les agitations du ciel « les cylindres veloutés du verbascum, les cloches bleues des campanules des bouquets d'arabette et des touffes d'éclaires dorée ; la jusquiame... avec ses couleurs atres et ses fleurs meurtries » (p. 27).

La manière dont un individu interprète la nature lui paraît donner la mesure de ses facultés. Celui qui n'en sait voir la richesse infinie prouve l'indigence de son âme. Nodier qui, dans les *Proscrits*, donnait la prééminence à la vie intérieure ne la sépare plus maintenant des spectacles du monde. Si d'autres se plaignent de la rareté ou de la monotonie des sensations que suscite la nature, il est plutôt dérouté par leurs nuances infinies et la difficulté qu'il y aurait à les peindre toutes. « L'artiste gémit de l'impuissance de ses ressources... quand il remarque... tant d'aspects mobiles, tant d'expressions variées dans le grand tableau de la superbe création ».

Lorsqu'il nous décrit un paysage matinal avec les changements que le cheminement du soleil apporte d'heure en heure dans la cou-

leur et le dessin de la campagne, dans les occupations des hommes, il use du procédé de Chateaubriand décrivant, avec une souplesse appliquée, les aspects de la savane aux divers moments du jour, dans le *Journal sans date*. Comme lui, il finit par le couplet de bravoure et l'évanouissement des visions en musicalités. « Un seul coup de vent suffit pour tout changer. Toutes les forêts s'inclinent. Tous les saules blanchissent, tous les ruisseaux se rident et tous les échos soupirent. » Même procédé encore pour la nuit, où le son du cor, le tintement de la cloche, l'aboiement du dogue, se substituent aux perceptions plus entachées de cérébralité que fournit la vue, et produisent un premier sommeil de l'esprit.

Le voilà donc initié et presque conduit à la maîtrise par l'influence de Chateaubriand. Dans les *Proscrits*, les descriptions sont à peine esquissées, dans le *Peintre de Saltzbourg* elles tournent déjà au procédé.

Ainsi Nodier, malgré ses connaissances sérieuses en histoire naturelle, ne songeait pas tout d'abord à harmoniser sa sensibilité avec le spectacle du monde, à faire collaborer le naturaliste avec le romancier. Cela ne prouve-t-il pas combien le sentiment de la nature ainsi exalté littérairement est chose peu spontanée ? et combien il faut d'adjuvants pour redonner la vie et l'éclat à une tradition intellectuelle, comme celle de la botanique d'amateur ?

III

Dans les *Souvenirs de Jeunesse* et les *Souvenirs de la Révolution*, Nodier nous montre son sentiment de la nature arrivé à un épanouissement parfait. Sans doute il éprouvait dès longtemps un vif enthousiasme pour les papillons et les fleurs, mais il tire seulement maintenant, de ce genre de curiosités, tout l'effet littéraire dont elles sont susceptibles. Aux brillantes couleurs qu'offrent les jeux de la nature il ajoute les richesses de son imagination. Cette confrontation du monde extérieur et de la vie intérieure donne un des plus brillants résultats auxquels il ait jamais atteint. Son style, arrivé à sa pleine maturité lui fournit un instrument sans quoi tout le reste ne serait rien. Que l'on songe par exemple à ce qui nous serait resté des analyses si souples et si subtiles de Montaigne si sa culture, son tempérament divers et attentif, ne lui avaient permis de se façonner un instrument d'expression aussi parfait ?

Nous savons déjà qu'un prêtre alsacien, celui qu'il appelle « le ministre de Vindenheim » l'initia, avant Girod de Chantrans, aux joies de l'entomologie.

C'est le prétexte à une manifestation presque mystique de cette curiosité en face des Créations naturelles (1).

« Dieu sait avec quelle vivacité je m'informai de ces curieuses merveilles. Il me semble que je vois encore d'ici ces magnifiques lychnées qui renferment sous une mante modeste et obscure, de riches draperies de pourpre, ces terribles sphynx-atropos dont le dos est empreint d'une tête de mort monté sur des os en sautoir et ces brillants petits argus, propres à l'Alsace, dont les ailes sont glacées d'une couche de laque ou relevées d'une incrustation de lapis solides et resplendissantes à la vue comme du cristal ».

C'est dans le chapitre intitulé *Suites d'un Mandat d'arrêt* (II. 84) que nous trouvons l'exemple le plus complet de cette assimilation littéraire de l'entomologie. Sa description de la vallée de Courlans dans le Jura nous montre l'utilisation des données précises par « l'ivresse du poète ».

« Il n'y avait pas une plante qui ne portât un bouquet épanoui comme pour une fête, et le peintre le plus coquet n'aurait pas mieux réglé leur merveilleux assortiment. C'étaient des salicaires violettes à grappes flottantes, des angéliques ombragées de blancs parasols, des lampettes aux longs pétales rosés dont le limbe était découpé comme un ruban, des renoncules à la coupe d'or glacée d'un vif émail, des leucanthèmes aux rayons d'argent, des brises aux balles suspendues en grelots, et qui selon le caprice d'un air doux, relevaient tour à tour leurs fronts mobiles frappés de reflets soyeux... Mes insectes chéris ne manquaient pas plus à cette solennité que si elle avait été faite pour moi : pendant que mes regards étaient fixés avec attendrissement sur une touffe d'ancolie qui penchait tristement ses corolles superbes comme autant de diadèmes chargés de grenats syriens, je vis s'y abattre une volée de ces brillants *cérambiques* à la robe d'un rouge de pourpre qui n'habitent dans tout l'est de la France que cette unique région, sur une zone étroite de quatre ou cinq lieues de longueur. Jamais la magnifique lamie de Kaelher ne s'était offerte à mes yeux et je l'appelais par un cri d'enthousiasme et d'admiration... »

Dans *Séraphine* l'émotion finit par déborder les données précises. Qu'on en juge par ces lignes :

« Il reposait éblouissant comme une escarboucle tombée de l'aigrette du Mogol. Prenez garde à son nom s'il vous plaît : c'était le *carabus auronitens* lui-même ! Je me souviens qu'il me fascina un moment de sa lumière, et que ma main tremblait d'une telle émotion qu'il fallut m'y prendre à plusieurs fois pour m'en emparer ». (2)

Cet enthousiasme fait rayonner de poésie les vocables enchassés aussi bien que les sentiments évoqués. Les conferves, les byssus, les eumolpes, les chrysomèles, l'hydrophile, les donacies, les cerfs-volants,

(1) *Souv. de la Révol.* Ed. Charpentier, I, 55.

(2) *Souvenirs de jeunesse.* Ed. Charpentier, p. 15-20.

les priones éclatent comme des pierres précieuses ou des bijoux offerts par la nature à son visiteur plein d'émotion.

Nodier va comme à un amoureux rendez-vous ou à une recherche passionnante à la rencontre des « élégants attelabes d'un rouge de laque si semblable aux graines d'Amérique dont les sauvages font des colliers ». Et il part avec des allures de fantaisie shakespearienne, avec les ardeurs d'un Don Quichotte adolescent vers « la plantation de jeunes saules ou le grand capricorne musqué venait déployer les richesses de son armure d'aventurine, et répandre ses parfums d'ambre et de rose ; la flaque d'eau voilée de nénufars aux larges tulipes et de petites renoncules aux boutons d'argent, où nageait le ditique aplati comme un bac ».

Suivant le procédé scientifique qui consiste à remplacer, à un moment donné une formule par sa valeur, il fait suivre chacun des noms qui le séduit d'une brève description de l'insecte désigné. On songe encore à un développement, à une glose d'épithètes homériques, en présence d'une énumération où apparaissent tant de noms antiques (p. 18). C'est une sorte de défilé de héros et de dieux, qu'il estime lui-même féerique. Il est parvenu en effet à grouper toute une série d'insectes dont les noms sont tirés de la légende grecque. Et il aboutit, de son aveu, à une sorte de mythologie : « les nomenclatures elles-mêmes, dit-il, œuvre d'un génie tout poétique et, qui sont probablement la dernière poésie du genre humain, ont un charme inexprimable à cet âge d'imagination où la fable et l'histoire n'ont pas encore perdu leur prestige ». Et ce prestige reparaît dans l'énumération où il se complaît. C'est le *Chevalier Grec* et le *Troyen*, c'est le *Machaon* avec sa cote de mailles, ce sont les papillons appelés bergers à cause de leurs vêtements rustiques et qu'un savant muni de souvenirs bucoliques a distingués en Tityre, Myrtil, Coridon. C'est encore Argus, Roi des pâturages et puis la danse des divinités champêtres qui groupe Silène et les Satyres, les Sylvains et les Nymphes. Les dieux à leur tour sont représentés avec Mars revêtu d'une cuirasse, Vulcain « flamboyant de lingots d'un rouge ardent comme le fer dans la fournaise », Apollon enfin. Toute cette mythologie donne à son esprit les joies qu'il reprochera à la science moderne d'étouffer.

Il attribue à l'habitude des nomenclatures la principale originalité, ou, si l'on veut, le principal vice de son style : la fréquence des « phrases concises et descriptives, hérissées d'ablatifs comme celles de Linné ». *(Romans*, p. 17*)*. On peut l'admettre à condition de noter qu'il voit un autre jour dans la lecture d'Amyot l'origine de son style chargé « d'incises ».

N'a-t-il pas au demeurant, montré les traités savants et le fameux *Plutarque* voisinant sur sa table de travail, chez Girod ? Si ces deux

influences se sont mêlées pour contribuer à l'originalité de sa langue, le goût de l'archaïsme et la culture scientifique en viennent à former de manière concordante cet esprit si souvent paradoxal.

Dans *Thérèse, (Romans*, p. 44*)* il reprendra encore cette question d'influences, mais à la fin, avec sa coutume de faire succéder l'ironie à l'enthousiasme, il raillera la manie des descriptions comme il s'est moqué des aventures sentimentales. D'après l'auteur de *Lucrèce et Jeannette*, c'est se comporter en provincial que d'admirer la nature.

« Lucrèce idolâtrait les beautés de la nature, et ne trouvait jamais trop long le temps passé à les contempler. Nous nous arrêtames à Brie-Comte Robert.

— les beautés de la nature à Brie-Comte-Robert ! où l'enthousiasme va-t-il se nicher ?

.....

Et puis le clair de lune a quelque chose de si velouté à Nangis !... Il faudrait plaindre le cœur insensible qui ne palpite pas d'une tendre émotion à la vue de ces plaines délicieuses de Nogent... Quant aux promenades poétiques de la moderne Troyes, elles sont presqu'aussi classiques dans les mémoires des voyageurs que les bosquets des rives du Simoïs... »

Et ailleurs, à propos de l'éloquence révolutionnaire *(Souvenirs de la Révol.* I, p. 276) il considère comme un signe de décadence ce genre de sentimentalisme. Vergniaud remarque-t-il, faisait une large place dans ses compositions aux images naturelles et aux peintures de la campagne. « Il a cela de commun, ajoute Nodier, avec tous les beaux génies qui sont arrivés à l'époque de la décadence des peuples ou de leur renouvellement. Leur caractère dominant est une mélancolie douce et timide, qui n'aspire qu'à la solitude rêveuse du désert ou au sommeil tranquille du tombeau ».

Là encore c'était renier brusquement un thème pour lequel il venait de porter l'enthousiasme jusqu'à l'épuisement.

IV

En 1832 encore parut dans le *Temps* (26 fév. et 8 mars) un *Examen critique des lettres à Julie sur l'entomologie par F. Mulsant* (1). On y voit surtout un singulier éloge de l'insecte, parmi des digressions bien inattendues sur les environs de Paris, le philosophe Naigeon, une jolie anglaise rencontrée à Marseille.

En ce qui concerne les insectes, sujet principal de cette étude, Nodier ne se fait point faute de renouveler les descriptions délicieuses qu'il a données de leurs armes et de leur couleur. Il jette à profusion

(1) On a fait de ce compte-rendu un tirage à part. C'est à cette brochure que nous renvoyons ici.

la pourpre et la soie, l'azur et le vermillon, l'émeraude et le rubis pour nous convaincre de leur beauté, mais surtout il se plaît à leur donner la première place dans le monde. Il instaure en leur honneur une métaphysique paradoxale. « La création des insectes est le produit d'une Genèse particulière, plus élégante, plus complète, plus heureuse que l'autre ». Les insectes et les infusoires dépassent par leur forme l'imagination d'un Raphaël inventeur d'arabesques capricieuses, d'un Callot créateur de grotesque. Son imagination continuant de s'échauffer, il en vient à avancer que la création des insectes « pourrait bien n'être que l'essai d'une syngénésie plus vaste plus puissante et plus gracieuse, où il ne restera de l'ancien univers, que les anges, les esprits de l'air, de la terre et des eaux, les arbres, les fleurs, les femmes, et peut-être les poètes et les amants ». La courtoisie qui demeurait dans cette phrase finit même par céder le pas et les insectes l'emportent, car Nodier conclut : « Les jolies femmes deviennent vieilles, et les chenilles papillons ».

Nodier, il nous l'apprend ici, aurait voulu, comme il l'a fait pour la bibliophilie avec *Franciscus Columna*, écrire un petit roman d'histoire naturelle. Il aurait donné à son héros, pour lequel il a choisi le nom de *Grandisson*, quelques facultés dispersées dans ses congénères. Il eût voulu décrire sa naissance, ses voyages dans un faible rayon, ses travaux dans un cocon de soie ou dans un « étui de momie », la construction « d'une gondole étroite et fermée, composée de sable, de glaise et de brins de jonc ». Ce serait ensuite la résurrection, la fuite dans la lumière, avec son magnifique armement et les instincts d'une puissance consommée. Nodier qui aime tant à évoquer Homère pour louer ses auteurs préférés, un Rabelais ou un Perrault, mérite un peu cet hommage à son tour lorsqu'il décrit son insecte à la manière d'un guerrier troyen, muni de toutes les inventions de l'artillerie moderne.

« Il porte des tarières pour percer, des pieux pour fouiller, des scies pour couper, des tenailles pour arracher et pour rompre. Il presse sur sa poitrine une épée acérée et mobile, traîne après lui un sabre tranchant, renferme dans des gaînes rétractiles un poignard invisible et empoisonné, fait jouer des pistons qui lancent au loin des liqueurs âcres et dévorantes, et longtemps avant l'invention de la poudre, il était déjà muni de l'appareil d'une foudroyante artillerie qui a comme l'autre, l'explosion, le feu et la fumée ».

Nodier nous représente enfin son insecte imaginaire dans le rôle d'architecte puis de général. Il creuse des tunnels, use du télégraphe lumineux, inonde « la nuit d'escadrons aériens et flamboyants qui s'abattent à la cîme des arbres comme une pluie d'étoiles ». Michelet

lui-même, consacrant tout un ouvrage à l'insecte n'exaltera pas davantage sa gloire. (1)

Après ce somptueux essai (2), Nodier ne fera plus guère, en ce domaine, que railler les *Nomenclatures scientifiques* qui dépouillent l'histoire naturelle de sa poésie. (1836) Elles « dérobent l'univers à l'homme ». Après Linné, et contre Buffon, il condamne le style oratoire dans les descriptions. Les vieux noms de fleurs ont constitué « un cours de poésie naïve et vivante qui captivait l'attention par le cœur ; ainsi : primevère, pâquerette, dent du lion, campanule, etc... allons chercher le charme de la science chez les anciens auteurs : le vieux Dupinet, le savant et modeste Belon, le sage et profond Bauhin, Charlevoix, Du Tertre, Labat, Tournefort, Réaumur, » à qui il ajoute Bonnet, Bousseau et Bernardin (3) : le rayon des « poètes »

(1) M. Sabatier dans son étude sur l'instinct (*Philosophie de l'effort*) revendique de même pour les insectes le premier rang parmi les êtres animés du monde sensible.

Le comte Horace de Viel-Castel prend violemment à partie la thèse de Michelet, (qui est celle de Nodier), jugeant absurde et dangereuse cette exaltation de l'animal au détriment de l'homme. « Le professeur Michelet est à l'avant-garde de ces fous dangereux; dans son livre de l'*Oiseau*, il déclare l'oiseau supérieur à l'homme et plus intéressant que lui pour l'humanité ; les socialistes déclarent l'intelligence convaincue d'incivisme, ils veulent l'égalité de l'ignorance, une nation de populace. Michelet déclare l'homme inférieur aux oiseaux.

Pour qui donc est fait Charenton ? (1856, *Mémoires*, t. III, p. 328).

(2) A la liste des récits où l'histoire naturelle tient la principale place, il faut ajouter *Sibylle Mérian* (1832). Dans *Un renard pris au piège* et les *Tablettes de la Girafe* qui constituent la contribution de Nodier à la *Vie privée et publique des animaux* de Grainville (1842), il se montre satiriste plutôt qu'animalier.

(3) Dupinet. — d'une famille de naturalistes, né en 1541 mort en 1612, a écrit : *Traité des animaux sans ailes qui nuisent par leurs piqûres* (1593). (Nodier a consacré un chapitre de ses *Mélanges* à cet ouvrage), un ouvrage encyclopédique sur la botanique : *Historia universalis plantarum nova et absolutissima.* (Verdun, posthume, 1650).

Pierre Belon. — naturaliste et médecin français né près du Mans, voyage en Orient (de Grèce en Palestine), publie des récits de ses voyages. En histoire naturelle, s'occupe surtout des oiseaux et des poissons. *Histoire naturelle des estranges poissons marins* (1551) ; *La nature et la diversité des poissons*, etc... (1555) ; *Histoire sur la nature des oiseaux, avec leur description et naïfs portraits* (1555) ; *Portraits d'oiseaux, animaux, serpents, herbes, arbres, hommes et femmes d'Arabie et d'Egypte* (1558).

Charlevoix. — missionnaire jésuite, a publié le récit de ses voyages et laissé des études historiques : *Histoire de Saint Domingue* (1730) ; *Histoire et description générale de la Nouvelle-France* (1744).

Dupinet. — 1570-1584, protestant, connu surtout par ses traductions : *Histoire naturelle* de Pline (1542).

Dutertre ou du Tertre. — Dominicain et voyageur français (1610-1687), reste seize ans aux Antilles, puis est chargé d'organiser la colonisation de l'île de Grenade. *Histoire générale des Antilles habitée par les Français.*

Labat. — autre missionnaire (1663-1738), a fait de longs séjours aux Antilles. *Nouveau voyage aux îles de l'Amérique* (1722) ; *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale* (1728).

Réaumur. — Le célèbre physicien et naturaliste français a montré surtout son originalité dans ses travaux d'histoire naturelle : *Examen de la soie des araignées* (1719) ; *Sur l'art de faire éclore et d'élever en toute saison des oiseaux domestiques* (1749).

Tournefort. — (1656-1708), né à Aix il herborisa en Provence, dans le Dauphiné et la Savoie. Il poussa par la suite ses recherches dans l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre, la Hollande. Professeur de botanique au Jardin des Plantes (1688),

comme il dit lui-même. Et voilà comment, en somme, il concilie la science et la poésie, son goût de l'archaïque et du savoir méthodique, l'amour des vieilles reliures et celui des papillons.

V

Dans *La Femme au collier de Velours*, Alexandre Dumas a rapporté des souvenirs sur Nodier où il fait une large place au naturaliste. Dans son enthousiasme, il n'hésite pas à dire sans crainte de la disparate, que Nodier dépassait en ce domaine Hérodote, Pline, Marco Polo, Buffon et Lacépède. Puis, ce qui vaut mieux, il rapporte trois sujets de conversation de Nodier sur les animaux fantastiques.

A une époque qui semble être celle des premiers séjours de Nodier à Paris, il découvrit dans le sable d'une gouttière récemment humectée par la pluie, un animal visible seulement au microscope, mais singulier. Il avait la forme d'un vélocipède, armé de deux roues qu'il agitait rapidement. « Avait-il une rivière à traverser ? ses roues lui servaient comme celles d'un bateau à vapeur. Avait-il un terrain sec à franchir ? ses roues lui servaient comme celles d'un cabriolet ». Nodier appela paraît-il cet animal le *taratantaléo*. Ayant eu à sortir, il le laissa là, le sable sécha, lorsque l'observateur revint, la bête était inanimée. Nodier garda longtemps son menu cadavre. Un jour de pluie, il voulut le regarder, une goutte d'eau tomba sur lui et le ranima. Malheureusement le vent emporta tout d'un coup cet être curieux et plus jamais Nodier ne retrouva son pareil. Je ne sache pas qu'il en ait été question ailleurs qu'aux soirées de l'Arsenal. Mais n'est-ce pas une réapparition du *Grandisson* fantastique dont Nodier avait projeté d'écrire l'histoire ?

Les autres faits que rapporte Dumas ont trait au crapaud, qui semble avoir attiré l'attention de Nodier avant d'inspirer à Victor Hugo la pitié que l'on sait. Un jour, cherchant des lépidoptères pendant son séjour en Styrie, Nodier fouillant la cavité d'un arbre sentit quelque chose de flasque. Ayant ensuite regardé dans l'ombre il aperçut deux yeux qui brillaient au fond de la cavité. Il voulut résoudre cette énigme et revint avec une hache. Sous ses coups, l'arbre s'entrouvrit, du sang coula. Un crapaud énorme était encastré dans l'arbre, il avait dû y être apporté par le vent du temps qu'il était « de la taille d'une abeille... depuis deux cents ans, trois cents ans, cinq cents ans peut-être ».

puis de médecine au Collège de France (1702) il a laissé des publications dans ces deux sciences, des descriptions botaniques réputées. A publié *Eléments de botanique, Histoire des plantes des environs de Paris* etc...

Bonnet. — sur lui, cf. notre chapitre sur la *Politique et la philosophie de Nodier.*

Voici enfin la dernière histoire de crapaud, qui tient près d'une dizaine de pages dans le livre de Dumas. Au cours de son voyage pittoresque avec Taylor, Nodier aperçut un soir à la voûte d'une église de Normandie une gigantesque araignée et un énorme crapaud. On lui conta une légende qui expliquait cette apparition singulière. Nodier ayant remarqué la nuit suivante que la lampe s'était éteinte voulut savoir comment l'huile disparaissait. Il se cacha dans un confessionnal. A minuit un craquement se produisit. C'était, pour résumer, une araignée de la taille d'un barbet avec « un poil long de six pouces, des pattes longues d'une aune, qui, descendant le long de la corde allait boire l'huile de la lampe ». Elle revenait ensuite dans son trou retrouver le crapaud avec qui elle partageait l'huile dérobée. On avait tué les deux animaux et suspendu leurs cadavres qui s'y trouvaient encore.

« Il y avait, dit Dumas, quelque chose de mystérieux dans la longévité de cet animal, qui plaisait à l'imagination de Nodier. Aussi toutes les histoires de crapauds centenaires ou millénaires, les savait-il ; tous les crapauds découverts dans des pierres ou dans des troncs d'arbres..... étaient de sa compétence ».

Dumas rattache cette curiosité de Nodier à sa sympathie pour les êtres déchus ou dédaignés. Souci de réhabilitation et manie du fantastique, les deux explications sont valables. Ces déviations de la curiosité de Nodier, sont les dernières formes qui nous soient connues de son sentiment de la nature. Ce fantastique se rattache d'ailleurs assez bien au culte de l'insecte que nous avons signalé plus haut.

Une des premières disciplines auxquelles l'esprit de Nodier ait été initié, c'est l'histoire naturelle — un des motifs où son talent s'exerce le plus brillamment au lendemain de 1830, c'est la description. Et pourtant nous sommes amenés, par l'examen qui précède, à bien des réserves.

Dès 1792, Nodier herborise et poursuit les papillons. Il publie plusieurs ouvrages avant de songer, quelque dix ans plus tard, à faire à la nature une grande place dans un roman. Et encore faut-il pour l'y décider que l'influence de Chateaubriand soit venue renforcer celle de Bernardin de Saint-Pierre pour que Nodier songe à utiliser littérairement son sérieux acquis technique. De plus, il suit servilement son modèle : il pastiche Chateaubriand, en ce point, d'aussi près qu'il fait à l'égard de *Werther* pour la mélancolie.

Vers 1812, réfugié au village, il rêve d'une carrière de naturaliste. (On dirait que tous les dix ans à peu près quelque fait nouveau se produise dans son attitude à l'égard de la nature). Ce projet est sans lendemain, mais en 1821, les voyages en Ecosse et dans l'ancienne France fournissent un aliment à cette curiosité. Enfin vers 1832,

ce sont les descriptions, des *Souvenirs* et les rêveries fantastiques à propos des *Lettres à Julie*. — De ces cinq périodes comprises entre 1792 et 1832, celles qui laissent les traces les plus sensibles dans son œuvre littéraire sont celles de 1802, avec l'imitation de Chateaubriand, celle de 1832, une des plus belles et des plus personnelles réussites de Nodier. Non seulement il sait décrire la nature avec un enthousiasme fécond : il a l'ingéniosité de faire entrer dans la langue littéraire le vocabulaire de l'entomologie, comme il le fera pour les archaïsmes savoureux de notre période anté-classique.

Enrichissement et éclat de la forme, mysticisme de naturaliste, voilà ce qu'il a retiré de ses études scientifiques précoces. On a vu que des influences littéraires avaient été nécessaires pour permettre cette transposition. Faute d'un modèle, Nodier ne saura pousser jusqu'au bout ce qu'il entrevoit philosophiquement. Il projette, avec *Grandisson*, une épopée de l'insecte, ou de l'animal fantastique. Il ne sait comment aborder ce très beau sujet, dont un Hugo tirera de somptueux effets dans la *Légende des Siècles*.

Mais, sans parler d'un aboutissement aussi romantique, Nodier ne parvient pas, comme un Goethe ou même un Ramond de Carbonnières, continuateurs des curiosités du XIX^{e} siècle aussi bien que lui, à se faire une discipline. Il n'approche ni des synthèses de l'un, ni de la sérénité dominatrice de l'autre. Son attitude n'est ni scientifique ni philosophique. Avec du savoir, de la sensibilité et de l'imagination, il n'obtient qu'un aboutissement partiel : une profusion d'images et de vocables. Encore est-ce un arsenal précieux pour le renouvellement littéraire.

Chapitre IV. — Le Werthérisme de Nodier

I. Nodier préparé à cette influence Comment elle l'envahit. — II. Les Proscrits et la Bible. — III. Le Peintre de Saltzbourg et le Christianisme. — IV. La persistance du type féminin dans les romans de Nodier. — V. Les enseignements des préfaces.

L'influence que Werther exerça sur Nodier au moment où commençait le XIX^e^ siècle est une des mieux connues parmi celles qu'il a subies. Elle provoqua, en effet, la composition de plusieurs ouvrages. Par ailleurs l'action exercée sur les romantiques français par le célèbre roman de Goethe est une de celles qui ont été le plus minutieusement étudiées. Il reste surtout à rechercher les origines de cette sorte d'osmose. La vaste étude de M. Baldensperger sur *Goethe en France* situe le rôle de Nodier dans une série d'imitations et d'interprétations, mais Nodier se trouve là faire partie d'un ensemble. Il reste à l'examiner d'une manière intrinsèque, à voir enfin, non pas ce qu'il fut dans une évolution, mais quelle évolution se produisit en lui. C'est donc de l'origine et de l'évolution du werthérisme de Nodier qu'il sera d'abord question ici.

I

E. Montégut qui a discerné chez Nodier un caractère romanesque par excellence, le considère de ce fait comme une proie désignée pour la mélancolie werthérienne. Il pense que les spectacles révolutionnaires ont troublé son équilibre moral de manière à le disposer à accueillir comme un culte la mélancolie, le meilleur des éléments spirituels par où l'homme se pût, à son gré, distinguer. Nodier aurait subi un ébranlement qui subsista chez lui comme le tremblement nerveux que laissent après elles les secousses où un organisme a failli trouver son anéantissement. « Lisez son œuvre de début, par exemple *Les Proscrits*, et dites si vous n'y sentez pas la marque de cette date de 1800 où, les flots du grand déluge se retirant enfin, la France commençait à compter ses morts et à reconnaître ses ruines ». Il faut voir là « une lamentation en plain chant werthérien sur les malheurs publics et privés de la révolution ». Les terribles évènements des dix années qui viennent de s'écouler, la destruction des liens de famille ou d'affection, les trahisons de tout ordre, les désespoirs de la

solitude, ont fait de l'ébranlement moral dont un Nodier se déclare touché « un fait général propre à toute sa génération », génération qu'il convenait de distinguer dès à présent de ce qu'on pourrait appeler le second groupe des désespérés et qui fut celui des grandes figures du romantisme. On peut discerner en effet, deux grandes périodes werthériennes, celle qui suivit la Terreur, celle qui n'apparut qu'après Waterloo. Nodier est de la première. Encore commence-t-il de gémir, selon la mode, avant la date bien connue, mais non pas initiale de ses *Proscrits*.

Si les *Proscrits* ont été publiés en 1802 un témoignage précis nous permet de rencontrer dès 1796, chez lui, une forme de désespoir bien littéraire. Désiré Monnier, un compatriote de Nodier, qui se donna parfois pour son disciple, rapporte dans ses *Souvenirs* (p. 205) un entretien qu'il eut, lors d'une visite à Quintigny, avec Fanny Messageot, belle-sœur de Nodier. Longtemps, au dire de ce témoin familier, le jeune lettré fut poursuivi par la monomanie du suicide. Il se croyait malheureux en amour et il en souffrait. Il affectionnait les lectures et les sujets sombres.

A cette époque, se disant au désespoir, il se promenait un jour dans une des allées de la fameuse promenade de Chamars, à Besançon lorsqu'il se frappa d'un coup de couteau. Mais à la vue de son sang il perdit connaissance. Transporté chez lui et ses esprits retrouvés il se confessa à Charles Weiss. Il avait voulu se tuer, parce qu'il avait compromis la réputation de plusieurs dames de Besançon dont il s'était vanté faussement d'avoir obtenu les faveurs. Il demandait à son ami de réparer, par des démentis, le mal qu'il avait fait.

Vient ensuite un témoignage nous reportant à 1797. Dans les lettres de Nodier que le *Bulletin du Bibliophile* a publiées en 1860, nous voyons Nodier partagé, dans une période qui va du 5 vendémiaire de l'an V au 20 nivôse de l'an VII, entre la raillerie pédantesque et la mélancolie désabusée. Dans ces pages, dénuées de naturel, et toutes parsemées d'allusions livresques, un amour malheureux sert de prétexte à des déclamations amères. (5 germinal An V).

« Je t'ai parlé de ton amour, écrit-il de Besançon à Pertusier parti pour Paris. Le mien ne peut plus être un sujet de conversation. La réflexion a presque entièrement détruit une passion inutile et infructueuse. Plus amoureux, mais plus malheureux que jamais, j'ai senti que le bonheur n'était pas fait pour moi et j'en ai repoussé l'espérance. Quand l'espérance est dénuée de tout fondement, ce n'est qu'une orgueilleuse lâcheté qui nous rend la souffrance plus cruelle et qui ne peut supposer dans l'être qu'elle aveugle, que de l'amour-propre et de la faiblesse ».

Telle est la philosophie où se rangent ses dix-sept ans. A quelques mois de là, dans une lettre adressée à Pertusier encore et dont la date

n'est pas certaine (l'éditeur propose : 5 ventôse 1797) Nodier trace un parallèle désenchanté entre la vie de l'étudiant parisien et celle du provincial démuni d'argent, de confiance en soi, et d'occasions de divertissement. Sa devise pourrait être, en adaptant irrévérencieusement La Fontaine : pas d'amour ni de gloire, partant plus de joie :

« Ensevelis dans les murailles obscures d'une ville ignorée, sans espoir et pleins de désirs, tes amis parcourent douloureusement un sentier raboteux, inégal et bordé de ronces, qui n'a pour but et pour limites que le néant et l'oubli. Toutes les voluptés que tu savoures leur sont étrangères, l'amour même, ce dieu compatissant qui est propre à tous les êtres créés, rejette leur offrande et leurs vœux. La beauté n'émeut plus jamais leur âme. Ils ne sont plus sensibles au charme d'une flamme réciproque... l'espoir d'une heureuse union n'a plus rien qui flatte leurs cœurs desséchés. Enfin, malheureux dans le passé, malheureux maintenant, ils ne voient que le malheur dans l'avenir, et la paix ne commencera pour eux que quand leur existence finira ».

A la fin de 1799 Nodier semble être entièrement sous l'emprise de la mélancolie. Mais l'affectation qui trahit une influence littéraire, est maintenant fort sensible. C'est ainsi qu'il décrit emphatiquement les funérailles de son ami Deis, enterré le 18 brumaire an VII :

« Assiste avec nous en imagination, écrit-il, à cet office de deuil. Peins-toi le cercueil qui renferme la poussière de notre ami couvert d'un drap noir et entouré de flambeaux... Joins à cela ces chants lugubres, cet encens qui s'exhale dans les airs, ce spectacle cruel que j'essaierais inutilement de te retracer, et pleure avec nous... Je n'ai eu d'autre plaisir que ce plaisir affreux de porter sa bière dans la demeure des morts. Combien de fois j'ai invoqué son nom ! Son ombre n'est pas venue. Une fois cependant, presque endormi, plongé du moins dans un assoupissement total, mes idées se reportèrent sur lui... je criai « viens ! » alors (attribue cette illusion à la fièvre qui me dévorait) je sentis un corps froid se placer dans mon lit, un bras décharné s'étendait autour de mon corps, et je m'écriai de nouveau plein de terreur et d'épouvante : Va-t-en ! »

Ici, il mêlait des réminiscences classiques, telles que le souvenir du songe d'*Athalie* au ton de *Werther*. Bientôt il va découvrir un thème si bien connu plus tard des lecteurs de romans : « la tuberculose obligatoire ». Le 21 octobre 1799, il écrit à un ami : « Je ne suis pas moins que phtisique, hémophtisique et pulmonaire ». Il refuse les secours de la médecine, car « un homme qui a formé le projet de se tuer et qui regarde la mort comme un bienfait serait bien ridicule et bien inconséquent s'il acceptait des remèdes ». Il proteste si l'on met en discussion les motifs d'un découragement aussi profond. « Pourquoi, écrit-il à Goy, supposer que tous les chagrins de la vie se réduisent à quelques erreurs d'imagination ? .... tu n'as pas lu au fond de mon cœur les douleurs cachées qui l'ulcèrent, qui le dévorent, et c'est

ce que personne n'y lira jamais ». (1) *Werther* n'est d'ailleurs pas le seul livre qui l'encourage dans cette attitude. Il semble remonter jusqu'aux sources où Werther lui-même a absorbé le poison qui le tourmente. Il a beaucoup lu la *Nouvelle-Héloïse*. Il en discute avec ses amis comme les étudiants du Moyen-Age purent discuter d'Aristote, de Saint-Thomas ou des Universaux. La lettre de Milord Edouard et celle de Saint-Preux où le problème du suicide est examiné, voilà le texte où il cherche sa loi morale (2).

Vers le même temps il fait place, dans des poèmes, à cette tristesse qui tend à se substituer à l'engouement anacréontique. Dans sa contribution aux *Essais littéraires* des jeunes bisontins (1800), il apostrophe les montagnes et la foudre, et modifie sa conception du monde.

Fuyez, plaisirs trompeurs, voluptés mensongères
Dont l'appât m'a séduit,
Et laissez-moi jouir dans ces heures austères
Des scènes de la nuit.
.....
Dans l'air ému, j'entends des voix plaintives
Soupirer près de moi,
Ou des morts réveillés les troupes fugitives
Me remplissent d'effroi.

L'influence des *Nuits* s'ajoute à celle de *Werther*. Leur rencontre fait que Nodier assimile mieux ce qu'il imitait. Son audace s'accroît, et il va se risquer maintenant dans un roman où son culte nouveau, les anciens dieux reniés, pourra se donner carrière.

II

En 1802 Nodier parvient à trouver un éditeur pour sa *Stella* (3), dont il modifie le titre, au goût du jour : il en fait *Les Proscrits*.

E. Montégut a fort bien distingué la tendance chrétienne du werthérisme de Nodier : « Comme Jésus dans l'*Imitation* descend près du fidèle ainsi le héros de toute tristesse s'approche de tous les solitaires, de tous les proscrits, de tous les malheureux. Associant sa mélancolie à la leur, il leur offrit le cordial de son désespoir et leur fournit un type d'imitation, un idéal vers lequel ils pouvaient tendre. Ce fut plus qu'une mode, plus qu'un engouement, ce fut un culte et pour

(1) *Le Vieux Lons*, juin 1912, p. 104. V. aussi la lettre du 17 brumaire an VIII où il s'écrie : « je suis libre et l'univers peut s'abimer autour de moi sans que le spectacle de la destruction universelle m'arrache un regret ».

(2) La *Nouvelle Héloïse*, 3e partie. Lettres 21 et 22.

(3) Malgré le titre Nodier a imité de Goethe son roman *Werther* et non sa pièce *Stella*.

Nodier ce fut une véritable religion ». M. Baldensperger ratifie et éclaire ce jugement en classant les premiers romans de Nodier parmi les *Werthers aristocrates et chrétiens.*

Il convient toutefois de faire une distinction entre les *Proscrits* et le *Peintre de Saltzbourg.* Si tous deux, pour ainsi dire, sont à base de Werther, le premier s'inspire de l'Ancien Testament, tandis que le second se relie aux Evangiles.

Nodier au demeurant a déjà coutume de signaler au passage ses sources avec des remarques admiratives. *Jean Sbogar* sera très caractéristique à cet égard. Dans les *Proscrits* le mélange est moins complexe, mais incontestable cependant. Il nous dit quels livres sont sur sa table quand il écrit *(Nouvelles* p. 20): « Le premier des livres, la Bible, y avait le premier rang, près d'elle était placé le *Messie* de Klopstock : c'était le poème de la religion à côté de ses annales ».

Vient ensuite un trio composé de Montaigne, philosophe du cœur humain, de Shakespeare qui en est le peintre, et de Richardson qui en est l'historien. Enfin Rousseau, et Sterne sont cités sans mention spéciale. Mais pour *Werther,* qu'un nouvel ami présente à ses dix-neuf ans qui ne le connaissent pas encore, il est disposé à lui accorder la plus grande attention, car l'ami tire mystérieusement ce volume « enveloppé dans un crêpe » d'une boîte d'ébène qui rappelle la cassette où Alexandre déposait son Homère. Et celui-ci le prévient avec flamme du cas qu'il en faut faire « Vois, dit-il, comme ces pages sont usées! Quand ma raison se fut égarée et que je vins parcourir les montagnes, cet ami m'était resté ; je le portais sur mon cœur, je le mouillais de mes larmes, j'attachais tour à tour sur lui mes yeux et mes lèvres brûlantes ; je le lisais tout haut et il peuplait ma solitude ».

La souffrance exaltée dans *Werther* apparaît comme un moyen de s'unir à la pensée divine. Le « culte du malheur », dont Nodier indique les rites au chapitre VI, doit discipliner les émotions comme la pensée. Solitude et mélancolie deviennent les deux vertus cardinales, comme la Bible et *Werther* les deux livres par excellence.

Le chapitre deuxième s'intitule « *Proscription et Solitude* », le cinquième, *L'Ile sauvage* trouvé par Nodier si poétique qu'il l'inséra de nouveau dans ses *Essais d'un jeune barde,* est aussi un hymne à cette même source de vertu : « Oui, la solitude est une amie qui rend à l'âme sa première trempe, son empreinte effacée par les frottements du monde », mais ses bienfaits ne seraient rien si l'amitié ne les venait compléter. De ce besoin d'aimer et d'être aimé naîtra sa désillusion dernière, car le cycle de tous les attachements s'achève, dès l'aube de la vie, dans la mort des êtres choisis.

Le sentiment même de la nature, qui s'exprime ici dans quelques

formules heureuses, est inspiré de la Bible et rappelle les plaintes ou les appels poétiques qui ornent le *Cantique des Cantiques* (1), « Roses du matin, balancez-vous au souffle des zéphirs sur vos tiges parfumées, » et plus loin : « Pourquoi mes plaisirs ont ils perdu leur charme ? Pourquoi n'aimais-je plus ni le bruit du ruisseau, ni le coucher du soleil, ni les innocents souvenirs de mon enfance ? » C'est la nature contemplée avec la volupté amère ou la mélancolie désabusée de ceux dont l'âme se refléta dans le grand livre juif. Nodier diversifie les teintes de son univers extérieur par le souvenir de Rousseau et de ses promenades d'herboriste. L'ancolie « est l'emblème d'une vie qui a cessé d'être heureuse ». Le poète blessé par les ronces du chemin laissera sur ses pétales quelques gouttes de son sang. La même fleur, dans le chapitre de « *La Guirlande* » servira d'« ornement funèbre » à Stella que Dieu médite de rappeler bientôt auprès de lui.

A Rousseau, précurseur de Goethe, Nodier n'empruntera pas seulement cette amitié pour les fleurs. Il déclamera après lui sur le désordre des sociétés humaines et sur le correctif étrange que les révolutions peuvent leur apporter.

« Quand la justice n'est plus qu'un mot la vengeance devient un droit ; et dès que les lois contemplent, dans un lâche silence, la fière impunité du crime, il faut que le poignard de l'opprimé lui tienne lieu de juge et d'ami ! »

Rousseau, dira-t-on, n'a jamais formulé d'invitations aussi nettes à la révolte et à la vengeance. C'est vrai, mais de quoi serviraient les disciples s'ils ne déformaient et n'outraient les idées de leurs modèles de manière à se faire le plus souvent désavouer ? Au surplus Nodier ajoute ici à l'influence de Rousseau celle de son truchement Schiller, et enfin sa propre expérience révolutionnaire.

« Les révolutions sont de grandes maladies qui affligent l'espèce humaine et qui doivent se développer à des temps marqués. C'est par elles que les nations se purifient et que l'histoire devient l'école de la postérité ».

« Non, sans doute, ce bouleversement, n'est point un ouvrage de ténèbres préparé dans l'ombre de quelques nuits par une poignée de fanatiques et de séditieux ; c'est l'ouvrage de tous les siècles, le résultat essentiel et inévitable de tous les évènements passés, et pour que ce résultat ne fût point produit, il aurait fallu que l'ordre de l'univers fut violé ».

La conclusion de ce petit roman, écrite sous la forme d'une *Lettre d'un solitaire des Vosges à l'Editeur des Proscrits* nous ramène à *Werther*. Le héros des *Proscrits*, comme le jeune allemand, cherche dans la mort, le calme de son cœur, et un personnage étranger à l'action

(1) *Nouvelles*, p. 8, 21.

vient faire le récit de sa fin. *Werther* est bien, comme dans le *Peintre de Saltzbourg*, le modèle qui a aidé plus que tout autre, la sensibilité de Nodier à se cristalliser provisoirement dans les formes de ce récit. Rousseau y ajoute une certaine rudesse ; la Bible en guide la tendance mystique vers les lamentations et le ton haletant et lyrique des prophètes juifs. Dans le *Peintre de Saltzbourg*, c'est Chateaubriand qui aidera Nodier à se différencier de son modèle principal. Du *Werther* biblique on passe au *Werther* chrétien (1).

III

Dans le *Peintre de Saltzbourg*, Nodier continue à parler de la Bible et de Klopstock avec exaltation, mais il leur emprunte moins. Tout un feuillet du journal dont est composé son roman en contient l'éloge circonstancié *(Romans* p. 53). Etre entraîné dans le « sublime essor de la muse » qui inspire le divin Klopstock est une des plus grandes joies qui lui soient données. Il lui rend hommage avec lyrisme et ne lui donne pas seulement la palme de la poésie : c'est pour son imagination comme un Swedenborg qui lui ferait parcourir les différents plans de la création divine.

La lecture de la Bible lui offre, selon ses termes, des jouissances plus délicieuses encore. Et il a l'obligeance de nous dire comment il en a composé l'anthologie. Les différents livres auxquels il se reporte d'ordinaire, il a soin de les feuilleter dans un cadre qui les mette en valeur.

« Je m'assieds, dit-il, sur la pente d'un côteau, sous quelque vieux chêne, et je relis les bucoliques ingénues des premiers temps, la naïve histoire de Ruth et les

(1) Voici quelques exemples de l'influence exercée à ce moment sur Nodier par la Bible. Pour louer M. Quaï, il dit de lui « C'est Job, c'est Isaïe, c'est Klopstock » (*Corr.*, p. 28). Dans sa correspondance encore, nombreuses allusions au *Nouveau Testament*, à David, à l'*Ecclésiaste*, à l'*Apocalypse*, pp. 3, 5, 25, 26. Dans une lettre il fait allusion (p. 14) à sa tragédie biblique *Dina* dont il est question aussi dans l'interrogatoire publié par M. Baldensperger dans la *Revue d'H. Litt.* « Je ne sais, écrit-il, quel poète a traité le beau sujet de Dina : j'ai pensé vingt fois à l'écrire. J'ai toujours aimé la Bible ; depuis quelque temps la Bible est devenue mon livre. Mon imagination, froissée par tant de revers pénibles, se console et se rafraîchit dans ses belles scènes d'un âge fortuné et d'un climat romantique ; puisque ma jeunesse n'a été qu'absinthe je veux égayer mes dernières pensées sous le ciel délicieux de l'Orient, dans ces belles contrées qui ne produisent que des perles, des roses et des parfums. De temps en temps, il me semble que l'atmosphère d'Europe m'empoisonne, et que j'ai besoin d'aller respirer les aromates de l'Orient. Je crois que ce miel exquis et ces dattes savoureuses, et ces laitages parfumés purifieraient mon sang et recommenceraient ma vie. Nous en parlerons quelquefois sous l'ombre mélancolique de nos sapins, et là , si tu veux, nous peindrons Dina avec les couleurs du désert ».

Il semble qu'il faille attribuer à l'influence de la Bible l'engouement que Nodier et ses amis d'alors manifestèrent pour l'Orient. Que l'on se souvienne à cet égard de l'orientalisme des Méditateurs (Estignard, p. 29). Dans le *Peintre de Saltzbourg*, l'on trouve aussi un hymne à l'Orient p. 54.

chants d'amour de Salomon. D'autres fois, sous les arches gothiques d'une église en ruine... je crois saisir la parole prophétique d'un Daniel ou d'un Jérémie. De temps en temps, sur la fosse de mon père... je me rappelle avec des pleurs très abondants, l'histoire de Joseph et de ses frères... Mais plus souvent, quand la nuit, voilée de crêpes obscurs, s'avance dans ses voies silencieuses — debout, sur un rocher couvert de mousse, je répète avec Job, dans toute l'effusion de ma douleur, le cri profond de l'âme désabusée :

Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée à un misérable, et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur ? » (1)

Cependant tous ces bréviaires du pessimisme passent au second rang. Le style de Nodier est devenu moins haletant, moins prophétique ; il vise à la somptuosité de Chateaubriand et peint comme lui la nature avec emphase ou prodigalité, mais surtout il s'enthousiasme pour l'âge gothique et accepte les secours de la religion chrétienne.

Malgré quelques imitations de Rousseau discernables ça et là, c'est à l'auteur d'*Atala* qu'il va demander maintenant la doctrine qui peut apaiser son cœur. Le goût des révolutions, les attitudes d'insurgé et de mécontent, font place à la poésie des monastères et à la tendresse pour le souvenir douloureux du Dieu immolé.

Il loue la sagesse de la Providence (p. 22), il croit entendre les concerts mystérieux en usage « dans les solennités du ciel » (p. 26); il est saisi d'émotion à la pensée du « grand sacrifice de Golgotha »(p. 53), puis surtout, car il faut à ses rêveries l'aide d'un décor, l'appui d'une réalité sensible, il se plaît dans l'ombre des monastères. Ces monuments d'un autre âge n'ont d'ailleurs tout leur charme pour lui et ne parlent à son cœur que si la dévastation a laissé en eux une tristesse qui corresponde à la sienne.

A l'imitation de Ramond comme de Goethe, il introduit le suicide dans son dénouement, mais les *Méditations du cloître* qu'il ajoute à son récit vont en modifier l'esprit dans un sens nettement chrétien. Arrivé dans ces ruines, il voit « les portes rompues sur leurs gonds rouillés », « les cellules désertes ». Enfin il prend pour siège « les ais d'un cercueil détruit ». C'est dans ce lieu que remontent à sa mémoire tous les bienfaits de la vie monastique et qu'il prononce avec emphase

(1) En 1912, un écrivain italien que l'on peut citer à propos du romantisme, puisqu'il se dit, à certains égards, le disciple de Foscolo et de Leopardi, Giovanni Papini, emploie le même procédé (*Un homme fini*, trad. Guitton, P., Perrin, 1923, p. 128). « Je me rappelle aussi les endroits et les moments où je m'en suis pénétré (de ses livres favoris). Dante est lié dans ma mémoire aux aurores d'été passées sur une margelle de pierre glacée... J'ai lu Shakespeare pour la première fois, les soirs d'hiver, dans une chambre gelée et désolée, à la lueur d'une bougie ; j'ai compris Baudelaire dans les avenues les plus automnales et les plus désertes des *Cascine* etc... »

les mots essentiels : « Cette génération se lève et vous demande des cloîtres ».

Le caractère un peu profane de sa foi est bien dans le ton de Chateaubriand, il avoue une vive sympathie pour Abailard « dont la mémoire est liée à tous les sentiments de piété et d'amour ». La figure de Rancé exerce sur lui l'attrait qu'elle eut pour son célèbre biographe. « C'est dans l'obscurité de leurs cellules, dit-il avec envie, que Rancé cacha ses regrets, et que cet esprit ingénieux, qui avait deviné à douze ans les beautés délicates d'Anacréon, embrassa librement à l'âge du plaisir, des austérités dont notre faiblesse s'étonne ». On voit quels saints Nodier, converti pour un instant, choisit pour ses modèles.

Cette manière de dilettantisme se manifeste encore dans ses recherches de style. Certains mots, peu usités et sonores, viennent s'offrir à sa plume. Il introduit dans sa prose un lyrisme discipliné qui vise à imiter la pureté de formes du langage antique. Et l'on pense ici un instant aux savantes cadences que l'on trouvera dans notre prose du XIX^e^ siècle, de Chateaubriand à Flaubert :

« Presque contemporains du vrai culte, leur origine remontait d'ailleurs aux esséniens de la Syrie, aux thérapeutes du lac Moeris.

« Les déserts de l'Afrique et de l'Asie parlaient de leurs grottes et de leurs thébaïdes..

« Ils vivaient en commun comme le peuple de Lycurgue, et se traitaient de frères comme les jeunes guerriers thébains.

« Ils avaient des remèdes comme les psylles, et des secrets comme les prêtres d'Isis.

. . . . . .

« Il y en avait qui portaient la tunique et le bonnet des Phrygiens, et d'autres qui ceignaient leurs reins, comme les hommes des anciens jours.

« Les ordres de femmes ne présentaient pas des harmonies moins merveilleuses.

. . . . . .

« Certaines avaient des voiles et des bandeaux comme les vestales, ou des robes trainantes comme les veuves romaines, et des casques ou des armures comme les filles sarmates ».

Goethe s'était délivré de la mélancolie par le culte de la beauté et la curiosité scientifique. Son imitateur tentait de trouver, à défaut de sérénité, l'équilibre dans la religion proposée par Chateaubriand. La mode littéraire française trouvait dès ce moment un correctif au danger de l'influence werthérienne

IV

Presque toutes les tragédies de Racine ont pour titre des noms de femmes. De même toute une série de romans que Nodier a publiés

dans ses *Souvenirs de Jeunesse* et ailleurs s'ouvre sur des noms féminins : Adèle, Thérèse, Clémentine, etc. Toutes ces figures composent ce que l'ingéniosité d'un naturaliste anglais eût appelé plus tard un portrait composite. Il s'en dégage, comme dans les visages obtenus par le procédé de Dalton, un caractère d'ensemble, plus représentatif de l'imagination de leur portraitiste que des traits fournis par le réel.

C'est parfois l'excellente compagne de sa vie que Nodier a fait figurer dans ses Souvenirs, dans *Amélie* par exemple. C'est plus souvent, Thérèse, Stella, Adèle ou Clémentine, des répliques de deux personnages réels dont on connaît quelques traits.

M. Arsène Zeller a recueilli dans la tradition orale quelques renseignements sur celle qui devint la Stella ou la Thérèse de Nodier (1). Elle s'appelait en réalité, nous dit-on, Thérèse Burtscher. Elle était fille de Christophe Burtscher, patriote ardent, chef de la municipalité de Lepuix-Gyromagny. Les gens du pays l'appelaient par abréviation Christ et l'on prononçait Crischt, d'où Thérèse Kriss dans la graphie d'un petit essai inédit de Nodier. Elle était assez jolie pour qu'on l'ait surnommée la belle Thérèse. Elle fut plus tard sage-femme dans son village et mourut à Chaux, près de Giromagny. Quand Nodier la connut, elle demeurait dans une maison distante d'un kilomètre du bourg et qu'on appelait chez Scie-Bénie. On pourrait trouver dans les *Souvenirs de Jeunesse* (Ed. Charpentier, p. 44), d'autres détails de ce portrait, nous ne pouvons guère les retenir, car la distance dans le temps et la fantaisie de Nodier sont loin d'en garantir l'exactitude. L'on peut admettre cependant, comme il le dit, qu'elle avait, grâce à la disproportion d'âge, et à son énergie un certain ascendant sur Nodier. Malgré un caractère où la vivacité et le sérieux faisaient un contraste elle dut, par une certaine virilité d'esprit et de volonté, imposer à l'irrésolu Nodier.

Un brouillon de Nodier (Bibl. de Besançon, Mss. 1417, folio 93), première esquisse, en forme de Lettres, des *Proscrits*, nous permet de retrouver ce personnage à mi-chemin entre la donnée réelle ci-dessus et l'arrangement des *Proscrits*. Elle a presque, comme dans les faits, la vie d'une paysanne. Mais elle a l'esprit très littéraire. Elle lit *Werther* et exerce son talent artistique à en figurer les principales scènes. Elle sait l'anglais et récite plusieurs fragments de Shakespeare. Elle connaît aussi Milton et Pétrarque. Autant dire que ce sont là, pour Nodier, les modèles d'une bonne éducation féminine .

Dans cette première esquisse inédite, Nodier affirme et précise déjà son culte de la sensibilité. Un passage mérite à cet égard, d'être cité :

(1) Arsène Zeller. *Charles Nodier dans la Vallée du Ballon d'Alsace*, dans *Franche-Comté et Monts Jura*, juin 1920, p. 186.

« La sensibilité est le plus beau présent que nous aient fait les immortels. C'est par elle que nous jouissons de tous les charmes de la nature, par elle que nous existons ; sans elle la vie ne serait qu'une carrière aride une froide combinaison d'évènements, une série importune de jours et de nuits. Si j'adore Thérèse, c'est que Thérèse et la sensibilité sont une même chose. Ainsi nos goûts, nos pensées, nos cœurs se rencontrent sans cesse, et il y a en nous une telle conformité morale, qu'elle ne peut guère manquer de m'aimer autant que je l'aime ».

Dans les *Proscrits*, le type féminin demeure le même. Il est entouré du même halo de sensibilité. Reprenant, avec moins d'élégance, le mot de saint Augustin, notre auteur s'écrie : « J'avais besoin d'aimer ». Aussi la rencontre importe peu : il s'est trouvé en somme que l'être dont il rêvait lui est apparu. Cet amour est donné explicitement, comme d'origine surtout subjective. Nodier, rêveur par excellence, s'éloigne surtout par ce trait du modèle fourni par Goethe.

Dans le *Peintre de Saltzbourg*, l'apport de la réalité n'est plus le même. Le type féminin n'est plus modelé sur Thérèse Krist, mais sur Lucile Franck, qu'il nommera, avec Quaï, en 1808, dans les *Essais d'un jeune barde* : *deux beaux types de la plus parfaite organisation humaine* (1). Ce qui est à retenir pour nous, c'est qu'elle sert à grouper dans l'imagination de Nodier, toutes ses réminiscences littéraires :

« Avez-vous vu, écrit-il, sur les coupes des Grecs et sur les bas-reliefs d'Herculanum ces figures sveltes et légères où tant de noblesse est alliée à tant de grâce, et tant de pudeur à tant de volupté ?

« Vous êtes-vous arrêté, pensif, devant cette image de sainte Cécile qui prête l'oreille aux chœurs célestes ?

« La plaintive Malvina, touchant sur sa harpe des airs douloureux, et adressant un sourire triste et plein de larmes au Barde aveugle qui n'en jouira pas vous a-t-elle jamais intéressé à ses malheurs ?

« Sterne vous a-t-il trouvé sensible pour son Eliza et Rousseau pour sa Julie ?

« Vous connaissez presque Lucile ».

L'on voit que Nodier groupe pour la peindre, et même pour l'imaginer, sans doute, des traits empruntés à Ossian, à Bernardin de Saint-Pierre, à Rousseau, à Sterne, et même à un hellénisme proposé par Quaï l'Olympien. Nodier s'éloigne ainsi singulièrement du prototype allemand et aussi des données de son observation. Pouvait-il dès lors, comme Montégut regrette qu'il ne l'ait fait, résumer son analyse en un portrait unique et distinct ? Les modèles, les influences, les dispositions personnelles évoluent sans cesse dans son esprit. Quels éléments restent constants ? la maladie et la mort.

En effet, vaporeuses et changeantes, les figures féminines de ses romans werthériens, les Clémentine, Thérèse, Séraphine, Amélie,

(1) Cf. sur Lucile, D. Monnier : *Souvenirs*, p. 201.

sont toutes désignées pour un destin cruel. Mais aussi l'hallucination et le déséquilibre apparaissent chez le survivant masculin. Montégut fait cette remarque : « Nodier a névrosé *Werther*, en sorte que tout en le prenant pour l'objet d'un culte, il l'a singulièrement amoindri et matérialisé ».

Disons plutôt qu'au genre de romanesque sentimental dont usait Goethe, il substitue des formes d'imagination. Il réussit mal lorsque son dessein est de donner un caractère mondain à son type werthérien. Il est au contraire original, lorsqu'il en fait un rêveur, un être inapte au bonheur réel. La mort est souvent un prétexte pour introduire l'hallucination, le recours au rêve. C'est précisément une analyse qu'il refera maintes fois lorsqu'il ne s'inspirera plus de *Werther*. Ainsi dans la mesure où ses premiers types de roman s'éloignent de leur modèle principal, dans la mesure aussi où leur originalité tranche sur le mélange complexe de ses influences exotiques — ils annoncent les descriptions et les analyses de rêve auxquelles il s'est consacré parfois avec bonheur vers 1821 et 1830.

V

Nodier a supprimé dans les tirages postérieurs la préface mise en tête de l'édition de 1803 du *Peintre de Saltzbourg*. Peut-être est-ce parce qu'il y avouait en termes un peu ingénus son inexpérience ? Du moins il se plaçait parmi les « malheureux » et les « âmes sensibles » avec une complaisance presque reconnaissante pour le destin :

« Tous les malheureux ont éprouvé qu'il y a en nous quelque vague besoin d'aimer, qui cherche encore des aliments quand nous sommes détrompés de tous les faux biens de la vie, et qui s'exerce avec volupté sur notre propre misère.

« Cette affection pleine de charme et de tristesse, de délices et d'amertume, c'est la mélancolie, amie de la solitude et de la nuit, et c'est pour cela que la Providence, attentive aux besoins de l'humanité jusques dans la distribution de ses angoisses, a placé dans le système de la création, une infinité de beautés tristes et de joies rêveuses, dont les âmes souffrantes et désabusées peuvent seules apprécier la douceur...

« J'ai voulu décrire des sensations et non pas entasser des évènements. J'étais plus jaloux de raconter aux âmes sensibles quelques-uns des secrets de la douleur que d'échafauder des incidents extraordinaires pour la curiosité, et je n'ai guère destiné cet essai qu'à un petit nombre de personnes aimantes qui se plaisent à retrouver quelque part leurs émotions et leurs souvenirs ».

Si l'influence de *Werther* apparaissait ici mélangée à celles d'Young et de Rousseau, les *Essais d'un jeune barde*, en 1804, nous présenteront un alliage plus complexe. Il empruntera aux *Dernières aventures du jeune d'Olban*, publiées en 1775 par Ramond, les conversations mélancoliques reprises dans le *Suicide et les Pèlerins*. Il imitera la *Violette*

de Goethe ; donnera comme une sorte de poème en prose, l'*Ile sauvage*, un chapitre des *Proscrits*. Enfin ses épigraphes, véritables statistiques d'influences rassembleront les noms et les titres d'Ossian, de Dryden, de la *Bible*, de Virgile, de l'*Imitation*, de Chateaubriand, de Rousseau, de Sénancour, de Schiller et de Bonneville. *Werther* demeure le type de la littérature mélancolique, mais prend place parmi les œuvres rivales en ce genre. Dans les *Tristes*, où son influence est encore sensible, Nodier le mêle, d'une manière qui serait inattendue dans l'étude du pré-romantisme, à Shakespeare, à Pascal et à Racine.

Vers 1811, lorsque Nodier rime des contes en pastichant La Fontaine, il ajoute le goût de la mélancolie à celui de la solitude. A Quintigny, il lit les fabulistes, et les commente, mais il n'oublie pas ses passions littéraires de 1800. Il en fait ainsi l'aveu :

> Le hasard a-t-il respecté
> Ce bocage si frais que mes mains ont planté,
> Mon tapis de pervenche et la sombre avenue
> Où je plaignais Werther que j'aurais imité.....
>
> (*Poésies*, p. 159).

La période de réaction classique que l'on observe chez lui vers 1814, n'efface pas ces souvenirs, un instant voilés. En 1818, *Jean Sbogar*, Werther brigand, a bien quelque dette envers Byron, mais *Thérèse Aubert* en 1819 et *Adèle* en 1820, nous ramènent à Charlotte, ou à Stella, les héroïnes des pièces ou des récits sentimentaux de Goethe. Comme l'auteur du *Peintre de Saltzbourg*, celui de *Thérèse Aubert* est, de l'aveu d'une préface, « un jeune homme sensible et malheureux ». Le héros d'*Adèle* n'apporte guère qu'une nuance nouvelle. Si « l'habitude des chagrins l'a rendu sombre et timide, l'habitude des méprises l'a rendu défiant Il est comme tous les hommes qui ont beaucoup souffert ». Bref, il est à demi-guéri, mais il appartient toujours à cette série nommée par un historien de la réputation de Goethe les « Werthers aristocrates et chrétiens ».

Aussi bien la critique ne se méprend pas sur cette filiation, encore que la ressemblance soit moins sensible qu'au temps des *Proscrits*. Becquet esquisse dans les *Débats* du 15 mars 1819, le parallèle que l'on attendait à propos de *Thérèse Aubert*.

« Quelle fortune pour un libraire ! Quelle source d'émotions pour tous les cœurs sensibles ! Des tableaux brûlants d'amour, des descriptions étincelantes, du sentiment dans toutes les phrases, de la tendresse jusque dans les virgules, un vaporeux enchanteur, du pittoresque et du mélancolique, du pathétique et du sombre, il y a dans cette nouvelle production de quoi enflammer toutes les imaginations et de quoi agacer tous les nerfs ».

Et le successeur de Nodier dans ce journal avoue, avec une ironie qui ne plaira guère à sa victime, que Werther, Charlotte, Héloïse et Julie sont des personnages presque froids au prix de Thérèse Aubert.

Nodier va-t-il, après ces railleries, abandonner la défense de Goethe ? Il sera, cette fois, fidèle, et louera de son théâtre ce qui rappelle le plus *Werther* : *Stella*.

« C'est dans *Stella*, écrit-il dans les *Débats* du 3 mai 1822, qu'on retrouvera surtout l'écrivain original qui raconta d'une manière alors si neuve et si pathétique les *souffrances* du malheureux amant de Charlotte. *Stella* n'est pas, sans doute, un ouvrage moral, mais je ne pense pas que ce soit un ouvrage dangereux. Ce qu'il faut chercher dans *Stella*, c'est la séduction d'un coloris qui fait pâlir toutes les peintures du sentiment, parce qu'il est pris dans une hypothèse exagérée, ou dans un ordre faux, ou dans une organisation introuvable, mais peut-être sublime ».

A cette héroïne, modèle de celles de Nodier, il convient d'ajouter la Charlotte de *Werther* et la Claire d'*Egmont* (*Débats*, du 11 juin 1823). « Le privilège de ces créations enchanteresses n'est donné qu'à un petit nombre de génies favorisés, mais Goethe est le Jupiter de la littérature allemande. Les trois Grâces du Parnasse romantique sont ses filles ».

Il faut arriver à 1825, et à la réaction contre le frénétique pour trouver chez Nodier un ton moins favorable. « On n'accuserait pas ici Goethe, dit-il dans son article très important sur Mathurin, d'avoir influé sur cette nouvelle direction de la littérature par son fameux roman de *Werther* si sa virile et généreuse vieillesse n'avait pas réprouvé ce funeste chef-d'œuvre ». (*Quotidienne*, 22 décembre 1825).

La condamnation est ambigue. Elle n'est point, par surcroît, définitive. On verra plus loin que vers 1829 et en 1830, Nodier fait un effort considérable pour coordonner ses théories. Dans ses deux études sur les *Types* et sur le *Fantastique en littérature*, quelques éloges de la sensibilité allemande et de *Werther* apparaissent ça et là, mais l'importante préface au *Jeune d'Olban*, donnée par Nodier comme une suite d'*Observations pour servir à l'histoire de la nouvelle école littéraire*, placera *Werther* au centre de la période d'innovation romantique.

« C'est surtout en Allemagne, dira Nodier à cette date de 1829, qu'il faut chercher le drame et le roman moderne. Je ne citerai pour exemple que le fameux roman de *Werther*... Ce petit livre, tel que le voilà, tombé presque au hasard d'une plume alors peu exercée, est peut-être, de toutes les productions de la littérature contemporaine, celle qui a éveillé dans les deux dernières générations les sympathies les plus énergiques et les plus universelles... C'est que ce personnage n'est pas un mannequin flexible, mais mort... C'est un homme, un homme réel, organisé à notre manière, qui sent et qui aime comme nous, et avec l'âme duquel notre âme est pressée de s'identifier... C'est que *Werther* est le type essentiel et complet de l'homme jeune des nouveaux siècles ».

Comme Nodier eût applaudi au jugement de Montégut, plaçant près d'un demi-siècle plus tard, Werther parmi les types littéraires les plus importants fixés dans le roman ou au théâtre depuis le XVI^e^ siècle ! Dans un manifeste où la part lui est faite moins grande, *De l'amour et de son influence*, Nodier montrait au passage le rôle qu'il a joué en France. « Klopstock, dit-il encore vers 1830, Schiller et Goethe, sont des génies sortis de ce moule inconnu dans notre littérature, dont Abbadonna, Charles Moor et Werther ont multiplié le type sur toute la terre, pendant qu'on faisait à Paris de froids madrigaux ». Au moment où il s'exprime ainsi, Nodier a découvert d'autres modèles, surtout en Angleterre. Et cependant *Werther* n'a pas cessé d'être un excitant pour sa sensibilité : ces héroïnes des *Souvenirs de jeunesse*, en 1832, seront encore des sœurs de Charlotte et de Stella. Mais surtout, il montre dans le chef-d'œuvre composé par Goethe en ses temps d'inquiétude, l'ouvrage qui a libéré sa sensibilité opprimée des formes désuètes que la critique française s'obstinait à proposer. *Werther* est à l'origine de sa période de libération et de désordre, comme Walter Scott sera le modèle de ses années de sagesse relative et de curiosité nationale.

Chapitre V. — Le séjour chez Herbert Croft

I. Comment Nodier devint secrétaire de Croft. — II. Les voyages de Croft hors d'Angleterre, son séjour en France. — III. Les réhabilitations de Croft : Chatterton et Grainville. — IV. Après la séparation.

Les années passées par Nodier en Franche-Comté facilitèrent sans doute l'assimilation des influences littéraires émanées de la littérature germanique. Le séjour chez Herbert Croft, anglais un peu cosmopolite et fixé dans une ville du nord de la France, permit son initiation à certains éléments de la littérature anglaise. Cette période de la vie de Nodier n'a guère été étudiée que pour son pittoresque. Il serait bon de voir encore en quoi la personnalité de Nodier put s'y enrichir au voisinage de celle de ce curieux étranger encore bien peu connu dans notre histoire littéraire.

I

L'étude la plus étendue que l'on possède sur le séjour de Charles Nodier chez Herbert Croft est dûe à Paul Lacroix (1). qui commet malheureusement plusieurs erreurs, et attribue â M. de Jouy une intervention en faveur de Nodier, peu probable car la correspondance de Nodier lui-même (Estignard XXV, p. 45) nous apprend qu'il était dans son « village » c'est-à-dire à Quintigny, (et non à Paris comme avance Lacroix) lorsque les lettres du Chevalier vinrent l'y chercher, et en second lieu que c'est par Boissonnade que la collaboration de Nodier fut proposée à sir Herbert Croft.

Le célèbre helléniste avait daigné rendre compte favorablement du *Dictionnaire des Onomatopées*. Là-dessus une correspondance s'engagea entre eux. Nodier informa ce savant qu'il préparait une édition de La Fontaine et qu'il se mettrait ensuite à *Télémaque*. A ce moment, Boissonnade était avisé par Croft de projets semblables. Le baronnet ajoutait « qu'il lui manquait un secrétaire intelligent, un peu grammairien, un peu bibliographe, et que si le secrétaire qu'on lui trouverait était, par hasard, un homme de lettres malheureux, il le traiterait de la manière la plus libérale ». Il se trouva, d'après

(1) Paul Lacroix. *Bibliophile français*, mars 1870, p. 205.

Nodier, que le baronnet et Lady Hamilton étaient des admirateurs de ses premiers romans (1). On lui fit des offres chaleureuses ; il accepta, et voilà comment, d'après l'intéressé lui-même, la chose se serait faite par l'intermédiaire de Boissonnade.

Une lettre inédite de Roujoux à Weiss (Dôle, 26 août 1809) apporte quelques précisions nouvelles à cet égard (2).

« Notre ami Nodier, Monsieur, a enfin rencontré un de ces hasards qui font la « fortune d'un homme. Il le méritait assurément, mais il faut qu'il en sache pro- « fiter et qu'il prenne garde de le laisser échapper. Son aventure est un véritable « roman. Il avait envoyé à M. Boissonnade un commentaire de La Fontaine qu'il « venait de terminer, lui annonçant qu'il voulait travailler à un commentaire de « Télémaque. Voilà-t-il pas qu'un chevalier Croft, époux de Milady Hamilton, « et riche de 15.000 livres sterling de rentes, un anglais digne d'être français, « s'avise aussi de vouloir commenter le Télémaque et qu'en allant à la quête des « éditions, il confie son projet à Boissonnade qui lui parle de Nodier. Le flegma- « tique anglais s'enflamme pour le bisontin, lui écrit avec des expressions aussi « passionnées qu'un amant, finit par lui proposer sa table, son logement, 2 domes- « tiques, 400 francs par mois, et pour commencer la connaissance, lui envoie 50 « louis. »

« Nodier valait tout cela et pouvait être mis à plus haut prix encore. Il est parti ; « j'attends de ses nouvelles... »

M. Marsan voit donc avec raison (3) dans Boissonnade « la bonne fée « qui conduisait vers lui un véritable couple de féerie, irréel, baroque « et charmant, — des êtres que l'on croirait sortis d'un roman de la « comtesse de Ségur, le chevalier Sir Herbert Croft et sa vénérable « compagne, Lady Mary Hamilton ».

II

Nodier a peint en romanesque ce personnage dans *Amélie*. Dans sa correspondance, il le décrit aussi comme un type emprunté à Sterne. Voici, d'après les biographies anglaises, les documents d'archives et les œuvres qu'il a publiées, un autre aspect de ce français d'adoption. M. Holzhausen (4) indique l'abondance des étrangers qui s'établirent en France sous le Consulat. D'après le *Journal politique de Hambourg*, Paris en aurait vers 1802 compté vingt mille. « Suivant J.-H. Campé, seize mille anglais auraient, au même moment, passé la Manche. A

(1) Correspondance de Nodier p. 46 « De là leur goût pour de très faibles écrits, [*Les Proscrits*, *Le Peintre de Saltzbourg*,] très justement oubliés, qui n'avaient d'autre mérite qu'un peu de chaleur. Quoi qu'il en soit, des romans, dont je n'ose pas même te rappeler le titre, faisaient leur lecture favorite ».

(2) Bibliothèque de Besançon. Acquisitions récentes. Lettre encore non classée communiquée par M. G. Gazier.

(3) J. Marsan, *Notes sur Ch. Nodier* (p. 87).

(4) P. Holzhausen, *Les Allemands à Paris sous le Consulat*. P. 1914.

ces chiffres, il convient d'ajouter encore le contingent fourni par de nombreux Italiens, des Russes, et surtout des Danois ». Si l'on a étudié les effets de l'émigration française à l'étranger, il y aura donc lieu un jour de grouper les observations que suggère l'histoire des immigrations étrangères à cette époque, comme l'a tenté M. Mathorez pour la France de l'ancien régime. Du moins Herbert Croft nous fournit-il un exemple typique de ces échanges d'individualités.

Malgré tout ce que Nodier a pu dire de la fortune opulente du baronnet, sa vie ne commença pas sous de grandes espérances à cet égard, car son père, nous apprend le Dictionnaire Biographique de Leslie Stephen (1), avait dissipé presque tout l'avoir familial et aliéné le château des Croft. Sir Herbert fut loin de remédier à ces difficultés car son caractère léger l'empêcha de se fixer jamais un but bien défini.

A Oxford, où il fit ses études, il eut pour camarades Thomas Maurice, historien de l'Inde, et Frédérick Young, fils de l'auteur des *Nuits*. Il commença ses études de droit, puis, sur l'avis de l'archevêque de Londres, il se décida à entrer dans les ordres. La chose était accomplie en 1786. Cependant, il vécut encore assez longtemps à Oxford, rassemblant des matériaux pour le dictionnaire anglais qu'il se proposait de rédiger. Ses revenus consistaient seulement dans les 100 livres que lui valait son vicariat du comté d'Essex et dans ses honoraires de chapelain de la garnison de Québec, où sa présence n'était pas exigée. Ses dépenses excédaient son revenu. Veuf en 1792, il se remaria en 1795. Le lendemain de son second mariage, il fut arrêté pour dettes et enfermé dans la geôle commune d'Exeter. Bientôt après, il se rendit à Hambourg. Ses livres avaient été vendus à Londres en août 1797. En 1800 il fit en Angleterre, un bref séjour. Ayant été déçu dans son attente d'un nouveau bénéfice de 150 livres, il passa en 1802 sur le continent et il y resta jusqu'à la fin de ses jours. Il s'installa d'abord à Lille et lorsque la guerre éclata de nouveau entre l'Angleterre et la France, il aurait été dirigé sur le camp de Verdun si, en sa qualité d'homme de lettres, et grâce à des amitiés officielles, il n'avait été autorisé à vivre où il lui plaisait.

P. Lacroix a conté, dans l'article cité plus haut, comment il vécut au voisinage et grâce à l'hospitalité de Lady Hamilton. Plus tard, il vint à Paris où il fréquenta les libraires et les sociétés de bibliophiles. Il mourut dans cette ville le 26 avril 1816. Malgré ses nombreux séjours à l'étranger, un monument à sa mémoire a été élevé à Londres près de l'église de Prittlewell.

Les Archives Nationales conservent un dossier de police à son nom qui révèle surtout ses bons rapports avec les fonctionnaires français

(1) Leslie Stephen, *Dictionnary of national Biography*. London, 1888, vol. XIII.

et ses sentiments très francophiles. (Archives Nationales, F. 7, 6257 N° 5143).

La première mention qui soit faite de lui provient d'une dénonciation à la police faite par un sieur Vidal qui paraissait habitué à ce procédé malveillant. (An VIII). Un rapport du général Leclaire (21 Prairial, An XI) nous apprend qu'à cette date, le chevalier Croft se constitua prisonnier de guerre à Lille, mais qu'en sa qualité de ministre du culte, il fut autorisé à demeurer en liberté sur le territoire français et à le quitter quand bon lui semblerait.

Le 2 Frimaire, An XIV, Vidal revenait à la charge et adressait de Lille la lettre suivante « à Son Excellence Fouchér (sic), Ministre de la police générale :

« Monsieur,

« Un individu, nomé Héberth Croft, se disant Ministre du culte, mavait fait « dénoncer comme énemi de l'éttat par la famme avec qui il vit la nomée Marie « Hamilton. Elle mavait dénoncé au préffet du département du Nord séant à Lille, « tous deux habitte Paris. Je parle ici sans haine à votre excellence, mais je la « prévient que le nomé Héberth Croft est le plus adroit fripon et le plus adroit « espion qu'il puisse exister. Il a convaincus par ces fourberies le preffet de ce dé- « partement, mais moi je suis convaincus de ce qu'il est et je fait mon devoir en « vous l'assurant. Ainsi, avec la famme avec qui il vit en vous faisant parvenir la « présente, je sert ma patrie.

« J'ai l'honneur de vous saluer. Vidal, rue des Dominicains, N° 411 ».

Des lettres contenues dans le même dossier, il ressort que Vidal avait obéi à un dessein de vengeance en dénonçant Herbert Croft. Le même personnage, maître de peinture congédié par Lady Hamilton lui adressait quantité de lettres anonymes et injurieuses et faisait circuler en ville des lettres où l'Anglais était horriblement maltraité.

Cependant Croft cultivait ses relations dans les milieux officiels. Le 25 septembre 1811, demandant à se rendre d'Amiens à Paris pour ses travaux littéraires, il joignait à sa requête plusieurs documents dont une lettre aimable et flatteuse que le Comte Daru lui avait adressée en remerciement de ses ouvrages d'érudition.

Le rapport de Seron, aide de Camp du général Vandamme, contenu dans le dossier de Croft, nous révèle les procédés assez habiles par lesquels il s'était mis bien en cour : relations avec les autorités, publication d'un ouvrage élogieux sur Bonaparte.

Cette plaquette sur Bonaparte contenait en effet des éloges presque hyperboliques sur le futur souverain de la France et des objurgations énergiques à ses concitoyens d'outre-Manche pour les inviter à la paix. Dans un autre opuscule intitulé : « *Du Ministère anglais en novembre 1809 et de la Guerre Perpétuelle* ». *Lettres inédites par le Chevalier Croft*,

Baronnet, (Paris et Amiens — 1809) il reprenait ce plaidoyer en faveur de la paix.

Ces affirmations énergiques de francophilie ne peuvent faire oublier l'attitude qu'il avait prise pendant son séjour à Hambourg. Une de ses publications, fort significative à cet égard, est d'ailleurs pleine de renseignements à divers titres. Elle fut imprimée chez Fauche, le libraire des émigrés, en 1797, et mise également en vente à Leipzig et Londres. Avec son habitude des titres vagues, ressemblant à ceux d'une requête ou d'un pamphlet, il dénommait cet ouvrage *A Letter From Germany to the Princess Royal of England on the english and german Languages.*

Cette lettre écrite à propos du projet de Croft de compléter les dictionnaires d'anglais par l'adjonction des termes nouveaux ou archaïques, établit un parallélisme entre l'anglais et l'allemand, avec quelque hostilité lorsqu'il s'agit des infiltrations françaises dans les langues anglo-saxonnes.

Il cite par exemple un passage de Johnson déplorant l'influence que le français prend de plus en plus sur son langage national qui devrait garder plutôt « son caractère teutonique original ».

Il discute dans plusieurs notes les avis de Rivarol sur l'universalité de la langue française et attribue ce rôle primordial à l'anglais, pour un jour prochain.

Il est donc, à ce sujet, plus anti-français que l'Académie de Berlin.

Il compare plusieurs textes anglais avec du bas allemand pour montrer la ressemblance entre les deux langages.

Un peu plus loin (p. 14-15), dans une note importante, il prouve que les écrivains anglais doivent plus à la *Bible* qu'aux classiques grecs et romains. Il cite à cet égard Shakespeare, Spenser, Hall, Hooker, Cowley, Milton, Dryden, Addison, Pope, Young, Sterne, Gray, Ossian, Johnson, etc... Il a demandé à Klopstock si cette remarque s'applique à l'Allemagne : le poète allemand lui a répondu que cette application est justifiée, à condition de s'appuyer sur la traduction de Luther.

Croft a une grande admiration pour Klopstock. Sa Messiade sera, croit-il, immortelle. Il appelle Milton *notre Klopstock anglais.* La traduction d'Young par Ebert, qui atteste la conformité des deux langues, éveille son enthousiasme.

Mais ce qui est le plus important, en dehors du point de vue de la simple philologie, c'est que Croft se propose, en publiant le dictionnaire qu'il a en vue, de faire échec au dictionnaire français que Rivarol va publier en trois volumes chez Fauche, l'éditeur du *Spectateur du*

Nord (1). Croft songerait presque à une propagande anti-française sur le terrain de la linguistique, et à un rapprochement anglo-allemand. C'est pourquoi il espère trouver des encouragements à son projet auprès d'une princesse d'origine allemande.

Tels sont les sentiments que Croft a montrés pendant son séjour en Allemagne ; il faut en conclure qu'il était versatile ou d'une habileté dissimulée.

III

Un autre point qui n'est pas tout à son éloge, c'est la manière dont il tira profit de la réputation posthume de Chatterton. Parmi ses nombreux ouvrages, que l'on trouvera énumérés dans le *Dictionnaire* de Stephen, ceux qui demeurent le plus connus sont sa biographie d'Young, ajoutée au recueil de Johnson et le roman *Love and Madness* (2) dont le principal élément d'intérêt se trouve dans les longues indications qui y sont données sur Chatterton. De ce roman publié sous le voile de l'anonymat en 1780 et qui eut sept éditions, Carlyle a parlé dédaigneusement dans ses *Réminiscences*, le trouvant à peine digne d'être lu. Le roman, où l'on sent nettement l'influence de la *Nouvelle Héloïse* et de *Werther*, est écrit par lettres comme l'un et l'autre de ces deux ouvrages. Les lettres d'amour qui sont échangées entre Martha Rey et James Hackman renferment un curieux mélange de passion et de pédantisme. Mais ce qui demeure intéressant au point de vue documentaire, c'est que Croft ayant été le premier à avoir communication de la correspondance du malheureux Chatterton avec sa famille, l'a utilisée pour écrire comme digression dans son volume la vie de ce suicidé. En novembre 1799, Croft fut accusé par Southey, qui devait plus tard publier les œuvres de Chatterton, d'avoir obtenu en 1778, communication de ses lettres, de les avoir publiées sans demander l'autorisation à sa mère, d'avoir omis de lui faire part des profits que lui valut cette publication, grâce à la vente du roman dont elles faisaient l'intérêt.

A cela, Croft fit une médiocre réponse dans le *Gentleman's Magazine*, de 1800 (I, 99-104, 222, 226, 322, 325), qu'il publia ensuite séparément, sous ce titre *A Letter from Denmark to Master Nichols, editor of. the Gentleman's Magazine* (1800). (3)

Il n'y a pas lieu de faire un rapprochement entre le roman werthérien

(1) Sur les *Emigrés français à Hambourg* et sur le *spectateur du Nord* cf. les articles de M. M. Baldensperger et Hazard dans la *Revue d'Histoire littéraire.*

(2) *Love and madness, a story too true, in a series o letters between parties whose names would perhaps be mentionned, were less Known, or less lamented.* London, Kearsley, 1780.

(3) Cf. J.-M. Carré. *Goethe en Angleterre*, P. Pion, 1921.

de Croft publié en 1800 et ceux que Nodier fit paraître quelques années après, car il est à peu près certain que Nodier ne connut rien de Croft avant ses propres publications. Il y a cependant plusieurs aspects qui les rapprochent, c'est l'admiration pour Ossian, *(Love...* p. 27), le goût du suicide et le culte de *Werther* (ibid. p. 255, 283). Croft va même jusqu'à rechercher les exemples de suicides caractéristiques, manifestant ainsi la même curiosité que Nodier qui entreprit d'écrire une *Biographie des Suicides.*

Si des ressemblances sentimentales, venues ou non d'Allemagne, rapprochaient Nodier de Croft, qui lui déclara sa profonde sympathie pour les *Proscrits* et le *Peintre de Saltzbourg*, ils se rencontrèrent aussi dans leur passion philologique. L'un et l'autre avaient songé à éditer La Fontaine et *Télémaque.* Ils publièrent d'un commun accord le *Parrain Magnifique* de Gresset, dont ils avaient trouvé le texte à Amiens. — Nodier aida Herbert Croft à rédiger ses commentaires sur Horace, mais aussi il prit à son voisinage de plus grandes connaissances linguistiques. L'ancien étudiant d'Oxford connaissait en effet le latin, le grec, l'hébreu, l'anglo-saxon et parlait le français, l'italien et l'allemand, érudition que possédaient certainement bien peu de ses contemporains.

C'est à la fois en érudit et en romancier que Croft avait révélé la réputation de Chatterton à Nodier qui n'en fit d'ailleurs pas grand usage. C'est de ce point de vue encore qu'il lui signala la valeur méconnue de Grainville. Dans une note de son *Horace éclairci par la Ponctuation*, il signalait au public ce livre très moderne, mais très peu connu. « J'avoue, d'ailleurs, ajoutait-il, qu'il me serait impossible de n'en point parler et de ne pas le recommander à l'attention de tous ceux qui aiment les idées épiques, qui admirent Milton, qui idolâtrent Homère ». Il n'hésitait pas à le comparer à ces deux grands poètes et rêvait pour lui d'une réhabilitation analogue à celle qu'il avait tentée pour la mémoire de Chatterton. (1)

Qui était ce Grainville, plus oublié encore aujourd'hui qu'à cette époque, qui recueillit les suffrages de Bernardin de Saint-Pierre, fut

(1) Voici quelques expressions de Croft sur Grainville :

« Si jamais le monde voit une épopée plus faite pour vivre jusqu'au dernier « homme que celles d'Homère et de Milton, j'ose dire que son auteur la calquera « sur le plan de ce petit ouvrage qui n'est après tout peut-être que la sublime ébau- « che d'une grande conception et qu'on ne doit pas plus considérer comme la me- « sure de toutes les forces de son auteur, qu'on a regardé les pensées de Pascal « comme formant l'ouvrage dont elles étaient les simples matériaux.

« On ne m'accusera pas d'être aveuglé par quelque amitié pour l'auteur, car « il y a cinq ans que, redoutant d'être privé, par les outrages de nos institutions, « du moyen de faire imprimer ses écrits, et peut-être de tout moyen d'existence, « il se noya dans la rivière qui baigne la ville académique où j'écris ; et je venais « y résider presque au même instant ! *(Horace éclairci* pp. 78-80).

loué par Michelet dans son *Histoire du* XIX^e *Siècles*, trouva des éditeurs ou imitateurs enthousiastes dans la personne de Nodier, et de Creuzé de Lesser ? Né au Hâvre en 1746 et mort par suicide à Amiens, en 1805, avant même de la publication du *Dernier Homme*, il était d'église et s'était fait une certaine réputation comme prédicateur. Il était lauréat de l'Académie de Besançon pour un discours produit en l'année 1772 sur ce sujet : *Quelle a été l'influence de la philosophie sur ce siècle* ? Il y attaquait assez violemment les doctrines des philosophes et la religion naturelle. Il s'en prenait à l'immoralisme moderne. Mais il se montrait de son temps et laissait voir un trait de pré-romantisme lorsqu'il écrivait, au milieu de ses protestations (p. 16) « la tristesse est le seul sentiment que le philosophe rend avec quelque vérité, parce que la philosophie ,engendrée par la mélancolie, la produit à son tour ».

« L'an IV de la liberté », il publiait, à Amiens, en notant son double titre de curé de Saint-Leu d'Amiens et de membre des Amis de la Constitution, une *Oraison Funèbre des Citoyens morts dans la journée du 10 août, sous les murs du Chateau des Tuileries.* Il y manifestait des sentiments d'hostilité pour le roi et mêlait les citations latines tirées du *Nouveau Testament* avec l'expression d'un esprit spartiate.

Que Lamartine soit redevable à quelques égards à cet ouvrage, lorsqu'il écrit *La Chute d'un Ange*, et que les formes employées par Grainville annoncent quelquefois la majestueuse tristesse de Vigny, qui s'est inspiré de lui pour le *Déluge*, tel n'est pas notre sujet. Pour ce qui concerne le seul Nodier, il donna en 1812, une seconde édition du *Dernier Homme.*

Nodier, dans une introduction qui comprend une douzaine de pages, résume ainsi (p. IX) le dessein de Grainville : « Que penseriez-vous « de la conception touchante et sublime qui opposerait aux beaux « jours de la terre naissante, comme Milton l'a décrite, la décadence « et les infirmités d'un monde décrépit, les funestes amours de nos « derniers descendants aux délices du Paradis terrestre, et la fin de « toutes choses à leur commencement ? »

Nodier excuse les imperfections de cet ouvrage en expliquant que Grainville l'avait conçu à seize ans et n'en avait pas entièrement achevé l'exécution lorsqu'il mourut. « Je suis convaincu, disait-il, que, (s'il eût eu le temps de parachever son ouvrage) M. de Grainville aurait été alors mis à sa place, que je n'ose pas déterminer, mais qu'une sensibilité éclairée ne fixerait peut-être pas fort au-dessous de celle de Klopstock ».

Nodier donne à ce propos la définition de ce qu'on pourrait appeler son « chattertonisme » et qui le poussera si souvent à des réhabili-

tations littéraires, lorsqu'il trouve en lui-même « cette espèce de piété qui porte un cœur d'homme à réclamer en faveur des talents malheureux et oubliés, ce respect qu'inspire le génie modeste et sans gloire ».

Telle est la première manifestation active du sens des possibilités non épanouies ou des valeurs méconnues qui sera le point central de tant d'études littéraires de Nodier, sentiment qui procède sans doute à quelque égard du werthérisme, mais gagna singulièrement en conscience et en force, lorsque Nodier eut travaillé aux côtés du premier éditeur de Chatterton. (1)

Pendant son séjour à Amiens, Nodier, s'il s'épuisa de travail, put du moins amplifier ses connaissances philologiques aux côtés d'Herbert Croft et confirmer ses tendances romanesques et rêveuses en se faisant le collaborateur anonyme de Lady Hamilton. Même le thème du poète malheureux du type de Chatterton, que le chevalier put lui signaler avec insistance, ne demeura pas inutilisé par lui, car s'il n'écrivit rien qui touchât directement à cette personnalité, il apporta dans ses études de critique littéraire un souci persistant de réhabiliter les nombreux Chattertons qui figurent dans notre propre histoire littéraire. Le séjour au voisinage d'un anglais érudit, romanesque et « sensible » nous fait comprendre aussi que Nodier, à quelques années de là, ait été l'un des premiers à accueillir la gloire et les suggestions de Walter Scott.

IV

La collaboration qui fut interrompue sous le prétexte de sa santé ne se termina pas, tout au moins en espérances, d'une manière totale et brusque. Il avait promis au chevalier de continuer à travailler pour

(1) En 1831, Creuzé de Lesser publia (P., Delaunay), *Le Dernier Homme, poème imité de Grainville.* Cet ancien adaptateur des *Brigands* de Schiller a mis en vers l'ouvrage que Grainville s'était proposé de publier. Il rappelle dans sa préface (p. VII) l'intervention de Croft, puis celle de Nodier dont il cite plusieurs pages. Il porte un jugement intéressant sur la tentative de réhabilitation de Nodier : « Un écrivain qui a droit de vanter les ouvrages des autres parce qu'on a souvent et justement vanté les siens, Charles Nodier, publia sur cette création si remarquable et trop peu remarquée, un morceau plein de sentiments nobles et d'observations justes, hardies et profondes. Un tel morceau peut contribuer à prouver ce que j'ai fait observer dans plus d'une occasion, que ces écrivains aventureux qu'on accuse quelquefois de manquer de goût, en ont souvent un sentiment plus vif et plus fin que ceux qui les accusent. Il m'a semblé qu'avant de développer mon avis sur le *Dernier Homme* de Grainville, je ne pouvais rien faire de mieux que de transcrire, au moins en partie, celui de M. Nodier, qui est presque toujours le mien ».

De Lesser trouve même que Nodier a eu tort de mettre Grainville au-dessous de Klopstock. Il préfère, lui, le *Dernier Homme* à la *Messiade.*

En tout cas, la préface de Nodier semble avoir été l'un des motifs déterminants de sa propre entreprise et il lui fait en plusieurs fois de larges emprunts.

lui et pour Lady Hamilton dans sa retraite du Jura. La personnalité un peu complexe de Nodier fit qu'il se conduisit vis à vis du chevalier tantôt comme un tendre protégé, tantôt comme un rival littéraire.

Ainsi, dans sa correspondance avec Weiss, Nodier parle quelquefois des projets auxquels lui et le baronnet songèrent ensemble malgré l'éloignement. Nodier qui gémissait avec tant de persistance sur son sort cherchait, après leur séparation, à attendrir Herbert Croft afin d'obtenir son aide. C'est ainsi que son La Fontaine étant terminé, il promettait dans une même lettre de travailler pour Lady Hamilton et demandait l'appui de Croft pour le succès de son propre livre (1). « Enfin, écrivait-il, le 25 décembre 1811, mon La Fontaine est fini et je puis maintenant reprendre le lit, s'il le faut, car la besogne de Milady à laquelle je vais me mettre peut bien se faire alité ce qui était impossible pour un ouvrage dont la composition exigeait autant de recherches que de mots.

« C'est réellement, mon ami, un bien bon ouvrage, et qui, grâce à vos conseils, n'aura je pense guère de pareils en français, *dans ce genre*. Il faut hardiment se rendre ce témoignage quand il s'agit d'un livre qui n'est qu'utile et ne peut par conséquent prétendre à la gloire de *Cendrillon* ».

Bref, pour en faciliter la vente, il demande au chevalier de bien vouloir intercéder auprès des libraires Mame car « une lettre datée du village aurait bien moins de crédit que celle qui porterait la signature et le sceau d'un riche et docte Chevalier. Voyez, ajoute-t-il, mon cher patron, ce que votre tendresse peut vous suggérer à ce propos ».

Nodier ne tint sans doute pas ses promesses de collaboration à distance. Quelles rivalités s'ajoutèrent pour le détacher d'Herbert Croft ; je ne sais, mais leur réconciliation n'était pas encore tout à fait accomplie lorsque la mort du Chevalier fournit à Nodier l'occasion d'un article réparateur dans le *Journal des Débats*. (2)

(1) Lettre publiée par J. Marsan (Mémoires Acad. Toulouse, p. 88-90, 1912).

(2) L'article du 9 septembre 1815 sur les *Commentaires de la Langue française* qui est ironique, et la *nécrologie* du 13 mai 1816, sont reproduits l'un et l'autre dans les *Mélanges de littérature* publiés en 1820 (I, 205 et II, 429).

Chapitre VI. — **Le thème du brigand généreux**

I. Les origines de ce thème : d'Amadis à Schiller. — II. Influences subies par Nodier dans la composition de Jean Sbogar. — III. Les mélodrames. — IV. Bertram.

La publication de *Jean Sbogar*, en 1818, est l'aboutissement d'une influence surtout allemande subie depuis assez longtemps par Charles Nodier, mais qui ne s'était guère manifestée jusque là que par son goût pour les conspirations.

Nous avons vu déjà combien partielle fut à l'origine son initiation à la pensée de J.-J. Rousseau. Nodier devait en effet donner un exemple de ce destin de la pensée de Rousseau, que M. Baldensperger a noté en étudiant *Rousseau et le Romantisme* : se répandre par des intermédiaires. (1)

L'on retrouve à plusieurs reprises dans la correspondance de Nodier des signes de l'attention qu'il apporta aux adaptations françaises des *Brigands* ou des autres drames de Schiller, le plus important de ces intermédiaires après Goethe. Le premier contact paraît dater de l'époque où il s'engoua pour les choses théâtrales à l'occasion des spectacles qui furent donnés dans sa ville natale vers la fin de la

(1) M. Baldensperger remarque que Rousseau, encore qu'il fût un ennemi acharné des intermédiaires dans la société, n'exerça la grande influence qu'il devait avoir sur les âges successifs du romantisme que par l'intermédiaire d'écrivains souvent étrangers.

Ce n'est pas chez Rousseau — remarque cet historien — que s'élabore l'idée d'un art populaire, d'une création collective de mythes, et de récits dignes d'être utilisés littérairement. Mais Rousseau écrit en souhaitant que les écrivains modernes retrouvent, comme Homère, des auditoires populaires, il se trouvait être ainsi le précurseur des folkloristes, dont les aspirations l'eussent peut-être étonné

Bref, Rousseau aurait été « le fourrier » des générations romantiques ; mais le plus souvent, le logement qu'il préparait était utilisé d'une manière qu'il n'avait pas prévue. « Chateaubriand et Lamartine ont eu besoin d'instigations à la Rousseau, pour aboutir à leurs idées néo-catholiques ou chrétiennes libérales..... Pour Humboldt et Schiller, la nature humaine, compromise par une civilisation trop formaliste, retrouverait l'harmonie perdue et de vrais modèles dans la Grèce antique. Hugo souhaite que les difficultés sociales soient résolues par un mouvement en avant et non par une régression vers l'état de nature... Autant de doctrines plus ou moins avouées qui tendent toutes à un organisme renouvelé et qui ont eu pourtant au préalable une intuition rousseauiste comme expérience première ».

(J.-J. Rousseau, par MM. F. Baldensperger, G. Beaulavon, Benrubi, etc... Bibliothèque générale des sciences sociales, P., Alcan, 1912, p. 298).

Des travaux multiples ont paru sur les influences françaises et en particulier celle de Rousseau chez Schiller. La démonstration de ce rôle d'intermédiaire a donc été faite abondamment pour lui. (Kontz : *Les Drames de jeunesse de Schiller* (P., Leroux, 1899) Cf. Schauenbach : *Franzosische Einflüsse bei Schiller* (Suttgart, 1885).

Révolution. La liste de ces spectacles, qui est conservée à Besançon (1) et où les titres des pièces jouées dans cette ville sont accompagnés d'assez longues analyses, nous apprend en effet que l'avant-dernière de ces représentations, la trente-neuvième, fut *Robert, chef de brigands. drame en cinq actes et en prose, imité de l'allemand,* par Lamartelière,

Nous voyons plus tard Nodier demander à son ami Weiss communication du théâtre allemand, traduit par Bonneville. Il en louait parfois la force rude et pittoresque, impression bien différente de celle que nous donneraient aujourd'hui ces adaptations assez timides et même édulcorées. Or, un des tomes de cette publication est consacré à Schiller et il renferme les *Brigands* et *Cabale et amour*. La profonde sympathie de Nodier pour Bonneville nous est une garantie que cette lecture ne fut pas superficielle.

Lors de son séjour à Dôle, Nodier rencontra fréquemment Benjamin Constant qui dut l'entretenir du théâtre allemand et qui en lui offrant sa traduction lui donna un nouveau prétexte à relire Schiller. Une lettre inédite de 1807 à Weiss nous montre l'admiration qu'il avait pour l'adaptation faite de *Walstein* par Constant :

« Si tu es sage et que tu me fasses vite parvenir ou mon *Beauvais* ou les livres « qu'on t'adressera plus mon *Werther* et mon *Ambre*, tu auras un *Walstein* de « Benjamin Constant, et tu verras si c'est du beau ». (Besançon, Mss 1417, f° 58) ».

Tous ces témoignages nous attestent que l'influence de Schiller durait depuis longtemps lorsque Nodier formula l'état de sensibilité qui en résultait pour lui, en écrivant *Jean Sbogar* (2).

I

MM. Babitt *(Rousseau and Romanticism)* et E. Seillière (le *Mysticisme démocratique*) ont indiqué récemment la filiation qui réunit certains courants de la sensibilité romantique à l'esprit chevaleresque

(1) Nous l'avons reproduite dans notre chapitre sur les *Essais révolutionnaires de Nodier.*

(2) Les « conspirations » de Nodier ont été étudiées avec plus de détails que n'en nécessitaient peut-être les étourderies de jeunesse, sur lesquelles son imagination broda plus tard. Nous nous contenterons donc de renvoyer au livre de L. Pingaud la *Jeunesse de Ch. N.* et à P. de Vaissière. *Ch. N. conspirateur (Correspondant* 1896). *L'Interrogatoire de Nodier* publié par M. Baldensperger a le mérite de nous renseigner sur les occupations littéraires de Nodier à ce moment *(Dina* etc.).

Ajoutons à ces documents et à ces études de jolis vers inédits de Nodier qui nous le montrent, à cet égard, dans sa vraie nature : frondeur plus que conspirateur. Le poème écrit, en 1806, l'année après celle où Nodier « conspirait » entre deux parties de billard, au café Marullier, a été conservé par l'abbé J.-P. Baverel dans ses cahiers de *Faits mémorables arrivés à Besançon.* Bibl. de Besançon, mans. 72 de la collection Baverel, année 1806 folios 20 et suivants.

du Moyen-Age. Schiller et le thème du brigand généreux prêteraient lieu à un rapprochement analogue qui a d'ailleurs été tenté par M. C.-M. Fraureuth dans une étude sur les romans de chevalerie et de brigands (1).

C'est à *Amadis de Gaule* — roman du XIV^e^ siècle — qu'il faudrait faire remonter les manifestations littéraires de générosité dans la révolte, qui devaient aboutir aux portraits de brigands redresseurs de torts si fort en vogue dans la littérature européenne, après le succès de *Goetz de Berlichingen* et du drame de Schiller.

Le brigand typique du XIX^e^ siècle serait donc en quelque sorte un Don Quichotte furieux et juvénile.

Il y aurait lieu — à propos de Schiller — de distinguer les sources des ouvrages qui ont frayé la voie à son audacieuse tentative. C'est surtout *Goetz de Berlichingen* qui prépara les esprits au goût d'un mélange de rébellion, de vengeance, de vie errante et de déclamation.

Dix ans après la réussite de Goethe, *les Brigands* de Schiller frappaient un coup analogue et atteignaient très vite un grand succès. M. Fraureuth (op. cit. p. 35) voit plus spécialement dans l'apparition de cette pièce le moment essentiel de la fusion entre l'idéal du chevalier et l'idéal du brigand. A cela s'ajouteront bientôt des nuances plus grossières avec un Spiess, dont l'ouvrage mollement écrit (2), n'en est pas moins empreint de mauvais goût et d'une immoralité assez vulgaire. La générosité et la flamme qui pouvaient excuser les folies des personnages de Schiller ont ici entièrement disparu pour faire place à une dépravation qui n'a même pas la cérébralité séduisante des personnages de Crébillon fils ou de Laclos.

En Allemagne ce genre devait atteindre à un grand succès, comme l'ont montré M. Fraureuth et M. Stahl *(J. von Teuffenburg und das Schauspiel der Schillerepigonen*, 1910). Les Vulpius, les Zschokke et les Spiess multipliaient à l'envi les imitations et les adaptations au goût du grand public. En France, après le traducteur Bonneville, le principal intermédiaire devait être Lamartelière. Celui-ci en effet ne s'en tint pas à *Robert, chef de brigands* que Nodier, comme on l'a vu, applaudissait déjà à Besançon ; il donna une suite à cette première et infidèle adaptation sous ce titre : *Le Tribunal redoutable, ou la suite de Robert, chef de brigands*. Enfin, en 1799, il publiait une version du *Théâtre de Schiller* auquel il avait joint l'*Abellino* de Zschokke, une des imitations les plus répandues des *Brigands*. Un autre point

(1) C.-M. Fraureuth ; *Die Ritter — und Rauberromane. Ein Beitrag zur Bildungsgeschichte des Deutschen Volkes.* (Halle, Niemeyer, 1894).

(2) Nodier a consacré un feuilleton à son roman le plus connu *Petit Pierre.*

par où il annonce Nodier, c'est son projet de publier une *Histoire des conspirations célèbres*, tant anciennes que modernes. Nodier eut retrouvé là les noms des Retz et des Vertot, dont il devait aller par la suite jusqu'à se faire l'éditeur. Toutefois la critique modérée n'était point gagnée à ce genre plusieurs années après l'initiative de Nodier, J de Pétigny, par exemple, dans les *Annales de la littérature et des arts* de 1821 (tome VI, pp. 105-137), faisait aux violences de Schiller un assez froid accueil, et protestait contre cette invasion de nos voisins de l'est.

II

Nodier avait subi tant d'influences diverses lorsqu'il composa son *Jean Sbogar* — publié en 1818 sous le voile de l'anonymat — qu'il jugea à propos, dans une édition subséquente, de se défendre contre le grief de plagiat. La totalité, presque, des *Préliminaires* qu'il adjoint à la troisième édition, est une apologie contre ce reproche. Il affirmait d'abord la réalité historique de cette histoire ; il prétendait avoir assisté en Illyrie au procès de Jean Sbogar. Un prétexte local lui fournit-il le nom de ce personnage ; cette affirmation est-elle inventée de toutes pièces ? Les recherches de M. Yovanovitch nous fixent sur ce point. Nodier est bien aussi près de la supercherie que lorsqu'il « traduit » des poésies croates (1).

Lorsque Nodier affirme ne rien devoir à Byron, on peut, à la rigueur, l'en croire, mais sa dette envers Zschokke est visible.

C'est par l'intermédiaire de cet imitateur que Nodier semble surtout avoir subi les influences germaniques sur ce point. En effet, il situe à Venise son histoire de révolté, comme Zschokke le fait pour son *Abellino*. Les personnages secondaires des *Brigands* qui avaient eu une certaine importance chez Schiller, deviennent ici des figurants sans aucun relief. Un emprunt essentiel de Nodier à Zschokke, c'est celui qui consiste à donner une double et mystérieuse identité à son brigand : le dédoublement du personnage central en Sbogar et en Lothario est pris dans Zschokke. Dans la pièce de Zschokke (2), en effet, Flodoardo homme sensible (Lamartelière, p. 450) apparaît finalement comme identique au brigand Abellino (p. 493).

Nodier doit-il beaucoup à Lewis, auteur du *Brigand de Venise traduit de l'anglais par P. de C.* (Paris, Dentu, 1806) ? Dans le roman de Lewis, le cadre est Venise (cf. chapitre I). Le brigand mélancolique

(1) V. notre chapitre sur le *Vampirisme*.

(2) *Théâtre de Schiller traduit par Lamartelière* (Paris, Renouard, 1799, 2 vol) T. II, p. 313. Abellino ou le grand bandit, tragédie en 5 actes par M. Zschokke.

(p. 40) est amoureux d'une jeune fille pleine de charme (p. 60) et ressemblance troublante, il est philosophe comme Jean Sbogar : on trouve en effet dans le roman anglais des maximes, de Contarino (p. 71). Et il y a aussi des promenades dans un bosquet (p. 138) comme Nodier en fera faire à son héros. Mais voilà une influence qui, si elle s'ajoute à celle de Zschokke, dont elle est dérivée elle-même, nous transporte très loin de l'Illyrie.

Le brigand de Nodier n'est pas seulement généreux, il est aussi littérateur ; à preuve les tablettes fort imitées de Rousseau qu'il laisse. Mais, et c'est en cela qu'il est byronien, il ne va pas jusqu'au pédantisme comme les personnages de Schiller. Il y a dans ses attitudes amoureuses une distinction et des silences d'une féminité profonde qui sont bien plus près de l'œuvre du lord anglais que de celle du fougueux Schiller.

Les épigraphes des chapitres sont un des points les plus curieux de ce roman et sont une des meilleures indications pour ses sources. C'est d'abord l'*Imitation de Jésus-Christ* qui fournit les déclarations de la couverture et du titre. La lutte perpétuelle et âpre qu'est l'existence laisse un sentiment amer dont le romantisme participe à la fois du Moyen-Age anxieux et du XIX^{e} siècle ensanglanté.

Le vague d'Ossian, les terreurs et les superstitions de Delancre, les effets frénétiques de Lewis, l'analyse terrifiante de Shakespeare, la majesté de Milton et de Klopstock, le glas du Dante, et les perfections de l'Apocalypse se sont donné rendez-vous dans ces brefs sous-titres. D'une plus ample signification encore que le texte, ils nous révèlent non point seulement comme un ouvrage suivi, les formes du talent de l'auteur, le poncif qu'il parvient à créer. Si les décors dans lesquels il situe ses personnages sont dus à sa pensée créatrice, la variété et les contrastes des citations nous font pénétrer jusqu'aux plus profondes et plus subtiles velléités de l'écrivain qui, comme tout créateur littéraire, accueille dans son âme les influences les plus lointaines, s'abandonne aux plus fougueuses rêveries pour n'aboutir souvent qu'à un mélange peu original.

Dès le 24 octobre 1818, le succès du roman valait à Cuvelier, fournisseur habituel du théâtre de la Gaieté, la commande d'un mélodrame sur ce sujet. L'accueil fait à la pièce fut plus chaleureux encore que celui qui avait été fait au roman : le *Jean Sbogar, mélodrame en trois actes* de Cuvelier et Léopold était appelé à l'honneur de figurer dans les *Chefs-d'œuvres du répertoire de mélodrames, joués à différens théâtres* (1).

(1) Chefs-d'œuvres du répertoire de mélodrames joués à différents théâtres, (Paris, Dabo, 1824). T. XV. La pièce a même eu une troisième édition.

Nous ne sommes pas ici en présence d'une parodie comme ce fut le cas pour *le Vampire*. L'ouvrage de Nodier n'avait point paru ridicule comme la pièce pleine d'assassinats où Cadet-Buteux alla frémir d'effroi, mais surtout éclater de rire.

La principale impression que nous laisse cette adaptation, c'est que son auteur s'est reporté aux productions de Lamartelière. On y retrouve la politesse relative qui distinguait si fortement *Robert, chef de brigands*, de *Charles Moor*. La pièce est adoucie et affadie comme celles où Lamartelière a mis un verni de banalité et d'insignifiance.

Enfin, comme chez Schiller, les brigands de second ordre ont repris une certaine précision. Qu'est-ce à dire, sinon que la figure de Jean Sbogar qui, somme toute avait une certaine ampleur dans le roman de Nodier, et dont la psychologie s'enrichissait des influences différentes subies par le créateur, perd maintenant son relief ? Le personnage central est aussi dépouillé de toute énergie et ne mérite plus le nom de *Terrible Sbogar* qui lui est adressé à la fin lorsque son identité est révélée. Il devient un soupirant traditionnel et courtois.

La tradition française ne se manifeste-t-elle pas avec plus de persistance dans des ouvrages destinés au grand public que dans tout autre manifestation littéraire, soit qu'elle revienne à l'habitude des gauloiseries et de la raillerie, soit qu'elle se grise d'héroïsme et de rêverie chevaleresque ?

Ainsi, cette contre-épreuve de *Jean Sbogar*, où l'auteur du roman n'est pour rien, nous montre du moins le déchet qui devait se produire dans cette tentative pour adapter à la sensibilité française, les thèmes allemands et anglais ayant leur origine dans la révolte et la frénésie sentimentale de Rousseau. C'était en quelque sorte une atténuation dûe au conservatisme du théâtre populaire, quel qu'en pût être parfois le ton frondeur.

III

L'intention, bien plus que l'intérêt du texte, est à noter dans la parodie anonyme intitulée *Og*, parue six ans après *Jean Sbogar* (1).

Ce roman, dans la manière parodique du *Champavert* de Petrus Borel, mais avec le talent en moins, est dédié :

A Jean Sbogar
et à ses successeurs.
Le Vampire, le Solitaire, le Camisard, Han d'Islande, le Renégat, Le Centenaire, Le Paria français, Ipsiboé, Ourika, Le Damné, etc, etc, etc.

(1) Paris, — Hubert, 1824, attribué à Vignon Restif de la Bretonne.

Cette rapsodie, où sont tournées en dérision des histoires terrifiantes advenues parmi des tribus juives, a le mérite de faire pressentir la filiation qui existe entre les aventures de brigands et celles de vampires chez Nodier, d'indiquer aussi une généalogie qui va des tentatives malheureuses et oubliées de Nodier et de d'Arlincourt, à la réussite et à la plénitude d'*Hernani*.

Stendhal qui s'élevait si vivement dans son essai sur le romantisme contre le vague et la nébulosité du style et des caractères eût reconnu qu'*Hernani* constituait à cet égard un progrès sur les romans de Nodier. Que s'était-il passé ? La disparition, chez ce dernier, de l'influence d'Ossian, l'apparition du soleil des pays méditerranéens, avaient contribué en même temps que son génie, à faire reparaître la santé et l'éclat dans la glorification autrefois mélancolique et languissante des brigands généreux et des révoltés.

IV

Après avoir imité Schiller, Zschokke, Byron, pour composer un portrait de brigand qui parvint au succès, Nodier, croyant avoir trouvé là le thème qui lui permettrait de fructueux succès littéraires, se tourna vers une œuvre anglaise composée sur le même sujet : *Bertram*, de Maturin, qu'il devait traduire en collaboration avec son ami Taylor, tout indiqué, par ses relations et son activité, pour assurer la représentation et le succès de la pièce.

Maturin (1782-1824) homme d'église au caractère assez fantasque et inconsidéré, avait de bonne heure obtenu de brillants succès littéraires outre-Manche. Son étoile commençait à paraître, au moment où Nodier doutait le plus de lui-même, c'est-à-dire vers 1807-1808 (1).

En 1813, époque à laquelle Nodier arrivait à se faire une place dans les milieux officiels, Maturin trouvait la sympathie précieuse de Walter Scott et de Byron. En effet, réduit à une situation désespérée, il envoya à Walter Scott, le manuscrit de *Bertram*, « tragédie » qu'il venait d'offrir inutilement au théâtre de Dublin.

Scott recommanda la pièce à Kemble, en l'assurant qu'elle aurait le plus grand succès ou qu'elle tomberait avec gloire. Kemble la refusa. Alors, Maturin recourut à Byron qui imita la générosité de Walter Scott, en lui faisant cadeau de cinquante livres. La pièce, présentée à Kean par Byron, fut acceptée et jouée à Drury Lane, à partir du 9 mai 1816 et atteignit le chiffre de 32 représentations, rapportant pour lui un bénéfice de mille livres et facilitant la vente, en une seule

(1) Sur Maturin et sur Lewis, cf. Killen. *Le roman terrifiant.* (P. Crès, 1915)· en réimpression dans la collection de la *Revue de littérature comparée.*

année, de sept éditions du livre imprimé. On rapporte que la note discordante fut l'hostilité de Coleridge qui avait eu la mortification de voir la pièce de Maturin préférée à la sienne par le directeur du théâtre.

Comme le succès des romans de brigands, en Allemagne, avait incité Nodier à écrire son *Jean Sbogar*, de même le succès en Angleterre de *Bertram* le décida à cette traduction.

Il ne semble pas toutefois que la pièce ait été représentée et aucune mention n'est faite d'une mise en scène, dans l'édition qui parut chez Ladvocat, en 1821, sous ce titre : *Bertram, ou le Château de Saint-Aldobrand, traduit librement de l'anglais, du Rd R. C. Maturin,* par MM. Taylor et Nodier.

Dans un avertissement où l'on s'attendait à qu elques explications sur la pièce, il aborda surtout le problème du romantisme dont il voyait le principal précurseur chez Dante, ancêtre de Byron, le poète de l'irritation et de la colère par excellence.

Nodier, avec sa singulière et inconsciente duplicité, proteste contre le fantastique et affirme le souci de moralité de cette pièce. Il assure par exemple que le prieur, pieux et saint personnage, est plus important comme type, dans la pièce, que le brigand. Il affirme cependant qu'il ne faut pas « vendre de corde aux filles de Milet », voulant dire par là que les aventures de brigands, où il se commettait lui-même, pouvaient avoir une influence fâcheuse.

Le début de l'adaptation fait penser au *Don Juan* de Lope de Vega, et de fait il y a toujours eu dans le brigand romantique le Don Juan de la légende espagnole ou celui de Molière, un séducteur en même temps qu'un révolté. C'est donc au milieu de l'orage qu'Imogène poursuit Bertram qu'elle aime, comme la malheureuse abandonnée poursuit Don Juan dans les ouvrages de Lope et de Molière.

A l'acte II, apparaît un Bertram furieux, mais il y a aussi des spectres, (p. 66) un enfant attendrissant (p. 87) de la mélancolie romantique (103) de la contagion dans l'esprit de révolte (105), un esprit de famille (107), un songe (p. 132).

La pièce rappelle cette fois la tragédie espagnole parfois religieuse, en même temps qu'âpre et cruelle.

On songe un peu au *Damné par manque de foi* lorsque Bertram, ayant parlé respectueusement au prieur, exerce un certain charme sur lui et en reçoit cette réponse : « Homme superbe, élevé en tout, même dans tes crimes, je suis frappé d'étonnement en contemplant dans un mortel, une puissance d'esprit qui nous est refusée. Tu ne peux être réclamé que des enfers ou des démons ».

La contamination du type du brigand généreux par celui du Don

Juan est très forte cette fois. L'un et l'autre, ils sont démesurés et indisciplinés, durs par sensibilité froissée, violents par désir ; ils figurent dans la nombreuse galerie des mécontents ou des déséquilibrés dont le romantisme fait ses héros. Déçus par l'amour ou par la société, les personnages de cette tradition nouvelle, que Nodier faisait descendre d'Oreste, sont tous accueillis par l'écrivain avec la sympathie qu'on eût réservée en d'autres temps à « l'honnête homme ». Pendant que Victor Hugo se prépare à réhabiliter la courtisane, Nodier revêt de séduction des scélérats beaux-parleurs.

Mais voilà que bientôt ce thème pourtant bien paradoxal, ne suffira plus. Courant sur la piste de la nouveauté où il craint d'être distancé, Nodier va aborder le vampirisme, oubliant presque cette fois ses scrupules de lettré, sa formation « d'homme de goût » et risquant de sombrer dans le roman feuilleton. C'est dans cette période de dégradation et de frénésie que nous allons le voir maintenant.

Chapitre VII. — Le Vampirisme. — Les influences illyriennes

I. Le Vampirisme dans la littérature européenne avant Nodier. — II. L'accueil de Nodier au Vampire de Polidori. La vogue. Lord Ruthwen. — II. Le Vampire de Nodier. — IV. Les parodies. — V. Récit de Dumas sur Nodier désapprouvant son Vampire. — VI. Nodier publie encore Infernalia (1822). — VII. La survivance et les métamorphoses de ce thème. — VIII. Résultats littéraires du voyage de Nodier en Illyrie.

C'est vers 1820 que Nodier commençait d'utiliser la légende des vampires, introduite depuis longtemps dans les récits populaires comme dans la littérature et qui était parvenue maintenant à une période de mode comme l'avaient été les brigands de fiction ou de prétentions historiques. Nodier aurait donc, cette fois encore, cherché à bénéficier des avantages d'un sujet mis en valeur par la vogue.

I

M. Stefan Hock, dans une étude sur les légendes des vampires dans la littérature allemande (1), relève des traces de ce genre d'histoires dans la littérature hindoue, chez les frères Grimm, dans la vieille littérature danoise, chez Hérodote en Grèce, etc...

Le XVIII^e^ siècle fut pour ce thème une véritable période de renaissance. L'ouvrage de Dom Calmet n'est pas la seule preuve du sérieux avec lequel on traita de cette question. Collin de Plancy pouvait écrire longtemps après Calmet : « Ce qu'il y a de plus étonnant dans l'histoire des vampires, c'est qu'ils ont épouvanté la Lorraine, la Prusse, la Silésie, la Pologne, la Moravie, l'Autriche, la Russie, la Bohême et tout le nord de l'Europe, pendant que les sages de l'Angleterre et de la France renversaient d'une main hardie et sûre les superstitions et les erreurs populaires ».

On pourrait donc dire que le XVIII^e^ siècle qui fut une époque de superstition et de curiosité, en même temps que de combats pour la raison, a été sur le point de léguer au XIX^e^ siècle, un thème littéraire qui somme toute n'a pas pu s'adapter dans cette atmosphère de sensibilité pourtant si avivée.

(1) Stefan Hock : *Die Vampyrsagen und ihre Verwertung in der deutschen Litteratur.* — (Forschungen für neueren Litteraturgeschichte, XVII). Berlin, Duncker, 1900. Cf. aussi Fellows. *The Vampire Legend*, dans *The Occult Review*, sept. 1908. — Dom Calmet : *Traité sur les apparitions des esprits et les Vampires*, etc. (P,. Debure, 1751, 2 vol.).

Pour ancienne que soit la chose, le terme même (on fait dériver le mot vampire du turc septentrional *über*, sorcier) ne paraît guère avoir passé dans les langues européennes qu'au XVIII^e^ siècle. Par exemple, si le *Mercure galant*, mentionne de telles légendes, le mot n'est pas encore trouvé ; la fortune de la légende ne peut donc encore atteindre son apogée.

Il semble que l'année 1725 et celles qui suivirent aient fait passer les histoires de vampires dans l'actualité, grâce à quelques anecdotes plus ou moins sanglantes importées de Hongrie (1). En 1733, rapporte-t-on, on ne voyait guère, à la foire de Leipzig que des livres sur les buveurs de sang, si bien que Louis XV écrivait à son ambassadeur à Vienne, pour avoir des détails. La théologie s'en mêla.

En France, Boyer d'Argens fut un des premiers, vers 1737, à parler sérieusement d'histoires de vampires dans des *Lettres juives*, imitées des *Lettres persanes*. L'ouvrage de Dom Calmet publié pour la première fois en 1746, et réédité en 1751, devait atteindre le premier la grande notoriété. Le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire et l'*Encyclopédie*, firent une place aux Vampires.

Buffon lui-même emprunte ce terme en 1762, pour désigner une variété nouvelle de chauves-souris. Malgré les protestations de Rousseau et de Voltaire, les Vampires s'acclimataient chez nous.

M. Yovanovitch note que Goethe donna à cette légende une reprise d'actualité en publiant en 1797, sa *Fiancée de Corinthe*, « histoire vampirique » comme il l'annonçait lui-même.

Il semble d'ailleurs que le poète allemand ait emprunté pour sa documentation, beaucoup plus à Dom Calmet et au *Voyage en Dalmatie*, de Fortis, qu'aux véritables légendes anciennes.

Les résistances à cette tentative furent assez vives en France, comme l'indiquent les témoignages réunis par M. Yovanovitch (op. cit. p. 318). Mais Byron allait donner un nouvel élan, en faisant allusion aux légendes de vampires dans son histoire turque du *Giaour* (1813). Il apostrophait ainsi le vampire :

« Tu suceras le sang de ta famille ;
« Bientôt ta sœur, ton épouse, ta fille,
« Expireront sous ta cruelle dent.
« Tu maudiras le banquet dégoûtant
« Qui va nourrir ton cadavre vivant ». (2)

La curiosité du poète anglais était si vivement éveillée sur ce point qu'il racontait un jour dans une société génevoise, la nouvelle du

(1) YOVANOVITCH : *La Guzla*, etc, II^e^ partie, Chapitre VI.

(2) Traduction Bigeon, 1822 (p. 30). Le traducteur ajoute en note à ce passage : « La susperstition du vampire est encore générale dans le Levant ».

Vampire qu'il se proposait d'écrire. Le docteur Polidori rédigea sur ses souvenirs d'auditeur, le récit qui devait paraître au mois d'avril 1819, dans le *New Monthly Magazine*, sous le nom de Byron et que les lecteurs français devaient lire dans les traductions de Faber (1919) et d'Eusèbe de Salles (P.-Ladvocat, 1824), persuadés qu'il était bien l'œuvre de Byron. Le succès en fut si grand qu'Amédée Pichot dut donner cette œuvre dans sa traduction complète de Byron.

Ce que nous noterons surtout, c'est que 1819, l'année de la publication de la traduction Faber, marquait la date où la vogue allait recommencer de s'attacher en France aux histoires de vampires. Nodier semble être arrivé l'un des premiers, en France, lors de cette manière de reprise, mais on voit après quel long acheminement de ce thème à travers la littérature européenne. L'on devine aussi combien un voyage en Illyrie entre peu en compte dans cette tentative, entreprise surtout d'après une œuvre anglaise, et paraissant cinq années après le retour de Nodier.

II

Nodier avait été l'un des premiers à souhaiter la bienvenue au *Vampire* de Polidori qu'il croyait, comme la plupart, de ses contemporains, l'œuvre de Byron.

Amédée Pichot a dit en 1824 dans sa traduction du poète anglais, que cette supercherie avait « autant contribué à faire connaître lord Byron en France que ses poèmes les plus estimés ». Nodier allait dans le sens de ce mouvement d'opinion en faisant cas de cette œuvre autant que des meilleures productions de Byron. « La fable du vampire — disait-il avec une prédilection un peu surprenante — est peut-être la plus universelle de nos superstitions... Elle a partout l'autorité de la tradition ; elle ne manque ni de celle de la théologie, ni de celle de la médecine. La philosophie même en a parlé » (1).

Il en reconnaît la trace chez les peuples primitifs aussi bien que dans les nations de civilisation évoluée, affectant de recueillir ses souvenirs d'Illyrie et d'en faire un poétique usage. Il conte en fantaisiste apparamment grave, l'aspect que prennent ces histoires dans la Dalmatie dont il se croyait un peu l'explorateur.

Habitué à confondre avec complaisance la rêverie et la vérité, il n'hésitait pas à dire : « Il n'y a point d'erreur dans les croyances de l'âme, qui ne soit faite d'une vérité et cela même a son charme car les vérités positives n'ont rien de flatteur pour l'imagination ».

(1) Drapeau Blanc — 1er juillet 1819. Article reproduit dans Mélanges de littérature et de critique. I, p. 409 (1820).

Toujours soucieux de rapprocher l'état de la littérature de celui de la société, Nodier estime que la muse est descendue des hauteurs de l'Olympe « aux horreurs mystérieuses des catacombes ». La littérature de notre siècle va vers le tombeau.

Nul plus que Lord Byron n'a su s'adapter à ces tendances de notre temps. Nul n'a su mieux que lui trouver de la force dans cette décadence. Puis Nodier fait le plus grand éloge du récit de Byron au détriment de sa très médiocre traduction. Il voit pour cet essai un gros succès possible de librairie et de théâtre. On peut en tirer un excellent mélodrame. C'est ce qu'il ne tardera pas à tenter de réaliser lui-même.

Auparavant, il prêtera sa collaboration à la publication d'une tentative romanesque d'adaptation du *Vampire* : *Lord Ruthwen,* de Cyprien Bérard, dont l'éditeur eût bien aimé que l'attribution lui fût faite.

L'opinion de Nodier à l'égard des histoires de vampires devait surgir naturellement de celle qu'il avait manifestée à l'égard du brigand généreux. L'exemple de Spiess montre déjà comme un acheminement de l'un à l'autre thème. Nodier, à l'affût de la nouveauté littéraire qui lui procurerait un succès de vente, arriva un des premiers pour l'adaptation de ce nouveau thème, se découvrant après coup une compétence ancienne sur ce point, à cause de son voyage en Illyrie. (1)

Il ne se donna tout d'abord pas grand'peine, car son activité dans la publication de *Lord Ruthwen* ou les *Vampires* devait se borner à prêter le concours de son nom et à autoriser un rapprochement avec *Jean Sbogar* (2) ; non seulement son nom figurait sur la couverture, mais l'imprimeur avait imité de très près la réalisation typographique de ce roman.

Le procédé réussit assez bien car deux éditions du roman en deux volumes furent épuisées en une année (1820).

Nodier devait s'intéresser à ce thème avec une certaine persistance, mais, en attendant, les histoires de vampires se multipliaient dans le roman et au théâtre, comme on le verra plus loin.

Ne se produisait-il pas comme une perversion contagieuse du goût lorsqu'un Goethe déclarait que le *Vampire* était la meilleure œuvre de Byron (3) ? Nodier est donc excusable lorsqu'il prédit à ce thème la plus brillante destinée.

Il est certain, en tout cas que la propagande de Nodier favorisa

(1) Dans ses articles du *Télégraphe officiel* il ne s'occupe guère de cette légende.

(2) *Lord Ruthwen, ou Les Vampires*, roman de Cyprien Berard, publié par l'auteur de Jean Sbogar et de Thérèse Aubert. (P., Ladvocat, 1820).

(3) Goethe Jahrbuch (13).

beaucoup, dès la première heure, la diffusion de ce thème en France. Nodier avait vu dans le *Vampire* attribué à Byron, un excellent sujet de mélodrame. « Le vampire épouvantera de son horrible amour les songes de toutes les femmes, et bientôt sans doute, ce monstre encore exhumé, prêtera son masque immobile, sa face sépulcrale, son œil d'un gris mort... tout cet attirail de mélodrame, à la Melpomène des boulevards, et quel succès, alors, ne lui est pas réservé ! »

Chose singulière, en 1820, au moment d'adapter le Vampire au théâtre, Nodier se montrait plus sévère. Dans les *Notes des Vampires* qu'il joignait à la seconde édition de Lord Byron, il déclarait ne plus reconnaître la touche géniale de Byron dans cet essai. Il est vrai aussi qu'il avait été averti du rôle joué par le médecin Polidori dans la publication de cette nouvelle. « Cet ouvrage, disait Nodier, ne porte aucune empreinte du talent de Lord Byron. La donnée en est obscure et effrayante et sans doute ce qui en a fait le succès c'est le vague extraordinaire de ce roman qui a fait naître le projet de lui attacher la suite que nous publions aujourd'hui ».

Pour surprenante que soit cette palinodie, elle nous aide à bien comprendre l'attitude de Nodier en cette affaire. Une divergence de vues se créait entre le critique, homme de goût, et le romancier ou le dramaturge ténébreux. Au moment où il cherchait à exploiter ce thème, il ne croyait guère à sa valeur esthétique. Il reconnaissait, comme tel romancier contemporain, l'intervalle qui sépare le rêve de l'action, la pure pensée de création esthétique des nécessités matérielles et de l'adaptation au goût courant.

III

Le mélodrame préconisé par Nodier fut préparé par lui en collaboration avec Carmouche et le marquis de Jouffroy. Le 13 juin 1820, il paraissait pour la première fois au théâtre Saint-Martin, avec musique d'Alexandre Piccini. Mais les auteurs ne furent pas cités, non plus que dans le texte qui fut publié bientôt après chez Barba (1820) : *Le Vampire mélodrame en 3 actes, avec un prologue, par MM....., musique de A. Piccini, décors de M. Ciceri...*

Le succès semble avoir été important et trois ans après, la pièce put reparaître aux Variétés où elle fit plusieurs fois salle comble.

Alexandre Dumas qui assista à cette reprise, racontait ses impressions *(Mes Mémoires*, Paris, 1867, III p. 140-193). Pour lui, Nodier aurait par là heurté les résistances qui devaient s'écrouler devant *Hernani*. Cette médiocre pièce aurait donc tout au moins, à en croire

(1) *Mélanges de critique*, II, p. 186.

le prolixe romancier, la valeur d'un assaut contre les traditions surannées. M. Hock qui reconnaît l'absence de valeur esthétique dans la pièce note bien son mérite, sa conformité avec la doctrine du jour.

Le prologue qui nous transporte dans la grotte de Fingal est de nature à mettre le public populaire dans les dispositions d'âme nécessaires à l'effroi qu'on veut lui causer. Les fiançailles de l'homme-vampire ne sont pas tellement extraordinaires si l'on tient compte qu'il se présente sous les apparences très romanesques d'un grand seigneur anglais. L'utilisation de la lune et des nuages, de toutes les scènes lugubres de la nuit, provoquent une émotion d'une qualité inférieure sans doute, mais qui permet, comme on dirait aujourd'hui, à l'auteur, de « saisir son public ».

La dette de Nodier par rapport à l'ouvrage de Polidori est reconnue par le signe habituel en pareil cas : la conservation des noms essentiels : Ruthwen, Aubray, Malrina, avec seulement de légères différences orthographiques.

L'action, par contre, est tout à fait languissante et les caractères sont sans force ni précision. Stendhal n'avait-il pas remarqué comme un des principaux défauts de Nodier, son impuissance à se détacher de l'influence ossianique lorsqu'il s'agissait de camper avec force un caractère mâle et précis ?

On pourrait en effet considérer cette pièce comme un ensemble de scènes d'amour et de vampirisme dans un décor ossianique.

Le vampire et les fantômes apparaissent comme des lutins de légendes nordiques, et non pas simplement comme un être unique, une individualité égarée. Nodier situe toute l'action dans les grottes de Staffa, en Calédonie, dont il a fait assez de cas dans plusieurs livres. Que vient faire ici le tombeau de Fingal ? (p. 17) S'il garde du récit de Polidori le nom de Ruthwen il prend à Ossian ceux de Malrina et d'Oscar, Nodier campe un personnage de barde, Oscar, qui récite, en s'accompagnant, des chansons sur le vieux mode lyrique. (p. 35).

O jeune vierge de Staffa,
Brûlant de la première flamme,
Dont le cœur palpite déjà
Au doux nom d'amante et de femme,
Au moment d'unir votre sort
A l'amant de votre pensée,
Gardez-vous, jeune fiancée,
De l'amour qui donne la mort.

Voilà encore un exemple de contamination : Nodier interprète Byron à travers des souvenirs ossianiques.

IV

Si le thème du *Vampire* ne suscita aucun chef-d'œuvre et par conséquent n'acquit point droit de cité littéraire, du moins les nombreuses parodies qui en furent faites témoignent de son succès populaire (1). Ainsi Borne, passant à Paris, voyait jouer en 1822, au théâtre de Polichinelle, un Vampire où ce personnage devenait ce qu'on pourrait appeler « un bon garçon » ; cet acheminement vers le public enfantin ne s'était pas fait sans l'apparition au préalable de parodies plus faciles du texte (2).

M. Yovanovitch, cite par exemple, *Encore un Vampire*, par Emile B. L. *Les Etrennes d'un Vampire* manuscrit trouvé au cimetière du Père-Lachaise. Désaugiers, en août 1820, appliqua son talent réputé à une parodie qui n'est pourtant pas des plus significatives : *Cadet Butteux, vampire, avec relation véridique du prologue et des trois actes de cet épouvantable mélodrame écrit sous la dictée de ce passeux du Gros Caillou, par son secrétaire, Désaugiers.* (P., Rosa, 1820), avec cette épigraphe plaisante : « *Vivent les morts* ! » Il y avait là une amusante formule, mais pour l'histoire littéraire, il y a plus à retirer du *Vampire, mélodrame en trois actes, paroles de Pierre de la Fosse, de la rue des Morts.* (P., Martinet, 1820), et de *Les trois vampires ou le clair de lune*, folie vaudeville, en un acte, par MM. Brazier Gabriel et Armand (P.-Barba, 1820) (3).

Celui qui se cachait sous le pseudonyme ironique de Pierre de la Fosse avait composé un court vaudeville en vers, dans la manière du Théâtre de la Foire.

Les auteurs ont été attaqués en tant que royalistes. Les journaux bien pensants sont mêlés à l'histoire (p. 4).

(1) L'accueil de la presse littéraire semble avoir été très défavorable. *Les Lettres normandes*, (tome XI, p. 93) imprimaient ceci :

« Le mélodrame du *Vampire* dans lequel on voit paraître un monstre qui suce le sang des petites filles et qui offre des tableaux qu'une honnête femme ne peut voir sans rougir, est l'ouvrage de MM. Ch. Nodier, rédacteur au *Drapeau Blanc*, Achille Jouffroy, rédacteur de *La Gazette* et auteur des *Fastes de l'anarchie*, et Carmouche, autre rédacteur du *Drapeau Blanc.* »

Si cette attaque avait quelque caractère politique et visait le royaliste Nodier, les dispositions favorables des frères Hugo donnent plus de poids à leurs critiques du *Conservateur littéraire.* (Tome II, avril 1820, p. 245).

« Pour balancer le succès du *Vampire*, mélodrame dégoûtant et si monstrueux que les auteurs, MM. Ch. Nodier et Carmouche n'ont pas osé se faire connaître, le théâtre de la Porte Saint-Martin se prépare à représenter la traduction littérale, en prose, de la *Marie Stuart* de Schiller ».

(2) Borne, *Schilderungen aus Paris*, cité par Hock (op. cit. p. 96).

(3) On trouve dans les productions de la même année une autre parodie d'A. Rousseau.

« Lisant pour un sou d'politique,
« Plac' Royale, sur un banc,
« J'tombe, le tour est diabolique,
« A point nommé, sur l' Drapeau blanc ».

Deux strophes suffisent à nous indiquer le ton du parodiste, comme d'ailleurs le principal vice de la pièce :

« J' prends un billet, non pas pour le parterre,
« Ces places sont réservées aux amis,
« Sans l' secours de l'abbé Saint-Pierre,
« Avec treiz, sous' j'monte au paradis.

« Au dernier banc, paix, qu' chacun s'taise !
« A bas la gueule, on crie du premier rang,
« L' rideau s'lève et quoique très mal à l'aise,
« Le croiriez-vous, j' vois le Père Lachaise,
« Du dernier banc.

Le vampire est traité plaisamment « d'échappé de corbillard ». Le vieux barde, devenu « barbe grise », s'avance une lyre à la main. On voit enfin,

« Des fantôm's, des revenans,
« Mettant la tête à la fenêtre,
« Afin d' regarder les passans ».

Avec beaucoup de sens, le parodiste faisait justice du triste recours à un féerique de mauvais aloi, à un merveilleux qui ne méritait plus ce nom resplendissant.

La parodie de Brazier semble avoir plu à Nodier, puisqu'il la cite à la fin de ses *Infernalia*. Là encore nous revenons du domaine des ombres à la vie quotidienne et même populaire. L'interprétation du symbole du vampire, n'a plus rien d'effrayant. Chez Brazier ce sont des petits fonctionnaires de la banlieue parisienne qui pénètrent le soir dans le jardin d'un rentier paisible et peureux, pour faire la cour à ses filles. Au lieu de se repaître du sang de la victime, les vampires sont munis de volailles rôties pour remédier à la fraîcheur de la nuit et à la fatigue du voyage si bien que lorsqu'ils sont aperçus, M. Gobe-tout, le père effrayé, qui croit les avoir capturés, en rassemblant des paysans, s'écrie :

« Les vampires qui soupent avec mes filles ! »

Ce brave homme a toutefois assez de finesse pour faire cette remarque littéraire qui ne vise point la Hongrie, mais le pays de Lord Byron (p. 4).

« Les vampires... ils nous viennent d'Angleterre... C'est encore une gentillesse de ces messieurs... ils nous font de jolis cadeaux ! »

Décidément, Brazier prête à son personnage un sens très sûr de l'exotisme : il lui fait découvrir l'origine anglaise de ce produit d'importation, sous l'étiquette trompeuse de l'Illyrie.

V

Nodier dira bientôt lui-même dans ses *Infernalia* la lassitude qu'il éprouve à s'occuper de cette basse littérature. Il semble en avoir avoué verbalement son dégoût à Alexandre Dumas, si nous en croyons le récit des *Mémoires* fort vraisemblable dans le fond, malgré une rédaction paradoxale. (chap. LXXV, LXXVI, LXXVII).

Dumas, conformément à son habitude d'étendre son texte par d'interminables citations, donne une analyse de la pièce. Placé à côté de Nodier qu'il ne connaît pas encore, il l'a vu s'agiter pendant la représentation, protestant aux fautes de diction ou aux vices de la pièce. « Comme c'est écrit, mon Dieu, murmure parfois le voisin qui, entre temps, se plonge dans la lecture d'un ouvrage rare ». Dumas fait ici cette remarque assez intéressante : « Si informe que cela fût, c'était un essai de romantisme, c'est-à-dire de quelque chose de fort inconnu à cette époque. Cette intervention d'êtres immatériels et supérieurs, dont la destinée même fait le côté fantastique plaisait à mon imagination et peut-être est-ce cette soirée qui sema dans mon esprit le germe de *Don Juan de Marana.* »

L'interlocuteur de Dumas, à la faveur d'un entr'acte, défend l'intervention des êtres surnaturels dans le drame, malgré l'usage fâcheux qu'en a fait l'auteur de la pièce. *Hamlet*, *Macbeth*, *Jules César*, *Le Festin de Pierre*, *La Sémiramis* de Voltaire, *le Faust* de Goethe prouvent à ses yeux qu'on peut tirer de beaux effets du surnaturel. D'ailleurs, il y croit. Un passage de Dumas semble reproduire assez exactement la conversation de Nodier car le ton et les exemples en sont bien dans sa manière :

« Nous côtoyons, aurait dit Nodier, à tout instant, des êtres qui nous sont in-
« connus parce qu'ils nous sont invisibles. L'air, le feu, la terre, sont habités. Syl-
« phes, gnomes, ondins, verdets, lutins, anges, démons, flottent, rampent, voltigent,
« bondissent autour de nous. Qu'est-ce que c'est que ces étoiles filantes dans la
« nuit ? Les météores que les astronomes cherchent en vain à nous expliquer et
« dont ils ne peuvent découvrir ni la cause ni le but si ce n'est des anges qui vont
« d'un monde dans un autre, porter les ordres de Dieu ? Un jour, nous verrons
« tout cela ! »

Là-dessus, Nodier conte quelques souvenirs d'Illyrie sur le vampirisme, renvoie son interlocuteur au *Traité des Apparitions*, de Calmet

et finalement, impatienté par les vices de la pièce ou désireux d'exciter encore l'admiration des auditeurs favorables dans un moment particulièrement pathétique, il siffle vigoureusement et se fait expulser. Telle serait l'histoire, du moins d'après Alexandre Dumas, qui n'en serait pas à sa première gasconnade. Il est fort admissible tout au moins que Nodier ait fait devant lui des critiques très amères de la pièce et du spectacle même.

VI

Nodier faisait cependant en 1822 une dernière incursion dans ce fâcheux domaine en publiant sous un demi-anonymat *Infernalia* (1). A quoi cela pouvait-il bien servir ? Quelle création de beauté ou éveil de sensibilité pouvait-il y avoir dans ce travail si médiocre ? C'était vraisemblablement et plus nettement encore que les productions antérieures de Nodier, en ce genre, un travail de librairie.

Il semblait cette fois s'être proposé pour modèle une publication anonyme parue en 1812, *Fantasmagoriana ou recueil d'histoires d'apparitions, de spectres, revenans, fantômes, etc...* traduit de l'allemand par un amateur (P., Schoell, 1812, 2 vol). Les histoires recueillies là avait fait auparavant, nous dit M. Hock, les délices des cénacles genevois, et il est vraisemblable que Madame de Staël fut parmi ceux qui les acceptèrent et les prônèrent, elle qui constatait avec regret qu'en France « rien de bizarre n'est naturel » (2).

Le traducteur de ce recueil rattachait au mysticisme les horreurs qu'il présentait. Il ne citait pas les seuls Wagener et Jung Stilling auteurs allemands de date récente en « phantasmatologie » (3), il rattachait leur notoriété à l'influence vivante des illuminés célèbres. « Cette secte, disait-il, des disciples de Jung, qui existe réellement, est entée sur le « swedenborgianisme et le martinisme » (p. XIII).

Alors qu'Eyriès cherche à son travail des raisons et des autorités, Nodier qui lui a emprunté son titre et le plan de cet ouvrage composé de contes pseudo-historiques ou imaginaires, laisse voir combien le sien lui est à charge. Incapable de lui apporter quelque renouvellement, de l'orner littérairement, il fait tristement sa besogne et la déprécie tout le premier. C'est par un véritable mouvement de mauvaise humeur que, si indulgent à l'ordinaire pour les superstitions,

(1) *Infernalia.* Publié par Ch. N^{dou} (Paris-Sanson, 1822). A la page 9, Nodier a ajouté ce sous-titre : « Anecdotes, petits romans, nouvelles et contes sur les revenans, les spectres, les démons et les vampires ».

(2) Yovanovitch, *op. cit.* p. 322.

(3) Wagener : *Die Gespenster* (Berlin 1797) et Jung : *Théorie der Geister-Kunde* (Nüremberg, 1808).

il commence ainsi sa préface : « De toutes les croyances populaires, la croyance au vampirisme est à coup sûr la plus absurde ; je ne sais même si elle ne l'est pas plus que les contes de revenans ». Il se range à l'opinion ironique de Voltaire sur ces sottises. Ne va-t-il pas, dans un dernier chapitre intitulé : *Facéties sur les Vampires*, jusqu'à citer les passages les plus cruels des parodies de son propre mélodrame ? Et il croit de son devoir, dans une conclusion, de mettre ses lecteurs en garde contre toute croyance à ses récits. « Remarquons en finissant, que les personnes d'un esprit un peu solide n'ont jamais rien vu de cette sorte, que les apparitions n'ont effrayé que les villageois ignorants, des esprits faibles et superstitieux ». (p. 237).

Ses dégoûts et ses critiques de la besogne qui lui est imposée, donnent donc une certaine vraisemblance au récit que faisait Alexandre Dumas des confidences de Nodier sur le *Vampire*.

VII

Bien que le thème du Vampire soit peu conforme au goût de la littérature de notre nation, cette vogue de 1820 ne fut pas sans lendemain. Alexandre Dumas, qui avait recueilli les confidences de Nodier sur la pièce du *Vampire* utilisa ce thème, d'assez longues années après, pour composer un « drame fantastique » appelé aussi le *Vampire*. La pièce, composée avec Maquet, fut donnée à l'Ambigu-Comique, le 20 décembre 1851. Cette œuvre mérite d'être mise hors de pair, comme le meilleur mélodrame, à beaucoup près, qui ait été tiré de la sombre et ridicule histoire de Lord Ruthwen, dont le nom ne manque pas d'apparaître ici encore. Dumas a transporté le lieu de l'action d'Italie en Espagne. Il fait recevoir à Ruthwen un coup de « masse d'armes » puis Gilbert le met au tombeau avec une grandiloquence et un salut de l'épée qui ont une certaine majesté à la d'Artagnan. La robuste santé du géant Dumas lui permettait d'assainir les thèmes les plus macabres, auxquels la mode l'obligeait à recourir. (1)

Paul Féval écrira le *fils Vampire*. Scribe et Mélerville feront à leur tour une pièce sur le *Vampire*, que l'on peut retrouver dans leurs œuvres (Edition de 1876, Comédies, tome II). Mérimée enfin, recourt à un genre de fantastique qui n'est pas sans ressemblance avec celui-ci lorsqu'il écrit *Lokis*. Toutefois il ajoute un vague souci scientifique de physiologie qui donne plus d'intérêt à sa tentative. (2)

(1) *Théâtre complet* d'Alexandre Dumas (P., Michel Lévy, 1865 tome XI).

(2) On trouvera des indications sur la croyance au vampirisme dans dom Giuseppe Bernoni, *Leggende popolari Veneziane* (Venezia, Antonelli, 1874). Le thème du vampire semble s'être réfugié depuis chez les occultistes. Cf. de Guaita *Essais de science maudite* (P, Chamuel, 1897, p. 636-645) et Charles Lancelin, *Histoire mytique de Shatan* (P., Daragon, 1905) troisième partie, le *Vampire*.

VIII

Sans nous attarder aux circonstances administratives du voyage de Nodier en Illyrie (car peu importe par exemple, la forme de sa nomination), nous ne saurions le suivre sur les traces de Walter Scott avant d'avoir fait l'inventaire de ce qu'il dut aux pays slaves. Il en retira plus de réputation fallacieuse que de réelles connaissances, ainsi que l'avait établi M. Tomo Matic avant que MM. Louis Léger, Yovanovitch et Félicien Pascal vinssent utiliser son travail, paru dans une revue allemande. (1) »

M. Matic fait un mérite à Napoléon de la curiosité qui se manifesta en France après 1813 pour les choses slaves : le grand remueur d'armées prépara le mélange des thèmes littéraires en Europe. Nodier devait contribuer à satisfaire la curiosité des Français sur les pays où les troupes avaient séjourné, mais il le fit à peu de frais.

Lui-même, au demeurant, est l'un des premiers à s'intéresser sincèrement à la littérature du pays où la fortune le jette. Au N° 29 du *Télégraphe officiel* qu'on l'a chargé de diriger à Laybach il commence (11 avril 1813) une série d'études sur les *Poésies illyriennes*. Dès le début il exprime ce vœu :

« Pourquoi un homme instruit, spirituel et sensible ne s'occuperait-il pas de recueillir ces vieux monuments de la poésie illyrique et de les faire imprimer en corps ? Ce serait peut-être le moyen de faire renaître l'amour de cette belle langue nationale qui a aussi ses classiques et ses chefs-d'œuvre ».

Il s'occupe par la suite, de la *Complainte de la noble épouse d'Asan-Aga*, puis dans son quatrième article (20 juin 1813), il donne une traduction d'un poème de Giorgi. Cette version intitulée *le Ver luisant* dans le *Télégraphe officiel* devient *la Luciole* en 1832 dans les *œuvres complètes* (tome III, p. 163). Il est curieux d'y remarquer la liberté plus grande que Nodier y prend avec le texte, pour le marquer de plus en plus de ses propres grâces :

(1) M. Jovan Skerlitch aborde le premier le problème des sources slaves dans les mystifications de Nodier et Mérimée ; ses articles en serbe sont réunis ensuite en une brochure dont on peut ainsi traduire le titre : *Les Romantiques français et la poésie populaire serbe*, Mostar 1908 in-12, p. 17-49 Charles Nodier) M. Tomo Matic, pour rectifier et compléter ces recherches, publie deux articles dans *l'Archiv für slavische Philologie* tomes XXVIII et XXIX (1906-1907) pp. 320-350 et 49-76 — *Prosper Mérimée, s Mystification kroatischer Volkslieder*. M. Louis léger analyse ses articles dans la *Nouvelle Revue* (15 juin 1908, p. 445) sous ce titre : *Une supercherie littéraire de Mérimée*. M. Yovanovitch utilise les mêmes recherches dans le chapitre de son étude sur *la Guzla* que nous avons déjà cité. Enfin M. Félicien Pascal résume les résultats acquis dans un article du *Correspondant* (juillet-septembre 1915, p. 15) *Au pays de Jean Sbogar*. Mais c'est à M. Matic que revient la priorité de ces conclusions.

Le ver luisant 1813	La Luciole 1832
Déjà l'humide nuit étendoit le vaste essor de ses ailes silencieuses, et les étoiles, complices de l'amour, commençaient à former en cercles lumineux le chœur de leurs danses divines.	Déjà l'humide nuit déploie le vol immense de ses ailes silencieuses et le chœur mystérieux des astres, complices des tendres larcins de l'amour, commence une danse magique dans les plaines du ciel.
Je cours à la demeure de la belle que j'aime .Elle m'entend, mais rebelle à mes vœux, elle se contente de me jeter un billet, trop faible remède à l'ardeur qui me consume.	Moi qui ne pense qu'à ma belle, je profite de l'obscurité naissante pour me glisser à travers les ombres de la maison qu'elle habite. De son balcon, descend à l'extrémité d'un fil de soie une feuille blanche que le vent balance. Hélas ! j'espérais davantage !

La traduction de Nodier est faite d'après la version italienne que le Dr Stulli a publiée avec le texte dans les *Notizie istoricocritiche sull'antichita, storia, e letteratura di Ragusa* d'Appendini (Raguse 1802-1803) II, 296. La traduction italienne diffère déjà de l'original en ce qu'elle substitue aux strophes de quatre octosyllabes de Giorgi des strophes de six octosyllabes. C'est que Stulli, traduisant très librement, a fait place à ses propres imaginations. Or ces embellissements ont été conservés par Nodier. Aussi M. Matic ne garde-t-il aucun doute sur la véritable source de Nodier. Il ajoute même que Nodier traduit avec une grande liberté les phrases où Stulli a passablement trahi son modèle.

Jean Sbogar, dans les prétentions de Nodier, a trait à l'existence illyrienne. En réalité il n'a rien à voir avec la Yougoslavie, Jean Sbogar est ce type favori de la littérature européenne de la fin du XVIII^e^ siècle et du début du XIX^e^, qui exprimera le désordre des âmes et se personnifiera dans le Karl Moor des *Brigands*. Nodier s'est contenté, en matière d'Illyrie, de faire naître son personnage à Spalato, de lui faire mener une vie errante dans le Monténégro et de le faire capturer en Istrie.

En 1821 lorsqu'il publie *Smarra* dont il fait d'abord un manuscrit de « Maxime Odin », il avoue une dette de reconnaissance envers le chevalier Fédorovitch Albinoni.

La personnalité du chevalier semble réelle. Nodier veut probablement désigner Giovanni Kréglianovitch Albinoni auteur de *Memorie per la Storia della Dalmazia* (Zara, 1809), ouvrage dédié au vice-roi d'Italie, Eugène. Dans le *Télégraphe officiel* (1813, N^os^ 15 et 16) a paru un rapide compte-rendu des *Mémoires* de Kréglianovitch, preuve

que Nodier le connaissait au moins littérairement, Ce que *Smarra* lui doit, il est difficile de le préciser, mais Skerlic a tort d'en faire un personnage entièrement mythique.

En appendice à *Smarra* sont imprimés trois poèmes que Nodier voudrait donner pour authentiques, mais si le second et le troisième ont quelque rapport avec la Croatie, le premier, le *Bey Spalatin* est une mystification. Nodier en a forgé lui-même les 69 tercets qu'il attribue à l'heyduque Pervan. Le deuxième, *la femme d'Asan* est l'adaptation d'un poème connu : *Hasan-aginica* et le troisième est la *Luciole*, la traduction déjà mentionnée de Giorgi.

La traduction *d'Hasan aginica* par Nodier est l'adaptation de celle de Fortis (1778). Nodier ayant sous les yeux le livre de Fortis où se trouve le texte, n'a pas pris la peine de faire la comparaison. Bien plus, en maint endroit, il s'est permis des modifications et des suppressions. Et M. Matic donne un exemple de quelques-uns de ces embellissements imposés par Nodier au texte. (Archiv., tome XXIX, p. 69-70) Aussi Nodier fait-il preuve d'une certaine audace lorsqu'il écrit *(Œuvres*, III, p. 217).

« Comme je n'ai point entre les mains la traduction de Fortis qui a recueilli ce poème, j'y suppléerai, non sans aide, mais par une traduction qui sera peut-être plus littérale, car je consulte pour l'écrire une personne simple, et qui rend le mot pour le mot avec une vérité énergique et naïve ».

M. Matic a donc élucidé entièrement et avec autorité la question des sources illyriennes de Nodier.

M. Léger ajoute quelques preuves et de l'incompétence de Nodier et de la réputation qu'il eut cependant en fait de littérature illyrienne. C'est ainsi qu'il fut chargé de l'article *Langue et littérature illyrienne*, dans le *Dictionnaire de la conversation* (1832).

« Cet article, dit M. Léger, est bien curieux, comme spécimen d'ignorance naïve et de phraséologie creuse. Les trois quarts sont consacrés à des divagations plus ou moins exactes sur les chants des guzlars ou rhapsodes serbes. Nodier se permet d'émettre gravement un diagnostic à propos de cette langue illyrienne qu'il ignore et de cette littérature qu'il ne soupçonne pas, et sur laquelle il aurait pu trouver quelques indications dans l'histoire des littératures slaves de Schaarik, publiée à Prague en 1826. « Je ne sais, dit-il gravement, si la langue slave aura jamais une littérature classique. Je l'en crois digne sous tous les rapports ».

« Le bon Nodier ignore absolument que cette période de littérature classique est close depuis longtemps. Elle embrasse le XVI^e^ siècle et le XVII^e^. Il déclare gravement que l'*Osmanide* de Gundulic n'existe que dans la bouche des rhapsodes et dans quelques manuscrits très rares ; que le nom de ce poète est ignoré dans tout le reste de l'Europe. Or, l'*Osmanide* n'est pas un de ces poèmes populaires que nous révèlent les rhapsodes. Elle avait été publiée en 1803 et en 1827 ».

Ostrowski dédie à Nodier un article sur Gundulic qui paraît dans

la revue du Nord (1840). En adaptant le poème, il traduit aussi bien une contrefaçon du Comte Sorgo, parue au XIX^e^ siècle pour combler une lacune, que le texte lui-même. « On délirait à qui mieux mieux, conclut M. Léger. Quoi qu'il en soit, c'est probablement Nodier qui appela l'attention de Mérimée sur la poésie populaire des Slaves méridionaux et qui lui révéla l'existence de Fortis et des Guzlars ».

M. Pascal estime que l'influence de *Smarra* donne une idée « de l'apport qu'a fourni l'occupation des provinces illyriennes à notre littérature. Et à ce point de vue, dit-il, l'influence de *Smarra* paraîtrait presqu'incroyable si l'on relevait dans V. Hugo, dans Théophile Gautier, dans Balzac, dans les Romantiques macabres de second ordre et dans les mélodrames de la Restauration, les traces de cette importation de Charles Nodier... »

« Tout factice que fût cet exotisme, il n'en a pas moins eu la valeur pendant plus de dix ans, d'une spécialité de notre littérature, puisqu'un de nos plus grands écrivains et la foule de nos écrivains moindres se le sont assimilé. Et la pensée française est redevable de quelque chose à notre domination de neuf années sur les territoires adriatiques ».

Ne pourrait-on pas conclure en avançant que Nodier a donné sur l'Illyrie plus qu'il n'en avait rapporté ? que l'influence exercée par lui est supérieure à celle qu'il a subie ? Cette disproportion dans un phénomène de diffusion littéraire n'est pas le moindre intérêt de son excursion dans la littérature slave. (1)

(1) M. Pisani auteur d'une thèse sur l'Illyrie sous la domination française a étudié le *Télégraphe officiel* dans un article du *Bulletin critique de littérature, d'histoire et de théologie* (15 novembre 1887) : *Les Journaux français dans les provinces illyriennes pendant la période impériale.* Nous donnons dans notre *Bibliographie de Nodier* la liste des articles insérés par lui dans le *Télégraphe.*

Quant à ce qu'était Laybach au moment où Nodier y arriva, Boucher de Perthes en avait donné une description aussi superficielle qu'aimable dans une lettre de Janvier 1811 adressée à son père (*Sous dix rois*, t. II, p. 291) « Laybach ou Lubiana est une jolie petite ville où il y a de belles écrevisses et de belles filles. Les écrevisses ont des antennes si longues que quatre de ces animaux font la taille d'un homme. Les jolies filles ont des bonnets si petits qu'il en faudrait bien deux douzaines pour faire celui d'une de nos Cauchoises. Les grandes cornes des écrevisses ne les empêchent pas d'être excellentes, pas plus que les bonnets des filles ne les empêchent d'être charmantes ; à l'aide de cette coiffure dorée elles resplendissent comme des astres... »

Pour Nodier, huit ans après son retour il parlait encore de Laybach en disciple de Rousseau (*Quotidienne* 15 janvier 1821). Comme les Montagnons de son maître, les Morlaques, à l'abri de la civilisation, ont toutes les vertus : « Les Carniolains sont grands, robustes, un peu voûtés, doués d'une physionomie noble, intéressante et expressive... Quant aux qualités morales de ce peuple, il est impossible d'en trouver de plus parfaites dans une société humaine. Libre, pieux, hospitalier, modéré dans tous ses penchants, le Carniolain ne passe pour un peu rusé aux yeux des peuples de l'Illyrie orientale que parce qu'il a sur eux quelques avantages de civilisation. Il n'a pas conservé d'ailleurs dans ses annales populaires, le souvenir d'une révolution... Des personnes qui ont résidé plusieurs années à Laybach n'ont pas mémoire d'y avoir entendu parler d'un crime... Autant les Carniolains sont favorisés de la nature, autant ils paraissent dédaigner les commodités du luxe et des arts... quoique Venise qui en est si voisine réunisse depuis plus d'un siècle, tous les raffinements de la civilisation moderne ».

Habile à tirer tout le parti possible des souvenirs d'Illyrie, Nodier avait attribué cette fausse origine à ses histoires de vampires et à celles de brigands. Son recours au vampirisme clôt du moins ses années de recherches, d'incertitude et de désordre. Bien entendu, il ne s'est pas produit d'une période à l'autre une conversion subite et sans retour ; on n'a pas vu se dresser brusquement une cloison étanche et les essais de cet ordre s'étendent jusqu'à une date postérieure à son initiation à Walter Scott. La nouvelle découverte ne fait pas renier absolument les pratiques antérieures. Le succès de Walter Scott ne pouvait pas faire que tout autre genre fût condamné. Et il est bien dans les habitudes de dualité de Nodier de recourir encore à ses anciens dieux avant de se consacrer entièrement au culte des nouveaux.

Sous ces réserves, une double conclusion nous apparaît. D'abord il est déjà nettement sous l'influence de la littérature anglaise lorsqu'il publie ses prétendues histoires illyriennes. Ce n'est pas à Spalato qu'il va chercher le mot d'ordre, mais chez Byron, ou dans Schiller modèle commun ; cela se concilie mieux sans doute qu'une inspiration purement illyrienne avec l'espèce de primauté que Walter Scott est alors en passe de conquérir dans l'esprit de Nodier. En second lieu, s'il renonce aux histoires frénétiques et va jusqu'à les renier, ce n'est pas sans garder quelque souvenance de ce thème. Il l'adoucira plûtôt qu'il ne l'effacera de sa mémoire. En effet, si les sylphes et les lutins qui vont peupler ses contes soit en 1821, soit en 1832 sont apparentés aux visions de 1806, ils apparaissent bien aussi comme les successeurs de ses vampires. Le frénétique de Nodier et son fantastique ont quelque similitude. Ils ne se contredisent pas : le fantastique est un adoucissement du frénétique, et il apparaît déjà, alors que son rival n'est pas encore évincé, dans les années qui suivent immédiatement 1820.

Ainsi, la formule dernière du frénétique chez Nodier, celle du vampirisme, si elle emprunte aux traditions du XVIII^e^ siècle, est à la fois un signe des influences anglaises qui vont succéder aux influences allemandes, et un acheminement vers son fantastique. Il ne procèdera pas cette fois par exagération nouvelle, si l'on peut dire, mais par adoucissement.

Echappant aux influences étouffantes du XVIII^e^ siècle pour n'en retenir plus qu'une documentation (procédant de Dom Calmet) au lieu de lui emprunter ses formes (vers ou contes libertins), Nodier avait recherché une intensité croissante, des possibilités plus grandes d'étonnement. En passant des thèmes werthériens à celui du brigand et du vampirisme anglo-allemand à l'Illyrie, il cherchait en même temps qu'un exotisme plus évident des histoires plus effrayantes.

Recourant maintenant à l'Angleterre, à la féerie, au passé, il cherchera la grâce plus que l'effroi. Il aura, si l'on peut dire, une conception moins quantitative de l'intérêt littéraire. Il marquera un arrêt et même une régression. Ce qu'il n'a pas pu obtenir en provoquant la fatigue nerveuse et l'effroi, il le pensera trouver dans le rêve et les résurrections chevaleresques ou les forces du terroir. Il découvrira une norme et un équilibre. Et cela lui permettra de contribuer à la formation d'un romantisme anglo-national.

TROISIÈME PARTIE

La restauration des traditions nationales

Chapitre I. — Les influences anglaises. — Nodier disciple de Walter Scott.

I. Avant Walter Scott. Ossian. — II. Shakespeare en tant qu'auteur de " tragédies historiques ". — III. Byron. — IV. Les étapes de l'admiration de Nodier pour Walter Scott.

Werther avait aidé Nodier à comprendre Rousseau et à se dégager des influences tardives d'un siècle cérébral ou libertin. L'œuvre de Walter Scott marquera un affranchissement analogue, mais à l'égard, cette fois, de la mélancolie affectée que le célèbre roman de Goethe avait mise en vogue. Si l'on place sous le signe de *Werther* la période de sa vie littéraire qui va de 1800 à 1820 au plus tard, les années qui suivent apparaissent comme dominées, dirigées presque, par les suggestions de l'écrivain écossais.

Certes, ce n'est pas la première influence anglaise que Nodier subisse. Il s'est enthousiasmé pour Richardson, et il n'a méprisé ni Radcliffe, ni Lewis. De tout temps, il a été des partisans de Shakespeare. Il s'est complu aux rêveries d'Ossian, comme l'exemple de *Werther* l'y incitait, et il a goûté, sans grande résistance, la poésie amère de Byron. Mais lorsque Walter Scott lui aura été révélé, il verra tout à travers ses prédilections d'antiquaire. C'est un véritable Messie du sentiment national que ce romancier de la vieille Ecosse.

Comment l'admiration à l'égard d'Ossian, de Shakespeare et de Byron prépara l'engouement pour Walter Scott, devenu, pour ainsi dire, la somme de tout l'exotisme anglais, et le modèle qui introduit du romanesque, même dans les recherches érudites, comment Scott, une fois découvert, tout auteur étranger est tenu de présenter ses caractéristiques, voilà qui va nous montrer une seconde invasion exotique orientant les curiosités et les créations de Nodier depuis la publication des *Voyages pittoresques* jusqu'à sa vocation de bibliophile.

I

Au cours de son étude sur *Ossian en France* (1) M. Van Tieghem a indiqué la part qui revient à *Werther* dans la diffusion des poèmes gaëliques. C'est bien par cet intermédiaire qu'ils s'imposèrent au goût de Nodier. Il fait d'Ossian le livre de chevet de son second héros werthérien, le *Peintre de Saltzbourg*.

Dès 1800, d'ailleurs, il composait un poème : *La Nuit des Montagnes* (2) ; « dans le style des anciens bardes » et il entourait ses méditations mélancoliques du paysage lunaire ou nuageux familier à Ossian. Dans les *Proscrits*, Ossian n'est pas cité ; mais le style de Nodier est marqué de son influence, comme l'atteste une nouvelle description de « nuit poétique ». (3) Pour louer dignement Maurice Quaï, le jeune enthousiaste lui prête le « génie d'Ossian ». *Le Peintre de Saltzbourg*, porte-parole de Nodier, en 1803, ne va guère à la promenade sans « son Ossian ». (4)

Enfin, le recueil de poèmes paru en 1804 atteste plus explicitement cette influence par son titre : *Essais d'un jeune barde*. M. Van Tieghem signale les éléments disparates qui se mêlent à cette veine gaëlique. Il considère cependant que « ce petit volume marque l'apogée de son ossianisme ». (5)

La critique remarqua bien que cette admiration pour Ossian était l'un des points essentiels de la pensée de Nodier. Auger, dans un article de la *Décade Philosophique* de 1804, malmenait les poèmes de Nodier comme représentatifs de cette mode dangereuse (6).

« Celui qui fait des vers français, écrivait Auger s'appelle un poète. Quant à M. Charles Nodier, il se donne pour un *barde*. En effet, ses poésies sont écrites dans une langue à nous inconnue. Nous ne doutons point qu'elles n'eussent beaucoup de succès dans les montagnes de l'Ecosse, mais, pour que nous pussions les goûter aussi, il faudrait qu'un nouveau Macpherson prît la peine de les traduire.

« C'est une chose bien déplorable que ce débordement de style ossianique... »

(1) P. Van Tieghem, *Ossian en France* t. I, p. 277 sqq.

(2) M. Van Tieghem fait remonter à la 15e année de Nodier environ son initiation à Ossian. (II p. 175). Le texte cité ci-dessus serait la plus ancienne preuve de cette influence. M. Van Tieghem a relevé la plupart des allusions faites à Ossian par Nodier. Nous en avons ajouté deux ou trois seulement à cette recension presque complète.

(3) Van Tieghem. op. cit. p. 175 T. II.

(4) Cf. Ch. Nodier *Correspondance inédite*, p. 26. *Romans*, éd. Charpentier, pp. 206 et 212.

(5) Cf. Nodier *Essais d'un jeune barde* (1804), p. 17 et 91, Lucile comparée à Malvina. *Les Tristes* (1806) et la réédition des *Poésies* de 1829, pp. 23, 27 et 153.

(6) O. (Auger.) Compte-rendu des *Essais d'un jeune barde* dans *Décade philosophique*, Thermidor an XII, (Tome 42, pp. 294-300).

Auger reprochait à Nodier de ne citer, de n'imiter qu'Ossian, Shakespeare, Goethe, Schiller et Chateaubriand « ces auteurs étrangers », ce qui était peu aimable pour ce dernier. Il demandait qu'on imitât plutôt Boileau et Racine et faisait ce parallèle entre les charmes des littératures antiques et les ridicules de l'ossianisme :

« L'aimable et ingénieuse mythologie des Grecs, les descriptions riantes et animées de la belle nature, le langage des passions délicates sont abandonnés pour les rêveries absurdes et ennuyeuses de je ne sais quel chantre sauvage dont la harpe incomplète n'a su rendre que des accords monotones ou dissonnants. Le délicieux élysée a été remplacé par des palais de nuages ; le riche bouclier d'Achille, le casque étincelant d'Hector, par des *arcs de vapeur* et des *lances de neige* ; le chêne prophétique par le pin lugubre ; le tertre émaillé de fleurs par la pierre grise du tombeau ».

Ainsi, on observait la substitution d'une mythologie à une autre, et le principal fauteur de cette révolution était Ossian.

Nodier, sans imiter aussi directement Ossian, par la suite, mentionna encore maintes fois l'œuvre qui lui a été attribuée. Son admiration moins large, ou du moins plus secrète, est mêlée de critiques, et cependant, il est attiré comme malgré lui vers le poète qu'on a cru d'une époque « primitive ». Dans *Adèle*, le personnage qui parle pour lui a « rabattu quelque peu de son enthousiasme pour Ossian » . (1) Pour Jean Sbogar où les épigraphes constituent un véritable inventaire de ses lectures, il emprunte deux citations à Ossian (2). La *Fée aux Miettes* et surtout *Trilby* renferment des descriptions du ton nuageux caractéristique du vieux barde (3).

Dans deux articles de critique publiés au cours de la même année, il adopte une attitude un peu différente (4). Voulant, dans le premier, recommander à notre attention l'élément « primitif et traditionnel des épopées chantées » qu'il a entendues en Illyrie, il les rapproche d'Ossian pour en faciliter l'adoption en France. Il ne saurait cette fois, parler sévèrement du barde écossais :

« Les poésies galliques d'Ossian sont depuis longtemps un objet de contestation ... Je vois beaucoup de gens qui croient sans restriction à leur authenticité, beaucoup d'autres qui la nient sans restriction. C'est une erreur opposée à une erreur ; Macpherson n'a certainement pas inventé ces poésies, et certainement il ne les a pas traduites ; mais il y a dans tous les pays des chants nationaux, des poésies *traditionnelles* ; il y en a surtout en Ecosse, et Macpherson en a tiré parti en homme d'esprit. C'était une rencontre très heureuse et un travail très peu difficile.

(1) Romans, p. 252.

(2) Romans, p. 31 et 159.

(3) On pourrait citer aussi les descriptions de grottes qu'il a insérées dans les romans rédigés pour le compte de Lady Hamilton *(La Famille de Popoli)*.

(4) *Débats*, 4 février 1814. *Littérature slave (Mélanges* II, 353) et *Débats*, 19 juin 1814.

En général, donnez à un homme de goût, n'eût-il que du goût, la production native d'un homme de génie qui n'a que du génie, et vous verrez ce qu'il en fera, presque sans effort. C'est le diamant brut entre les mains du lapidaire ».

Le 19 juin 1814, il voit dans le succès d'Ossian un signe de la période intermédiaire où se trouve la littérature française et qui annonce soit une décadence soit un renouvellement.

« Quoique la vogue d'Ossian paraisse une des choses les plus extraordinaires de l'âge littéraire dans lequel nous vivons, il y en a peu qui s'expliquent plus naturellement. La supposition des poèmes de ce barde calédonien par M. Macpherson, est précisément de cette époque remarquable de la littérature qui succède à son époque classique, et qui précède ordinairement sa décadence. C'est le moment où l'esprit, blasé sur les puissances naturelles, a besoin de chercher de nouvelles émotions dans un ordre de choses inconnu... »

A vrai dire, chacun de ses deux articles relève un mérite chez Ossian : celui-ci lui attribue une fonction de renouvellement au moment où les influences classiques deviennent stériles. Le précédent, mieux lié à la doctrine que Nodier va coordonner, fait des poèmes gaëliques un exemple, plus ou moins sincère, mais excitant du moins, des productions « natives ou traditionnelles », de ces antiquités nationales ou populaires qui peuvent favoriser notre renaissance littéraire. Voilà le terrain préparé pour le succès d'un Walter Scott. Nodier qui attend cette manière de messie ne manquera pas de saluer son prophète en même temps que lui dans sa *Promenade de Dieppe aux Montagnes d'Ecosse*.

C'est là que Nodier fera, entre les deux auteurs, le rapprochement habituel aux écrivains du même temps, ayant subi l'une et l'autre de ces influences.

La vague qui portait Ossian et celle qui portait Byron, dit M. Van Tieghem (1) se sont renforcées en se confondant. Scott offrait, aux yeux des lecteurs français, des points communs avec Ossian. Tous deux sont Ecossais, tous deux évoquent des souvenirs héroïques et des paysages nationaux. Scott place ses personnages dans le décor auquel Ossian nous a accoutumés ; il lui emprunte les noms qu'il a popularisés. C'est un autre Ossian, moins lointain et moins poétique, dit M. Maigron (2), reprenant l'opinion d'Alfred Michiels (3) et des contemporains qui se sont plu à rapprocher les deux Ecossais : l'obscur Cordellier-Delanoue, comme l'illustre poète des *Méditations*, ou encore, Amédée Pichot, qui, plus spécialement attaché à ces ques-

(1) Op. cit, II, p. 385.
(2) Maigron. *Walter Scott et le roman historique*, p. 149.
(3) Michiels, *Histoire des idées littéraires* I, p. 374.

tions, a poussé plus loin que tout autre « le sentiment de la continuité entre Ossian et Scott. » (1)

Ce cas est bien celui de Nodier qui, dans sa *Promenade* (2) explique le talent de l'un et l'autre écrivain par le cadre où leurs œuvres ont été conçues et apparente ainsi leurs génies épanouis dans la contemplation du Ben Lomond.

« Sir Walter Scott a été heureusement inspiré par ces paysages délicieux, mais quel poète n'aurait pas été inspiré par le *Lyncalidor* et quel site pittoresque n'aurait pas inspiré le brillant Ossian de l'Ecosse moderne ? »

Dans l'ouvrage où Nodier a parlé le plus longuement d'Ossian, il est près de lui substituer Walter Scott et il convient de noter qu'il est l'un des premiers en date qui songe à souligner cette filiation (3).

Nodier ne considèrera Ossian comme usé qu'en 1829. Il reconnaîtra alors que ce genre de poésie est démodé et doit faire place au roman historique. Walter Scott, triomphe pour lui depuis 1823. Mais en 1829, il n'y a plus lieu de faire aucune place à Ossian. C'est ce qu'il avance nettement au mot *Ossianisme* dans son *Examen critique des Dictionnaires* (4).

II

Nodier considèrera un jour Shakespeare comme le poète par excellence de l'histoire. Mais il y a quelques variations dans la manière dont il l'interprète, avant d'en arriver là.

Nodier est de ceux qui ont contribué à faire accepter son œuvre en France au XIX^e^ siècle, après le recul qui avait eu lieu à la fin du siècle précédent. Victor Hugo qui n'a point coutume de grandir ses rivaux, exalte cependant Nodier sur ce point, dans des pages brillantes de ses *Choses Vues* (5).

(1) Cf. Pichot, *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Ecosse.* III 421.

(2) Ch. Nodier, *Promenade de Dieppe...* p. 191. (Cf. aussi *Questions de littérature* chap. *De la supposition d'auteurs* (2^e^ éd. p. 79).

(5) Son ouvrage est de 1821, sauf pour la *Bibliothèque universelle*, les témoignages cités par M. Van Tieghem (op. cit. II, 389) s'échelonnent entre 1825 et 1831.

(4) *Examen critique...* 2^e^ édition (1829) p. 290. Nodier qui n'admet guère l'usage des adjectifs formés sur un nom propre, condamne *ossianique* en même temps que le genre que ce néologisme sert à désigner :

« OSSIANISME, OSSIANIQUE. Ces expressions ne sont point françaises et le genre auquel elles se rapportent ne le sera jamais.

« Le style primitif avait d'autant mieux pris en France qu'on y était plus loin des mœurs primitives. Il passa de mode comme toutes les beautés fausses ou déplacées. Le premier langage de l'homme naturel est imposant, majestueux, quelquefois sublime ; mais l'école qui voudra reprendre ce langage au milieu d'une société décrépite ne sera que ridicule... »

(5) Victor Hugo. *Choses vues.* Nouvelle série. I. *A Reims* (1825-1838).

« La première fois que j'ai entendu le nom de Shakespeare, c'est à Reims, dans la bouche de Charles Nodier. Ce fut en 1825, pendant le sacre de Charles X. Ce nom, personne alors ne le prononçait tout à fait sérieusement. La raillerie de Voltaire faisait loi. Madame de Staël, très noble esprit, avait adopté l'Allemagne... Ducis était en plein triomphe ; il était assis, côte à côte avec Delille, dans une gloire d'académie..

Et Victor Hugo conte que le fureteur Nodier ayant trouvé un Shakespeare et un exemplaire du *Romancero*, lui-même lit l'ouvrage espagnol en le traduisant, tandis que Nodier qui comprend l'anglais sans le parler, transpose et explique le *Roi Jean*.

M. Baldensperger a noté le recul que subissent en France, vers 1774, « l'anglomanie ténébreuse et le goût de la mélancolie»(1). Or, deux des principaux défenseurs de Shakespeare, dans la lutte contre cette réaction, seront des amis de Nodier et c'est d'eux, en partie, qu'il empruntera son enthousiasme. Nodier a été attentif à toutes les innovations de Mercier. Un point de détail semble indiquer qu'il reçut de lui des déclarations orales: Mercier avait tiré de *Cymbeline*, une *Imogène* restée inédite (2). Or, Nodier, dans son Shakespeare de 1822, cite *Cymbeline* parmi les plus remarquables œuvres du dramaturge (3).

Pour Bonneville, l'influence est encore plus avérée, car Nodier, publiant en 1801 des *Pensées de Shakespeare* lui emprunte cette épigraphe qui définit assez bien son interprétation :

« Génie agreste et pur qu'ils traitent de barbare »

De très bonne heure, Nodier, admirateur sensible de Shakespeare, l'aimant avec son cœur plus encore qu'avec son goût, fera dans l'œuvre du dramaturge un choix d'aphorismes moraux. Le titre de *Pensées de Shakespeare* qu'il leur donne est un peu trompeur, car il y a mis beaucoup du sien. Toutefois, la publicité qu'il donnera à ce travail sera assez insistante car après avoir fait en 1801, une plaquette qu'il publie à Besançon, chez son ami Métoyer (4), il en reproduira une partie dans les *Essais d'un jeune barde* (5). Il en donnera de nouveau des extraits dans le *Bulletin de Lyon* du 20 Thermidor an XII et celui du 4 Brumaire an XIV, puis en 1822, élargira ce travail, l'augmentera de quelques scènes entières, et le publiera de nouveau anonymement,

(1) F. Baldensperger. *Esquisse d'une histoire de Shakespeare*, dans *Etudes d'histoire littéraire.* (2e série pp. 183 sqq.)

(2) Ibid, p. 185.

(3) *Pensées de Shakespeare* 2e édition, p. 33. « Imogène, dans *Cymbaline* est peut-être le portrait le plus enchanteur qu'on ait fait de la vertu unie à la beauté ».

(4) *Pensées de Shakespeare, extraites de ses ouvrages.* Un exemplaire de cet ouvrage assez rare se trouve à la bibliothèque de Besançon sous le N° 244.138.

(5) *Essais*, p. 71-86, sous ce titre : *Quelques pensées de Shakespeare.*

mais sous ce titre à peine modifié : *Pensées de Shakespeare extraites de ses ouvrages*. Tout cela témoigne d'une louable persévérance dans ce culte d'un génie. Et M. Baldensperger pourra dire à juste titre qu'après avoir dressé un modeste monument à « l'ami » qu'il sent dans le poète anglais, Nodier, initié, en 1793, à Shakespeare par M. de Chantrans « saura transformer bien souvent en efficace propagande » son amour reconnaissant.

« Pascal, disait Letourneur (1) est celui de nos auteurs dont le génie me paraît avoir eu le plus de rapport avec celui d'Young, pour le génie, la profondeur, les idées du même ordre et le même tour d'imagination ». Ces lignes peuvent servir tout aussi bien à définir la manière dont Nodier interprète Shakespeare dans ses extraits.

Les Pensées de Shakespeare qui paraissent en 1801 sont dédiées à *Elle*, c'est-à-dire à Lucile Frank, une « des plus parfaites organisations humaines qu'il ait connues ». Les « observations préliminaires » qui suivent la dédicace (p. IV-IX) contiennent les opinions de Nodier sur les rapports de Shakespeare avec notre littérature et surtout avec sa propre sensibilité. Il conçoit qu'on ait exigé le respect des « unités » établies par les anciens, mais elles ne conviennent pas à l'auteur de *Macbeth* et *d'Othello*. Il lui paraît au-dessus des lois. « Son génie, grand comme la nature, devait être indépendant comme elle, ou plutôt le génie de Shakespeare et la nature ne sont qu'une même chose ».

Seule la sensibilité est apte à juger le génie ; ces deux manifestations divines encore qu'inégales, de la vie de l'âme, sont pour Nodier l'objet d'un culte et l'admiration de Shakespeare est un de ses rites. Composer des extraits du grand écrivain, c'est s'acquitter d'un pieux devoir envers un « ami donné par le ciel aux malheureux de tous les pays ».

Nodier donne ensuite 190 aphorismes qui semblent inspirés à un pasticheur par la lecture de Montaigne ou de Pascal, autant que par les traductions de Letourneur, où Nodier en a pris la plupart. En voici quelques exemples :

« L'opinion est la maîtresse souveraine des hommes. I

« La subordination est l'ange tutélaire du monde (CXC).

« La grandeur est délaissée des hommes dès qu'elle est délaissée de la fortune. (CXVIII)

« L'homme, malgré tous les maux qui l'assiègent et lui rappellent son origine,

(1) Cité par F. Baldensperger, *Young et ses Nuits* en France, dans *Etudes d'histoire littéraire*, (I, p. 66).

ne peut supporter une grande fortune sans méconnaître sa nature et mépriser son semblable ». (CXX)

Nodier a bien vu l'importance du crime dans l'œuvre de Shakespeare (cf. p. 38 et 39, CLXIV. « Les crimes ne prospèrent point... » etc) Il lui emprunte des pensées sur la difficulté de vivre dans la grandeur et fait l'éloge de la vie humble et de la résignation. (XVI, XVIII, XX, et XXI). Il traite du peuple, (1) de l'amour (2) et du destin, mais ce qui domine, c'est le sentiment du contraste de l'imagination et du sort, comme l'exprime Pascal :

« Nos affections n'ont rien de stable. Nous finissons par dédaigner ce que nous avons aimé davantage et quand nous avons perdu l'objet que nous dédaignions le plus, nous voudrions le posséder encore ». (LVI)

« Nos désirs et nos destins suivent des courants si contraires que nos desseins sont toujours renversés ». (LXXIV)

« Il y a pour tous les biens de ce monde plus d'ardeur dans la poursuite que dans la jouissance ». (CXXIX)

« La vie n'est qu'une ombre ambulante. L'homme passe au milieu de la scène du monde, comme un comédien qui se montre sur le théâtre, puis disparaît après, et est oublié pour jamais ». (CLXXI (3)

Si le souvenir de Pascal s'impose ici, on voit parfois aussi que Nodier connait Young et s'inspire de son « jobisme » :

(LVIII) « Il n'est point d'homme content ni de pensée satisfaite. »

« Tout ce qui est heureux et brillant ne dure que l'instant d'un songe ». (XIV)

« Le malheur s'appesantit davantage sur l'homme qu'il voit plier sous son fardeau ». (XXXVI)

« L'homme invoque le sommeil comme le bien le plus doux de cette vie et il craint la mort qui n'est rien de plus ». (CLXXXII)

A cette époque Shakespeare est donc interprété d'une manière assez indirecte par Nodier qui cherche surtout à trouver dans ces pièces des témoignages de ressemblance avec les passages les plus désespérés de la *Bible*, avec Pascal et avec *Werther*. Il en fait le philosophe de la sensibilité et de l'amertume, il ne paraît guère avoir vu ses autres mérites.

En 1808, dans son *Cours* de Dôle, il traite de la question de Shakespeare, de l'accueil qui lui a été fait en France. Par ailleurs il voit en lui l'interprète de l'univers. (4)

(1) P. 30-31 (CXXIII, CXXVII).

(2) Aphorismes CXXIV, CXXVII, CXXVIII. Il traite ensuite de l'amitié, du soupçon, de la fourberie.

(3 Cf. là-dessus, aphorismes LXXIV, LXXXVI, CXX, CXXIX, CXXX, CXXXIV, CLXXIII, à la page 41, l'homme est comparé à un arbrisseau.

(4) Cf. infra IVe partie, chap. I. une analyse de ce cours.

En 1814, une représentation de l'*Hamlet* de Ducis, fournit à Nodier un prétexte à développer sa pensée sur Shakespeare, après un temps de silence (1). Ce n'est pas dans les colonnes d'un journal attaché au classicisme qu'il pourrait verser « dans la superstition Shakespearienne » comme dirait M. Pellissier. Cependant il voit dans son œuvre une de celles qui sont le plus susceptibles de nous apporter l'élément régénérateur de l'exotisme, mais nous sommes incapables d'en profiter.

« Il y a mille raisons, dit Nodier, s'insurgeant contre Voltaire et la critique contemporaine — pour que le génie de Shakespeare demeure à jamais en premier ordre dans la littérature du peuple anglais, et pour qu'il ne convienne jamais tel qu'il est à une nation qui n'a point de circonscription fixe, point de limite arrêtée, et qui n'ayant pas, comme l'Angleterre, l'avantage d'un sol, n'a pas comme elle l'avantage ou le danger d'un caractère local ». (2)

Si en 1814, Nodier voit déjà dans Shakespeare le modèle d'un écrivain proprement national, ce trait ne saurait manquer de s'accentuer encore après la découverte de Walter Scott, que l'on peut placer vers 1817. Lors du voyage en Ecosse (1821) le souvenir de Shakespeare s'est un peu effacé devant la gloire de Walter Scott. Mais quel rang honorable demeure à Shakespeare ! C'est le géant devant lequel les continuateurs demeurent écrasés. Nodier, pendant son séjour à Londres, cherche à se faire une idée des auteurs dramatiques anglais. (3) : « La part littéraire de leur représentation scénique, conclut-il, est peut-être plus imparfaite encore (que leurs constructions) à l'exception des chefs d'œuvre de Shakespeare et de quelques poètes, en très petit nombre, qui se sont montrés plus ou moins dignes de suivre de très loin les traces de ce grand homme... »

«Peut-être que l'esprit de la nation s'accommode mieux du travail facile de l'imitation, depuis que des génies originaux ont épuisé chez elle la faculté de créer ». Pour Nodier, le théâtre anglais se réduit à peu près à Shakespeare.

Fut-il incité, par ce voyage, à s'occuper à nouveau de Shakespeare ? Quoi qu'il en soit, c'est l'année suivante qu'il rééditait et complétait ces *Pensées de Shakespeare*, suivies cette fois de *quelques scènes de ses tragédies et de son testament.*

Nodier apporte dans ce travail plus d'érudition que dans sa première publication. Il se sert, dit-il, (p. 41) de la traduction de Letourneur parue en 1776, des notes de Rowe, de Pope, de Ben Jonson

(1) *Journal des Débats* (14 mai 1814) reproduit dans *Mélanges de Littérature.* I, p. 263.

(2) *Mélanges de Littérature.* I, 263.

(3) *Promenade de Dieppe aux montagnes d'Ecosse...* p. 68 et 69.

qui ne figurent pas dans la première édition. Il ajoute surtout des rapprochements. C'est ainsi qu'il évoque *Iphigénie en Aulide*, la *Nouvelle Héloïse*, Crébillon, *Philoctète*, Cicéron, Boileau, voire Horace, plusieurs pièces de Molière, les imitations de Ducis et de Merville, *l'Allemagne* de Madame de Staël.

Mais ce qui montre surtout l'évolution de Nodier et l'influence de Walter Scott dans son interprétation de Shakespeare, c'est sa prédilection pour les *tragédies historiques*, le genre qui demeure maintenant le plus avantageux à exploiter.

« C'est là, dit-il, dans cette longue suite de guerres civiles et dans la chute de tant de rois, qu'il nous fait voir la fragilité des grandeurs humaines, d'une manière aussi sublime, mais plus touchante que Bossuet dans ses oraisons funèbres. L'aigle de Meaux consterne plus qu'il n'émeut. Shakespeare nous remplit d'un doux attendrissement en nous offrant le tableau de ces grandes infortunes d'Angleterre. On ne peut lire sans verser des larmes une foule de scènes comme celle où Richard III fait assassiner ses neveux et celle de Wolsey disgrâcié... Il n'y a, je crois, dans notre théâtre, que le *Wenceslas* de Rotrou, qui puisse donner une idée de ce genre d'intérêt ».

Au cours de la même année, Nodier trouvera dans l'apparition du volume sur Shakespeare, de la collection des *Théâtres étrangers*, l'occasion de développer ses idées sur l'exotisme littéraire et sur les influences anglaises en particulier. *(Quotidienne*, 4 décembre 1822).

Nous sommes demeurés longtemps plus curieux des langues anciennes que des langues vivantes. A propos de ces dernières, Nodier remarque :

« Leur investigation, longtemps inutile en apparence à un grand peuple qui devait se suffire à lui-même, fut pendant des siècles l'étude et le privilège particulier d'un petit nombre d'esprits impatients de s'enrichir de tout ce qui peut agrandir la portée de l'intelligence humaine, multiplier ses jouissances et donner une étendue illimitée à ses conquêtes ».

Ceux qui les pratiquèrent en furent bien récompensés. C'est à l'étude du théâtre espagnol que le théâtre français doit Corneille. Racine, s'inspirant des Grecs, nous donne « ce qu'on appelle le classique ». Dès lors l'exotisme moderne ne s'introduit plus que d'une manière furtive sur notre théâtre. Voltaire utilisant Shakespeare avant de le renier, nous donne la mesure de cette infiltration. On applaudit dans *Zaïre* ce qu'on siffle dans *Othello*.

Ducis est un meilleur adaptateur que Voltaire. Il transporte chez nous les personnages du théâtre anglais « sinon avec toute leur effrayante énergie, du moins avec leurs noms, leurs costumes, leurs mœurs, et une partie de leur physionomie étrangère ». L'étude des théâtres étrangers n'est donc pas aussi récente qu'on pourrait le croire, mais

l'exotisme se fait, de nos jours, envahissant. « Melpomène n'est plus ni grecque, ni française, c'est une muse cosmopolite dont le vêtement mélangé trahit la confusion des écoles et des peuples ». Lorsqu'en 1827, Nodier reviendra au théâtre anglais, à propos de représentations demeurées célèbres, il parlera avec enthousiasme du cosmopolitisme qu'il constatait déjà en 1822. (1) Il notera « l'essor d'une génération européenne », qui nous a valu une « conquête » plus pacifique et plus durable que celle dont nous enrichissent la guerre et la victoire : l'intelligence de Shakespeare, d'un Shakespeare historien au moyen du théâtre. Au temps de Voltaire et même avec Ducis, nous ne connaissions pas le vrai Shakespeare.

« Nous n'avions aucune idée des proportions de cette tragédie immense qui embrasse un pays, une époque, une histoire et qui fait passer sous nos yeux tous les états, tous les âges, tous les accidents de cette histoire, de cette époque, de ce pays, avec un langage continuellement approprié aux personnes et aux choses ».

Nodier ne parle point de *drame* : il en est toujours à la *tragédie historique*, mais il voit définitivement Shakespeare à travers Walter Scott. A mesure que Shakespeare est mieux connu chez nous, il y a lieu de le considérer, non plus comme un philosophe désespéré, mais comme un historien. Il est au théâtre ce que Walter Scott est dans le roman. (2)

III

Nodier, qui a longtemps aimé Ossian et, l'un des premiers, salué la gloire envahissante de Walter Scott, ne pouvait rester indifférent à une réputation qui se place chronologiquement vers le même temps que celle de Walter Scott : Byron, selon M. Estève, eut sa floraison en France vers 1818. Que *Jean Sbogar*, paru vers le même moment, soit imité du *Corsaire*, c'est ce que l'on peut nier après Nodier lui-même. « Quand parut le roman de Nodier, dit M. Estève, on prétendit qu'il avait été volé au *Corsaire*... En réalité, l'un et l'autre venaient de la même source par des voies différentes ». C'est ce que nous avons montré plus haut en reconnaissant la dette de Nodier envers Schiller et Zschokke.

Lorsque Nodier patronne *Lord Ruthwen* et publie le *Vampire*, est-il cette fois l'obligé de Byron ? De son faussaire peut-être, mais

(1) *Sur le théâtre anglais à Paris. Mercure de France du XIX^e siècle*, 1827, Tome 19 ; p. 30-33.

(2) En cette même année 1827, Vigny écrit dans ses *Réflexions sur la vérité dans l'art* : « La France surtout aime à la fois l'histoire et le drame... Dans ces dernières années, l'art s'est empreint d'histoire plus fortement que jamais ».

(3) Estève. *Byron et le romantisme français*. Livre II, Chap. III, et ibid., p. 31-

pas de Byron lui-même, puisque le *Vampire*, attribué au poète anglais et d'où dérivent ces productions, est de Polidori. Ainsi, Nodier a rencontré Byron sur sa route, mais n'a guère eu l'occasion de lui emprunter directement.

Il lui a consacré cependant des études ou des digressions. Elles nous montreront que Nodier, bien qu'il goûtât la poésie de Byron, l'a considéré tout d'abord, à l'instar des sages de son temps, comme un hérétique dangereux. Il y avait dans Byron une nuance de romantisme que Nodier, ayant vite renié le *frénétique*, n'a pas voulu approuver. C'est seulement vers 1829 que la réputation persistante de Byron s'impose à lui tout à fait.

En 1820, note M. Estève, se produit une poussée d'enthousiasme pour Byron. Lamartine, Deschamps, Vigny, sont parmi ses plus brillants admirateurs. Mais, au sein du romantisme, s'élèvent deux partis dont un seul est fidèle à Byron, et Nodier n'en est pas.

Nodier est bien dans les traditions instaurées par Chateaubriand, lorsqu'il garde la foi monarchique et religieuse et la haine des sophistes du XVIII^e^ siècle. Il continue aussi la pensée de Madame de Staël lorsqu'il voit dans le christianisme et la chevalerie deux des plus grandes sources d'émotion littéraire. Quand Byron, « parti de ces contrées, où l'on ne respirait, avait-on dit, que chevalerie et christianisme », vient révéler une poésie grandiose et sauvage, fondée sur le doute et les blasphèmes, Nodier est de ceux qui réagissent contre une déviation possible de la nouvelle école.

M. Estève a signalé les articles où Genoude et Desmarais manifestèrent leur méfiance contre ce retour offensif du « philosophisme du XVIII^e^ siècle » (1). Nodier se range au même parti, lorsqu'il demande qu'on ne fasse pas une fausse application du mot « romantisme ». Pour bien préciser son attitude, il reproduit dans les *Tablettes romantiques* de 1823, une partie de l'article des *Annales de la Littérature et des arts* (16 janvier 1821) où à propos de Spiess, il a protesté contre le frénétique.

En publiant sa traduction de *Bertram* (1821) il revient, dans sa préface, sur ces réserves et l'on notera qu'il a pris soin dans cette « tragédie » de réserver un rôle à un religieux.

Si notre siècle a besoin d'émotions, remarque-t-il, cela « n'explique pas l'audace trop facile du poète et du romancier qui promène l'athéisme, la rage et le désespoir à travers les tombeaux, qui exhume les morts pour épouvanter les vivants ». Nodier ne veut pas « blâmer absolument... l'homme de génie qui s'est joué de ce siècle en égarant

(1) Genoude. *Le Conservateur*. T, VI 1820, p. 509 et C. Desmarais : *De la littérature française au XIX^e^ siècle*. 2^e^ édition, 1837, ch. VXII.

Manfred à travers les glacis des Alpes », il veut du moins empêcher le pullulement de disciples imprudents qui essaieraient « les folles exagérations d'un monde fantastique ». Il ne faut pas qu'une « école extravagante », celle du *frénétique*, surgisse et prospère sur les traces de Byron.

Des opinions bien tranchées ne sont guère dans la nature de Nodier. Dès 1822, en donnant à la traduction de Byron, par Pichot, un *discours préliminaire* il allait présenter l'excuse de Byron. Il voyait toujours en lui un révolté, seulement il le montrait maintenant en accord avec son temps.

« Témoin du renouvellement d'une civilisation, Lord Byron a été l'interprète le plus puissamment inspiré de tous les sentiments, de toutes les passions, tranchons le mot, de toutes les frénésies qui s'éveillent dans l'intervalle orageux où se confondent les essais d'une société naissante et les convulsions d'une société qui tombe. ... Il n'a pas plus inventé cette poésie que cet état de choses, il l'a révélée ».

Constatant son extraordinaire influence, Nodier inclinait doucement à respecter le succès pourvu qu'il fût actuel et eût un lendemain. Comme on avait craint que l'école de Byron fût matérialiste, il fallait disculper au moins le maître. Or, quand le matérialisme gagnait la pensée, le romantisme, quelle qu'en fût la nuance, avait tenté une manière de réaction.

« Les ruines qui racontent l'histoire des âges écoulés et qui menacent la pensée de la décadence infaillible de toutes les grandeurs et de toutes les prospérités, inspirèrent le génie rêveur de la nouvelle école... La nature morte eut une existence, une physionomie, des passions, les ténèbres se peuplèrent, le tombeau s'anima, le néant, fécondé, répondit à l'appel du génie, et l'on peut dire, en imitant l'expression de Bossuet, que tout avait pris une âme, depuis que l'homme avait répudié la sienne ».

Nodier, qui, l'année auparavant, avait failli se prêter à la sécession, était maintenant, comme il le fut si souvent, conciliateur. Avec son style subtil, sophistique, il prouvait à demi que Byron n'était pas un hérétique, mais qu'il avait sa part de spiritualisme. Il était de ceux qui savent faire revivre le passé. Son influence pouvait se concilier avec celle de Walter Scott. Il apparaissait possible de l'utiliser au lieu de la maudire. Voilà l'avantage qu'il y avait à retrouver, dans une œuvre où l'on ne l'aurait pas attendu, l'art qu'eut Walter Scott de mettre le passé au-dessus du présent. Nodier pouvait donc sans trahison, rapprocher son ami Victor Hugo de Byron.

En 1829, Nodier acceptait de patronner à nouveau une traduction d'œuvres de Byron. Il allait présenter en faveur du poète la même excuse qu'en 1822, rejetant sur son temps le grief de mélancolie ; seulement, il allait de plus en faire le vrai découvreur de l'Orient.

Certains esprits qui croient à l'intrigue plus qu'au génie ne rendent pas justice au grand poète de la douleur que fut Byron.

« Ils ne comptent pour rien, remarque Nodier, les conditions essentielles d'une vocation poétique, les agitations d'une vie troublée par les passions et le malheur, les vicissitudes d'une vie errante et proscrite, les méditations profondes d'une vie solitaire. Il ne font pas même entrer en compte les événements d'un siècle imposant, les révolutions spontanées des peuples, la tendance progressive et irrésistible de la pensée humaine ».

Nodier retrouvait, pour défendre Byron, contre les esprits positifs les émotions du temps où il écrivait les *Proscrits*. Et voilà qu'il anticipait sur son œuvre prochaine, en voyant en lui le favori d'une *Péri*. Byron réunissait dans son œuvre l'inspiration des « littérateurs du Nord », et celle de l'Orient :

« La fusion des magnifiques images de l'Orient et des sentiments rêveurs et austères du Nord ne pouvait manquer d'imprimer un caractère extraordinaire aux productions de l'esprit. Ce point de contact imprévu entre les régions du soleil et celles de l'aquilon, entre l'univers de Brahma et celui d'Odin, cette alliance des illusions d'un mythisme plein de féérie aux sombres mélancolies de l'âme contristée par une nature rigoureuse, cette révélation mutuelle de deux mondes, c'était une poésie toute faite ».

Nodier allait même contester l'originalité des *Orientales* de Victor Hugo au profit de Byron, lequel obtenait on le voit, une adhésion presque complète de Nodier, si hésitant à l'origine.

Encore qu'il comprît bien la pensée de Byron, Nodier, dans ses variations, l'avait jugée avec opportunisme ou selon ses goûts du moment. En 1821, affectant un certain effroi devant cette renaissance du philosophisme, il se rangeait parmi les soutiens de la tradition chevaleresque et chrétienne. En 1822, il voyait en Byron un collaborateur possible pour l'œuvre européenne de retour au Moyen-Age. En 1829, il en faisait le découvreur de l'Orient et du monde féerique. Il le pliait à toutes les interprétations, sauf à celle qui eût continué Chateaubriand et le christianisme. Mais, comme les révoltes de Byron n'excluaient ni le culte de la sensibilité, ni celui du merveilleux, Nodier avait fini par retrouver dans son inspiration des similitudes rassurantes avec les *Proscrits* d'une part et de l'autre avec les *Contes de fées* auxquels il commençait à songer.

IV

Le principal historien de la réputation de Walter Scott en France, M. Maigron, (1) situe vers 1820 le commencement de sa grande renommée dans notre pays. Mais c'est en 1816, à propos d'un opéra de *Guy Mannering* que son nom commence de paraître dans nos journaux. *(Le Diable boîteux*, 1er avril 1816). Viennent ensuite des articles plus étendus à propos du roman qui porte le même titre et des *Puritains*. *(Annales politiques morales et littéraires)* (7, 9, 16 mai 1816 — 24 juillet 1817). Nodier sera l'un des premiers à souhaiter à l'œuvre de Walter Scott la bienvenue en France, puisqu'il donne dans le *Journal des Débats* du 28 novembre 1817, un compte-rendu des *Puritains d'Ecosse*.

Il nous est donné toutefois de reconnaître les idées de Nodier sur le roman historique avant qu'il ait traité des ouvrages de Walter Scott. Un compte-rendu de *Jeanne de France*, roman de Madame de Genlis *(Journal des Débats*, 12 février 1816) nous révèle ses vues théoriques sur ce genre littéraire. (2)

Il croit encore à la vogue d'un ouvrage fondé sur la sensibilité, plutôt qu'à la nécessité d'un ouvrage pittoresque. Avec une discrète sévérité, il donne la tentative de Mme de Genlis comme un retour à la manière des romanciers dont Boileau fit justice parce qu'ils travestissaient l'histoire romaine. « Cette bizarrerie presque sacrilège était depuis longtemps passée de mode ». A la rééditer, Mme de Genlis ne risque-t-elle pas, malgré ses qualités personnelles, d'aller à un échec ? Ainsi, Nodier croit presque utile de renouveler, à propos du roman historique, les griefs exposés par Boileau dans son *Dialogue sur les héros de roman*.

Cette sévérité tient d'ailleurs à la crainte avouée que le roman historique devienne instrument d'opposition, un genre révolutionnaire (3). Dans un article d'avril 1817, Nodier n'apparaît pas encore converti (4). Il indique au contraire la voie qu'il convient de suivre : la peinture de l'amour. Les anciens l'ont ignoré et la matière ne risque pas de manquer. « L'amour est de toutes les illusions de la vie, celle dont le charme est le plus général, et l'histoire la plus difficile à épuiser ».

Au mois de novembre de la même année, Nodier va brusquement

(1) L. Maigron. *Le roman historique à l'époque romantique. Essai sur l'influence de Walter Scott.* Livre II, chap. I et II.

(2) Reproduit dans *Mélanges littéraires* I., p. 390.

(3) Comme cela arrivera bien un peu avec Vigny et Hugo.

(4) *Louise de Sénancourt*, par Madame Tercy. *(Mélanges* I, 401, *Journal des Débats*, 19 avril 1817).

prôner le roman historique. C'est que les craintes d'opposition politique qu'éprouvait un journaliste officieux s'effacent à la constatation du loyalisme de Walter Scott. Et on comprendra d'autant plus rapidement l'intérêt de cette œuvre anglaise, qu'on y a été préparé par la lecture d'Ossian, de Shakespeare et de Byron.

Dans le *Journal des Débats* du 28 novembre 1817 Nodier donne son premier article sur Walter Scott, qu'il a deviné, comme bien d'autres, sous son récent pseudonyme (1). L'auteur lui apparaît

«Doué tout à la fois de l'imagination créatrice qui excite la curiosité par des situations singulières et nouvelles de l'esprit d'observation qui instruit en amusant... de l'art, enfin, d'émouvoir les passions et de parler aux affections les plus générales de l'homme, en liant les objets de distraction qu'il offre à son esprit, aux souvenirs de l'histoire et des mœurs nationales ».

Chose essentielle, Nodier qui se montrait au début de cette même année, sensible aux appels à la sensibilité qui font la valeur d'un roman, aperçoit la carrière nouvelle de ce genre littéraire, celle qu'il hérite de la poésie épique : l'utilisation de l'histoire nationale. Nodier découvre, selon ses termes, « l'attrait romanesque de l'histoire des guerres civiles ». Voilà pour le fond et voici pour le ton.

La qualité particulière que Walter Scott apporte dans ce domaine, c'est celle que Nodier considérera ailleurs comme un des traits du génie, la double aptitude au comique et au tragique, qui fut, note-t-il, celle de Corneille, de Racine, de Shakespeare. Ce don sera bientôt celui des principaux dramaturges romantiques. De ces derniers, Walter Scott est le précurseur encore insoupçonné : il sait « contraster ses couleurs assez brusquement, fondre en un petit espace les teintes lugubres de *Cleveland* et les teintes burlesques d'*Hudibras*... Il est quelquefois pathétique, il est souvent plaisant ».

Il n'est pas téméraire de croire que le voyage fait en Angleterre, par Nodier en 1821, aux mois de juin et juillet, comme l'attestent les lettres qu'il adressa à sa femme (2) fut inspiré, en même temps que par des questions de librairie, par le désir de faire un pélerinage au pays d'Ossian et de Walter Scott. Quelques passages des lettres de Nodier laissent à supposer que le voyage entrepris avec Taylor, Cailleux et Isabel, préparait une publication qui eût été analogue

(1) *Les Puritains d'Ecosse et le Nain mystérieux. Contes de mon hôte recueillis et mis au jour par Jebediah Cleisbotham, maître d'école et secrétaire de la paroisse Gandercleugh.*
Nodier découvre : « l'homme plein d'esprit qui s'est caché derrière ce bon sacristain ».

(2) Elles ont été publiées dans le *Bulletin du bibliophile*, 1857, p. 381. Nous avons fait le récit de ce voyage dans un article de *l'Anglo French Review*.

aux *Voyages pittoresques* (1). On comprend que finalement l'éditeur ait reculé devant une entreprise de cette envergure que n'eût pas soutenue l'intérêt national. Du moins le petit livre de Nodier fut-il acheté et apprécié « par les lecteurs enthousiastes de Walter Scott », comme nous l'annonce Paul Lacroix. Nodier lui-même ne reconnaît-il pas qu'une visite à Walter Scott est la consécration d'un tel voyage ? Ainsi, il dit à sa femme : « Je n'ai pas encore vu sir Walter Scott, mais je dois lui être présenté ce matin à la cour de justice, où il siège comme greffier. Je te quitte pour y aller ». (26 juin).

Il ne réussit pas malheureusement à le voir, ce qui nous prive du récit d'une curieuse visite. Aussi, en dit-il son regret dans la *Promenade de Dieppe*. (2)

Si à ses éloges de Walter Scott, on ajoute le parallèle qu'il fait, dans son récit, entre la Franche-Comté et l'Ecosse, puis son projet de roman historique franc-comtois *Lacuzon*, n'est-on pas amené à reconnaître qu'il a songé un instant à devenir le Walter Scott de sa province, comme Balzac et tant d'autres ont rêvé d'être des Walter Scott français ? (3)

En 1821 encore, Nodier donne, à peu d'intervalle, deux articles sur Walter Scott dans la *Quotidienne*.

A propos des *Œuvres complètes* dont les 24 volumes vont se succéder assez rapidement, il esquisse le 17 décembre une théorie du roman qu'un génie vient de renouveler ; puis le 31 décembre, il revient à une analyse plus stricte de ses figures de roman :

« La réputation européenne de l'illustre écrivain écossais qui a su fondre dans ses compositions toutes les ressources de l'historien, de l'antiquaire, du poète, du romancier, et qui relève de si brillants avantages, par le secret, peut-être unique, au même degré, de faire parler à tous les personnages le langage qui leur convient ... sont les probabilités sur lesquelles je me fonde, pour supposer que cette édition nouvelle fera dans notre littérature une sensation longue et profonde ».

Nodier, on le voit, prophétise le succès plus qu'il ne l'enregistre. Mais aussi il cherche à le rendre possible, à lui préparer l'adhésion des gens de goût, des lecteurs prudents, des esprits traditionnalistes. Si, à son propos, Nodier entreprend une apologie du romantisme, il défend Walter Scott du grief d'exotisme et le loue de proposer à la

(1) « Je fais un volume en route » écrit Nodier dans la première de ses trois lettres et dans la seconde :« Tu sais que je ne suis pas maître de notre direction ». Et dans le texte de la *Promenade*, il reconnaît s'être servi de Notes que Taylor avait eu l'intention de publier.

(2) Cf. A. Pichot. *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Ecosse*. T. III, p. 292. Il est question de Nodier à la table du romancier écossais. Lady Scott lui reproche des critiques sur le défaut d'élégance des femmes de ce pays.

(3) Cf. Maigron :*Le roman historique* etc., et dans Charlier, *Le sentiment de la nature chez les romantiques* de nombreux exemples de cette émulation.

mode un genre plus sain que le frénétique. Faut-il en effet faire grief ou mérite à Walter Scott d'avoir

« osé emprunter ses couleurs au ciel, aux paysages et aux souvenirs de son pays ? ... N'est-il pas vrai comme la nature dans la peinture des caractères, dans celle des mœurs et des localités ; fidèle comme la tradition dans le récit des faits ?... et faudra-t-il le placer parmi les écrivains d'une école désavouée, seulement parce qu'il est écossais et qu'il s'occupe avec une préférence marquée des héros de sa nation qui n'ont pas toujours été étrangers à la nôtre ? Faut-il, parce que *Gil Blas* est une des productions les plus piquantes de l'esprit ; parce que la *Nouvelle Héloïse* est une des observations les plus touchantes de la raison malade, qu'on ne puisse intéresser désormais les Français, sans les entretenir des espièglerie de mauvais ton des aventuriers de l'Asturie, ou des licences de mauvais exemple des filles romanesques du pays de Vaud ».

Le souvenir de l'accueil trop chaleureux fait aux *Voleurs*, à *Bertram*, à *Manfred*, fera souhaiter celui de Walter Scott. La lyre d'Amphion qui « réunit les hommes et construit les villes », peut, selon Nodier, être évoquée à propos de Scott. C'est qu'il soupçonne essentiellement en lui un constructeur bien nécessaire après une longue période révolutionnaire.

Dans l'article du 31 décembre, Nodier s'avance avec plus d'audace sur le terrain préparé, puisqu'il débute ainsi : « Sir Walter Scott est un de ces génies faciles et féconds dont la nature est avare, et qu'elle semble avoir destiné à représenter dans un seul écrivain toute la littérature d'un siècle ». Il réunit au demeurant toutes les qualités du savant et de l'écrivain d'imagination. Nul ne connaît mieux que lui l'histoire du Moyen-Age. On dirait, par instants, qu'il a passé sa vie à « expliquer des diptyques et à déchiffrer des manuscrits ». Ce romancier réunit les qualités de tous ses devanciers anglais : il y a en lui les dons de Richardson en même temps que ceux de Swift et de Fielding. Remarque importante et qui fait de l'œuvre de Scott, aux yeux de Nodier, le miroir de toute influence littéraire anglaise.

Usant de toutes les comparaisons possibles pour lui frayer dans l'histoire littéraire une place de premier rang, il le rapproche d'Homère aussi bien que de l'Arioste. Et pour lui préparer enfin chez nous la réputation qu'il a Outre-Manche, il le présente non plus seulement comme un écrivain national, mais comme l'historien des principaux pays. Il le voit en chaque pays, européen en même temps que national. *Ivanhoe* atteste cette qualité.

« C'est l'histoire d'un siècle tout entier, avec toutes ses mœurs, toutes ses lois, tous ses usages, tous ses préjugés, ses grandeurs et ses misères, son naturel sauvage et son génie..... L'Europe contemporaine et le monde entier figurent dans cette galerie d'un siècle, les hommes du Nord avec la rudesse de leurs affreux climats : les Français, avec la grâce courtoise de leurs mœurs élégantes et chevaleresques,

les Saxons... les juifs... les Croisés y apportent les belles traditions de l'Orient qui raconte leur gloire ; les troubadours y modulent les premiers chants des muses romanes ; et au-dessus de tout cela, se dessinent les grands traits de Richard Cœur-de-Lion le héros d'un siècle héroïque ».

Si Nodier croit, là-dessus, nécessaire de justifier Walter Scott sur les ressemblances qu'il présente avec Shakespeare, Cervantès, Lesage, etc, c'est qu'il voit dans son œuvre l'aboutissement de tout ce qui a été rêvé ou écrit d'original dans les temps modernes. Son œuvre est une somme des thèmes préparés depuis trois siècles, l'épanouissement des traditions littéraires les plus profondément représentatives, le tableau d'ensemble de toute notre histoire. Esprit d'un savoir européen, Walter Scott doit réussir en France aussi bien qu'en Angleterre. — La forme et les considérants de ce plaidoyer ne sont-il pas un des exemples les plus saisissants de la manière dont Nodier fait servir les excitations de l'exotisme à la renaissance des traditions nationales ?

En 1823, Nodier parle de Walter Scott plus fréquemment qu'en 1821, car pour l'enthousiasme, il ne saurait aller plus loin qu'il n'avait fait. Dans les numéros de la *Quotidienne* du 29 août et du 17 octobre, il mêle les considérations théoriques sur les genres et les écoles à l'exposé des mérites de Scott.

On souhaite communément chez nous qu'un Walter Scott surgisse pour nos gloires françaises. Gardons-nous, conseille Nodier, de lui faire grief d'avoir exercé son génie dans le genre encore discrédité qu'est le roman : « *Waverley* appartient par l'esprit général de la composition et par l'exécution même de certaines parties, à ce genre mixte de l'épopée dont l'*Odyssée* et le *Roland furieux* sont les modèles ».

Pourquoi la critique reproche-t-elle à Walter Scott d'être romantique ? C'est probablement parce qu'il est Anglais, « peut-être aussi parce qu'il a décrit des localités, des mœurs, des coutumes, des superstitions nouvelles pour la plupart des lecteurs ». Nodier déplore que nous ne sachions chercher dans nos guerres civiles des sujets qui n'ont pas moins d'intérêt que ceux découverts par Scott dans sa patrie.

Inclinons-nous plutôt, lettrés ou critiques aussi bien que le lecteur sans préjugé, devant cette œuvre si nouvelle :

« Il me semble, dit Nodier, que le premier des avantages du romancier écossais et de tous ceux qui auront le bonheur et l'adresse d'exploiter après lui une mine ouverte avec tant d'habileté, c'est d'être revenu à l'expression vraie des mœurs, des sentiments et des caractères et de nous avoir affranchis de l'éternelle monotonie des intrigues de salon, des fades langueurs des intrigues de boudoir, du triste apprêt des intrigues de cour, du sombre ennui des intrigues de mélodrame. Qui se souviendra

jamais des pastiches musqués de Crébillon et de Duclos ? Les douairières de la vieille cour n'en veulent plus. Qui daignera s'émouvoir aux combinaisons artificielles de Radcliffe et de Lewis ? L'Ambigu comique est blasé sur leurs histoires et sur leurs tombeaux. Nous ne vivons pas dans un siècle plaisant et Scarron ne ferait plus rire. Dans notre siècle avancé, les malheurs de *Cleveland* sont une chose vulgaire et les passions de *Werther* une chose ridicule. On dirait que les générations nouvelles participent à la vieillesse de la société et qu'elles naissent caduques. Il faut les bercer comme ces vieillards qui redeviennent enfants, avec les histoires qui ont charmé leur forte et ingénieuse jeunesse. Voilà tout l'art de l'auteur de *Waverley*.

« Un autre mérite de Sir Walter Scott est d'avoir rendu avec une singulière exactitude la physionomie des localités et c'est un de ceux dont notre indifférence pour les peintures vraies et les sentiments naturels lui tiendra le moins de compte ».

Nodier au demeurant se fait le garant de l'exactitude que Walter Scott apporte dans ses descriptions. Parcourant l'Ecosse avec un itinéraire fixé d'après l'œuvre du romancier, il a vérifié sur place la justesse de ses peintures « jusque dans les circonstances locales les plus légères ».

Cette exactitude, c'est le mérite principal qu'il objectera aux imitateurs de Walter Scott qui ne répudieront pas complètement le frénétique ; tel Hugo dans *Han d'Islande*. Le compte-rendu de ce roman (1) comporte presque autant de louanges pour le modèle anglais que les feuilletons qui lui sont spécialement consacrés.

Qu'est-ce qui caractérise la nouvelle école dans ses meilleures productions, se demande Nodier ?

« C'est répond-il lui-même, cette observation religieuse des mœurs et des localités qui transporte dans les fictions mêmes de l'imagination les enseignements de l'histoire. Sir Walter Scott qui a, pour ainsi dire, créé ce genre de roman poétique, a porté à un degré de perfection presque inimitable le mérite des détails historiques et pittoresques dont je parle ».

L'érudition, le souci d'exactitude et l'ardeur de la sensibilité concourent à en faire le modèle génial de ce genre, successeur de l'épopée qui ne peut décidément point renaître en Europe.

L'auteur d'*Yseult de Dôle* et celui de *Han d'Islande* n'ont guère réussi dans leur imitation de Walter Scott. Fenimore Cooper est plus heureux et mérite d'être nommé le « Walter Scott de l'Amérique ». Rendant compte de l'*Espion* et des *Pionniers* (2) Nodier leur trouve des mérites dont les émules français de Scott sont loin d'approcher.

« Le romancier des Etats-Unis est un autre Christophe Colomb

(1) *Quotidienne* (12 mars 1823).

(2) *Journal des Débats*, (21 novembre 1823).

qui recule les bornes d'un monde moral, et dont tous les pays sont des conquêtes ».

Tous les traits d'une civilisation avancée et ceux d'une nature presque vierge sont réunis sous ses yeux. Il lui manque, il est vrai, des traditions et des monuments caractéristiques de ce sol même. C'est une raison après bien d'autres pour qu'il n'atteigne point à la « renommée européenne » de Walter Scott. Seul, d'ailleurs, dans le genre qu'il a créé, Walter Scott a les qualités d'équilibre qui permettent d'échapper aux fluctuations de la mode. « Il a usé des mystères, des souvenirs, des superstitions du peuple pour lequel il est devenu classique... avec une admirable mesure de jugement ».

En 1823, au moment où Nodier découvre des émules de Walter Scott sans qu'aucune gloire se soit élevée en France qui puisse rivaliser avec lui, il en fait le plus important des écrivains européens, le chef de l'école nouvelle qui prenait naguère son mot d'ordre auprès de Schiller et de Goethe. Lorsqu'il se fera conteur, Nodier cherchera de nouveau des modèles en Allemagne et en Italie. Mais pour le présent, il est tout acquis à Walter Scott, il devient exclusif dans son admiration pour lui. Il est pris dans son sillage comme vont l'être tant d'écrivains français, éblouis par la couleur de ses récits. Mais alors que la plupart des disciples de Scott voudront l'imiter sur son propre terrain, dans l'art du roman, Nodier essaiera d'utiliser dans des genres variés l'alliance de l'érudition et de la sensibilité qui fait le mérite de Walter Scott. Ainsi il ne poussera pas jusqu'au bout la rédaction de *Lacuzon*, cette histoire du *Rob-Roy* franc-comtois. C'est en critique littéraire, en auteur de récits de voyage, en essayiste, en défenseur de patois, en bibliophile, en conteur, qu'il tentera de continuer sa défense des traditions et son amitié pour les coutumes locales.

Chapitre II. — Le goût du moyen-âge et des antiquités nationales. — Nodier " antiquaire " et anti-rationaliste

I. Origines lointaines de ce goût chez Nodier (le Peintre de Saltzbourg) et en France (l'érudition du XVIII[e] siècle). L'exemple anglais. — II. Du primitif au national. — III. Initiation de Nodier à la littérature du moyen-âge. La romance. Le genre épique. — IV. Les voyages pittoresques. Précurseurs français et encouragements officiels. Les Francais accusés de vandalisme par les Anglais. Paris historique. — V. Rééditions et publications de textes signalées par Nodier. Un manifeste à propos du Combat des Trente Bretons.

Après avoir pastiché les poètes du XVIII[e] siècle, puis s'être fait l'émule de Goethe et de Schiller, Nodier en était venu à prôner l'imitation de Walter Scott. L'influence du romancier anglais le ramena à l'étude romanesque de notre passé, l'exotisme anglais le convertit aux traditions nationales : « Le charme de ces souvenirs nationaux, disait-il à propos d'un roman historique, (1) se fait sentir si puissamment aujourd'hui dans toutes les productions de l'esprit que le lecteur le plus frivole en a contracté l'habitude et le besoin. Ce n'est pas la vogue passagère d'une mode locale, c'est l'instinct universel d'une nécessité morale et littéraire. L'attrait des romans de sir Walter Scott est si vivant en Ecosse que l'imagination apporte déjà une autorité monumentale à ses créations récentes ». La France mère des troubadours voyait renaître à son tour le « sentiment de la patrie, avec la solennité de ses traditions, la naïveté de ses antiques mœurs ». Et Nodier se plaisait à constater l'accueil chaleureux fait par notre peuple à « l'étude de nos ruines, des histoires pathétiques et des superstitions héréditaires ». On s'était aperçu que rien ne prête mieux au roman et ne fait naître l'émotion littéraire que notre moyen âge, époque attirante par « l'originalité sauvage de ses mœurs, la solennité tragique de quelques unes de ses institutions, la grandeur à demi barbare de ses héros, et jusqu'à l'obscurité mystérieuse dont elle est enveloppée ».

Ainsi, en 1824, à la veille d'un des moments principaux de la floraison romantique, Nodier se faisait le témoin et le héraut de l'étude de nos antiquités nationales, lui qui avait erré si volontiers en per-

(1) *Blanche d'Evreux* par M[me] Périé-Candeille (*Quotidienne*, mars 1824)

sonne sur les routes de l'Europe et dont l'imagination vagabondait, en quête de nouveautés, au delà du Rhin et Outre-Manche. Cette volte-face apparente avait été préparée chez lui comme en son pays par bien des circonstances favorables. C'était, comme dirait un écrivain de notre temps, un hasard que tout nécessitait.

I

Nodier avait été amené à ce culte nouveau par les formes antérieures de sa sensibilité, par l'exemple de l'érudition française et par l'impulsion de Walter Scott. Aussi trouvons-nous ici un type excellent du mélange habituel des influences qui font aboutir les grandes innovations littéraires.

On ne s'attendrait guère à découvrir dans le *Peintre de Saltzbourg* les signes d'un désir d'explorer notre passé national. Et cependant la nostalgie qui poussait Nodier hors du présent, s'entourait déjà de quelques précisions susceptibles de faire prévoir les dispositions dont il trouva plus tard l'emploi.

Le héros de son roman se plaît à visiter les monastères abandonnés (1) à se promener parmi les « ruines confuses » et les bâtiments «délabrés». Il aime entendre ses pas retentir « dans les échos des chapelles et du sanctuaire ». Ce sentiment s'exprimera même déjà sous les formes devenues traditionnelles au moment où un Pétrus Borel viendra les parodier. « Qui m'empêche, écrit Nodier, de donner à ce château des habitants et des mystères ? de gémir sur le sort d'une épouse opprimée qui se meurt dans ses souterrains, et d'évoquer sur ces tours les vieilles ombres de leurs anciens possesseurs. » De telles notations ne dépareraient pas un roman historique de 1830. Les vers qu'il insère dans son texte rappellent Favart, mais sont aussi un hommage au genre troubadour, ils en ont la mélancolie funèbre.

Mais si l'un de nous dans l'attente
Est trépassé,
Que son âme reste constante
Au délaissé ;
Qu'avec doux regard, doux visage
Et doux parler,
Elle vienne du noir rivage
Le consoler.

Les Méditations du cloître, que Nodier place à la suite de ce roman contiennent dans leur mélange de « jobisme » et de religiosité moderne les germes de l'évolution du romancier. L'état actuel de la civilisation, les institutions de son temps ne lui conviennent pas ; c'est ce qu'il dira en 1824. Le « puissant qui se revêt d'un rude cilice », l'homme

(1) *Romans*, éd. Charpentier, pp. 26 et 48.

brûlant d'amour et de désirs qui entre dans « cette milice sacrée », Nodier se le représente en 1803 sous la robe du moine, il le voit en 1825 portant l'armure du chevalier. Sous le règne littéraire de Chateaubriand il évoque Abailard et Rancé, sous celui de Walter Scott il s'éprendra des croisés. C'est ainsi que la mélancolie et la religiosité de ses premiers romans expliquent la profondeur de son engouement pour les antiquités nationales à vingt ans de distance. Grâce aux influences anglaises le rêve qui flottait devant ses yeux après la lecture du *Génie du Christianisme* prendra corps, se fera précis et suggestif ; évolution ou cristallisation correspondant à celle qui le conduira des conceptions vaporeuses d'Ossian aux peintures pseudo-historiques de Walter Scott.

Chez Nodier le rêveur et l'érudit cheminent côte à côte. Rêverie et connaissance se prêteront ici un mutuel appui. Au cours de ses lectures, il trouvera dans notre production littéraire nationale un aliment à cette curiosité pour notre passé, que la mode avait proposée déjà. « Dès la fin du XVII^e^ dit M. Mornet (1), et le commencement du XVIII^e^, on s'était souvenu des troubadours et de tout ce qu'on supposait de tendresse galante dans les badinages des cours d'amour... Depuis le Père Marvesin en 1706, ou Lacurne de Sainte Palaye qui fait copier en Italie quatre mille pièces de troubadours, jusqu'à l'*Histoire littéraire des Troubadours* de l'abbé Millot, et aux travaux de Legrand d'Aussy (1781) et Cambry (1779-1784) on cite à l'envi les chefs-d'œuvres oubliés. Les Académies leur sont bienveillantes, les *Mercures* et *les Années littéraires* les accueillent ». Les poètes essayent d'en reprendre la tradition. Les lecteurs romanesques leur font fête et le public des théâtres les applaudit. La femme de Piron, aura de leurs productions une érudition singulière, le duc de la Vallière les collectionnera et leurs exemples seront suivis. Après avoir peu goûté le style gothique, on y sera pour ainsi dire, converti par l'habitude de songer aux ruines de chapelles, d'abbayes ou de donjons.

Le défenseur enthousiaste, et parfois agressif, de l'école romantique que fut A. Michiels donne sur cette étude du Moyen-Age un abondant faisceau de renseignements (2). Alors que M. Mornet relève les signes de la vogue, Michiels recherche jusqu'au XVI^e^ siècle la contribution « des hommes sérieux et des travailleurs solitaires ». Alors que les deux Estienne prosternaient la France aux pieds des anciens, d'autres savants défendaient la gloire de leur patrie. Ils ne sacrifiaient pas les monuments nationaux aux splendeurs païennes. Tels

(1) Mornet, *Le Romantisme en France au XVIII^e^ siècle* p. 55.

(2) A. Michiels. *Histoire des Idées littéraires en France au XIX^e^ siècle*, tome I, chap. XIV.

furent Pasquier dans ses *Recherches sur la France*, Fauchet (à qui Nodier fera place dans sa bibliothèque) et Hotman.

Au XVIIe siècle, le règne de l'idéal grec n'étouffera pas l'utile ardeur des érudits. On remarque parmi eux « une croisade nationale contre les ennemis de nos souvenirs ». Les chefs, si l'on peut dire, en seront Duchesne avec ses *Antiquités et recherches des villes*, ses éditions d'Abailard et d'Alain Chartier ; Jean d'Achéry, avec son spicilège en treize volumes in-quarto, Du Cange qui s'illustre par la publication d'une *Histoire de l'empire de Constantinople sous les empereurs français*, du texte de Joinville, et de ses glossaires du latin du moyen-âge. Mabillon se fera le guide de ceux qui veulent s'engager dans les ruines chrétiennes et féodales. Sauval, Favyn, Chantereau-Lefèvre, Jean le Laboureur, Ménestrier, le père Labbe, Etienne Baluze, Ruinart et Dupin, et, avec une réputation plus étendue, Fleury continueront plus vaillamment cette mission volontaire.

D'après Michiels, la nécessité d'une apologétique explique l'abondance des travaux sur le christianisme. A côté des œuvres collectives des Bénédictins et des Jésuites, il cite les importants ouvrages de Félicien, les *Monuments de la monarchie française* de Montfaucon les cent soixante publications de Lebœuf, les quarante volumes de la *Bibliothèque universelle des romans*, publiés par M. de Paulmy, les œuvres de moindre format des Sainte-Foix, des Barbazan et des Sainte-Palaye, de Legrand d'Aussy, de Millet, etc... Michiels termine en reprochant aux académies leur retard à suivre le mouvement, grief que Nodier avait formulé avant lui, en citant les mêmes autorités : « Jean de Notredame, écrivait-il à propos de l'*Essai sur la Poésie au* XVIIe *siècle* de Chateauneuf (1), imprima l'histoire des troubadours au moment où l'on commençait à les oublier. Depuis ce temps, tout le monde en avait parlé avant que l'Institut y pensât, et provoquât les recherches de M. de Chateauneuf et de ses rivaux. Millot, Sainte-Palaye, Barbazan, Tressan, Paulmy, Dutens, la Vallière, une foule d'académiciens illustres et de savants ingénieux avaient entrepris de débrouiller le fatras de nos titres littéraires ». Telle est la liste dressée par Nodier lui-même des autorités qu'il reconnaît en ce genre au siècle qui l'a précédé.

L'impulsion qui est venue d'Angleterre réveiller les curiosités qui n'ont guère dépassé jusque là un cercle étroit, il en attribue tout le mérite à Walter Scott et à lui seul. En 1817, au moment qu'il loue pour la première fois le romancier, il ne le présente pas sous cet aspect, mais en 1823, il le met à son vrai rang dans ce domaine. C'est

(1) *Mélanges de littérature* I. p. 280.

ainsi qu'il écrit à propos du roman français *Yseult de Dôle* (1) : « L'exemple heureux de sir Walter Scott est digne d'inspirer nos écrivains et de leur montrer dans l'histoire des mœurs et des antiquités de notre beau pays, appropriée à une action simple mais intéressante, une source inépuisable de sentiments patriotiques, d'émotions vives et d'instructions curieuses... Il reste une immense carrière à parcourir à l'écrivain qui osera entreprendre pour l'ancienne France ce que sir Walter Scott a si heureusement exécuté pour l'Ecosse ».

Le même journal publie, en 1823 encore deux articles de Nodier sur Walter Scott. Dans le second, Nodier définit de la manière la plus explicite le rôle du romancier comme initiateur historique, comme défenseur de nos propres monuments. C'est lui qui nous a révélé nos richesses, qui nous a sauvés du vandalisme :

« On s'occupe si peu en France de nos antiquités, que le château d'Arques rappelle tout au plus aux habitants de Dieppe une bataille, et que le Château-Gaillard ne rappelle rien à ceux des Andelys.

« J'ai vu le rocher sur lequel Richard Cœur de Lion fut tué, à Chalus, près d'être « déplacé pour changer la délimitation d'un pré. J'ai vu faire une étable du ca« veau mortuaire de Guillaume le Conquérant ; à Hillebonne, il est question de « raser son palais qui a le malheur d'offusquer les regards d'un intendant de MM. « de Croï. Cet acte de barbarie stupide enrichira le château d'une fort jolie pro« menade. A Périgueux, c'est un simple citoyen qui a sauvé de la destruction les « belles antiquités de Vésone. A Rouen, c'en est un autre qui a sauvé le tombeau « d'Agnès Sorel ; sans un Français digne de ce nom, le voyageur chercherait en « vain la maison de Jeanne d'Arc. Qui ne se rappelle, sans aller si loin, que les « restes de Turenne ont été retrouvés dans un corps de garde et ceux de Gresset « dans une voirie. Je ne sais, Dieu me pardonne, s'ils n'y sont encore ! En Angleterre, « où toutes les antiquités ont un nom, où tous les souvenirs ont un culte, il y a des « champs que la piété nationale a protégés d'une enceinte ; des pierres qui appel« lent les savants à de très lointains pèlerinages et qui obtiennent des tributs de « respect de la part des hommes les plus simples. C'est sur cette espèce de religion « des noms et des monuments que l'auteur de *Waverley* a fondé en partie l'influence « qu'il exerce avec tant de droits sur les lecteurs de son pays et que notre frivole « insouciance a pris plaisir à subir sans s'aviser que nous avions aussi une histoire, « des traditions. Grâces soient rendues au ciel de notre engouement littéraire pour « la patrie des Anglais. Il nous fera peut-être souvenir un jour que les Français « ont une patrie ».

En 1826 (2) cette influence semble à Nodier chose tellement évidente qu'il n'y insiste pas comme naguère. Il la signale d'une manière aussi nette que rapide à propos des *Montagnardes* de Barginet consacrées au Dauphiné : « Depuis Walter Scott, les traditions nationales sont devenues un texte pour les poètes et les romanciers. C'est

(1) *La Quotidienne*, 3 juin 1823.
(2) *La Quotidienne*, 16 janvier 1826.

une heureuse révolution que celle qui ramène l'esprit d'une nation à ses études littéraires et il faut féliciter les hommes bien organisés qui ont possédé cette heureuse direction du goût pour ressusciter les vieux et attachants souvenirs de notre histoire ».

Alors qu'au début du siècle les données de l'érudition ne pouvaient fournir un aliment à sa sensibilité, Walter Scott avec son esprit inventif, lui apprend à les vivifier et à y trouver des joies pour son imagination.

II

Lorsque Nodier s'élève contre les erreurs du XVIII^e^ siècle et proclame le dégoût que lui inspire cette époque libertine et prosaïque, il condamne du même coup les philosophes et la raison dont ils ont fait une arme funeste. Quant, au contraire, il nous cite en exemple les littératures étrangères, c'est pour nous faire constater combien le sentiment garde ailleurs l'ingénuité et la vigueur qu'il a perdues chez nous. Aussi est-il de ceux qui seront aptes à saisir sans retard la leçon du *Génie du Christianisme*, appel aux traditions par les voies de la sensibilité : aimez ce que vous voulez reconstruire. Les romans pleins d'effusions paraîtront l'accompagnement normal des aperçus historiques : Nodier appréciera du même coup dans Chateaubriand *l'Histoire des Missions* et l'épisode de René. (1)

Prendre aussi nettement parti contre les philosophes en évoquant nos antiquités nationales, c'était dire qu'on les envisageait en « homme sensible ». Et de fait, Nodier s'y attachera en disciple de Rousseau, en ennemi de la civilisation moderne. Son goût du primitif lui fera considérer le moyen âge comme une manière de prolongement des temps celtiques qui, avec la civilisation hébraïque, représentaient par excellence pour lui l'état originel des sociétés.

Le goût qui portait ses contemporains vers cet âge d'or a suscité la vogue d'Ossian. Mais en 1814 déjà (2) Nodier souhaitera que l'on donne à ce poète nuageux un successeur.

Laisser ce « barde apocryphe devenir le chef d'une école littéraire » c'est permettre une « déviation de la raison nationale ». Ce n'est point là le maître qui doit nous guider dans l'exploration de notre passé, et d'ailleurs son athéisme n'est point le fait d'un primitif (3). Pour

(1) *Mélanges de Littérature*, I 434 et 438. Si M. Lacretelle comprend mal le *Génie du Christianisme*, c'est la faute de sa prétendue « philosophie qui n'est, quoi qu'il en dise, ni poétique, ni morale, et qui n'inspirera jamais rien de pareil à l'*Histoire des Misisons* et à l'épisode de *René*. »

(2) *Débats* du 19 juin, A propos de la pièce *Ossian ou les Bardes*.

(3) « Ce serait le seul poète d'un âge primitif qui aurait des idées morales sans culte, des superstitions sans foi et sans espérance.»

Nodier, la sensibilité, la foi religieuse, le goût du primitif et le culte des traditions nationales sont choses inséparables.

Trouverait-on dès lors chez les troubadours ce qui manque à Ossian ? Attiré vers eux par sa passion pour une forme ingénue, Nodier ne se déclarera pas satisfait par leur inspiration trop éloignée « du *mens divinior* des anciens maîtres de la lyre ». Ils n'ont pas les mouvements lyriques qui élèvent au-dessus de l'homme le chantre inspiré et qui en font un demi-dieu. (1) Le troubadour ne produit pas « les miracles de la poésie primitive des Grecs ». Ce n'est pas lui qui charme les bêtes féroces ou voit les villes s'édifier au son de sa lyre. Il nous offre les premiers monuments de notre gloire littéraire, mais il a une inspiration débile parce que notre civilisation, dont il est l'expression, formée d'éléments disparates et mal assimilés, ne présente pas les caractères d'une société primitive. Pour trouver la poésie primitive de notre nation, il faudrait remonter aux premiers temps de la Gaule et chercher sous les ruines des temples de Teutatès... les chants religieux des Druides. Il y a fort loin de là aux troubadours et aux trouvères. Il n'est pas douteux du moins qu'au moment où Nodier se sentit attiré par ces derniers, il rêvait de retrouver l'expression poétique des sentiments originels de ceux qui, les premiers, vécurent sur notre sol. Le lecteur de Chateaubriand qui recommençait à rêver de chevalerie et de temples gothiques, n'avait pas encore oublié les recherches celtiques de La Tour d'Auvergne et de David de Saint-Georges. Il demeurait plus proche de l'inspiration qui lui avait dicté le *Dictionnaire des Onomatopées* que de la conception des *Voyages Pittoresques*.

En 1816, il se montra plus enthousiaste pour notre Moyen-Age, mais c'est parce qu'il y découvrait mieux les caractères d'une époque primitive (2). Il s'égarait lui-même ; car c'est en décrivant la somptuosité des habitations et des festins de ce temps qu'il pensait démontrer cette originalité. S'occuper des antiquités de notre nation, c'est se reporter à l'âge d'or où se réfugiait son imagination. « Les hommes de tous les temps ont conservé le souvenir d'un âge reculé où l'on vivait heureux d'innocence ; où l'ignorance des besoins factices tenait lieu de richesse ; où l'âme se nourrissait du commerce facile et doux des affections naturelles... Quelle tendresse dans les premiers sentiments ! Cet univers, en sa jeunesse, était encore plein, pour ainsi dire, « de l'inspiration du créateur ». On ne peut manquer de songer, ici, au rêve de *Rolla*.

(1) *Journal des Débats*, 15 février 1814. A propos d'une leçon d'Aimé Martin à l'Athénée consacrée aux *Troubadours et Trouvères*.

(2) *Journal des Débats*, 23 novembre 1816. Compte-rendu de Legrand d'Aussy. *La vie privée des Français* (1782), Nouvelle édition avec notes de Roquefort.

Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux
.....
Regrettez-vous le temps où nos vieilles romances
Ouvraient leurs ailes d'or vers leur monde enchanté.

Nodier complète ce tableau par le récit d'un festin emprunté à Legrand d'Aussy et où l'on retrouve un peu de l'éclat de Froissart. C'est qu'il n'oppose plus maintenant les temps celtiques et le Moyen-Age. L'époque de Charlemagne est pour lui d'un caractère primitif suffisamment pur. Les deux conceptions distinctes naguère se sont confondues et il est parvenu à apprécier sans réserves la littérature et les institutions de notre Moyen-Age.

III

A quelques mois de délai, on peut observer une sorte de conversion chez Nodier. En 1814, il rend compte du cours d'Aimé Martin avec une sévérité qui n'est pas loin de s'étendre aux troubadours qui constituent son sujet. En 1815 et 1816, ses articles sur le recueil de Chateauneuf sont extrêmement favorables et semblent indiquer qu'il a mis à profit l'intervalle qui sépare ces divers articles pour s'initier à une période littéraire dont il ne parlait tout d'abord qu'avec imprécision. (1)

Nodier cite, à propos de Chateauneuf, Jean de Notre-Dame et les travaux modernes des Millot, des Sainte-Palaye, des Barbazan, etc... mais il semble, d'après les éloges qu'il adresse à M. de Roquefort et à Aimé Martin, qu'il ait dû, aux ouvrages de celui-là et au cours de ce dernier un rafraîchissement de ses notions qui n'était peut-être pas inutile.

Selon lui, les travaux de Roquefort ont surpassé (2) tout ce que nous possédions pour l'étude des antiquités du Moyen-Age ; quant au cours d'Aimé Martin, il en attend impatiemment l'impression. L'un et l'autre furent donc ses guides. Il faut leur adjoindre à ce titre Benoiston de Chateauneuf, dont Nodier suit l'ouvrage chapitre par chapitre et dont il nous donne l'analyse comme pour nous initier. Il lui reproche par deux fois (3) d'aller chercher en terre étrangère les origines de la poésie de notre Moyen-Age : « Supposer (après Huet

(1) L'article sur le cours d'Aimé Martin est du 8 janvier 1814 ; le premier sur Benoiston de Chateauneuf (*Essai sur la Poésie et les Poètes français aux XII^e^ XIII^e^ et XIV^e^ siècles*) est du 10 juillet 1815, le second du 23 juillet 1816. Tous rtois ont paru dans le *Journal des Débats*.

(2) *Mélanges de Littérature* I, p. 280.

(3) *Mélanges de Littérature* I, p. 281 et 293.

et Saumaise) que les Arabes nous ont appris la poésie, c'est regarder ce bel art comme purement traditionnel, tandis qu'il est naturel à tous les climats et à toutes les sociétés d'hommes ». Et de nouveau il reproche à ce savant de ne rien laisser à l'imagination des Occidentaux : « toutes les nations ont des superstitions qui leur sont propres... il n'y a pas besoin de recourir à l'Asie pour trouver des fables accréditées dans le peuple ». Le défenseur du primitivisme reparaît ici. Il n'admet pas qu'on recherche des influences littéraires à l'origine des littératures (qui est en quelque sorte d'ordre divin) alors qu'on le fait avec raison pour leurs « révolutions ». Pareillement il défendra l'originalité ou le caractère national des légendes de Perrault contre les propositions des indianistes.

Nodier trouve aux œuvres analysées par Chateauneuf un double mérite : les fabliaux ont préparé les œuvres de Boccace, de Rabelais, de La Fontaine et de Molière. En second lieu, on peut discerner dans le *Roman de la Rose* lui-même maint passage où la poésie d'aujourd'hui trouverait des modèles de grâce attendrie ou des sujets dont un écrivain inspiré pourrait faire des chefs-d'œuvre. Il se plaît, par égard pour « sa mollesse et sa naïveté » à transcrire, en le rajeunissant, un passage d'*Aucassin et Nicolette*.

Aucassin, bel ami doux,
En quelle terre irons-nous ?
Douce amie, que sais-je ?
Je ne compte où nous allons,
En forêts ou en détours,
Mais que je sois avec vous.

Il pousse, on le voit, la sympathie jusqu'à s'essayer au pastiche.

On est un peu surpris de ne point trouver d'allusion à nos antiquités nationales dans le compte-rendu de *Jeanne de France* de Madame de Genlis. (1) Mais Nodier y avoue ses « préventions contre le roman historique ». Le 23 novembre de la même année, par contre, il fera de *La Vie Privée des Français* de Legrand d'Aussy le compte-rendu détaillé que nous citions plus haut, et où il n'a pas pu résister à la tentation de brosser lui-même un tableau de la vie du seigneur féodal.

L'année 1817 qui est celle où Nodier écrit son premier article sur Walter Scott sera l'une des plus importantes dans sa campagne en faveur des antiquités nationales et le commencement de l'époque où elles jouent pour lui un rôle prépondérant.

Le 9 juin, il parle dans le *Journal des Débats*, de l'ouvrage essentiel de Raynouard sur les troubadours ; le 8 octobre 1817, il insiste lon-

(1) *Journal des Débats*, 12 février 1816. Reproduit dans les *Mélanges de Littérature*, I, p. 390.

guement sur le caractère sacré de Jeanne d'Arc ; le 27 novembre, il attire en termes énergiques l'attention sur la *Gaule poétique* de Marchangy ; le 4 décembre, il rend compte d'un ouvrage sur les Celtes.

Lorsque Nodier analysait l'*Essai* de Benoiston de Chateauneuf, il nous laissait sur l'impression qu'il en avait usé pour compléter son initiation à la littérature du Moyen-Age. L'article consacré au *Choix des poésies originales des Troubadours* suggère la même réflexion en ce qui concerne la langue dont il fut alors fait usage. (1)

Nodier s'applique à la philologie avec autant de plaisir qu'à la littérature. Il est heureux de rencontrer en Raynouard, l'auteur des *Etats de Blois* et des *Templiers*, une tournure d'esprit pareille à la sienne. Le vulgaire l'ignore, mais pour les initiés « la science austère des étymologies a aussi son merveilleux et sa poésie ». Il faut convenir que nul plus que lui n'est apte à nous en donner la conviction. Raynouard nous fournit une véritable encyclopédie de nos vieux monuments littéraires, puisqu'il a composé ou aura bientôt achevé leur histoire, leur dictionnaire, leur grammaire, et le recueil de leurs auteurs.

Que suggère à notre critique la lecture de cette grammaire ? Elle réveille sa nostalgie du primitif. Et il l'exprime avec une apparente rigueur de pensée qu'il doit à Bonald.

« Les langues, le chef-d'œuvre de la civilisation, ce ne sont pas les philosophes qui les ont faites ! Elles s'instituent, s'améliorent, se modifient par une force cachée qui ne provient point de l'homme... Supposez dans une île sauvage, au bout de l'univers, cinq ou six générations successives de créatures à visage humain, prises parmi les plus imparfaites de l'espèce ; si elles ont d'ailleurs tous leurs sens, elles parleront ».

Par contre, aucune académie, même aidée du consentement d'un peuple, n'est capable de donner cours à une langue ; pour Nodier, la création en matière de langage, est fait divin ou populaire, primitif en tout cas, et non point scientifique. C'est ici la science mise en échec par la spontanéité, l'ingénuité des peuples que la civilisation n'a pas asservis... (2)

C'est le même ordre de curiosité que Nodier satisfait en examinant l'ouvrage de Botidoux : *Des Celtes, antérieurement aux temps historiques*. (3)

Il ne plaît guère à Nodier que l'on rapproche les termes celtiques

(1) *Journal des Débats*, 9 juin 1817, *Mélanges de littérature*, II, p. 271.

(2) Nodier ajoute plus loin (II p. 277) « Il (Raynouard) prouve ensuite, non moins positivement, que l'idiome primitif s'est conservé et perfectionné dans les écrits des troubadours. »

(3) *Journal des Débats*, 4 décembre 1817, *Mélanges de Litt.* II, p. 28.

des mots germaniques. Cette recherche ne lui agrée point : il veut que les noms sortent du terroir ou d'une manière de révélation commune à tous les peuples. Ne cherchez pas la « clef des origines de tous les peuples dans l'hébreu, dans le syriaque, dans le grec, dans l'ancien saxon, dans l'esclavon ». Reconnaissez plutôt que « les langues diverses qui sont à l'usage de la société dérivent d'une langue commune qui s'est subdivisée à l'infini sans s'anéantir tout à fait ».

Voilà l'hypothèse où Nodier en revient toujours, et où s'attarde son rêve des temps primitifs. Dès ce moment pourtant, il commence d'envisager nos antiquités nationales d'une manière qui nous rejette moins dans le vague agréablement mystérieux de la préhistoire. *L'Histoire de Jeanne d'Arc, surnommée la Pucelle d'Orléans*, dont Lebrun des Charmettes vient de retracer la poétique existence dans un ouvrage portant ce titre — lui paraît (1) fournir le modèle des sujets où notre littérature devrait puiser. Il s'offre encore au poète qui voudra le faire sien, car il n'a été tenté jusqu'à présent que par Voltaire qui a recouru « au cynisme le plus effronté pour déshonorer la vertu », qui s'est montré cette fois le rival de l'Arioste, mais a « souillé notre littérature d'une tache ineffaçable ».

Quelques érudits, tels que Langlet-Dufresnoy et de Saverdy, qui ont abordé « l'épisode le plus curieux de notre histoire » ne l'ont pas mis à la portée du public. Lebrun des Charmettes n'a fait jusqu'ici que préparer les éléments d'un monument qu'il importe d'élever au plus tôt. « Je crois, dit Nodier, que la gloire historique de la France, réclame ce livre ». Il faut éviter le retour des actes de vandalisme qui ont renversé les quelques pierres élevées dans Orléans à la mémoire de l'héroïne, ou permis que la chambre où elle était née servît d'étable. On a ouvert les « voies au Xénophon, au Quinte-Curce à venir de la vierge de Domrémy ». Nodier l'attend comme il souhaitera bientôt qu'apparaisse le Walter Scott de la France.

Le dessein qui animait Marchangy (2) lorsqu'il publiait les nombreux volumes de la *Gaule Poétique ou l'Histoire de France considérée dans ses rapports avec la poésie, l'éloquence et les Beaux-Arts*, était

(1) *Journal des Débats*, 8 octobre 1817, *Mélanges de Litt.* II p. 61 et 70 sqq. Nodier est revenu à Jeanne d'Arc dans une préface au livre d'Alexandre Dumas sur la Pucelle d'Orléans, publié en 1843.

(2) Il dit clairement son but dans son *Premier Récit (La Gaule Poétique*, 5e édition, P., Hivert 1836, tome I, p. 13) « Le principal objet de la *Gaule Poétique* est de répandre un jour moins douteux sur les antiquités de notre histoire ; d'explorer dans ses nombreux détails la vie de nos devanciers; d'interroger les débris de leurs législations primitives et barbares ; de leurs cultes sauvages et de leurs institutions féodales, guerrières, superstitieuses, chevaleresques et galantes ; d'extraire enfin, du Moyen-Age, comme d'une mine féconde et trop peu connue, des trésors qu'apprécieront également le poète, l'annaliste, le législateur et l'archéologue. »

bien celui que Nodier exprimera plusieurs fois dans ses articles de critique, qu'il eût souhaité lui-même accompagner d'exemples.

Nodier tient à expliquer que cet ouvrage ne vise pas seulement à l'amusement des lecteurs, mais à la documentation des poètes qui viendront y puiser leurs sujets.

« C'était sans doute une idée heureuse, dit Nodier, de l'auteur de la *Gaule Poétique* (1), que de porter le flambeau de l'imagination dans les ténèbres de nos antiquités historiques, d'interroger les vieux monuments de la monarchie, les vieilles traditions de la Gaule ; d'évoquer au sein de ses immenses ruines les grands souvenirs et les grandes renommées de la patrie ; recueillir à la suite du cortège de ces siècles obscurs, mais simples et grands, que nous qualifions de barbares, les évènements dignes des Muses, de tracer sur cette inspiration l'histoire poétique de la France, et de lui dire, en lui présentant le tableau de ces âges héroïques, non moins dignes que les âges héroïques de la Grèce, d'animer la lyre d'un Homère qu'ils n'ont pas trouvé : voilà vos fables, votre mythologie, vos mœurs anciennes, vos poèmes, vos tragédies, sujets sublimes auxquels il n'a manqué que de fixer le choix, que de recevoir le sceau du génie pour succéder, dans l'empire du drame et de l'épopée, aux lamentables, aux éternelles histoires de Troie, d'Argos, de Thèbes et de Mycènes. Ce plan, M. de Marchangy l'a supérieurement rempli : mais convaincu comme moi de l'action du temps sur la littérature, ce n'est probablement pas aux poètes de l'école classique qu'il s'est flatté d'ouvrir une nouvelle carrière... ».

Si l'on veut bien comparer les termes de la préface de Marchangy avec ceux de l'article de Nodier, on verra que l'invitation de ce dernier était plus pressante et aussi plus audacieuse. Alors que Marchangy présentait simplement le travail accompli, Nodier en préconisait l'utilisation à l'exclusion des légendes de l'antiquité grecque. Chose plaisante, il en interdisait l'usage aux classiques attardés, il en faisait la propriété de l'école nouvelle à peine formée. Il désapprouvait Marchangy d'avoir fait place dans son livre au règne de Louis XIV, car, selon lui « il n'y a rien de moins poétique que l'époque où brillent les fameux poètes... L'histoire poétique d'un peuple finit au moment où sa civilisation se perfectionne et se complète ». Il le trouve aussi un peu retardataire dans le ton de son exposé. Quoique son livre « puisse être justement réclamé par l'école romantique », il n'a pas su y apporter tous les charmes libérés par la dernière révolution du goût. A-t-il su trouver l'harmonie convenable au sujet pour « peindre ces siècles solennels, dont la redoutable obscurité enveloppe tout le berceau de la monarchie, ces superstitions étranges et merveilleuses, ces institutions gothiques si fières, si colossales qui imposent encore par leur majesté, quoique dépouillées de toutes les illusions qui les entouraient alors... (pour) exprimer la *grandiosité* ingénue des mœurs chevaleresques »? Sur la trame qu'il fournit, un homme

(1) *Journal des Débats*, 27 novembre 1817, *Mélanges de Litt.* II, p. 317, sqq.

de génie brodera les ornements qui doivent nous séduire. Le genre à adopter, c'est la *tragédie romantique appliquée à l'étude de notre histoire*, et dont le *théâtre historique* de Shakespeare nous fournit jusqu'à présent le meilleur exemple (1). Il est indispensable de mettre en vogue un genre littéraire qui fasse l'éducation de notre peuple. Le mélodrame s'y est essayé, la « tragédie historique » doit y réussir. Nodier l'appelle de ses vœux. Et lui qui ne croit guère encore au « roman historique » voit dans la « tragédie historique » le moyen de révéler au peuple, pour le plus grand bien de l'ordre social, nos antiquités nationales.

Il est un autre genre au succès duquel Nodier a cru avant de proclamer sa confiance dans le roman historique, c'est la romance. L'un et l'autre ont ceci de commun qu'ils préparent la royauté du mot *romantique* qui en sera sorti, mais la romance parlant plus directement à la sensibilité paraîtra plutôt capable d'exprimer les aspirations nouvelles. Le 7 mars 1818, Nodier parle très favorablement, dans le *Journal des Débats* (2) des *Poésies* d'Edmond Géraud qui font une grande place à ce genre.

La romance qui est le « récit d'une aventure touchante », alors que l'élégie est l'expression d'un sentiment triste et doux, apparaît à peine dans les idylles des anciens ; « mais elle a pris chez nous un caractère particulier ». Elle a donc chance d'être, aux yeux de Nodier, un genre essentiellement national. Il ne lui plaît guère de la faire naître en Espagne ; il préférerait admettre qu'«indigène à notre climat, elle a pris naissance sur la terre des troubadours ». D'ailleurs, chez E. Géraud lui-même, elle les évoque lorsqu'elle est le mieux réussie.

Il cite les modèles qu'elle a laissés chez nous depuis les troubadours jusqu'à Fabre d'Eglantine. En tout cas, elle trouva asile chez nous et se mêla à la spiritualité de notre peuple.

« Il n'y a pas un de nos hameaux qui ne possède des romances locales, que la tradition a perpétuées de génération en génération et que les jeunes filles chantent encore dans les veillées d'hiver ». (3)

Si ce genre poétique charme le cœur de Nodier, l'écrivain reconnaît par surcroît les titres bien anciens et assurés de son caractère français.

Le plan traditionnel, avec « l'histoire du Lutin ou les apparitions du château », fournit à nos poètes une mythologie qui soutiendra leurs essais sans rien emprunter aux anciens. Nous avons donc une veine féerique d'où l'on a tiré déjà *Mélusine* et *l'Hermite de Sainte-*

(1) *Mélanges de Litt.* II, p. 318-319.
(2 et 3) *Mélanges de Litt.* I, p. 345 et 347.

Avelle, Inès et Roger, etc.... Toutefois, le critique, amené au culte des antiquités nationales par sa sensibilité, préfère encore les souvenirs personnels aux souvenirs populaires :

« J'aime, dit-il, une imagination habile en créations mystérieuses, qui m'égare au milieu des ruines et des vieux monuments, en m'entretenant des histoires du foyer et des superstitions du temps passé ; mais je préfère celle qui me ramène sur mes propres affections et sur mes propres souvenirs, qui m'occupe de mes propres malheurs et qui me fait réfléchir sur la destinée ordinaire de l'homme ».

Quelle que soit l'étendue de ses études sur les monuments nationaux, il ne reniera jamais ses premières ardeurs au profit de ce nouveau culte. Les appréciations qu'il émet sur la poésie épique nous permettent de retracer sur un autre plan les étapes de cette initiation.

En 1808, au moment où il fait son cours de littérature à Dôle (1) il ne croit guère que notre religion puisse fournir une substance comparable aux mythologies antiques : « Notre culte grave et sévère, notre Dieu impassible, nos mystères sérieux prêtent moins de secours à l'imagination ou même se refusent tout à fait à la servir. Je sais que l'opinion contraire a été développée avec tous les charmes qu'un grand talent peut prêter à un paradoxe, mais le principe que j'avance n'en est pas moins resté immuable ».

La *Messiade* nous intéresse cependant, mais parce qu'elle nous présente « le Dieu mélancolique et souffrant, le Dieu réduit à nos misères ». Il ne faut pas en effet que le héros de l'épopée soit trop imposant : Achille nous attire parce qu'il y a en nous « quelque chose d'inconnu qui s'associe secrètement à ses défauts, qui participe à ses emportements, à sa violence, à son orgueil ».

Virgile peut-être rapproché d'Homère (qu'il n'égale point) parce qu'il a su user avec plus d'avantage que quiconque de « tout ce vague immense et profond de la mélancolie où les cœurs tendres aiment à se plonger ».

C'est ce vague qui fait considérer par Nodier l'œuvre d'Ossian comme marquée des signes du génie épique. Il est disposé, en cette année 1808, à la croire authentique et réellement ancienne.

« On peut prononcer hardiment que ces conceptions simples, ces plans nobles et sans ornements, ce style tout primitif, caractérisent ce poète d'un peuple neuf, antique, et même un peu grossier... Ce n'est pas au milieu d'un peuple très civilisé qu'un homme du monde improvise, pour ainsi dire, des poèmes qui portent un pareil cachet. Il faut non seulement pour se faire Ossian, avoir reçu du ciel le génie

(1) cf. J. Larat, *Les Idées de Nodier sur la poésie épique. Notes inédites sur son cours de littérature de* 1808. (*Revue de Litt. comparée*, juillet 1921, p. 416.)

d'Ossian, il faut encore sa patrie, sa mythologie, ses passions, ses désirs, son siècle tout entier et jusqu'à son heureuse et sublime ignorance (1) ».

L'épique et le primitif sont donc, à cette date, deux concepts associés dans l'esprit de Nodier. Le poète épique utilise le « vague » des sociétés que la civilisation n'a pas rétrécies et desséchées. Il est l'interprète d'une nation naissante.

En 1815 et en 1816, en tête d'un compte-rendu de l'*Antigone* de Ballanche, Nodier expose ses idées sur la poésie épique. Il la rapproche déjà plus explicitement des antiquités d'un pays. (2) Parmi les diverses questions que l'on puisse agiter autour de ce genre littéraire, la seule essentielle est de savoir si « tous les âges d'une littérature conviennent également à la composition de l'épopée ». Notre littérature ne paraît pas susceptible de créer dans les temps de sa décadence ce qui a été refusé à sa jeunesse. On peut trouver des chefs-d'œuvre dans l'enfance des arts, on n'en trouve pas dans leur vieillesse. « C'est une féerie, une magie tout entière que la poésie : elle demande des cœurs sensibles et confiants, des esprits mobiles et crédules, une naïveté d'idées et de sentiments qui n'appartiennent qu'à la nature vierge et aux sociétés naissantes ». Si nous n'avons pas de poésie épique, c'est que le germe « d'une épopée ne se trouvait pas dans notre histoire ».

La naïveté primitive, le coloris, la délicatesse de sentiments qui constituent les éléments de ce « vague » étrangement vanté, paraissent incompatibles avec le style et les idées de notre temps. « Le poète épique est comme le législateur religieux... Il doit être vu à une distance profonde et presque mystérieuse... Nous n'aimons à le contempler que derrière les ruines des empires ». *Télémaque* et les *Martyrs* que Nodier indique comme les deux seules exceptions que l'on puisse citer « fournissent un argument contre l'épopée française ». L'un et l'autre sont des pastiches. On en peut dire : « Ce n'est pas une épopée nationale, c'est une épopée grecque ». *Velleda* a bien un « caractère qui rappelle nos vieilles traditions » mais l'ensemble de l'ouvrage est trop une imitation étrangère. La véritable définition de l'épopée, selon Nodier, en souligne par trois fois le caractère national : elle doit être « tirée

(1) Loc. cit. p. 427.

(2) *Journal des Débats*, 4 avril 1815, 29 janvier, 6 février 1816. *Mélanges de Litt.* I, p. 267. (C'est surtout dans le premier de ces articles que l'on trouve des généralités sur la poésie épique).

Les études sur Dante et sur Milton (*Mélanges*, I; p. 231 et 248) contiennent moins d'idées générales. Je relève seulement ceci dans la première :

« Ce n'est qu'au commencement des temps historiques, et quand l'histoire elle-même n'a pas encore été écrite, qu'on trouve l'épopée, car l'épopée n'est que l'histoire des temps merveilleux. »

de notre histoire, animée par le merveilleux de notre religion et écrite dans la poésie de notre langue ». (1)

Nodier admettra la possibilité d'un poème épique proprement dit dans la littérature contemporaine, mais en 1819 seulement. Cette année est importante à cet égard parce qu'il analyse trois épopées entre février et juillet. L'abondance des tentatives dans ce domaine provoque son ironie.

Il n'a que railleries plaisantes pour la *Panhypocrisiade* de Lemercier (1) et pour la *Cirnéide* de Lucien Bonaparte (2). Il ne prend pas même la peine de rééditer ou de mettre à jour des théories à leur propos. Mais il le fait pour la *Caroléide* d'Arlincourt (3).

Nodier reconnaît à l'heureux d'Arlincourt, quelque chose de l'imagination de l'Arioste, mais surtout il lui trouve un mérite qui le convertit presque, même si l'on fait la part de la camaraderie littéraire : d'Arlincourt a fait entendre pour la première fois « les accents d'une muse chevaleresque ». C'est à quoi est dû le succès de l'ouvrage, c'est aussi ce qui rallie Nodier à l'idée dont le poème est l'application.

Partisan d'un genre épique national, Nodier fait silence sur ses réserves de naguère et voit s'ouvrir une carrière nouvelle :

« Le souvenir des siècles d'ignorance et de féodalité a inspiré quelquefois au talent de M. d'Arlincourt un monument qui le rend très digne d'être accueilli dans les siècles de lumière, et qui explique tous les éloges que cette muse épique a reçus de nos publicistes.

« On a condamné le merveilleux de la Caroléide, parce que ce merveilleux était empreint d'un ordre d'idées fort étranger à Aristote et à sa *docte cabale*. Comme Aristote ne vivait pas du temps de Charlemagne (ce qui n'empêche pas que Charlemagne ait réuni des qualités suffisantes pour faire un héros d'épopée) il n'est pas facile de juger de l'opinion qu'il aurait portée sur ce merveilleux. Quant à moi, je suis convaincu que le génie de l'épopée s'enrichit de croyances, de sentiments, de superstitions des peuples et que les systèmes des rhéteurs les plus sévères de l'antiquité se plieront à jamais à toutes les modifications du merveilleux religieux ; parce que ce ne sont point les poètes qui font les mythologies, mais les mythologies qui font les poètes et voilà pourquoi il n'y a jamais eu d'épopées hors d'une religion. *La Vierge des Forêts* nous paraît très belle et je lui rendrais ce témoignage même quand elle ressemblerait moins à la sublime Velléda de M. Chateaubriand ».

Dans cet article de 1819, on voit donc Nodier se convertir à l'idée d'une poésie épique qui serait l'un des plus beaux succès de la nouvelle école et servirait à commémorer nos faits d'armes nationaux.

Ainsi, pour utiliser tous nos souvenirs historiques, on verrait riva-

(1) *Le Drapeau blanc*, 19 juin 1819, *Mélanges*, I, p. 257. « Il n'y avait pas moins de 360 épopées à la dernière foire de Leipzick ».

(2) *Le Drapeau blanc*, 25 juillet 1819, *Mélanges*, I, p. 240.

(3) *Journal des Débats*, 23 février 1819.

liser tous les genres réhabilités par l'école « romanesque » : l'épopée après la romance et la tragédie historique.

Il insistera vers 1823 sur le rôle à donner au roman. En attendant, vers 1820, dans son *Voyage en Ecosse* et ses *Voyages Pittoresques*, il va donner des modèles d'un autre genre : l'itinéraire. Il rassemble des descriptions, des documents figurés, pour indiquer aux écrivains de l'école nouvelle une veine d'inspiration presque intacte. Attaquant la *Bande Noire* et montrant aux poètes le décor des tragédies historiques, il explorera nos antiquités nationales en archéologue amateur, en même temps qu'en chef d'école littéraire.

IV

La publication du premier volume des *Voyages Pittoresques*, en 1820, n'apparaît plus, après ce qui précède, comme la profession de foi d'un néophyte.

D'une part, le XVIII^e^ siècle annonçait la résurrection du passé qui sera l'honneur du XIX^e^, d'autre part, nous avons vu chez Nodier cette seconde manifestation du goût pour le Moyen Age prendre racine dans le culte du primitif. Ce qui, en particulier, ajoutera au zèle déployé pour la gloire des monuments, c'est la menace du vandalisme.

La mode ne s'en est d'ailleurs pas complètement détachée dans les années de transition entre le XVIII^e^ et le XIX^e^ siècle. Nodier compte de nombreux précurseurs. Un Bernard de Montfaucon (1), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, se soucie déjà de mêler l'histoire à l'étude des monuments.

La vogue des antiquités celtiques, préparée par le président Fauchet, par Dom Pezron et Simon Pelloutier, que Nodier faisait figurer les uns et les autres dans sa bibliothèque, ajoutera à cet élan.

Un ouvrage consacré aux *Monuments Historiques* (2) nous montre l'action de nos gouvernements successifs dans cette œuvre de conservation. Les foules révolutionnaires menaçant de destruction tout ce qui rappelait l'ancien régime, des décrets paraissent le 15 novembre 1790, le 16 septembre et le 15 novembre 1792. Ils témoignent que les assemblées de ce temps ne méritent pas l'accusation de vandalisme, contre laquelle Eugène Despois protesta dans un ouvrage paru en 1868.

Toutefois, ces mesures n'auraient pas eu une grande efficacité si

(1) *Les Monumens de la Monarchie française...avec les figures de chaque règne que l'injure des tems a épargnés* (P. Grandonier, 1729).

(2) E. Pariset, *Les Monuments historiques*, (P. Rousseau, 1891.)

le peintre Alexandre Lenoir n'avait recueilli un grand nombre d'objets en péril, au couvent des Petits-Augustins, où il forma une collection appelée : *Le Musée des Monuments français*. L'empereur ayant encouragé son effort, Lenoir l'en remercia dans un article du *Moniteur de l'Empire* (1er novembre 1809). Au même moment, le code pénal (art. 257) édictait des peines correctionnelles contre ceux qui dégraderaient des monuments servant à la décoration des places publiques.

Le 10 Mai 1810, Montalivet, Ministre de l'Intérieur, lança une circulaire pour demander que tous renseignements lui fussent fournis par les préfets « sur les monuments français et principalement sur les anciens châteaux » qu'il était expédient de sauver de la ruine. L'Académie des Inscriptions utilisa leurs réponses et le 20 novembre 1818, M. de Laborde, membre du corps savant, déposait, de concert avec Walckenaer et Petit Radel, un important rapport relatif à l'œuvre de conservation entreprise sous l'Empire. Une instruction archéologique, rédigée par l'Académie, fut envoyée aux préfets par Decazes, le 8 avril 1819. C'est à ce moment que se place l'œuvre de Nodier qui, on le voit, ne pouvait manquer d'encouragements officiels. (1)

Le précurseur le plus immédiat de Nodier semble avoir été Millin qui, en 1807, confiait à l'Imprimerie Nationale, le volumineux manuscrit de son *Voyage dans les départements de la France*. Tout comme les ennemis de la *Bande Noire*, il se propose, ainsi que nous l'apprend sa préface, de sauver du désastre les monuments menacés, les bibliothèques que l'on disperse, les manuscrits que l'on n'a point classés.

Le goût public n'était pourtant pas préparé aux initiatives que favorisait le gouvernement. Malte-Brun, rendant compte la même années du *Voyage* de Millin *(Journal de l'Empire*, 21 Juin 1808) reconnaissait la faveur dont l'empereur encourageait ces recherches, mais il en parlait sur un ton de plaisanterie, par crainte d'enmuyer ses lecteurs. (2).

(1) Il faut remarquer toutefois que le gouvernement semble s'être ensuite désintéressé, pour un temps, de cette défense des monuments. Le 3 avril 1824, les préfets recevaient l'ordre d'interrompre leur enquête. L'école historique, avec Augustin Thierry, tâcha d'y suppléer. De son côté, Victor Hugo écrivait son *Ode contre la Bande Noire*, puis, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er mars 1832, son pamphlet : *Guerre aux démolisseurs*. Montalembert donna à son tour, une série d'articles contre le vandalisme. En 1830, par ailleurs, était créée l'inspection des monuments historiques.

(2) « L'objet principal de M. Millin était d'examiner les monuments de l'antiquité et du Moyen-Age, disséminés dans le midi de la France et nous pouvons assurer qu'il a rempli avec un zèle extrême cette mission, *dont il était chargé par un gouvernement protecteur des Beaux-Arts* : il n'y a pas de cave où l'on ne soit descendu, il n'y a pas de grenier où l'on ne soit monté, pourvu qu'il y ait quelque pierre antique avec une inscription à copier. Les dissertations sur ces antiquités remplissent une grande partie du Voyage que nous annonçons ; presque dans chaque chapitre on voit la représentation de quelque monument ingénieusement exécutée

Il y avait donc lieu de continuer et les travaux savants et la propagande.

Les ennemis du gouvernement, à l'heure où Nodier va publier ses *Voyages*, trouvent inutiles la défense des vieilles pierres. P.-L. Courier, bien qu'il connaisse les dégâts survenus, raillera la conservation des monuments. Pour lui, ils attestent surtout, ce qu'on appellerait aujourd'hui les turpitudes de l'ancien régime. (1)

« Dans ces provinces, écrit-il tout d'abord ingénument, nous avons nos *bandes noires* comme vous à Paris, à ce que j'entends dire. Ce sont des gens qui n'assassinent point, mais ils détruisent tout. Ils achètent de gros biens pour les revendre en détail, et de profession décomposent les grandes propriétés. C'est pitié de voir quand une terre tombe dans les mains de ces gens-là ; elle se perd, disparaît. Château, chapelle, donjon, tout s'en va, tout s'abîme. Les avenues rasées, labourées de ça, delà, il n'en reste pas de trace. Où était l'orangerie, s'élève une métairie, des granges, des étables pleines de vaches et de cochons. Adieu, bosquets, parterre, gazon, allées d'arbrisseaux et de fleurs ; tout cela morcelé entre dix paysans : l'un y va fouir des haricots, l'autre de la vesce. Le château, s'il est vieux, se fond en une douzaine de maisons qui ont des portes et des fenêtres, mais ni tours, ni créneaux, ni pont-levis, ni cachots, ni antiques souvenirs ».

Le pamphlétaire ne voyait dans le bouleversement qu'il décrivait si bien qu'une nécessité du progrès vers le bien-être. Il approuvait par ailleurs la disparition des châteaux qui rappellent surtout de honteuses débauches, d'infâmes trahisons. (2)

Pendant que le roi de France incitait au respect des monuments rappelant le pouvoir de ses ancêtres, une revue anglaise nous reprochait âprement notre dédain des antiquités nationales. C'était indiquer d'Outre-Manche le caractère opportun du premier tome des *Voyages Pittoresques*.

Dans le numéro d'avril 1821. un long article anonyme de la *Quarterly Review* (3) intitulé *Normandy Architecture of the Middle Age* rendait compte de plusieurs ouvrages qui venaient de paraître sur ce sujet. On rappelait le livre fort connu de Dibdin, (4) puis toute une série

par de simples procédés typographiques...Mais pour les lecteurs de ce journal, qui n'ontpas les représentations sous les yeux, la description des antiquités — même les plus curieuses — n'aurait qu'un faible intérêt. D'ailleurs, le libraire qui vend le livre de M. Millin, ne fonde pas sur ces *sarcophages* et ces pierres *frustes*, l'espoir d'un grand débit ».

(Il prie, au contraire, les critiques de donner à entendre que le livre n'est pas ennuyeux ; aussi, Malte-Brun insiste-t-il sur les danses populaires, etc...)

(1) *Lettres au rédacteur du Censeur.* Lettre v, 12 nov. 1819.

(2) *Simple discours de Paul-Louis, vigneron de la Chavonnière... à l'occasion d'une souscription proposée par S. Exc. le ministre de l'Intérieur pour l'acquisition de Chambord*, 1821.

(3) *Quarterly Review*, avril 1821, p. 112-147.

(4) Th. Frognall Dibdin. *Voyage bibliographique archéologique et pittoresque en France.* trad. française, (P., Crapelet 1825).

de publications relatives aux monuments de la Normandie, parues entre 1819 et 1821. (1)

Et à ce propos, l'auteur instituait un parallèle entre le respect des Anglais pour les vieilles pierres, et l'irrévérence française.

Il n'est pas un coin de la Grande-Bretagne, remarquait-on, (p.112) qui n'ait été fouillé et décrit par nos touristes. L'histoire de chacune de ses provinces a suscité des in-quarto et des in-folio. Il n'est pas jusqu'au moindre village, élevé au rang de ville d'eaux, qui ne possède son guide plus portatif, mais non moins complet. Le crayon n'est pas resté en retard sur la plume. Il serait difficile de citer un objet d'architecture de l'ancien temps qui n'aît été reproduit dans les carnets du dessinateur, puis placé dans une bibliothèque. Les cathédrales, dont la beauté semblait presque défier le dessinateur, lui fournissent maintenant un digne sujet. Les églises de village elles-mêmes, suscitent de soigneuses vues « prises du sud-ouest » dans lesquelles l'artiste éclipse l'édifice par la reproduction brillante et minutieuse des crânes sur les pierres tombales !

Cette recension des richesses locales en est maintenant arrivée au point que les voyageurs et artistes anglais, pour trouver du nouveau, ont dû se mettre à illustrer les antiquités de la Normandie, « la plus importante de nos provinces d'outre-mer. » Il est certain, dit le critique, qu'en Normandie, un Anglais se sent au cœur de l'histoire de l'Angleterre aussi bien que dans le comté d'York. Ce thème nous est si familier que la maigre compilation de Duccarel, concernant ce sujet, a longtemps été en vogue chez nous.

Et voici maintenant pour les villages français (p.136). Une grande partie des anciens monuments funéraires de Normandie ont été détruits Avant même la Révolution pareil malheur avait été causé par les violences des calvinistes ou le manque de goût du clergé.

(1) 1) Account of a Tour in Normandy, undertaken chiefly for the purpose of investigating the architectural Antiquities of the Duchey, with observations on its history, on the country, and on its inhabitants; illustrated with numerous ingravings by Dawson Turnon — 2 vol.

2) The Architectural Antiquities of Normandy, in a Serie of one hundred Etchings, with historical and descriptive notices by J.-S. Cotman — Parts I and II, London 1820.

3) Letters written during a tour in Normandy, Brittany, and others Parts of France, in 1818, by Mrs. Shothard, 4°, London 1820.

4) Essai historique sur la ville de Caen et ses arrondissements, par l'abbé de la Rue — 2 vol., Caen-Rouen 1820.

5) An inquiry into the Origin and influence of gothic architecture, by William Guxa, London, 1819.

6) An attempt to discriminate the style of english Architecture, from the conquest to the reformation, preceded by a sketch of the Grecian and Roman orders, by Thomas Richman 1819.

7) Chronological and historical Illustrations of the Ancient Architecture of Great Brittain, by John Bretton, London, 1821.

8) Specimens of gothic Architecture, selected from various ancient edifices in England, the drawing by A. Pugin, the engraving by E. Thuill, London 1821.

Les Anglais ne revendiquent pas le titre d'inventeurs du gothique, (p. 147) du moins ils sont seuls à s'occuper du sauvetage des monuments normands que la négligence des Français réduit à l'état de ruines. Sans vouloir surfaire nos «topographes » qui ont bien aussi leurs insuffisances, il faut reconnaître que leur art ne pouvait être florissant que chez un peuple qui aime ses habitations et qui est poussé par cette tendresse à apprécier la moindre information relative à l'histoire et aux institutions de sa contrée natale. Le Français, au contraire, a la haine du passé. Il ne désire pas connaître pas l'histoire de sa région. Aussi, n'accorde-t-il aucun encouragement à ceux qui s'occupent d'illustrer les anciens monuments de son pays. Cette dernière fonction nous est donc échue. Leurs possesseurs demeurant aveugles aux beautés de leur sol, incapables d'en apprécier la valeur, nous « en avons fait notre propriété comme pour l'Alhambra et le Parthénon, les temples d'Ellora, les tombeaux de Thèbes, les mosquées de Delhi et les ruines de Palmyre : le champ abandonné est devenu le bien de celui qui a entrepris de le labourer ».

Plus de dix ans avant que Victor Hugo publiât dans la *Revue des Deux Mondes* son manifeste contre les démolisseurs, Nodier allait montrer d'exemples que les Français ne méritaient plus ce reproche, car il publiait une série de volumes qui égalaient n'importe quel ouvrage anglais en masse et en magnificence. (1) Le sous-titre d'*Ancienne Normandie* qu'il donnait au premier volume des *Voyages Pittoresques* (1820) attestait d'une part le souci d'émulation qui l'avait fait commencer par la province que les Anglais nous disputaient, d'autre part, son intention bien nette de s'attarder surtout à la défense et l'illustration des monuments anciens. Au demeurant, sa longue préface insistait sur son dessein.

Dès l'abord, en bon courtisan du régime, il déplorait la ruine

(1) Le Vaudeville même attaquait la bande noire. Au moment où paraissaient les *Voyages pittoresques*, une pièce de M. Blaise, la visait en ces deux strophes du vaudeville final, qui furent, nous dit le *Drapeau blanc* (28 nov. 1820) très applaudies :

Guerre aux châteaux ! paix aux chaumières !
Tel fut le cri de quelques fous ;
Aujourd'hui, des lois tutélaires
Les protègent toutes chez nous.
De ses destins, heureuse et fière,
La France inscrit sur son drapeau
Il faut embellir la chaumière,
Et laisser en paix le château.

Nous avons, vous pouvez le croire,
Certains messieurs d'un autre goût,
Et dont la malice un peu noire
Ne laisse aucun château debout.
Ces vrais pirates, ces corsaires
Ont des plans qui ne sont pas beaux ;
Et c'est pour gagner sur des pierres
Qu'ils démolissent les châteaux.

de nos monuments en même temps que celle de nos vieilles institutions monarchiques, faisant marcher de pair la résurrection des unes et la protection des autres; mais son exposé devenait vite plus personnel.

Il se proposait, en principe, d'éliminer les paysages : ils demeurent alors que les monuments périssent. Toutefois, un site illustré par l'histoire doit retenir l'attention ; tels, l'arbre des fées, d'où descendaient sur Jeanne d'Arc les inspirations des Saints, le chêne de Ploërmel, vieux témoin du Combat des Trente. De même, pour Tancarville et Arques, qui ont vu s'élancer le navire conquérant de Guillaume ou triompher les escadrons d'Henri IV.

Il ne se propose pas non plus de retracer minutieusement les annales de notre passé. « Tous les mémoires d'historiographes, toutes les dissertations de savants, toutes les élucubrations des érudits rentrent dans la statistique du Moyen-Age. » Vouloir, après eux, établir une encyclopédie historique, serait assumer une œuvre démesurée et lasser la patience des lecteurs les plus curieux. On pourrait dire même que Nodier se défie de l'histoire au profit de l'imagination: il n'entreprend pas un voyage de *découvertes*, mais *d'impressions*.

Aussi, préfèrera-t-on aux documents « la tradition orale... qui rend à notre esprit l'histoire sensible et vivante ». Il ne recherchera pas des témoignages qui puissent faire autorité, mais des souvenirs qui puissent devenir « des objets d'émotions nouvelles aux lecteurs sensibles ».

Nous serons donc en présence d'une histoire écrite pour les « âmes sensibles ». Un paragraphe, (p. 4) résume cette conception des voyages historiques, plus que pittoresques, sentimentaux plus qu'historiques :

« Ce n'est pas en savants que nous parcourons la France, mais en voyageurs curieux des aspects intéressants et avides de nobles souvenirs. Dirai-je quel penchant plus facile à sentir qu'à définir, circonscrit ce voyage dans les ruines de l'Ancienne France. Quelque disposition mélancolique dans les pensées, quelque prédilection involontaire pour les mœurs poétiques et les arts de nos aïeux, le sentiment de je ne sais quelle communauté de décadence et d'infortune entre ces vieux édifices et la génération qui s'achève ; ce besoin peut-être assez général d'ailleurs à tous les hommes, de jouir de l'aspect fugitif d'un tableau que le temps va effacer ».

Voilà une belle profession de foi d'historien et de voyageur romantique. Que donnera cette rêverie sur les « traditions merveilleuses des temps ingénus et crédules » ? Une mythologie nouvelle qui se substituera à celle des Grecs et des Romains, dont on n'a que trop usé chez nous, pour constituer une poésie qui n'est pas nationale.

« Nous ne repoussons, dit encore cet historien des rêves plus que des faits, ni

erreur touchante d'une piété crédule, ni la folle erreur que le hasard a fait naître et que l'imposture a entretenue. Nous aimons au contraire à recueillir dans les vieux donjons la fable de la fée protectrice, dans les hameaux celle du lutin familier. Nous retrouverons Mélusine sur ses tours et les follets de Carnac errant, en robe de flammes, à travers leurs sauvages pyramides. Ce sont là des préjugés, sans doute : mais la mythologie des peuples anciens se composait aussi de préjugés. Ces mensonges enchanteurs sont devenus la poésie de tous les peuples. C'est leur doux prestige qui perpétue à travers les siècles la gloire de la Grèce et de Rome, et qui conserve à ces anciennes maîtresses de la terre un empire plus sûr que celui de la force et des conquêtes. Qu'on ne s'imagine pas que pour être moins heureusement consacrée par le génie des poètes, notre vieille mythologie ait moins d'agréments et de charmes. Plus indigente peut-être en inventions gracieuses, en allusions spirituelles, en brillantes allégories, elle entraîne par la douceur des sentiments, elle accable par la majesté des souvenirs, elle éblouit par la variété des images. Elle a été pour les modernes qui ont su en user une mine presque inépuisable de trésors. C'est à elle que le Dante a emprunté ces tableaux terribles qui ont inspiré Michel Ange ; Shakespeare ses sorcières si redoutables, ses esprits si aériens, ses fées si aimables et si charmantes ; les Allemands lui doivent les inspirations pleines d'originalité et de grâce de trois ou quatre poètes qui ne sont connus en France que par de courtes analyses, à la vérité presque aussi poétiques que leurs écrits, car elles sont heureusement sorties de la plume éloquente de Mme de Staël. Elle anime enfin aujourd'hui le génie de ce lord Byron, ce Goethe, ce Schiller de l'Angleterre, que des études plus réfléchies et une maturité de goût plus avancée rendront peut-être son Klopstock ou son Chateaubriand ».

Ce n'est pas Byron qui assumera ce rôle, mais Walter Scott. Et lorsque Nodier, qui a déjà commencé, depuis 1817, d'être son prophète, aura reçu une révélation plus profonde de son œuvre, il y puisera pour jamais un encouragement à se plonger en rêve dans ce passé national, jeunesse de notre société, âge d'or qu'il se plaît à rapprocher de sa propre enfance.

Si les *Voyages Pittoresques* pour l'exécution desquels son goût du primitif aidé des influences anglaises, lui donne une ténacité qui fut, par ailleurs, son moindre défaut, cette œuvre de dimensions imposantes, n'est pas d'une forme brillante. Nous reviendrons ailleurs (1) sur la manière dont furent traitées les différentes provinces. Toujours est-il qu'après avoir confié à divers collaborateurs occasionnels la documentation relative aux premiers tomes, accepté de la vieille obligeance de Weiss une bonne part de la préparation du volume sur la Franche-Comté, il traitait avec un dédain particulièrement justifié la besogne qu'il accomplissait pour la troisième des provinces entreprises. Le 21 juillet 1832, il écrivait à Weiss qu'il était très occupé à son « fastidieux devoir de copiste aux élucubrations de Taylor sur l'Auvergne ». (2)

On peut donc, sur son témoignage, considérer les circonstances

(1) Cf. infra : *Le sentiment régional chez Ch. Nodier.*
(2) *Correspondance*, publiée par Estignard, p. 258.

dans lesquelles son entreprise débuta, et les idées de sa première préface, comme plus suggestives que les longues dissertations demi-érudites, demi-descriptives qui emplissent les grandes pages des volumes publiés de son vivant et sous son nom.

A quelques années de là, (1838), Nodier entreprit une publication qui, malgré son format plus modeste, rappelait les *Voyages Pittoresques* : *Paris historique, promenade dans les rues de Paris*, avec la collaboration des dessinateurs Régnier et Champin. (1) L'ouvrage est formé de lithographies représentant les monuments de Paris les plus curieux ; chacune d'elle est accompagnée d'une notice d'environ deux pages où Nodier étale aussi bien son culte pour les souvenirs du passé que sa colère contre les fallacieux avantages du progrès. L'Abbaye au Bois lui rappelle Ballanche et Chateaubriand. L'essayiste s'attarde ensuite devant les demeures de Beaumarchais, de Barras, de Corneille. Ici, il se remémore Commines et l'*Imitation*, ailleurs Adrienne Lecouvreur. L'Hôtel de Nevers qui rappelle Cinq-Mars et la maison de Rousseau sont des lieux de pélerinage romantique. L'histoire des monuments et celle de la littérature se côtoient et les noms de Marat et de Molière sont suivis de ceux de Villon, d'Amyot, de Voltaire, de Julien l'Apostat, etc.. M. Berret pense que le fragment sur Montfaucon a pu contribuer à documenter Victor Hugo, qui a au demeurant d'autres dettes envers Nodier quant à sa connaissance du Moyen-Age. (2)

Sans redouter la concurrence, Nodier donnait en 1842, une préface à un travail analogue de J. de Gaulle. (3) Il y affirmait sa désapprobation à l'égard des historiens qui, comme Dulaure, trouvent tout mauvais dans notre passé. « Il faut se garder, sans doute, de la puérile admiration que tant de gens affectent pour le Moyen-Age », mais Dulaure, dans son *Histoire de Paris* est malfaisant. Son ouvrage est un libelle diffamatoire contre nos vieilles gloires nationales, un attentat sacrilège au culte moral que tous les peuples professent pour les aïeux ». Rappelant ensuite son propre *Paris*, il y reconnaissait en somme, une disposition contraire : le dénigrement du présent à l'avantage du passé.

« C'est tout simplement, disait-il de son œuvre, un recueil de rêveries moroses

(1) L'ouvrage, paru en fascicule, forme trois volumes qui sont devenus assez rares. La Bibliothèque nationale ne conserve que le premier. (L k 7 6230 A) On trouvera une liste des planches dans l'*Amateur de Livres*, de Vicaire.

(2) Paul Berret : *Le Moyen-Age européen dans la Légende des Siècles et les sources de Victor Hugo*. (P., Paulin, 1911) p. 74. Montfaucon. (Nodier aurait pu éviter une erreur au poète). *Le Romancero* ; 107 Emprunt aux *Voyages Pittoresques* ; 116, *La Péninsule*, publication à laquelle Nodier a collaboré.

(3) *Nouvelle Histoire de Paris et de ses environs*. Par J. de Gaulle, avec des notes et une introduction de Ch. Nodier. (P., Pourrat, 1842).

et de pensées mélancoliques brodées à ma manière et suivant l'inspiration du moment sur des dates et sur des faits... L'esprit général de l'ouvrage, c'est la mélancolie amère et quelquefois injuste, peut-être, d'un écrivain de mauvaise humeur, irrité par habitude ou par système contre ce que l'on appelle assez méchamment la *civilisation perfectionnée* ».

Peut-être pourrait-on y reconnaître aussi un style fort curieux où Nodier semble, par certains côtés, adopter les formes familières à Victor Hugo, un certain ton d'éloquence mélancolique. En tout cas, l'on y voyait Nodier terminer ses *Voyages pittoresques* en promenade dans les rues de Paris. Après avoir défendu contre les démolisseurs ou l'oubli les richesses provinciales de notre passé national, il donnait un dernier souvenir aux vieilles demeures parisiennes qui s'en vont encore chaque jour.

V

Nodier, en se faisant le défenseur des antiquités architecturales, n'avait pas abandonné la réhabilitation de notre littérature du Moyen-Age. Le 5 janvier 1820, il publiait dans le *Drapeau Blanc*, une lettre du *Seigneur d'Argenton* à M. le Comte Foy où il défendait Louis XI contre le reproche d'impopularité sous la forme d'un pastiche de Commines. Cette tentative, non sans charme, décelait un lecteur assidu du célèbre chroniqueur. *Le Défenseur*, *la Foudre*, les *Annales de la littérature et des arts* donnaient dans les années 1820 et 1821 des fragments de son *Voyage en Ecosse* et des *Voyages pittoresques*, destinés à attirer l'attention des écrivains en quête de sujets sur ce que fournissait cette manière de recueil. En 1822, le N° 7 de la *Foudre* accueillait encore quelques pages consacrées au *Château de Robert le Diable* et à la *Côte des Deux Amants*, et *l'Histoire d'un Lai de Marie de France*.

A la date de 1823, Nodier étant pris de son plus vif engouement pour Walter Scott, ne peut manquer de nous rendre témoins d'une passion avivée pour le Moyen-Age, ses mœurs et sa littérature.

Nous avons vu à propos des articles consacrés à Walter Scott lui-même comment il se fait le héraut en France de sa réputation et indique la portée de ce modèle. Mais, à tout moment, qu'il s'agisse d'*Yseult de Dôle*, de *Han d'Islande*, de *Blanche d'Evreux* ou des *Montagnardes*, il insistera sur la leçon du romancier qui apparaît comme le prophète de la renaissance littéraire européenne. Après la romance, l'épopée ou la description, c'est le roman qui lui paraîtra devoir utiliser les ressources offertes par le Moyen-Age.

« Un des caractères de cette nouvelle littérature, écrit-il à propos de l'influence

de Scott sur l'auteur de *Han d'Islande* (1) et ce n'est probablement pas ce qui la fera dédaigner d'un peuple patriote, c'est cette observation religieuse des mœurs et des localités qui transporte dans les fictions mêmes de l'imagination les enseignements de l'histoire. Sir Walter Scott qui a pour ainsi dire créé ce genre de roman poétique, où revivent de temps à autre quelques unes des inspirations de l'épopée, a porté à un degré de perfection presque inimitable le mérite des détails historiques et pittoresques dont je parle. Tous ses personnages ont le langage de leur temps et de leur état. Tous les caractères qu'il emprunte à la tradition passent dans ses ouvrages avec une physionomie si fidèle qu'un miroir ne les reproduirait pas plus exactement s'ils descendaient tout vivants et tout armés des pays surannés des chroniques ».

Yseult de Dôle lui inspirait des réflexions non moins enthousiastes (2) que nous avons citées en tête de ce chapitre. Le moment lui paraissait venu, et maint exemple en témoignait, de substituer la résurrection de nos antiquités « à la fantasmagorie frénétique des romans et des mélodrames » par trop discrédités. Il déplorait que l'heure de l'apparition d'un Walter Scott n'eût pas encore sonné et que l'opinion n'y fût pas préparée.

« L'époque de ce genre d'inspiration ne paraît pas encore être arrivée en France ; il convient malheureusement de dire que nous savons fort mal notre histoire. Une esquisse pittoresque mais naïve des troubles de la *Jacquerie*, de la guerre des *Camisards* et du *Fanatisme des Cévennes*, passerait dans cette partie de la société qui s'occupe encore de romans, pour un ouvrage de pure imagination et les esprits complaisants qui admettent tous les jours les merveilles incompréhensibles de la *Tour ténébreuse* et du *Caveau mystérieux* accuseraient la vérité même d'invraisemblance et de mensonge... Voilà un ressort d'intérêt littéraire qui nous manque ».

En peu de temps et sous le coup de la satisfaction que lui causait la publication de quelques romans historiques, en France, Nodier prenait espoir. Quelques mois après ces constatations pessimistes, il proclamait que la mode apportait son suffrage. (3)

« Le charme de ces souvenirs, disait-il joyeusement, se fait sentir si puissamment aujourd'hui dans toutes les productions de l'esprit que le lecteur le plus frivole en a contracté l'habitude et le besoin. Ce n'est pas la vogue passagère d'une mode locale. C'est l'instinct universel d'une nécessité morale et littéraire... ».

« Nous pourrions citer en France plusieurs conquêtes du même genre (que celle de Walter Scott) qui doivent l'accueil extrêmement favorable qu'elles ont reçu du public au même élément de succès.. C'est lui qui a recommandé dans les tableaux de l'auteur de Lionel des inspirations dignes de la terre des troubadours. C'est le doux sentiment de la patrie, avec la solennité de ses traditions, la naïveté de ses antiques mœurs (qui a inspiré Yseult de Dôle). C'est l'étude enfin de nos ruines et des histoires pathétiques et des superstitions héréditaires qui ne manquent

(1) et (2) *Quotidienne*, 12 mars et 3 juin 1823.

(3) *Quotidienne* 4 mars 1824. A propos de *Blanche d'Evreux* de Madame Périé-Candeille.

jamais de réveiller la mémoire du peuple, qui a suggéré à Mme Périé-Candeille les détails de ce nouveau roman ».

En 1826, Nodier parlait de ces thèmes comme d'un bien acquis par les écrivains, comme d'un genre imposé au goût public.

« Depuis Walter Scott, les traditions nationales sont devenues un texte pour les poètes et les romanciers. C'est une heureuse révolution que celle qui ramène l'esprit de la nation à ses études littéraires et il faut féliciter les hommes bien organisés qui ont possédé cette heureuse direction du goût pour ressusciter les vieux et attachants souvenirs de notre histoire ».

Depuis le moment où Nodier ne voyait dans Chateaubriand qu'un pasticheur des Grecs, ou ne s'attachait, dans les origines de notre histoire, qu'à la période celtique, depuis le temps même où il s'initiait dans Chateauneuf ou Raynouard à la connaissance de notre vieille poésie, il avait réalisé des progrès saisissants dans l'intelligence de notre Moyen-Age. Il en avait successivement préconisé l'utilisation pour plusieurs genres littéraires. Il annonçait maintenant sa valeur dans le roman. Il allait enfin encourager et faire connaître les publications de vieux textes et les rééditions.

C'est ainsi qu'il revenait à plusieurs reprises sur la réputation, l'intérêt et l'authenticité des poésies de Clotilde de Surville, avec une ardeur qui risquerait de nous étonner si nous ne songions à la quantité relativement considérable d'études que la gloire posthume de cette poétesse imaginaire a suscitées.

De tout temps, Nodier s'était intéressé à ce problème. Il avait connu Vanderbourg, le premier éditeur de ces poèmes. M. de Roujoux, l'un des amis de jeunesse de Nodier avait dû dès longtemps s'attacher à cette œuvre et il s'occupa de la compléter, de concert avec Nodier. Aussi, en était-il question déjà dans la première édition des *Questions de la littérature légale*. En 1825, l'enthousiasme de Nodier faisait imprudemment des *Poésies* de Clotilde une des autorités de la nouvelle école littéraire. Une édition illustrée en ayant paru chez Neveu, il manifestait son admiration dans la *Quotidienne*, du 1er novembre 1825.

Il considérait audacieusement la cause de Clotilde comme gagnée :

« On est d'accord sur le mérite des *Poésies* qui portent le nom de Clotilde de Surville... Tout le monde convient que c'est là un des livres admirables de notre langue et que les Muses des plus beaux âges littéraires n'ont rien produit de supérieur dans l'élégie, l'héroïde, la romance, petit genre où l'on n'est pas supérieur à moins d'un grand talent. Tout le monde convient que si un ouvrage pareil avait été publié aux premiers jours de l'imprimerie... la langue française était fixée et le siècle de François Ier préparé par un chef-d'œuvre qui lui assurait tout l'éclat de celui d'Auguste ».

Si Nodier se permet d'égaler Clotilde aux classiques du temps de

Virgile (1), on comprendra facilement qu'il lui reconnaisse sur la poésie du XVIIIe siècle une supériorité écrasante, susceptible d'anéantir les influences attardées. Même si cet ouvrage était apocryphe, le seul fait d'avoir osé le publier au temps où régnait l'école de Voltaire, serait un mérite inoubliable. L'homme qui a su à ce point braver la critique, se reporter aussi audacieusement dans un autre âge de la langue, « dans une société plus jeune d'inspirations », montrer que la sensibilité existait encore et pouvait faire renaître la poésie, celui-là a donné un véritable manifeste de la révolution littéraire. Il l'a annoncée et a aidé à la rendre possible (2).

Lorsque Nodier, peu après *(Journal des Débats*, 23 octobre 1826*)* analyse les *Poésies* de Mme Tastu, il parle avec une bienveillance courtoise de cette poétesse, habituée des soirées de l'Arsenal. Et à ce propos, il trace un rapide historique de la littérature féminine, à laquelle il attribue une certaine portée générale et novatrice : les femmes-écrivains ont aidé à la renaissance romantique. C'est bien ce que Proudhon reconnaîtra aussi dans ses *Femmelins*, mais en termes moins galants. En tout cas, Nodier les considère toutes dans ce rôle, comme les continuatrices de Clotilde de Surville. Celle-ci serait donc comme l'Homère de la littérature féminine en France, à qui le romantisme a de si grandes obligations (3).

(1) Il lui reconnaît encore « une naïveté d'expression qui ne peut pas se contrefaire, une énergie de tendresse conjugale et maternelle qui défierait les plus beaux passages d'*Andromaque*, et *surtout cette couleur du moyen-âge si précieuse dans les monuments et dans les livres* ».

(2) Nodier porte sur l'*école de Voltaire* quelques appréciations pittoresques et fort plaisantes.

« Saint-Lambert, qui semblait n'avoir vu la nature que dans les tapisseries à paysages d'une *petite maison*, endormait les salons au bruit monotone de ses vers vides et sonores ; Guibert portait de douces terreurs dans les boudoirs ; Bertin soupirait ces tendres fadeurs qu'on était convenu de trouver galantes ; Parny chantait ces jouissances parfumées de musc et infectées de cynisme que les honnêtes femmes ne pouvaient pas écouter et que les autres ne comprenaient pas. Les élèves de Dorat conservaient le privilège d'attacher les colombes de Vénus au char des amours rouges de Douches (probablement faute d'impression pour Boucher) et des nymphes violettes de Vatteau. L'échafaud n'avait pas encore révélé à André Chénier qu'il était poète ».

(3) Voici ce passage important dont les idées reparaissent en partie dans l'édition de Clotilde donnée par Nodier et Roujoux :

« Madame de Staël qu'il est permis de compter parmi les poètes, savait presque seule former des accents virils quand les cordes de la lyre mollissaient sous les doigts de nos versificateurs et Madame Dufresnoy tirait déjà de la sienne des accords inspirés par le sentiment, élans d'une sage piété et d'un chaste amour, que les échos des salons n'avaient pas appris à répéter. Personne n'a fait plus cas que moi de Sapho, surtout quand c'est Boileau qui la traduit. Je me plais à croire, sur le témoignage de Fulvin Arcènus, au rare mérite de Nosside, qui nous a laissé quatre vers, et de Télésille à qui nous en devons un. Je lis avec enchantement dans Louise Labbé une fiction pleine de grâce, avec plaisir, dans Madame Deshoulières, quelques idylles qui offrent l'alliance heureuse de la facilité d'expression et de la pureté de sentiment. J'avoue que le quatrain de Madame de Murat vaut au moins le fortuné quatrain de Saint-Aulaire qui a fait une réputation, et je paierai volontiers le même tribu d'admiration à toutes les héroïnes de Madame Fortunée Briquet, depuis Marie de France jusqu'à la belle limonadière. Si je ne dis

Il manifeste le même genre de curiosité et généralise pareillement en publiant, en 1827, chez Nepveu, avec M. de Roujoux les *Poésies inédites de Marguerite Eléonore Clotilde de Vallon et de Chalys, depuis Madame de Surville, poète Français du* XV^e^ *siècle, ornées de gravures dans le genre gothique*. Il y a peu de choses à retenir de l'historique qu'il fait de ces poésies et que l'on peut retrouver en maint autre endroit. Du moins il note, par manière de confirmation (p. xv) que si « la réputation de Clotilde est devenue populaire, elle règne surtout dans les cœurs féminins ». Et Nodier fait précéder le texte de Clotilde de poésies de Marie de France et de diverses femmes poètes.

Clotilde de Surville figure donc parmi les précurseurs du romantisme par une sensibilité féminine et parce qu'elle représente les plus heureux accents poétiques de notre Moyen-Age. Nodier, même convaincu que ce dernier caractère ne repose pas sur une authenticité suffisamment assurée, gardera son admiration pour la poétesse supposée (1).

Une autre réédition, à laquelle il fera le meilleur accueil, c'est celle du *Débat de Deux Demoyselles, l'une nommée la Noyre et l'autre la Tannée* (2). Et à ce propos, il croira pouvoir noter que le suffrage de la mode a sanctionné les travaux des érudits « pisistrates modernes des rapsodes de notre vieille poésie » : Le Duchat, Douxfils, Barbazon, Legrand d'Aussy, Méon, etc...

« Une des particularités caractéristiques de l'époque où nous écrivons, dit-il à la date de 1826, c'est le besoin inévitablement senti de réveiller les souvenirs du passé, de survivre dans les traditions de notre adolescence sociale, de retrouver dans la poudre de nos antiquités nationales les titres que l'on néglige dans notre littérature et notre histoire.

« On croirait que l'imprimerie vient à peine d'être inventée pour nous et que

pas la même chose de Clotilde de Surville, qui mériterait le premier rang dans le Parnasse du moyen-âge, et peut-être dans l'autre, c'est que sur son compte la question est plus compliquée et que les amateurs les plus exercés n'osent pas répondre absolument de l'époque qui a vu éclore ses ravissantes compositions, au moins dans l'état où nous en jouissons aujourd'hui. Je crois que la postérité, à défaut de lui trouver une autre place, la mettra à la tête de nos muses contemporaines. Ce qu'il y a d'évident, c'est qu'elles sont nées sous l'influence de ses aspirations nouvellement révélées et qu'elles se groupent autour d'elles comme les brillants rejetons de cette rose du Pinde. Cicéron a dit, en parlant d'Isocrate, qu'il portait en lui le germe de tous les orateurs grecs, comme le cheval de Troie avait contenu tous les vainqueurs d'Illion. On pourrait dire que la ceinture de Clotilde renfermait, comme celle de Vénus, cet essaim de grâces qui est venu embellir le monde poétique, et dont les productions inimitables seront un de nos plus beaux titres de plaire aux yeux de l'avenir... »

« Notre nouvelle poésie surtout (si l'on peut dire qu'une poésie soit nouvelle) exigeait l'intermédiaire des femmes... Ce sont elles qui ont deviné les premières le génie de *La Martine*. « Il faut, pour entendre ce langage, dit l'*Imitation de J.-C.* une âme qui sache aimer ».

(1) Cf. aussi la 2^e^ édition des *Questions de littérature légale*. p. 79-86. Nodier leur reconnaît, même sous toutes réserves d'authenticité « un mérite qui les fera vivre ».

(2) *Quotidienne*, 26 janvier 1826.

le Français procède (à la diffusion) des manuscrits du Moyen-Age pour la première fois ouverts à ses yeux. Ici on interroge ces monuments dont la construction ne doit se rapporter à aucune date précise, à aucun style connu. Là, on ressuscite ces chroniques, fastes naïves, empreintes d'une énergique simplicité, les unes sous leur forme primitive et telles que nos yeux les ont lues dans les longues soirées d'hiver au coin du vaste foyer, les autres embellies des innocents artifices d'une composition plus élégante, enrichie des ornements d'un style plus pur et plus poli.

« Les vieux poètes ont même retrouvé une place dans les bibliothèques ; on trouve aujourd'hui des notions précieuses et des combinaisons originales de cent romanciers dont Villon *débrouilla le fatras*. On a oublié Dorat et Saint-Lambert, mais on réimprime Loyse Labbé. Parny qui régnait hier encore ne lutterait peut-être plus aujourd'hui avec beaucoup d'avantage contre Clotilde de Surville.... »

A son goût, « la muse gothique de nos pères a quelquefois deviné les tendres inspirations des romances et des élégies ». Aussi recommande-t-il ces vieux vers à nos jeunes poètes, pour que, dès leurs premiers pas, ils s'exercent à continuer cette tradition reparue.

Il ne devait revenir avec quelques détails sur la poésie du Moyen-Age, qu'en 1833 (1) pour signaler, avec une bienveillance dont il craignait qu'on ne lui reprochât l'excès, le *Romancero français* de Paulin Paris. Il faisait presque, des textes ainsi exhumés, la source d'inspiration la plus importante qu'il connût. Il avouait son regret de n'avoir pu se consacrer lui-même d'une manière exclusive à l'illustration de notre vieille poésie :

« Il y a tant d'éblouissantes richesses à explorer dans une littérature oubliée et méconnue, que je vois sans étonnement le zèle qui excite à ce genre de découvertes notre ardente et studieuse jeunesse. Puisse-t-elle pour son bonheur et pour notre repos, ne pas prodiguer aveuglément sur d'autres entreprises l'activité de sa force et le luxe de son bel âge ! Personne n'a payé plus chèrement que moi le droit de lui répéter souvent combien le temps perdu aux chimères de la vie coûte de regrets aux vieillards ».

Le regret de cette vocation trop tard entendue ne se manifestait pas seulement à l'égard de la poésie. La floraison de notre chevalerie, les croisades et les autres faits d'armes de nos aïeux lui apparaissaient

(1) *Littérature du Moyen-Age. Notice sur les romanciers français.* Extrait du *Temps* du 10 décembre (reproduit comme appendice au *Bulletin du Bibliophile).*

Nodier oppose notre langue romane à l'antiquité classique. Le poète du Moyen Age « découvrait des mystères d'imagination qui étaient restés voilés pour les âges précédents, et dont la conquête lui appartenait comme le Nouveau-Monde à Christophe Colomb ». On l'appelait donc *trouvère* à juste titre.

Il proteste contre les doctrines de Boileau et l'étroitesse du goût classique en ce temps « où le pastiche de l'antiquité remplaça partout les compositions inventives du génie national... Il ne faut pas mépriser l'architecture de Notre-Dame et les histoires de Froissart, sous prétexte que ce sont des œuvres du pays qui n'ont pas la moindre obligation à Quintilien et à Vitruve ».

Aussi, il demande un tribut de reconnaissance pour « les bons et solides esprits qui prennent chez nous le soin de relever les monuments de nos antiquités nationales ».

comme un trésor spirituel longtemps caché et qu'une passion féconde ramenait au jour. Lorsqu'on réunit en volumes les longues dissertations de Lacurne de Sainte-Palaye sur l'ancienne chevalerie, parues au siècle précédent dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, Nodier les fit précéder d'une *Introduction*. (1826)

Il explique par la vigueur morale de cette période de civilisation naissante l'absence de documents historiques sur la chevalerie au Moyen-Age. Du XVII^e^ siècle, où elle devient une institution désuète et ne sert plus qu'à satisfaire la vanité de l'homme de cour, Nodier ne peut s'empêcher de parler avec mépris. Il marque la rupture de nos traditions nationales, et cet âge dont on a tant vanté le conservatisme est presque coupable de trahison.

« Les insignes, les devises et les couleurs avaient perdu leur éclat en tombant du champ des écus et de la bannière des hommes d'armes sur les panneaux des carrosses et la livrée des valets. Depuis ce temps, la littérature française cessa tout à coup d'être nationale, la langue épurée se prêta merveilleusement à l'imitation des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Les souvenirs de la France moururent. Tel fut à peu près sous le rapport littéraire le sort d'une civilisation qui fut longtemps utile et brillante et dont la morale était tellement basée sur le caractère national des Français, qu'on en retrouve encore des traces jusque dans les dernières classes populaires ». (1)

Nodier, qui a proclamé la renaissance de notre poésie nationale ne se contente pas de signaler l'engouement pour les mœurs du Moyen-Age qui est l'un des caractères des années qui suivent 1825. Il l'explique et nous montre que cette passion va susciter l'étude rajeunie et enrichie de notre histoire :

« L'étude de l'histoire de la chevalerie n'était pas appréciée, il y a un demi-siècle ; il semble qu'aujourd'hui, l'esprit humain, fatigué des innombrables innovations qu'on lui a fait subir, tende à se rapprocher, par les lettres, des âges précédents. Ce n'est pas la circonstance la plus remarquable de notre temps, que les coutumes de nos pères nous paraissent moins barbares, à mesure que la civilisation excède toutes ses limites.

« La naïveté d'expression qu'on trouve dans les vieux romanciers, une simplicité admirable répandue dans les mœurs qu'ils décrivent, je ne sais quel sentiment universel d'opposition qui explique trop bien le contraste des innovations étourdies d'une législation improvisée, et des besoins secrets de tous les cœurs et de toutes les imaginations depuis les grands mouvements qui ont ébranlé la société, donnent un grand charme à l'étude de notre ancienne littérature. Il en est des sociétés perfectionnées comme de l'homme dans sa force, qui se désabuse de ses illusions en les touchant. Toutes ses pensées se reportent vers son enfance, et il ne se dédommage des erreurs de sa raison qu'en repassant les rêves charmants de son inexpérience et de sa crédulité ».

(1) Lacurne — *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, etc., Tome I, p. XIII, sqq.

L'Histoire des Croisades, de Michaud, dont les nombreux volumes viennent périodiquement ranimer l'attention du public, constitue l'une des plus importantes démonstrations de ce retour au passé, de cette substitution de notre antiquité à celle des Romains et des Grecs (1). Il insiste sur l'événement qui fait leur objet et qui est « l'un des plus importants de l'histoire » et aussi « l'un des plus féconds en immenses résultats ». Les historiographes ingénus de l'époque dont elles furent le fait saillant ont toujours porté bonheur à ceux qui les ont lus et imités ; ils fournissent un utile correctif à « notre prose oratoire qui révèle partout l'écrivain et le philosophe ». Rousseau avait lu, relu et appris par cœur des passages du Plutarque d'Amyot, dans son enfance. « Buffon était nourri des écrits de Belon ». Bernardin de Saint-Pierre était aussi un amateur de « français gothique ».

« La tribune du haut de laquelle Saint-Bernard avait prêché la croisade, resta longtemps exposée à la vénération des fidèles sur la colline de Vézelay. Jamais un pareil *forum* n'avait entendu un pareil orateur agitant des questions si immenses et devant une aussi grande assemblée. Qu'était-ce que l'Aéropage et les Amphyctions auprès de ce concours de peuples réunis à la voix d'un pauvre cénobite sans aucune autorité personnelle, mais éprouvé par les sacrifices et rayonnant de l'inspiration de Dieu ? Qu'était-ce que les débats privés de Messénie, de Rome et d'Albe, du Sénat et des Tribunes, auprès de la cause éternelle de toutes les sociétés chrétiennes, du triomphe de la croix ou du croissant, de la civilisation ou de la barbarie, de l'esclavage ou de la liberté, de l'Alcoran ou de l'Evangile. Alternative unique dans tous les siècles et de laquelle dépendait tout l'état du monde ».

Un événement de moindre importance : *Le Combat des Trente Bretons* est marqué d'un charme littéraire analogue et fournit un autre exemple de la substitution de l'antiquité nationale à l'antiquité classique.

Nodier fait précéder l'analyse du texte que le libraire Crapelet vient de publier, de considérations sur l'inspiration classique et l'inspiration nationale, c'est un véritable manifeste. On y verra réunies toutes ses idées sur la prééminence des sources nationales et le caractère périmé des sujets empruntés aux Grecs et aux Romains. (2)

« Tout le monde sait que pendant trois siècles, nous avons été religieusement grecs en histoire et en littérature. Des bardes dont le nom même est devenu ridicule avaient donné cette étrange impulsion à notre génie national. Des hommes du goût le plus sûr et de l'esprit le plus cultivé s'y étaient livrés avec un abandon plus étrange encore.... L'Ecole d'Alexandrie était arrivée déjà à la suite de l'Ecole d'Athènes, quand une révolution inopinée nous a ramenés d'un peu loin aux idées de patrie. Nous nous sommes avisés tout à coup que nous n'étions pas tombés

(1) *Quotidienne*, 6 mars 1826.

(2) *Quotidienne*, 22 octobre 1827. *Le Combat des Trente Bretons contre trente anglais. Publié d'après le manuscrit de la bibliothèque du roi*, par A. Crapelet.

comme les pierres de Pyrrha, sur le sol, sans souvenirs, que nous avions des aïeux, des monuments, une religion, et que, chose merveilleuse, il y avait dans tout cela de la grandeur, de l'héroïsme et de la poésie. Quel fut l'étonnement, grands dieux, d'une génération que j'ai connue, quand on lui apprit qu'il existait des constructions bien plus anciennes, bien plus solennelles que les pyramides, qui attestaient un état de civilisation bien antérieur au siècle du roi Chéops et de la courtisane Rhodope, qui avaient exigé des travaux mille fois plus incompréhensibles et tels que l'imagination des peuples les attribuait encore à une espèce intermédiaire entre Dieu et l'homme, et que ces merveilles inconnues se trouvaient dans le monde connu, en Europe, en France, à cent lieues de Paris. C'était peu. Il fallut convenir que le Moyen-Age, lui-même, qui était appelé barbare avait lutté de grandeur et d'imagination dans le plan et l'exécution de ses édifices, avec les chefs-d'œuvre des Grecs et qu'il l'avait emporté sur eux, peut-être, par une appropriation plus parfaite d'expression. au sentiment religieux du christianisme qui était plus vaste, plus magnifique, plus imposant dans l'ensemble de ces compositions, plus varié et plus ingénieux, plus élégant dans leurs détails et que l'art de faire le grand, secret incontestable de ces sauvages qui semblaient bâtir dans l'avenir pour l'éternité, valait bien celui de cette science perfectionnée qui était parvenue à réduire le grand aux proportions du petit, et qui s'applaudissait de resserrer l'immensité dans un tour de compas.

« Ces impressions réveillèrent celles de l'histoire. On s'est demandé tout à coup pourquoi les Druides, avec leurs forêts mélancoliques et leur gui sacré, pourquoi les prêtresses, avec leur couronne d'épi et leur serpe d'or, avaient moins occupé nos poètes que l'Hiérophante et la Sybille ; nous connaissions les Volsques et les Veiens, les Albins et les Sabins. Les poètes français se taisaient sur les Eduens et les Séquanais...

« On convient que nos chroniques ne manquaient pas d'intérêt et de majesté et que la stratégie de guerre de Guillaume de Montauban était plus hasardeuse et plus noble que la défection de l'aîné des Horace, que la cour des dames convoquées pour distribuer le prix d'honneur entre les nobles chevaliers offrait à l'imagination une scène plus poétique et plus gracieuse que les odieuses manifestations d'un fratricide. Mais on se gardait bien de toucher à de pareilles hérésies. Il a fallu toute *la licence* d'une époque où l'amour de la solide instruction est devenu contagieux pour qu'on osât parler des souvenirs de la France et y trouver quelque gloire.

Heureusement, le premier pas est fait et la pensée nationale ne se laissera déposséder ni de ses acquisitions, ni de ses héritages. »

La campagne menée par Nodier sur un point particulier le conduisait à des généralisations d'une netteté qui ne lui était point coutumière. Le choix des sujets dans notre Moyen-Age — qu'il s'agît de romances, de poèmes épiques, de romans historiques ou même de publications philologiques — lui paraissait une des conditions essentielles du renouvellement littéraire, presque une définition du romantisme. Après la guerre aux démolisseurs, venait la guerre aux Romains. Alors que les uns détruisaient nos monuments, les autres nous dissimulaient, en prenant trop de place chez nous, nos propres trésors. S'il est une liberté que Nodier réclamait pour notre littérature, c'était celle de n'emprunter qu'à notre fonds national.

Il admettait les suggestions de littératures voisines, mais non pas celles de l'antiquité classique et du siècle de Louis XIV. L'Allemagne, l'Angleterre, l'Orient, le Moyen-Age français, le XVI^e siècle autant d'époques et de pays où l'on trouve une inspiration vivante et une tradition ininterrompue. Les Romains et la généralité des écrivains du XVII^e siècle sont comme des hérétiques qui seuls, par leur obstination, sont impardonnables ; ils condamnent le rêve et la féerie. Et voilà comment toutes les curiosités de Nodier, après la découverte de Walter Scott, ont un point commun : elles s'opposent à une fausse tradition imposée par Richelieu pour recourir à celle qui règne dans les nations européennes depuis la diffusion du christianisme. Comme philologue, aussi bien que comme conteur, il allait sans défaillance soutenir perpétuellement cette doctrine.

Chapitre III. — Le sentiment régional chez Nodier

I. Généralités. — II. Le Franc-Comtois. — III. Les Voyages pittoresques et le Voyage aux Alpes. — IV. La défense des patois. — V. Nodier et le mouvement provincial. Jasmin. — VI. Les tentatives régionales de Lyon, Dijon, etc.

Il ne s'agit pas simplement ici d'étudier ce qu'on appellerait aujourd'hui le régionalisme que Nodier aurait pu préconiser dans ses *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*. La division de cet ouvrage par provinces inviterait peut-être à y chercher ce que Nodier a pensé de la décentralisation. En réalité, son souci, en de tels ouvrages, ne se tourne point là, il vise plutôt à un classement des richesses artistiques et historiques de notre sol. Il songe, avant tout, à nos « antiquités nationales ». Par contre, dans la *Neuvaine de la Chandeleur*, par exemple, il s'étend sur les charmes de la vie de province. Comme au surplus, il a défendu les patois, encouragé les tentatives faites de son temps,pour donner une vie nouvelle aux idiomes régionaux, donné son approbation et son patronage aux tentatives de décentralisation littéraire qui se sont produites de son temps, c'en est assez pour voir en lui un précurseur des écrivains régionalistes.

I

M. Charles Brun, le théoricien le plus assidu de la décentralisation littéraire en notre temps, a dit dans ses ouvrages sur *Le Régionalisme* (1911) et sur *Les Littératures Provinciales* (1907) ce que fut dans notre passé et ce que sera au XX^{e} siècle, l'étude de la littérature et de l'âme de nos provinces.

« Ceux qui ont, disait M. Charles Brun, recueilli les traditions, les chansons, les contes, les légendes, les superstitions mêmes ; les amateurs de pittoresque qui ont souligné le mérite des costumes anciens, des beaux meubles... qui ont essayé de ressusciter les pompes et les fêtes abolies, ont fourni aux artistes et aux littérateurs la plus précieuse matière à mettre en œuvre. Et par ailleurs, ils ont rendu aux provinces françaises l'orgueil qui leur était indispensable et qu'elles étaient en train de perdre, toutes assotties du parisianisme le plus malfaisant et le plus monotone. »

C'est précisément la formule qui pourrait servir à définir le rôle de Nodier. Dans un article où l'on ne songerait guère à aller chercher

une telle profession de foi (1), il s'élevait bien avant la publication de ses *Voyages Pittoresques*, contre l'hypertrophie des capitales. « Chaque fois, disait-il qu'une ville immense assemblera en elle toutes les aberrations de la raison humaine, toutes les folies de la fausse politique, la fureur des nouveautés spécieuses....et plus de sophistes, de poètes et de bateleurs qu'il n'en faudrait à dix générations corrompues, elle sera nécessairement, sans rivales, la reine des cités ». Une autre protestation apparaît lorsqu'il traite de la réaction thermidorienne dans ses *Souvenirs de la Révolution* (2). Parlant des élégances de 1793, il affirme que Paris n'y eut qu'un rôle secondaire et il regrette vivement que l'histoire de France dédaigne autant la vie des provinces. Les Parisiens se rappellent seulement quelques faits sur cette réaction : « n'en demandez pas davantage à l'histoire, dit-il, car il en est de l'histoire comme de la langue ; elle n'est faite que pour Paris ». Il se plaît à faire de Lyon la capitale d'une réaction (ce sont ses termes) qui s'étendit vers Bourg, Lons-le-Saulnier, Nîmes, Tarascon et Marseille.

Lorsque Nodier se fait historien, il a soin, le plus souvent, de mettre en lumière ce que la province natale a laissé dans le caractère des individus. Dans le *Dernier Banquet des Girondins*, il note la « fougue languedocienne » de Duperret. Viger est un « angevin mobile ». La source « était pénétré des feux » du soleil méridional. Valazé manifestait à l'ordinaire « une énergie de légiste profès qui justifiait la réputation des imperturbables bretteurs de Caen et d'Alençon ». L'enfance de Duchâtel « s'était développée au milieu des mâles exercices et des pratiques religieuses du Vendéen ». Lorsque, à propos d'histoire littéraire, il fait la biographie de Grainville, né au Hâvre, il cite un Scudéri et un Bernardin de Saint-Pierre pour rappro;her les traits communs de la race. Enfin, des articles sur *La Convention et la Grammaire* ; l'essai intitulé *Comment les Patois furent détruits en France* ; les *Papillotes du Perruquier d'Agen* sont des plaidoyers parfois violents en faveur des dialectes provinciaux.

Nodier n'a pas introduit dans son œuvre un grand nombre d'expressions locales (3), mais les plaidoyers pour la vie aux champs et pour l'âme des provinces sont nombreux.

La *Neuvaine de la Chandeleur* s'ouvre sur des pages essentielles

(1) La *Colonie de Sierra Leone*, *Journal des Débats*, 5 septembre 1816. *Mél. Litt.* II, p. 228 et 235.

(2) *Souv. de la Révol.* — Ed. Charpentier, I p. 113.

(3) On en trouve surtout dans les *Contes de la Veillée*. Cf. Ed. Charpentier : Mise-bas (p. 6). En particulier dans la *Combe de l'Homme mort* on trouve fréquemment ce mot combe qu'il défend. Béatilles (p. 221) Godronné (p. 222) hucher (p. 326) rive (d'un bois, p. 327). Innocent au sens d'idiot (p. 329) bée d'une rivière (p. 336) etc...

à la connaissance du sentiment régional chez Nodier. C'est une profession de foi littéraire, un éloge de la province par un parisien d'adoption un hymne de la sensibilité aux souvenirs de l'enfance et aux voluptés troublantes de l'adolescence :

« La vie intime de la province, écrit-il, (1) a un charme dont on ne conçoit aucune idée à Paris et qui se fait surtout sentir dans les premières années de la vie. On peut aimer le séjour de Paris dans l'âge de l'activité, des passions, du besoin des émotions et des succès ; mais c'est en province qu'il faut être enfant, qu'il faut goûter les sentiments d'une âme qui commence à se révéler et à se connaître.»

Nodier a des mots naïfs et charmants pour dire les émotions que laisse en nous pour jamais le séjour dans la petite patrie, « le son d'une certaine cloche, l'aspect d'un arbre, d'un buisson, le jeu d'un rayon de soleil sur la ferblanterie d'un petit toit solitaire », bref, tous les doux mystères du souvenir qui n'appartiennent qu'au village, le rendent inoubliable à notre sensibilité. Qu'il s'agisse des plaisirs dont un homme d'esprit a dit que sans eux la vie serait supportable, ou des belles marques du progrès pour qui Nodier n'a jamais que brocards : l'Opéra, le Bal Musard, la Bourse, l'Association des Gens de Lettres, l'Homéopathie, la Phrénologie, tout cela ne substitue point la fantaisie, mais la fièvre, la fatigue et le déséquilibre aux joies pures et naturelles de l'enfance. Nodier pense que les attaches régionales de la première heure sont une des meilleures bases que puissent avoir les grands talents :

« La prose de Rousseau, dit Nodier, se ressent de la majesté des Alpes et de la fraîcheur de leurs vallées. On devinerait que Bernardin de Saint-Pierre a vu le jour sur des rives toutes fleuries, et qu'il a été bercé aux bruits des brises de l'Océan. Sous le langage magnifique de Chateaubriand, il y a souvent quelque chose de calme et de champêtre comme le murmure de son lac et le doux frémissement de ses ombrages. J'ai quelquefois pensé que Virgile ne serait peut-être pas Virgile s'il n'était né dans un hameau. »

On pourrait dire, en appliquant la formule d'un écrivain contemporain que Nodier est un de ceux qui ont le mieux vu que le régionalisme est une autre forme de l'exotisme, et qu'il en a littérairement le pouvoir vivifiant.

II

En 1797, Nodier affectait de se moquer de Weiss qui lui rompait les oreilles de ses « recherches intéressantes sur les académiciens de province ». Bientôt, cependant, il suivait son exemple. Le 1er bru-

(1) *Souvenirs de Jeunesse.* Ed. Charpentier, p. 309.

maire an IX, commençait de paraître à Besançon, un *Bulletin politique et littéraire du département du Doubs* (1). Dans les numéros I, IV, X, XI, furent publiés des *Fragmens pour servir à l'Histoire littéraire de la ci-devant Franche-Comté*, avec, en épigraphe, l'*Exegi monumentum*, d'Horace. Ils étaient anonymes. Un nommé Ladefroux, attaqué par ce journal dévoila la collaboration de Nodier (2). On reconnaît d'ailleurs, en plusieurs endroits, la précoce élégance et l'autorité ironique de son style.

Le jeune auteur dit avoir « cultivé les muses » pendant les temps troublés et préparé un monument aux compatriotes d'autrefois. Il invite au culte des réputations régionales « Ne rabaissez point par une aveugle défiance le mérite des écrivains qui ont vécu parmi vous... Quand Masson obtient d'un aveu presque unanime le sceptre de l'épopée française, quand Rouget de Lisle a pu, par les accords d'une mélodie magique et sublime enflammer le courage de nos soldats et conduire vos bataillons à la victoire...la Séquanie est bien fondée à réclamer ses titres et à citer ses trophées ».

Dans le numéro 4, du 11 brumaire an IX, il met en relief le rôle de précurseur de Mairet. S'il est « glorieux de porter à sa perfection un genre de littérature, celui qui le premier retrouva ce genre enseveli dans les ténèbres de la Barbarie... celui-là est digne aussi de reconnaissance ». Sophonisbe ouvre l'ère des chefs-d'œuvre. Enfin Mairet représente une veine française, que Nodier oppose aux caprices d'imagination des théâtres étrangers.

Le 1er frimaire an IX (N° 10) il entreprend la réhabilitation de Jean-Baptiste Chassignet. Il lui attribue un rôle important dans l'épuration de la langue française. Pendant que Ronsard se livrait à ses fantaisies, loin de Paris vivait un bisontin dont « l'auteur d'une bibliographie très bien écrite, intitulée *L'Esprit des Journaux* ne craint pas de dire : « Enfin Chassignet vint ».

Dans sa paraphase sur les douze petits prophètes « on trouve fréquemment des traits du plus beau génie », mais le jeune critique place bien au-dessus encore le *Mépris de la Mort* et la *Consolation contre la Mort*.

Nodier apprécie d'une manière qui annonce le fin lettré qu'il sera, les sonnets dont est composé ce dernier ouvrage. Ils sont « pleins de verve, de chaleur et de philosophie, rarement déparés par des fautes de goût, écrits avec une pureté étonnante et une harmonie enchanteresse...Enlevez de ce recueil volumineux quelques stances

(1) Bibliothèque de Besançon, 500. 553. — 13 numéros parus, imprimés chez Métoyer, rédigés par Guillemet, Nodier, Monnot.

(2) Pingaud, *Jeunesse de Charles Nodier*, Ch. III, et le supplément au n° du 28 nov. joint à l'exemplaire cité.

bizarrement versifiées. quelques expressions vieillies, quelques idées un peu mystiques, vous le croiriez pensé par Montaigne et rédigé par Malherbe ». Et ce poète inspiré lui est d'autant plus symmpathique qu'il a été malheureux et qu'il est mort prématurément, tel Chatterton.

Le jugement de Weiss dans la biographie Michaud où il s'est chargé des franc-comtois est bien moins favorable : la tentative d'exhumation de la gloire de Chassignet reste bien la propriété de Nodier.

C'est sur Pierre Mathieu que son travail s'interrompt brusquement au numéro XI (4 frimaire an IX) le journal n'ayant pu dépasser sa treizième livraison.

Nodier se permet quelques remarques ironiques. Les tragédies de Mathieu étaient publiées avec des pièces en vers où on le mettait fort au-dessus de Sophocle et d'Euripide. « Malgré les éloges pompeux des amis de P. Mathieu, Sophocle et Euripide ont gardé leurs places et le recueil est détestable ». On reconnaît bien aussi l'affectation werthérienne de Nodier dans le goût qu'il affiche pour ce quatrain, au demeurant fort acceptable.

> Estime qui voudra la mort épouvantable
> Et la fasse l'horreur de tous les animaux,
> Quant à moi je la tiens pour ce point désirable
> Où commencent nos biens et finissent nos maux.

Il cite quelques vers de sa tragédie *La Ligue* qui, comme il le remarque justement, annoncent certains passages d'Athalie :

> Je redoute mon Dieu, c'est lui seul que je crains
> On n'est point délaissé quand on a Dieu pour père,
> Il ouvre à tous la main, il nourrit les corbeaux,
> Il donne la pâture aux jeunes passereaux,
> Aux bêtes des forêts, des prés et des montagnes,
> Tout vit de sa bonté...

Il pense, d'après son aveu, avoir retrouvé l'Ennius de cet autre Virgile.

D'ailleurs, il ne se borna point là. Jusque vers la fin de sa vie, il étudia méthodiquement la littérature de sa province et se constitua à cet effet, une bibliothèque franc-comtoise. Mais c'est surtout entre 1807 et 1812, au cours de ses séjours forcés à Dôle et à Quintigny qu'il s'intéressa à l'histoire de sa province, allant jusqu'au projet d'une bibliographie des écrivains qui en sont originaires.

Pendant son séjour à Dôle, vers 1807, il fouille la boutique du libraire Magdeleine où il semble avoir fait d'assez heureuses trouvail-

les (1). Dans une lettre inédite, non datée et non classée (2) qui paraît de la même époque ou au plus tard de 1811, il annonce à Weiss de nouvelles recherches de livres franc-comtois. Il l'avise de l'expédition *de la Couronne de roses de la rose du Ciel* par le P. Laurent Chifflet et ajoute « je n'y puis pas joindre d'autres comtois parce que Magdeleine n'est pas encore de retour ».

Pendant que Weiss s'efforçait de recueillir pour la bibliothèque de Besançon les œuvres des franc-comtois, Nodier constituait sa collection. Weiss songeait à rédiger un catalogue spécial, Nodier projetait une bibliographie franc-comtoise. D'où échange de renseignements et de livres.

Du goût des collections on est, en effet, passé peu à peu à l'intention de faire une bibliographie, si bien que Nodier écrit à son ami en 1822 (3) en lui parlant d'une vente « Tu seras content, puor l'honneur de la bibliographie séquanaise, que j'y aie acquis assez cher un livre que le patriotisme seul peut élever à l'inestimable gloire d'être admis dans ma bibliothèque ». Il s'agit de *La Franche-Comtée ancienne et moderne* par Romain Joly, de Saint-Claude. Cet exemplaire couvert de notes de l'érudit Mercier de Saint-Léger et embelli de quelques autres particularités donne à Nodier l'idée de faire un album des bibliographes contemporains. Il demande à cette intention un autographe à Weiss, ainsi que des croquis de paysages locaux qu'il puisse y insérer, ou bien encore une « esquisse d'un compatriote ».

Cette fantaisie de bibliophile lui est très chère. J'espère, termine-t-il, que « tu me seconderas par attachement et aussi par esprit de nationalité dans la confection de mon bouquin patriotique ». L'insuccès troublerait son sommeil. Et quelques jours plus tard, la demande est réitérée.

Les lettres publiées dans le recueil Estignard (4) contiennent à plusieurs reprises des demandes d'ouvrages de Chifflet, de Ferry Juliot, de Gilbert Cousin, de Mairet, d'Augustin Nicolas dont des exemplaires figureront dans toutes les bibliothèques que Nodier

(1) Estignard XIX, 36.

(2) Mss Besançon 1416, folio 349.

(3) Estignard, LXXVI, 158.

(4) Estignard, LXXIX, p. 164. Nodier eut satisfaction. cf, encore : Estignard. LXXVI, p. 160. — LXXVII, pp. 161-162. — LXXVIII, p. 163. « Tu ne saurais croire quelle importance j'attache au petit volume de Ferry-Juliot et combien je suis impatient de le posséder.
LXXXIV, 177. — LXXXVIII, 185. — XCII, 198. — XCVII, 204 « Ma collection de Chifflet est fort belle et l'appétit vient en mangeant » XCIX, p. 208. — C, p. 211. — CI, p. 213. — CIII, p. 219. — CV, 223. Il découvre un « Socrates de Jemmis » avec lettre autographe de Chifflet. — CXVII, 257. Un livre de Georgette de Montenay, illustré par Pierre Weeriot qu'il croit à tort Franc-Comtois. D'après Weiss (Biog Michaud). — CI, p. 260. et aussi deux lettres inédites. Mss. Besançon 1416, folio. 320 et 349.

se constituera successivement. Une autre fois, c'est l'acquisition d'une brochure comtoise qui le ravit: « Crozet m'a fait cadeau comme dépouille opime des curieux de Franche-Comté d'un petit volume intitulé *La Jaquemardade* qui est de 1753.... Cette patoiserie dont tu ne m'as jamais parlé a-t-elle quelque valeur ? » Enfin Nodier aimait particulièrement rendre compte des ouvrages comtois. (1)

C'est encore pendant son séjour à Quintigny, en 1811, tandis qu'il cherchait une situation sociale, que Nodier songea à créer un journal provincial qui eût repris et élargi la besogne de réhabilitation littéraire entreprise par lui en 1801. A l'époque où on lui proposait un emploi de professeur, il projeta de créer « à Besançon une bonne petite feuille bien littéraire, même bien savante ». Il comptait sur le patronage du préfet lettré Jean de Bry. Ce serait, songeait-il, « une chose remarquable qu'une feuille de province » qui offrirait tous les mois « des morceaux inédits des littérateurs les plus distingués». On aurait la collaboration de MM. de Volney, de Bonald, Croft, Tercy, Duménil, Etienne, Millevoye, Boissonnade. Une lettre inédite du 7 janvier 1812 est presque entièrement consacrée à ce projet, qui, malheureusement n'eût pas de suite. (2)

Nodier, naturaliste a songé aussi à sa province, et cela vers 1811 encore. S'il pensait figurer dans la *Bibliothèque franc-comtoise* par sa *Bibliographie entomologique*, il mena assez loin une étude régionale plus développée. Pendant son séjour à Quintigny, consacré à des besognes d'éditeur, aux excursions entomologiques, il prépara divers ouvrages dont nous avons déjà parlé en particulier, *Les Eleutherates des Alpes et du Mont-Jura* « avec un nouveau système naturel des insectes » (3). Son ami et compatriote, Béchet, devait en revoir la latinité (4). Si l'on passe sur les *Voyages pittoresques*, c'est en 1827 après cela, que l'on voit apparaître un projet notable d'étude régionale avec le plan d'un roman historique, sur le modèle du *Rob-Roy*, de Walter Scott.

(1) *Mélanges de litt.* p. 125. l'Abbé Millot et *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque.*

La lettre LXXXIX du recueil Estignard contient une longue dissertation sur un ouvrage d'Augustin Nicolas.

Cf. aussi *Estignard* CI, p. 213. *Lettres de Weiss* XI et XXVII. (parues 1828). En 1829 Nodier écrit encore (CIV, p. 220) « Je suis bien heureux de te voir poursuivre notre bibliothèque nationale, mais je suis bien triste de ne pas pouvoir t'aider activement » Et ailleurs « Je tiens beaucoup à ce que nous finissions avant de mourir, notre bibliographie curieuse de Franche-Comté ».

(2) Mss. Besançon, 1416, folio 170.

(3) Mss. Besançon, 1416, folio 130, 16 juillet 1811.

(4) Cf. Estignard, LVII, p. 124, 25 avril 1812.

Amédée Pichot (1) rappelant des conversations brillantes de Nodier cite comme exemple le récit qu'il faisait des aventures de Lacuzon, « Ah ! s'il avait écrit toutes les histoires et toutes les nouvelles qu'il m'a racontées verbalement et surtout son Lacuzon, un Jean Sbogar de la Franche-Comté. Quelle abondance d'incidents et d'épisodes dramatiques ! »

Au début de 1827 (2) Nodier convalescent écrivait à Weiss « J'aime mon roman de *Lacuzon* et j'espère le finir en quelques mois ».

Sa fille (3) indique ce qui en fut fait. En même temps qu'il écrivait *Smarra* et *Trilby*, il concevait dès 1823, « le vaste plan d'un roman historique qui aurait eu pour personnage principal le Capitaine Lacuzon. » C'était le nom d'un chef de partisans qui aggrava « de son redoutable patriotisme les malheurs du pays à l'époque des luttes de la France et de l'Espagne ». Dans les campagnes franc-comtoises avait subsisté sa légende et celle de son lieutenant surnommé *Pille-Muguet* et l'on disait dans les prières « de Pille-Muguet et de Lacuzon, délivrez-nous, Seigneur ».

Le premier chapitre, dit Mme Mennessier, fut écrit avec un prodigieux entrain. Et elle ajoute « Je ne crois pas que le second aît jamais été ébauché ». Désiré Monnier nous apprend qu'il fut appelé à fournir des renseignements et que Victor-Hugo devait collaborer à la rédaction (4). Il n'est malheureusement resté dans l'œuvre de Nodier que quelques allusions à cet aventurier (5).

Ce personnage a tenté depuis M. Louis Jousserandot qui le fait paraître dans deux romans : *Le Diamant de la Vouivre* (1843) et le *Capitaine de La Cuson*. Xavier de Montépin — la caution est bourgeoise — tira de ces deux œuvres *Le Médecin des Pauvres* et le *Masque Rouge*. Enfin en 1913, M. Louis Lautrey écrivait, d'après les documents d'archives, une *Vie du Capitaine La Cuson*. Le sujet signalé par Nodier avait donc enfin été utilisé. (6)

Un nouveau sursaut de patriotisme local est suscité chez Nodier

(1) A. Pichot. *Arlésienne*, p. 363.

(2) Estignard, XCII, p. 194.

(3) Mennessier-Nodier, op. cit., p. 254.

(4) En 1822 Nodier écrit à D. Monnier pour lui demander « des renseignements sur la vie de Lacuzon dont il se proposait de faire un roman à la manière de Walter Scott. Il s'était concerté pour le roman de Lacuzon avec son compatriote Victor Hugo qui devait y mettre la main avec lui » *Souvenirs d'un Octogénaire*, p. 196, sqq.

(5) *Voyages pittoresques. Franche-Comté*, II, p. 107. « Lacuzon dont le nom se trouve dans cette province presque partout où il s'est rencontré une célébrité romanesque à conquérir et des exploits aventureux à tenter ».

(6) Cf. une étude de Pidancet sur ces adaptations ou historiques dans *Mém. Acad. Besançon* 1913, pp. 28-42. — Nodier vers le même temps fait encore preuve d'esprit régional en rendant compte dans la *Quotidienne* d'un *Résumé de l'Histoire de Franche-Comté* par Lefèvre.

par la Révolution de juillet. Le 6 juillet 1831, Nodier voyant qu'elle n'a pas donné ce qu'on en attendait, forme un projet grandiose. Weiss lui adresse un prospectus de la *Gazette de Franche-Comté*. Le Comtois de Paris, là-dessus, croit possible et peut-être imminent un réveil politique de son pays, une sorte de révolution régionaliste (1).

« O mon Dieu, que je suis malheureux de me trouver si vieux, si débile, si abattu d'avoir inutilement usé ma jeunesse et mon enthousiasme sur des chimères, quand il y va pour mon cher pays du bonheur et de la liberté ! Ne t'y trompe pas mon enfant : c'est dans notre énergie provinciale que réside le salut de la société entière et, ce qui vaut la peine qu'on y pense, votre salut particulier ».

Weiss, le froid Weiss, ne répondit guère à cet enthousiasme, qui bientôt tomba de lui-même. Ce témoignage et ceux qui précèdent suffisent cependant à attester que Nodier ne se contentait pas, à l'encontre de ce que dit Pingaud (2) de regarder « par intervalles et d'un œil distrait vers la ville où il avait nourri ses premiers rêves d'ambition et de liberté ». Il y avait en lui un regret fréquent et souvent sa sensibilité s'éveillait au souvenir du pays natal.

Après 1830, son retour au conte va lui donner l'occasion de faire dans ses récits une place aux sites de sa province. M. Doumic a bien vu le caractère régional du fantastique de Nodier. « Il a compris, dit ce critique, que le fantastique doit être réservé aux fictions enfantines, et sa veine de littérature maladive, s'est changée en une agréable sentimentalité. Aux ressources du terroir il puise des traditions savoureuses. » (3)

La *Neuvaine de la Chandeleur*, qui est son ouvrage le plus caractéristique à cet égard, ne renferme pas seulement l'éloge de la province que nous avons cité au début de ce chapitre. Dans le cours du récit, que Nodier situe à Montbéliard, il se plaît à relever le charme du costume de fiançailles traditionnel en ce pays (4). *La Légende de Sœur Béatrix* tirée d'un vieil hagiographe (5) donne un autre exemple de son attachement aux sites franc-comtois et aux traditions locales. Il en peint le « tableau naïf » près d'une cime du Jura, à l'entour du monastère de Notre-Dame des Epines-Fleuries. Le conte intitulé *La Combe de l'homme Mort* se déroule vers Bergerac et Périgueux,

(1) Estignard CXII. p. 239. Déjà dans son *Histoire des Sociétés secrètes de l'armée*, Nodier imaginait un complot séparatiste des philadelphes dont il attribuait la conception à Oudet. *(Souv. de la Révol.* II, pp. 157 et 166).

(2) Mem. Acad. Besançon, 1887, p. 209.

(3) *Revue des Deux-Mondes*, 1907, art. cit. p. 931.

(4) *Neuvaine de la Chandeleur*, dans Souvenirs de Jeunesse, Ed. Chapentier, pp. 324, 342.

(5) D'ailleurs polonais et vivant à Rome : Bzovius, *Contes de la Veillée*, p. 79.

mais Nodier emprunte l'idiotisme du titre au dialecte de son pays (1). La brève histoire de la vieille *Lidivine*, il prend soin de la situer en Franche-Comté et il localise, si l'on peut dire le « il était une fois » du bon Perrault dans ce début : « C'était à quatre heures du soir, par une belle journée de printemps, comme la Franche-Comté en a quelquefois en avril ». Les personnages de *Baptiste Montauban*, l'innocent, sont résolument de leur province (2). Leur langage l'atteste lorsque Nodier le pastiche. « On irait à Besançon et peut-être à Strasbourg sans rencontrer sa pareille », dit une bonne femme à un « avocat stagiaire au barreau de Lons-le-Saulnier » et elle pense par là exprimer « l'équivalent des antipodes » (3)

Longtemps après, en 1841, Nodier essaiera de nouveau de dire l'émotion que suscite en lui le souvenir de son passé en province—et l'étude du passé de cette province elle-même. Où ira-t-il le faire ? Dans quelle suite à la *Neuvaine de la Chandeleur* ? Dans un ouvrage bien différent, dans l'un des essais du Docteur Néophobus : les *Marionnettes* (4). Il exalte les titres de Besançon qui n'est pas seulement comme l'a dit, Victor Hugo, une *vieille ville espagnole*, mais qui a droit au titre glorieux de *cité libre et impériale* « petite et fière république des montagnes, renommée par les prouesses chevaleresques de sa noblesse, par le savoir et la gravité de ses magistrats, par la piété, le patriotisme et la bonne foi proverbiale de ses citoyens ».

Mais c'est moins ce passé épique que la tradition de Jacquemard et de Barbisier, héros chers à l'enfance, qu'il veut faire revivre dans l'esprit du lecteur. Il a lu et relu les historiens de sa province, Gilbert Cousin, Chifflet, Dunod, Bogoin, Béguillet, Morisot, Clerc et Grappin, lesquels figurent dans sa bibliothèque d'élite, mais ce n'est pas dans leurs pages qu'il trouve ses plus chers souvenirs, c'est dans la gloire héroï-comique de Charles Ferréol Landryot. Celui-ci, au temps de la Terreur, osait, à Besançon, représenter avec ses pantins, la touchante Nativité de Jésus-Christ. A l'arrivée du citoyen « Pioche-fer » représentant du gouvernement, il les coucha tous dans leur caisse de sapin. Et ils s'en sont allés, emportant ailleurs leur symbole d'un passé naïf. Il vante aussi les Noëls du Bisontin François Gauthier, plus vrais et touchants que ceux du spirituel La Monnoye. Il

(1) *Contes de la Veillée*, Ed. Chapentier, p. 219.

(2) Ibid. p. 326.

(3) Ibid., p. 338. Cf. cet autre passage : « Je plongeais mes yeux dans cette belle eau si claire et si limpide qui baigne, mon cher Jura, le pied des nobles montagnes qui font ta gloire, et où il n'y a de trop que des villes et des habitants. L'Ain est un autre ciel dont l'azur n'a rien à envier à celui où nagent les soleils ».

(4) Paru dans *Revue de Paris* en 1842. Reproduit dans *Nouvelles*, Ed. Charpentier p. 400.

regrette de n'en pouvoir parler plus longuement et souhaite qu'un autre fasse mieux :

« S'il arrive jamais, cet historien éloquent, ce poète sensible inspiré par la mémoire des temps passés, je ne lui recommande ni Arioviste, ni Crispus, ni Charles-Quint, ni Jacquemard, ni les héros de la vogue, ni les héros de l'histoire, je lui recommande *Barbisier* ».

On voit les principales phases de l'intérêt accordé par Nodier à sa province. D'abord dédaigneux du pays qu'il n'a jamais quitté, il se laisse entraîner, après 1797, à lire les écrivains franc-comtois, et en 1801, il en discerne un nombre appréciable dignes d'être réhabilités ! De 1807 à 1811, revenant vers le Jura après des essais malheureux de carrière parisienne, il collectionne les livres aussi bien que les insectes de son pays. Il forme des projets d'inventaire pour ces deux sortes de richesses. En 1820, les *Voyages pittoresques* commencent, mais c'est seulement vers 1826 que Nodier aborde la Franche-Comté, aussi le mouvement le plus notable qui suive est celui que suscita la réputation de Walter Scott. *Lacuzon*, roman historique franc-comtois en serait une imitation fidèle. Mais à ce moment Nodier est accaparé par des besognes philologiques qui l'en détournent.

La révolution de 1830 lui inspire des rêves de fédéralisme. La découverte du conte fantastique lui donne l'occasion de glisser des paysages locaux dans ses récits imaginaires. Les *Souvenirs de jeunesse*, vers le même temps font place aussi à de telles peintures. C'est le gage régional de la période 1830-1832.

Le dernier mouvement d'enthousiaste est celui de 1841. Lorsque Nodier désabusé se met, sous le nom de *Néophobus*, à railler son époque, il sent surgir plus puissant l'amour du passé et de la province pittoresque. Deux œuvres assez différentes en gardent le témoignage : la *Neuvaine de la Chandeleur* et les *Marionnettes*.

La bibliophilie, les difficultés d'une vie errante ou incertaine, l'influence de Walter Scott, son antipathie pour les formes de la civilisation de son temps, sont les éléments qui lui ont inspiré la nostalgie de sa province ou la curiosité de son histoire. Et par delà sa Franche-Comté, de telles aspirations se sont étendues aux diverses tentatives de décentralisation qu'il a pu observer.

III

Chateaubriand, nous dit-on, fut le principal précurseur de Taylor et Nodier auteurs des *Voyages pittoresques* (1). Celui dont l'imagination avait révélé à l'âme française les beautés des lointaines régions

(1) C. Latreille. *Le Romantisme en Provence* (Lyon, Rey, 1914) p. 107.

de l'Amérique rêva d'appliquer à la France son riche talent de peintre « Il nourrit le projet, nous dit M. Latreille, de décrire successivement. les diverses provinces et d'illustrer les paysages comme il avait fait des savanes et des déserts ». Le mouvement se généralise sous la Restauration. Marchangy, et l'auteur de l'*Ermite en Province* suffiraient à l'attester. Du moins Nodier est l'un de ceux qui poussent le plus près de sa réalisation le projet caressé par Chateaubriand. Nodier eut finalement Taylor pour collaborateur principal, il avait failli avoir aussi Victor Hugo.

En 1825, Victor Hugo et Nodier firent ensemble, à cette intention, le voyage des Alpes. Un récit de Jules Janin, paru dans le *Bulletin du Bibliophile*, les conduit jusqu'à Saint-Point. Mme Mennessier a donné quelques souvenirs sur l'excursion à laquelle elle avait pris part dans son enfance (1) mais la plupart des détails de son récit sont empruntés à l'ouvrage intitulé *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*. Le voyage aux Alpes y est raconté dans trois chapitres : *Une visite à Lamartine, Genève, Une Lettre de Lamennais* (2).

M. John Grand-Carteret, dans son copieux ouvrage sur la *Montagne à travers les Ages*, examine ce que fut la *Montagne dans la pensée littéraire du XIXe siècle*. Au XVIIIeme siècle, cet historien reconnaît qu'on était allé aux Alpes et aux Pyrénées (3). Un fait plus nouveau est le suivant. « Le XIXeme siècle, comme en toutes choses, apportant là son caractère propre, vulgarisera, répandra, démocratisera les ascensions et les parties de montagne » (4). Le même écrivain a remarqué que de 1830 à 1850, le livre de voyages est généralement une entreprise de librairie ou de spéculation hôtelière. Le récit de touriste est particulièrement recherché par les directeurs de revues : « A elle seule, la table de la *Revue des Deux-Mondes* constitue le plus précieux document qui se puisse consulter ». Ce périodique publie dans l'espace de quelques années : l'*Ascension au Vignemale* du prince de la Moskova, les fragments de Nodier et de Victor Hugo, des voyages et des descriptions alpestres de Charles Martin, de Laveleye, Henri Heine, Alexandre Dumas, E. Blanchard, Théophile Gautier, etc..

Voici dans quelle circonstance le voyage de nos personnages

(1) Mennessier Nodier. — *Charles Nedior* pages 266, 399.

(2) *Victor Hugo raconté...* Chap. XLII, XLIII, XLIV.

(3) Ramond, fidèle aux Pyrénées, se montre, si l'on peut dire, en cela, homme du XVIIIeme siècle, comme il l'est par bien des côtés, quelle que soit l'ouverture de sa sensibilité aux impressions nouvelles.

(4) J. Grand-Carteret. — *La Montagne à travers les âges.* (Grenoble, Dumas, Moutiers, Ducloz, 1904) Cf. surtout, t. II,pp. 33 et 40. — L'ouvrage de W.-A. Coolidge. — *Les Alpes dans la nature et dans l'Histoire* ne renferme pas d'indications d'histoire littéraire.

fut entrepris. Nodier et Hugo, priés par Lamartine de venir à Saint-Point, avaient eu l'idée de faire l'excursion aux frais du libraire Urbain Canel et de pousser par le même moyen jusqu'aux Alpes. Lamartine, Hugo, Nodier et Taylor devaient composer un ouvrage intitulé provisoirement :*Voyage poétique et pittoresque au Mont-Blanc et à la Vallée de Chamonix*. Lamartine fournirait des méditations, Hugo des Odes, Taylor des dessins, Nodier « tout le texte ». Victor Hugo a raconté en termes charmants l'arrivée à Saint-Point. Les trois amis, approchant de l'habitation du poète, découvrirent un beau paysage « la riche campagne de la Bourgogne s'étendait à leurs pieds, le soleil couchant empourprait l'horizon, les bois avaient la tranquilité attendrie et mourante des beaux soirs d'été. On sentait partout comme une immense effusion de la nature, et les trois amis mêlaient leurs âmes ». On croirait à une transposition du roman de La Fontaine. Dans le chapitre *Genève* se produit« l'éblouissante apparition du Mont-Blanc, des Alpes et de Genève ». Au récit succède ensuite la réédition de la part que Victor Hugo devait fournir à l'ouvrage projeté, c'est son fragment *d'un Voyage aux Alpes*. Il avait paru dans la *Revue des Deux-Mondes* en 1831 (vol. III et IV), quoiqu'il fût écrit depuis 1826. C'est que la déconfiture de l'éditeur Urbain Canel avait empêché la publication d'être faite plus tôt.

Le récit de Nodier parut dans la même revue en octobre et décembre 1831 (pp. 117 et 268). Il tenait en seize pages et comprenait deux fragments *Voyages à la Tête Noire*, *Le Mont-Saint-Bernard*. Il était dédié à Victor Hugo (1)

Le voyage de 1825, où se manifestait encore l'influence de Chateaubriand, voyageur en Amérique, mais avouant son imagination écrasée par la masse des trop hautes montagnes, n'avait pas abouti à une œuvre coordonnée. L'influence de Walter Scott, guidant Nodier et Taylor auprès des ruines provinciales, réussissait plusieurs années auparavant. Selon M. Doumic, la grande entreprise que furent les *Voyages pittoresques* aurait préparé « l'histoire émue de Michelet ». Ce critique cite comme révélateur l'éloge de la province que fait Nodier dans la *Neuvaine de la Chandeleur* et considère que le projet entrepris avec Taylor et Cailleux « répondait chez lui, aux plus profondes de ses impressions et aux plus lointains de ses souvenirs. Nodier est un provincial, qui, comme Chateaubriand, comme Lamartine, comme George Sand, avait passé dans sa province les années où l'imagination se colore de teintes ineffaçables.» Ses sentiments toutefois n'auraient pas été aussi efficaces si les suggestions anglaises

(1) La part de Nodier n'a pas, comme celle de Victor Hugo, été reproduite dans l'édition de ses œuvres.

n'avaient montré l'intérêt qui s'attache aux monuments provinciaux, si Nodier n'avait reçu des encouragements officiels (1) et surtout s'il n'avait eu la collaboration de l'homme d'action que fut Taylor (2).

Il y a eu enfin l'activité anonyme d'érudits locaux, comme Weiss à Besançon, ou comme Auguste le Prévost, en Normandie, dont il se trouve que la contribution nous est connue par une correspondance publiée. Il remettait généreusement à Nodier ses liasses de notes (3).

On avait commencé par la province de Normandie comme étant une des moins éloignées et aussi une des plus riches en monuments. Mais l'excursion n'ayant duré que deux mois, la documentation aurait été insuffisante. Le Prévost, qui avait été le directeur et le guide des voyageurs, et qui avait remis, dès ce moment, des notes à Nodier, entretint avec lui une correspondance active. M. Porée a retrouvé une notice de neuf grandes pages sur la cathédrale de Rouen que Le Prévost adressa à Nodier. Une autre fois, il lui donna deux pages sur *Darnétal*, l'étymologie de ce nom et le souvenir qui se rattache au passé de cette ville. Certain jour l'aide de Le Prévost fait penser à la collaboration d'Alexandre Dumas avec Auguste Maquet. « Quant à Saint-Julien, disait en effet Le Prévost, j'en ai fait l'objet d'un mémoire, et si je l'avais ici, rien ne serait plus facile que d'en extraire de quoi fournir abondamment des inspirations à la plume brillante de notre ami » Le collaborateur anonyme poussait très loin la conscience dans le dévouement, car à défaut du mémoire retrouvé il écrivait ceci : « En attendant, je vais consigner ci-dessous ce que ma mémoire me fournit à ce sujet, mais j'aimerais beaucoup mieux que vous puissiez attendre un travail plus exact et plus complet, »

(1) Mme Mennessier reproduit dans la biographie de son père (p. 244) une lettre du comte Siméon remerciant officiellement Nodier de ses indications sur les mesures à prendre pour la conservation des monuments (19 octobre 1820.)

(2) Sur Taylor, cf outre la notice du fameux pamphlétaire de Mirecourt, une notice de Charles-François (P. Dentu, 1879) l'éloge officiel du marquis de Chennevières (Académie des Beaux-Arts, 10 décembre 1881), l'étude d'Henri Jouin (P., Bureaux de l'Artiste, 1892.)

T. Lebeuffe a consacré aux *Voyages pittoresques* une notice (P., Belin, 1893) où il est question surtout de la lithographie, si fort à la mode à ce moment-là. Il cite des strophes pour en attester la vogue. En voici une

Vive la lithographie !
C'est une rage partout
Grande, petite, laide, jolie,
Le crayon retrace tout.
Les boulevards tout du long,
A présent, sont un salon
Sur les assiettes, les plats
On dessine des combats
Et sur les fichus des belles
On voit charger des hussards.

(3) Abbé Porée. — *Note sur Auguste le Prévost et Charles Nodier*. Rouen, Impr. Gagniard, 1903

Cela ne l'empêcha pas cependant d'envoyer le jour même deux pages de notes historiques sur le Prieuré de St-Julien de Quévilly, bientôt suivies d'un supplément d'égale étendue.

Les autres notices fournies par Le Prévost et dont la trace ne soit pas entièrement perdue, concernent Bourg-Theroulde, le Palais de Justice de Rouen, les Fontaines de la Croix de Pierre, de la Crosse et de Lisieux, le château Gaillard, l'abbaye de Saint-George du Boscherbelle.

Toujours zélé, Le Prévost avait procuré à Nodier un autre collaborateur, Hyacinthe Langlois, archéologue à Pont-Audemer. Peut-être est-ce le normand Guttinguer, dont on sait l'amitié pour Nodier qui avait trouvé ce collaborateur magnanime, car Le Prévost demandait un jour à Nodier de lui faire retour par son intermédiaire des notes en possession desquelles il voulait rentrer.

Nodier ne mit-il pas quelque ironie dans l'expression des remerciements qu'il adressait à Le Prévost dans la Préface de sa *Normandie* ? « Eminent dans tous les genres d'instruction, disait de lui Nodier, il nous a prodigué les richesses superflues, comme ce magnifique des *Mille et Une Nuits* qui dépense aisément des biens inexprimables, et il lui en reste d'autres à prodiguer, sans s'appauvrir au lexicographe à l'antiquaire, au naturaliste et au poète ».Qu'a fait Nodier des documents que lui adressèrent et celui-ci et maint autre dont la collaboration demeure inconnue ? (1)

Il a trop traité cet ouvrage en besogne de librairie, se bornant, comme il le dit lui-même dans une lettre à Weiss au rôle de « copiste ».

IV

Nodier est presque célèbre comme défenseur des patois. (2). On a recueilli dans les *Mélanges de littérature,* puis dans les *Souvenirs* de la Révolution, un article où Nodier proteste contre l'unification de la langue décrétée autrefois par la Convention. Dans cet essai intitulé *La Convention et la Grammaire,* Nodier s'en prend d'abord au conventionnel Barrère. Celui-ci avait fait un rapport sur la nécessité *de révolutionner la langue.* Il en voulait particulièrement au *ramage* de la cour. Barrère, dit Nodier,« déclara le provençal modéré, le sa-

(1) On trouvera quelques indications sur d'autres promenades de Nodier, documentaires ou non dans A. Orain. *Le séjour en Bretagne des célébrités littéraires* (Vannes, Lafolye, s. d.) Charles Nodier est allé plusieurs fois à Plécastel. — Pour l'Auvergne, sa source principale a dû être Dulaure.

(2) Jules Corbelet. — *Glossaire étymologique et comparatif du patois picard.* (P. Techener, 1851) et Pierquin de Gembloux. — *Histoire littéraire philologique et bibliographique des patois* (P. Aubry, 1858), entre bien d'autres, citent Nodier en tête de leurs ouvrages et se donnent comme des exécuteurs de son idée.

voyard fédéraliste, et le bas-breton contre-révolutionnaire ». Le citoyen Grégoire aurait, suivant l'analyse de Nodier, porté plus loin encore, l'indignation, la sottise et l'emploi du jargon. Grégoire s'étonne naïvement « que les provinces supprimées par décret conservent encore des patois inconstitutionnels, et que la loi qui a effacé les démarcations géographiques n'ait pas étendu son effet jusqu'aux dialectes ; Nodier, au contraire, songe pour son plaisir, à la prosodie pétulante des gascons, à la conspiration des méridionaux sur l'accent aigu des *e* muets, à l'attendrissement que durent apporter à lire le discours de Grégoire, les Membres des Sociétés populaires de Pézenas et de Brives-la-Gaillarde. (1)

C'est encore à l'ironie qu'il recourt lorsque en 1835, il annexe au *Bulletin du Bibliophile* son essai indigné : *Comment les patois furent détruits en France. Conte fantastique.* Cet opuscule, composé selon les règles du journalisme plutôt que de la philologie, s'ouvrait sur un ton majestueusement désolé : « Voici une des nouvelles les plus extraordinaires qui aient jamais été annoncées à un peuple civilisé ». Il ne s'agit point de la découverte d'un continent, mais de la suppression des patois. Dans une page pleine de tendresse, Nodier parle du vieux langage comme des fées ou des lutins. « Non, écrit-il, il n'y a plus de patois. Ce langage naïf et doux qui nous venait de nos mères et de nos nourrices, de nos premiers amis du village natal...cet idiome joli et fin qui suppléait avec tant de grâce aux lacunes du beau parler et qui avait toujours un mot spirituel à mettre à l'endroit où « défaillaient les ressources du dictionnaire, le patois n'existe plus ». C'est que le comité d'arrondissement de Cahors, par souci de l'unité politique du royaume a décidé la suppression des patois. Et Nodier ne se contente pas de tourner en ridicule les « jacobins de village », il dit aussi le charme des petites villes et l'agrément qu'ont pour lui les dialectes méridionaux (2).

Il évoque avec amitié les poésies des troubadours, « les chefs-d'œuvre gracieux et naïfs des patois que Jean Doujat, le plus savant des languedociens, a cru dignes d'un glossaire, lui qui savait écrire et parler toutes les langues connues ». Il s'étonne d'une sentence portée en province au bénéfice de la centralisation et accorde un nouveau tribut d'admirations aux *passatens* de Bellaudiero, aux *Cansouns de Goudouli* comme aux *Noëls* de La Monnoye dont il a parlé maintes fois. Puis voilà l'éloge du savant Raynouard voisinant, dans le désordre de l'enthousiasme, avec l'évocation de Rabelais, des Jeux

(1) Le rapport de Grégoire a été publié avec divers documents par M. Gazier.

(2) Dans les *Souvenirs de jeunesse* (Ed. Charpentier, p. 59) il conte la plaisante histoire d'un nommé Facardin qui avait gardé de ses origines (il était né dans le Quercy) la « mélopée harmonieuse et richement accentuée » du langage.

Floraux de Clémence Isaure. Il invoque l'autorité des passages en patois que l'on rencontre chez Cyrano, Regnard, Dancourt, Marivaux et Molière, et pour défendre le Midi contre lui-même, il invoque Montesquieu, aussi bien que Montaigne et Rabelais. Nodier, enfin, est frappé par l'abondance des génies qui sont nés au sud de la Loire. Bref, avec son ironie coutumière, il demande qu'on nous laisse les patois pour nous dédommager du français d'aujourd'hui (1).

Il ne faudrait pas croire cependant qu'il ne s'intéressât qu'aux patois méridionaux. Dans un journal très littéraire, qui ne dura que quelques mois, l'*Universel*, Nodier avait donné une marque de sa sollicitude pour les recherches concernant ceux des provinces avoisinant la sienne. Il publiait les 14 et 21 février 1829, un long compte-rendu de l'ouvrage suivant : *Recherches sur le patois de Franche-Comté, de Lorraine et d'Alsace* par S.-F. Fallot de Montbéliard. Malgré sa sympathie pour son compatriote Fallot, dont il s'efforça par la suite de faciliter les recherches, il reconnaissait la médiocre érudition de ce philologue autodidacte. Seulement, il prit prétexte de cet essai pour indiquer les avantages qu'avait à ses yeux l'étude du patois. « Hors du patois, il n'y a point d'étymologie et hors de l'étymologie il n'y a point de langue littéraire, point de langue nationale, point de langue intelligible. » Nodier se gardait bien, au demeurant, de démontrer cette assertion. Il discutait du moins la théorie excessive de Fallot, lequel avait fait du patois des contrées séquanaises la véritable langue « gallicane » celle qui aurait donné la langue latine. Nodier réfutait quelques exemples cités par Fallot.

Quetchi (jardin), donné comme purement séquanais, vient selon Nodier du bas latin *cortilium*, diminutif de *hortus* (aspiré à la Toscane)

Soulié (grenier) s'explique par le latin *solium*.

Motié (église) vient par contraction de *monasterium*.

Faiviole (haricot) demeure presque homonyme de son ancêtre *fabiola*, diminutif de *faba*, etc.

Nodier glisse au milieu de tout cela l'éloge du *Dictionnaire* de Bullet, franc-comtois, qu'il a cité un autre jour parmi les gloires de son pays, mais dont l'ouvrage est aussi dangereux qu'il est curieux (2). Nodier enfin fait la leçon à Fallot sur les questions d'érudition locale. Fallot ne pouvant donner le nom de l'auteur des *Mémoires des Bourguignons de Franche-Comté*, Nodier s'écrit avec étonnement « est-il pos-

(1) V. encore de Nodier dans le *Bulletin du Bibliophile* de 1838 pp. 369-372, quelques pages sur les patois.

(2) Cet ouvrage avait été édité à Besançon (chez Daclin). En voici le titre : Bullet. — *Mémoires sur la langue celtique.* Tome I^{er} (Tomes II - III contenant la 1^{ere} - 2eme partie du Dictionnaire celtique) 1754 - 1760.

sible qu'un franc-comtois ne sache pas que cet ouvrage est de Gollut ? »

Nodier termine sur des vœux relatifs à l'organisation des travaux d'érudition régionale dans les Académies de province, qui élargissent le problème de la manière la plus suggestive. Pour ce qui est de la région de l'est, par exemple, où il y a autant d'académies que le territoire a subi de démembrements, il regrette que l'on oriente vers la verbosité facile les esprits, nombreux en ce pays, qui sont capables de travaux d'une solide érudition. Pourquoi faire perdre le temps des hommes de bonne volonté dans la rédaction d'éloges à longues périodes ou dans la discussion de questions de ce genre « *Si les vertus privées d'Ancus Martius l'emportaient sur ses vertus royales* ou *quelle influence aurait exercée sur la littérature Cyrano de Bergerac s'il était né au XVIII*eme *siècle.* »

Le critique proposant un programme demande que plusieurs académies mettent leurs ressources en commun « pour consacrer un monument écrit aux langues parlées, aux langues traditionnelles, aux idiomes provinciaux, aux patois comparés ». Il demande en somme une *encyclopédie lexique* des patois. L'on conçoit avec quel plaisir il aurait vu commencer les travaux de cet ordre entrepris par l'Ecole des Hautes Etudes et salué l'apparition de la *Géographie linguistique* de M. Gilliéron.

V

Dans son beau livre sur la *Renaissance provençale*, M. Emile Ripert ne manque pas de faire une place à Nodier au milieu de ce qu'il appelle le *mouvement savant* par opposition aux autres tentatives qui ont abouti aux créations des Jasmin, des Roumanille et des Mistral.

Parmi les érudits qui encouragèrent cette renaissance, il cite d'une part Millin, Mérimée, Marmier, d'autre part, Béranger, Lamennais, G. Sand, Michelet. Nodier, lui, tient la tête d'un groupe non moins illustre : les « amis des patois » (1)

Raynouard, dit M. Ripert, signalait en 1826, l'importance de l'étude des patois. Il en parlait en grammairien. « Le premier qui se soit intéressé aux patois, en tant que langages pittoresques du peuple ou qui du moins l'ait dit et n'en ait point rougi, ce fut cet excellent Charles Nodier dont le souvenir délicieux flotte encore sur les meilleures années du romantisme ». Le romantisme, avec sa curiosité pour la couleur et l'exotisme, son goût du Moyen-Age ou du primitif, était bien fait pour s'intéresser à cette littérature populaire, mais c'est

(1) Ripert. — *La Renaissance provençale*, p. 109.

Nodier, « qui le premier, manifeste ce goût pour les créations de l'imagination populaire ». Et notre historien de citer sa jeunesse errante et son contact avec les humbles, son goût pour les légendes nationales tel qu'il l'affirme dans le prologue de la *Fée aux Miettes*.

Nous n'avons pas à relever ici, après M. Ripert, les caractères du conteur que nous verrons ailleurs plus en détail. Retenons avec lui le témoignage de Sainte-Beuve que frappait sa prédilection pour « les proscrits, les brigands héroïques....*les patois persistant à l'encontre des langues souveraines* ».

Son opuscule relatif aux patois se terminait par des regrets particuliers sur quelques termes provençaux. Dans le chapitre sur les *patois* des *Notions élémentaires de linguistique*, il écrivait avec une grâce bien adaptée : « Si c'est l'élégance que l'on demande à la parole, qui vous tiendra lieu de la *canzonnette* et de la *pastourelle* du midi, répétée sur des airs qui enlèvent l'âme aux sons d'un pauvre galoubet, sous l'ombre menue du pin ou de l'olivier? » Le provençal gardait la place d'honneur parmi les patois auxquels il faisait ses adieux. « Adieu, doux chants de la Provence et du Languedoc...joyeux rébus du picard...*Kiriolés* naïfs du lorrain...ingénieux noëls du bourguignon. Adieu Bellaudière, adieu Gondoulé, adieu Zerbin, adieu, aimables enfants des troubadours...»

M. Ripert est frappé par ce sentiment de la filiation du patois méridional à la langue des troubadours, et il trouve le ton de Nodier qui le défend, aussi vif que celui des Félibres.

Déjà au cours d'articles recueillis en 1820 dans les *Mélanges de littérature*, il avait parlé chaleureusement de la Langue d'Oc, à propos des livres de Raynouard et de Benoiston de Chateauneuf(1) et noté avec intérêt « la tendresse qui inspire la *canzon*..., la mâle piété satirique et souvent cruelle qui dicte le *sirvente* ». Après 1830, il allait protéger les représentants vivants de la poésie provençale.

C'est surtout Jasmin qui bénéficia de cette protection. Et il n'y eut pas seulement l'article qu'il lui consacra, mais l'accueil qu'il lui fit, comme maint autre Parisien. Aussi Jasmin pouvait-il écrire (2) « Je sors à l'instant de chez Charles Nodier. Oh ! ma foi je l'ai quitté les larmes aux yeux.... Nous avons causé une heure, la moitié du temps, ma main est restée dans la sienne. Oh! qu'il m'a parlé, lui, de *Françounette* et de tout mon second volume. Je l'aurais baisé sur les deux joues, mais je ne l'ai pas osé, me voyant si loin de lui en fait de modestie et de naïveté ». Frédéric Donnadieu qui publie

(1) *Mélanges de littérature*, II, pp. 271 et 280.

(2) Cité par Frédéric Donnadieu. *Les précurseurs des Félibres*, 1800-1855,P., Quantin, 1888, p. 318.

ce fragment de lettre, rapporte aussi une anecdote où nous voyons la première entrevue de Nodier et de Jasmin. C'est en 1832, Nodier est à Agen. Il entend le bruit d'une altercation qui vient d'une boutique de coiffeur. Nodier s'approchant entend une femme crier ces mots à son mari : « Tu m'avais pourtant promis de n'en plus faire » Nodier se mêlant à la conversation approuve la ménagère croyant qu'il s'agit de dettes. Mais l'homme se met à rire et lui apprend que c'est de vers qu'il est question. Il les lui montre. Nodier, les ayant lus, dit à l'épouse : « Madame, la poésie frappe à votre porte, ouvrez, celui qu'elle inspire est ordinairement un noble cœur et un esprit distingué, incapable de méchantes actions. Laissez votre mari faire des vers, cela vous portera bonheur. » Il quitte le coiffeur Jacques Jasmin qui est devenu déjà son ami. Bientôt après, paraît le premier volume des *Papillotes* et, termine Donnadieu, Nodier annonce à « la France qui ne s'en doutait guère, qu'un poète venait de lui surgir des bords de la Garonne. »

En effet, *Le Temps*, publiait le 10 octobre 1835 un article de Nodier sur les *Papillotes* de Jacques Jasmin. Il se trouve reproduit dans une édition populaire des *Papillotes* parue chez Didot en 1860. En ce même mois d'octobre, Nodier faisait paraître à nouveau cet article parmi les suppléments du *Bulletin du Bibliophile* en ajoutant à la fin une citation tirée de Montaigne en « son admirable chapitre intitulé : *des cannibales.* »

Cet article était d'un vif intérêt. Il commençait par des protestations où Nodier manifestait son misonéïsme, qui est habituel. Il renouvelait aussi ses diatribes contre l'Académie, qui prête la main à une «Saint Barthélémy d'innocents et gracieux idiomes ». Il s'élevait contre les « fabricateurs de mots » dont il a pourchassé avec tant d'acharnement le « détestable argot ». Il invoquait parmi les défenseurs des patois d'abord l'exemple de la « classe éclairée qui fait cas avant tout du naïf et du simple », qui le prise particulièrement chez Bellaudière, Goudouli et Lamonnoye, — puis le zèle des travailleurs qui dans toute l'Europe se sont passionnés pour les recherches de cet ordre — l'italien Salvi, collecteur de dialectes, — Hécart de Valenciennes qui a publié et perfectionné sans cesse un dictionnaire des troubadours. Voilà enfin qu'il découvre un argument suprême, que dans son enthousiasme facile il compare à celui du philosophe grec marchant pour démontrer l'existence du mouvement : c'est l'apparition de la poésie de Jasmin « un Lamartine, un Victor Hugo, un Béranger gascon ».

Il le rapproche du patoisant fameux, Adam de Nevers, qui a choisi un titre, *les Chevilles*, analogue à celui des *Papillotes* de Jasmin. Mais Jasmin l'emporte de beaucoup : il a du génie. Sa prédilection va au

charivari « chef d'œuvre de facture épique dans le genre *du Lutrin* », à *Tres de May* où il relève surtout « la plus naturelle et la plus magnifique des prosopopées », à *Mous soubenis* (mes souvenirs) « merveille ingénue de gaité, de sensibilité, de passion ».

Cet article, ou plutôt la rédaction plus brève qu'en avait donnée le *Temps* du 10 octobre 1835, fut reproduit en tête de la plupart des éditions des *Papillotes* (1). L'édition que nous avons citée plus haut donnait en même temps des notices de Léonce de Lavergne, Charles de Mazade, Villemain, Armand de Pontmartin et Sainte-Beuve. Ce dernier rappelait la priorité de Nodier dans la reconnaissance de la valeur de Jasmin et *Marthe l'Innocente* était dédiée à Mme Mennessier-Nodier « en mémoire, disait Sainte-Beuve, et en reconnaissance de ce que Nodier le premier salua et annonça Jasmin de ce côté-ci de la Loire ». On retrouve en effet vers la fin du volume (p. 364) ce délicat poème, daté du 4 avril 1845 où Jasmin a glissé quelques détails biographiques sur Nodier. Au demeurant, il avait dédié *amistous amen* à son protecteur lui-même le second livre de son ouvrage. Ailleurs il marquait l'influence de l'auteur des *Voyages Pittoresques*, ayant vu

> Parcourir montagnes et vallons
> A des milliers de jeunes messieurs
> Pour déterrer de vieilles tombes.

et aussi

> Peindre sur des albums
> Des colonnes décapitées.

M. Ripert a noté ça et là dans son ouvrage quelques traces du rôle de Nodier dans le mouvement de renaissance provençale. Chez l'Allemand J. F. Schnakenburg qui publie en 1840 *un Tableau synoptique et comparatif des idiomes populaires ou patois de la France*, il retrouve l'influence de Nodier manifestée dès l'abord par une épigraphe tirée des notions de linguistique. « Si les patois n'existaient plus il faudrait créer une Académie exprès pour les retrouver ».

J.-B. Noulet, un toulousain médiocrement enthousiaste, donne en 1859 un *Essai de l'Histoire littéraire des patois du Midi de la France aux seizième et dix-septième siècles*. Parmi les premières causes de la réhabilitation des patois il cite le « spirituel badinage » de Nodier à qui il croit devoir rendre grâce de n'avoir pas mis un sérieux excessif dans ces discrets « paradoxes ».

C. Reybaud dans la préface en vers qu'il écrit pour un livre de Roumanille *(Li Margaretido,* 1847) le place au premier rang des dé-

(1) Cf. *Las Papillotos* de Jacques Jasmin de l'Académie d'Agen. Ed. populaire, P., Didot, 1860.

fenseurs de la poésie populaire « Ounour à Villemain, Sante-Beuve et Noudié! » Quel honneur spécial pour le bon Nodier de voir ainsi son nom traduit ! Les travaux de Nodier sont familiers à Roumanille qui les cite dans les notes de son livre. Nodier servira encore d'autorité à Jean-Joseph-Marius Diouloufet, natif d'Aiguilles, près d'Aix, auteur d'un recueil de *Fables, Contes et Epîtres*. Diouloufet cite à l'appui de son goût pour la sagesse et l'expérience des anciens, pour les proverbes, celui de Nodier; et le Marquis de la Fare-Alais, dans son recueil *Las Castagnades*, sorte de *Contes de la veillée* à la Nodier, fait revivre un *gripé* traditionnel, lutin parfois bienfaisant, souvent folâtre qui n'est pas sans rappeler le tendre *Trilby*. J.-T. Bory, dans une préface aux *Dernièros béluguos pouétiquos* de Pierre Bellot (Marseille, 1852) ne manque pas de citer une lettre admirative de Nodier que M. Ripert soupçonne bien de n'avoir rien compris au provençal de ces médiocres « rimailleurs » (p. 272).

Le rôle de Nodier dans le mouvement provençal ne s'est donc pas borné au soutien qu'il donnait à Jasmin. Entouré de la reconnaissance des continuateurs de Jasmin, et aussi de leurs sollicitations il leur dispense les encouragements. Ayant bien voulu parler avec quelque compétence peut-être, avec enthousiasme sûrement, de la renaissance littéraire qui peut se produire dans le midi de la France, il va devenir pour ces disciples un peu lointains, un protecteur sans morgue, il va même aider à la formation des théories de quelques uns de ces médiocres patoisants.

M. Ripert a fait le portrait de Nodier dans la galerie d'ancêtres des Félibres. Nodier eût été touché sans doute de ce témoignage d'admiration. Le succès des écoles littéraires du midi de la France apporte la preuve que ces idées en ce point sont viables. Voilà une des parties les plus vivantes de son œuvre de réhabilitation. Il est prouvé ainsi que son effort a pu avoir une valeur poétique et constructive et que sa recherche du « naïf » appliquée aux littératures régionales n'est pas sans fondement .

VI

Nodier se fit accueillir dans nombre d'académies provinciales. A Amiens, il se fit admettre dans la Société d'Emulation. Il posa sa candidature à celle d'Abbeville en 1811 (Estignard, xxxvi) (1). Un jour il faisait suivre sa signature d'une énumération de ses titres. L'année suivante, l'Académie de Vesoul l'accueillait dans son sein. La bibliothèque de Bayeux conserve une lettre de Nodier remerciant

(1) Cf. quelques lignes sur cette élection dans une lettre inédite de Nodier à Weiss.— Manuscrit Besançon, 1417, f. 47.

« M. Castel, secrétaire général de la Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres de Bayeux », de son élection comme membre de cette institution.

Les années 1826 à 1828 nous apportent deux témoignages plus importants de l'intérêt pris par Nodier à l'existence des académies ou des groupes provinciaux.

Dans une lettre de 1827 (Estignard XCII) Nodier faisait savoir à Weiss que l'*Académie provinciale* l'avait choisi comme président. Cette académie venait de s'organiser à Lyon. Elle avait pour organe l'*Indépendant, journal de la France provinciale, de Lyon, de Paris et de l'Etranger*. Ce journal portait en épigraphe la devise *Union et Tolérance* et donnait en tête de chaque numéro les noms des membres de l'Académie provinciale : Vicomte de Chateaubriand, Président honoraire et perpétuel.

Charles Nodier, Président annuel.

La collaboration de Nodier n'est guère attestée que par ceci : (19 novembre 1826), *Babouk ou l'Homme heureux, conte imité de l'arabe*, et par l'extrait d'une lettre d'encouragement (5 décembre). Il se promet d'offrir sous peu son « tribut en insérant quelques articles dans l'*Indépendant* », il ne semble pas avoir eu le loisir de tenir sa promesse.

MM. Roustan et Latreille, étudiant le mouvement régionaliste à Lyon en 1830, ne donnent guère de renseignements sur l'Académie provinciale. Mais un petit volume de vers, les *Préludes poétiques* du franc-comtois de Loy (1) renferme une introduction de M. Charles Durand, secrétaire perpétuel de l'Académie, sur le but et les statuts de cette société. Charles Durand proteste avec une véhémence grandiloquente contre la centralisation parisienne. « Qu'au sein d'une nation grande, généreuse et éclairée une ville s'empare du sceptre littéraire en excluant tout ce qui n'est pas elle, c'est la plus grossière et la plus dérisoire des insultes qui « aient jamais été faites à l'orgueil national » Les résultats en sont fâcheux : tout est pâle et blafard où la mode a régné.

C'est pour porter remède à ce mal qu'on a fondé l'Académie provinciale et son journal. On se propose d'imprimer les meilleurs des manuscrits qui seront soumis à ce groupe littéraire. Les statuts sont donnés en appendice aux *Préludes* (p. 115 à 132) ainsi que la liste des académiciens, Chateaubriand et Nodier en tête.

Le XVI[e] des préludes de De Loy, intitulé *Les Franc-Comtois* est dédié à l'« illustre compatriote Charles Nodier » et plusieurs strophes le glorifient avec platitude.

(1) De Loy. — *Préludes poétiques* (Paris, Ladvocat - Lyon. Coque, 1827.)

L'Académie provinciale ne donna guère d'autre preuve de son activité. Quels que fussent ces desseins, la société n'avait guère abouti qu'à une tentative d'organisation et à de mauvais vers, malgré le patronage de Chateaubriand et de Nodier.

On sait par Sainte-Beuve, par Léon Séché, par Victor Pavie (1), l'éditeur de *Gaspard de la nuit* que Nodier fut l'un des premiers à accueillir à Paris le Dijonnais Louis Bertrand. Le pauvre Aloysius avait déjà, en témoignage d'admiration, dédié à « l'auteur de *Trilby* », le *Clair de Lune*, daté du 7 janvier 1827. Les lettres publiées par M. Estignard ou par le *Bulletin du Bibliophile* nous apprennent par ailleurs le cas que Nodier faisait de l'érudit dijonnais Gabriel Peignot. L'attention donnée aux travaux de ce savant avait conduit Nodier à s'intéresser après lui au passé de Dijon .

Lorsque Louis Bertrand et ses amis fondèrent à Dijon le *Provincial, journal dédié aux 85 départements* (2), ils ne manquèrent pas de demander pour leurs tentatives régionales, le patronage des plus notoires écrivains parisiens parmi ceux qui appartenaient à la nouvelle école. Nodier fut l'un des premiers à apporter ses encouragements et à manifester son érudition locale. Le numéro 3 publiait de lui, à la date du 6 mai 1828 une longue lettre que M. Chabeuf traite un peu injustement de « filandreuse et comtoise » :

« Je n'ai pas l'honneur, commençait-il, d'être dijonnais, mais j'ai toujours désiré de l'être, non parce que Dijon est une ville de grands hommes, comme on l'a imprimé cent fois, mais parce qu'on y a de l'esprit et qu'on y cause mieux qu'ailleurs. » Il souhaitait la publication des *Tableaux de Moeurs* qu'annonçait la rédaction. Il tenait à montrer qu'il connaissait bien les grands hommes de cette ville dans l'ordre littéraire et artistique et il cherchait à dégager les tendances communes de leurs esprits. Voici un passage caractéristique des opinions littéraires de Nodier et qui dit avec charme son goût pour l'un des coins les plus chargés de traditions intellectuelles de la province française :

« Parlerez-vous du XVII^e^ siècle ? Pour moi, j'ai grand regret, je l'avoue, de ces longues veillées de novembre, où M^me^ de Sévigné, Bussy-Rabutin, Guitaut, devisaient au coin du feu dans la grande salle des châteaux de Bourbilly ou d'Epoisses. J'aurais voulu voir saint François de Sales prêchant dans notre église Notre-Dame, voir le grand Condé au Logis du Roi, tenant sa petite cour triennale

(1) A. Pavie. — *Médaillons romantiques* (Paris, Emile-Paul, 1909) p. 197, sqq. Il y a aussi dans la Biographie de Musset par son frère (chap. I) quelques détails peu connus sur Musset et le *Provincial*.

(2) Cf. Henri Chabeuf. — *Louis Bertrand et le romantisme à Dijon* (Dijon, Darantière, 1889). — MM. Oursel et Laurent ont avec la meilleure grâce facilité nos recherches à la Bibliothèque de Dijon. Qu'ils en soient ici remerciés.

entre les notables et les beaux esprits de la province, lorsque Aimé Piron y apportait la franche gaîté de ses bons mots, La Monnoye, les Noëls et qu'un ami commun, le vin de Bourgogne ,les réconciliait avec Santeuil, piqué de trouver en province des réparties meilleures que les siennes. J'eusse aimé converser avec les doctes de cet âge remarquable, Févbret, Lantin, Moreau de Mautour, Delamare, Dumay, ce même La Monnoye et l'abbé Nicaise, dont il a fait l'épitaphe. Enfin j'aurais passé ma vie avec *lai raice dé bon Barôzai*, véritable compagnie du gai savoir, où les gausseries se tournaient en poèmes et la politique en chansons ».

Nodier n'a-t-il pas bien saisi l'agrément archaïque et ombreux des ruelles dijonnaises où les vieilles demeures des Vogüé et des notables d'autrefois évoquent le temps, bien loin hélas, des divertissements intellectuels et de l'épicurisme savant ? Nodier n'eût-il pas été capable d'écrire, s'il avait eu le loisir de le faire avec soin, les fastes de cette savante province où l'érudition et la causerie faisaient les charmes d'un âge faiblissant ? Le XVIII^eme^ siècle, si étudié pourtant par les historiens dijonnais, plaisait moins à Nodier. Il y voyait moins de grâce, de véritable élégance et de pensée profonde. On sait d'ailleurs son peu de sympathie pour la génération d'esprits à qui nous devons l'*Encyclopédie*. Il ne faisait même point grâce à Buffon : «Buffon était un faible philosophe bien qu'il se laissât comparer à Platon. « Qui dit gothique dit mauvais » écrit le président de Brosses, et, en effet, ce siècle était à la fois trop prosaïque et trop vain de lui-même pour avoir l'intelligence des grands monuments du Moyen-Age, pour conserver une idée complète de l'art. »

Il ne gardait guère d'indulgence, parmi les hommes de ce siècle, que pour Crébillon, Rameau, Sainte-Palaye, Lalande, Cazotte, Piron enfin qui lui paraissait garder une certaine saveur de terroir. N'a-t-il pas, au surplus, fait figurer dans ses diverses bibliothèques les œuvres en patois de La Monnoye ?

Il terminait brusquement cet historique intéressant, mais il se promettait de lui donner une suite.

Victor Hugo envoya peu après au rédacteur Brugnot son approbation. Elle parut dans le numéro du 20 juillet 1828. Il regrettait en termes très vifs la prédominance excessive de Paris dans l'ordre intellectuel.

« C'est une chose malheureuse pour le pays, disait-il, que la concentration de toute publicité, de tout mouvement, de toute vie intellectuelle et matérielle à Paris. Paris lui-même en souffre. La centralisation produit à la fois deux effets opposés, deux maladies contraires pour la province et pour la capitale. La France est un pays défaillant et appauvri ; Paris est une ville pléthorique ».

Châteaubriand dont on eût pu attendre plus de bienveillance ne faisait guère que louer la valeur doctrinale et les opinions conser-

vatrices du nouveau journal. En fait de décentralisation littéraire, il remarquait seulement avec assez de nonchalance que « toutes nos richesses ne sont pas renfermées dans la capitale ».

Le plus énergique encouragement était celui de Nodier. Son rôle fut assez net, dès lors, dans le mouvement provincial d'environ 1830 : Marseille, Lyon, Dijon, ont trouvé en lui un patron qui lisait les œuvres présentes et pouvait les comparer à celles que le même terroir avait vu naître autrefois.

Le sentiment régional de Nodier dépassait donc son œuvre personnelle. Il avait semé plus d'encouragements et de suggestions qu'il n'avait tiré d'œuvres accomplies de cette veine. Il s'attache à réhabiliter des écrivains locaux dédaignés — à signaler l'intérêt de l'his-l'histoire locale effacée par celle de Paris — à encourager des tentatives locales de groupements littéraires, des cénacles provinciaux . Et même, un jour, publiant avec Taylor d'immenses volumes de voyages, il ne fait qu'indiquer aux romanciers et aux poètes un fond à utiliser et à faire connaître de tous, lui-même se bornant à rassembler des matériaux pour des écrivains plus que pour le divertissement des lecteurs frivoles.

Il y a bien, c'est vrai, les descriptions régionales des *Contes*, les souvenirs de la *Neuvaine de la Chandeleur*, mais ils sont rapides. Nodier y a bien moins insisté par exemple,que sur ses peintures de l'amour. C'est seulement dans les *Souvenirs de Jeunesse* qu'il parvient à donner plus de place à ces paysages du Jura. Il a plus plaidé pour la littérature régionale qu'il n'a eu le temps de s'y consacrer. Il faudra qu'un Michelet, d'une part, condense et éclaire *Les Voyages pittoresques*, en faisant le *Tableau de la France*, que George Sand, d'autre part, crée le genre du roman champêtre, simplement abordé par Nodier. L'érudition de 1797 — Les promenades de 1808 à 1812 — — les projets de 1827 — les grands efforts de rédaction de 1820, de 1830, de 1840 n'auraient-ils abouti qu'à un échec ? Il y a un peu de malchance en ce point. Nulle part ailleurs Nodier n'a abandonné tant de projets (bio-bibliographie des Comtois — entomologie comtoise — Lacuzon). Ce n'est pas seulement la rapidité de ses volte-faces qui l'a éloigné plusieurs fois de ce qu'il entreprenait. Il a commencé assez tardivement de se vouer à cette étude du passé — et comme il fallait ici plus de précision et de préparations que pour admirer Walter Scott, il a été surpris par le temps. Toutefois, on voit très bien que ses suggestions dépassent son œuvre, et qu'il a droit à une grande place dans les origines de la renaissance régionale au XIX[e] siècle.

(1) *Examen* p. 323 et 359.

Chapitre IV. — Le philologue

I. Les modèles de Nodier : les philologues du XVI[e] siècle. — Autres sources : de Brosses, Court de Gébelin, David de Saint-Georges. — II. Les Onomatopées. — III. Du pastiche et du plagiat. — IV. Les dictionnaires et l'Académie. — V. Nodier éditeur. — VI. Les notions de linguistique.

L'abondance des articles et des ouvrages consacrés par Nodier à la philologie rendrait à elle seule difficile de passer entièrement sous silence son œuvre savante, fût-elle gâtée par une invasion inopportune de fantaisie. A la veille de son élection académique, il faisait de ses travaux érudits son meilleur titre. Académicien, il fut un des membres de la docte société les plus assidus aux séances du dictionnaire et les bons mots dont il les égayait sont restés notoires. Mais ce n'est pas seulement un tel souci d'exhaustivité qui nous oblige à étudier le philologue. Il a mis beaucoup de lui-même, et surtout des modes auxquelles il obéissait, jusque dans ses études sur les dictionnaires. En le suivant sur ce terrain nous verrons donc comment les principaux courants d'idées de son temps, ou de la veille, pénétrèrent jusque dans cette zone, qui n'est qu'en apparence inactuelle, et qui ne fit pas de lui un observateur impassible des phénomènes du langage.

I

Nodier semble avoir éte conduit à la philologie par la recherche des livres du XVI[eme] siècle. Montaigne et Rabelais lui ont donné de tels plaisirs intellectuels qu'après leurs éditions il recherche celles d'Henri Estienne. Le savant humaniste sera le maître de Nodier par sa méthode un peu fantaisiste, comme par son vif sentiment national. Nodier le cite parmi *Les Auteurs du XVI[eme] siècle qu'il convient de réimprimer* (et son vœu attendra pour être exécuté, la curiosité d'un Léon Feugère en 1850 ou le zèle de M. Huguet en 1896). il l'utilise jusque dans son *Examen critique des Dictionnaires*. Dans sa bibliothèque de 1829 on verra figurer (p. 36) le *De abusu linguae graecae, in quibusdam vocibus quas latina usurpat* (1575). En 1844, quatre des éditions originales du même humaniste paraîtront à sa vente (catalogue 1844 ; p. 28 à 31) le *Project du livre*

intitulé : *De la précellence du langage françois* et le *Traité de la conformité du langage françois avec le grec*, les *Hypomneses de gallica lingua*, qu'il publiait sous son pseudonyme latin de Stephanus, enfin les *Deux Dialogues du nouveau langage françois italianizé*.

Aussi bien Nodier emprunte à Henri Estienne l'un des points essentiels de sa doctrine en matière de langage : la défiance à l'égard des termes empruntés aux langues savantes, le recours aux vocables oubliés du vieux langage national. Si Henri Estienne puise dans la littérature du Moyen-Age, Nodier veut que par un procédé analogue on s'enrichisse des trésors oubliés du XVI^eme^ siècle. Petit de Julleville analysant la doctrine d'Henri Estienne écrit ces lignes qui désignent exactement ce que Nodier prend à son maître. Après avoir dit le goût d'Estienne pour les vocabulaires de métier et de jeux, ce critique poursuit (1) : « Il vient à une autre source de richesses, à cette mine à peu près inépuisable des dialectes ; comme Ronsard, il rêve de faire du français une langue composite indéfiniment abondante, où l'on ferait entrer des mots pris de toutes les provinces, même des provinces du Midi : dessein chimérique et dangereux, mais dont furent épris tous ces audacieux écrivains du XVI^eme^ siècle. Autant l'époque suivante fera son principal souci d'épurer, de tamiser le vocabulaire, autant ceux-ci n'ont d'autre ambition que d'y faire entrer tout ». Estienne, en effet, travaillait, ainsi qu'il le dit lui-même, assis devant « une grande table, chargée de vieux livres, Francès, Rommans et autres ; dont la plus grande part estet escrite à la main. »

Petit de Julleville a raison, quant à la méthode aussi, de rapprocher l'élève et le maître. Il note chez Estienne « ce mélange un peu capricieux de la science et de l'agrément qui ne déplaisait pas encore il y a un demi-siècle, dans la philologie de Charles Nodier ou de Génin (et qui) risquerait aujourd'hui de paraître trop austère aux gens du monde et trop frivole aux gens studieux. » Il convient cependant de souligner, avant de passer aux autres modèles, ce qu'il y eut d'anti-étranger chez Estienne et que Nodier lui prit.

Deux des ouvrages d'Estienne révèlent par leur seul titre cette hostilité : le *De abusu linguae graecae* et les *Deux dialogues du langage françois italianizé*. On se représente Nodier relevant dans ses notes des passages comme celui-ci : « Les vocables estrangers nous doivent servir de passe-temps plustot que d'ornement ou enrichissement : et le langage de ceux qui en usent autrement, doit estre déclaré non pas François, mais gastefrançois ». Ou en vers

(1) Henri Estienne. — *La précellence du langage françois*, réimprimée par Edmond Huguet et précédée d'une préface par Petit de Julleville (P., Colin, 1896) p. XXV.

De ces mots étrangers, ne m'usez à toute genre,
.....
Gardez bien qu'un matin ces mots tant précieux
Comme oiseaux passagers ne prennent leur volée (1)

Dans *Deux dialogues du nouveau langage françois italianizé*, Nodier trouve encore, versifiée, l'expression de son idée maîtresse en matière de langage (2)

A vous courtisans je n'en veux
Qui n'estent du nombre de ceux
Qui rompent la foy et hommage
A leur beau naturel langage :

Qui vous moquez d'un tas de veaux
Voulant piafer mots nouveaux
Et laissant le vieux en arrière
Trop meilleur en toute manière.

Leurs bonnes drogues vont changer
A celles-là un estranger :
Et puis corrompt leur asnerie
Cette nouvelle droguerie.

Ainsi se manifeste la violence verveuse et pittoresque d'Estienne dans la *Condoléance aux courtisans amateurs du naïf langage françois* (3)

Il défend la langue de Marot, proteste contre la prononciation de Francès au lieu de François, comme fera Nodier critiquant l'orthographe de Voltaire ; il se moque de ceux qui « farcissent leur langage d'herbes cueillies ès jardins d'Italie » et dans une « remontrance », s'en prend aux mêmes amateurs de mots « mestifs » et conseille le recours au parler populaire, aux ressources du « terroir » comme on dira plus tard.

Si quelques mots les paysans
N'ont si doux que vous, courtisans,
Au moins, c'est sans coquineric
Sans une telle escorcherie

Si en ce langage rural
Les mots sont prononcez fort mal,
Mots sont pourtant de bonne race,
Suivant des vieux françois la trace.

(1) *De la précellence...* éd. Huguet, p. 21.

(2) Cf. dans l'édition Ristelhuber (Paris, Lemerre, 1885, tome I, p. XVII) un résumé des dialogues.

(3) *Deux dialogues du langage françois...* éd. Ristelhuber, I, 7.

Vous courtisans aimez trop mieux
Les mots nouveaux qu'aucun de vieux
Et des vieux ce qui vous demeure
D'estre chassé n'attend que l'heure.

Mettez *Académiciens* et *Lexicographes* à la place de *Courtisans*, vous aurez l'essentiel de la doctrine philologique de Nodier :

D'Estienne l'admiration de Nodier s'étendit à nos autres vieux philologues. Il admettait même ceux du XVII^e^ siècle, de préférence aux Encyclopédistes et aux Académiciens de toute époque. « Ce sont les vieux méthodistes tous barbares, disait-il à propos d'un cours récent de langue latine (1) les Isidore de Séville, les Donat, les Ramus, les Despautère (avec leurs) livres hérissés de bévues grammaticales... qui ont formé les brillantes générations de savants et de beaux esprits par qui les lettres latines ont refleuri avec tant d'éclat en Europe. Les Grouchy, les Guerste, les Estienne,lesBellenden, les Buchanan, les Muret, n'avaient pas été initiés par de plus habiles maîtres aux secrets du style des anciens ». Et après ces représentants de la « bonne époque », il considérait encore comme des modèles, au prix de la dégénérescence du XVIII^e^ siècle et de son temps, les Santeuil, Dupérier, Rapin, Vanière, Rollin, Lebeau et Brottier. On trouvera au demeurant dans les trois catalogues de ses livres les titres des ouvrages qu'il paraît avoir consultés avec le plus de plaisir et de fidèle attention, ceux d'Estienne Guichard, de Brerewood, de Passerat, de Gir, de Claude Fauchet, de Brieux, Périon, Dubois Milleran, Meigret, La Ramée, etc... (2)

A cette liste de savants d'autrefois, on pourrait ajouter du Fresne, le préfacier du *Glossaire* de Du Cange (3), qui, comme le fera Nodier, observe dans les langues une naissance, une floraison et une décadence : les langues vivent et meurent. Avant Nodier encore, il demande l'établissement de dictionnaires étymologiques et la réhabilitation des vieux mots *(sint qui... et desuetas et pridem obsoletas voces... investigent)*, offre à défricher aux linguistes la langue de notre moyen-âge (p. 42). Si Nodier le cite moins que son cher Henri Estienne, il fait du moins bon usage de ses idées directrices.

Parmi les modernes il citera surtout dans *l'Archéologue* où il résume ses vues utopiques, de Brosses, Le Brigant, Court de Gébelin, Rousseau, Bailly, David de Saint-Georges, le docteur Pallas et Volney, mais

(1) *Mélanges de littérature et de critique* I, 153.

(2) *Catalogue* de 1844, p. 28-31.

(3) Du Cange. — *Glossarium mediae et infimae latinitatis* (Paris, rééd. Didot, 1840, préface *De causis corruptae latinitatis* (p. 2, 15, 42).

c'est surtout du président de Brosses, de Court de Gébelin et de David de Saint-Georges qu'il sera l'obligé.

De Brosses publie en 1765 un *Traité de la formation méchanique des langues et des principes physiques de l'étymologie* dont Nodier s'inspirera pour son *Dictionnaire des Onomatopées* et qui contribuera à lui donner l'idée de son *Archéologue*, système nouveau de recherche, voire de reconstruction linguistique.

Les chapitres dont il emprunte les idées essentielles sont le premier : *Que l'art étymologique n'est pas un art inutile ni incertain.* — le deuxième, plus philosophique que Nodier ne serait capable de le faire et où cette manière de « bel art » prend la place de la physiognomonie, naguère ardemment admirée par Nodier, — le sixième : *De la langue primitive et de l'onomatopée* où de Brosses, avant Nodier, croit à une « langue primitive » et en recherche les traces dans les sons imitatifs, — le seizième surtout où de Brosses esquisse le projet que Nodier songera à tenter mais dont il ne donnera que le prospectus.

De Brosses intitule son chapitre *De l'archéologie ou nomenclature universelle réduite dans un petit nombre de racines.* (p. 489). Il donne tout un plan, demande qu'on fasse une place aux arts populaires, qu'on dresse un modèle comparé de toutes les langues, qu'il soit composé selon l'ordre organique et naturel des lettres, non selon l'ordre de l'alphabet vulgaire. Et Nodier reprendra tout cela, presque point par point, soit dans son *Archéologue*, soit dans les études qu'il dispersera en opuscules ou articles jusque vers 1835.

L'édition des œuvres de Court de Gebelin que nous avons sous les yeux (1774) rappelle singulièrement, au point de vue typographique, celle de Charles Bonnet que Nodier consultait avec tant de complaisance Aussi bien, il y a chez Gebelin comme chez Bonnet un excès de confiance dans le savoir et les idées générales, dû à je ne sais quel illuminisme, qui ne manque guère de frapper Nodier, peu rompu aux études philosophiques régulières.

L'ouvrage de Court de Gebelin, auquel Nodier fera de fréquentes allusions, soit dans son *Archéologue* soit dans son *Examen critique des Dictionnaires* (1) est intitulé : *Le monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne considéré dans l'histoire naturelle de la parole, ou Grammaire universelle et comparative.* Dans un long *Discours préliminaire*, (p. IX-XV), Court de Gebelin pose les linéaments de sa science avec une terminologie que Nodier fera souvent sienne. Il voudrait réussir « à démontrer l'analogie de toutes les langues, à les réduire toutes à une seule, à une langue primitive et donnée par la nature, dans laquelle les hommes auraient toujours été et seront

(1) *Examen critique...* pp. 90, 99, 103, 176, 365, etc.

toujours obligés de puiser leurs mots ». (p. IX) Il veut faire « l'histoire naturelle » de la parole. C'est pour avoir ignoré l'essence de ses éléments et leurs rapports avec la nature qu'on n'a pu, jusqu'à présent, découvrir l'origine du langage (p. X). Son plan, qui consiste à distinguer les éléments de la parole et le mécanisme du langage, annonce la recherche des onomatopées et la préparation d'une *Grammaire universelle et comparative* dont Nodier rêvera comme lui. Il y a, dans quelques lignes de cette introduction, une annonce du *Dictionnaire des Onomatopées* et quelquefois les termes dont Nodier usera dans sa propre préface (1). Court de Gebelin utilise de Brosses (p. XXIII), il annonce Le Brigant et l'Académie celtique par sa recherche des origines celtiques. Il tient donc bien le milieu de la chaîne parmi les initiateurs modernes de Nodier à la philologie, encore que Nodier réprouve parfois les excès dans les recherches d'étymologies celtiques ou hébraïques.

David de Saint-Georges, dont Nodier prétendait avoir reçu les notes et continué l'œuvre, représente, parmi les maîtres dont ce philologue précoce s'est inspiré, les doctrines des celtisants. Ses travaux ont été réunis en 1845, pour former un triple fascicule : *Histoire des Druides et particulièrement de ceux de la Calédonie, d'après M. Smith. — Recherches sur les antiquités celtiques des arrondissements de Poligny et de Saint-Claude.* Le troisième n'a pas d'intérêt ici. Notons que les *Recherches sur les antiquités celtiques* sont de 1804.

Dans l'*Histoire des Druides*, David ramène tout à son objet. La philosophie celtique, par exemple, a été la principale source de la philosophie grecque. On devrait bien tirer de l'oubli « les Homère et les Platon celtes ». (p. 4) Quant aux latins, c'est bien mieux, ils sont celtes d'origine, « comme Court de Gebelin et d'autres savants l'ont démontré par l'examen de leur idiome ».

Dans les *Recherches sur les antiquités*, il explique l'étymologie celtique des noms de Poligny et d'Arbois (p. 21). Il donne diverses indications topographiques conformes à sa doctrine. Nodier qui, dans l'*Archéologue*, prétend, en 1810, être en possession de papiers légués par lui, l'a-t-il bien connu ? Weiss, qui d'ordinaire ne soutient pas les gasconnades de Nodier, confirme son assertion dans l'article de la *Biographie Michaud* consacré à David. Compatriote de Nodier, puis-

(1) *Le monde primitif...* p. XIV-XV. « Lorsque nous disons que le langage naquit par imitation, nous ne prenons pas le mot dans le sens le plus resserré, comme si l'on s'était borné à imiter les sons et les cris donnés par des objets naturels, le souffle des vents, l'éclat du tonnerre, le mugissement des vagues, les cris des animaux, ceux de l'homme lui-même, d'où résultent tous ces mots renfermés sous le nom générique d'*onomatopées*. Nous étendons encore ce mot à une imitation d'analogie exécutée au moyen du rapport que l'on apercevait entre les qualités d'un objet et celles des organes de la voix. »

qu'il était né à Saint-Claude en 1759, il a eu comme Nodier la passion de l'histoire naturelle et l'on y peut voir une première raison d'amitié. Au cours d'un séjour en Allemagne, il découvre l'intérêt du *Monde primitif* de Court de Gebelin et dès lors s'occupe de l'origine des langues. Il était membre de l'Académie celtique et il a laissé de nombreux manuscrits, lorsqu'il est mort à Arbois, en 1809.

« Il avait confié ses recherches sur les langues à M. Ch. Nodier aujourd'hui bibliothécaire à Laybach, qui a déjà fait paraître les *Prolégomènes de l'Archéologue* ».

Cette assertion de Weiss ayant été faite au lendemain de la mort de David, il y a tout lieu de croire que c'est bien par David de Saint-Georges que Nodier a été poussé vers les recherches primitivistes.

II

Le *Dictionnaire des Onomatopées* publié en 1808, est inspiré par la recherche du primitif. Sous les formes abstraites imposées par le vieillissement des langues, Nodier recherche les éléments originaux, réductibles à un petit nombre de racines, toutes concrètes et imitatives. Au siècle précédent, les philologues que consulte Nodier se passionnaient pour le langage primitif, comme certaine famille d'esprit prenait la défense des sauvages contre les civilisés. Court de Gebelin apportait dans ses études les mêmes tendances que Rousseau et Diderot dans leurs rêveries ou leurs pamphlets. Lorsque Nodier écrit son dictionnaire, il unit dans son admiration la curiosité exotique pour les pays neufs d'un Bernardin ou d'un Chateaubriand avec l'illusion des celtisants. La littérature d'imagination est alors exactement parallèle à celle d'érudition. Nodier qui, dans les *Proscrits* et le *Peintre de Salzbourg* enviait aux orientaux la vie du désert, à Job sa résignation à la solitude, garde ces mêmes traits de sensibilité dans un ouvrage de philologie.

Nodier d'ailleurs ne renie pas les influences romanesques qui le soutiennent dans son œuvre de savant. Il développe un chapitre du *Génie du Christianisme*, comme il l'avoue lui-même en le citant.

« On peut remarquer, avait dit Chateaubriand (1) que la première voyelle de l'alphabet se trouve dans presque tous les mots qui peignent les scènes de la campagne, comme dans *charme, vaches, cheval, vallée, pâturage*, etc... La lettre *a* ayant été découverte la première, comme étant la première émission naturelle de la voix, les hommes, alors pasteurs, l'ont employée dans tous les mots qui composaient le simple dictionnaire de leur vie... Le son de l'*a* convient au calme d'un cœur champêtre et à la paix des tableaux rustiques... La nature fait entendre

(1) *Dictionnaire des onomatopées*, p. XXIX.

cette lettre rurale dans ses bruits et une oreille attentive peut la reconnaître diversement accentuée, dans les murmures de certains ombrages, comme dans celui du tremble et du lierre, dans la première voix ou la finale du bêlement des troupeaux, et la nuit dans les aboiements du chien rustique ».

Quel élément d'information l'étude de l'onomatopée apportait-elle au juste sur le langage primitif ? Pour Nodier les langues n'ont pas suivi dans leur formation d'autre mode que cette figure (p. x). Elle sert dès l'abord à faire passer une *sensation* dans l'esprit des autres. (p. xi). L'analyse des éléments abstraits dans le langage sera entravée par la difficulté de retrouver les rapports des choses sensibles aux intellectuelles, tandis que la partie relative aux seules sensations s'expliquera d'elle-même. La nature se nomme (p. xiii). On peut, par sa méthode remonter « aux racines naturelles, seule et véritable source de tout idiome ». (p. xiv) L'influence des climats qui est la première à noter lorsqu'on examine les modifications des sons permet à Nodier de donner des langues les plus connues une définition toute concrète et du même coup poétique.

« Dans le vocabulaire des pays chauds, croit-il avoir observé, tous les mots sont vocaux et fluides. Le grec a une emphase majestueuse, comme le bruit des flots du Pénée. L'italien roule dans ses syllabes sonores le murmure des cascatelles et le frémissement des oliviers. Dans celui des pays froids, tous les mots sont rudes et consonnants ; leurs sons retentissants et heurtés rappellent la rumeur des torrents, le cri des sapins que l'orage courbe et le fracas des rocs qui s'écroulent ». (p. xv)

Les remarques groupées dans ce couplet de bravoure seraient des plus contestables si l'on envisageait principalement les langues scandinaves par exemple, mais elles témoignent du souci qu'a Nodier de replacer le langage dans son cadre naturel : il émet des hypothèses sur « le langage de l'homme primitif ». (p. xvi) Il considère après certains philosophes « les sons simples ou vocaux comme la première langue de l'homme » il cherche, dans les étapes parcourues par le langage des enfants, une image de ce que furent celles de l'humanité. (p. xvii-xxi) Les poésies primitives, « la conversation d'un homme ingénieux et simple », le langage des enfants et celui des femmes usent des comparaisons entre leurs sensations pour *représenter* ce qu'ils éprouvent présentement « Veut-on s'assurer, reprend Nodier (après plusieurs pages de signes empruntés à de Brosses, p. xxvii) de l'affinité de la langue puérile et de la langue primitive dans leurs progrès ? Que l'on compare les vocabulaires recueillis par les voyageurs et les missionnaires chez les peuples civilisés, on verra que presque tous leurs mots sont composés de voyelles et de consonnes des premières touches ».

Est-ce par simple souci historique que Nodier cherche à retrouver ce que put être le langage de l'homme primitif ? (1). A cette découverte possible, il ajoute une double utilité : il veut fournir au poète un moyen d'enrichissement verbal ; il est disposé à croire qu'on peut remédier au malheur de la Tour de Babel et forger de nouveau une langue universelle. Ainsi selon ses termes :

1° — « L'onomatopée est d'un grand secours aux poètes, puisqu'elle est comme l'âme de l'harmonie pittoresque de la poésie imitative ». (p. XXXI — suivent des exemples empruntés à Virgile, Boileau et Racine).

2° — « Mon premier projet, dit-il (p. XXXVI) était de recueillir les onomatopées de tous les peuples, et de faire ainsi une espèce de lexicon polyglotte de tous les sons naturels qui restent dans les langues, de manière à remonter, en quelque sorte, à une langue commune et primitive, indépendante des conventions particulières et universellement intelligible ».

Enfin, il attaque l'autorité de Voltaire et celle d'une académie qui prétendrait « arrêter irrévocablement les limites d'une langue et marquer le point où il devient impossible de rien ajouter à ses richesses ».

Voilà donc incluses, dans la préface d'une étude sur la formation du vocabulaire, les trois principales idées de Nodier, en littérature comme en philologie. L'autorité ultra-classique de Voltaire et la tradition académique fondée sur l'imitation antique et non sur les traits nationaux sont néfastes. La poésie vit d'imitation, elle puise son inspiration dans les révélations célestes ou dans les instincts et les légendes populaires — les idiomes ayant une commune origine, l'imitation des bruits, il est possible de reconstruire une langue universelle.

C'est ce dernier projet que Nodier reprend au cours de son séjour chez Croft. Il signe le premier février 1810 une étude le concernant. Il l'a intitulée, d'après de Brosses : l'*Archéologue ou système universel et raisonné des langues. Prolégomènes.*

Il rappelle la recherche d'éléments primitifs constituée par son *Dictionnaire des Onomatopées*, et montre l'avantage que l'on peut tirer de la découverte des radicaux invariables en tous pays. « Le complément de la civilisation sera l'universalité des institutions sociales et des signes employés dans le langage ». S'appuyant sur les propositions de Bacon, Leibnitz et Condillac, il veut tenter l'établissement d'une langue universelle, d'une manière d'algèbre sociale, comme Wilkins en a esquissé le plan.

Le plus grand obstacle est dans la classification alphabétique. Il faut tout d'abord un autre classement.

(1) Dans la seconde édition du *Dictionnaire*, (1828) Nodier ajoute sur ce point l'autorité de Buffon (p. 34) « Buffon a dit admirablement quelque part, que le véritable nom des animaux était celui qui leur avait été imposé par le *sauvage*, en quoi il s'est rencontré avec la *Genèse*. »

« Un alphabet philosophique doit présenter, dans la distribution des signes dont il est composé, une espèce d'histoire implicite des phénomènes de la parole. c'est à dire que les signes doivent y être placés selon l'ordre de leur mécanisme et la simplicité de leur artifices, à commencer par la gamme des lettres vocales et à finir par les consonnances de l'émission la plus difficile ».

On se servira de ces commodités pour refaire le *Dictionnaire des Onomatopées*, poussé plus loin dans l'analyse et embrassant de plus nombreux éléments de complication. Il s'appellera *Dictionnaire universel et comparé des sons radicaux de langage*. Là seront « consignés les fastes de toutes les langues mortes et vivantes, toutes les langues à naître viendront y puiser leur éléments et leur doctrine, jusqu'à ce qu'elles se comfondent dans l'idiome unique et fier d'une immense nation qui comptera parmi ses provinces les plus grand royaumes de notre âge. »

Ce projet peut paraître bien vaste pour la jeune science de Nodier, mais il a des devanciers :

« Le président de Brosses s'est utilement occupé des moyens d'exécution de ce dictionnaire, auquel il avait donné le titre d'*Archéologue*... L'imagination exaltée, mais peu judicieuse, de Le Brigant, avait embrassé dans ses plans sans bornes une conception assez analogue. Elle ne fut étrangère ni à la vaste, mais diffuse érudition de Court de Gebelin, ni à l'enthousiasme philanthropique de Rousseau et de Bailly. David de Saint-Georges, leur élève et leur héritier, avait repris cette grande entreprise sur des bases plus simples et plus exactement philosophiques ».

C'est son œuvre que Nodier va utiliser et corriger d'après les rectifications apportées par Volney, membre de l'Académie celtique, au système du docteur Pallas.

Ainsi, avec David de Saint-Georges comme dernier intermédiaire, Nodier, dans les études précises du *Dictionnaire des Onomatopées*, puis, deux ans après, dans l'*Archéologue* (1) se montre l'héritier de la foi philologique des celtisants du XVIII^{eme} siècle. Sa curiosité pour le primitif ne disparaîtra pas, mais il pensera la satisfaire par l'histoire et la littérature du Moyen-Age. Des projets si grandioses épuiseront son enthousiasme, et il ne verra plus tard dans le *Dictionnaire des Onomatopées* qu'un livre de bon conseil pour les poètes, au même titre que ses *Voyages pittoresques*. (2)

(1) Le 13 juin 1810, Nodier lut à l'Académie d'Amiens une étude sur l'*Imitation dans les langues* où il résumait pour la dernière fois ses idées sur les onomatopées. On en trouvera l'essentiel dans l'étude de Tivier sur *Nodier à Amiens*. (Mém. Acad. Amiens, 1899, p. 117-120)

(2) Il faut noter que le point de départ des travaux de l'*Académie celtique* est 1805. Nodier ne s'y est donc intéressé que tout à l'origine. — Cf. Tourneur, *Esquisse d'une histoire des études celtiques*. (Liège, 1905) p. 199 sqq.

III

D'assez bonne heure, Nodier eût un certain goût pour les pastiches et les parodies. Le fragment d'une pièce sur *Atala* que nous avons reproduit en est une première preuve. Le *Dernier chapitre de mon roman*, où Nodier semble prétendre, comme il l'avait fait dans son *Moi-Même*, donner une suite aux « platitudes littéraires du XVIII^eme^ siècle » révèle la permanence de ce goût qui sera attesté encore par *Smarra*, puis par *Lucrèce et Jeannette*.

Ayant à l'origine, présenté *Smarra* avec les procédés habituels des supercheries littéraires, il insistait dans sa seconde préface sur l'effort patient avec lequel il avait cherché à pasticher les anciens ou les classiques, tout au moins à utiliser les tournures les plus particulières de leur style. « Je m'exerçai intrépidement, disait-il, en expliquant lui-même sa tentative, (1) à traduire et à retraduire tout les phrases presque intraduisibles des classiques qui se rapportaient à mon plan, à les fondre, à les malléer, à les assouplir à la forme du premier auteur, comme je l'avais appris de Klopstock. »

Il considérait donc *Smarra* comme une étude qui pouvait n'être pas « inutile pour les grammairiens un peu philologues. » (p. 15) On pouvait, à l'examen, se rendre compte qu'il avait cherché à « y puiser toutes les formes de la phraséologie française, en luttant de toute sa puissance d'écolier contre les difficultés de la construction grecque et latine. » Son ouvrage était donc, en résumé, « un centon, un pastiche des classiques, le plus mauvais *volumen* de l'école d'Alexandrie échappé à l'incendie de la bibliothèque des Ptolémées. » (p. 16) (2)

C'est à cause de ce goût pour les pastiches, qu'il admirera toujours, d'une façon unique et un peu surprenante, Meusnier de Querlon, parmi les romanciers du XVIII^eme^ siècle. Il voyait, en effet, dans les *Soupers de Daphné* un excellent pastiche écrit en marge du *Banquet* ou plutôt du *Satyricon*. Un détail significatif, c'est que Nodier admirait beaucoup moins le *Satyricon* que son pastiche. (3)

Cette persistance dans la curiosité pour ces à-côtés de la littérature explique, qu'en 1812, il ait consacré un volume aux *Questions de la littérature légale* et au plagiat, œuvre qui était considérée par

(1) Œuvres, Ed. Renduel, III, p. 14.

(2) Il parle encore, un peu plus loin, (p. 18) « des figures de construction si laborieusement, et quelquefois si artistement calquées » qui font le mérite de *Smarra*, travail verbal, œuvre d'un écolier attentif. »

(3) Le chapitre XI des *Questions de Littérature légale* (*des Pastiches*) parle très favorablemenr de ce dernier.

Sainte-Beuve comme la plus personnelle parmi les études philologiques échappées à la plume de Nodier.

L'occasion qui fit naître cet ouvrage est dans une accusation de *Plagiat* portée contre Etienne à propos de sa comédie des *Deux Gendres*. Nodier connaissait Etienne. Le scandale provoqué contre cet écrivain ne lui fut donc pas indifférent. Il faut même considérer en partie que ce livre publié sous le pseudonyme de E. de N. fut un plaidoyer qui devait aller au cœur de l'accusé. (1) La preuve en est dans le fait que Nodier entrait peu après à la rédaction des *Débats*, grâce à Etienne.

L'opportunisme, cette fois, l'avait bien servi. Ce livre, il l'a remarqué lui-même, (2) attira sur lui une « espèce d'attention. » Il lui avait permis ainsi d'appliquer à un sujet sérieux son genre de talent fantaisiste.

Sainte-Beuve est d'avis que cet ouvrage représente « à merveille le genre de mérite et de piquant qui recommande tout ce côté considérable des travaux de Nodier ». Cependant, il ne va pas très profond dans l'interprétation de ce livre bizarre et se contente un peu trop de défendre l'originalité de Nodier contre Croft, qui se prétendait dépouillé. Mais voici d'abord l'appréciation de Sainte-Beuve :

« Dans ses *Onomatopées*, écrit l'auteur des *Causeries* (3) dans sa *Linguistique*, dans ses *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*... on le retrouve le même de manière et de méthode, si méthode il y a, d'érudition courante, rompue, variée, excessive. Ne lui demandez pas une discussion suivie et rigoureuse, armée de précautions, appuyée aux lignes établies de l'histoire, aux grands résultats acquis et aux jugements généraux de la littérature. Il s'échappe à tout moment par la *tangente*, il ne vise qu'à des points spéciaux, à des trouvailles imprévues, à des raretés d'exception où il se porte tout entier et où son scepticisme déguisé agite l'hyperbole... Son livre des *Questions légales*, par exemple, c'est proprement un *Quatre- mendiants* de la littérature ; on passe des heures musardes à y grappiller sans besoin, à y ronger avec délices. Il a poussé en ce sens le Bayle et le Montaigne à leurs extrêmes conséquences ; ce ne sont plus que miettes friandes ».

Le critique a bien souligné les qualités que Nodier déploie. Mais il convient tout d'abord d'insister sur la particularité qu'il apporte dans les questions qu'il prétend résoudre. S'agit-il d'un grand nom français, d'un classique incontesté, d'un de nos écrivains du XVII^eme^ ou du XVIII^eme^ siècle accusé de plagiat, ou même injustement laissé en paix, Nodier lancera l'accusation ou l'anathème — et c'est là

(1) Nodier fait allusion à cet incident. Cf. *Plagiat*, 2^eme^ édit.

(2) Lettre de 1812 à Jean de Bry, dans Boyer de Sainte-Suzanne. *Notes d'un curieux*.

(3) *Portraits littéraires*, I, 468.

qu'apparaîtra « l'hyperbole » que notait Sainte-Beuve. Se présente-t-il par contre une occasion de tirer de l'ombre un écrivain méconnu, une des figures curieuses de notre histoire littéraire d'avant les âges classiques, il montre un zèle presque tendre.

Ainsi malgré son admiration ordinaire pour Montaigne, il commence par lui sa liste des grands emprunteurs (p. 2) Corneille comparaît bientôt à son tour (p. 3) Voltaire, Delille, l'Académie, la Rochefoucauld, Buffon, sont ses principales victimes. (pp. 21, 22, 30, 33, 41, 61). Les réhabilitations qu'il esquisse sont celles de Cyrano de Bergerac (p. 9) qu'il reprendra brillamment dans une étude spéciale, celle de Comines, (p. 18) — d'Amyot, (p. 26), de Dolet (p. 39), de Bonaventure des Periers (p. 71) d'Ossian, (p. 77) et celles plus caractéristiques encore de Chatterton et de Grainville (p. 77). Ce livre est un peu comme celui pour lequel Monselet trouvera un titre heureux, la galerie des *Oubliés et Dédaignés.*

Voilà pour les individualités. Du même ouvrage se dégage aussi une théorie du style et de l'inspiration. Il faut dire que Nodier fait toujours grâce à un auteur et même à un plagiaire lorsqu'il a pour lui la splendeur ou le charme du style. S'il laisse voir tout naturellement son admiration pour son cher Amyot, il s'incline devant Voltaire qui est sa bête noire lorsqu'il s'agit de la langue (p. 30). Sa sévérité pour Dancourt ne l'empêche pas de reconnaître en lui un bon artisan littéraire (p. 62).

Dans son premier chapître, Nodier construit une théorie de l'*Imitation* qui est l'amorce de ce qu'il développera vigoureusement en 1830 dans ses *Remarques sur le style des chroniques.* Le point de vue de la légitimité et celui de l'esthétique se répondent : dérober les contemporains ou les prédécesseurs immédiats, c'est le larcin le plus grave, (p. 4) comme c'est le risque le plus sûr de ne rien faire qui vaille. Lorsque l'imitation a un caractère d'adaptation exotique, elle enrichit le patrimoine national et peut être admise. « On ne considère que comme *imitation*, remarque Nodier (p. 2) l'emprunt qu'un auteur fait à une langue vivante, étrangère à la sienne. On a mis sur notre scène, sans être accusé de plagiat, de fort beaux passages d'Alfieri et de Shakespeare, et les philosophes du siècle dernier doivent la plupart de leurs raisonnements à certains auteurs anglais ». Cela n'empêche pas Nodier d'être, à part soi, plus sévère pour Corneille « copieur » de Caldéron, que pour les adaptateurs français de Shakespeare, pourtant médiocres écrivains. Il conclut ainsi sur cette question de l'imitation exotique : « Aucune langue ne peut condamner l'écrivain à qui elle a l'obligation d'être journellement enrichie de toutes les conquêtes qu'il lui plaît de faire sur les autres... c'est pourquoi le cavalier Marin ne faisait pas difficulté de dire que prendre sur ceux

de sa nation, c'était larcin, mais que prendre sur les étrangers, c'était conquête ». (p. 6) Voilà en somme une apologie de la Martelière et un plaidoyer *pro domo* par l'auteur de *Jean Sbogar*, imitateur de Zschokke.

Il fait longuement le procès de l'imitation de l'antique, et c'est là une coutume essentiellement romantique.

Dans ses *Cinq jours à Clermont*, Chateaubriand approuvait fort l'idée du P. Hardouin considérant comme l'ouvrage des moines de notre Moyen Age une bonne part des chefs d'œuvres antiques. Nodier exprime la même idée qui permet d'affirmer violemment son point de vue :

« Je n'ai pas caché, dit-il (p. 62) que je pensais qu'un assez grand nombre d'écrits anciens avaient été publiés sous des noms modernes à la renaissance des lettres, et je suis aussi disposé à croire que beaucoup d'auteurs modernes ont mis, vers le même temps, leurs productions sous des noms anciens et célèbres. Il serait ridicule sans doute de porter le scepticisme en ce genre au même point que le père Hardouin ... mais, si mon hypothèse ne peut se démontrer pour aucun ouvrage de l'antiquité en particulier, je ne l'en crois pas moins fondée en probabilité (1).

A côté de ces vues critiques, il y a des notions plus positives sur les sources de l'inspiration dans les œuvres littéraires. Les deux chapîtres successifs (XI et XII) sur *Les pastiches* et sur les *Ecoles en littérature* sont comme le centre de l'ouvrage. On y trouve deux aspects éternels du travail littéraire : l'imitation servile ou pastiche et l'œuvre du génie.

Un ouvrage supérieur rend impossible une imitation valable. « Les ouvrages excellents sont ceux qui se prêtent le moins à l'art du pastiche ». (p. 95). « Je doute qu'on ait jamais fait de bons pastiches » (des grands hommes). En un mot, la réciprocité n'existe pas entre les forts et les faibles. Le génie a tous les droits. La médiocrité demeure impuissante même avec l'aide que fournit la constitution des « écoles en littérature ». Le plagiat d'un bon écrivain sur un mauvais est licite parce que la société en « retire l'avantage de jouir de quelques beautés qui resteraient ensevelies dans un auteur inconnu, si le talent d'un grand homme n'avait daigné s'en parer ». (p. 7) (2)

Lorsque Nodier cherche la définition du génie, de l'excellence du

(1) Nodier dit d'ailleurs catégoriquement (p. 103) « La décadence de la littérature ancienne en se mariant avec l'origine des littératures modernes, les avait infestées, par exemple, de la plupart des défauts qui l'accompagnèrent. Ainsi Corneille emprunta son goût pour l'antithèse, du vieil espagnol Lucain et du moderne espagnol Caldéron. »

(2) Nodier considère l'originalité comme très rare : « Il ne faudrait pas trois cents lignes spécieuses et entièrement neuves, pour détrôner tous les génies de tous les siècles. »

style, du souffle créateur, il les trouve dans un élément *primitif*. « Ce qui fait le charme du style, c'est la fraîcheur, la nouveauté, l'originalité des images ; c'est cette fleur d'imagination que le temps fane si vite... A l'origine d'une langue ou d'une poésie... toutes les idées sont vives, brillantes, animées... Au contraire de beaucoup d'institutions humaines... celles-ci se dégradent en approchant de leur fin ». (p. 101) Nodier passe en revue les vaines tentatives que font les écrivains des âges intermédiaires, comme le fut par excellence le XVIII^e^ siècle. Bossuet du moins avait fait quelques créations heureuses, grâce à « l'étude des livres primitifs » (p. 109). Le style descriptif qui n'est pas encore passé de mode est au contraire l'exemple d'un « servile mécanisme » (p. 110). Recherchant les rapports permanents qui existent entre le talent et le tempérament, Nodier remarque encore que les « talents distingués sont accompagnés de je ne sais quoi de naïf et d'original ». (p. 113).

On se trompe entièrement quand on croit que les écoles littéraires peuvent favoriser ou même voir éclore avec fréquence des talents de grand prix. « Les maîtres de la littérature ont un *style*, les écoles ont une *manière* », (p. 115) et ces deux valeurs n'ont pas de commune mesure.

Il est à croire que Sainte-Beuve n'a pas voulu indiquer l'intérêt historique de cet ouvrage. Il est facile, comme on le voit, d'y découvrir un plaidoyer pour le primitif et une vive critique de l'imitation prônée par les mainteneurs du goût classique.

Cette fois, Nodier ne s'occupe plus d'étymologies celtiques ou autres comme en 1808 et 1810, mais il généralise son goût du primitif. Il convient que cette source de création puisse se faire jour à tout instant dans la littérature, hors des obstacles des écoles et doctrines classiques. Voilà pour le fond. Quant à l'ordonnance, l'influence de Croft y est indiscutable. C'est lui qui a communiqué à Nodier cette passion pour les menus faits de la littérature. C'est l'esprit de Sterne appliqué à la philologie.

IV

Weiss estimait que Nodier avait perdu beaucoup de temps à éditer les œuvres des autres, alors qu'il était si digne d'en créer lui-même. De fait, la part de la besogne de librairie est considérable dans les nombreuses publications qu'ornent une préface ou des notes de sa plume. Après le *Dernier homme*, en 1811, il donne de 1817 à 1843 des préfaces pour les *Œuvres de Gilbert* (1817), les *Fables* de La Fontaine (1818), l'*Histoire des Révolutions de Portugal*, de Vertot, et les *Œuvres* de Racine (1819) pour les *Œuvres* de Millevoye, les *Mille et une nuits*, de Galland, et les

Œuvres de Byron (1822) ; la *Satyre Ménippée* et le *Temple de Gnide* (1824) la *Bibliothèque dramatique* de la librairie Dabo (1824-26), les *Petits classiques* de l'éditeur Delangle (1825-26), les *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, de Lacurne de Sainte-Palaye (1826), les *Œuvres* de Molière, les *Poésies inédites* de Clotilde de Surville, la *Lune de Miel* de Tobin (1827) diverses éditions de *Gil Blas*, Florian, de Pixérécourt, de la *Bibliothèque bleue*, de Quevedo, etc...

De tout cela, il n'y a guère que son édition de la Fontaine qui l'ait retenu longtemps. L'étude qu'il en fait lui est inspirée par son goût pour les conteurs d'esprit gaulois. Il se plaît, dans son introduction, au demeurant peu originale, à rapprocher La Fontaine de Montaigne, de Rabelais, d'Amyot, de Régnier. C'est qu'il voit en lui un continuateur de l'esprit frondeur et pittoresque du XVI^e^ siècle. Cette même prédilection pour les vieux conteurs lui donne la patience nécessaire à l'établissement d'une édition de la *Satyre Ménippée*. Il projette un commentaire de Rabelais qu'il annonce dès 1810 et qu'il songe parfois à entreprendre si des loisirs survenaient.

Au goût pour le XVI^e^ siècle qui domine cet ordre de travaux, il faut ajouter la prédilection pour les auteurs de second plan dont la connaissance est d'un mérite moins banal que celle des œuvres célèbres.

Le *Voyage de Chapelle* donne aussi une idée exacte de ce que de telles lectures laissent à l'esprit. Il en dit dans sa préface :

« Rien ne met mieux à découvert les changements qui s'opèrent dans l'esprit des peuples et le développement de nouveaux besoins moraux et littéraires dans les nouvelles générations, que l'impression que nous éprouvons aujourd'hui à la lecture du charmant *Voyage de Chapelle et de Bachaumont*. Nous concevons à peine que deux hommes d'une organisation parfaite, d'une éducation très cultivée, et qui, s'il faut en juger par leurs passions, ne manquaient ni de sensibilité ni d'enthousiasme, courent jusqu'aux limites de la France, sur le plus grand rayon de Paris, sans y remarquer autre chose que les perdreaux de Jonzac et les ortolans de Fontrailles... Cette manière de voir les choses n'est pas celle de notre temps qui ne vaut peut-être pas mieux. Il s'est mêlé quelque chose de grave et de religieux dans le jugement que nous portons des objets plus ou moins sérieux de nos recherches et même de nos distractions ».

Chez un d'Aceilly, qu'il tire de l'oubli, en le plaçant dans la même collection, il a été séduit par une bonhomie malicieuse qui fait songer à la sienne et donne bien du charme aux méchants quatrains. Il suffira d'en lire au hasard deux ou trois pour s'expliquer le choix de Nodier :

Quand chacun parle de Lanssay
Et que je garde le silence,
L'on a tort si l'on s'en offense
J'en dis tout le bien que j'en sais. (p. XXIV).

Ou encore ceci, dirigé contre sa servante :

> Quand ma servante est au marché,
> Pour avoir à bon compte elle prend de la peine,
> Mais que m'importe qu'elle en prenne,
> Quand elle est au logis, rien n'est à bon marché. (p. LXXX)

Nodier a donné des préfaces pour d'autres auteurs de même intérêt, mais de plus on trouverait, en feuilletant ses articles de bibliophilie, ou les catalogues de sa bibliothèque, l'indication de bien d'autres ouvrages plus charmants que connus. C'est un renseignement de valeur pour l'histoire des réputations littéraires et pour la connaissance des petits auteurs qui sont si précieux pour déterminer le ton d'une époque. C'est là un avantage que Nodier a eu en commun avec Sainte-Beuve. Et il arrive souvent qu'un érudit lisant les pages réparatrices de ces critiques avertis, y trouve l'occasion de faire reparaître au jour une œuvre méconnue.

V

Parmi les protestations contre les obstacles à l'invention littéraire formulées par Nodier, celles qui visent l'Académie sont les plus nombreuses. Ce que Nodier critiqua en tout temps dans l'Académie, lorsqu'il lui advint d'en parler, ce fut sa prétention de régenter la production littéraire et le mauvais succès de son entreprise lexicographique.

Pour la première fois dans ses *Questions de littérature légale*, en 1812, il faisait entre le *Dictionnaire* de l'Académie et celui de Furetière un parallèle tout à l'avantage de ce dernier. Dans la discussion de priorité qui s'éleva entre cette assemblée et l'érudit, on put voir s'affronter « le monopole et le savoir ». Ces termes mêmes trahissent le dessein de révolte de Nodier, qui croyait voir là un fait d'oppression. « L'ouvrage de l'illustre Compagnie n'est pas même parvenu à prendre une place parmi les dictionnaires recommandables, tandis que celui de l'industrieux et patient abbé de Chalivoy sera toujours considéré comme un des précieux monuments de notre langue. »

Capable, comme on le sait, ainsi qu'un Théophile Gautier, de se plonger dans la lecture d'un dictionnaire et d'éprouver ce faisant, des émotions littéraires assez vives, il reprochait à celui de l'Académie « je ne sais quelle mollesse et quelle incertitude qui déconcerte et qui rebute l'attention ». Persuadé sans doute, avec La Bruyère qu'aucun bon ouvrage ne sortit jamais d'une collaboration, il s'étonnait que l'entreprise même eût pu en être conçue. « L'idée de

faire écrire un Dictionnaire par une commission est, par exemple, une des bonnes aberrations de notre sage époque. » Il souhaite que l'Académie se dessaisisse de son travail en faveur d'un bon érudit.

Les articles du *Journal des Débats* que Barginet rassembla en 1820, renferment de temps à autre quelque attaque contre l'ouvrage de l'Académie. A propos de la publication d'un certain Gattel, Nodier écrit (1) : M. Gattel a fait, à lui seul, un dictionnaire qui est tout aussi mauvais que celui de l'Académie. » Ou ailleurs, à propos de celui de Boiste : (2) « Notre dictionnaire de l'Académie française, disait-il après avoir loué ceux de Johnson et d'Adelung, ne peut être comparé en aucune manière à ces excellents ouvrages et quand elle sera parvenue à *l'enrichir* de tous les néologismes du barreau et de la tribune, quand elle y aura recousu tous les lambeaux du vocabulaire de la révolution, quand elle y aura surtout appliqué la prétendue orthographe de Voltaire et d'autres innovations de cette force, on peut juger de ce qu'il adviendra. »

A plusieurs reprises encore, il devait prendre la défense du langage populaire contre la langue savante.

Bref, son opinion sur le rôle accessoire des académies en matière de vocabulaire est résumée ainsi à propos de la langue des troubadours. (3) Même isolées de toute civilisation, les plus médiocres générations se formeront un langage. « Et cette langue qu'elles auront créée sans le savoir et qui aura sa grammaire, sa poésie et son génie, comme toutes les langues, jamais toutes les académies de la terre ne lui donneront de cours chez un peuple, parce que les langues ne se font ni ne se prescrivent : elles se perçoivent et se communiquent. »

C'est ensuite en 1829 et 1830, qu'il attaque de nouveau le rôle de l'Académie. L'autorité des auteurs renommés, et non celle des dictionnaires, doit accréditer les mots dans notre langue. La manie du néologisme est dangereuse, mais il ne faut pas repousser les expressions vives et caractéristiques lorsqu'elles sont un présent du « génie ». « Il n'appartient à personne d'arrêter irrévocablement les limites d'une langue, et de marquer le point où il devient impossible de rien ajouter à ses richesses. »

Dans les *Recherches sur le style et particulièrement sur celui des Chroniques* (1830) il décrit la langue française comme un être vivant, sujet à naître, vieillir et mourir. (p. 2-10)

Le dépérissement de la société et la décadence de la langue vont de pair. Or, les dictionnaires et les académies produisent la mort

(1) *Mélanges de littérature*, I, 12.
(2) Op. cit. I, p. 139, 167, 172, 188, 354.
(3) *Mélanges de littérature*, II, p. 277.

d'une langue et d'une littérature. Les voilà déclarés malfaiteurs publics et danger national.

« La destinée d'une nation est tracée dans son langage. Tant vaut la parole, tant vaut le pays. Aux langues fixes la servitude, aux langues vivaces et conquérantes l'avenir... Les dictionnaires convertis en loi sont le codicille des littératures. Interdire de nouvelles formes à la pensée c'est comme interdire la souplesse et la vie à un corps animé. D'une part, voici la *Crusca*, voici l'Académie, la sotte grammaire, la critique puérile, la médiocrité routinière, voici le néant ; de l'autre, voici la gangrène, voici le sphacèle, voici la dissolution. Voici la mort ».

Là-dessus, Nodier résume l'histoire bien sombre de notre littérature, arrêtée dans son développement par l'action de l'Académie que vinrent aggraver l'affèterie et la faiblesse du XVIII^eme^ siècle. Nodier traiterait presque Richelieu en ennemi personnel. Depuis sa malfaisante initiative, notre langue et notre littérature dépérissent. Il est temps qu'une ère de libéralisme et de création secoue ce joug et répare le mal qui a été fait.

« Notre langue est très jeune encore. On ne s'en douterait pas. Il y a mille ans entre Homère et Plutarque. Il y en a plus de quatre cents entre Ennius et Quintilien. Il n'y a pas dix ans entre Malherbe et la *Critique du Cid*. C'est en 1656 que Pascal écrivait le premier d'excellente prose française dans ses admirables *Provinciales*. On l'a dit et redit. Trente-huit ans après, la prose, les vers et la langue étaient fixés en deux volumes in-folio avec privilège du roi. On a promis les siècles à cette langue et elle a grandi comme une génération. On lui a dit : « Vous en savez assez pour votre âge, trop peut-être. Vous parlez d'idées nouvelles ? Toutes les idées sont dans nos livres. Vous cherchez des mots pour les rendre ? Tous les mots sont dans notre dictionnaire. Evitez le vieux langage, il est barbare. Criez anathème sur le nouveau, il est sacrilège. Les anciens obéissaient à l'usage. Bon pour les anciens. Ils n'avaient point d'académies. Obéissez à l'Académie. Hardiesse est témérité ; liberté, c'est licence ; originalité, c'est délire. Imitez, imitez, toujours. Copiez, copiez encore et quand tout sera copié, copiez les copistes. Surtout, ne vous avisez pas de sentir, de concevoir, d'inventer, tout ce qui pourrait s'inventer, on l'a inventé ; on l'a inventé jusqu'à nous. Depuis qu'il y a une Académie, on n'invente plus. Nous n'inventons rien et cependant, nous sommes l'Académie. » Mais qui a dit cela ? C'est La Mesnardière, c'est Bois-Robert, c'est Cotin, quelle pitié ! ».

Une dernière fois, en 1834, Nodier demandait l'autonomie de la langue à l'égard des Académies. (1)

« Beaumarchais et Diderot, écrit-il, n'appartenaient pas plus à l'Académie que Jean-Jacques Rousseau, le législateur mal compris de cette régénération vaine et confuse ; et si les révélations hardies du philosophe n'avaient rien appris au cabinet des rois, la commission perpétuelle du Dictionnaire ne croyait pas

(1) Articles sur la littérature de la Révolution parus dans la *Revue de Paris*, reproduits dans *Souvenirs de la Révolution* (cf. Ed. Charpentier, I. p. 268)

avoir gagné un mot aux brûlantes compositions de l'enthousiaste et aux saillies éblouissantes du bouffon. La députation de l'Académie aux tribunes politiques est assez curieuse. (Bailly, Target et Condorcet qui la représentaient ne purent acquérir, par leur parole du moins, aucune influence) C'est qu'une Académie était un corps essentiellement *en dehors* du mouvement du langage et du mouvement du pays, une institution que l'on aurait crue fondée par une habile prévision de Richelieu, pour *immobiliser* l'esprit humain, pour pétrifier la parole, et qui représentait notre état littéraire précisément comme la cour représentait notre état social. » (1)

Même entré dans cette savante compagnie où il allait donner des soins assidus à la rédaction du dictionnaire, il renouvelait ses attaques. *Le Bulletin du Bibliophile*, publiait en 1835, parmi ses suppléments, trois articles de Nodier sur le *Dictionnaire de l'Académie* à propos de sa sixième édition.

Le rôle de l'Académie devait se borner à « fixer et surtout à conserver la langue. » Il n'y a pas lieu pour elle de distinguer les termes gueux des termes nobles. Ce n'est pas dans les nomenclatures scientifiques que l'Académie devait trouver de nouveaux éléments d'onomastique, (1er art. p. 3-4) c'est dans la langue d'avant Malherbe (1er art. p. 4 — 3eme art. p.12)

L'œuvre de l'Académie était viciée définitivement par une faute originelle : avoir voulu ignorer le langage ingénu et charmant des auteurs de notre Moyen-Age et de notre XVIeme siècle. Lorsqu'on a commencé de rédiger en collaboration son dictionnaire, « il était établi en principe dans la littérature que la langue française datait de Malherbe. C'était une erreur sans doute, une erreur immense , mais une erreur avouée, classique, sacramentelle, qui a prévalu comme une loi. » (1er art. p. 4) Lorsque plus loin Nodier préconise ironiquement la rédaction d'un dictionnaire des « mots obscènes et grossiers que la pudeur des dictionnaires... a très convenablement repoussés », il veut dire simplement que l'Académie a mutilé la langue française en laissant à l'écart le vocabulaire dont s'enrichissent « Rabelais, *Eutrapel*, Bonaventure des Perriers, *Le Moyen de parvenir*, et vingt autres chefs-d'œuvre les plus exquis du XVIeme siècle. » (3eme art. p. 11)

Nodier mettait moins de réserve dans son romantisme de philo-

(1) Même dans son discours de réception à l'Académie (26 décembre 1833), Nodier avait eu assez d'habileté et de courage pour maintenir explicitement ces opinions :

« Arrivées à la suite des règles établies... elles furent préposées à la défense de la littérature et des règles comme une garde tutélaire. Protectrices vigilantes des acquisitions du passé, elles attendent de la seule postérité l'aveu solennel qui peut agrandir leur domaine. Elles ne récusent pas sans doute le jugement de l'avenir, mais elles ne le préviennent point. En présence du siècle qui fonde quelque chose peut-être, mais qui détruit pour fonder, elles n'ont d'obligation que de maintenir. »

logue qu'il n'en avait mis dans son émancipation de critique. Il attaquait les abus de pouvoir de l'Académie en fait de langage avec autant de ténacité qu'il avait fait pour l'antiquité classique. Les assauts principaux sont de 1812, et surtout de 1830 et 1835, mais même dans dans ses moments de timidité ou d'opportunisme, il a mis dans l'illustration du vocabulaire du XVI^eme^ siècle et de la langue populaire. plus d'énergie et de continuité que dans la défense de l'exotisme,

VI

Nodier ne se contentait pas de critiquer la lexicographie des académiciens. Il s'en prenait aussi à la médiocre production dont se contentaient les libraires de son temps. Dès 1812, dans les *Questions de littérature légale*, il prouve par de telles attaques , qu'il n'a pas abandonné la curiosité dont témoignaient le *Dictionnaire des Onomatopées* et l'*Archéologue*, mais il envisage la lexicographie d'une manière moins illuministe. Il n'y voit plus la clé d'une union internationale, simplement celle d'un bon instrument pour la poésie.

Les *marginalia* aux dictionnaires contemporains apparaissent par fragments dans les articles du *Journal des Débats* avant 1820, mais, si on laisse de côté diverses besognes de librairie, (1) c'est en 1828 qu'il réunit ses notes sous ce titre : *Examen critique des dictionnaires.*

La date de 1828 est celle où Nodier trouve un éditeur qui ose faire les frais de publication de l'*Examen* (2), mais certains signes nous permettent de faire remonter assez haut dans son passé l'élaboration de ces notules.

Dans la préface même de ce livre il fait remonter à ses années d'exil ses recherches de *puriste* (p. 9-13). Souvent chez les bons curés de campagne qui l'accueillirent à Arbois, Grozon, Saint-Cyr, Aumont, Colonne, Pupilïex, Toulouse, Villers-les-Bois, la Ferté, des discussions s'élevèrent à la veillée sur quelque terme discutable d'un sermon. Nodier y prenait part, et procédait aux vérifications dans les dictionnaires alors en usage de Restaut, Wailly, Nicod, dans ceux de Trévoux et de l'Académie :

« Je lisais attentivement, dit-il, ces dictionnaires que je regardais alors comme les archives authentiques de la langue ; je les comparais entre eux ; je me rendais

(1) Le *Dictionnaire de la langue écrite* dont il donne quelques pages en 1813 se rattache à l'*Archéologue*. Nodier ne semble guère qu'avoir prêté son nom à l'éditeur pour les dictionnaires de Trapany et de Verger (1826) de Boiste (6^eme^ édit. 1834) dont on trouvera la référence dans notre bibliographie.

(2) Son audace lui réussit, car l'année suivante il y avait lieu de donner une seconde édition.

compte, la plume à la main, de leurs étranges contradictions, de leurs omissions inexplicables, de leurs fausses et ridicules variantes d'orthographe, et je m'étonnais de plus en plus que les titres littéraires d'une nation qui n'est pas médiocrement ambitieuse dans ses prétentions de toute espèce eussent été plus négligés que ceux de l'argot. Quand mon mandat d'arrêt fut levé, mon volume était fait. »

Les comptes-rendus d'ouvrages classiques qu'il a donnés dans les *Débats*, entre 1815 et 1819 et qui sont recueillis dans les *Mélanges de littérature et de critique*, permettent de tenir pour vraie cette assertion. A propos d'un *Syllabaire classique* il demande pour le critique le droit d'aborder ces questions graves dans les colonnes d'un journal. Puis, dans deux articles sur le *Dictionnaire français de Gattel*, il introduit quelques pages de ses notes rectificatives (1) et il a déjà dans l'esprit le titre de son livre : « c'est réellement un livre très facile et très plaisant à faire que l'*Examen critique des Dictionnaires* ou les *Définitions des Définitions* » et il s'étonne dans les mêmes termes que plus tard de l'incurie des Français pour les archives d'un langage dont ils sont si fiers.

Lorsqu'il arrive au *Dictionnaire universel* de Boiste, l'un des plus usités alors, Nodier indique cette fois ses opinions d'ensemble et sa méthode. Il envie aux Italiens leur Dictionnaire de la *Crusca*, aux Anglais celui de Johnson, et aux Allemands celui d'Adelung, parce qu'il pense après Volney que « le premier livre d'une nation est le dictionnaire de sa langue » et que le dictionnaire de l'Académie ne peut être comparé à ces excellents ouvrages. Le tort de ce corps lettré est de faire entrer dans le livre qu'elle élabore les néologismes du barreau et de la tribune et le vocabulaire de la Révolution. Boiste, qui a mieux réussi, a tort cependant comme l'Académie, dans la manière dont il enrichit notre langue. Les erreurs que cite Nodier sont généralement relatives à l'histoire naturelle, la science dans laquelle il connaît le mieux la valeur et le sens des termes techniques. Il souffre à la lecture des mots péniblement forgés comme : mégalanthropogénésie, inconstitutionalité, transsubstantiationalité, il estime qu'on devrait laisser *admiromane* à Rétif, *inamusable* à Dorat, et *tonrelontonton* à Benserade. Il a lu sans doute depuis longtemps la *Néologie* de Mercier (2) et souhaite après lui qu'on se reporte plutôt à notre

(1) *Mél. de Litt.* I, p. 115, 121, 130, 133, 134, 139. Parlant d'un dictionnaire « Je le lisais la plume à le main, selon mon usage, dit-il, et je désire de tout mon cœur, que l'éditeur puisse tirer parti de mes apostilles ». Voici deux exemples de ces critiques ironiques (I 133-134) *Annoncer* v. a. « Les curés annoncent les fêtes, les comédiens leurs pièces, les ministres protestants leurs cérémonies ». Cette gradation ne me paraît pas orthodoxe. »

« *Chienner*, v. a. Faire des chiens. Il ne se dit que des chiennes. » On concevrait très difficilement qu'il pût se dire d'un autre animal » etc....

(2) Mercier. — *Néologie ou vocabulaire de mots nouveaux* (Paris, Maradan, 1801).

XVI^e siècle pour enfler la substance des dictionnaires. Bref, il conclut principalement sur la question des néologismes scientifiques dont il traitera de nouveau et plus longuement. « Il faut que M. Boiste se décide à sacrifier ses nomenclatures techniques ou bien qu'il se livre à un travail plus scrupuleux et plus approfondi pour les conduire au degré de perfection dont elles sont susceptibles... qu'il les collationne sur les traités spéciaux de chaque science, car dans la langue usuelle ce sont les gens de lettres qui font autorité, mais dans la langue scientifique ce sont les savants ». (1 p. 150) Nodier indique dès lors l'antinomie sur laquelle il insistera tant, de la science moderne et du bon langage.

Que si maintenant on suit Nodier dans le détail de son *Examen* on verra qu'il s'y soumet aux idées générales qui lui sont familières : hostilité déclarée à l'antique et au goût étroit du XVIII^eme siècle, défense du « naïf ». Nodier avait une véritable horreur pour les mots formés sur le grec, comme il l'a avoué maintes fois dans ses *Notions de linguistique* par exemple (1). Dans l'*Examen*, de telles sorties offensives sont fréquentes. Ainsi, à propos d'aimoscopie, qui n'a pas même le mérite d'être formé par analogie avec hémoptysie, il écrit (p. 28) : « C'est une chose extraordinaire que le nombre de mots tirés du grec qui ont été introduits dans notre langue par des gens qui ne savaient pas le grec. » D'autres traits sont décochés avec humeur contre *dipnosophiste* (p. 145) *Kyrie Eleison* (p. 244) *lycée* (252) qui lui paraît démontrer après tant d'autres inventions que nous avons « la manie d'emprunter aux langues qui n'existent plus des éléments de mots presque toujours fort étrangers à ce que nous avons l'intention de dire. » *Odopoies* lui paraît un des termes les plus ridiculement introduits dans le français par des lexicographes maladroits (p. 282) *clystère*, *pharmacien* et *apothicaire* lui apparaissent apparentés par leur peu d'agrément autant que par la signification (p. 310). Il se plaît à donner du *philosophe* une définition bien nationale, d'après Pascal (« celui dont la vie est naturelle et paisible »); sur *physiognomonie* et *physionomie* il fait d'assez longues dissertations, qui tendent à cette conclusion (p. 314) : « La multitude des inventions renouvelées des Grecs en tout point a surchargé (notre vocabulaire usuel) d'une foule de platitudes qui révoltent quiconque a reçu les premiers éléments de l'éducation classique. »

(1) *Notions de linguistique*, p. 185, « M. Morin a fait après Trippault un dictionnaire des mots français tirés du grec, en deux volumes in-8 qui en aurait six aujourd'hui... je le crois d'une grande utilité aux savants, aux montreurs de panoramas et aux artistes acrobates qui ne savent pas le grec. Mais à quoi est-il bon pour la langue française ? Dans l'excellent dictionnaire de M. Morin, qui contiendra 20.000 mots quand on voudra prendre la peine de ramasser tous ceux qui se font, il n'y a pas 200 mots français. »

Il n'admet guère les mots composés, surtout en poésie (chèvre-pied, p. 105).

Il demande le renvoi aux dictionnaires de leur pays d'origine, des mots comme *Steinbock* et *Steinkerque* (p. 577).

L'hébreu et le turc ont laissé des alluvions dont il demande la disparition (1).

Voilà donc tout un genre de richesses exotiques dont nous n'avons que faire dans la langue littéraire. Par ailleurs les innovations de Voltaire et des écrivains du XVIII^eme^ siècle ne sont généralement pas de son goût. Ainsi, à propos d'*inamusable* (p.227) il considère ses autorités, Dorat et Demoutier, comme « équivalentes à rien », *infime* (p. 250) proposé par Marmontel devrait s'appliquer surtout et presque uniquement à ses œuvres, *inhabilité*, écrit par La Harpe, ne lui fait guère honneur (p. 251) *inhonoré*, risqué par Raynal et Esménard, est banni avec ce considérant spirituel « la langue poétique par excellence est celle qui a le moins de mots contre une idée. » *Murmurateur*, de Louis Racine et *mutilateur* de Delille (p. 268). *tomer* de Mercier semblent mériter les moqueries qui les accompagnent. Contre Voltaire, Nodier avait amassé une dizaine de « cartes » (comme il disait de ce que nous appellerions aujourd'hui ses « fiches »). Il proteste surtout contre ses prétentions d'*orthographier patenté* et son incompétence philologique. « Il faut beaucoup se défier, dit-il, en résumé, (p. 215) des observations de Voltaire en grammaire, parce qu'il écrit presque toujours sous l'impression d'un caprice, et presque jamais sous celle du raisonnement : cela est infiniment plus joli, mais cela n'est pas si sûr ». En réalité, il en veut surtout à Voltaire de faire fi du vieux langage, et même de quelques-unes des plus heureuses trouvailles de Corneille. (2)

(1) *Assonah*, p. 48, « La bibliographie du Levant n'a rien à démêler avec notre langue ».
Abdalas, p. 18, « N'empiétons pas sur le domaine de l'Académie d'*Ispahan* ».
Abraxas, p. 19, Plusieurs noms d'où l'article arabe n'a pas été éliminé : *alchimie*, *alcoran*, *algazelle*, (p. 28-30).
Effendi p. 151, « Bon pour le dictionnaire turc ».

(2) Si Nodier condamne quelques expressions qu'il n'y avait pas lieu d'emprunter au patois, il demande à plusieurs reprises que le patois de Montmartre n'ait aucune priorité sur celui du Jura ou du Lyonnais. Il manifeste une grande curiosité pour nos idiomes régionaux et souhaite qu'on en établisse les lexiques (pp. 61, 78, 114, 135, 162, 192, 209, 216, 249, 303. « Je demande si le dictionnaire concordant des patois ne serait pas un des plus beaux monuments qu'on pût élever à la lexicologie. Je connais tel de ces singuliers idiomes qui fournirait à l'explorateur habile plus de curiosités et de richesses que cinquante de nos glossaires » 317, 332, 343, 378, 392, 408, 411. « Le Dictionnaire des provinces serait un ouvrage indispensable à la connaissance exacte des antiquités de la langue et des acceptions perdues. »
Déguise, employé comme neutre p. 134 de même pour *posséder*, p. 324.
Nodier relève *désanimer*, p.135.
Devoir, verbe employé avec ellipse (p. 139)

Corneille est en effet chronologiquement à la limite des écrivains dont Nodier ait voulu nous faire accepter les propositions d'accroissement verbal. Nodier relève les mots de Corneille que les lexicographes ont omis de mentionner et de proposer à l'usage des écrivains (*accortement*, *boue*, comme terme poétique). A propos de *déceptif* qu'il fait suivre de la mention « omis », (133) il défend Corneille contre Voltaire, ce qui est prendre parti littérairement en même temps que grammaticalement.

« *Déceptif* n'est pas bon, mais il est là, et ce passage de Médée est remarquable par le style, comme une très grande partie de cette tragédie si méprisée et que Voltaire paraît à peine avoir lue. Elle offre au moins cela de singulier qu'elle est comme le point de départ entre le genre classique et le genre romantique. »

Voilà comment Nodier élargit le débat, chaque fois qu'il peut, comme il dit, préparer une *induction*. Ici il termine en citant d'autres vers « où tout Shakespeare semble passer dans Corneille ».

Pourquoi Nodier loue-t-il Corneille ? Non pas seulement parce qu'il est le plus romantique des classiques, mais parce que sa langue est, avec celle de La Fontaine la plus proche des origines, la plus riche d'archaïsmes qu'il y ait eu à son avis au XVII^eme^ siècle.

Pour La Fontaine l'amitié de Nodier est sans réserves. C'est en matière de langage l'héritier direct de Rabelais. Ces deux noms sont presque toujours liés dans les notes de Nodier : il esquisse par fragments un lexique comparé de leurs vocabulaires.

Les mots *aourner* et *atourné* de la famille d'*atours* ont été relevés par ce qu'ils marquent la filiation de La Fontaine à Rabelais (p. 50). Le même rapprochement est fait à propos de la *Cognée* (115) nous avons sur la matière dont elle était « l'autorité de La Fontaine et de Rabelais ». Et plus loin, à propos de débiteur (138) on lit ceci « Ce mot de Rabelais est employé par La Fontaine ; il est indispensable dans la langue ; pourquoi n'y serait-il pas admis ? (1)

Par deux fois Nodier prend le soin de restituer à Rabelais l'usage de termes dont on a considéré à tort La Fontaine comme l'inventeur. Ainsi pour *papimane* et *papimanie* (p. 298) il apporte cette rectification : « Le lexicographe s'appuie de l'autorité de La Fontaine pour ces deux mots plaisamment inventés, mais qu'il fallait rapporter

Forcènement (p. 180) serait à noter « au moins en faveur des étrangers qui lisent Corneille ».

Parti (p. 300) comme terme poétique.

Regard (p. 347) par figure pour désigner ce qui regarde quelqu'un.

Superbe, L'un des plus célèbres, si l'on peut dire, parmi les substantifs oubliés (379) et enfin la défense de l'expression *voici venir* (p. 410)

(1) Pour La Fontaine, cf. encore pp. 61, 69, 73, 140, 148, 320, etc.

à Rabelais, leur créateur », puis pour se *prélasser* (p. 327) « Il ne faut pas oublier ce joli mot, mais il faut en faire remonter la création plus haut que La Fontaine » ; et il cite à l'appui une phrase du livre II chapitre XXX.

Après de tels honneurs à l'élève, on ne doute pas qu'il n'en accorde de plus grands au maître. L'œuvre de Rabelais est une source susceptible d'éviter des créations de mots dangereuses. A un lexicographe qui propose *extrayeur* (p. 170), il oppose le terme célèbre d'*abstracteur* et remarque « qu'on aurait dû s'en tenir aux mots de Rabelais ».

Nodier relève un certain nombre de vocables qui ne nous sont guère connus que par lui, ayant été tirés des patois avec un goût heureux. Il a pris *barrault* à la Touraine (p. 61) *barytoner*, si amusant, ne se trouve guère que chez lui (p. 62), *batail* terme de blason est encore connu grâce au même auteur (p. 64) ainsi que *mon bedon* dans un sens familier (p. 65), ou que le jeu de *bille-boc* (p. 69).

Les mots interminables que Rabelais a forgés pour railler les savants, servent d'arme à Nodier (p. 228).

Au puissant magicien de langue française, Nodier emprunte soit des étymologies (comme pour *bon-chrétien* p. 73. *dont* p. 147) soit un moyen de définir des mots douteux ou dont le sens s'est appauvri : tels *cagot* (86) *chauvir* (102) *dodeliner* (146) *propice* (330) *sciomachie* (362). Il lui sait gré enfin de « traiter libéralement son lecteur » en fait d'explication de mots, puisqu'il a donné un exemple méritoire en accompagnant *gaudebillaux*, *coiraux* et *guimaux* d'une glose rapide (p. 111) Rabelais lui apparaît donc non seulement comme un styliste exceptionnel, même si on le compare à nos plus hautes autorités mais aussi un excellent philologue amateur. De l'un ou de l'autre point de vue, son livre est une mine pour l'historien des mots français.

A qui faut-il emprunter encore, puisque des créateurs de mots savants il convient de se défier ?

Au peuple qui parle notre vraie langue savante (p. 23) et qui a un don verbal refusé souvent aux érudits. Ainsi à propos du mot *bise* (p. 70) Nodier fait encore l'éloge du peuple « toujours énergique dans son expression », capable de saisir « facilement l'aspect pittoresque des choses, et qui n'a besoin que de la nomenclature d'une sensation pour les rendre toutes ». Pour *cramoisi*, le peuple qui prononce quelquefois *kermoisi* « a conservé la bonne prononciation » (124). Le terme populaire *luron* agrée à Nodier (p. 25) qui s'amuse à propos de poison employé au féminin par Malherbe à défendre une fois de plus les apparentes fautes de langage du peuple.

« Je rapporte cet exemple, dit-il, dans la seule intention de prouver que la langue du peuple, si grossière et si défectueuse, n'a peut-être point de locution qui

n'ait eu son autorité. C'est là qu'il faut rechercher tous les archaïsmes de la langue littéraire. »

Ainsi, renchérissant sur Chrysale, ce ne serait pas seulement en fait de bonne cuisine, mais aussi de bon langage que Nodier prendrait la défense de Martine...

Si le peuple a souvent raison, c'est qu'il se conforme à de vieilles traditions. On retrouvera d'autres monuments de ce passé naïf et fort dans les auteurs du XVIe siècle et de l'âge précédent. Prenez *destricr* « à la romance et autres poésies de goût antique » (p. 157). N'oublions pas que *haquet* signifie, à juste titre, cheval, comme l'atteste Coquillard (p. 209), *inconvenable* n'est pas sans mérite, car on le trouve chez Froissart (p. 229). Pour les écrivains du XVIe siècle les exemples ne manquent pas des emprunts que Nodier voudrait qu'on leur fît : *car*, attaqué par Gomberville se rencontre chez Béroalde de Verville (p. 93), *chiennine* de Montaigne devrait bien être au moins cité par les dictionnaires, comme plaisant (105).

Fringale peut nous être expliqué par un texte de Baïf (p. 173) *fallacieux* qui n'est pas dans le dictionnaire de l'Académie est chez Marot, c'est au goût de Nodier un « bel adjectif ». *Goulet* qui est chez Régnier vaut mieux que *goulot* (p. 194), *gouvet* que les dictionnaires oublient est « universellement usité » et se lit dans Rabelais (p. 195). *Ménagerie* est fort bien employé par la Boétie pour soin du ménage (p. 260), *nuager* qu'Amadis Jamyn a risqué ne dépare point les vers charmants où il figure.

Au demeurant, Nodier dit à deux reprises la valeur qu'ont pour lui les autorités du XVIe siècle. Il qualifie et propose ainsi *désapointement* et *désapointer* « mots consacrés par Montaigne, par Amyot et que les Anglais se sont bien gardés de perdre comme nous. Il faut remarquer, au reste, que tous ces anglicismes, que la routine reproche à la néologie, sont généralement d'excellents gallicismes tombés en désuétude, et que s'en ressaisir, c'est prendre son bien où on le trouve » (p. 136). Il n'est pas d'avis que l'on francise les noms anciens. « D'où vient cette irrégularité ? De l'usage, dira-t-on ; mais ce n'est pas de l'usage d'Amyot, de Montaigne de Charron, des bons écrivains de notre langue naissante ».

Voilà comment il préconise les autorités du XVIe siècle de préférence aux écrivains de notre âge classique. Cette sympathie s'étend aux poètes du second ordre que la gloire des grands tragiques du XVIIe siècle a effacés. Il se plaît à opposer à Voiture, Mlle de Gournay, plutôt représentative du siècle précédent *(couple* p. 123). Il cite volontiers Racan, et quelquefois Maynard (p. 151 et 319). Ces préférences qui éclatent à propos de questions de vocabulaire sont suggestives lors-

qu'on les rapproche de son goût pour Cyrano de Bergerac. Admirateur ardent du XVI^e siècle, il ajoute aux grandes figures de ce temps les dédaignés des règnes de Louis XIII et de Louis XIV.

Il n'est pas jusqu'à Malherbe pour qui il n'ait une indulgence qu'il refuserait à un Boileau et à tout poète du XVII^e. A propos d'une acception rare de *brave* (p. 77) il assure « que le lexicographe n'a pas le droit de négliger une seule expression dans Malherbe ». S'il considère plus loin ce même Malherbe comme « le premier de nos classiques par ordre de date » (p. 80) cette antériorité n'est point dépourvue de sens : Corneille et Malherbe s'accordent infiniment mieux à son goût du primitif que les partisans d'un classicisme expirant, ou de l'antique. Il n'est jusqu'au mot *émerveillable*, un peu lourd cependant, pour qui il n'ait soin de demander droit de cité, parce qu'il vient du même poète. *Navire* est plus poétique au féminin « puisque Malherbe l'avait employé » : ainsi « ce sont les poètes qui font les mots poétiques, ce ne sont pas les grammairiens ». (p. 273) A propos du mot *tarder* enfin (p. 385) il avance cette conclusion bien intéressante sur les écrivains d'avant Louis XIV.

« Ce mot et tant d'autres que je rapporte, d'après les classiques français de la première époque, seraient maintenant d'un mauvais usage, mais combien des extensions de valeur, des appropriations d'idées de l'espèce de celle-ci, n'indiquent-elles pas de sève et de vivacité dans une langue naissante ! »

Ainsi il n'est guère d'époque, hormis le XVIII^e siècle et celle où il vit lui-même qui ne nous fournissent de beaux exemples. Revenons aux origines, c'est là que sont les vraies valeurs.

Nodier demeure pleinement ici dans la formule du premier romantisme national et soucieux d'archaïsme, admirateur ardent du Moyen-Age et du XVI^e siècle (1), qu'irrite l'étroitesse qu'il croit trouver dans les temps de la floraison classique, ou qui se révolte contre la décrépitude et la licence de la Régence. La prodigalité saine et forte d'un Rabelais, la finesse populaire d'un La Fontaine, la sève des premiers poètes classiques font sa joie. Dans presque toutes les époques qui suivent il ne voit qu'abâtardissement et anémie, étroitesse ou mauvais goût. Aussi, à regarder de près cet *Examen des Dictionnaires* dont le titre était peu attirant, on y trouve une précieuse application au vocabulaire du recours habituel de Nodier aux périodes pré-classiques (2).

(1) Les auteurs de comptes rendus ne paraissent pas avoir vu la tendance profonde de Nodier : cf. celui de Raynouard dans le *Journal des Savants* et un autre dans le *Bull. du Bibl.* 1829, p. 33.

(2) On trouvera aux pages suivantes la plupart des mots curieux qu'il propose 54, 179, 17, 21, 22, 61, 27, 92, 218, 277, 306, 328, 342, 348, 352, 353, 354, 355, 386, 392 — pour les termes anciens et vieux glossaires, cf 24, 26, 129, 71, 115, 158, 160, 168, 236, 323, 381. On remarquera son goût pour les adverbes en *ment* qui ont abondé avant l'époque classique.

La tradition du langage français ne part pas de Racine, elle finit à Corneille et à La Fontaine.

Nodier a protesté encore par la suite contre l'introduction des mots savants et l'exclusion des mots populaires. Le 14 février 1839 il lit à l'Académie française un rapport sur cette question : *Les termes d'arts et métiers seront-ils admis dans le Dictionnaire historique de la langue française* ? (reproduit dans *Bull. du Bibl.*) Les termes de métiers importent plus que ceux de la politique.

« Je rends justice à la littérature, dit-il, mais je crois qu'une société bien faite s'en passerait plus aisément que la dernière des industries mécaniques. Olivier de Serres l'agriculteur, Philibert Delorme l'architecte, Mathurin Jousse le serrurier, Solleysel le maréchal et Bergeron le tourneur ne sont pas à la vérité de fort grands personnages aux yeux des beaux esprits, mais la perte de leurs ouvrages serait de plus grande conséquence... que celle de tous les romans qui ont paru en 1838. »

La forme de ces mots n'a rien que d'agréable : « Le vocabulaire des arts et métiers est admirablement fait dans toutes les langues . En français il est excellent. » Plus loin Nodier attaque les mots imités du grec (520), loue le lexique de la *Crusca* qui contient les termes de métier et le glossaire de du Cange qui a le même avantage (p. 522-523). En 1841 Nodier attaquait encore les mots savants dans la *Diatribe du Docteur Néophobus contre les fabricateurs de mots.*

VII

Lorsqu'on envisage en Nodier le conteur, la *Fée aux Miettes* peut nous fournir la synthèse des éléments divers que d'autres contes présentaient séparément ; pour le philosophe les *Rêveries* ont le même avantage. L'on peut attribuer le même rôle encore, en ce qui concerne le philologue, aux *Notions élémentaires de linguistique* publiées en 1834. On y observe même la confusion finale entre deux périodes de sa pensée : l'attirance du primitif et celle du caractère national.

Nodier n'a pas en vue la science universelle du langage mais « la simple histoire de la parole et de l'écriture considérées depuis leur origine ».

Sur le problème des origines Nodier reprend les vues qu'il exposait en 1808 dans le *Dictionnaire des Onomatopées.* Le langage est bien un don de Dieu, mais il apparaît d'abord comme une onomatopée. Aux analyses démonstratives, Nodier ajoute un passage sur les caractères pittoresques des langues du Nord, influencées par le climat, qui est une pure et simple reproduction d'un fragment de la préface des

Onomatopées. Nodier se plaît même à jouer des consonnes avec virtuosité, pour indiquer la voie au poète (p. 37).

« La flèche vibre, siffle et fuit ; la fronde froisse l'air et gronde ; le tympan tinte ; le tocsin tinte et sonne à grands bonds ; le feu pétille sous l'eau qui boutonne, bout et bouillonne ; le marteau retentit ; la cognée tombe ; la scie grince ; l'escopette éclate, le canon ronfle et le bronze du bourdon s'ébranle en mugissant. »

Il reprend l'éloge cent fois fait de l'imagination primitive (p. 62) et cette fois c'est un passage de l'essai sur le *Fantastique en littérature* qu'il semble recopier. Cette idée lui est si chère qu'il oppose en un parallèle circonstancié les langues complètes, au « langage limpide et simple des premières sociétés ».

Comme on l'a vu déjà le XVI^e^ siècle a pour lui les charmes d'une époque primitive. Le Tasse et l'Arioste, Shakespeare, chez nous Rabelais, Despériers, Marot, Henri Estienne, Amyot, Montaigne ont donné l'exemple d'une dernière floraison avant l'invasion de la préciosité. Il laisse voir ingénument la source du primitivisme auquel il donnait cette application un peu lointaine déjà. « Je n'examinerai pas dit-il, si la promiscuité de la faculté d'écrire fut un bienfait réel pour la multitude... Il y a soixante ans que la même question eût fourni de belles pages à Rousseau... On l'enverrait aujourd'hui chez les Ignorantins. Ses yeux étaient trop faibles pour nos lumières ou sa raison trop saine pour nos folies ». (p. 100) Ainsi c'est sous l'égide de Rousseau tout autant que des celtisants que Nodier a développé ses vues philologiques, à l'origine.

Ce qu'il garde encore de cette période antérieure, ce sont ses illusions sur la réforme de l'alphabet. Il consacre trois chapitres (VI, VII, VIII) à en critiquer les défauts, et presque l'absurdité fondamentale. Un « grammataire » plus philosophique permettrait de construire une langue artificielle toute concrète et universellement intelligible, comme il en fera encore le projet dans sa conclusion. Les utopies de l'*Archéologue* ont survécu secrètement jusqu'à cette heure.

Après les « esprits robustes du XVI^e^ siècle » de qui il prétend tenir toutes celles de ses idées qui pourraient paraître nouvelles, il souligne l'importance essentielle de l'étymologie. « Un bon (dictionnaire étymologique) serait le chartrier de la langue avec tous ses actes d'origine et d'alliance ». (p. 178) Qu'on ne se méprenne pas sur la méthode avant de l'entreprendre. Il ne faut pas chercher les origines d'un mot jusque dans le celte et l'hébreu, « il faut consacrer les étymologies immédiates ». Raynouard, par un éclair de génie a découvert le roman, « intermédiaire entre nos langues autochtones et le latin » des conquérants.

Que vient faire ici la notion d'autochtone ? elle remplace celle de

primitif. La langue primitive fort embryonnaire ne serait qu'une curiosité. La langue autochtone comprend les mots que l'analyse étymologique ne peut attribuer à l'étranger. « La famille de mots qui resterait dans toutes les langues, ce ne serait pas la langue primitive absolument parlant, ce serait la langue autochtone de chaque pays, c'est-à-dire la langue primitive qui lui est propre ». (p. 192). Voilà dans le domaine philologique les influences de Rousseau tempérées par celles de Walter Scott, le national substitué au primitif.

Le problème abordé ensuite est celui des néologismes. Entre les différents moyens possibles d'enrichir une langue, Nodier considère le recours aux archaïsmes comme le meilleur. On vient d'en voir un exemple. « Quand la jeune école actuelle a voulu rompre ouvertement avec le passé classique, elle s'est précipitée à corps perdu dans l'archaïsme, et c'est ce qu'elle a fait de mieux ». (p. 204)

Les *patois*, si intéressants pour l'histoire des origines des mots, ont aussi une grande valeur littéraire. Rabelais, Montaigne, La Fontaine, Molière « leur doivent une part de leur succès ». (p. 245)

En conclusion, Nodier souhaite l'établissement d'ouvrages philologiques essentiels. L'alphabet philosophique dont il parlait ici comme en 1810, les fondements d'une langue universelle prévue aussi dans l'*Archéologue*, des dictionnaires des patois, un dictionnaire étymologique des radicaux, un *Index universel des classiques de la langue* où l'on verrait les autorités qui défendent chaque acception d'un terme, tel est le travail qu'il indique aux Estienne et aux Perron de son temps.

Les *Notions de linguistique* où il a groupé ses doctrines de philologie, toutes destinées à frayer la voie à la poésie ou aux communications internationales, ont l'intérêt particulier de nous présenter en un même livre les deux aspects principaux de sa ligne de pensée. L'enthousiasme, les utopies, le primitivisme y sont représentés par ses rêves de langue organisée et ses vues sur l'onomatopée ; les visées nationales, les curiosités d'antiquaire semblent surgir naturellement de cette première conception. Et tout cela se confond de la manière la plus suggestive dans l'étude du passé. A condition qu'on l'analyse, cet ouvrage nous montre mieux qu'aucun autre la fusion des idées de révolte et de construction qui semblent ailleurs s'opposer.

Chapitre V. — **Nodier bibliophile**

I. Ses premiers engouements. — II. Utilité de la bibliophilie au lendemain de la Révolution. Rôle de Nodier. Son goût pour les catalogues. — III. Ses préférences. Les ana. Les reliures. Principales curiosités. — IV. L'art de choisir et de commenter les vieux livres. — V. Une " physiologie " à la mode romantique : le portrait du bibliophile. — VI. Son influence et ses continuateurs.

Si tous les contes et romans de Nodier venaient à tomber dans l'oubli, il est dans son œuvre un genre d'études qui lui assurerait une manière d'immortalité. Il est bien peu de lettrés se piquant de bibliophilie qui ne placent Nodier au nombre des autorités en cette science singulière. Les plus recherchés parmi ses livres, sont précisément ceux où il a concilié ses impressions et ses remarques sur des éditions rares ou des exemplaires presque uniques. Le nom de Nodier n'est-il point d'ailleurs inscrit en tête de la revue française la plus notoire en cette matière, le *Bulletin du Bibliophile*, qu'il fonda au moment de la floraison du romantisme ? Sa curiosité pour la bibliophilie est une des premières qui soient apparues dans son esprit — une de celles qui tiennent le plus de place dans sa correspondance intime — de celles encore où il apporta le plus d'originalité et conquit l'autorité la plus incontestée. Aussi bien Sainte-Beuve indiquait fort justement qu'il faut chercher là peut-être ce centre de la personnalité qui semble lui avoir fait défaut. La fantaisie changeante, « l'humeur papillonne » qui fait un bon bibliophile fut un des aspects les plus persistants du caractère pourtant assez mobile de Nodier. La diversité des soins intellectuels qu'implique la recherche des vieux ouvrages en divers sujets, était de nature à captiver à tous moments cet esprit vagabond, ce polygraphe de nature. « Le pur littérateur, disait à propos de lui Sainte-Beuve (P. C. I. p. 441), aime les livres, il aime la poésie, il s'essaye aux romans, il s'égaye aux pastiches, il effleure parfois l'histoire, il grapille sans cesse à l'érudition ; une note à la façon de Bayle est son triomphe ». On pourrait s'étonner que Nodier ayant lu si tôt et si souvent Montaigne, qu'il adorait, ne nous ait point laissé un plus grand nombre d'essais imités de ce maître. La souplesse d'esprit qu'il héritait de ce chercheur incomparable en psychologie, il l'apporta dans l'érudition. Cette curiosité manifestée à chaque instant dans sa correspondance, a pris place aussi dans la légende de Nodier et elle a abouti à des créations littéraires. Voyons donc, dans

son privé et dans son expression littéraire, ce que fut la bibliophilie de Nodier.

I

On a conservé un témoignage de la précocité de Nodier dans ce domaine. J. A. Crapelet rapporte une anecdote qui ferait remonter à la douzième année de Nodier des connaissances approfondies de cet ordre. (1)

C'est aux côtés de Weiss que Nodier s'exerce tout d'abord en ce genre ; leur correspondance fait une place considérable à la bibliophilie, encore que M. Estignard ait cru devoir retrancher fréquemment de sa publication tels de ces passages érudits, quand il ne lui arrivait pas de supprimer des lettres entières jugées trop techniques et par là rebutantes. D'autres lettres aux amis bisontins nous montrent Nodier attaché dès 1797 à la science bibliographique. Le 14 vendémiaire an V, il demande à Arbey de lui procurer le *Dictionnaire bibliographique* édité par Cailleaux en trois gros volumes, dont il enrichira plus tard les marges de ses notes. Il parle de cet ouvrage précieux avec tendresse. « Il fait mes plus douces espérances. Hélas ! j'y pense sans cesse aussi : le silence des nuits m'en retrace l'image désirée... je crois quelquefois le posséder... je m'éveille... je cherche... je ne trouve plus autour de moi que le crépuscule de l'illusion... » *(Bull. du Bibl.* 1860). Un autre ami, Pertusier, se dit à la fois « bibliographe, littérateur et poète pastoral ». Nodier mentionne par le menu ses recherches en livres choisis :

« J'ai trouvé un livre précieux de François Chifflet, chez Plantin, *Balthazar Moretus*, Anvers, 1630. Point de Dolet, point de Turnèbe, point de Collines, point de Patisson. Cherche, de par Dieu, ne perd pas ton temps ; les instants sont précieux quand il s'agit de bouquins. Luczot a acheté le Télémaque de Causse. Je crois qu'il t'en parle. Les femmes sont-elles belles à Paris ? tu ne t'en es peut-être pas encore aperçu. Le binôme de Newton, le style de Longus et le Tite-Live de Vascosan sont bien plus intéressants que toutes ces fadaises. » (2)

En 1798, Nodier rédige le catalogue de la bibliothèque de l'abbé Pellier, collectionneur bisontin, et s'exerce ainsi à la bibliographie Lorsqu'il ajoute une note au titre d'un livre, c'est pour en apprécier l'état et la rareté.

(1) Note sur un exemplaire d'Amadis Jamyn, écrite en 1793, avouée par Nodier en 1836, publiée dans *Bull. du Bibl.* 1846, p. 912.

(2) Dans d'autres lettres au même, il le charge de trouver des Turnèbes, des Vascosans, des Dolets. « La lettre où tu m'en annonceras quelques-uns, dit-il, me vaudra dix ans de vie. » Il annonce ses propres découvertes : un Pétrarque, un Guarini d'Elzévir, etc.

L'on conçoit que cette passion lui ait fait, dans sa *Bibliographie entomologique* tenir grand compte de la valeur et de la présentation des exemplaires qu'il citait. Ses relations, pour brèves qu'elles fussent, avec Boissonnade et son séjour auprès d'Herbert Croft ne purent que le confirmer dans ses goûts. Il y ajoute, il est vrai, la fructueuse habitude des achats et des échanges. Si les réponses de Weiss à Nodier sont toujours aussi désintéressées que précises, Nodier multiplie les allusions aux avantages que l'on peut retirer de ce commerce. Sa lettre du 23 décembre 1831 (Corresp. p. 244) est significative à cet égard. Les bibliophiles célèbres qu'il dit ses élèves ont su, grâce à ses leçons, se faire d'appréciables revenus, « tel Renouard, dit-il, qui a acquis cent mille francs de rentes en trois ou quatre années de promenade à travers l'Europe, Mottelez, qui ne savait pas ce que c'était qu'un livre, et qui avait tout perdu à la Bourse à 14.000 francs près, a ramassé de la même manière, et sur mes conseils, plus de cinquante mille écus et une bibliothèque qui ne vaut guère moins... Si je vivais encore quelques années, je les verrai tous millionnaires, et il m'aurait manqué pour le devenir, un actionnaire qui eût foi dans la plus sûre de toutes les spéculations possibles ». De pareilles considérations intéressées apparaissent fréquemment dans la correspondance de ses dernières années *(Corresp.* p. 264, 276), il n'a cependant point laissé toujours échapper les occasions que la fortune lui offrait. Il avoue avoir vendu mille francs un Nostradamus qui lui en avait coûté huit. Et l'on sait que les trois ventes de livres qui furent faites par lui ou par ses héritiers en 1827, 1829 et 1844, rapportèrent chaque fois plusieurs dizaines de milliers de francs. L'on peut quelquefois se procurer des exemplaires de ses catalogues avec les prix marqués. Et tel ouvrage qui y figure pour un prix d'adjudication de vingt ou trente francs en vaudrait aujourd'hui cinq cents et plus. Il suffirait pour cela de comparer par exemple les catalogues de Nodier avec celui de la vente Louis Loviot (1919). Quoiqu'il en soit, cette passion, de plus en plus forte, finit par l'emporter sur la curiosité pour les modes littéraires, si bien qu'il peut écrire, dans ses dernières années : « Les livres sont depuis longtemps mon seul plaisir de luxe ». (1) »

(1) *Corresp*, p. 277. — Voici, par ailleurs, une lettre inédite et non datée (Mss Besançon, 1417, folio 38), mais apparemment écrite d'Amiens, où l'on verra son goût de bibliophile se donner carrière sans réserve. C'est là un exemple des lettres que M. Estignard a omis de publier comme trop érudites :

« Mon pauvre ami, voici ce que tu as promis de ne pas oublier.

1° A Dijon, mille amitiés à Amanton et Peignot.

Tâche d'obtenir pour moi un exemplaire de *Bornéo*, avec tous les *appendix* ; le plus beau sera le meilleur.

Bien entendu, je m'engage à t'envoyer en échange sa valeur de bons et beaux livres modernes, comme tu sais qu'il m'en passe souvent dans les mains.

2° A Dôle, *Sancti Bernardi genus illustre assertum.* Tu m'as dit que tu en con-

II

Déjà, au XVIII[e] siècle, il y avait eu, en France, des bibliophiles célèbres. Toutefois, Nodier n'est pas seulement leur continuateur. Il est aussi, dans la mesure des ses moyens, l'émule d'un A. Lenoir ou d'un Millin qui cherchaient, au lendemain de la Révolution, à sauver de la dispersion les richesses artistiques nationales. Après le Directoire, a dit Paul Lacroix, les meubles, les tableaux, les objets d'art de l'ancienne aristocratie erraient dans la rue. « Le quai de la Ferraille était une foire perpétuelle où des centaines de revendeurs ignorants vendaient à l'encan tout ce bric à brac. Les livres étaient exposés sur le pavé pêle-mêle avec de vieilles hardes et de vieux débris mobiliers : parmi ces livres on pouvait trouver, on trouvait des éditions rarissimes, des reliures magnifiques, des manuscrits remarquables ». Des marchands en firent des provisions qui auraient pu constituer des fortunes, mais la vogue fut longue à venir. En 1822 encore, selon le même bibliophile Jacob, la rue du Carrousel était bordée d'échoppes dans lesquelles on vendait les épaves de la France monarchique. « Une toile de Watteau valait 5 à 6 francs, une toile de Greuze 15 francs, une peinture de Mignard ou de Largilière 10 francs. Quant aux livres on pouvait rencontrer pour 2 ou 3 francs une édition gothique, un vieux poète qui se vendrait aujourd'hui 25 louis ». Il y avait aussi le danger des « équarisseurs de livres ». Le papier du texte était mis au pilon pour obtenir de la pâte, la basane servait à doubler les souliers de femmes. Pendant 25 ans, dit Paul Lacroix, un nommé Guillet, installé sur le quai Saint-Michel, en face de l'ancienne Morgue, assassinait bon an mal an quelque cinquante mille volumes. Techener, Charles Nodier, Pixérecourt, Chateaugiron, Aimé Martin et quelques autres formèrent à côté des cénacles romantiques une ligue d'amateurs occupés à relever les cours et à sauver du désastre ces richesses mé-

noissois un superbe exemplaire, après cela je ne souhaite plus bien ardemment des Chifflet que *Portus iccius*, et le bon *Jacques de Lalain*. Mais je voudrais bien avoir de leurs autographes pour orner mes exemplaires.

3° Tu crois possible d'obtenir de quelque manière la *Correspondance* de M[me] Muguet. Ce seroit le plus beau cadeau qu'on pût me faire ou le plus beau marché qu'on pût me procurer.

4° Si les *Pensées de Dornier* sont effectivement rares, je les souhaite. Notre ami Daclin pourrait nous aider à les trouver.

5° En te parlant de Peignot, je n'ai cité ni le portrait du sage, ni la *muse de l'histoire*, parce qu'il ne faut pas abuser mais si tu pouvois m'obtenir un exemplaire de ce dernier ouvrage surtout, je t'autorise à y mettre tel prix qu'il te semblera convenable.

6° Je désire *passionnément* l'essai sur la *destination de l'homme*, et les *pensées sur les quatre âges de la vie* par M. de Chantrans. Il les céderait peut-être à tes prières, il en a sans doute en feuilles.

7° Enfin les *Lubies de Jérôme*.

connues. Mais pendant longtemps les éditions originales de Molière et de Racine continuèrent à attendre, dans les boites à cinq sous, le choix d'un amateur éclairé.

Charles Derôme dans ses *Causeries d'un ami des livres* a dit ce que fut à cet égard le rôle de Nodier et de l'état-major qui l'entoura. Après le Directoire, le pays avait vu se multiplier les philologues et les amateurs zélés des beautés de l'ancien régime et du Moyen-âge. Peut-être y eut-il dans ce mouvement plus de snobisme et d'engouement que de discernement véritable. Le public en tout cas demeurait indifférent.

« Le crédit de Nodier, dit Derôme, (p. 253) sur ceux qui l'écoutaient venait surtout de ce qu'il était comme le secrétaire de cette école romantique dont les chefs, originaires comme lui de Bourgogne, par l'éclat de leurs œuvres et leur amour connu des anciens produits de l'intelligence autorisaient cette prédication innocente. Ils ne sont ni bibliophiles ni philologues . Ils excusent et encouragent chez le bonhomme cette recherche désintéressée du bouquin ».

Victor Hugo par exemple, remarque le même Derôme, (p. 265, 266) n'avait guère la fibre du bibliophile. L'on soupçonne facilement une indifférence analogue chez Lamartine. Toutefois tandis que les poètes, et Nodier tout le premier, défendaient les vieux châteaux contre la « bande noire » son rôle de sauveteur de vieux livres et de belles reliures se trouvait facilité par le mouvement auquel ces grandes figures littéraires donnaient leurs soins. L'on pourrait dire en quelque sorte que le voyage de Nodier sur les quais de Paris, encore que les éléments en soient demeurés épars, a complété ses *Voyages pittoresques.*

Il fut fort connu à ce titre de ses contemporains. La première fois qu'Alexandre Dumas, par exemple, l'aperçut au théâtre, Nodier était occupé à lire un Elzévir réputé, le *Patissier français.* De cette entrevue le romancier a tiré tout le chapitre LXXIV de ses *Mémoires.* Il revient d'ailleurs sur ce point dans la préface de *La Femme au Collier de Velours.* Souvent Nodier faisait le désespoir de sa femme en consacrant les faibles sommes qui restaient dans le ménage à l'achat d'un livre rare, mais lorsqu'il était devant le livre désiré, il ne se sentait pas la force de résister à la tentation.

« Le matin chez Nodier, dit Alexandre Dumas, était consacré aux visites des bibliophiles. C'est là que se réunissaient le marquis de Ganay, le marquis de Château-Giron, le marquis de Chalabre, le comte de Labédoyère, Bérard, l'homme des Elzévirs... ; le bibliophile Jacob, le savant Weiss, de Besançon, l'universel Peignot, de Dijon; enfin les savants étrangers, qui, aussitôt leur arrivée à Paris, se faisaient présenter ou se présentaient seuls à ce cénacle, dont la réputation était européenne.

« Là, on consultait Nodier, l'oracle de la réunion ; là, on lui montrait des livres ; là, on lui demandait des notes : c'était sa distraction favorite. »

Selon le même auteur, Nodier fit d'innombrables allées et venues au long des quais où les bouquinistes étalaient leur marchandise. Souvent aussi il entrait chez les deux libraires réputés de l'époque; Crozet et Techener, où l'assistance l'écoutait respectueusement, donnant force de loi à ses avis.

Un autre témoin, A. Magen, nous met en présence de Nodier bibliophile (1). Ce provincial, de passage à Paris avait été présenté à Nodier par Jasmin. Un jour, cherchant pour un de ses amis un exemplaire du *Roman de la Rose*, il alla demander à Nodier de l'aider à en trouver un. Nodier proposa à son visiteur de le suivre chez le libraire Colomb de Batines où il en avait vu un exemplaire. Chemin faisant Nodier causait avec un grand charme de Guillaume Lorris, l'un des auteurs de cet immense poème. Puis, touché par l'admiration du jeune homme, il lui fit don d'un exemplaire des prophéties de Nostradamus édité à Salon en 1568. Nodier ayant appris que son interlocuteur était d'Agen lui fit remarquer que cette ville avait comporté autrefois parmi ses magistrats de nombreux bibliophiles, et il le chargea de rechercher auprès d'eux un livre qu'il désirait depuis vingt ans. C'était la *Description du sauvage et solitaire pays Médoc*, qui, parue en 1593 aurait eu pour auteur La Boétie. Tout en allant vers le quai Malaquais, Nodier contait que la bibliophilie s'était beaucoup développée en France à partir de 1830, alors qu'avant cette date beaucoup de beaux livres s'en allaient en Angleterre. Un jour, disait-il, se trouvant dans une ville où il avait d'excellents amis, il aperçut, dès ses premiers pas hors de sa voiture une boutique de livres anciens. Captivé par ses trésors il y demeura toute la journée, oubliant le but de son voyage. Il avouait aussi que *l'Amateur de livres* qu'il a peint lui doit beaucoup de ses traits. Enfin il s'autorisait, dans son goût pour ce genre de conversation avec les hommes du temps passé, du chapitre des *Trois Commerces*, au livre III des *Essais* de Montaigne.

Nodier a dit lui-même les délices que lui causa souvent la lecture des catalogues. Avec son habitude des digressions il va parler de cette coutume dans son introduction à la traduction des *Mille et Une nuits* du bon Galland (1822) ; il s'en explique encore à propos du catalogue des livres de la bibliothèque de M. Leber, un rival en érudition, qui s'est parfois inscrit en faux contre certains de ses jugements (2). « Un des plus grands plaisirs de la vie, disait Nodier, après la possession d'une belle collection de livres, c'est la lecture d'un bon livre qui

(1) Adolphe Magen. — *Souvenirs d'un Bibliophile.* Dans *Revue de l'Agénais*, 1876, p. 117.

(2) Dans un opuscule intitulé *De l'Etat réel de la Presse et des Pamphlets, depuis François* Ier *jusqu'à Louis* XIV (P., Techener, 1834) C. Leber discute les assertions faites par Nodier sur la *Liberté de la Presse avant Louis* XIV (Ibid. 1834).

en fait connaître un multitude d'autres » (1). Et il ne faut pas s'imaginer que ce travail soit tellement facile. « Il demande beaucoup d'exactitude, beaucoup de goût, une sage mesure dans la critique, une sage retenue dans l'éloge et une modération bien rare, surtout parmi les amateurs, dans l'appréciation de la rareté, de la beauté, de la conservation de l'importance respectives de certains volumes ».

Nodier était fort habile dans cet exercice. On a de lui le catalogue des livres de ce même Crozet et celui de la collection Sampayo, relative à l'histoire et à la littérature de l'Espagne. Il ne suffit pas d'y ajouter les catalogues de ses propres livres. Il vint souvent en aide, selon Charles Asselineau (2), au libraire Crozet, qui avait son magasin au N° 15 du quai Malaquais et dont Nodier avait paraît-il surfait le mérite. Crozet, ayant la manie du doute passait son temps à faire et à défaire ce qu'il avait fait si bien que, pour le catalogue de la collection Pixérécourt dont on l'avait chargé, Nodier et Paul Lacroix durent finalement assumer la besogne tout d'abord confiée au libraire (3).

III

Curieux du côté anecdotique dans les biographies d'écrivains, il était grand amateur d'ana. Dans ses *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque* (chap. III) il consacre un article au *Maranzakiniana*, dont il estime médiocrement l'intérêt mais loue la rareté. Il s'est lui-même exercé à ce genre en publiant dans le *Musée des Familles* une série d'anecdotes, où il ne manque pas de relever des témoignages de l'infortune des écrivains et où il fait l'éloge des ana. Ces fragments (1833) ont été re ueillis en 1836 par Frédéric Hennebert sous ce titre : *Une Corbeille de Rognures ou Feuillets arrachés d'un livre sans Titre.* Ce genre d'essais assez différents de ceux du maître Montaigne n'en présente pas moins un vif agrément (4). Ce qui est singulier du moins c'est que, hormis le recueil relatif à Maranzac qui constitue selon Nodier le plus rare des ana, l'on n'en trouve point d'autres dans sa bibliothèque. Les recueils de ce genre, il est vrai, sont rarement réussis comme le remarquait déjà Voltaire.

(1) *Bull. du Bibl*, 1839, p. 789.

(2) Charles Asselineau. — *Charles Nodier*, dans le *Bibliophile Français*, tome II, nov. 1868, p. 1.

(3) Ce catalogue a été publié en 1838 avec une notice de Nodier sur les livres de Pixérécourt. — Pour le reproche de mercantilisme quelquefois adressé à Nodier cf *La Femme au Collier de Velours*, d'A. Dumas.

(4) M. A.-F. Aude a publié en 1910 (Paris, Daragon) une *Bibliographie Critique des Ana français et étrangers*, où sont décrits près de 400 ouvrages de ce genre. On y trouvera aussi une introduction sur l'origine des Ana, leurs lieux habituels d'édition et les documents que l'on peut consulter sur eux (p. IX) Pour le *Maranzakiniava* de Nodier, cf p. 65.

Dans les catalogues de ses bibliothèques, l'on est frappé par l'abondance d'exemplaires ornés de reliures signées de noms célèbres comme Thouvenin, Derôme, Kœhler, Padeloup. Nodier ne se contentait point de collectionner, il avait dit son opinion sur ce point dans un opuscule ajouté en 1834 à un numéro du *Bulletin du Bibliophile.* Cet essai que Sainte-Beuve a retenu surtout parce qu'il commence, chose paradoxale et charmante, par un éloge de l'alouette, a pour titre *De la Reliure en France au* XIX^e^ *siècle.* Il justifie, si l'on peut dire, philosophiquement le goût des belles reliures par le désir d'orner ce qu'on aime dans l'ordre de l'esprit. Alexandre ne renfermait-il point les livres d'Homère dans les somptueuses cassettes de Darius ? « Pourquoi, dit Nodier assez justement, sont faites les pompes de l'art manuel, de l'industrie mécanique, si ce n'est pour relever l'éclat de la beauté et de la gloire ? ». On dirait qu'il a souci de répondre directement à l'attaque que fit La Bruyère contre les belles bibliothèques en les appelant des tanneries. Il mêle diverses considérations d'histoire littéraire et même d'histoire sociale à la question des reliures. Peut-être n'est-ce pas sans raison qu'il en vient à remarquer que « le siècle des créations durables n'est pas celui des arts de luxe » ; c'est quand la veine créatrice faiblit que l'on songe à embellir le legs des siècles précédents. Il y aurait donc, à en croire Nodier, quelque corrélation entre les périodes de crise littéraire et les floraisons de la reliure. Il paraît souhaiter vivement qu'une école de reliure se forme en son siècle pour transmettre dans un digne vêtement les principales œuvres romantiques aux âges qui suivront. Le style, a-t-on dit souvent est une condition d'immortalité pour une œuvre, Nodier paraît ajouter à ce don les avantages de la reliure. Une des meilleures chances de parvenir à la postérité, c'est si l'on peut dire, pour un livre, d'être momifié dans de somptueux maroquins.

Lors d'une réédition du *Bibliomane* de Nodier, le *Moniteur Universel* donna quelques indications fort précises sur sa bibliophilie (30 janvier 1894). On lui reprocha très nettement sa prédilection pour le relieur Thouvenin. « A la vérité il tenait Thouvenin pour le plus admirable relieur des temps passés, présents et futurs. Que voulez-vous ? l'homme n'est pas parfait. Et puis, en ce qui touche Thouvenin, Nodier ne faisait que suivre le courant général de l'époque, l'engouement était universel ». Lesné écrivait en effet en 1820, dans une note de son fameux poème sur la *Reliure*: « Thouvenin est un de ces hommes extraordinaires, qui, semblables à ces corps lumineux que l'on est convenu d'appeler comètes paraissent une fois dans un siècle ». Le savant bibliophile anonyme qui note ces réflexions fait remarquer aussi que lorsque Thouvenin travaillait pour Nodier,

il se surpassait. C'est pour lui qu'il exécuta la première des « dorures à la fanfare », afin d'orner un volume de la collection Nodier intitulé *Fanfares et Cour...* De là est venu ce nom de fanfare. C'est pour Nodier encore qu'il aurait inventé la reliure aux écussons ainsi nommée parce qu'il entourait de filets les éditions qui portaient sur un des plats *Ex Musoeo Caroli Nodier* et sur l'autre *Ex officina Jos. Thouvenin.* Cette reliure fut à un certain moment si recherchée qu'à la vente Héron, en 1893, un volume de Baïf qui, par lui-même, aurait valu une centaine de francs fut adjugée 500. Si Nodier a cherché à « lancer » un relieur romantique, on voit qu'il ne s'était pas entièrement trompé ou que du moins il réussit en partie dans son dessein. Les reliures romantiques sont d'ailleurs aujourd'hui en pleine faveur (1).

Que nous apprend la lecture des trois catalogues qui préparèrent les ventes de livres de Nodier ? La classification en est faite dans l'ordre proposé par Brunet et devenue traditionnelle à cet égard, mais dans ces catégories les goûts particuliers à Nodier se font jour. Si par exemple, dans sa première vente (1827), Montaigne est représenté par de magnifiques exemplaires en Elzévirs dont l'un aux armes du Comte d'Hoym provenant de Mirabeau, la *Sagesse* de Charron figure en quatre exemplaires. L'un des chapitres les plus curieux est celui qu'il intitule (p. 11) *Métaphysique. — Ecarts de l'Imagination. — Prophétie. — Divination. — Enchantemens* etc. L'on y voit figurer les prophéties de Nostradamus dont Nodier fit toujours cas. Son goût ancien pour la physiognomonie est attesté par la présence sous les numéros 81 à 84 des ouvrages de cet ordre de Cornarius, Adamantius, Porta, Belot. Le chapitre des facéties et celui des œuvres galantes (p. 36 et 39) n'y ont pas encore le développement qu'ils prendront dans ses collections suivantes. — La brève introduction mise en tête de son second catalogue (1829) mentionne son souci d'établir la généalogie de ses livres. « Quel mal d'ailleurs, nous dit-on, quand une description exacte d'un exemplaire précieux permettrait de le suivre dans les diverses bibliothèques célèbres où il a passé, et dans celles où il doit passer plus tard ? Pourquoi les livres n'auraient-ils pas leurs quartiers de noblesse ? » Il a parlé dans ses *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque* d'un sien exemplaire ayant appartenu à Racine (p. 327) et il fait là dessus sa profession de foi : « La multiplication incommen-

(1) Parmi les nombreux ouvrages consacrés à l'histoire de la reliure l'on peut citer l'utile résumé d'Edouard Fournier : L'*Art de la Reliure en France aux derniers siècles* (Paris, Dentu, 1888). D'autre part l'on trouvera au N° 32 de la vente Loviot (1919) la photographie d'un exemplaire de Gilles d'Aurigny provenant de la Bibliothèque de Charles Nodier (reliure de Bauzonnet). Le N° 33 également reproduit est une reliure de Louise Labbé par Thouvenin. — On peut consulter là-dessus l'ouvrage de M. Beraldi sur la *Reliure au* XIX^eme *siècle* et encore Octave Uzanne, *La reliure moderne artistique et fantaisiste* (Paris, Rouveyre, 1886).

surable des livres accoîtra nécessairement dans une grande proportion la valeur de certains exemplaires spéciaux qu'on peut regarder comme uniques, et pour ainsi dire comme manuscrits... voilà ce qui fait élever si démesurément le prix des livres signés, annotés, chiffrés, ou armoriés au sceau d'une bibliothèque célèbre ». Des remarques analogues lui sont inspirées dans le même ouvrage (p. 379) par des livres annotés de la main de Guiet et de Lohier. C'est servir à son avis la bibliomanie selon ses goûts que de lui indiquer le genre de spécialités le plus exclusif qu'elle puisse assigner à son choix. Aucune garantie de rareté ne peut être plus grande que celle d'une annotation célèbre et certainement unique. La rareté n'est point le seul mérite de tels exemplaires ! N'a-t-il pas trouvé lui-même (Cf. Ibid. p. 101) un livre d'heures ayant appartenu à Marie Des Marquets où figurent des vers inédits de Ronsard ? Ronsard a fixé sur ces pages son amour pour Marie et leur aspect fait reparaître devant les yeux de Nodier la scène où le grand poète exprima son hommage. « Je ne crois pas, dit-il, qu'il y ait un homme assez étranger aux jouissances souvent ridicules de la bibliomanie pour blâmer celle que je goûte dans la possession d'un livre qui rappelle un pareil souvenir ». Ce qu'il recherche encore selon les termes du même catalogue c'est une singularité littéraire, une curiosité de bibliographie, une unité typographique, une conservation parfaite, une riche reliure, des accessoires précieux tels que vignettes dessins originaux, lettres autographes, signatures, notes de savants, etc. L'on sait quel prix les historiens de la littérature accordent à un ouvrage tel que l'*Essai sur les Révolutions* que Chateaubriand (1) lui-même avait annoté en marge. Nodier eut le bonheur de posséder dans sa bibliothèque un exemplaire de Saint-Lambert enrichi de gloses par Roucher pendant son séjour dans les prisons. Nodier reproduit quelques unes de ces notes dans ses *Mélanges* (p. 105). C'est par une curiosité analogue qu'il compare les variantes de Millevoye d'après un exemplaire d'épreuves pour une nouvelle édition, qui est décrit dans le même ouvrage (p. 295).

Dans le catalogue de 1829 l'on remarque encore des premières éditions du XVII^e^ siècle (p. 18 Larochefoucauld et La Bruyère ; p.52, Boileau ; p. 58 Corneille). Cela justifie le critique du *Moniteur Universel* disant de Nodier qu'il fut, en dépit de quelques concessions au goût de son époque, un bibliophile d'esprit libre. « Il fut un des premiers à rechercher les éditions originales du XVII^e^ siècle fort dédaignées jusque là ». Nodier paraît avoir été aussi un précurseur dans la recherche des livres illustrés du XVIII^e^ siècle dont la réhabi-

(1) On a vu récemment aussi des mouvements de curiosité pour des livres annotés par Stendhal.

litation est aujourd'hui achevée. « C'est ainsi nous dit-on qu'à sa vente de 1844, on vit figurer un exemplaire des *Contes* de La Fontaine, édition des Fermiers généraux aux armes de Mme de Pompadour ». L'exemplaire vendu alors 244 francs a été acheté depuis 15.500 francs par M. H. Beraldi. Nombre de contemporains de Nodier auraient d'après ce que l'on sait des goûts de ce temps, passé à côté de ce précieux exemplaire sans même l'honorer d'un regard.

Les patois furent toujours largement représentés dans les ventes de Nodier, par exemple dans la deuxième, l'on en trouvera des preuves aux pages 36, 38 et 59. Nodier pousse même ce genre de curiosité jusqu'en Espagne et ne dédaigne pas le catalan (p. 63, 67). De même dans sa troisième vente les idiomes locaux sont représentés aux pages 79, 89, etc. L'histoire des villes et des provinces participant d'un semblable souci régional fait apparaître de nombreux volumes sur Dôle, la Franche-Comté, L'Anjou, la Bourgogne (p. 117 et 118 du catal. de 1829).

Un point sur lequel les recherches de Nodier sont moins défendables c'est sinon pour ce qui touche aux facéties (1829, p. 78 ; 1844, p. 129), cette curiosité un peu malsaine pour.les perversions de l'amour (1). Nous nous contenterons de mentionner à cet égard les pages 85, du catalogue de 1829 et 157 de celui de 1844 où les titres sont singulièrement édifiants. Il faut reconnaître, que là aussi Nodier s'est montré le précurseur d'une faiblesse assez fréquente en bibliophilie.

On trouvera dans le *Bulletin du Bibliophile* de 1844 (p. 887) et dans le *Bibliophile Belge* de 1845 (pp. 268, 428, 439) des souvenirs de bibliophiles sur la vente posthume des livres de Nodier. Cette dernière revue lui fit l'honneur, auquel il eût été sensible, de publier des *Nodieriana* par M. de Reiffenberg (1845, pp. 129, 181, 169, etc.) M. Derôme indique la destinée de quelques uns de ses exemplaires. On trouvera dans les catalogues des ventes Emmanuel Mennessier Nodier (1896) et Loviot (1919) la trace de quelques exemplaires des livres de Nodier aujourd'hui dispersés au hasard des enchères.

IV

Nous avons vu çà et là quelques notices de Nodier sur ses propres exemplaires. Elles ne nous donnent qu'une idée fort incomplète des nombreuses dissertations qu'il écrivit à propos de ses livres préférés. Si les catalogues de Nodier, ses *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque* ont attiré l'attention sur des livres rares et importants « ce qui y

(1) Ces lectures ont exercé une certaine influence sur la composition de la *Fée aux Miettes*. Cf. la conclusion de ce conte.

contribua davantage dit Ch. Derôme (Causeries, p. 197) ce fut la direction prise par lui en 1834, du *Bulletin du Bibliophile*. Ce recueil mensuel a, en quelque sorte, créé une langue technique appliquée à la description des livres et aux industries qui s'y rattachent. C'était Nodier qui en avait eu l'idée, qui en avait conseillé la fondation à Techener. Celui-ci lui en avait donné la direction ». A l'origine, ce bulletin était un simple catalogue des livres en vente chez Techener. Dès le second numéro, Nodier commença d'y joindre des notices distinctes .La première est intitulée *De la Liberté de la Presse avant Louis XIV*. Ces suppléments parurent ainsi en 1834 et 1835. A partir de septembre 1836 la direction de Nodier fut mentionnée dans le titre. En 1837 le nom de Paulin Paris fut ajouté à celui de Nodier. Le *Bulletin du Bibliophile*, toujours fidèle à la mémoire de Nodier, a publié sur lui de fréquentes notices et devait fournir une brillante carrière, en particulier sous la direction du remarquable bibliographe que fut dans ces dernières années Georges Vicaire. Au premier numéro fut joint un prospectus de Nodier relatif à la bibliophilie. On y rappelait les noms célèbres d'Adry, de Barbier, de Mercier de Saint-Léger et les soirées littéraires de Croupé de l'Oise, et, bien entendu, on y faisait l'éloge du célèbre Brunet. Nodier eut grâce à cet organe l'occasion d'exprimer quelques unes de ses plus chères idées en bibliophilie. Une des plus curieuses parmi ces notices, (octobre 1834) et qui comprit deux fragments, portait ce titre *De quelques livres Satyriques et de leur clef*. Nodier y souhaitait la publication d'un livre sur les principaux livres à clef que l'on connût. Il examinait ensuite les problèmes de cet ordre, relatifs au *Satyricon* aux divers livres de *Rabelais*, à *Télémaque*, aux *Caractères* de La Bruyère, aux *Liaisons Dangereuses*. Dans l'introduction de son second article, il insistait sur l'intérêt comme sur la facilité de cette publication. « Je persiste donc à croire, disait-il qu'un bon recueil *de clefs*, serait aussi important pour l'histoire littéraire qu'amusant pour les bibliophiles ». Les principaux ouvrages pour lesquels il souhaitait de tels éclaircissements étaient les suivants : *Le Cymbalum mundi* de Desperriers ; *Les Soupers de Daphné* de Meusnier de Querlon enfin le *Songe de Poliphile* (1). Mais, chemin faisant, il semait les allusions à Rabelais, Boileau, Molière, Voltaire, Swift, etc. Quelques-uns des livres préférés de Nodier ont été de ceux pour lesquels se posaient ces problèmes d'exégèse.

Deux articles aussi lui parurent nécessaires pour dire son avis sur la *Maçonnerie et les Bibliothèques spéciales*, les plus riches, les plus

(1) Qui lui a inspiré *Franciscus Columna*.

intéressants, au point de vue intrinsèque, de toute cette série. L'on conçoit la curiosité que Nodier, vieil amateur de conspirations et quelque peu illuministe, devait éprouver pour les ouvrages publiés sur les sociétés secrètes. Un nommé André-Joseph-Etienne Lerouge, franc-maçon et érudit était mort en 1833, laissant inachevées des recherches sur les patois. Du moins il avait eu le temps de constituer une très riche collection d'ouvrages sur la Franc-maçonnerie. Après avoir formulé son avis sur l'intérêt des sociétés secrètes, Nodier proposait un plan pour une bibliothèque de ce genre. Il le concevait étendu presque à l'infini, car pour lui, à vrai dire, presque toutes les branches de la connaissance philosophique ou religieuse ont quelque chose d'ésotérique. « J'aurais commencé, disait-il, par placer en tête les livres sacrés des nations, car il n'y a point de sociétés secrètes qui ne relèvent de la religion du pays ou de celle qui tend à s'y établir... Sous cette catégorie viendraient se ranger les interprétations mystiques, les commentaires figurés, les chiffres de la cabale... l'histoire du christianisme proscrit, réduit à cacher son culte et ses progrès sous de ténébreux mystères : celles des esséniens, des thérapeutes, gnostiques, du monachisme à formes occultes y tiendraient nécessairement une grande place ». Nodier y voulait encore tout ce qui concerne la congrégation de Saint-Ignace, les frères Moraves, les Saint-Simoniens, les mystères de l'antiquité le mesmérisme, les œuvres de Swedenborg et de Saint-Martin, « la palingénésie presque divine de Charles Bonnet, le plus grand comme le plus vertueux écrivain du XVIII^e^ siècle », divers ouvrages enfin de Ballanche, de Bonneville, de l'abbé Terrasson qu'il louait immodérément. Ce genre de philosophie, mêlé par Nodier à la bibliophilie ésotérique le conduisait à une idée assez séduisante : la spécialisation des bibliothèques publiques de Paris. Il voyait là un moyen de perfectionner les modes élevés de l'enseignement et de favoriser la formation de quelques esprits supérieurs. « Pour les hommes studieux, disait-il, qui élaborent patiemment les observations et les découvertes du passé, pour ceux-là seulement et ils sont rares, les bibliothèques spéciales resteront jusqu'à nouvel ordre, un excellent instrument de travail». Là-dessus Nodier proposait à la curiosité des apprentis érudits un certain nombre de catalogues et des bibliographies spéciales. L'on voit combien ses digressions philosophiques apportaient d'intérêt général et profond à de simples questions de bibliophilie. Nodier était loin de tomber dans le travers des amateurs à qui une belle reliure cache le contenu d'un livre.

Il est une autre question qu'il traita en deux fois (Novembre 1835), c'est la *Bibliographie des Fous*. Rarement Nodier a poussé plus loin la tendance à la généralisation philosophique en matière de biblio-

philie. Il fait le procès de l'âge moderne et ose condamner ici l'imprimerie. Ce qui est plus curieux pour l'histoire de son esprit, c'est la singulière condamnation de l'imprimerie, déjà esquissée ailleurs. Pour lui, l'antiquité, mieux équilibrée que notre âge a su limiter à une génération les principaux cas de folie collective « .La folie ne vivait que l'âge d'un fou, et elle ne s'étendait point aux âges suivants, comme une contagion triomphante, car la presse n'était pas inventée ». Aujourd'hui la presse fait le succès de ce genre d'épidémies. « Depuis Gutenberg et les siens, l'astrologie judiciaire a régné deux siècles, l'alchimie deux siècles, la philosophie voltairienne un siècle et je ne répondrais pas qu'elle fût morte. Il n'y en aurait pas eu pour vingt-cinq ans à Rome. Il n'y en aurait pas eu pour cinq ans du temps de Cicéron, où un livre insensé n'aurait trouvé ni copistes ni acquéreurs ».

Sous le titre d'*Echantillon curieux de statistique* (août 1835), Nodier nous donne un exemple de la méthode avec laquelle il lit les vieux « bouquins ». Il nous révèle lui-même qu'il s'inspire là de Montaigne.

« Il y a vingt ans que je ne mis en livre une heure de suite, et je demande mille fois pardon aux lecteurs de m'appliquer si cavalièrement un passage de Montaigne, Liv. III, chap. VIII des *Essais*. Cela résulte peut-être de ce que la première page venue du premier livre venu offre assez de matières à réfléchir aux esprits qui réfléchissent, depuis Montaigne jusqu'à moi, pour que les longues lectures en deviennent confuses, fatigantes et stériles. »

Je ne sais en quoi il est juste, comme le voudrait Nodier, de rapprocher cette tendance de la recherche chimérique de la pierre philosophale. « Des sciences fausses, elles-mêmes, la recherche est profitable. Des *bouquins* dédaignés eux-mêmes l'exploration est utile ». Là-dessus Nodier oppose à toute une série d'esprits vénérés une liste de précurseurs méconnus. Nous admirons Bacon, Jacques Wat, l'inventeur des aérostats, la mise en œuvre des gouvernements constitutionnels, nous oublions Giordano Bruno, Savigny, Denis Papin, Cyrano de Bergerac, Mayerne Turquet, qui conçurent tous ces beaux mécanismes. Les deux exemples sur lesquels il insiste principalement, c'est une décision du Parlement de Rouen interdisant la fréquentation des cabarets et devançant de plus de deux siècles les sages mesures des américains du Nord. — C'est ensuite une liste des principales tavernes de Paris tirée des *Visions admirables du Pèlerin du Parnasse* éditées par Jean Jesselin (1635). De cette liste de tavernes aux noms pittoresques il fait surgir des indications précises sur l'existence plus ou moins désordonnée des Régnier, des Cyrano, des Saint-Amant, des Faret. La lecture d'un vieux bouquin anonyme, au titre fastidieux, et lui-même déprécié, lui permet ainsi d'une part d'enrichir assez

copieusement notre histoire littéraire et, d'autre part, de composer un essai sur l'esprit humain et sur la lecture où il fait assez digne figure parmi les disciples de son cher Montaigne.

L'on voit quel progrès sa lecture assidue de l'inimitable causeur — sa recherche presque maniaque des livres dédaignés — son entêtement à les faire parler, lui ont permis d'accomplir depuis le temps où déjà fort érudit (vers 1829 par exemple) il cultivait ses émotions devant un bel exemplaire, collectionnait les proverbes ou les satires, caressait voluptueusement une belle reliure ou un papier délicat. *Des Mélanges tirés d'une petite Bibliothèque* de 1829 aux *Notices bibliographiques, philologiques et littéraires de* 1835 il nous donne maint exemple des digressions suggestives que l'on peut écrire « en marge des vieux livres ».

V

On sait quelle mode eurent vers 1830 les *physiologies* où les écrivains d'alors s'attachaient à peindre une catégorie d'individus avec leur déformation professionnelle. Balzac nous a laissé les plus célèbres, celles qui concernent l'employé, la démarche, la toilette. Nodier, a dit, dans des articles sur Peignot, Brunet, Renouard *(Mélanges de litt.* II, p. 372, 399, 416) les qualités d'un amateur de livres compétent, mais c'est surtout dans les physiologies du même genre qu'il donna ses portraits de bibliophiles. L'on sait qu'en 1831 les principaux écrivains édités par Ladvocat, essayèrent de le sauver de la faillite en apportant chacun une contribution gratuite à un ouvrage collectif auquel l'on donna ce titre : *Le livre des Cent et Un.* Nodier fournit pour sa part *Le Bibliomane.* Sous le nom de Théodore il relève bien, comme l'avance M. Vallery Radot (1), quelques ridicules d'un certain Boulard, mais c'est surtout lui-même qu'il peint. Une autre esquisse du même genre, l'*Amateur de Livres,* parue dans les *Français peints par eux-mêmes* (1840), est plus méthodique. Il distingue et décrit les différents personnages qui s'intéressent aux livres (2).

1° — Le *bibliophile* est un homme d'esprit et de goût qui se plaît dans la conversation des plus honnêtes gens du temps passé. Il ajoute à la curiosité intellectuelle le souci de faire resplendir sous les « dentelles d'or » les exemplaires de choix. Nodier énumère les rois qui furent bibliophiles et les grands seigneurs qui eurent à cœur de les imiter. Là dessus il vitupère les financiers de son temps qui sont indifférents au charme des livres.

(1) Dans une réédition du *Bibliomane* (P. Conquet, 1894).

(2) Reproduit dans le *Voleur* 20 nov. 1842 et dans le *Bull. du Bibl.*, juin 1842.

2° — Le *bibliophobe* se recrute parmi eux, chez les hommes d'Etat, et chez les « grands hommes de lettres ».

3° — Le *bibliomane*. Après une intéressante citation d'Urbain Chevreau, il distingue du bibliophile le bibliomane qui se contente d'entasser les livres. Ce dernier mesure ses richesses au monticule. Il suffit d'un accès de fièvre, d'un affaiblissement de l'esprit ou d'un accroissement de fortune pour faire d'un bibliophile un bibliomane. Il rappelle là-dessus le souvenir du fameux Boulard. « Mon cher et honorable maître, dit-il de lui, avait été un bibliophile délicat et difficile avant d'amasser dans six maisons à six étages, six cent mille volumes de tous les formats, empilés comme les pierres des murailles cyclopéennes, c'est-à-dire sans chaux et sans ciment, mais qu'on aurait pu aussi prendre de loin pour des *tumuli* gaulois.

4° *Le bouquiniste*. Il se recrute principalement parmi les vieux rentiers, les professeurs émérites, les hommes de lettres passés de mode. Il recherche sans cesse le trésor inestimable que serait l'*Imitation de Jésus-Christ* annoté par Rousseau le *Théagène et Chariclée* de Racine, le *Pédant joué* de Cyrano où Molière marqua les scènes dont il voulait s'emparer.

5° On désigne également sous le nom de *bouquiniste* le libraire en plein air. Nodier en cite pour type un nommé Passard qui vécut longtemps dans la Rue du Coq et qui débitait, en vendant ses livres, les plus sévères appréciations sur leurs auteurs.

Nodier conclut amèrement que dans vingt ans il n'y aura plus ni bouquiniste ni livres, car aujourd'hui l'on ne sait plus imprimer. Le papier de ce temps cherche sous le prétexte de la moindre pluie, à retourner à la bouillie dont il est sorti. Il parle ici en Neophobus appliquant à la librairie moderne les mêmes sévérités qu'à la langue scientifique.

Nodier a aimé faire dans les nouvelles où l'on s'y attend le moins des allusions à son amour des livres. Dans le *Roi de Bohème* c'est Don Pic de Fanferluchio; dans *Amélie* le chevalier Croft fait figure d'amateur de livres. Son *Nouveau Faust* sème l'érudition dans le romanesque (1). Enfin *Franciscus Columna* est caractérisé par un mélange analogue. Cette nouvelle est toute imprégnée de souvenirs de lecture et l'Abbé Lowrich qui y figure doit être ajouté à la liste des bibliomanes qui figurent dans son œuvre.

VI

Nodier a fait œuvre de réhabilitation des richesses nationales en

(1) Dans *Amour et Grimoire* (*Revue de Paris*, octobre 1832).

s'adonnant à la bibliophilie ; il s'est aussi acquis sur ce point une réputation éminente et il a fait école. Combien de fois a-t-on étudié son rôle à cet égard ! C'est en 1844 Charles Duplessis dans le *Bulletin du Bibliophile*, le baron de Reiffenberg dans le *Bibliophile belge*, Charles Asselineau enfin en 1867 dans ce même *Bulletin* qu'avait fondé Nodier. Asselineau devait être un des meilleurs disciples de Nodier, lui qui imita les *Mélanges tirés d'une petite Bibliothèque* dans sa *Bibliographie romantique*. A peine le *Bibliophile français*, imitation de la revue fondée par Nodier commençait-il de paraître (1868) que Nodier y figurait en place d'honneur. Asselineau rappelait le temps où les bibliophiles romantiques recouraient à lui comme à un Pétronius arbiter ». *(Bibl. fr.* nov. 1868).

« Sans doute, disait-il, la bibliographie ne data pas de Nodier. Nous avions avant lui de bons catalogues et de bons traités, de savants et fins bibliographes, mais lui, le premier, il a animé cette science jusque-là maussade ; il l'a dépédantisée et en a fait un genre littéraire, presque un genre poétique... Nodier avait un fonds de poésie secrète qu'effarouchait la gloire et qui se faisait jour, comme malgré lui, jusque dans les extrêmes minuties du travail, dans les sujets et les propos qui comportent le moins d'enthousiasme et où le lyrisme est le moins attendu. »

Avant Nodier, selon cet auteur, l'on se représentait le bibliophile comme un personnage maigre, voûté, cheminant au long des quais et un peu ridicule. Nodier procura à la bibliophilie un état civil. Elle ne fut plus dédaignée et les gens du monde lui donnèrent la faveur qu'elle avait eue auprès de quelques grands seigneurs d'autrefois.

Il n'est pas d'ouvrages sur la bibliophilie où Nodier ne figure en place d'honneur. Bien des études spéciales lui ont été cependant consacrées. Honoré Bonhomme dans une revue des *Bibliophiles français sous le premier empire et la Restauration* lui consacre un article, où il est question de tout sauf du sujet promis *(Revue de France*, juillet 1874). M. Valléry Radot en rééditant le *Bibliomane* (1894) le *Moniteur Universel* en rappelant à la même date les mérites de Nodier bibliophile, fêtaient son cinquantenaire. M. de Claye en publiant une belle édition d'*Inès de las Sierras* (1897) louait encore l'amateur de livres qu'il fut. M. Antoine Guillois salua à son tour en 1912 *(Bull. du Bibl.* p. 461) les exemplaires les plus précieux dont Nodier avait eu tant de chagrin à se défaire.

Si, à l'origine du goût de Nodier pour les livres rares et anciens, l'on discerne un souci de reconstruction et de réhabilitation, une œuvre d'« antiquaire » comme dirait Walter Scott, la passion de collectionner étudiée patiemment en 1885 par M. Paul Eudel *(Collections et collectionneurs)*, par M. Henri Codet, en 1921, a constitué un paradis artificiel que Nodier grand amateur de livres n'eût point désavoué.

S'il y a dans la bibliophilie des romantiques quelque chose qui la rattache à l'amour des ruines et du passé, elle revêt un aspect un peu désabusé et spinoziste que M. Joseph Aynard a marqué lorsqu'il a consacré en 1891 une étude à l'*Amour des Livres et la Lecture.* L'on voit les variétés d'esprits qui se rattachent à la bibliophilie imitée par Nodier des grands collectionneurs du XVIII^e^ siècle, léguée par lui à des écrivains aussi différents que les érudits Lacroix ou Asselinau et que les amateurs modernes du rêve et de l'oubli.

Chapitre VI. — **Nodier et le XVI^e siècle**

I. Précocité de son goût pour les auteurs de ce siècle. — II. Traces de lectures qu'il en a faites dans le Dictionnaire des Onomatopées et le Plagiat. — III. Propagande en faveur de Rabelais. — IV. Son édition de la Satyre Ménippée. — V. Henri Estienne, Despériers et autres prosateurs. — VI. Il demeure dans la tradition classique en préférant Marot à la Pléïade.

L. Derôme, qui a porté sur Nodier bibliophile un intéressant jugement, nous aide aussi, dans ses *Causeries d'un Ami des Livres*, à préciser le rôle que joua Nodier essayant de réhabiliter les auteurs du XVI^e siècle. Visant l'époque de 1835, qui est celle où Nodier devient célèbre comme bibliophile, et épanouit son talent dans ce genre, Derôme écrit ceci :

« Depuis trente ans, on faisait la guerre aux doctrines et aux écrivains du XVI^e siècle, au profit des doctrines et des écrivains du XVII^eme siècle. Maintenant que le XVII^eme siècle était réhabilité, c'est contre lui qu'on se tourne au profit du XVI^eme qu'on lui reproche d'avoir délaissé. Malherbe et Boileau considérés comme responsables de ce méfait firent les frais de la guerre. Dans ses *Auteurs du XVI^eme siècle qu'il convient de réimprimer* (Février 1835) Charles Nodier qui arrive sept ans après Sainte-Beuve détermine en faveur du XVI^eme siècle un courant peut-être plus efficace au point de vue pratique. »

Si Nodier s'intéresse à d'autres époques alors méconnues, le centre de son action est le XVI^e siècle. Le moyen-âge, et même le seizième siècle, sont pour lui des époques de vraie tradition française, alors que le XVII^e est gréco-romain. Aux côtés de Sainte-Beuve il a joué un rôle essentiel dans la réhabilitation du XVI^e siècle ; c'est qu'il y était préparé par une étude assidue et lointaine des principaux auteurs de ce siècle. Il y a donc lieu, pour bien connaître l'œuvre de réhabilitation nationale qu'il accomplit à cet égard de revenir sur les lectures persévérantes et parfois passionnées qu'il fit de Montaigne, de Rabelais et de leurs contemporains.

I

Au XVIII^e siècle, on n'appréciait guère en général les productions du XVI^e. On relève pourtant le goût de Lebrun pour Montaigne et

Ronsard (1) et celui de Mercier pour Rabelais (2). Nodier encore qu'il suivît à l'origine la tendance générale du XVIII^e siècle, commença de très bonne heure à s'initier au langage pittoresque, tantôt nonchalant, tantôt voluptueux des moralistes et des conteurs du XVI^e siècle. Weiss a noté que Nodier fut autorisé très jeune par son père à lire Montaigne. On le rencontra un jour, à l'âge de 8 ans portant les *Essais* sous son bras. Pendant le séjour qu'il fit à quatorze ans chez M. de Chantrans, Montaigne et le *Plutarque* d'Amyot figurèrent parmi ses livres de prédilection. C'est sans doute à travers le langage du bon Amyot qu'il avait connu les héros de l'antiquité dont il faisait complaisamment l'éloge dans ses discours révolutionnaires. En 1798 encore, lorsqu'il fait à Giromagny une sorte de retraite spirituelle, Montaigne et Amyot sont du voyage. Le culte de la mélancolie selon Werther n'exclut point la lecture assidue de Montaigne et nous avons vu que cette étude bienfaisante développa chez Nodier une subtilité dans l'analyse des sentiments, que les romanciers exotiques ne lui auraient sans doute pas donnée au même point. Avant même que le siècle s'achève, dans le *Moi-Même*, où il s'essaie au roman, il écrit avec assurance : « Avez-vous lu Montaigne, Charron, Rabelais et Sterne ?. Si vous ne les avez pas lus, lisez-les. Si vous les avez lus, il faut les relire ». C'est à dix-neuf ans encore que, passionné aussi pour l'auteur du *Langage français italianizé* il écrivait à son ami Pertusier : « Robert et Henri Etienne !! ne dédaignez pas ces hommes là... fais attention surtout je t'en prie aux Turnèbes, aux Vascosans, aux Dolets... la lettre où tu m'en annonceras quelques uns me vaudra dix ans de vie ». Il se vantait aussi, d'avoir découvert dans la bibliothèque familiale un ouvrage de Calvin. La bibliophilie et l'histoire littéraire collaboraient donc pour lui faire aimer le siècle de Rabelais, des Estienne et de Montaigne. Léon Séché (3) et Michel Salomon (4) ont donc pu à juste titre signaler à ce propos l'engouement précoce de Nodier pour le XVI^e siècle.

« Pas plus que Derôme, dit ce dernier, en parlant de Nodier père, il ne réussit à augmenter son admiration envers nos classiques des XVII^eme et XVIII^eme siècles. Charles aime d'instinct la saveur gauloise du seizième. Nous l'avons vu choisir le Plutarque dépareillé de M. de Chantrans pour livre de chevet. Il goûte

(1) C. Latreille. — *La fin du théâtre romantique* F. Ponsard... Paris, Hachette 1899, p. 16.

(2) Béclard — Mercier, *sa vie, son œuvre, son temps* (Paris, Champion, 1903), pp. 433, 434. Ce même Mercier faisait ses délices de Montaigne et il cite maint passage de ses œuvres. Cf. d'autres témofgnages dans S. Etienne, *Le genre romanesque au XVIII^e siècle* (Bruxelles, 1922).

(3) L. Séché. — *Le Cénacle de Joseph Delorme* p. 230.

(4) M. Salomon. — *Nodier*, pp. 19 et 239.

la langue d'Amyot (1) et de Montaigne. Il se plaît à Mellin de Saint-Gelais et à Bonaventure Despériers. Enfin, trente ans avant Sainte-Beuve il découvre Ronsard»

La raison de cet attrait n'est point seulement d'ordre littéraire, elle est aussi psychologique. On sait quelle importance eut pour la formation de l'esprit de Montaigne l'influence des temps troublés où il vécut. La période orageuse de destruction et de gestation où se forma l'intelligence de Nodier peut avoir contribué beaucoup à lui faire lire des auteurs chez qui il trouvait une similitude de situation.

II

Le *Dictionnaire des Onomatopées* qu'il publia en 1808 devait sortir de la lecture de Rabelais, aussi bien que de la fréquentation des philologues. L'accumulation de langages étranges et prodigieusement variés qu'il fait plaisamment dans sa préface (p. XXI-XXV) évoque invinciblement le polyglotte de Rabelais qui vint jargonner sous les fenêtres d'un puissant du jour. Nodier ne méconnaîtra d'ailleurs jamais le charme de ses énumérations demi-lyriques, demi-comiques. Ce qui est singulier c'est que Nodier se trouve ainsi placé en même temps dans le sillage de Chateaubriand interprétant musicalement les bruits de la forêt et dans la tradition de Rabelais se grisant de mots sonores et de savoir amoncelé.

Les auteurs du XVI^e^ siècle sont fréquemment cités pour les exemples qu'ils fournissent et l'on voit que Nodier dès lors n'avait point lu seulement les conteurs et les érudits de ce temps, mais aussi les poètes.

Cholières et du Bellay ne sont cités qu'une fois, sans grand commentaire (pp. 8 et 9). Pour Du Bartas il a peu d'égards et il adopte l'opinion de La Monnoye (p. 191) mais il prend la peine de comparer les textes de deux éditions, et de citer, à l'appui, la version qu'Edouard Dumonin a suivie dans une traduction latine du passage discuté. L'on voit que Nodier a poussé cette fois sa lecture assez loin.

L'*Alouette* de Ronsard est citée presque en entier(p. 193) Nodier reconnaît le charme de de morceau et se permet une digression caractéristique : « Cet épisode de la fileuse est d'un goût absolument antique. C'est un des plus gracieux que l'on puisse imaginer. Si Ronsard n'avait jamais fait que de pareils vers, la postérité lui aurait peut-être confirmé jusqu'à un certain point ses titres pompeux de

(1) Sur son admiration pour Amyot, cf encore dans son *Paris historique* (1838), t. I, à propos de la rue de la Harpe, quelques lignes d'éloges à l'adresse du vieux traducteur.

Prince des Poètes et *d'Apollon de la source des Muses*, qu'on lui a donnés de son temps ».S'il essaie au passage d'en faire l'éloge, c'est en retenant un de ses aspects les moins originaux, les plus semblables au genre de Marot. (1)

Mathurin Regnier est cité à deux reprises et semble lui être assez familier ; les citations d'Amyot sont fréquentes. Nodier le fait figurer dans la phalange de nos vieux écrivains d'élite, avec Montaigne et Rabelais (p. 10). Il cite de lui le joli mot « rebabiller ». Quelques vers de Du Bellay figurent aussi parmi les citations justificatives. Mais c'est Marot surtout, parmi les poètes, qu'il apprécie. (pp. 24, 71, 97). Il a retenu de lui ce passage assez rabelaisien qu'il semble même avoir imité dans un de ses premiers poèmes inédits :

> Viens donc, déclare toy
> Qui de buffes renverses
> Mes ennemis mordans,
> Et qui leur moult les dents.

D'un vers du même Marot il a retenu le vocable *clamoure*, et *gargouilles*. Il cite enfin cet autre passage qui n'eût point déparé *Gargantua* :

> En leurs gueules perverses.
> Semblablement le gentil Dieu Bacchus
> M'y amena accompagné d'andouilles
> De gros jambons, de verres, de *gargouilles*.

S'il retient surtout de Marot ce qui évoque Rabelais, c'est qu'en effet Rabelais et Montaigne lui sont plus familiers que les poètes. Il voit en eux les stylistes les plus originaux qui aient jamais existé et sur lesquels il n'est pas loin de projeter quelque nouvel ouvrage. Une note qui a presque la valeur d'une préface (p. 189), mérite d'être citée :

« Ce serait peut-être un livre assez curieux que celui qui réunirait les expressions vives, caractéristiques et originales qui sont propres à un seul écrivain, qui n'ont point été mises en œuvre depuis lui, ou qui l'ont été rarement, et qui ne se sont point conservées dans les vocabulaires. On en tirerait beaucoup de ce genre des écrits de Cicéron, de Sénèque, de *Rabelais*, de *Montaigne*, de Sterne, de Milton, de Schiller, du Dante et d'Alfieri ».

Lorsqu'il s'agit d'onomatopées, Montaigne ne saurait être cité

(1) Dans son *Cours* de 1808, Nodier se montre plus que sévère pour la Pléiade. Dans son chapitre de la Poésie Lyrique (p. 107) il la passe sous silence entre Pindare et Malherbe. « Les premières tentatives des poètes français ne furent pas plus favorables à l'ode qu'au drame et à l'épopée. Enfin Malherbe vint et prouva que la langue française était vraiment lyrique. »

aussi souvent que Rabelais. Du moins il en est toujours question en termes empreints d'amitié (pp. 61, 65, 75, 142). « De notre bon Montaigne » il se plaît à louer « l'énergie, la précision ordinaire ». Rabelais est l'écrivain le plus souvent cité ici (pp. 8, 20, 52, 67, 71, 96, 105, 127, 172, 179) ; il est mentionné à propos des mots *agripper*, *beliner*, *galloise*, *dronos*, *cloper*, *ullement*, *tabouriner*, *toquesing*, etc. Nodier par surcroît, n'a pu résister au plaisir de donner quelques avis sur le style de Rabelais. Il recherche l'origine (p. 96) des noms *Gargantua* et *Gargamelle*, de *Bacbuc*, onomatopée tirée de l'hébreu par Rabelais pour désigner la prêtresse de la dive bouteille..

Entre 1808 et 1812, date à laquelle parut la première édition, anonyme, de son ouvrage sur la *Plagiat*, Nodier ne cessa point de fréquenter les écrivains du XVI^e^ siècle. Une lettre à Weiss du 13 novembre 1811 (Estignard, p. 107) atteste qu'il lit surtout Montaigne, Charron et Amyot. Les renseignements qu'il demande, il est vrai, font penser à la préparation de son livre. Ayant emprunté un théâtre allemand à son ami, il ajoute :

« Il faudrait que tu tâchasses d'y joindre un *Montaigne et un Charron*, aussi autant de bouquins que tu voudrais. Tâche aussi de savoir premièrement si *Amyot* a traduit Diodore ; 2° s'il y a autre chose de lui, d'ailleurs, que son *Plutarque* et son *Longus* ; 3° de quelle époque est la traduction de *Daphnis* et *Chloé* ; 4° chez qui elle a été imprimée pour la première fois.

Je crois que voilà tout ce que j'envie de savoir maintenant ».

Dans les *Questions de Littérature légale*, qu'il a élaborées dès la même époque, il parle toujours de Montaigne avec vénération, en des termes comme ceux-ci : « ces beaux chapitres » (p. 2), « une superbe page de Montaigne » (p. 6). Si Montaigne a beaucoup pillé, « il n'est pas d'écrivains à qui on ait ravi de plus précieux lambeaux ». Comme Rabelais était à l'honneur dans le *Dictionnaire des Onomatopées*, c'est Montaigne qui l'est ici. Dolet, Baïf, Charron sont cités ça et là (pp. 15, 139). De Bonaventure Desperriers, il commence l'éloge qu'il développera en un article (p. 71). Il défend la propriété du travail d'Amyot et précise les qualités de son langage (p. 26). Les classiques du XVII^e^ siècle sont peu vantés au prix « de nos excellents auteurs du seizième siècle », Racine, Molière, La Fontaine apparaissent ici avant tout comme des débiteurs de Rabelais. Quant à Ronsard, il n'est point cité sans de sérieuses réserves (p. 83). Il a poussé les emprunts de mots « à un excès prodigieux » etc. Ce qui importe, c'est que Nodier le met au-dessous de Malherbe par exemple, tout au moins en fait de style. A son égard, Nodier demeure plus proche du dédain de Boileau et du grand siècle que de la juste estime de Sainte-Beuve. Il semble que Nodier donne la palme à Marot

« dont le style a fondé un genre, et qu'on a souvent imité passablement aux dépens de ses hémistiches ». Nodier qui est si enthousiaste pour les prosateurs du XVIe siècle apportera toujours quelque timidité et un esprit relativement rétrograde à l'appréciation de ses poètes. S'il procure d'illustres amitiés à Rabelais, s'il est parfois un honorable disciple de Montaigne, le plus énergique avocat de Desperriers, le retour aux poètes de la Pléiade sera le mérite d'autres érudits.

III

Les *Mélanges tirés d'une petite Bibliothèque* (1838) ne sont point la source la plus importante pour connaître l'attachement fidèle de Nodier aux auteurs du XVIe siècle. Cependant on y trouve une proposition bien significative. N'a-t-il pas l'idée de souhaiter que l'Académie Française se soit fondée plus tôt « sous l'influence du génie d'un Rabelais, d'un Montaigne, d'un Amyot, d'un de Thou, d'un L'Hospital, d'un Passerat, d'un Pithou, d'un Desportes » (p. 396). Qu'on y prenne garde : il ne va pas moins qu'à désirer secrètement l'adoption du XVIe siècle comme notre véritable âge classique. L'on conçoit dès lors la sincérité du regret qu'il exprime aussitôt en ces termes : (p. 398) « Le commun des lecteurs ne peut plus s'inspirer des délicieuses compositions de Marot... s'éclairer au flambeau de la sublime philosophie de Montaigne, parce que leur orthographe n'est plus accessible à une instruction vulgaire ».

Dans les années qui précèdent, Nodier n'a cessé de mener le combat en faveur du XVIe siècle. En 1823, il donne dans la *Quotidienne* un article enthousiaste de Rabelais ; en 1824, une édition de la *Satyre Ménippée*. En 1826, dans la *Quotidienne*, il exalte Marot.

P. Lacroix, dans le *Bulletin du Bibliophile* (1) a consacré tout un article à *Rabelais jugé par Ch. Nodier*. Il recherche l'origine des études qu'il en donna à différentes revues.

L'éditeur Dalibon avait projeté une édition de Rabelais en 4 ou 5 volumes ; elle en aurait eu 12 ou 15 si le libraire avait laissé les commentateurs épuiser leur verve. On eut beau recourir à Nodier lui-même, pourtant réputé comme auteur de prospectus, il ne fut pas possible d'aller au-delà du neuvième volume. Nodier avait fourni un article qui devint presque un communiqué de presse et qui fut répété avec de légères modifications, dix ou douze fois, d'après Paul Lacroix, entre 1822 et 1823. La première trace que j'en trouve est dans les *Annales de la Littérature et des Arts* (89e livraison, 1822, tome 7). Nodier promet là un second article qu'il n'a jamais publié. La *Quo-*

(1) *Bulletin du Bibliophile* 1863, p. 531 ; 1878, p. 221.

tidienne fournit, à la date du 7 août 1823, la version la plus complète de cet article. Paul Lacroix la reproduit dans son étude.

Nodier trouvait deux procédés pour recommander Rabelais aux acheteurs : il en faisait le plus grand philosophe qui ait existé ; il prétendait que toutes les catégories de lecteurs peuvent y trouver plaisir. C'est ainsi que dans son second paragraphe, il mentionnait qu'à l'apparition du livre, les débauchés y satisfirent la grossièreté de leur goût — les novateurs en retinrent les attaques contre l'Eglise — les caustiques se plurent aux allusions personnelles — les contemplatifs y découvrirent des mystères. Rabelais a évité avec autant de soin que La Fontaine « le misérable rôle des rieurs ». Et voici comment Nodier présente le penseur, non sans excès :

« Il a existé un philosophe qui avait approfondi de bonne heure toutes les sciences et toutes les littératures des siècles ; qui s'était fait en peu d'années une renommée classique dans l'école la plus classique de la France ; qu'on cite presque toujours le premier, parmi les hommes ingénieux et parmi les hommes doctes, et qui peut être regardé comme un des écrivains les plus profonds et les plus universels des temps modernes, avec Erasme et Voltaire qui n'ont été ni aussi profonds ni aussi universels que lui ».

L'interprétation romantique de Rabelais avant tout philosophe et qu'on aurait presque fait mélancolique, sous l'amas de son savoir et de ses plaisanteries, semble avoir trouvé sa première formule dans cet article de Nodier.

En 1835, il revient à Rabelais à propos d'un problème posé par un érudit.

Gustave Brunet de Bordeaux, venait de publier chez Sylvestre (décembre 1834), un petit ouvrage sous un long titre : *Notice sur deux anciens romans intitulés Les Chroniques de Gargantua, où l'on examine les rapports qui existent entre ces deux ouvrages et le Gargantua de Rabelais et si la première de ces chroniques n'est pas aussi de l'auteur du Pantagruel.*

M. P. P. Plan dans sa *Bibliographie Rabelaisienne* traite assez durement les travaux de Brunet. « Sans parler d'Eloi Johanneau, de falotte mémoire, deux personnages se sont, entre autres, particulièrement distingués dans ce genre d'exercice (les attributions invraisemblables) : le bibliophile Jacob et Gustave Brunet ». Si M. Seymour de Ricci a trouvé bon de donner de cet ouvrage qu'il considère comme étant de Rabelais une reproduction en fac-similé (1), l'édition de Rabelais publiée par M. Abel Lefranc et qui fait autorité

(1) Cf. dans *Revue des Etudes rabelaisiennes* 1910, p. 57, un compte-rendu de cette publication.

la rejette (1). Il nous sera donc permis d'admettre, après MM. Plan et Lefranc que Nodier en louant les mérites de cet opuscule perdait son temps.

M. Jacques Boulenger a publié en 1904, dans la *Revue des Etudes rabelaisiennes* (p. 210) une étude sur Rabelais et Victor Hugo qui souligne l'effort de Nodier attaché à révéler le mérite de Rabelais. M. Boulenger a remarqué que, dans diverses études , de 1820 à 1828 où Victor Hugo énumère les principaux écrivains français, il omet Rabelais ; par contre, dans la préface de *Cromwell* (écrite en septembre et octobre 1827) il le cite plusieurs fois et le désigne, comme l'Arioste et Cervantès sous le terme d'*Homère Bouffon.* L'on sait, par par M. Souriau, que sur son manuscrit, Victor Hugo ajouta en note à propos « d'Homère Bouffon » : « Cette expression frappante est de M. Charles Nodier qui l'a créée pour Rabelais et qui me pardonnera de l'avoir étendue à Cervantès et à l'Arioste ». M. Boulenger pense que non seulement Victor Hugo emprunta à Nodier cette expression fameuse, mais encore qu'il se décida, sur son insistance, à lire Rabelais. D'après l'éminent rabelaisien cette hypothèse serait confirmée par le poème suivant que Victor Hugo adressa à Charles Nodier en recevant *Le Roi de Bohème* :

Je l'ai lu, ton beau poème,
Tes sept châteaux du Roi de Bohème !
C'est un legs rare et suprême
Que tu tiens en fils pieux
D'Yorick qui l'eut de son père
Rabelais, bâtard d'Homère
Lequel était fils des Dieux.

Dernières Gerbes

Cet exemple est significatif de l'efficacité qu'a eue cette véritable campagne menée par Nodier en faveur de Rabelais (2).

IV

Nodier donna en 1824, chez Delangle, avec Verger, une édition en deux volumes, de la *Satyre Ménippée.*

Dans son introduction, il n'hésitait pas à classer cette œuvre

(1) OEuvres *de Rabelais* publiées par M. A. Lefranc, etc. (Paris, Champion, 1912) tome I, p. XIII.

(2) M. Abel Lefranc (*Rev. Et. Rabel.*, 1903, page III) cite Nodier parmi ceux qui ont propagé par leur exemple l'influence de Rabelais. « D'autres écrivains de marque dont plusieurs ont exercé une action souvent très notable tels que... *Charles Nodier*, Schérer, Prévost-Paradol, Victor Cherbuliez, R. Kipling, etc. »

parmi les chefs-d'œuvre de notre littérature. « S'il est un livre, disait il, où brille de tout son éclat l'esprit et le caractère français, un livre empreint de cette gaîté satirique, de cette causticité fine et mordante, et cependant de cette charmante urbanité qui est le sceau de notre génie national, c'est la Satyre Ménippée ». Il la compare à Rabelais. Et même elle n'a pas le tort d'être « fantasque et bizarre » presque déraisonnable comme *Gargantua*. Les *Provinciales* perdent beaucoup à distance des circonstances où elles ont été écrites.

« La Satyre Ménippée... appartient à tous les temps. Sous le rapport politique c'est un cours complet d'enseignement pour les nations ; sous le rapport littéraire c'est un mélange de l'énergie hostile d'Aristophane et de l'ingénieuse ironie de Socrate. Point de satiriques à venir qui n'y trouvent des modèles, point de peuples à venir qui n'y trouvent des leçons ».

Nodier apprécie ensuite avec plus de pondération l'œuvre respective des différents collaborateurs, puis les réimpressions et les commentaires déjà existants.

Nodier donne la palme à l'ouvrage qu'il présente cette fois.

Dans son commentaire il s'est soucié surtout des passages imités de Rabelais (pp. 3, 34, 74, 143, 147, 168, etc.).

Au total, Nodier a étudié la Satyre Ménippée comme un ouvrage situé entre Rabelais et le moindre sire que fut Cyrano de Bergerac. Le *Supplément au Catholicon* « qui est évidemment écrit à l'imitation de la *Navigation du Compagnon à la bouteille*, et qui a servi de modèle au *Voyage dans la Lune* » indique pour lui le point de contact entre Rabelais et Cyrano de Bergerac. Il y avait non seulement pour lui dans la *Satyre Ménippée* un ouvrage intéressant au point de vue du langage, mais un document pour établir la filiation d'une forme de l'esprit satirique en France dont il a été particulièrement curieux, d'une tradition enfin permettant de retracer notre histoire littéraire en faisant du XVII^e^ siècle des grands classiques une exception, une rupture avec le passé.

V

C'est à titre d'écrivain satirique encore qu'il fit grand cas d'Henri Estienne. Il se plaisait à le citer dans son étude sur *le Plagiat* (Chap. v et XVII). Dans *Les Auteurs du* XVI^e^ *siècle qu'il convient de réimprimer* (p. 10) il faisait de lui un éloge hyperbolique, l'estimant « un des hommes les plus doctes et les plus spirituels du seizième siècle ; génie naturel et fin qui embrasse tout, qui réussit dans tout, qui rendit populaires les grâces méconnues de la science en les embellis-

sant des grâces du style, et qui serait à lui seul, en trois langues, l'honneur de trois littératures ». Ce n'est point de *l'Apologie pour Hérodote* qu'il demandait la réimpression, car nous en étions déjà pourvus. Il souhaitait plutôt que l'on s'appliquât à la diffusion du *Traité de la Conformité du langage français avec le grec*, — du *Projet du livre de Préséance du langage français* — des *Proverbes épigrammatisés* — des *Inappréciables Dialogues du langage français italianizé*. Chez ce prosateur excellent il ne voyait plus seulement un satirique mais par surcroît l'auteur des plus précieux documents que nous ayons sur la « révolution » de notre langage qui se produisit au XVI^e^ siècle. Sylvestre de Sacy dans ses *Variétés littéraires* était dans les mêmes dispositions lorsqu'il opposait Henri Estienne et Ronsard (1). « Tandis que Ronsard et les gens de son école se donnaient beaucoup de peine pour forger du français tout grec et ne réussissaient par leurs pédantesques inventions, qu'à déshonorer leur talent... (Estienne) donnait dans l'*Apologie pour Hérodote*, cette satire si vive et si piquante du Clergé, le premier modèle, des *Lettres Provinciales*... c'est qu'Henri Estienne avait l'esprit juste et le goût sain, tandis que Ronsard, malgré sa verve poétique, avait l'un et l'autre parfaitement faux ». Pour S. de Sacy, Estienne est de la bonne école, celle de Rabelais et de Marot, où il faudra toujours remonter quand on voudra « frapper sa phrase d'une empreinte vraiment française ». Avec lui « on se retrouve en pleine vieille France ». Dans l'appréciation des qualités foncières du génie français, Nodier, comme S. de Sacy, n'est généralement point seulement rebuté par l'excès des influences antiques. Il leur préfère l'esprit gaulois. Il était donc peu fait pour réhabiliter Ronsard. Un Bonaventure Despériers était plutôt son homme.

Déjà, dans une lettre que l'on suppose avoir été écrite vers 1823, il faisait part à Eloi Johanneau de son intention de rééditer Despériers (2), il félicitait Johanneau de sa notice sur Rabelais. Il s'intéressait vivement à l'étude qu'il préparait sur les Auteurs à clefs. Quant à Despériers, il assurait son correspondant que rien ne pouvait le faire se dessaisir des éditions du *Cymbalum* qu'il possédait « Malheureusement, disait-il à propos de l'édition projetée, je ne crois pas qu'on puisse lui donner aujourd'hui, un commentaire rationnal bien explicite, et je ne sais à quoi cela servirait dans le *statu quo* de notre sotte civilisation... je ne l'imprimerai d'ailleurs à ma manière qu'après avoir traité avec vous de votre excellente clef ».

(1) S. de Sacy, cité par Ristelhuber dans H. Estienne. — *Apologie pour Hérodote*, (P., Lisieux, 1879). Introduction, p. XXXVII.

(2) Lettre publiée par M. Jacques Boulenger dans *Rev. des Et. Rabelais.*, 1907, p. 452.— *(Eloi Johanneau et son Rabelais).*

Ce n'est pas une édition que Nodier a donné de Despériers, mais une étude assez étendue dans la *Revue des Deux-Mondes* d'octobre 1839. Il devait la publier en volume en 1841 chez Techener.

Déjà, en 1835, dans ses *Auteurs du* XVI^e^ *siècle qu'il convient de réimprimer* (p. 7-8) il en souhaitait une édition avec notes «courtes et rares ». Il ne lui suffisait pas de considérer le Cymbalum « comme une des productions les plus piquantes de notre littérature de la Renaissance », il lui trouvait aussi les trois mérites :

1° D'avoir servi de modèle à Montaigne.

2° Il n'existe pas un seul texte « dont le style soit plus correct, plus clair, plus élégant, plus souple, et plus soutenu ».

3° D'avoir un intérêt d'actualité à l'heure où l'on s'occupait avec prédilection de questions d'histoire et de langage.

Conformément à son habitude de découvrir dans les auteurs de second rang plus de qualités que chez les génies reconnus, il voyait chez lui, l'alliance la plus heureuse « de la mordante causticité de Rabelais, avec le scepticisme grave et profond de Montaigne ».

L'on conçoit que dans l'étude de 1839-1841, il ne pût lui trouver d'autres mérites. Il avouait, du moins, comme en une profession de foi, son dessein constant de réhabiliter les *génies incompris*. Pour lui, les trois grands esprits du début du XVI^e^ siècle sont Rabelais, Marot et Despériers. Ce qui demeure notable dans cet essai, c'est l'assimilation qu'il en fait encore (p. 9) avec Rabelais et Marot. — le tableau rapide des soirées de Marguerite de Navarre (p. 11) et que l'on cite assez souvent en signalant son caractère fantaisiste. Il ne craint pas d'attribuer à l'un de ces dialogues (p. 35) la fantaisie de Shakespeare ou de La Fontaine.

Il y a quelque chose de romantique dans cette biographie entremêlée de discussions assez partiales et de digressions. Il le portraiture un peu sous les traits d'un Chatterton (p. 8). « Toute la destinée de Bonaventure Despériers est marquée d'un sceau fatal d'incertitude et d'oubli (p. 15)». «Jamais fatalité plus obstinée ne s'est attachée à la réputation d'un auteur et de ses écrits » (p. 21). Nodier ne se contente point de rappeler l'interprétation inintelligente qu'en firent les érudits du XVIII^e^ siècle, et Voltaire lui-même. Non content de l'opposer aux auteurs de moindre mérite qu'on réimprime aujourd'hui (p. 68), il s'en sert pour faire pièce à ce qu'il appelle la littérature du siècle : en attendant, dit-il, d'obtenir de lui la place méritée, « il faut laisser passer les poésies rêveuses, les romans intimes et les feuilletons » (p. 57). L'attitude de Nodier n'est pas sans quelque ressemblance avec celle de Sainte-Beuve. Irrité, comme le grand critique, du succès que semblent accaparer des amis devenus rivaux, il cherche à leur opposer des gloires d'autrefois. Alors que Sainte-

Beuve se retournait, dans un dessein analogue, vers les classiques ou les hommes d'esprit du XVIII^e siècle, Nodier trouve dans un Bonaventure Despériers, comme dans un Henri Estienne, des personnalités semblables à la sienne et méconnues comme elle. A côté des formes lyriques, où s'épanouit le moi des grands romantiques, le sentiment de la défaite pousse Nodier à se réfugier dans le culte des auteurs et même des siècles trop dédaignés (1).

VI

On sait qu'au mois d'août 1826, l'Académie Française mit au concours, comme prix d'éloquence, ce sujet très vaste : *Discours sur l'Histoire de la langue et de la littérature française, depuis le commencement du* XVI^e *siècle, jusqu'à* 1610.

L'effet le plus connu de ce concours est l'ouvrage que Sainte-Beuve eut l'idée de préparer à son propos. Cependant, lorsque le résultat du concours fut publié (25 août 1828), deux discours autres que le sien furent jugés dignes de partager ce prix. C'étaient ceux de Saint-Marc Girardin et de Philarète Chasles. Ils furent publiés, en 1829, sous ce titre collectif : *Tableau de la littérature française au* XVI^e *siècle*. L'influence de Clément Marot, que M. W. de Lerber étudiait récemment, se manifestait là encore au détriment de la Pléiade. Philarète Chasles louait vivement Marot d'avoir perpétué chez nous la tradition gauloise (p. 67-73) et jugeait par contre immérité le succès que Ronsard avait obtenu de son vivant (p. 116).

Sainte-Beuve n'avait pu présenter son ouvrage à l'Académie en temps voulu. Il le publia cependant en 1828, chez Renduel et devait revoir ce travail pour une édition qui parut en 1833 (2). De tous ceux qui ont parlé de Ronsard en ce temps, Sainte-Beuve est l'un des moins sévères, et encore jugea-t-il à propos d'adoucir à son égard, ses jugements dans le courant de 1827, entre ses premiers et ses derniers articles du *Globe* (Cf. Michaut, op. cit. pp. 31, 48) (3).

(1) On trouvera des indications sur les erreurs historiques et sur le rôle de réhabilitation de Nodier dans l'édition du *Cymbalum mundi* de Franck (P., Lemerre, 1873) p. XIX et XXI dans celles des *Nouvelles récréations* par L., Lacour(P. Librairie des Bibliophiles, 1874) pp. XII, XXXVIII et XL, enfin dans la thèse d, A. Chénevière sur *Despériers* (P., Plon, 1885) pp. 4, 153, 241, 242, etc.

(2) M. Michaut a étudié dans une thèse latine les variations de la pensée de Sainte-Beuve : *Quibus rationibus Sainte-Beuve opus suum de* XVI^o *seculo iterum atque iterum retractaverit...* (Paris, 1903).

(3) M. Michaut cite (p. 43) un jugement de Sainte-Beuve paru dans le *Globe* le 17 octobre 1827 et qui montre combien Sainte-Beuve était à l'origine sévère pour la Pléiade « l'invention ... n'a rien d'original chez Ronsard et ses amis ; elle n'est qu'une copie froide calquée sur les créations des ancêtres. La langue dans laquelle écrivaient ces novateurs est devenue pour nous une espèce de langue morte et nous ignorons ce qu'est par rapport à elle l'élégance ou l'incorrection. Marot, suivant la remarque si juste de La Bruyère, Marot, par son tour et par son style

Nodier, qui, en 1823 et 1826, parlait si favorablement de Marot n'ira jamais très loin dans la réhabilitation de Ronsard.

Dans cette sorte de combat posthume livré entre les deux poètes, il prend, malgré son attitude de novateur, parti pour la tradition léguée par le siècle précédent, par les auteurs d'épîtres en vers du XVIIIe siècle.

En 1823, (*Quotidienne* du 26 janvier) il rend compte d'un petit poème du Moyen-Age réédité et il expose à ce propos ses idées sur la poésie. Ce qui caractérise selon lui notre époque, c'est le souci « de retrouver dans la poudre de nos antiquités nationales les titres si longtemps négligés de notre littérature et de notre histoire ». Après les vieux historiens, on réédite les vieux poètes. Pendant que Dorat, Saint-Lambert et Parny vont vers l'oubli, Louise Labbé et Clotilde de Surville ont les faveurs du public : « Il y a nombre de gens par le monde qui donneraient pour une épigramme de Marot les dix premiers volumes de l'Almanach des Muses ».

Le 22 juin 1826, c'est de Marot spécialement, que Nodier disserte dans la *Quotidienne*, à propos d'une édition que viennent d'en donner Després et Campenon. Il commence par les mêmes dédains à l'égard de la poésie du XVIe siècle et reprend presque ses termes de 1823 contre Dorat et la langue des boudoirs. Ces élégances surannées représentent l'école ancienne à laquelle l'esprit nouveau peut opposer d'antiques autorités. Il passe sous silence la Pléiade et retrouve peut-être complaisamment, dans Marot, la touchante expression des passions, la tendresse, la mélancolie même qui feront le mérite des romantiques. Nodier reproche, en particulier, à l'éditeur d'avoir supprimé dans son anthologie un trop grand nombre d'*Elégies*, celle notamment que Marot composa sur la mort du musicien Jean Chauvin. Il n'y a pas dans Marot que l'auteur d'un élégant badinage : « Tout le monde ne sait pas, ou du moins n'a pas assez dit que Marot avait trouvé souvent cette touchante expression des passions chastes et des amours du cœur, qui est empreinte de la tendresse et de la pureté du christianisme ». Nodier en cite pour exemple la XXe élégie. Il a remarqué aussi que les peuples étrangers, plus marqués de romantisme, « s'occupaient volontiers d'avance de cette... tristesse vague dont se compose la poésie des peuples déchus ». Une imitation de cette élégie trouvée dans un recueil anglais par A. Le Prévost en sert de preuve.

Dans la préface aux *Dernières Aventures du jeune d'Olban*, parue

semble souvent avoir écrit depuis Ronsard, et il n'y a guère entre lui et nous que la différence de quelques mots... le dialecte que Ronsard a voulu greffer sur la souche commune s'est flétri et détaché. »

en 1829, Nodier faisait encore de Marot un précurseur des sentiments romantiques (p. III). Si nos poètes antérieurs à Malherbe ont été gâtés souvent par l'excès d'imitation, on trouve souvent chez eux, selon Nodier, « des élans d'énergique sensibilité, ou l'abandon des tendres rêveries ». Le XVII^e^ siècle fut en régression sur ce point, mais le XVI^e^ avait prouvé son sens de la mélancolie moderne et de la tendresse vaporeuse. Il y en a une foule d'exemples dans Du Bellay, dans Desportes et dans Marot lui-même, « qui a dérobé à l'amour quelques secrets plus doux que ceux de la volupté ».

L'absence du nom de Ronsard dans ses vues sur la sensibilité et le sens poétique des écrivains du XVI^e^ siècle montre à quel point Nodier était loin de le comprendre aussi bien que Marot.

Lorsque, en 1829 encore, Nodier dans ses *Mélanges tirés d'une petite Bibliothèque* fit une place (p. 101) à un livre d'heures, en sa possession, où figuraient des vers inédits de Ronsard, destinés à Marie des Marquets, on eût pu s'attendre à quelques indications sur ses sentiments à l'égard de ce poète. Le romanesque qu'il attribue à cette déclaration d'amour écrite sur un livre pieux, à peine en rapporte-t-il le mérite au poète, sur le talent duquel il reste à peu près muet. Il envie l'époque où l'on jugeait de l'amour avec tant de bienveillance plutôt qu'il ne se laisse émouvoir par les rythmes de Ronsard.

« N'est ce pas, dit-il, un petit monument propre à caractériser une époque que cette déclaration d'amour tracée à la fin d'un livre de prières, précisément en face des formules d'oraison qui servent à la confession générale, et qui tirait si peu à conséquence autrefois, dans cet âge de piété et de galanterie, que la jeune beauté à laquelle elle était destinée, ne pensa pas à la détruire ».

Il lui plaisait, on le voit, de mêler, en bon romantique, l'amour et la piété, plutôt que de réhabiliter Ronsard. En 1841 encore, dans son *Bonaventure Despériers*, Nodier allait porter encore une fois un jugement sévère sur lui :

« Il est évident, disait-il, que Ronsard faillit corrompre tout à fait la langue en essayant de l'enrichir. En acquérant sous sa plume, hélas! trop savante, je ne sais quelle pompe verbale peu compatible avec son esprit, elle perdit ce charme de simplesse et de naturel qui ne fut retrouvé que par La Fontaine et Molière ».

Il n'hésitait pas à préférer au chef d'école, non seulement Marot, mais Mellin de Saint-Gelais et Despériers, si peu réputé cependant comme poète. On peut donc dire sans hésiter que Nodier n'a en rien contribué à la réhabilitation de Ronsard (1)

(1) Parmi les défenseurs de Ronsard, à la veille de 1830, il faut citer non seulement Sainte-Beuve, mais le classique J.-B. de Xivrey, dont M. Hogu signale un

Nodier ne fut pas plus favorable aux autres poètes de la Pléiade. Encore qu'il se vantât d'avoir de Baïf la plus belle collection qu'eût rassemblée un amateur, il appréciait avec un parfait dédain ses tentatives de rythmique (*Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, p. 260). L'inconvénient présenté par Ronsard, en fait de vocabulaire, Baïf le renouvelait pour le rythme :

« L'empire du classique, dit formellement Nodier, ne s'est réellement manifesté en France, à la suite de la renaissance des lettres, que sous l'influence poétique de Ronsard, de Baïf, de Du Bartas... ce sont ces *barbares*, comme on les appelle aujourd'hui, qui ont triomphé de la tendance romantique, quant à la composition... ce n'est pas leur faute, si les routines de l'antiquité n'ont pas prévalu quant au mécanisme... Il est évident que si les classiques comme Baïf l'avaient emporté sur les romantiques comme Marot, nous n'aurions pas de langue rythmique, et peut-être pas de poésie ».

Ainsi, hormis l'œuvre de Marot et quelques poèmes de Saint-Gelais ou de Despériers, Nodier s'obstinait à ne retenir du renouvellement littéraire tenté par les poètes du XVI^e^ siècle que leurs imitations de l'antiquité en matière de vocabulaire, comme chez Ronsard, de métrique, comme chez Baïf (1). S'il avait emprunté à Montaigne une souplesse d'esprit et une habileté aux digressions qui l'aidèrent à porter dans des sciences réputées arides, un charme que l'on attribue peut-être trop exclusivement à son sentiment poétique; — s'il imposa Rabelais à l'attention de ses contemporains et réhabilita Bonaventure Despériers, ce qui est d'un intérêt peut-être plus transitoire, — s'il traita très favorablement Marot, il n'exhuma presque rien, malgré sa curiosité et ses belles collections, du legs qui demeurait enfoui depuis le XVI^e^ siècle dans l'œuvre copieuse et parfois puissante de Ronsard. « Nodier érudit, disait Sainte-Beuve, ne triomphe jamais plus sûrement, ne s'ébat jamais avec une plus heureuse licence qu'en plein XVI^e^ siècle, en cette époque de liberté, de fantaisie aussi et de vaste bigarrure et de style français déjà excellent. Il est de son mieux quand il disserte à fond sur le *Cymbalum mundi*, et la réhabilitation de Bonaventure Despériers peut, en ce genre, passer pour son chef-d'œuvre ». Le mérite est réel, mais Nodier a oublié la Pléiade, par défiance de l'antiquité classique.

jugement favorable en 1829 (*Revue Hist. litt.* avril 1919, p. 287) enfin Arsène Houssaye qui dans ses *Confessions* (1830-1880) (I, p. 52) avoue avoir eu, dès son enfance, une « passion ronsardisante ».

(1) Sur les tentatives de métrique à la mode latine et grecque tentées par Baïf et reprises par Turgot comme le note Nodier dans ses *Mélanges* (chap. XXXIV), cf. M. Augé-Chiquet. — *La vie, les idées et l'œuvre de Baïf.* (Paris, 1909) chap. VIII et IX. — M. Augé indique par contre (p. 508, 526, 585) la part d'originalité, de verve à la Henri Estienne ou La Fontaine que Nodier ne s'est pas soucié de mettre en relief.

M. Faguet, dans une réédition de romans de Charles Nodier (1) notait aussi ce que Nodier a dû au XVI^e siècle, mais cette fois en matière de langage. La langue française s'était beaucoup appauvrie et presque desséchée au XVIII^e siècle, Nodier s'attacha, comme P.-L. Courier, dont on sait la vive admiration pour Amyot, à retrouver chez les écrivains du XVI^e siècle, des expressions archaïques, dignes de renforcer notre vocabulaire appauvri et d'infuser une vie nouvelle au langage français. Ainsi, lui qui avait blâmé Ronsard d'emprunter à l'antique, il se trouva d'avoir parmi ses principaux mérites, l'idée et la patience de rechercher chez nos vieux auteurs nationaux des ressources verbales. Nodier pratiqua lui-même ces emprunts et parfois approvisionna ses contemporains : « Il rendait service aux romantiques (dit encore M. Faguet) qui, par eux-mêmes assez ignorants, puisaient leur vieille langue dans Charles Nodier, un peu aussi dans Sainte-Beuve et disposaient ainsi d'un vocabulaire judicieusement enrichi ».

Que si l'on veut du moins avoir un exemple de ses emprunts, il suffira de se reporter aux *Sept Châteaux du roi de Bohème* et au *Dériseur sensé* où il introduit de copieux pastiches de Rabelais.

(1) Nodier. — *Jean Sbogar*, etc. Introd. par E. Faguet (P., Nelson, s. d.).

Chapitre VII. — **Politique et philosophie de Nodier**

A) Politique.

I. Influence de Jean-Jacques Rousseau. Le déterminisme des révolutions. Les Proscrits. L'imitation de Rousseau dans Jean Sbogar. Le contrat social et le brigand. — II. Le conservatisme de son âge mûr. Condamnation des influences antiques. — III. Atténuation apportée à ses idées contre-révolutionnaires. Défense du peuple et réhabilitation de quelques individus. Tendances fédéralistes.

B) Philosophie.

I. Nodier héritier du sensualisme du XVIII[e] siècle. Influence de l'épicurisme et de Montaigne. — II. L'homme sensible. L'Imitation de Jésus-Christ. — Werther. — III. Le rêve et le sommeil. L'inconscient. Prophétie et Apocalypse. — IV. Défense des superstitions. — V. La palingénésie. Bonnet et Ballanche. — VI. Attaque contre l'idée de progrès. Le " dériseur " de son temps.

POLITIQUE

Un des hommes qui ont le mieux connu et le plus tôt Charles Nodier, son ami Weiss, écrivait de lui, dans ses notes inédites :

« Quand la conversation changeait de forme et que, de littéraire elle devenait politique, Nodier ne conservait pas les mêmes avantages. Il n'avait alors — et c'est si vrai qu'il n'en a jamais eu depuis — aucune opinion arrêtée sur la forme du gouvernement, ni sur les institutions qui conviennent à un grand peuple ». (1)

Cette opinion semble confirmée par les termes d'une lettre que Nodier écrivit un jour de Paris à ce même confident : « Je suis nourri d'idées plus ou moins vraies et j'ai besoin de rectifier mes jugements... j'ai vu et entendu des gens et des opinions de toutes espèces, et j'en suis venu à ne plus me connaître moi-même. Tu sens qu'il faudra du courage pour t'avouer mes irrésolutions ». (2)

Dans son roman intitulé *Moi-même*, il avait écrit encore l'expression de ses doutes :

« Un philosophe me demande si je suis athée ou catholique ? Ni l'un, ni l'autre.

(1) Papiers inédits de Charles Weiss. — Bibl. de Besançon, Mss 1777, folio 17.
(2) *Correspondance de Ch. Nodier.* publiée par Estignard, p. 20.

« Un politique, si je suis jacobin ou chouan ? Ni l'un, ni l'autre », répond-il. (1)

Et l'on sait par surcroît, que cet ouvrage se terminait par des réflexions sur l'inconséquence et la versatilité du caractère humain. Il semblerait donc que Nodier ait confirmé par ses aveux le jugement porté sur lui par Charles Weiss. Ces divers témoignages concernent, il est vrai, les uns et les autres, les temps qui avoisinèrent sa vingtième année. Si Nodier fut indécis et changeant, les étapes mêmes de son évolution n'en seraient pas moins significatives et peut-être sera-t-il possible de découvrir chez lui, à défaut d'une constante, quelque cristallisation finale.

I

On peut résolument laisser de côté la période d'éloquence révolutionnaire au cours de laquelle Nodier s'exerça à la rhétorique et non pas à la pensée personnelle. C'est à l'époque de la publication des *Proscrits* que l'on peut apercevoir la première forme de sa pensée politique. L'on comprend dès ce moment qu'il soit arrivé avec peine à la rendre systématique. Il demeurait sous l'emprise du cœur plus qu'il n'obéissait aux règles d'une méthode, ou ne se ralliait aux suggestions de l'expérience. Il était « homme sensible » à la suite de Rousseau plutôt qu' « animal politique » suivant l'expression d'Aristote. Ayant emprunté à l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* le culte de la sensibilité (que devait aggraver son initiation à la divine mélancolie) il adopta ou pasticha sa politique dans ce qu elle avait de plus vague. C'est ainsi qu'il écrivait dans les *Proscrits* (p. 8) : « C'est pour vous que j'écris, âmes sensibles.... La société vous a rebutées, les hommes vous ont haïes ». Comme Rousseau encore, il préférait l'homme primitif et la vie rurale, sinon solitaire, à la fièvre et aux mensonges des cités : « J'ai vécu dans les villes, disait-il, et les plaisirs qu'on y achète à si haut prix ne sont que des hideux squelettes sous des habits somptueux » (p. 15).

Il ajoutait aux suggestions de Rousseau, un genre d'affectation en se faisant gloire d'être noble et proscrit (p. 41). Enfin, il recourait souvent, pour calmer son tourment, à la sagesse de la Bible. Mais il embellissait tout cela par quelques protestations de son crû contre l'ordre social. « Qu'est-ce que le mariage lui-même, affirmait sa jeune audace, sinon une institution fondée par le caprice sanctionné par le préjugé ».

Son opinion sur les révolutions — là se borne à peu près sa curio-

(1) Charles Nodier. — *Moi-même...*, p. 29.

sité historique, — est relativement originale. Il voit en elles une preuve de déterminisme politique, ou, pour rester plus près de ses expressions, la manifestation d'une inflexible volonté divine. « Les passions des hommes ont violé la loi de la nature et détruit l'ouvrage de Dieu ». Le Tout-Puissant se sert des révolutions pour ramener l'homme à la situation qu'il lui a assignée : « Les révolutions sont de grandes maladies qui affligent l'espèce humaine, et qui doivent se développer à des temps marqués ». Ingénieusement, Nodier fait servir à l'explication des grands mouvements sociaux, la doctrine anti-sociale de Rousseau.

***

Dans le *Peintre de Salzbourg*, il n'y a guère lieu de signaler qu'un retour à la religion. Dans *Jean Sbogar*, la défense des *Proscrits* fait place à l'apologie du brigand. La conviction de Nodier est certes assez faible cette fois, il est curieux cependant qu'il ait jugé opportun d'introduire dans un récit une adaptation de la philosophie des *Brigands*, mais rendue conforme à ses sources rousseauistes. Jean Sbogar, froissé par les injustices sociales, s'est réfugié dans un pays primitif « que le contact des autres peuples n' a point corrompu » (1) L'absence d'autorité et le communisme constituent les fondements de la politique exprimée dans les *Tablettes de Lothario* (chap. XI).

« Les peuples usés demandent à être gouvernés... La liberté est un aliment généreux qui ne convient qu'à une saine et robuste adolescence ».

« Tirez un homme du fond des bois et montrez lui la société ; il sera bientôt corrompu et méprisable comme vous ».

« La méchanceté est une maladie sociale. L'homme naturel n'est pas plus malfaisant qu'une autre brute ».

« Le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, c'est la société ».

A plusieurs reprises, Nodier emploie aussi le mot de *contrat* qu'il emprunte à Rousseau. Le trait intéressant de *Jean Nogar*, c'est de nous apprendre que Nodier a cru pouvoir, en 1818, intéresser les lecteurs habituels de d'Arlincourt ou de Byron, en rajeunissant à leur usage quelques formules de Rousseau.

II

La faible production que fut *Adèle* présentait cet intérêt de nous montrer l'idée de noblesse rapprochée de celle de sensibilité, au

(1) Cf. *Romans*, Ed. Charpentier, pp. 175, 195. — *Tablettes de Lothario*, p. 185.

lieu d'être fondée sur le courage ou la valeur, comme l'avaient conçu les siècles précédents.

Les premières manifestations suivies de son conservatisme politique prirent place dans ses articles littéraires du *Journal des Débats*. Après la période d'apologie personnelle, sur laquelle M. Pingaud insiste un peu cruellement, (1) Nodier combattit surtout l'idée de progrès et c'est là ce qui paraît désormais l'idée centrale de sa politique. Nous en relèverons les principaux traits dans les articles recueillis en 1820 par A. Barginet sous ce titre : *Mélanges de littérature et de critique.* (2)

Parmi les plus importants, on peut citer ceux qu'il consacra aux problèmes de l'éducation sous ce titre : *Le Génie de la Révolution considéré dans l'Education* ou *Mémoires pour servir à l'histoire de l'instruction publique, depuis* 1789 *jusqu'à nos jours.* (*Drapeau blanc*, juillet-août 1819).

Nodier commençait par quelques traits ironiques à l'égard des libéraux qui ignorent le beau langage, mais ont pu profiter du moins « du rapide progrès des lumières sous le gouvernement éclairé du Comité de Salut public » et jouir des douceurs de l'indépendance « sous l'autorité paternelle de Buonaparte ». S'il se moque de la campagne menée par les révolutionnaires contre les patois, il est déjà le philosophe désabusé qu'il sera toujours, lorsqu'il sourit amèrement des utopies dont il a été hanté lui-même.

Ainsi, il souhaite que l'enseignement mutuel aille rejoindre « dans le chaos des rêveries les plus discréditées : l'alchimie, la cabale, le mesmerisme, la mnémonique, et la direction des aérostats ».

Ses deuxième et troisième articles renferment des théories conservatrices bien coordonnées.

Pour lui, le problème de l'éducation et celui du gouvernement sont intimement liés, et s'il ne parle pas en détail de ce que doivent être les méthodes de l'enseignement, une des idées qui y président, doit être le souci de conformité avec le caractère national et le respect des intérêts généraux du pays, comme de l'ordre établi. Nodier l'exprime en une excellente formule (3).

« On entend par l'éducation nationale, l'institution d'un citoyen suivant l'état auquel il est destiné, le pays qu'il habite et le gouvernement sous lequel il est appelé à vivre. Je ne conçois pas du moins ce bon système d'instruction sans les modifications qu'exigent la variété des climats, des mœurs et des lois, même dans

(1) Pingaud. — *Jeunesse de Ch. N.*, chap. v.

(2) Dans la brochure des *Exilés*, publiée anonymement en 1818, Nodier prêche la modération et demande la grâce de quelques amis : Mellinet, Bory de Saint-Vincent, Jean de Bry, Louis Bonaparte.

(3) *Mélanges de litt. et de crit.*, I, 74.

l'ordre de civilisation le plus perfectionné. Le choix de l'éducation ne serait indifférent que dans un état de *cosmopolitisme* avoué ou toléré par la société ; en tout autre cas, un plan d'éducation arbitraire, applicable sans distinction de temps et de pays, est le rêve d'un mauvais spéculateur ou le roman d'un homme d'esprit sans jugement ».

Les méthodes de l'éducation doivent sortir des autres institutions et ressembler à leur substance comme une plante se conforme et s'adapte au sol sur lequel elle a germé. Nodier ne prononce pas le mot de tradition, qui lui est familier, mais il croit que le legs qu'elle constitue peut être préférable aux dons du talent et du génie. M. Salomon, ami et disciple de M. Charles Maurras, prenait très au sérieux le conservatisme de Nodier. Il regrettait de ne point consacrer un chapitre au *sociologue* qui fut en lui. Il ne craignait pas de le rapprocher de Bonald, si apprécié comme penseur politique par les néo-monarchistes (1). La formule où Nodier a résumé sa pensée sur les indications que la vie en groupe fournit naturellement à la sagesse de l'homme qui sait se soumettre (« Un instinct propre à l'espèce a fondé la société universelle ») parut à M. Salomon digne d'être rapproché du fameux aphorisme anti-rousseauiste de Bonald : « La société est la vraie et même la seule nature de l'homme. » Les autres exemples que M. Salomon citait du conservatisme de Nodier sont tirés surtout des *Souvenirs de la Révolution.* Pourquoi le critique si bien disposé en faveur du penseur Nodier ne lui a-t-il pas accordé le mérite d'avoir formulé cette doctrine avec une netteté rigoureuse dès 1819 ? (2)

(1) M. Salomon. — *Charles Nodier...* p. 304.

(2) Cf. plus loin, un passage intéressant sur le conservatisme, opposé au progrès « Le but de la société, ce n'est pas le perfectionnement général des facultés et des lumières..., c'est le balancement de ces facultés précieuses. »

Voici d'ailleurs l'indication de quelques articles politiques du même temps.

Opinions sur le mouvement vendéen (II, 145).

Tableau comique et pittoresque de l'attitude des représentants du peuple lors du coup d'état du 18 brumaire, d'après un ouvrage de Bibonnet (II, 153).

Compte-rendu de l'ouvrage de M. de Selves (ex-législateur fructidorisé). (II, 163). Cet article vaut plus par son ironie que par l'esprit politique.

Rapprochements intéressants entre les révolutions d'Angleterre et celle de France, entre Cromwell et Bonaparte à propos des procès de Charles Ier et des Régicides. (II, 180-197) Nodier y écrit ces mots significatifs : « Je me suis borné à développer un rapprochement aperçu par le sage et profond M. de Maistre, en 1797, d'une manière bien profonde puisque son génie prévoyant n'a pas attendu, pour deviner notre Cromwell, quelles vengeances du ciel nous l'eussent envoyé. »

L'article sur *L'Utilité des Colonies* (II,220) contient une apologie assez banale de la royauté dans sa politique coloniale.

L'Histoire abrégée de la littérature romaine de Schoell donne à Nodier le prétexte de répéter son opinion sur l'influence néfaste de l'antiquité sur la révolution française. Nodier y traite également de ce qu'on a appelé « le vandalisme révolutionnaire », mais surtout en matière de langage et de pensée.

Nodier qui n'accepte pas toutes les outrances de M. J. Chénier dans son *Tableau historique de la littérature française* (II, 392) défend contre lui l'éloquence des ré-

III

L'attitude de Nodier, dans l'âge de l'équilibre, à l'égard de la Révolution est connue surtout, à l'ordinaire, par les *Souvenirs, portraits, épisodes de la Révolution et de l'Empire* qui parurent en 1831. Déjà, avant 1820 (*Mélanges*, I, p. 88) il condamnait l'éducation à l'antique, donnée dans les lycées napoléoniens. Il poussait même très loin la sévérité à l'égard de l'Empire. « Tous les plans de Bonaparte furent détruits par la force infaillible des choses », écrivait-il avec l'exagération d'un courtisan. C'est à peine même s'il ajouta des précisions nouvelles à sa doctrine bien arrêtée. Ce que l'on peut en retenir de plus frappant, c'est une nouvelle condamnation de l'influence antique, — certains adoucissements dans ses idées contre-révolutionnaires — une réhabilitation de quelques individus.

La solidarité de l'esprit classique avec les débordements révolutionnaires affirmée depuis avec une insistance paradoxale par H. Taine dans son *Ancien Régime* se trouve formulée en raccourci par Nodier dans son chapitre sur les *Sociétés Populaires*. (1)

« Si la mode de ces suasoires pédantesques venait à se renouveler, et qu'il fût question de décider qui a le plus contribué de Voltaire ou de Rousseau à l'anéantissement de nos vieilles doctrines monarchiques, j'avoue que je serais parfaitement embarrassé sur le choix, mais je ne dissimulerais pas que Tite-Live et Tacite y ont une bonne part. C'est un témoignage que la philosophie du XVIII^e^ siècle ne peut s'empêcher de rendre aux jésuites, à la Sorbonne et à l'Université ».

Nodier aurait pu citer, du même coup, Plutarque dont les œuvres ont été plus souvent lues encore par les néo-stoïciens du XVII^e^ siècle que par les admirateurs romantiques de la traduction d'Amyot.

Ce qui, en second lieu, mérite d'être retenu, c'est le plaidoyer de Nodier pour les foules, induites en erreur par les meneurs à qui incombe la responsabilité des crimes sanglants et des destructions. Déjà, dans sa préface (p. 4), il assurait que son impartialité le conduisait à une certaine indulgence. « C'est parce que j'ai vu, disait-il, parce que j'ai senti, parce que j'ai vécu, parce que j'ai trouvé de tous les côtés, à travers une foule de préventions, de préjugés, d'extravagances, d'excès et même de fureur, des bonnes intentions, des

volutionnaires et en particulier celle de Vergniaud. Le contre-révolutionnaire apparaît donc à cette époque comme l'un des premiers auteurs, (tout au moins par sa sympathie), de ce que Biré appelle la *Légende des Girondins*.

(1) *Souvenirs*, I, p. 314. Nous citerons cet ouvrage d'après l'édition la plus facile à consulter, celle de la collection Charpentier. Nous avons utilisé surtout le tirage de 1856. (6^e^ édition). On peut se reporter aussi dans l'édition Renduel de 1833, aux tomes VII et VIII.

talents supérieurs des vertus sublimes ». M. Anatole France déclare (1) que les hommes sont généralement plus mauvais qu'ils ne paraissent, Nodier croit, au contraire, que même chez un scélérat, l'on n'est point sans trouver des élans généreux, des côtés sympathiques. Cela le place dans la tradition romantique d'un Rousseau croyant l'homme naturellement bon ou d'un Victor Hugo s'ingéniant à magnifier presque un Jean Valjean, à souligner chez une Lucrèce Borgia les éléments de tendresse. Michelet qui s'ingénie avec insistance à retrouver aussi bien au moyen-âge que sous la Révolution le sentimentalisme caché ou expansif des foules et des individus dont la brutalité est reconnue, en serait un autre exemple. A l'opposé, H. Taine formulant au moyen de faits accumulés, sa croyance dans la méchanceté des hommes déchaînés, cherchant la trace du « gorille » chez le civilisé, représenterait une tendance dont E. Zola (qui se réclama parfois de cet historien) devait tirer comme une épopée des instincts de brutalité. La coutume de Nodier cherchant les occasions de réhabilitation ne témoigne-t-elle pas d'un optimisme sur la nature humaine qui ferait contraste avec ses railleries réitérées contre l'idée de progrès ? S'il tourne le dos à Condorcet, il garde toujours quelque chose de ses premières croyances rousseauistes.

Nodier avait une tendance, qui est apparemment du même ordre, à défendre les peuples dans les crises sanglantes, en mettant tous les torts sur les « mauvais bergers » ou sur les circonstances. Ainsi, dans son chapitre sur *Charlotte Corday* (I, 93), il cherche à indiquer comment se font les révolutions. Leur origine lui paraît être dans le sentiment qui fait prononcer à l'être à peine épanoui encore, le mot relevé par Pascal : « Enfants, retirez-vous de mon soleil » et qui devient facilement, sous le coup d'une impulsion naturelle: « Laissez-moi passer ou je vous tue !»

« La frénésie était presque partout, mais la mauvaise foi n'était presque nulle part », dit-il pour excuser les fautes du peuple qu'il met sur le compte des circonstances et des meneurs. « Quand on a passé sa jeunesse tout entière sous l'influence d'une doctrine passionnée et violente, il est du moins consolant de penser que cette aberration d'un cœur naturellement bienveillant était l'effet presque irrésistible des circonstances » (I, 104). Là encore c'est l'antiquité proposée pour modèle qui a tort.

Les chefs sont presque toujours des coquins, laisse entendre Nodier, du moins dans les heures de trouble. « La division hostile des partis devint bientôt la manifestation très explicite du secret des gens

(1) *Entretiens de la villa Saïd*, recueillis par P. Gsell.

capables qui se disputaient le pouvoir. Elle ne fut plus pour les bonnes gens qu'une énigme sans mot dont la solution indéfinie restait suspendue dans l'avenir ». Ailleurs, à propos du cardinal de Retz, il dira qu'un mot explique toujours l'attitude des « frondeurs » comme des chefs turbulents, ils ont toujours comme Gondi le souci d'attendre « le temps de faire venir le chapeau ». (I, 154, ce chapitre est intitulé ingénieusement *La Fronde et la Révolution*).

Cette défense des « bonnes gens » n'est nullement ironique chez Nodier. Ce plaidoyer émane de son attachement à tout ce qui a des racines dans le peuple. — Qu'il s'agisse de la langue, du conte, des légendes, des monuments ou de la politique, le caractère populaire confère quelque chose de sacré. Cette apologie des foules révolutionnaires n'est donc pas un fait de démagogie chez Nodier, c'est l'application d'une de ses idées maîtresses sur un point inattendu.

Malgré sa sévérité pour les chefs, il est cependant un certain nombre de personnages politiques qu'il voulut bien « voir en beau ». Tels seraient surtout Pichegru, et les Girondins qu il contribua à réhabiliter dans le *Dernier Banquet des Girondins*, et qu'il n'hésitait pas à qualifier à un moment « d'élite du genre humain » (I, 167). Malgré ses protestations contre l'éducation fondée sur l'histoire antique, il n'hésitait pas à les rapprocher des héros de la Grèce et de Rome. Il accordait surtout son admiration à Vergniaud dont il louait assez longuement l'éloquence (I, 181). Il fut donc l'un des premiers à édifier cette réhabilitation que Lamartine devait reprendre avec l'éclat et le retentissement que l'on sait et qui devint un véritable thème comme l'a montré Edmond Biré dans la *Légende des Girondins* (1).

Cette bienveillance s'étendait même chez Nodier, jusqu'à Robespierre (I, 291). Mais c'est surtout de Saint-Just qu'il reconnaissait et subissait la séduction.

Déjà, en 1829, dans ses *Mélanges tirés d'une petite Bibliothèque* Nodier consacrait un chapitre à ses *Fragmens sur les institutions républicaines* qui avaient tout au moins le mérite d'une grande rareté. En 1831, il donna une notice pour la réédition qu'en fit Téchener. Elle fut reproduite dans les *Souvenirs de la Révolution*(I, 326). Nodier s'arrête assez longuement sur le style des *Fragmens*, mais il développe à ce propos ses idées sur la République et réhabilite en partie le caractère de celui qu'il appelle un calomnié.

« Ce malheureux Saint-Just, dit-il, n'était pas un homme sans entrailles. Au fond de sa vie artificielle, il lui était resté un cœur de jeune homme, des tendresses

(1) M. Aulard dans son étude sur les *Orateurs de la Révolution* (tomes II et III) cite à plusieurs reprises les opinions de Nodier qu'il croit, peut-être à tort, volontairement paradoxales et fantaisistes.

et même des convictions devant lesquelles notre civilisation perfectionnée reculerait de mépris. Il s'occupait des enfants : il aimait les femmes, il respectait les cheveux blancs, il honorait la piété, il croyait, ce qui est bien plus fort au respect des ancêtres et au culte des sentiments ».

La réhabilitation que Nodier tenta ainsi n'est pas un fait isolé. Le souvenir de Saint-Just éveille des consonances dans certaines âmes romantiques. On a publié, en 1922, un essai sur *Saint-Just*, œuvre posthume de Marie Lenéru (1). A ce propos, M. Barrès, dans une préface à cette biographie examinait la valeur d'excitation que gardait cet âpre politicien. « J'ai vu, disait M. Barrès, bien des êtres subir l'empreinte des héros de la Révolution. A l'heure où je suis entré dans la vie politique, les Robespierre, les Danton, les Saint-Just, qui maintenant, ce me semble, gisent dégonflés sur la grève, avaient encore leur force créatrice ». Pourquoi cette figure dont le calme cache une violence presque sanguinaire exerce-t-elle une séduction romanesque et pousse-t-elle à l'énergie héroïque ? «Saint-Just, lui-même, dit encore M. Barrès, nous fournit la réponse quand, devançant la doctrine romantique, il ose écrire : rien ne ressemble à la vertu comme un grand crime, et c'est vrai que, dans le crime, une âme avide de force peut trouver une certaine excellence. Saint-Just porte parmi ses tares le signe de sa grandeur ».

Le député écrivain se souvient d'avoir respiré parfois dans les œuvres de l'adolescent féroce et gracieux « les premiers souffles arides du romantisme, en même temps que le simoun des révolutions ».

Ces quelques lignes où se trouve l'aveu d'un esprit créateur, qui ne s'est jamais décidé, selon ses propres termes, à descendre vers la route royale du classicisme, ces quelques lignes nous font comprendre le rapport spirituel qui existe entre l'âge de la Révolution et celui du romantisme. Pour les Julien Sorel, Vigny peut-être et le héros de la *Confession d'un Enfant du Siècle*, c'est Bonaparte qui paraît avoir été, à l'aurore du XIX^e^ siècle, le grand excitateur des imaginations et des énergies juvéniles. Pour d'autres, que des raisons diverses empêchent d'admettre la légitimité de son pouvoir, les Girondins ou les terroristes fournissent les modèles de l'énergie la plus tendue et la plus constante. Leur attitude les séduit par une grandeur romanesque du genre de celle dans laquelle une histoire parfois légendaire a représenté les héros de la culture antique. De ces derniers sont un Lamartine écrivant les *Girondins*, un Victor Hugo composant *Quatre-Vingt-Treize*, Michelet construisant son *Histoire de la Révolution*. Nodier — et il faut s'accoutumer avec lui à de telles contradictions, — Nodier théoricien conservateur, com-

(1) Marie Lenéru. — *Saint-Just*. — *Les Cahiers verts*, (Paris, Grasset, 1922).

tempteur des « mauvais bergers » et des démagogues a, comme eux, esquissé la réhabilitation, tout au moins partielle et romanesque, de quelques révolutionnaires. En ce qu'il se ralliait au romantisme, il ne pouvait se détacher complètement d'un certain culte de la révolution. Son exemple est donc plus que tout autre significatif de la parenté que présentent ces deux sursauts des âmes françaises qui se répondirent en quelque sorte de 1792 à 1830 (1).

C'est pour des raisons analogues sans doute, que Nodier ne pouvait rester entièrement hostile à l'idée d'une république. Au début de 1831, il publiait dans la *Revue de Paris* une esquisse intitulée *De la République*, et dans le cours de la même année, il composait la préface aux *Institutions républicaines* dont nous avons déjà parlé. Ces deux fragments recueillis l'un et l'autre dans les *Souvenirs de la Révolution* (I, 327, II, 350) groupaient ses réflexions sur le régime politique dont on songeait de nouveau à faire usage. Mais c'est aussi le souvenir de ses origines provinciales qui guidait sa pensée politique au lendemain de 1830. Sa correspondance nous révèle les complaisances du Comtois pour une république fédéraliste (Estignard, p. 238). Si le roi venait à disparaître, comme on le craint encore avant l'épreuve du régime que 1830 vient d'instaurer, c'est à la *république fédéraliste* qu'il faudrait recourir. Chargeant Weiss de transmettre sa pensée aux compatriotes restés au pays natal, Nodier écrivait ceci : « Tu leur diras que je ne veux point de la République de Paris parce que je sais ce qu'elle sera, l'aristocratie d'une poignée de forçats qui veulent trôner sur l'échafaud. Tu leur diras que mon dévouement est pour la Franche-Comté et pour Besançon, et qu'il sera tout à fait exclusif, quand ce qui est aujourd'hui ne sera plus » (6 juillet 1831). Au demeurant il justifiait par des arguments à la Bonald le changement possible de régime « Ce sont, disait-il, les gouvernements qui se nomment eux-mêmes, quand les institutions les ont produits d'une double force génératrice qui n'appartient qu'au temps et à la nécessité. » Le sophiste conservait un langage de conservateur.

Quelle est la meilleure des républiques, se demande-t-il ? (2) Per-

(1) M. Raymond Escholier, analysant dans le *Petit Journal* (23 mai 1922) l'ouvrage de Mlle Lenéru, s'inscrit en faux contre quelques réflexions de M. Barrès, Il rapproche cependant Saint-Just et Julien Sorel et remarque en quoi Saint-Just est en quelque sorte un type romantique : « Avec lui, dit M. Escholier, pour la première fois, apparaît dans notre histoire ce type fatal et prestigieux de l'Antinoüs, que nous retrouverons demain sous les traits de Bonaparte à Arcole et dont Girodet transmettra au romantisme l'image affadie. Voilà bien des raisons de susciter la haine ou l'amour ».

On trouvera d'ailleurs dans le premier chapitre de Saint-Just de Mlle Lenéru un faisceau de jugements aussi bien de Lamartine, Michelet, et Aulard que de Taine, R. de Gourmont, etc.

(2) Préface aux *Fragmens* de Saint-Just.

sistant dans son hostilité contre l'imitation de la culture antique il élimine de son examen tout ce qui se rapporte aux républiques anciennes. C'est qu'elles étaient fondées sur l'esclavage. Il élimine pour des raisons diverses la république policière de Venise, la république individualiste de Genève, la république rustique de Saint-Marin, la république utopique de Condorcet, la république sanguinaire de Hérault-Séchelles, la république poétique et laconienne de Saint-Just, celles enfin du Directoire, du Consulat et de l'Empire. Il se rallie finalement soit au système fédéraliste des Etats-Unis d'Amérique, soit aux projets de Buzot. Et l'on voit par là que le fédéralisme des Girondins est une des raisons de la séduction que leur groupe exerce sur lui.

Ainsi, après avoir, vers 1820, fait la théorie d'un conservatisme royaliste, Nodier, fait en 1831, celle d'un fédéralisme républicain. Est-il un renégat ? Il s'en défend par une défense de l'éclectisme en politique. — Il estime également, dit-il dans ses *Souvenirs* (avril 1831), « le républicain ami de l'ordre et le royaliste ami de la liberté ». Il déteste avant tout la démagogie, « la tyrannie populaire », le désordre, l'oppression. Conservateur et libéral il ne se laisse point piper par les mots que les partis cherchent à fortifier d'une superstition

« Il est assez indifférent, écrit-il (I 354) que le maniement des affaires soit abandonné à des mannequins en bas de soie et en talons rouges, ou à des pédants en robes noires et en bonnets carrés... ce qui est indispensablement social, c'est l'harmonie des honnêtes gens, sous quelque drapeau que le hasard des circonstances, la nécessité des positions les aient placés... Les gouvernements sont arrivés, comme les idées philosophiques à un âge d'éclectique et c'est sur ce terrain qu'il faut loyalement servir ».

Après cela Nodier ne fera plus guère qu'exprimer des railleries contre les illusions des Saint-Simoniens et autres partisans du progrès, dans les articles de 1833 et 1836 intitulés *Hurlubleu, Grand manifafafa d'Hurlubière ou la perfectibilité. Histoire progressive* (*R. de Paris* août 1833) et dans le *Voyage pittoresque et industriel dans le Paraguay Roux et la Palingénésie australe* (février 1836). Il sera désabusé de toute opinion quelle qu'elle soit, et aura plus de curiosité pour la religion.

L'intérêt, la peur et la haine sont de puissants créateurs d'opinions politiques. Nodier a-t-il obéi à l'un de ces mobiles dans ses palinodies ? Aux deux derniers rarement sans doute — et sa dépendance à l'égard des régimes qui lui accordèrent des fonctions ou des pensions incline plutôt à reconnaître que l'état de ses affaires lui interdisait une indépendance complète. Il y a cependant bien des éléments de sincérité dans ses assertions même contrastées — et c'est surtout celles-là que nous

avons retenues, laissant de côté, par exemple, ses attaques contre Napoléon. Son rousseauisme de 1802 (avec le retour plus artificiel de 1818) son loyalisme de 1814 imité de Bonald et de Joseph de Maistre, ses plaidoyers pour le peuple et pour les Girondins, de 1830 à 1833 ne montrent pas simplement en lui un esprit variable, ou un flatteur. Ce sont les trois sortes d'opinions qui ont généralement prévalu chez les romantiques à ces dates. La plupart des novateurs sincères en littérature ont passé par ces enthousiasmes et ces réactions. Il y a eu des entraînements politiques parallèlement aux modes littéraires.

PHILOSOPHIE

Michel Salomon estimait que l'on peut trouver chez Nodier un moraliste. Il citait à l'appui de son dire un aveu fait par Nodier lui-même dans l'*Amateur de livres* « On sait que j'ai toujours aimé à mêler quelque traité de morale dans les moindres historiettes ». Rechercher seulement la moralité qu'il ajoute à ses récits, serait voir la question d'une manière superficielle. Sans vouloir trouver chez lui des solutions à tous les problèmes philosophiques, on peut suivre dans son œuvre la constitution d'une pensée doctrinale. Il a parlé de la sensibilité, du rêve et du progrès avec assez d'insistance pour qu'il y ait lieu d'apprécier la conséquence et l'originalité de ses critiques et de ses constructions.

I

Il apparut tout d'abord comme un héritier du sensualisme libertin du XVIII[e] siècle. A Epicure, qu'il n'interprète point directement, il emprunte, à l'origine, l'indifférence aux dogmes et le culte des plaisirs choisis.

L'opuscule *Mes Rêveries*, qu'il n'avait point publié, est le meilleur document que nous ayons sur cet état primitif de sa pensée (1). Se laissant aller à la rêverie il imagine l'habitation où il pourrait vivre à son gré. Il ne tarde guère à invoquer le nom d'Epicure et il explique en quoi il se fait son disciple. Comme Horace il évite la foule dont il dédaigne les avis et les colères.

« Embellir ma retraite, dit-il, de tout ce qui peut lui donner de l'agrément, y passer ma vie au sein des jouissances douces et paisibles, dégagé des préjugés sans nombre qui tourmentent le pauvre genre humain, débarrassé de tous les importuns, entouré d'amis vrais à qui je tâcherai de rendre ma solitude agréable, aidé de cette aimable philosophie qui nous invite à chercher tous les moyens d'être

(1) Charles Nodier. — *Mes rêveries* (*Bull. du Biblioph.* 15 juillet 1921), p. 162.

heureux, mais qui ne nous promet de véritables jouissances qu'autant qu'elles sont partagées, voici mon épicuréisme, voici ma morale, la seule vraie, la seule naturelle, la seule qui conduise au bonheur ».

Il était fort éloigné à ce moment des aspirations mystiques. Si, conformément à la doctrine de son maître, l'Esprit lui paraissait « le principe de l'amabilité » il détestait « la contention d'esprit ». Composant sa bibliothèque, il en éliminait la métaphysique car « elle rend lourd et sérieux ». Il admettait seulement pour philosophes : Montaigne, le Citoyen de Genève, l'auteur des *Lettres Persanes*.

Vers le même temps il étalait son scepticisme dans *Moi-même*, refusant la qualification d'athée aussi bien que celle de catholique (p. 29). Ses philosophes étaient Montaigne, Charron, Rabelais et Sterne. Il ne songeait enfin à accorder aucun crédit à l'esprit de l'homme, induit à de perpétuelles oscillations par les circonstances ou les influences internes.

« Rien n'est vous le savez, plus inconstant que l'esprit de l'homme, tantôt fier et tantôt rampant, tantôt triste et tantôt joyeux, il varie d'un mois, d'une semaine, d'un jour à l'autre... Incertain dans ses principes et dans ses volontés, dans ses idées et dans ses goûts, dans ses pensées et dans ses actions, il abjure sans effort les opinions auxquelles il avait tenu davantage » (p. 64).

Ainsi Montaigne et la tradition épicurienne du XVIII^e^ siècle lui suggéraient une doctrine peu dogmatique, mais fort nette, du plaisir et du scepticisme. Les quelques poèmes par où il avait débuté trahissaient une inspiration également terre à terre, et son éloquence révolutionnaire ne contredit point tout cela.

II

Sa propension à la mélancolie s'était déjà manifestée avant la rédaction de ces fragments de 1800, mais l'on se rend très bien compte qu'elle ne faisait qu'en prendre la suite. Les obstacles à son idéal d'un *otium cum dignitate* selon la formule de l'épicurien Horace, l'inclinaient à faire bon accueil aux influences werthériennes. Le sceptique devenait désabusé, passant du désespoir intellectuel au désespoir sentimental. La première Préface du *Peintre de Saltzbourg* (qui n'a pas été conservée dans les éditions ultérieures), donne une idée de cette manière de substitution.

« Tous les malheureux, disait-il, ont éprouvé qu'il y a en nous quelque vague besoin d'aimer, qui cherche encore des aliments quand nous sommes détrompés de tous les faux biens de la vie, et qui s'exerce avec volupté sur notre propre misère.

« Cette affection pleine de charme et de tristesse, de délices et d'amertume,

c'est la mélancolie, et c'est pour elle que la providence, attentive aux besoins de l'humanité jusque dans la distribution de ses angoisses, a placé dans le système de la création, une infinité de beautés tristes et de joies rêveuses, dont les âmes souffrantes et désabusées peuvent seules apprécier la douceur. Aussi les passions mélancoliques ne sont nulle part plus multipliées que sous le ciel terne et parmi les grandeurs sauvages du Nord et de l'Occident » (1).

Dans ce passage important, il ne se contentait point d'indiquer l'origine divine de la tristesse, prédestinée comme le salut. L'émotion et l'illusion lui paraissaient les deux pôles essentiels de l'âme humaine. « Ce livre sera, disait-il de l'ouvrage où il consignait l'échec de ses « estimations romanesques », ce livre sera fortuit, inégal, incohérent comme les émotions d'une âme active et brûlante, qui saisit avec avidité toutes les espérances, qui ressent profondément toutes les douleurs, qui s'abandonne sans frein à toutes les illusions et qui est, sans cesse occupée à créer des mondes autour d'elle et à les détruire ». C'est ainsi qu'interprétant les suggestions de l'*Imitation de Jésus-Christ* (2) et de *Werther* il instaurait une doctrine de la sensibilité, dans laquelle il tenait compte du jeu des « jets alternés » qui est une des conditions de la culture sentimentale. Mais on a vu par ses formules qu'il conservait dans cet esprit nouveau son sens des variations de l'âme humaine et de ses contradictions naturelles.

Il devait vivre longtemps sur ces principes. Il les nuança de religiosité dans le *Peintre de Saltzbourg*, d'un sentiment de révolte dans *Jean Sbogar*. Dans *Thérèse Aubert* comme dans *Adèle* il s'irritait contre « l'homme froid ». Et s'il n'osa guère dans ses préfaces ultérieures demeurer fidèle à ce culte de la tristesse, il avouait du moins, lorsqu'il rééditait *Thérèse Aubert*, en 1832, que c'était là celui de ses livres qu'il aimait le plus, le plus sincère enfin. « C'est le seul, disait-il, qui ait été écrit sous la puissance d'une impression et, pour ainsi dire, d'une nécessité morale, le seul que j'aie mouillé de quelques larmes, et que je ne puisse relire encore aujourd'hui sans pleurer un peu ». A l'époque où il reniait la théorie de « l'homme sensible », il éprouvait encore une complaisance secrète pour les doctrines qu'avaient codifiées les disciples assez dogmatiques des premières productions romanesques de Gœthe.

III

Comme son scepticisme épicurien avait fait place à la mélancolie par principe, la tristesse consentie fit place au rêve considéré comme

(1) Nodier. — *Le Peintre de Saltzbourg*, éd. de 1803, p. I, (Bibl. Besançon, 244, 138.

(2) Il cite en épigraphe un passage de l'*Imitation* (chap. 37, livre III).

bienfaisant et consolateur. Sainte-Beuve remarquait les germes précoces de cette prédilection lorsqu'il écrivait : « Ce que nous demandons à l'enfance et à la jeunesse de Nodier, c'est moins une suite de faits positifs et d'incidents sans importance que ses émotions mêmes et ses songes ». Selon le pénétrant critique, tous les *Souvenirs de* Nodier « ont pour muse et pour fée, non pas le *souvenir* même, beaucoup trop précis et trop distinct, mais l'adorable *réminiscence* ». Un poème de Nodier fournissait une élégante et romanesque définition de ce sentiment qu'il préférait aux idées pour y chercher des directions :

> Abus délicieux ! confusion charmante !
> Passé qui s'embellit de lui-même et s'augmente !
> Forêt dont le mystère invite et fait songer,
> Où la Réminiscence, ainsi qu'un faon léger,
> T'attire sur sa trace au milieu d'avenues
> Nouvelles à tes yeux et non pas inconnues !

Sainte-Beuve est revenu souvent sur cette tendance de Nodier. Dès sa jeunesse, ses études, son goût pour l'idylle, son innocente manie de conspiration sont tous marqués du même trait, il les arrête « assez à temps pour n'en recueillir que l'émotion et n'en posséder que le rêve ».

Les années 1821 et 1822 virent paraître deux ouvrages de Nodier où sa complaisance pour la rêverie et son intention d'en tirer littérairement parti s'affirmaient presque ostensiblement.

Ainsi dans la préface de *Smarra*, ajoutée à une réédition de 1832, il indiquait quels étaient à son avis la place du rêve dans la vie de l'écrivain et le profit qu'il en pouvait retirer. Tout pour lui, chez le poète, est illusion ou rêverie (1).

« La vie d'un homme organisée poétiquement, se divise en deux séries de sensations à peu près égales, même en valeur, l'une qui résulte des illusions de la vie éveillée, l'autre qui se forme des illusions du sommeil.....

« Ce qui m'étonne, c'est que le poète éveillé ait si rarement profité dans ses œuvres des fantaisies du poète endormi, ou du moins qu'il ait si rarement avoué son emprunt, car la réalité de cet emprunt dans les conceptions les plus audacieuses du génie est une chose qu'on ne peut pas contester ».

Il citait parmi ses autorités la descente d'Ulysse aux enfers, les songes qui tiennent une si grande place dans l'Ecriture, qui étaient admis dans la tragédie classique, et sont de rigueur chez les pseudo-classiques. *Smarra* fut pour lui, entre autres choses, un prétexte à utiliser ce genre de fables (2).

(1) Œuvres, (Ed. Renduel 1832) tome III.

(2) La Préface de la première édition souligne surtout le caractère exotique de l'ouvrage. C'est à ce titre, semble-t-il que le *cauchemar* est invoqué de préférence au rêve.

Le prologue contenait une description du rêve avec les procédés de style où Nodier se plaît à imiter le vol des oiseaux ou de la pensée. Le récit renfermait des invocations non plus aux muses, comme chez les poètes antiques, mais à la rêverie, comme en voici un exemple(1). « Qui me rendra d'entre vous, songes séducteurs qui bercez l'âme enivrée dans les souvenirs ineffables du plaisir, qui me rendra le chant des jeunes filles de Thessalie ? »

Ailleurs, l'un des personnages indécis du conte s'écrie : « J'ai éprouvé en vérité toutes les illusions des rêves », tel autre conte, avant tout, les apparitions que les songes provoquent en son esprit. Tandis qu'un Pétrone s'était plu au récit des plaisirs de la table et d'une oisiveté voluptueuse, dans *Smarra* ce sont les prestiges et les effrois du sommeil qui fournissent principalement son objet (2). Le mot sur lequel s'achève le roman est une attestation dernière de ce recours au domaine des visions incertaines « Dors-tu » (3), se demandent les personnages, résumant au mieux l'intention principale de l'ouvrage. On a voulu nous montrer des êtres dont les meilleures aspirations ou les plus vifs plaisirs sont dans le rêve, comme chez un *Mangeur d'opium* ou un amateur de *Paradis artificiels*.

Si un élément prétendu illyrien ou antique s'ajoutait à l'étude du rêve, dans *Smarra*, *Trilby*, où l'élément exotique était emprunté surtout à l'Angleterre, ce fut une nouvelle mise en œuvre de la rêverie. Ce que Nodier voulait emprunter aux légendes d'Outre-Manche, c'était, comme il le disait dans sa préface (4), le moyen de se bercer à nouveau dans les rêves de son printemps. « Il y a une époque de la vie où la pensée recherche avec un amour exclusif les souvenirs et les images du berceau ». Les elfes aidèrent Nodier à donner un caractère un peu plus concret à ses descriptions difficiles d'idées vaporeuses, de personnages sans contours. Mais les invocations et les allusions à la rêverie ne cessaient d'y apparaître. « Les songes qui te plaisent le mieux, disait le follet, c'est moi qui te les envoie » (p. 111) et Jeannie, l'un des deux personnages principaux du récit, est comme une victime et une maniaque du rêve. Le passage suivant est aussi révélateur à cet égard que le seraient les affirmations d'une préface.

« Jeannie aimait les jeux du follet et ses flatteries caressantes, et les rêves innocemment voluptueux qu'il lui apportait dans le sommeil. Longtemps elle avait pris plaisir à cette illusion sans en faire confidence à Dougal, et cependant la phy-

(1) OEuvres... tome III, p. 41, 57, 80.

(2) Les plaisirs « de la salle du festin » qui évoquent Pétrone, n'apparaissent que dès l'instant où le sommeil intervient (ibid. p. 92).

(3) Ibid., p. 112. — Nous avons laissé de côté ici ce qui touche aux apparitions.

(4) Préface de *Trilby*, dans *Nouvelles*, édition Charpentier, p. 105.

sionomie si douce et la voix si plaintive de l'esprit du foyer se retraçaient souvent à sa pensée, dans cet espace indécis entre le repos et le réveil où le cœur se rappelle malgré lui les impressions qu'il s'était forcé d'éviter pendant le jour (p. 111). »

A maintes reprises, Nodier nous rappelle que tous ces faits, dont la réalité devient parfois incertaine, se passent sous l'effet de la nuit ou du sommeil (pp. 117, 118, 120, 121, 145). Et de même que les somnambules, dans leurs promenades dangereuses, risquent une chute mortelle si on veut les réveiller, les personnages de *Trilby* ne quittent le songe que pour la mort. C'est ainsi que *le Fou du Pirée* regrettait les prestiges trompeurs, l'espoir flatteur, l'illusion dorée, qui faisaient sa joie d'autrefois. Et dans la fable que Nodier écrivait sous ce titre (1) il disait en plusieurs aphorismes sa ressemblance avec le Grec de la légende.

O mes amis, quel plaisir de rêver,
De se livrer au cours de ses pensées
Par le hasard l'une à l'autre enlacées.

Et après avoir décrit les plaisirs du rêve, Nodier frappait ce proverbe :

Jouir est bon, mais c'est rêver que j'aime.

Enfin il n'hésitait pas, au risque d'une répétition à conclure de nouveau un peu plus loin :

Le bonheur, à vrai dire, est toute la sagesse,
Et rêver est tout le bonheur.

Sainte-Beuve, qui voyait dans la passion de la rêverie l'une des qualités maîtresses de Nodier, avait cité pour témoignage un long fragment de ce conte. Il en faisait de même pour le *Sommeil* (2) où Nodier trouvait à la fois un remède à ses malaises et à ses chagrins. Les peines de la journée qu'il considérait, bien plutôt que la mort, comme le vrai néant, lui faisaient aimer le sommeil, comme il s'était enthousiasmé à l'origine pour la chasse aux papillons ou aux sentiments, ou diverti plus tard aux soirées littéraires.

Depuis qu'avec langueur j'assiste à la veillée
.....
Je n'aime plus la vie et j'aime le sommeil :
Le sommeil, ce menteur au consolant mystère
Qui déjoue à son gré les vains succès du temps,
Et sur les cheveux blancs du vieillard solitaire
Epand l'or du jeune âge et les fleurs du printemps...

(1) *Poésies...* 2e édition, p. 133.
(2) *Poésies...* p.209. — Sainte-Beuve. — *Port. litt.*, t. I, p. 189.

Si la mort ressemblait au sommeil, il la préfèrerait à tout. Du présent qui ne lui donnait plus de joie, il s'évadait comme il pouvait dans le passé, la rêverie, le sommeil, l'accoutumance à l'idée de la mort.

L'ouvrage de Nodier le plus spécialement philosophique ne porte ni le titre *d'Essai*, ni celui de *Pensées*, il l'a intitulé *Rêveries*, c'est le tome cinquième de l'édition Renduel de ses œuvres. L'un des chapitres indépendants qui composent ce recueil nous présente une tentative de généralisation de ses idées sur le sommeil sous ce titre : *De quelques Phénomènes du Sommeil* (p. 159). C'est en partie une paraphrase des brèves indications que nous relevions dans la seconde préface de *Smarra*. Dans l'un et l'autre fragment il cherche des exemples qui puissent prouver, comme il l'avait affirmé déjà, que le sommeil et les songes sont les principales sources d'inspiration poétique. C'est avec quelque regret qu'il s'excuse de ne pouvoir traiter ce sujet selon une méthode scientifique. Du moins, malgré son humilité coutumière, il affirme que les rêves les plus fantasques valent bien, aux yeux de la sagesse, « les solutions les plus avérées de la raison ». Il voit dans le sommeil, avec quelque paradoxe, l'état supérieur de l'esprit, et voici ce qu'il affirme (p. 160): « le sommeil est non seulement l'état le plus puissant, mais encore le plus lucide de la pensée, sinon dans les illusions passagères dont il l'enveloppe, du moins dans les perceptions qui en dérivent ».

Toutes les formes du rêve pathologique (sorcellerie, crime, folie, contagion) attirent son attention. Concluant enfin à la manière des philosophes qui élargissent le débat, il cherche une moralité à ses observations, il achève en sociologue, car il montre successivement la possibilité du réconfort qu'apporte le rêve en nous faisant échapper au réel, si peu agréable dans la société moderne, positive et âpre.

La composition méthodique de cet essai dispense de l'analyser plus longuement. Il importe cependant de souligner le passage où Nodier, dans son lyrisme, crée un style qui annonce les trouvailles originales de Michelet dans sa *Sorcière*. Le rêve, la poésie, le pittoresque et la fièvre deviennent par leur union les facteurs d'une expression très personnelle. Voici comment Nodier fait le portrait de la victime du rêve pathologique (p. 170) :

« Le voilà, cet être ignorant, crédule, impressionnable, pensif, le voilà qui marche et qui agit, parce qu'il est somnambule ; qui parle, qui gémit, et qui pleure et qui crie, parce qu'il est somniloque ; et qui voit des choses inconnues du reste de ses semblables marchants et parlants parce qu'il a le cauchemar. Le voilà qui se réveille aux fraîcheurs d'une rosée pénétrante aux premiers rayons du soleil qui perce le brouillard, à deux lieues de l'endroit où il s'est couché pour dormir... Où voulez-vous qu'il ait passé cette nuit de terreur si ce n'est au sabbat ? On le surprend,

la figure renversée, les dents claquetantes, les membres transis de froid et moulu de courbatures ; on le traîne devant le juge, on l'interroge : il vient du sabbat... »

L'autre aspect que l'on est en droit de tirer aussi hors de pair, c'est l'interprétation de la Bible par le rêve et le cauchemar (pp. 162, 163). La Bible appuie ses traditions sur les révélations du sommeil. C'est du moins ce que croit Nodier, car il fait du cauchemar l'élément créateur de la poésie et de la prophétie biblique. Après en avoir énuméré par de brillantes images les manifestations variées, il affirme audacieusement : « Voilà où est le Mythisme d'une religion révélée, depuis l'échelle de Jacob jusqu'au char d'Elie, et jusqu'aux miracles futurs de l'Apocalypse ». (1)

Comment faut-il expliquer cette tendance si persistante à recourir au rêve ? Est-ce une volupté déguisée ? une faiblesse enfantine survivant chez l'adulte ? Une façon détournée de rêver « à la chaleur du sein ». Certes, il subsista toujours quelque puérilité chez Nodier et il manifestait une grande répugnance à envisager virilement la vie. Mais il y avait chez lui une déformation persistante qui lui faisait dédaigner très vite, après une prompte désillusion, les plaisirs réels. A la faiblesse d'enfant s'était, pourrait-on dire, substitué très tôt une faiblesse de vieillard, comme on a souvent l'occasion de le penser à la lecture de la *Fée aux Miettes*. L'examen de cet ouvrage nous apportera sur ce point de nouvelles clartés. Au moins, l'on peut remarquer que parmi les possibilités de création littéraire qu'il n'a fait qu'indiquer, l'étude du subconscient est une de celles où ses successeurs ont trouvé le plus de développements scientifiques aussi bien que littéraires.

IV

Non content de manifester la plus grande complaisance (2) pour maintes doctrines qui, si l'on peut dire, sentent singulièrement le fagot, Nodier alla jusqu'à écrire la défense et l illustration des supers-

(1) On peut citer dans ce genre son *Apocalypse du solitaire* (1821) reproduite dans *Bull. du Bibl.* (nov. 1844).

(2) Dans *Lydie* ou la *Résurrection* parue pour la première fois dans la Revue de Paris (août 1839) et reproduite dans les *Nouvelles* (Ed. Charpentier, p. 241) Nodier adapte ses rêveries au catholicisme dans les traditions duquel il devait mourir, ainsi que l'atteste sa biographie par Francis Wey. Nodier , adoptant la forme du récit personnel indique comment les déceptions de la sensibilité le détournèrent du goût de la vie positive et l'inclinèrent à la rêverie qui devait à son tour le conduire à se soumettre au catholicisme. Avec quelques tendances à ce que l'on appelle aujourd'hui le spiritisme, Nodier affirme surtout sa croyance à l'immortalité de l'âme. Si les descriptions de rêves rappellent *Trilby* il y a ici en plus quelques précisions plus directes sur ses croyances, comme celle-ci, (p. 242) « Je sentais, je comprenais profondément que Dieu, qui ne pourrait lui-même, selon les règles immuables auxquelles il a soumis la création, détruire le plus petit

titions. Il a intitulé cet essai *M. de la Mettrie ou les Superstitions* (1).

De même qu'il avait fait le portrait du bibliophile, il écrit, en tête de ce travail celui du superstitieux, Nyctale, à la manière de La Bruyère. Après cela, il n'adopte point le ton dogmatique, mais justifie les superstitions sous la forme du dialogue. Les principaux exemples que choisit Nodier, sont l'habitude de ne point manger de pigeon rôti, la crainte de voyager le vendredi, les signes prophétiques que fournit l'apparition des araignées, l'horreur du nombre treize, certaines maladresses comme de renverser une salière... Il s'ingénie à donner à la justification des craintes populaires une argumentation scientifique. Sacrifier le pigeon ou l'hirondelle habitués à notre hospitalité, c'est violer une loi sacrée et s'exposer à quelque mystérieuse vengeance du destin. Nodier prête à La Mettrie une déclamation lyrique sur les inconvénients du vendredi, où se mêlent les traditions populaires et les souvenirs de l'histoire. Pour le nombre treize l'argumentation est particulièrement riche. Une assemblée de treize convives « est choquante pour un œil amoureux de l'ordre », le sens des mathématiciens et le souci de l'esthétique se prononcent également contre ce nombre maudit. Enfin, les calculs de la probabilité montrent que, sur treize hommes de différents âges assemblés autour d'une table, l'un d'entre eux est visé pour l'année même par les lois du destin. Confions-nous à la sagesse populaire, dit Nodier sous les termes attribués à La Mettrie ; et son sens de la tradition, bien connu par ailleurs, devient pour lui une foi plus forte que la raison.

« Le peuple, dit-il (p. 216) est l'élève du temps passé et la superstition en est la philosophie ; ils sont plus savants que vous et moi sur ces matières ».

L'on devine que Nodier, si longtemps attaché à l'observation des insectes, excelle dans l'interprétation de leurs actes. Aussi l'on voudra bien faire crédit sur ce point à sa riche provision d'exemples. Pour ce qui est de l'argumentation, voici le plus terre à terre de sa liste, où l'on verra son procédé :

atome de la matière, ne s'était pas réservé dans sa toute puissance, la puissance d'anéantir ce feu céleste de l'intelligence et de l'amour, qui est la plus parfaite de ses œuvres ».

Il précise sa croyance en des termes qui font songer un peu aux doctrines théosophiques sur les âmes « évoluées ». « L'homme qui n'a pas aimé ressuscite à peine, s'il est permis de s'exprimer ainsi, car nous sommes appelés à jouir du bienfait de la résurrection que par la bienveillance ou par la vertu ».

Un peu plus loin, il mêle les traditions catholiques avec la doctrine de la palingénésie (p. 263) sur laquelle nous reviendrons. Il ne semble pas très orthodoxe non plus dans ses indications sur la multiplicité des mondes (p. 273).

(1) *Œuvres*. (Ed. Renduel). Tome v, p. 193.

« Vous ne coucheriez pas volontiers dans une vieille maison d'où les rats s'enfuient par légions, parce que vous savez que ce phénomène a toujours annoncé la chute du bâtiment. Je ne vous expliquerai point les circonstances toutes matérielles qui les en avertissent, et qui se présentent d'elles-mêmes à votre esprit. N'en est-il pas de même de l'araignée ? »

Ainsi l'activité d'une espèce réputée vulgaire lui sert, par voie d'analogie à expliquer la prescience mystérieuse d'instincts plus subtils que notre raison même. Mais son intention est moins de montrer que la science corrobore la superstition, que de justifier là l'instinct populaire au détrîment de la critique et du savoir des modernes.

V

Nodier a dit à plusieurs reprises son admiration pour Charles Bonnet et pour Ballanche. Il devait leur emprunter sans modification un point de doctrine. Par son affection pleine de tendresse pour les animaux et son mécontentement en face du spectacle de la vie humaine il était prédisposé à se rallier à la pensée du philosophe suisse qui, malgré son optimisme leibnitzien, considère l'être humain comme une œuvre mal venue. « Sept ou huit génies immortels, écrivait Nodier en 1832 ont résumé toutes les sciences de l'espèce avec une supériorité accablante : Pythagore, Platon, Aristote, Descartes, Charles Bonnet, puis Cuvier et je ne sais qui encore ». (Œuvres v, 362), et en 1836, il disait de nouveau l'enchantement que lui causent les écrits de Charles Bonnet (*Nomenclatures scientifiques*, p. 9). Comme il a suivi d'assez près les théories de Charles Bonnet sur la palingénésie, il est bon de résumer en quelques mots l'œuvre principale de ce dernier.

La *Palingénésie philosophique* parut à Genève en 1769.

Comme Nodier, Charles Bonnet (1720-1793) avait commencé sa carrière par l'histoire naturelle. Il donnait en 1745, un *Traité d'insectologie*, et en 1754 il consignait ses recherches en botanique dans l'écrit intitulé *De l'usage des feuilles* (1743).

Bonnet complète ses connaissances en histoire naturelle, par la lecture de la Bible et par celle de Leibnitz.

Dans sa préface de 1769 (1) Bonnet se targue surtout de sa foi chrétienne et d'un souci d'exposition claire. En fait, si son spiritualisme et la simplicité de son expression sont incontestables, il ne fait point preuve d'une originalité et surtout d'une vigueur de

(1) Nous citerons cet ouvrage d'après l'édition des *Œuvres d'histoire naturelle et de philosophie de Charles Bonnet* (Neuchâtel, Fauche, 1783) tome VII.

nature à éclipser Leibniz, quoique en pussent penser et lui-même et son disciple Nodier.

Le philosophe relève dans une note (p. 115) l'origine du titre qu'il choisit.

« Quelques auteurs modernes, plus alchimistes que physiciens, ont soutenu qu'en échauffant un peu les cendres d'une plante ou d'un animal, selon certaines règles, ces cendres devaient s'élever en fumée et représenter ainsi la figure et la couleur de la plante ou de l'animal. C'est cette sorte de résurrection ou de *nouvelle naissance* qui a reçu le nom de *palingénésie* ».

M. de Mairan a étendu cette doctrine à d'autres exemples dans une *Dissertation sur la Glace* (1749). Autorisé par ces précédents, Charles Bonnet pense faire mieux en appliquant et en précisant cette idée dans le règne animal : « Il m'a paru, avance-t-il, que je pouvais adopter ici le mot de *palingénésie* pour exprimer une *renaissance* qui a des fondements plus philosophiques que celles des auteurs dont parle M. de Mairan ». En fait, l'un des principaux traits qui font l'originalité de Bonnet, c'est son admiration et sa tendresse pour les animaux et en particulier les infiniment petits. Alors que d'autres philosophes ou théologiens ont eu souci de prouver l'immortalité de l'âme humaine, il veut soutenir avant tout qu'un *état futur* est réservé aux animaux (p. 117). Et Charles Bonnet laisse entrevoir la tendresse et la pitié qu'il ressent pour eux, en homme du XVIII^e^ siècle, lorsqu'il écrit : « Cette tentative ne saurait déplaire aux âmes sensibles et qui désirent qu'il y ait le plus d'heureux qu'il est possible ». Nous ne sommes donc pas en présence d'un esprit à tendance moniste, soucieux d'établir des analogies entre tous les degrés de l'échelle des êtres, mais d'un naturaliste passionné qui édifie une philosophie fondée sur son amour pour les animaux. Si dans sa préface il prétend établir une doctrine « de l'esprit et du cœur », il n'est pas douteux que ces raisonnements lui sont dictés par sa sensibilité.

L'autre source importante de son système se trouve dans la Bible. Il se reporte plusieurs fois à la « création décrite par Moïse », et il fait l'éloge « du grand apôtre des Hébreux » (pp. 121 et 173). Le chapitre premier de sa sixième partie (*Essai d'explication de quelques passages de la Genèse. Eloge de Moïse*) est le plus significatif à cet égard.

Si son cœur et sa foi ont une telle importance, son modèle philosophique est Leibniz. Toute la septième partie de l'ouvrage est consacrée à des réflexions sur Leibniz et à un parallèle entre les idées de ce précurseur et celles de l'auteur lui-même. Bonnet fait surtout des réserves sur l'exposition et le stylè de l'auteur de la *Théodicée*.

Il lui concède du moins le *génie*, en insistant sur la valeur de ce mot (p. 227) devenu si fort en vogue depuis le XVIII^e^ siècle.

Ce qui importe ici, ce n'est point le détail de la théorie de l' « emboîtement » (p. 151), ni la localisation de l'âme des animaux, ce sont les points imités de Bonnet par Nodier. En voici d'abord un exemple de détail. Bonnet écrit :

« Quelle raison philosophique nous imposerait l'obligation de croire que la mort est le terme de la durée de l'animal ?. L'âme que nous ne pouvons nous empêcher d'accorder aux bêtes n'est-elle pas par son immortalité hors de l'atteinte des causes qui opèrent la destruction du corps grossier ? Ne faudrait-il pas une volonté positive du créateur pour qu'elle cessât d'être. Découvrons-nous des raisons solides pourquoi il l'anéantirait ? Ne découvrons-nous pas plutôt dans son immense bonté des motifs de la conserver ». (VII, 129).

Nodier qui rédige mieux, le résume ainsi dans *Lydie* (p. 242) :

« Je sentais, je comprenais profondément que Dieu, qui ne pourrait lui-même, selon les règles immuables auxquelles il a soumis la création, détruire le plus petit atome de la matière, ne s'était pas réservé dans sa toute puissance, la puissance d'anéantir ce feu céleste de l'intelligence et de l'amour qui est la plus parfaite de ses œuvres ».

Au demeurant, ce conte sur la *Résurrection* fait plusieurs allusions à l'être volant sous les formes duquel le genre humain, en ressuscitant, aurait tendance à reparaître.

L'essai de Nodier sur la palingénésie reprend le commentaire de Bonnet sur la création par époques rapportée par la Bible. Il est facile de confronter les ouvrages des deux auteurs qui portent le même titre. Notons plutôt ici le compte-rendu de 1832, où Nodier à propos des *Lettres à Julie sur l'entomologie*, exposait d'une manière plus romanesque les destinées et la résurrection de l'insecte. « La création de l'insecte, affirmait-il, est le produit d'une Genèse particulière plus élégante, plus complète, plus heureuse que l'autre ». Il projetait d'écrire la vie, les métamorphoses, la résurrection de l'insecte qu'il appelait Grandisson par une étrange réminiscence de l'œuvre de Richardson. Imitant le doux fanatisme de Charles Bonnet, qu'il omettait cette fois presque jalousement de nommer, il faisait de l'insecte « le favori de la création », « le roi du monde », l'objet de toutes les tendresses du créateur comme du naturaliste : « Voilà pourquoi, disait-il en ses hypothèses, je m'étais mis en tête que la création des insectes n'avait pas été faite pour nous, et qu'elle pourrait bien n'être que l'essai d'une syngénésie plus vaste, plus puissante et plus gracieuse où il ne restera de l'ancien univers que les anges, les esprits de la terre et des eaux ». Bref, Nodier songeait à mettre en roman la philosophie de Bonnet.

L'ingratitude dont il venait de faire preuve à son égard dans l'article que nous venons de citer se retrouve dans l'*Essai sur la Palingénésie* où il se donne pour le disciple de Ballanche plutôt que de Bonnet (pp. 339, 340).

La chose est d'autant plus singulière que Nodier se défendait de vouloir aborder la palingénésie sociale, alors que Ballanche se reconnaissait pour principal mérite d'avoir tenté pour l'homme collectif ce que Bonnet avait essayé pour l'homme individuel. (1)

Faut-il voir dans la seule amitié la raison de cette sorte de substitution ? (2) Il semble plutôt qu'il faille la retrouver dans une communauté d'avis sur le point suivant. La tendance romantique de Ballanche et celle de Nodier se ressemblent en ce que tous deux croient à toute la bonté de Dieu, et cependant à la malédiction qui semble peser sur l'homme. Byron a laissé chez l'un et l'autre un élément d'amertume qui n'est point chez Bonnet. Nous avons vu à maintes reprises le désespoir de Nodier touchant à la destinée humaine. La première partie de l'ouvrage de Ballanche (pp. 32 et 36) fournit des preuves de cette similitude dans l'imitation de Lucrèce et de Byron. En somme, lorsque Ballanche songe à écrire la *Ville des Expiations* pour exposer l'état de l'homme, il ajoute aux croyances du bon Charles Bonnet ce dont Nodier serait tenté d'y regretter l'absence. Nodier naturaliste aime l'insecte autant que fait Charles Bonnet, mais il plaint l'homme et déplore son destin autant que Ballanche.

VI

On a vu que dès la période qui va de 1814 à 1820, Nodier avait acquis la conviction que le progrès social est une chimère. Les articles réunis dans les *Mélanges de Littérature* lui avaient fourni à plusieurs reprises l'occasion de mener cette sorte de campagne (3). En 1823, il publiait avec Amédée Pichot un *Essai critique sur le gaz hydrogène et les divers modes d'éclairage artificiel*. Il est vraisemblable que la plus grande partie du texte est due à ce collaborateur occasionnel. Quant à la préface, où l'on sent le style et l'ironie un peu amère de Nodier, elle était consacrée presque entièrement à tourner en dérision l'idée de progrès, même en matière scientifique.

(1) *Œuvres de Ballanche* (Paris et Genève, Barbezat, 1830) Tomes III et IV. — *Essais de palingénésie sociale*, p. 11.

(2) L'on a retrouvé des lettres amicales de Nodier à Ballanche. L'on sait par ailleurs que le critique des Débats consacra à *Antigone* de très bienveillants articles, le 4 avril 1815, les 29 janvier et 6 février 1816. (*Mélanges de littérature*, tome I, pp. 267-296).

(3) Cf. en particulier *Mélanges* I, 302.

L'Histoire du Roi de Bohème et de ses sept Châteaux qui parut en 1830, peut être considéré comme une satire universelle des formes littéraires de l'érudition et des corps savants. Toutefois, c'est plutôt l'ordre des connaissances littéraires qui y est attaqué.

Les *Rêveries*, auxquelles il faut toujours revenir lorsqu'il s'agit de la philosophie de Nodier, contiennent trois essais au moins, consacrés à combattre l'idée de progrès. C'est surtout dans celui qu'il a intitulé de la *Perfectibilité de l'Homme* que Nodier critique la chimère d'une amélioration mentale.

L'idée de palingénésie exclut celle de progrès humain. Si Dieu décide de faire mieux que l'homme actuel, il créera une autre espèce (Nodier se demande par instant si l'*oiseau* n'est pas le résultat d'une telle décision). Les sciences de quelque ordre qu'elles soient n'ont pas bougé. « Tout pauvres de notions qu'aient pu être les premier maîtres de fait, la création de ces sciences leur appartient ». Les modernes ne feront que copier les primitifs. Car il y a des primitifs dans les sciences comme dans la poésie.

« Il est d'usage d'opposer l'instinct et la raison, dit un philosophe contemporain (1), au XVIII^e^ siècle, on prenait parti pour la raison, mais sous l'influence de Rousseau et du mouvement romantique la préférence fut donnée à l'instinct ». Telle est bien l'attitude du moins que donne à Nodier le culte de la sensibilité. C'est bien, apparemment, en son nom, et en successeur de Rousseau et de Bonnet qu'il condamne l'idée de progrès. Illuministe ou homme sensible, Nodier a pris depuis 1820, l'habitude de se tourner vers le passé, lui qui, longtemps auparavant, était déjà attiré vers les âges de révélation ou de primitivisme. L'étude des vieilles nomenclatures préférée à celle des traités modernes ne pouvait d'ailleurs faire du disciple de Girod de Chantrans et du compatriote de Cuvier un partisan de l'évolution ; le souvenir de Rousseau, d'une part, de Rabelais, de l'autre, ne lui inspire qu'anathèmes ou railleries contre la civilisation et le progrès (2).

Cette hostilité ne fera que croître chez lui. Alors que l'idée de progrès se répand, il ne se contente pas de la nier : il crie à la décadence.

Il adopte le pseudonyme significatif de Docteur Néophobus (1833-1841) et publie dans la *Revue de Paris* les *Fantaisies du Dériseur sensé*, avec les sous-titres suivants: *Hurlubleu, grand Manitafa d'Hurlubière ou la perfectibilité, Histoire progressive. — Léviathan le Long*,

(1) Bertrand Russel. *Le mysticisme et la logique.* trad. française (Paris, Payot, 1921) p. 22.

(2) Même point de vue dans l'essai des *Revêries* intitulé *De la fin prochaine du genre humain*, et dans les *Nomenclatures scientifiques* (1835).

Archikan des Patagons de l'Ile Savante ou la Perfectibilité — Voyage pittoresque et industriel dans le Paraguay-Roux et la Palingénésie australe.

Dans ces trois essais, Nodier tourne en dérision, par la voix de ses personnages ridicules, les prétentions de la science et la croyance au progrès, telle qu'on la trouve non pas chez Condorcet mais chez les Saint-Simoniens. Lorsqu'il ne les nomme point explicitement, les allusions à la « propagande universelle » permettent cependant de les reconnaître (p. 323). On y voit des voyageurs embarqués sur un bateau nommé le *Progressif*. Comme dans la parodie d'un roman de Jules Verne, on nous présente des instruments de navigation aérienne et des armes terriblement perfectionnées. Il emprunte un peu à Voltaire, lorsque ses voyageurs, tout comme Micromégas, contemplent la terre avec dédain (p. 329). Çà et là Nodier lance quelques traits aux Chambres et à leurs délibérations (p. 331), contre les philosophes (p. 332), contre les Académies (p. 333), les anthropologistes (p. 334), contre les merveilleuses inventions de la pharmacie (p. 356 et 372) et l'électricité elle-même (p. 359). Le tour de l'astronomie vient aussi (p. 374). L'économie politique n'échappe point à ses coups (p.378). Dans quelques passages cependant la critique de Nodier se fait plus circonstanciée. Ainsi en est-il lorsque le dialogue de ses voyageurs en vient à l'idée de progrès (p. 339).

« Qu'est ce que c'est, bon Dieu, s'écrie celui qui répond au nom de Berniquet, qu'une nation qui ne progresse pas ? La destinée essentielle de l'homme n'est pas de fournir avec simplicité sa courte carrière au milieu des siens, en remplissant tous ses devoirs envers Dieu, l'Etat et l'humanité, comme ces méchants rabacheurs de moralistes le prêchaient à l'humanité ignorante. La Destinée essentielle de l'homme est de progresser, et, bon gré mal gré, il progressera, sur ma parole, ou il dira pourquoi il ne progresse pas... »

Ailleurs il précise l'un des aspects de la société idéalement organisée suivant les projets saint-simoniens. Sur la planète où le vaisseau aérien promène le loquace Manifafa, un « savant de service » examine le dossier de nouveaux arrivants et signe leurs passeports. Et voici par exemple un fragment du dialogue qui s'engage alors :

« ... Vous autres docteurs européens, vous devez savoir presque tout ou peu s'en faut.

« — Je sais plus que tout, lui répondis-je puisque je suis député de la propagande intellectuelle de perfectibilité.

« — Voilà qui est bien, reprit-il. On ne vous demande pas tant. Savez-vous seulement la médecine ? Ce n'est pas la mer à boire.

« — Autant qu'il en faut, répliquai-je, pour guérir fort proprement un homme qui n'a pas la mauvaise volonté de s'obstiner à mourir. Je vous jure que les médecins de mon temps n'en savaient pas davantage ».

Nodier souhaite même qu'un Cervantès ou un Molière apparaisse en notre temps pour combattre toutes les folies qui surgissent : science, jargon, perfectibilité, etc. Il nous manque à son avis un grand « dériseur ».

Il ne faut pas donner à cette dernière phase de sa philosophie une importance excessive. Il a lui-même beaucoup erré et cherché. Certes, il n'a jamais eu un idéalisme bien ferme, mais il a cru fort aux sciences naturelles, à l'exotisme littéraire, aux voyages, au génie, à la langue universelle, etc. Un moment vient où il garde surtout de ce temps le respect de la sensibilité. Il y ajoute le culte des monuments du passé — Et même il apaise son scepticisme en se réfugiant dans la foi à la révélation. Lassé lui-même des illusions changeantes qui l'ont bercé, il ne se contente pas de vivre dans le passé, il raille ceux qui passent par ses anciens travers. Les *Fantaisies du dériseur sensé* sont d'un utopiste repenti.

S'il finit ainsi par tourner le dos à son siècle, sa philosophie est demeurée assez longtemps marquée d'actualité. Epicurien avant 1800, puis « homme sensible » jusqu'au moment où le rêve lui offre un sujet de recherches moins usé et une attitude conforme à son tempérament, il termine son existence en défendant le passé national et les légendes populaires, puis un catholicisme qui est un peu illuministe, en souvenir de ses premières curiosités : c'est celui de Ballanche. La foi dans le progrès est une des rares innovations pour lesquelles il soit resté sans complaisance. On peut dire qu'il s'est cristallisé dans le goût des antiquités nationales comme l'âge classique s'était immobilisé dans l'imitation de l'antique.

Chapitre VIII. — Le Conteur

I. La mode du conte vers 1832. La vocation de Nodier est éveillée par nos contes du XVIII[e] siècle et par Walter Scott, et non par Hoffman. — A) Analyse et classification de ses contes. — II. Le thème principal : l'amour contrarié et le rêve érotique. Trilby, la Fée aux Miettes, Inès de las Sierras, Franciscus Columna, etc. — III. Merveilleux hagiographique. Un seul exemple : La légende de Sœur Béatrix. Le merveilleux expliqué : Inès de las Sierras, Hélène Gillet, Paul ou la Ressemblance. — IV. Contes de fées : Le Génie Bonhomme. Trésor des Fèves et Fleur des Pois. Pastiche de Perrault et de Rabelais. — V. Le Chien de Brisquet. — B) VI. Théorie de l'amour rêveur. Application de la psychanalyse. Pourquoi nous présente-t-on des " innocents " ? — VII. Prétentions soudaines de Nodier à la priorité dans le fantastique en 1832. Le " fantastique sérieux ". Sa théorie. — Le fantastique en littérature : caractère populaire, national et divin du fantastique. — VIII. Les genres dans le conte d'après Nodier. — Les autorités, de Perrault à Diderot.

Qu'est-ce qui décide de la vocation de Nodier conteur ? Quelles lectures ont contribué à déterminer la forme de ses contes ? Ce sont là deux problèmes différents. Il a indiqué lui-même, dans des préfaces dispersées et dans un manifeste central, sa conception du conte et celle du genre fantastique.

Aborder en premier lieu les formules de son esthétique nous exposerait à bien des obscurités. Il nous faut au préalable un groupement de faits que seule nous donnera l'analyse de ses récits. Mieux vaut donc les résumer au préalable, en les rangeant dans l'ordre que suggère leur comparaison même — dût-il ne pas coïncider avec celui que Nodier imagine et peut-être ne suit pas. Enfin, les aveux sur les origines de sa vocation sont assez rares. Complétons-les par les hypothèses que suggère l'histoire littéraire de ce temps.

I

Que Walter Scott ait précisé le goût des superstitions chez ses contemporains et qu'Hoffmann ait orienté les esprits ainsi préparés vers les émotions que donnent le surnaturel ou le mystérieux terrible, c'est un point fort connu. Il importe d'ajouter, à ce double élément exotique, un signe de mode nationale. Nodier, pour se renseigner sur

les goûts contemporains, ne craignait pas d'étudier le mélodrame (chez La Martelière comme chez Pixérécourt) ni le roman d'aventure, à la manière de d'Arlincourt aussi bien que d'Anne Radcliffe. Un des écrivains français qui atteignent à la notoriété en modelant leur production sur les préférences du public ou la demande du libraire a pu donner une indication plus saisissante que celle de tous les Bouilly : c'est Ducray Duminil. En 1799, déjà, il publiait *Les Veillées de mon grand-père, nouveaux contes de fées*, (P., Le Prieur an VII, 2 vol.) Dans une introduction sur les fées et les esprits, il glissait l'éloge de Perrault et de « madame Daunoi » (p. XIV-XV). En 1819, il donnait un nouveau recueil : *Les Contes de fées* (P., Ménard, 2 vol.). Il semble bien que Nodier ait non seulement lu, mais utilisé ce dernier : *La Fée Barbotte*, un des premiers récits, paraît avoir fourni plusieurs traits pour *La Fée aux Miettes*. Quoiqu'il en soit, Nodier, sur la foi de ce méchant modèle, fait vers 1820 une première excursion dans le domaine du conte. Puis il interrompt cet effort qu'il ne reprendra qu'une dizaine d'années plus tard, au moment où se présentent des encouragements plus certains.

En 1833, le conte est en pleine mode, comme l'atteste par exemple un de ces témoignages où l'on n'aperçoit point d'originalité, mais l'expression de l'opinion moyenne. Abel Hugo, fondant une publication mensuelle *Le Conteur, Recueil des contes de tous les temps et de tous les pays*, note que ce genre littéraire est le plus international de tous. L'Arabe du désert écoute les récits des *Mille et une nuits*, « le pirate malais, terreur des insulaires de l'archipel asiatique, s'accroupit chaque soir au pied du mât de son navire, pour écouter les histoires fabuleuses des marins, ses ancêtres ; le contrebandier andalou... se repose de ses fatigues en écoutant les aventures de quelque chevalier bien brave, les amours de quelque dame mauresque bien brune et bien passionnée, etc... » Autre avantage du conte, « il revêt toutes les formes : épopée, histoire, roman, drame, tragédie, satire, comédie, morale, philosophie... C'est un résumé de tous les genres et c'est un genre qui ne vieillit point ». La littérature moderne qui paraissait jusque-là caractérisée par la floraison du roman, va l'être aussi par celle du conte, son abrégé. (T. I p. 13).

Après cette double constatation — faveur imminente de 1819 — vogue de 1833, faut-il voir dans cette forme de succès un retour à une tradition en sommeil ou l'effet d'une invasion ? Est-ce imputable à l'influence de Walter Scott ? Sans doute la vogue du roman historique prépare-t-elle celle du conte, et c'est là qu'il faut chercher la transition entre ces deux dates. L'influence d'Hoffmann après 1830 se réduirait dès lors à peu de chose.

Dans un article de la *Revue de Paris* d'avril 1829 sur le *Merveilleux dans le roman*, Scott avait rattaché à ses propres tentatives une partie de ces recherches, se montrant sévère pour d'autres. *Les Contes de fées* français ne lui plaisent guère parce que les fées françaises ressemblent à la *péri* d'Orient ou à la *fata* des Italiens plus qu'aux *fairies* d'Ecosse : « qui dansent autour d'un champignon, au clair de la lune, et égarent le villageois anuité ». Ce genre est ordinairement insipide. « De tout le *cabinet des fées*, quand nous avons pris congé de nos connaissances de nourrice, il n'y a pas cinq volumes sur cinquante que nous pourrions relire avec plaisir ». Les conteurs qui ont ses faveurs, ce sont les antiquaires qui, pendant que d'autres fouillent dans les traditions de leur pays « ont choisi la tâche de rechercher les vieilles sources de ces légendes populaires, chères jadis à nos aïeux », tels les frères Grimm, Musaeus. De ce genre une province est occupée par l'*Ondine* de la Motte Fouqué, « esprit élémentaire qui renonce à ses privilèges de liberté pour épouser un jeune chevalier et dont l'amour n'est payé que d'ingratitude. Cette histoire est le contraste et en même temps le pendant du *Diable amoureux* de Cazotte et de *Trilby* de Charles Nodier, avec toute la différence qui distingue le style chaste de *Trilby* et d'*Ondine*, de la frivolité un peu leste de leur spirituel prototype ».

Plein de mesure, le romancier anglais rattache donc à la fois l'œuvre de Nodier à ses propres recherches d'*antiquaire* et au récit principal de Cazotte. Il indique l'élément national à côté de l'influence anglaise.

Il a peu de goût pour le *fantastique* représenté par Hoffmann qu'il considère comme bien différent de ces aimables créations.

L'histoire littéraire conduit de son côté à distinguer le conte selon Nodier de celui d'Hoffmann. M. Breuillac dans une étude de littérature comparée sur *Hoffmann en France* (1) rattache l'œuvre de Nodier à notre XVIII^e^ siècle et non aux influences allemandes. Hoffmann n'a guère été connu chez nous que vers 1823, par un plagiat inavoué. Or, Nodier avait déjà fait ses preuves, avec *Smarra* et *Trilby*. M. Breuillac cite les nombreux articles et les rééditions qui attestent le succès d'Hoffmann en France entre 1828 et 1833, mais pour lui Nodier est bien différent du conteur allemand : il pratique le merveilleux (fables, légendes, etc...) alors que l'étranger s'adonne vraiment au fantastique (p. 438). Le merveilleux « présente des scènes qu'on ne voit pas actuellement, qu'on n'a jamais vues, qu'on ne verra jamais », le fantastique fait vivre un peuple d'apparitions et de sorciers.

Nous pouvons donc admettre après M. Breuillac que Nodier a

(1) *Revue d'histoire littéraire*, 1906, p. 427 — 1907, p. 74.

donné à tort le nom de fantastique à son merveilleux (1). Seule peut-être *Inès de Las Sierras* est en partie dans la formule d'Hoffmann, encore que ce récit illustre surtout la conception de l'amour rêveur spéciale à Nodier. Nodier ne doit rien à Hoffmann. Leurs deux réputations se sont établies sur la faveur du public à ce moment-là. La diffusion de l'une a aidé celle de l'autre. Il y a parallélisme et non filiation.

Montégut ne citait, parmi les antécédents de l'un et l'autre genre dans notre XVIII[e] siècle, que Tressan et Cazotte. Nodier et Hoffmann ont été précédés et aidés par les succès de Saint-Germain, (et même par celui d'H. Walpole et d'A. Radcliffe) de Cagliostro, de Mesmer. Le doux Florian lui-même écrit une histoire de château hanté avec *Valérie*. Le comte de Caylus s'attaque à un genre analogue dans l'*Histoire de Palichet, Mémoires d'un colporteur*, (1748). Enfin, Cazotte prépare l'*Elementargeist* d'Hoffmann avec son *Diable amoureux* (Breuillac p. 448).

L'influence de Walter Scott eût donc pu suffire pour faire épanouir le merveilleux romantique sur les ruines du pré-romantisme. L'exemple de Nodier l'atteste, qui se montre dans la plus importante série de ses contes le continuateur adouci de Cazotte.

II

Comment naît chez Nodier un genre ainsi préparé ?

« Je viens, disait un romancier de nos contemporains, d'entreprendre les *Bastions de l'Est*. Ils ne sont en moi qu'une vaste sensibilité ; qu'en tirera ma raison ? » La forme de cette question nous aide à définir le lien qui existe entre les *Proscrits*, roman de 1802, et *Trilby*, conte de 1822.

Le dégoût du monde, dans les *Proscrits*, prend la forme du jobisme ou de la simple mélancolie, — dans *Trilby*, il poussera Nodier vers le culte du rêve et l'amitié pour les êtres imaginaires. La sensibilité froissée de 1802 annonce la sensibilité rêveuse de 1822. Nodier aura toujours la ressource de se dire mécontent en ce monde, mais le recours au rêve lui permettra de rompre la monotonie de ces plaintes : l'idée de conter est une initiative « d'inadapté » (2).

En 1806, un fragment des *Tristes* indique une étape dans le passage de la mélancolie au rêve. Dans *Une heure ou la Vision* (dont le titre

(1) Cette idée est reprise par Mathey. *Essai sur le Merveilleux en France au XIX[e] siècle.* (Payot, 1915). L'étude de Retinger sur le *Conte fantastique* est à peu près inutilisable.

(2) Expression de M. Baldensperger dans *La Littérature.*

annonce celui de *Lydie ou la Résurrection*) un amant désolé voit réapparaître Octavie, celle qu'il a perdue. C'est un spectre voilé de blanc « dans une vapeur aussi douce que l'aurore ». Plus ou moins fallacieuse, cette image, du moins, lui donne une part des joies de la présence : « Elle se penchait sur moi, dit le rêveur, et son haleine brûlante réchauffait mon sein. Ses baisers volaient de ma bouche à mes paupières, de mes paupières à mes cheveux. Ses bras m'enveloppaient et me berçaient dans une région pleine de lumière et de parfums. Il y avait sur tous mes organes un fardeau de volupté et quand mes esprits rassurés commencèrent à mieux jouir de cette scène d'ivresse, quand mes yeux inquiets cherchèrent Octavie autour de moi, je ne distinguai plus que la trace de sa fuite, un sillon pâle et tremblant, qui s'étendait jusqu'à cet astre et qui s'effaçait peu à peu (1) ».

On voit la part de l'érotisme dans les formes de la rêverie chez Nodier. Et il serait justiciable, s'il en fût, des méthodes de la psychanalyse. La rêverie érotique suscitée par la séparation, l'obstacle quel qu'il soit, c'est le trait d'union entre son werthérisme et son fantastique.

Dans toute œuvre, à peu près, où Nodier introduit l'amour, il y a de jeunes mortes. Gœthe faisait suicider *Werther*, Nodier fait mourir toutes ses héroïnes, toutes ses Charlottes aussi bien dans les *Proscrits* que dans les *Souvenirs de Jeunesse*, *Inès de las Sierras* ou *Lydie*. C'est qu'il a dans l'imagination un type de morte regrettée, probablement Lucile Franck, dont le souvenir se mêle à ses sentiments et à toutes ses imaginations. L'attachement que Nodier éprouvait pour cette jeune fille morte jeune, l'un des « types de la plus parfaite organisation humaine », comme il la qualifie dans les *Essais d'un jeune barde*, a créé en lui une image profonde qui survit à toute crise sentimentale. Telle est l'origine et la clef des peintures amoureuses dans les contes de Nodier. Voilà pourquoi la séparation et le désir trompé par le rêve constituent l'intrigue de tous les contes où l'amour apparaît.

Dans *Une heure ou la vision*, parue en 1806 (2), un jeune homme malheureux et maigre, « maniaque et épileptique » croit voir celle à qui les conventions sociales l'ont empêché de s'unir. (3)

La symétrie qui existe entre le titre et celui de *Lydie ou la résurrection*, parue en 1839, dans la *Revue de Paris* (4) impose un rappro-

(1) Reproduit dans *Nouvelles*. Ed. Charpentier, p. 166.

(2) Je cite tous ces récits d'après l'édition Charpentier, la plus accessible. *Une heure ou la Vision*, *Nouvelles* p. 162.

(3) Dans les *Tristes*, autre récit d'une séparation par la mort : *La Nouvelle Werthérie*. (Autre titre : *La Filleule du Seigneur*, *Contes de la Veillée*, p. 343.

(4) Nouvelles. p. 241.

chement. De fait, Nodier, digressions philosophiques mises à part, n'a fait que renverser les rôles et adapter ce rêve au catholicisme : c'est Lydie qui croit revoir Georges, son mari trop tôt perdu. En 1806, il s'agissait d'un « maniaque » ; ici, l'héroïne est considérée comme démente. Mais cette démence lui donne une lucidité dont est privé le commun des hommes ; dans ses rêves, elle revoit son conjoint. Et leur description est calquée sur celle de 1806. Lydie, comme le maniaque des *Tristes* voit dans son sommeil apparaître une clarté croissante, un ange, qui n'est autre que Georges le disparu, s'approche d'elle.

Elle conte ainsi l'apparition : (p. 261)

« Déjà ses ailes s'arrondissaient sur moi, ses bras m'enveloppaient d'une douce étreinte, ses lèvres erraient de ma bouche à mon front et à mes yeux, les boucles de ses cheveux flottaient à côté des miennes ».

Et la rêveuse croit visiter les espaces célestes avec l'être disparu qui la transporte. L'élément religieux n'efface point le mélange d'érotisme et de songe qui fait le fond du récit. L'histoire de 1839 est une revision, rendue plus orthodoxe, de celle de 1806. Aux deux dates extrêmes, on voit l'identité du thème. C'est l'exemple le plus persistant et le plus typique de ce fantastique fondé sur le désir malheureux.

Les variations en seront extrêmement nombreuses. *Smarra*, publié en 1821 (1) est un songe érotique, une histoire d'incube. Après le sous-titre : *les démons de la nuit*, une épigraphe de Catulle :

Somnia fallaci ludunt temeraria nocte,
Et pavidas mentes falsa timere jubent.

Enfin les premières lignes nous en préviennent :

« Qu'il est doux, (ma Lysidès) de venir partager avec toi la couche longtemps solitaire où je te rêvais depuis un an ». (2)

Trilby (1882) où les rôles sont inverses, est l'histoire d'une jeune batelière qui rêve, à l'état de veille ou de sommeil, au sylphe dont elle est amoureuse et dont elle croit souvent sentir les caresses.

L'*Histoire du Roi de Bohème* sera-t-elle, en 1830, une nouvelle échappée dans le monde des songes ? Le mode de locomotion choisi par l'auteur ne laisse pas de doute là-dessus. Il n'emploie, pour la course qu'il annonce dès le début, ni une *désobligeante*, ni un *tilbury*, ni une sédiole, ni un traîneau, mais les « ailes du rêve », favorisé par des excitants.

(1) *Contes fantastiques*, p. 293.
(2) *Nouvelles*, p. 183.

« Si j'ai mâché quelques feuilles de ce grand *Convolvulus* qui donne le bétel, si le suc du pavot, transformé en pastilles solides et parfumées, réveille dans mes esprits la riante famille des songes ; si j'ai aspiré dans un long verre le gaz spiritueux et spirituel qui émane des tonnes d'Epernay, ou si j'ai tiré à fréquentes reprises, de ma jolie tabatière de Lumbach, cette poudre enivrante et poétique dont un mince diplomate du seizième siècle a doté la France... Oh ! combien je vous laisse loin de moi, timide Vesta, grave et timide Pallas ! que j'ai franchi de fois, Jupiter, l'orbe où roulent tes satellites ! que j'ai de fois rompu ton anneau pâlissant,sombre et silencieux Saturne !... » (1)

Ce songe est-il amoureux aussi ? A peine l'auteur l'a-t-il décrit qu'il présente la compagne de ses voyages : « O Victorine, o Fanny, dit-il, que de chemin vous avez fait avec moi sans le savoir ». (2)

Lorsque l'auteur, abandonnant le procédé, se fait cavalier, il devient fort irrévérencieux pour « la jument Patricia » et pour certaine autre jument venue d'Angleterre, comme on le pourra voir aux chapitres *Equitation* et *Imposition* (p. 272 et 279). C'est qu'il se donne, grâce à l'obscurité voulue du style, plus de liberté dans l'expression de ses songes libertins.

A côté de cela, il y a bien aussi dans le *Roi de Bohème*, mélange désordonné de toutes sortes de thèmes, une histoire d'innocent plus lucide que l'homme normal. C'est celle de l'aveugle, amoureux d'Eulalie. Il rappelle l'infortuné d'*Une Heure ou la Vision* et il donne une première esquisse de *Jean-Francois les Bas-Bleus* et de *Baptiste Montauban*. Montauban n'étant qu'une réplique de Jean-François, il suffira d'analyser le premier et le mieux venu des deux récits : *Jean-Francois les Bas-Bleus*. (3)

Jean-François est un jeune homme doué du double caractère d'être fou dans la vie pratique et génial dans les choses de l'esprit.

« *Jean-Francois les Bas-Bleus*, écrit le Conteur (p. 6) passait sans avoir pris garde à rien ; car cet œil que je ne saurais peindre n'était jamais arrêté à l'horizon, mais nécessairement tourné vers le ciel, avec lequel l'homme dont je vous parle — c'était un visionnaire — paraissait entretenir une communication cachée ».

Ce personnage bizarre á sur le monde des rêves des connaissances qui le mettent au rang de Swedenborg, de Saint-Martin et de Cazotte (p.11). Le 16 octobre 1793, il voit passer dans le ciel, l'âme de Marie-Antoinette qui vient de mourir sur l'échafaud.

D'où lui vient cette faculté ? D'un amour malheureux. Epris d'une jeune fille de haute naissance et ne pouvant nourrir aucun

(1) *Sept chateaux*. Ed. de 1852, p. 96.

(2) Ibid. p. 98.

(3) Ces trois récits calqués l'un sur l'autre sont reproduits dans *Contes de la Veillée* (p. 5-99 et 325).

espoir, il s'est livré à des études périlleuses pour la raison, « aux rêves des sciences occultes et aux visions d'un spiritualisme exalté ». Il meurt à l'instant même où celle qu'il aimait tombe sous la main du bourreau.

Dans les *Souvenirs de Jeunesse*, la mort frappe cruellement les jeunes filles aimées. Mais Nodier n'ajoute pas d'éléments mystérieux à son récit. Il se contente de trouver, dans ce retour au passé, les joies d'un songe pour lui-même.

De nouveau, dans l'année 1832, consacrée à l'illustration du fantastique amoureux, d'autres contes se conforment à sa formule ordinaire. Tels la *Fée aux Miettes* et le *Songe d'Or.* (1)

La *Fée aux Miettes* porte à son plus haut degré de complication, le mélange de l'érotisme et de la rêverie, et l'interprétation de ce récit, en apparence destiné aux enfants, exigerait toutes les lumières de la psychanalyse.

Ce conte est un mélange extrêmement complexe où le thème central paraît d'abord noyé. Les titres des chapitres, ironiques ou sérieux, mais toujours ingénieux et variés, contribuent à nous égarer dans ce dédale d'imitations et de digressions : pastiches de Fénelon, de Cyrano de Bergerac, de Perrault, — essais érudits ou philosophiques sur ce même Perrault, sur la fantaisie, l'histoire exacte, l'histoire naturelle, etc... Qu'on y ajoute l'indécision du « type » des personnages et l'on conviendra que le lecteur risque d'être tout désemparé au défilé de vingt-sept chapitres si variés et si riches de remarques.

Michel le Charpentier, le principal personnage masculin, est un « innocent » de la famille de *Jean François les Bas-Bleus.* Il en diffère en ce qu'il est plus près d'un esprit normal. C'est surtout son extrême propension au rêve et son indifférence aux intérêts matériels qui lui confère un caractère morbide. Le conte est le récit de ses aventures, mais surtout la peinture de son amour pour la *Fée aux Miettes.*

Dans *Trilby*, Nodier avait décrit l'amour d'une jeune femme pour un sylphe. Ici, c'est un être masculin qui sera sous la domination de ce sentiment. Ou plutôt, il y a un degré de complication de plus. L'auteur a voulu nous montrer l'amour que Michel accorde peu à peu à la vieille Fée aux Miettes, et celui qu'il éprouve tout d'abord pour la reine Belkiss, type légendaire célèbre du charme féminin. Nodier jouera de ces deux sentiments coexistants. Il en montrera la concurrence, d'abord, ou plutôt la superposition et finalement, la réunion. Michel aime la Fée aux Miettes parce qu'en la pressant contre son cœur, il se croit dans les bras de Belkiss. Et ce double

(1) *Contes fantastiques. La fée aux Miettes.* p. 71. *Le Songe d'Or,* p. 277.

amour, cette aide apportée à la réalité par le rêve, satisfait si bien Michel, qu'au demeurant, il dédaigne les avances et la tendresse d'une jolie jeune fille, Folly.

On trouvera au chapitre onzième le parallèle entre la Fée aux Miettes, compagne de sa vie, et Belkiss, maîtresse de ses rêves. Au chapitre XIII, on voit Michel dédaigner la grisette Folly, amoureuse de lui, pour les charmes d'un « portrait en miniature », celui de Belkiss ; c'est un autre terme pour désigner l'être imaginaire appelé le sylphe dans *Trilby*, comme chez certains écrivains de notre XVIII^e^ siècle.

Les épisodes qui marquent cette analyse parfois scabreuse (description d'un bateau, XIV — séance d'un tribunal, XVII — exécution capitale, XIX — de la richesse, XXI) donnent à l'ensemble le caractère énigmatique et déconcertant qui faisait supposer à Nodier que cet ouvrage ne serait pas plus compris que le *Roi de Bohême*, ésotérique et disparate lui aussi.

Où la psychanalyse pourrait démontrer le caractère érotique de ces imaginations, c'est dans les rêves que Nodier décrit par endroits. Ainsi, dans celui du chapitre IX, Nodier reproduit un rêve tout peuplé d'apparitions désirables. Mon rêve, dit Michel « consistait à pêcher dans le sable une multitude de jeunes princesses éblouissantes de charmes et de parures, et à les voir danser en rond autour de moi, chantant sur l'air de la *Mandragore* (qui a aussi un sens symbolique) des paroles d'une langue inconnue, mais que je trouvais harmonieuse et divine, quoiqu'il me semblât l'entendre par un autre sens que l'ouïe, et l'expliquer par une autre faculté que la mémoire ».

Un rêve encore apparaît au chapitre XXIII. Les jugements sur l'amour extra-conjugal (XIX) ou conjugal (XX) se font plus explicites jusqu'au moment, où, dans la conclusion, l'énumération de quelques livres ou recherches d'ordre libertin nous prévient que Nodier a eu surtout en vue le sujet d'ordre amoureux que l'esprit populaire (à ce qu'affirme Freud dans son explication de l'humour) se plaît à relever du sel de la plaisanterie. Cette confirmation, faite en riant, n'ôte rien à la valeur psychologique très réelle d'une analyse traduite en images. C'est la transposition du désir dans l'imagination.

Le Songe d'Or dont le titre semble symboliser l'excellence de la rêverie, est-il une application concrétisée du fantastique à l'érotisme ? Il est assez hasardeux de se prononcer là-dessus ; des exemples précédents semblent y autoriser cependant. Pour qui est, si peu que ce soit, au courant des méthodes de Freud, il suffit de signaler la description du Kardouon « le plus joli, le plus subtil et le plus accort des lézards » (p. 277), l'attaque du trésor (p. 278), la fin du songe (p. 292). Les plaisanteries sur la pantoufle dans le prin-

ce Bibi où Nodier imitait Hamilton vers 1800 et dans le *Roi de Bohême*, où il reprend cette histoire de collégien, autorisent assez les plus méchants soupçons.

La *Fée aux Miettes* suffit en tout cas pour nous montrer le fantastique propre à Nodier, dirigé en 1832 vers le symbolisme, alors qu'en 1820, il avait failli se confondre avec le frénétique, par la tentative du *Vampire*. En cette même année 1832, l'histoire d'*Hélène Gillet* (1) ne laisse que peu de place à ces thèmes. C'est un genre intermédiaire entre le fantastique et l'hagiographie que Nodier ne cultivera qu'accidentellement.

Le songe a encore là une fonction. Hélène Gillet devient amante et devient mère dans des songes provoqués criminellement. L'homme violent qui la désirait la fascine au moyen d'un breuvage narcotique. « Dieu sait quel rêve de volupté inexplicable elle fit pendant ce temps là. L'infortunée n'a jamais osé les rapporter ». (p. 22) Il y a enfin dans ce conte une innocente lucide de la race des Jean-François et des Montauban. (p. 26) Elle prédit qu'Hélène sera sauvée du supplice.

Nodier semble se désintéresser du fantastique pendant plusieurs années. Puis il donne successivement *Inès de las Sierras* (1837), la *Légende de sœur Beatrix* (1838), la *Neuvaine de Chandeleur*, récits auxquels on peut ajouter *Franciscus Columna* (1844).

Inès de las Sierras (2) n'est pas une simple histoire de revenants comme l'annonce le dialogue initial, c'est aussi un des meilleurs exemples du fantastique amoureux selon Nodier.

Sergy, le héros masculin, est du type des personnages qui, dans les contes de Nodier, ruinent ou remplacent l'amour par le rêve (3). Celui-ci se lasse très vite de ses conquêtes. « Il avait coutume de dire, nous explique-t-on, que l'objet inconnu de ses vœux et de ses espérances n'habitait pas la terre ». (p. 170) Il sera le protagoniste de la superstition dans l'amour, ce qu'un La Mettrie est pour la philosophie dans les *Miscellanées*. Sergy appliquait son spiritualisme à sa conception de l'amour. « Sa foi dans la maîtresse imaginaire que le monde des esprits lui avait réservée n'était donc pas un simple jeu de la fantaisie : c'était le sujet favori de ses rêveries, le roman secret de sa pensée, une espèce d'énigme gracieuse et consolante qui le dédommageait du fâcheux retour de ses essais inutiles ». (171) Dans un château d'Espagne, où il passe la nuit avec ses compagnons et que l'on dit hanté, une apparition fantastique se produit : c'est Inès

(1) *Contes de la Veillée*, p. 19.

(2) *L'amour et le Grimoire* publié dans *Revue de Paris* (octobre 1832) reproduit dans *Nouvelles* (p. 65) est le récit d'un rêve dont le point de départ est dans deux objets de désir différent, cf. sa conclusion, p. 98-100.

(3) *Nouvelles*, p. 169.

qui vient retrouver celui à qui elle est prédestinée et qui croit en effet le reconnaître. La deuxième partie du récit propose une explication raisonnable : la jeune femme apparue était une folle abandonnée, comme on l'a su plus tard. Ce qui, de tout cela, demeure le plus révélateur à l'égard de Nodier, c'est la passion de Sergy pour l'être imaginaire qu'il a rencontré là, mais qu'il aurait aussi bien pu croire trouver dans d'autres circonstances. L'amoureux porte en lui l'image de ce qu'il aime. Ce n'est pas le château qui est hanté, c'est lui-même. Il est de la lignée des victimes du sylphe comme la batelière d'Argaïl et Michel le Charpentier.

La Neuvaine de la Chandeleur, parue en 1839 (1) rattache à une légende populaire et au caractère de Nodier l'origine de ces types amoureux. Voici la coutume locale qui permet aux jeunes filles de savoir leur avenir au moyen du rêve : « On se recommande bien dévotement à la Vierge et on s'endort en attendant les effets de sa protection. Celles pour qui le Seigneur a préparé sur la terre quelque sympathie inconnue, voient apparaître l'homme qui les aimera s'il les trouve... Ce qu'il y a de rassurant, c'est qu'on prétend qu'un privilège particulier de la neuvaine est de procurer le même rêve au jeune homme dont on rêve, et de lui inspirer la même impatience de se joindre à cette moitié de lui-même qu'un songe lui a fait connaître ». Cette superstition s'explique selon Nodier par l'universelle attraction des corps insensibles comme des êtres animés. (p. 320)

Par ailleurs, Nodier nous indique à ce propos l'origine personnelle de sa conception du sylphe (p. 313). J'aimais les belles jeunes filles, dit-il, mais sans préférence. « Mon imagination commençait à se former, dans la solitude, un type qui ne ressemblait à aucune femme.... C'était mon rêve chéri et dans le vague immense où il m'était apparu, il me donnait une idée plus distincte du bonheur que toutes les réalités de la vie... Je le cherchais toujours, car je savais que toute ma félicité consistait dans la possession de cette image insaisissable». (2)

On voit par cette déclaration très curieuse comment Nodier réunit le souvenir de Cazotte, l'utilisation d'une légende, l'analyse de son propre état, et comment il est lui-même le prototype des amoureux rêveurs qu'il a peints dans *Trilby*, la *Fée aux Miettes*, etc...

Après le récit d'amours contrariées du dehors, voici, dans la dernière nouvelle de Nodier, *Franciscus Columna* (3) le cas de deux amoureux

(1) Dans la réédition Charpentier, on l'a placée avec raison à la suite des *Souvenirs de Jeunesse*, (page 309) Nodier aurait pu aussi bien l'appeler *Claire*, du nom de son héroïne pour plus de symétrie avec les autres récits dont les titres sont des noms de jeunes filles.

(2) On ne peut manquer de songer ici à la sensibilité de Chateaubriand adolescent, d'après les Mémoires d'outre-tombe.

(3) Reproduit dans *Nouvelles* cf. surtout la page 302.

qui mettent volontairement obstacle à leur réunion. Une double raison les y décide : l'une naturelle, la crainte de la déception, l'autre surnaturelle, la confiance dans une union éternelle que leur promet le catholicisme, bien entaché ici d'illuminisme. Voici comment Columna explique la décision dont il a eu l'initiative :

« Je me condamnais douloureusement à vivre sans espérance, mais sans crainte, pour atteindre à ce moment où deux âmes, affranchies de tous les liens qui ont pesé sur elles, se cherchent, se reconnaissent et s'unissent pour toujours... Ce projet, une fois arrêté, se mêla de quelque joie. Je compris que cet hymen qui commençait par le veuvage pour aboutir à la possession, était peut-être préférable aux mariages ordinaires qui finissent par les jours mauvais. Je ne vis plus, dans les années qui me restent à vivre parmi les hommes, qu'une longue veille de fiançailles que la mort couronnera d'une félicité éternelle ».

Cette séparation volontaire ne nous éloigne pas des peintures habituelles de Nodier. Il a vu dans l'histoire de Columna l'aventure d'un amant évitant l'expérience d'un amour réel qui avait déçu tous les autres personnages.

III

La légende de Sœur Béatrix, dans les *Contes de la Veillée*, est le seul exemple sans mélange de conte fantastique emprunté à l'hagiographie. La *Neuvaine de la chandeleur*, une légende locale, est enveloppée dans le récit de souvenirs personnels et, dans *Hélène Gillet*, les prétendus miracles peuvent s'expliquer humainement. Nodier dit avoir emprunté à Bzovius cette légende d'une âme sauvée par la dévotion au rosaire (1). M. Anatole France, au cours d'un de ses entretiens, a rappelé que cette histoire figure aussi parmi les « homélies édifiantes et saugrenues » d'Avallanéda, le contrefacteur de Cervantes. Elle est « assez connue, dit-il, parce que notre Nodier en fit une nouvelle. Je ne sais même comment ce conteur réussit à parer de quelque agrément une si pauvre affabulation ». Néanmoins, le brillant romancier donne une analyse du thème que Nodier a scrupuleusement respecté. (2)

« Une religieuse, qu'un élégant seigneur avait remarquée... correspondit avec l'enjôleur et résolut de le rejoindre.

« Malgré son ardeur coupable, elle n'avait point cessé de témoigner à la sainte vierge une brûlante piété. Au moment de fuir le couvent, elle fut poussée par un

(1) Abraham Bzowski (qui signe ses ouvrages Bzovius) né en 1567, dominicain de Cracovie, fut chargé, au cours d'un séjour à Rome, de la continuation des *Annales ecclésiastiques* de Baronius. C'est pourquoi Nodier cite tantôt l'un, tantôt l'autre de ces deux auteurs.

(2) *Les matinées de la Villa Saïd, propos d'Anatole France recueillis par Paul Gsell.* (Paris, Grasset, 1921) p. 125.

élan de son cœur vers la chapelle de Marie et elle déposa sur les degrés de l'autel ses vêtements religieux, qu'elle avait quittés pour en prendre de laïques.

« Près de son amant, elle n'éprouva, comme vous pensez que déception, souffrances et tourments. C'était prévu.

« Au bout de quelques années, abreuvée d'amertume, et l'âme ulcérée de remords, elle passe devant son ancien couvent.

« Elle y rentre, elle se dirige vers la chapelle de la Vierge.

« O miracle ! son costume est sur les marches de l'autel à l'endroit même où elle l'avait déposé. Elle le revêt de nouveau.

« L'instant d'après, elle croise une jeune sœur qui, sans être le moins du monde étonnée de son retour, lui parle comme si la brebis égarée n'avait jamais abandonné le bercail.

« — Ma sœur, la mère supérieure réclame le trousseau de clefs qu'elle vous confia ce matin ». (1)

« Et la pêcheresse repentie trouve en effet pendues à la cordelière ces clefs qu'on lui demande.

« Une lumière subite inonde son esprit. Pendant toute sa longue et lamentable aventure, la bonne vierge, touchée de sa ferveur et miséricordieuse à ses faiblesses, a pris sa ressemblance, a porté ses vêtements et tenu son rôle au couvent. »

Quels sont donc les embellissements dont Nodier a relevé le thème, peu séduisant, de l'avis de M. Anatole France ? Il conte la fondation du monastère de *Notre-Dame des Epines fleuries*, à la suite d'une apparition de la vierge. Deux siècles après, on voit Béatrix donner des soins à l'autel de la Vierge. Nodier use de son talent personnel pour peindre le premier réveil de l'adolescence à l'aspiration vers l'amour, (p. 84) et pour composer le discours de l'enjôleur, les adieux de Béatrix à la Vierge, l'abandon et la dégradation de la pauvrette, (p. 88-91) l'accueil maternel de la tourière, et enfin, la bienvenue que la vierge souhaite à l'enfant prodigue. En somme, le caractère merveilleux de l'aventure est souligné par l'auteur : le récit s'ouvre et se termine sur des interventions de la Vierge. C'est un exemple type de merveilleux chrétien, un sujet de *légende dorée*. C'est aussi le seul que Nodier nous ait laissé.

Nous avons rangé *Inès de las Sierras* (1837) parmi les contes où Nodier concrétise sa conception de l'amour. On pourrait aussi, faire figurer ce récit avec l'*Histoire d'Hélène Gillet*, (1832) et *Paul ou la Ressemblance* (paru d'abord dans la *Revue de Paris*, avec un autre titre, en 1836) sous la rubrique du « merveilleux expliqué ». Dans *Inès*, la présence d'une folle, reconnue plus tard, explique l'illusion de l'amoureux croyant voir l'apparition attendue à cause de sa manie. Dans *Hélène Gillet*, les sentiments du peuple assistant à l'horrible exécution, expliquent l'intervention toute humaine en faveur de la pécheresse involontaire. Dans *Paul ou la Ressemblance* (2) un père

(1) Légère variante dans le récit du retour, chez Nodier.

(2) *Contes de la Veillée*, p. 235.

qui a perdu son enfant croit le retrouver sous les traits d'un domesti que de M. de Louvois. C'est que son esprit est préparé à cette illusion, ou à cette foi, comme on voudra, par le propos de sa femme qui croit avoir reçu de la Sainte-Vierge l'annonce que son fils n'a pas quitté ce monde. (p. 245) Mais Nodier ne nous présente pas nettement un miracle. Paul, dont la ressemblance avec le fils perdu, prêtait à une supposition miraculeuse, se récuse formellement et ne se reconnaît aucun lien avec ce père aux aguets. De même que Nodier décrivait ailleurs l'attente de l'aimé plus que les sentiments inspirés par sa présence, il nous montre une mère refusant de croire à la réalité du malheur. « Notre fils n'est peut-être pas mort, dit-elle ; peut-être sa fosse est vide ». C'est l'exposé, d'ailleurs timide et trop bref, des sentiments que fait naître l'attente du miracle, dans l'une de ses formes les plus élevées : la résurrection. Mais l'on demeure dans les limites de l'authentique et de l'humain.

IV

La tentative la moins originale, mais la plus facile à classer de celles de Nodier, c'est son excursion dans les *Contes de fées*. Le *Génie Bonhomme* (1) qui conseille le travail à deux enfants vivant au milieu des richesses a peut-être un langage plus didactique que ne font les fées de la pure tradition française, mais *Trésor des Fèves et Fleur des pois* est un pur pastiche de Perrault, qui commence par le fameux « Il y avait une fois... » Que faire d'un pastiche, sinon en vanter l'exactitude ou indiquer les traits qui y sont plus appuyés que dans le modèle ?

Celui-ci est une imitation que seul pouvait faire un styliste aussi habile que Nodier. (2) Et c'est peut-être précisément par la virtuosité qu'il s'écarte de son modèle. La composition en est si bien équilibrée que Nodier parvient à donner toute l'aisance et le mouvement désirable à ce récit notablement plus étendu que le sont à l'ordinaire ceux de Perrault. On nous y présente un enfant bien vu des fées, tout à fait charmant, qui sait se plaire auprès d'un vieux ménage à la Philémon, et tout aussi bien se faire aimer de *Fleur des Pois*, la plus charmante des princesses qui ait jamais eu pois chiche pour calèche. Nodier parsème son texte de quelques mots archaïques : (forissaient, male-faim, frondues, dépriser, affaireux, courbattu, bouquette, meshuy). Il peint les délices d'un palais ou d'un festin,

(1) *Contes fantastiques* p. 31 et 59).

(2) On sait que M. Boulenger a donné depuis un pastiche fort réussi du même auteur dans la collection *Les Amis d'Edouard*.

ou l'aspect d'une plaine, dans le style de Fénelon, (p. 51-56) et il ne lui déplaît pas, à l'occasion, d'évoquer honnêtement Rabelais dans la description d'un champ « grandissant et grandissant, grandissant à vent, grandissant à bise, grandissant le matin, grandissant à ponant ». (p.33) Le pastiche de Perrault relevé d'un peu de la griserie verbale du seizième siècle (1) est assaisonné aussi de quelques railleries contre les manies contemporaines : phrénologie, perfectibilité, etc... Mais dans aucun poème, dans aucune satire, Nodier n'a poussé si loin l'exactitude du pastiche.

V

La glose est presque aussi inutile à propos du *Chien de Brisquet*, la plus courte, la plus heureuse, la plus connue des compositions de Nodier. Nodier l'a placée d'abord comme exemple de simplicité, d'*opposition* (comme dit le titre) au milieu des élucubrations des académies que pastiche l'*Histoire du Roi de Bohême*. Et il l'a fait suivre d'un commentaire ironique, mais convaincu, pour nous en signaler les qualités et y montrer le modèle d'un genre (2).

« Le sujet est simple, mais intéressant. Les épisodes s'y rattachent facilement ou plutôt font un corps essentiel avec lui. La péripétie est frappante et naturelle, le dénouement pathétique et inattendu ; et il en sort, comme dans la fable antique, une espèce d'adage qui se grave profondément dans la mémoire. Parlerons-nous des caractères ?... Il n'est personne, après avoir entendu l'histoire du chien de Brisquet qui ne connaisse aussi parfaitement Brisquet, sa femme, ses enfants et ce chien, qu'au bout de trois mois de résidence à la Goupillière....

« Que dirai-je des localités ?... Si Homère avait imprimé un caractère de vérité aussi naïf à sa belle topographie épique... nous connaîtrions mieux la campagne de Troie que la plaine Saint-Denis. Quant au style, je suis obligé d'avouer qu'il n'est ni pittoresque, ni romantique, ni poétique, ni oratoire ; mais il est ce qu'il doit être, clair, simple, expressif, approprié aux personnes et aux choses, intelligible à tous les esprits, et par conséquent essentiellement convenable. »

Les termes de ce plaidoyer *pro domo* sont équivalents à ceux dont Nodier louera vers le même temps le style de Diderot, son maître avoué en ce genre de contes, comme l'auteur du *Chien de Brisquet*

(1) Autres imitations de Rabelais :

« Tu en emploieras moitié à l'ébaudir honnêtement, comme il convient à ton âge, ou en achat de quelques joyaux bien ouvrés, propres à te récréer le dimanche, tels que montre d'argent à breloques de rubis ou d'émeraudes, bilboquets d'ivoire et toupies de Nuremberg... »

Et plus loin :

« Et des murailles se dressèrent, non pas des murailles de chaumine, mais murailles de palais ; et des claies fermèrent devant tous les portiques, non pas claies en façon d'échalier, mais hautes grilles seigneuriales d'acier bleu, à flèches et buissons dorés, où loup, ni blaireau, ni renard n'aurait passé sans se meurtrir ou se navrer la fine pointe de son museau ».

(2) *Le roi de Bohême*, édition de 1852, p. 307.

est le maître de George Sand, écrivain champêtre. Elle l'avoue à son tour, dans la préface de *François le Champi*. Et voilà comment Diderot est l'ancêtre du roman rustique, avec Nodier pour intermédiaire.

VI

Parmi tous les genres où nous avons vu Nodier faire du merveilleux un thème ou un mode d'expression, le plus fréquent et le plus original est l'anayse de l'amour déçu. Ce n'est pas dans l'étude sur l'*Amour et son influence*, comme le titre semblait le promettre, que nous trouverons le schéma auquel ses récits ajoutaient la couleur et la vie (1), c'est dans un autre essai du même recueil : *De quelques phénomènes du Sommeil*. (2) S'il fallait trouver à tous ces récits un prototype, c'est bien Cazotte qu'il faudrait citer, mais sur ce point, Nodier avait assez médité et rêvé pour créer son modèle. Jules Janin a rappelé que Nodier rêvait avec une extrême fréquence. Mais lui-même a pris soin de nous annoncer, dans la seconde préface de *Smarra* (1832) cette particularité utile de son tempérament (3). « Un accident assez vulgaire d'organisation qui m'a livré toute ma vie à ces féeries du sommeil *cent fois plus lucides pour moi que mes amours*, mes intérêts et mes ambitions, m'entraînaient vers ce sujet ».

De cet aveu et des indications de la *Neuvaine* sur le sylphe de Nodier, la psychanalyse rapprocherait le fait qu'il oublie de s'éveiller le matin de son mariage, et pourrait montrer chez lui un cas particulièrement justiciable de cette méthode de psycho-pathologie.

Il soupçonnait bien l'intérêt général de telles rêveries qui ajoutaient à ses peintures des théories et des généralisations comme celle-ci sur les êtres auxquels s'applique généralement l'analyse qu'il pratiquait sur lui-même. Qui sont-ils ?

« Le célibataire isolé du monde entier, dont toute la pensée monte, descend, remonte sans cesse, du troupeau de ses brebis au troupeau innombrable de ses étoiles,

« La vieille femme inutile et repoussée...

« La jeune fille amoureuse et souffrante, qui n'a pas trouvé une âme d'homme pour comprendre une âme de jeune fille... » (4)

Tous ceux-là surtout sont le jouet des prestiges que Nodier a re-

(1) — Reproduit dans *Œuvres* (édition Renduel T. V, p. 115. On y trouvera des vues sur l'inceste, intéressantes pour la psychanalyse.

(2) — Ibid. p. 159.

(3) — Nous avons traité de la théorie du rêve de Nodier dans le chapitre sur sa *Politique et philosophie*. L'intention annoncée par M. Jules Vodoz de Zurich, d'étudier Nodier selon les méthodes de la psychanalyse est tout à fait justifiée.

(4) *De quelques phénomènes du sommeil. Œuvres* v.

présentés dans plus des trois quarts de ses contes, depuis les *Tristes* jusqu'à *Trilby* et *Inès de las Sierras* (1).

Nodier pousse parfois plus loin l'anomalie attribuée à de tels personnages. Il en fait des fous, des « innocents », comme dans *Jean François les Bas-Bleus*, *Baptiste Montauban*, la *Fée aux Miettes*. Il s'en justifie dans la préface de ce dernier récit (2). Pour donner quelque ressemblance aux analyses psychologiques précises, cachées sous son fantastique, il en a attribué les traits à des « fous ingénieux » tout absorbés dans leurs imaginations.

Il décrit ainsi ce type de rêveur : ou plutôt sa réplique un peu moins anormale :

« Un homme sensible et triste qui n'est dénué ni d'esprit ni de génie, mais qu'une expérience amère des sottes vanités du monde a lentement dégoûté de tout le positif de la vie réelle, et qui se console volontiers de ses illusions perdues dans les illusions de la vie imaginaire ;... créature de rebut ou d'élection, comme vous ou comme moi, qui vit d'invention, de caprice, de fantaisie et d'amour, dans les plus pures régions de l'intelligence, heureux de rapporter de ses champs inconnus quelques fleurs bizarres qui n'ont jamais parfumé la terre. »

Voilà, pourrait-on dire, comment Nodier nous signale en ces récits apparemment frivoles, l'union de l'objectif et du subjectif. C'est sous le titre le plus inattendu de *Contes fantastiques* qu'il nous présente ce que sa littérature a pu fournir de plus conforme à la tradition classique française : un apport rigoureusement contrôlé à la psychologie humaine. Et comme les pionniers font souvent en ce domaine, il s'attache surtout aux cas pathologiques.

VII

Un écrivain contemporain traitant un jour des méthodes de l'histoire littéraire disait les suggestions que peut amener un simple classement de fiches. Quelques dates rapprochées nous éclairent singulièrement l'attitude de Nodier à l'égard du fantastique.

(1) C'est par la rencontre du rêve et de la connaissance que Nodier explique aussi son *Histoire du Roi de Bohême* (Lettre à Jean de Bry, du 19 décembre 1829 dans Boyer de Ste-Suzanne, *Notes d'un curieux*.) « Aujourd'hui que le livre est fait, et qui pis est imprimé, je sens à merveille qu'il est aussi mauvais que possible. C'est une suite de rêveries « aegri somnia », au milieu desquelles je m'égare en trois personnes, c'est-à-dire, sous les trois figures principales que tous les hommes cultivés peuvent distinguer dans le phénomène de leur intelligence, l'imagination, la mémoire et le jugement. Dans ma spécialité cette trinité mal assortie se compose d'un fou bizarre et capricieux, d'un pédant frotté d'érudition et de nomenclatures, et d'un honnête garçon faible et sensible dont toutes les impressions sont modifiées par l'un et par l'autre. Cette idée métaphysique est certainement la meilleure, pour ne pas dire la seule du livre... Nos journalistes qui le jugeront « de haut »... n'y verront pas plus clair que dans un livre iroquois ».

(2) *Contes fantastiques* p. 74. Dans les suppléments du Bulletin du bibliophile, Nodier indique ses recherches sur la littérature des fous.

Le 19 décembre 1829, Nodier explique à Jean de Bry (1) le sens de l'*Histoire du Roi de Bohême* et avoue qu'au moment où il l'écrivait, il ne voyait pas encore le parti qu'il peut tirer des contes. « Par malheur, je ne me suis avisé d'abord des histoires fantastiques et des contes de fées qui font maintenant mes délices ».

Il avait cependant donné *Smarra* en 1821 et *Trilby* en 1822. C'est donc qu'au moment où il écrivait ces deux histoires, tout en étant très curieux de l'expression des rêves, il n'avait pas songé systématiquement à une carrière de conteur. Enfin, en 1832, dans la seconde préface à *Smarra*, il donne la publication de ce conte en 1821 comme preuve de son rôle qui est celui du rénovateur du fantastique en France.

Qu'en conclure ? En 1821 et 1822, Nodier écrivait des contes où presque toute son originalité apparaissait — mais il ne songeait nullement à en systématiser la théorie. De 1822 à 1828, il délaisse ce genre. En décembre 1829, la lettre à Jean de Bry nous montre qu'il a presque oublié ses droits de priorité dans ce genre. En novembre 1830, le *Fantastique en littérature* est le manifeste de celui qui pourra bientôt prétendre, comme Montégut lui en fait mérite au titre de « chef du parti légitimiste des fées » en France. En 1832, le seconde préface de *Smarra* est un exposé de ses titres d'invention. On remarquera son insistance à parler du caractère sérieux de sa conception. Voyons-y un signe qu'il n'y avait pas songé tout d'abord et qu'il n'osait espérer pour ce genre la fortune qu'il espère maintenant pour lui. (2)

« Je m'avisai un jour que la voie du fantastique *pris au sérieux*, serait tout à fait nouvelle.... L'*Odyssée* d Homère est du *fantastique sérieux* ».

Il voit même l'intérêt documentaire que peut présenter l'étude du rêve, qu'il ne traduit pas en langage de philosophe, mais qui sous la forme du conte peut être cependant féconde. « Il ne me restait plus... que de découvrir dans l'homme la source d'un fantastique *vraisemblable ou vrai*, qui ne résulterait que d'impressions *naturelles* ou de croyances répandues, même parmi les hauts esprits de notre siècle incrédule ».

Il ne vise donc pas seulement à l'amusement, mais à l'exacte connaissance de l'homme. Il nous présente dans l'œuvre de ses continuateurs une utile contribution à l'étude de l'âme par la pathologie.

« Ce que je cherchais, plusieurs hommes l'ont trouvé depuis, Walter Scott et Victor Hugo dans des types extraordinaires mais *possibles*, circonstance aujour-

(1) Boyer de Sainte-Suzanne. *Notes d'un curieux*... p. 399.
(2) *Œuvres*. Ed. Renduel, Tome III, p. 9.

d'hui essentielle qui manque à la réalité poétique de Circé et de Polyphème ; Hoffmann, dans la frénésie nerveuse de l'artiste enthousiaste, ou dans les phénomènes plus ou moins démontrés du magnétisme. »

Cette priorité dont Nodier ne s'était pas avisé tout d'abord, il se l'arroge maintenant sur un ton modeste, mais net. Il y ajoute un souhait — celui d'être pris au sérieux. Le fantastique qu'il a vu n'est pas seulement divertissant, il est documentaire et se rattache plutôt à la science du XVIII^e^ siècle qu'aux fables antiques. Cette attitude de Nodier étonnera moins si l'on se souvient de la valeur qu'il attribue aux superstitions dans *M. de la Mettrie* et de ses curiosités médicales au cours de l'épidémie de choléra survenue en 1832.

*
* *

Les indications éparses que nous rassemblons réduisent la part d'intérêt du manifeste publié en 1830 : *Du Fantastique en Littérature* (1). Il convient cependant d'examiner comment il tente là un exposé systématique de sa conception.

Est-ce par médiocre aptitude aux idées générales ou abstraites qu'il traite de cette question dans un ordre chronologique ? C'est possible. Du moins, il paraît avoir voulu montrer que la plupart des génies dont le romantisme se dit le continuateur ont pratiqué le fantastique. On a vu à plusieurs reprises les rapprochements inattendus qu'il fait. Cette fois, l'identité qu'il pose implicitement est celle-ci : génie égale fantastique.

Il s'égare un peu tout d'abord, dans une vision des origines humaines où il mêle le contenu des notions de révélation, de primitif et de poésie. C'est qu'il veut présenter comme les plus hautes formes de pensée tout ce qu'il a surtout à cœur : la naïveté primitive, les rêveries mystiques, les hallucinations ou sentiments, et le fantastique dont la portée révélatrice est comparable à celle des livres saints. Avec ses conteurs, « l'Allemagne a complété l'histoire psychique de l'homme, si magnifiquement ouverte dans la *Genèse.* » La Bible, Mahomet, les *Mille et une nuits*, Saadi, voisinent aussi (p.74-75). Bien plus, Perrault va apparaître comme leur continuateur. Le souci d'indiquer les lignes d'une tradition du fantastique induit Nodier à une audacieuse disparate. Il se contente de distinguer le fantastique religieux, solennel et sombre, de la fantaisie poétique, gracieuse « mère des génies et des fées », que la tendresse de Nodier place aux côtés des divinités les plus vénérables et les plus antiques.

(1) Nous citerons d'après le Tome V des *Œuvres*, éd. Renduel.

Dans tous les chefs-d'œuvre célèbres (à l'exception bien entendu, de ceux de notre XVIIe siècle académique), il signalera la présence de l'un ou l'autre de ces deux caractères. Dans l'*Odyssée*, il a vu surtout « les goules et les vampires des fables levantines », qui ont échappé aux commentateurs à gages (p. 75-77).

Notre moyen-âge a vu refleurir le fantastique. Il a « peuplé nos châteaux en ruines de visions mystérieuses, évoqué sur les donjons la figure des fées protectrices, ouvert un refuge impénétrable, dans le creux des rochers ou sous les créneaux des murs abandonnés, à la formidable famille des vouivres et des dragons ». A cette époque heureuse, le fantastique envahit tout, le sanctuaire, le cabinet du philosophe, le laboratoire du chimiste, le conseil des rois. C'est bien l'ère de la *sorcière* de Michelet !

Dante prépare la renaissance du fantastique (p. 88). L'Arioste est un véritable magicien dont les divins écrits nous entraînent « dans l'invincible séduction de leurs enchantements ».

L'imagination italienne épuisée par lui céda alors le pas à l'Angleterre. Shakespeare semble avoir été promené en songe dans les bras d'une fée. Nul ne sait comme lui « caresser les formes séduisantes d'un sylphe ».

Qui croyez-vous qu'on puisse lui opposer en France ? Perrault. Les *Contes de fées* sont le chef-d'œuvre de son siècle. Le *Petit-Poucet*, *Barbe-Bleue* et le *Chat-Botté* sont l'Ulysse, l'Othello, le Figaro des enfants » (p. 95-98). C'est à propos de Perrault que Nodier affirme l'origine populaire, spontanée, nationale, et non orientale, des contes (pp. 100-102). C'est ainsi que se concilient son goût du primitif, celui des antiquités nationales et celui du fantastique. Leur objet est le même.

Jusqu'à présent, la France n'est guère représentée dans cet ensemble européen. On pourrait s'étonner peut-être que Nodier étouffe la réputation de Cazotte de qui procèdent cependant plus spécialement ses contes sur la rêverie. L'auteur du *Diable amoureux* serait-il un modèle compromettant ?

L'Allemagne, elle, est demeurée le « domaine favori du fantastique. » *Faust* et le *Rêve* de Jean Paul méritent d'être considérés comme continuant la *Genèse* (pp. 103-105).

Le fantastique a choisi successivement pour refuge l'Orient, la Grèce, l'Italie, l'Angleterre, la France et l'Allemagne. L'école nouvelle qui vient de surgir dans ces trois dernières nations va lui redonner la place qui convient. Byron et Walter Scott, Lamartine et Victor Hugo, Musæus, Tieck et Hoffmann, surtout ces deux derniers, en sont les représentants. Au temps du *Peintre de Saltzbourg* Nodier demandait « des cloîtres » pour une génération malheureuse,

il proclame maintenant le droit au fantastique dans une société inacceptable.

En plus de la confusion entre le divin, le primitif et le fantastique, cet essai nous présente deux traits importants : la réunion de toutes les gloires littéraires romantiques ou de leurs précurseurs sous la bannière du fantastique ; et, est-ce simplement une assimilation de théoricien enthousiaste, une généralisation trop extensive ? — le caractère national du fantastique. On aura remarqué déjà que Nodier nous donne les principaux génies du genre fantastique pour les représentants de l'esprit national à un certain moment. Il fait par surcroît des sujets fantastiques une création populaire, strictement nationale et qui ne se transmet pas par imitation d'une nation à une autre. Pour lui, imitation et poésie s'excluent. Toute grande œuvre jaillit du sol Ailleurs, Nodier protestait contre la recherche des origines orientales de la chevalerie — ici il repousse pareillement les hypothèses des orientalistes sur nos contes de fées. C'est une mythologie dont les dieux ne sont jamais transfuges.

Cette idée avait déjà été avancée dans la préface du *Voyage Pittoresque* en Normandie. Il semble que Nodier aît trouvé dans l'ouvrage publié en 1825 par Walckenaer un excitant pour cette opinion. (1)

Comme Nodier, Walckenaer rattache l'histoire des grandes périodes littéraires et même des contes de fées « à celle des plus grandes révolutions du monde ». Certes, Walckenaer étudie les influences scandinaves ou orientales dans la formation des légendes, mais, comme Nodier, il fait une grande part aux nourrices dans leur diffusion. Et comme lui, il y voit un élément national qui peut rivaliser avec l'antique et nous en délivrer. « La croyance aux fées était la mythologie de nos ancêtres, c'est une production du sol de la patrie. Elle ne nous est venue ni des Grecs ni des Romains, comme l'ont prétendu quelques savants ; elle est née dans notre France, elle nous appartient ». Le savant souligne, comme les poètes de son temps, le rôle du christianisme et de la chevalerie dans la formation de notre école moderne (chap. XVIII et XX). Il nous aide à discerner dans le conte qui fleurira au lendemain de 1830 une réaction contre les genres classiques, un des motifs utilisés pour substituer notre moyen-âge à l'imitation de l'antique.

Mme Mennessier a dit l'influence qu'ont eue, suivant elle, sur l'esprit de Nodier, les histoires contées à son enfance par la vieille servante Denise (p. 11-12) ; Nodier, de son côté, dans la préface de la

(1) C. A. Walckenaer. *Lettres sur les contes de fées* etc... (P., Didot, réédition de 1862).

Fée aux Miettes a rappelé quelle action les récits de Poisson exercèrent sur son imagination. Dans *Trilby* aussi, il avait avancé que le conte est pour lui une traduction de rêves populaires.

C'est dans le *Fantastique en littérature* qu'il insiste surtout sur l'origine nationale de nos contes (*Rêveries*, p. 99).

« S'il y a quelque chose à mettre en comparaison avec la perfection sans tache de ces épopées en miniature (*Petit Poucet, Barbe bleue, etc.*) ; c'est chez le peuple lui-même qu'il faut chercher ces poèmes inaperçus, délices traditionnelles des veillées du village, et dans lesquelles Perrault a judicieusement puisé ses récits. Je ne disconviens pas qu'on a savamment disserté de nos jours sur les *Contes de fées*, qu'on a voulu en trouver l'origine bien loin.... Nos fées bienfaisantes à la baguette de fer ou de coudrier... les charmantes métamorphoses de l'Oiseau bleu, les miracles du Rameau d'or, appartiennent à notre vieille Gaule comme son ciel, ses mœurs et ses monuments, trop longtemps méconnus...

« Que ne sont-ils assis quelquefois, les orientalistes passionnés qui nous dérobent les fables de nos nourrices pour en faire hommage aux coryphées des almées et des bayadères, sous le chaume du paysan, ou près de la baraque nomade du bûcheron, ou à la veillée parlière des teilleuses, ou dans la joyeuse écraigne des vendangeurs ! loin d'accuser Perrault de plagiat, ils se plaindraient peut-être de la parcimonie avare avec laquelle il a distribué à nos aïeux ces surprenantes chroniques...

« Depuis la vieille femme sentimentale, rêveuse et peut-être un peu sorcière, qui s'est avisée la première d'improviser ces fabliaux poétiques... ils se sont répétés fidèlement : de génération en génération, dans les longues soirées des fileuses, au bruit monotone des rouets, a peine varié par le tintement du fer crochu qui fourgonne la braise, et ils se répèteront à jamais, sans qu'aucun nouveau peuple s'avise de nous les disputer ; car chaque peuple a ses histoires, et la faculté créatrice du conteur est assez féconde en tout pays pour qu'il n'ait pas besoin d'aller chercher au loin ce qu'il possède en lui-même. »

Un instant on a l'impression que Nodier, défendant le caractère autochtone des contes et légendes, reprend le geste ancien du comtois son ancêtre défendant ses franchises contre l'envahisseur...

Révélation céleste — création du génie — rêve du malade — émanation de l'âme populaire — la légende consignée par le fantastique est toujours à ses yeux un genre supérieur, celui qui permet d'échaper à l'imitation pour aller à l'intuition. Il donne l'émotion féconde et la connaissance la plus sûre. Il est à la fois national et éternel.

VIII

La plupart des contes de Nodier sont précédés d'un prologue où il plaide pour le genre, à moins qu'il n'en indique l'esthétique. Ces prologues ont une véritable unité en ce que tous en viennent à traiter la question de la crédibilité dans le récit. « Ce genre exige plus de *bon sens* qu'on ne l'imagine ordinairement, dit Nodier en pré-

sentant son *Hélène Gillet* (1), et il distingue trois genres, dans le conte, d'après le degré de créance auquel ils peuvent prétendre. « Il y a, dit-il, l'histoire fantastique fausse, dont le charme résulte de la double crédulité du conteur et de l'auditoire.... Il y a l'histoire fantastique vraie, qui est la première de toutes... et j'entends par *histoire fantastique vraie*... la relation d'un fait tenu pour matériellement impossible qui s'est cependant accompli à la connaissance de tout le monde.... » Si nous avions classé d'après cette déclaration les contes de l'auteur, nous n'aurions pas trouvé dans ce groupement de grandes lumières. Elle a du moins l'intérêt de nous révéler l'importance qu'il attache à la crédibilité. Ne faisons pas fi de son propos. La raison de la vogue immense de Walter Scott au XIX^e^ siècle tient peut-être à ses qualités de cet ordre. Et chaque génération de romanciers depuis Balzac, scrute son œuvre pour examiner ce don. Ainsi, pour notre temps, ont fait des romanciers aussi différents que MM. Bourget et Claude Farrère. Nodier indique bien lui-même dans la préface de la *Fée aux Miettes* (2) que son amour du merveilleux ne lui fait pas oublier cette importante qualité littéraire. « J'ai dit souvent que je détestais le vrai dans les arts... mais je n'ai jamais porté le même jugement du vraisemblable et du possible qui me paraissent de première nécessité dans toutes les compositions de l'esprit. Je consens à être étonné... mais je ne veux pas que l'on se moque de ma crédulité parce que ma vanité entre alors en jeu dans mon impression et que ma vanité est, entre nous, le plus sévère des critiques ». Lorsque, à vingt-cinq ans, il aimait entendre le nonagénaire Joseph Poisson raconter à Quintigny des histoires fantastiques, il se fiait au patriarche. « Joseph Poisson était convaincu, dit-il, et sa conviction devenait la mienne, parce que Joseph Poissson était incapable de mentir ». Qu'en a-t-il conclu littérairement ? « que « pour intéresser dans le conte fantastique, il faut d'abord se faire « croire, et qu'une condition indispensable pour se faire croire, c'est « de croire. Cette condition une fois donnée, on peut aller hardiment « et dire tout ce que l'on veut. Sans la possibilité de croire au mer- « veilleux en contant ou en écoutant il n'est plus de poésie possible. « La poésie d'une époque se compose en effet, de deux éléments es- « sentiels, la foi sincère de l'homme d'imagination qui croit ce qu'il « raconte, et la foi sincère des hommes de sentiment qui croient ce « qu'ils entendent raconter. Hors de cet état de confiance et de sym- « pathie réciproques où viennent se confondre des organisations « bien assorties, la poésie n'est qu'un vain nom ». (3)

(1) *Contes de la veillée*, p. 19.
(2) *Contes fantastiques*, p. 72.
(3) *Légende de sœur Béatrix* (Contes de la veillée p 77).

Dans *Paul ou la Ressemblance*, en 1836, Nodier énonce une dernière fois cette idée que poésie et croyance sont inséparables (1). « Ce qui me charme dans l'*Odyssée*, dit-il, c'est la bonne foi sublime de ce poète qui récite ingénûment des contes d'enfant comme il les a entendu réciter.... Ses histoires sont merveilleuses à la vérité ; mais il est plus merveilleux qu'elles encore, lui qui a confiance dans ses histoires. Quand Alcinoüs, roi des Phéaciens, laisse échapper quelques doutes sur la vraisemblance de tant d'événements étranges observés en quelques années de navigation, Ulysse se garde bien de lui répondre par des raisonnements ; il se borne à continuer et Alcinoüs n'insiste plus. C'est qu'il faut deux choses essentielles à la poésie, le poète qui croit ce qu'il dit, et l'auditeur qui croit le poète ».

Ces déclarations justifient le nom de *merveilleux naïf* donné au genre de récits et légendes que Nodier appelait fantastique. Mais il faut ajouter aux dispositions confiantes qu'il requiert du conteur et du lecteur, l'influence plus positive et comme il dirait « topographique » de Diderot.

***

Lorsque Nodier se fut consacré à l'art de conter entre 1830 et 1832, il prétendit y voir, de tous les genres littéraires, le plus digne d'encouragement, le plus utile pour son époque. Il reprenait et transformait le mot de La Fontaine : « Avez-vous lu Baruch? » qui devenait « Avez-vous lu Perrault ? ».

Il se plaisait à rappeler les noms et les talents de ses maîtres de ce genre, poussant l'enthousiasme jusqu'à les mettre aux côtés des plus célèbres poètes épiques ou même des grands inspirés. Dans la *Fée aux Miettes* où le premier chapitre est un éloge de Perrault la préface nous présente avec emphase de minces autorités (2). Nodier déplore que son éducation littéraire n'ait pas été mieux dirigée et qu'on ne l'ait pas limitée à la lecture « de deux modèles achevés de sentiment et de vérité : le *Catéchisme historique* de M. Fleury et les *Contes* de M. Galland (3) ; mais si l'on était obligé d'atteindre à ce degré de perfection pour écrire, l'art d'écriré serait encore un art sublime. » (4)

En tête de *Paul ou la Ressemblance* (5), il a placé une liste plus

(1) *Contes de la veillée* p. 236.

(2) *Contes fantastiques*, p. 76.

(3) Nodier est l'auteur d'une *Notice historique sur Galland* parue en tête d'une réédition des *Mille et une Nuits*. (Paris, Galliot, 1828, 2 vol.) Il insiste non seulement sur ses talents mais sur ses vastes connaissances d'orientaliste.

(4) Dans cette même préface il avoue sans prononcer son nom qu'il a une dette envers Favart, la *Fée Urgèle* lui paraît un badinage délicieux. Néanmoins Favart n'est pas, dit-il, son modèle comme l'est Perrault.

(5) Contes de la Veillée, p. 238.

complète des meilleurs livres d'éducation qu'il connaisse pour les enfants et qui sont aussi les meilleurs modèles des conteurs : l'*Odyssée*, les *Voyages de Pinto*, les *Contes* de Perrault, les *Fables* de Pilpay, d'Esope, de La Fontaine, *Télémaque*, *Robinson*, *don Quichotte*, les *Hommes volants*.

Un autre jour dans une conversation qu'a rapportée son admirateur Turquety (1), et qui est du même temps, puisque Nodier n'était pas encore académicien, il indique quels sont ses maîtres, ajoutant à tous ceux que nous venons de mentionner Hamilton et Diderot.

D'Hamilton, il aime infiniment *Fleur d'Epine*, le *Bélier*, les *Facardins*. Seuls, les *Contes* de Perrault les surpassent. Nodier aimerait mieux avoir écrit *Cendrillon* que la *Henriade* tout entière. Il était intarissable quand il s'agissait de contes et de conteurs.

« Après avoir passé en revue Gallland, Pétis de la Croix et surtout ce bon Cazotte, dont l'imagination orientale et capricieuse avait tant de rapport avec la sienne, il alla chercher un vieux livre, un *Suétone*, je crois, sur la garde duquel une main du XVI^e^ siècle avait écrit ces deux mots : *Historia Fabula*. Nodier me les montra d'un air de triomphe : comme c'est vrai, dit-il, et quel axiome digne d'Erasme ! Oui, l'histoire est un conte et en revanche un conte est souvent l'histoire. Combien n'y a-t-il pas d'historiens dont les gros ouvrages contiennent moins de vérité qu'un tout petit roman ! »

De là, il passa à la méthode qu'on doit suivre quand on veut composer des romans. Il rappela à ce sujet une page de Diderot qu'il m'avait déjà citée et qu'il admirait d'une façon toute particulière, elle était intitulée, si je m'en souviens bien, *Qu'est-ce qu'un conte* ? (2). Il me le lut d'un bout à l'autre, en le commentant phrase à phrase avec une vivacité toujours croissante, il semblait y mettre de la passion ».

Il a pris soin, au demeurant, d'esquisser pour Diderot une de ces apologies d'un ton presque violent qu'il réservait ordinairement à des conteurs : tels Cyrano et Despériers. L'article de septembre 1829 sur le *Style topographique*, paru dans la *Revue de Paris* est un éloge de la methode descriptive de Diderot. « Diderot, écrit-il, nous donne un des plus rares secrets de son talent, dans cette spirituelle définition de l'auteur qui raconte et qui écrit « Celui-ci est assis au coin de votre âtre, il a pour objet la vérité rigoureuse, il veut être cru. Il veut intéresser, émouvoir.... Il parsème son récit de petites circonstances si liées à la chose, de traits si simples, si naturels et

(1) Turquety. — *Une causerie de Ch. Nodier*, Bull. du Bibl. 1866, p. 168,

(2) Il s'agit évidemment de la digression ajoutée par Diderot aux *Deux amis de Bourbonne*.

toutefois si difficiles à imaginer, que vous serez forcés de vous dire en vous-même : Ma foi, cela est vrai, on n'invente pas ces choses-là !»

Plus nettement encore, l'article intitulé *De la prose francaise et de Diderot* (Revue de Paris, juin 1830) (1) montre dans le style des contes de Diderot l'aboutissement des recherches des prosateurs français. « Enfin Diderot vint » voilà le cri qui pourrait marquer le tournant essentiel de cet historique !

Montaigne, Amyot, Rabelais, Pascal, La Bruyère, Molière, Montesquieu, Fontenelle et Buffon, sont passés en revue, mais à seule fin d'arriver à Rousseau et Diderot (pp. 369-374). Encore Rousseau bien que disciple d'Amyot en fait de style, est-il inégal. On ne trouve pas dans la *Nouvelle Héloïse* tant vantée les qualités que les *Confessions* réunissent sans exception (pp. 374-375). Diderot fils d'un coutelier, nous prouve par son exemple que « dans les lettres, comme dans les institutions, c'est le peuple qui renouvelle tout. » Il nous offre un modèle d'agencement, d'harmonie, de spontanéité. Il a composé deux chefs-d'œuvre grâcé à ce savoir-faire : l'admirable conte intitulé : *Jusqu'à quel point il est permis de s'élever au-dessus de l'opinion*, et *Les deux amis de Bourbonne*. Dans le premier, Nodier signale le style naïf, « fini, tendre », il est hanté par cette « scène de famille vue à travers la vitre et dont nous nous souvenons comme d'une veillée passée sous notre propre toit quand nous étions enfant ». Bref, il y a une simplicité de narration, une vérité de dialogue, une intelligence du drame, une vie dans le portrait dont personne n'a approché entre Molière et Walter Scott. C'est, pourrait-on dire, pour résumer d'un mot la pensée de Nodier, une merveille de crédibilité. Dans les *Deux Amis*, Diderot atteint à la virtuosité invisible. « Nulle part son style n'a déployé une flexibilité plus complète et une variété plus mobile ». Ici, modifié par autant de manières de sentir, par autant de formes de style que le développement du récit a pu fournir d'interlocuteurs et de correspondants, tous différents d'impression, son récit paraît à nos yeux vif, rapide, éblouissant (376-381).

Nulle part Nodier ne nous a fait pénétrer aussi loin dans l'analyse du talent littéraire. Seuls, ses articles sur Walter Scott témoignaient d'un pareil souci de découvrir les secrets de composition d'un chef-d'œuvre narratif. Il décompose les éléments du talent. Il n'est plus question de qualités romantiques, mais d'une esthétique étrangère à la mode. Dans la simplicité suprême, il y a l'alliance de tous les dons et de toutes les connaissances : l'observation sans lacune du

(1) Reproduit dans le *Bull. du Bibl.* pp. 369 et sq. C'est d'après cette réédition que nous le citons.

milieu et des êtres à décrire — la flexibilité parfaite du style qu'aucune difficulté n'embarrasse. Si un sonnet sans défaut vaut un long poème, un conte parfait vaut un roman. Le *Chien de Brisquet* vise à ce mérite avec les *Deux Amis* pour modèle (1). Il s'agit donc ici, d'une recherche de perfection qu'il faut rapprocher de la technique impeccable et variée des auteurs de sonnets. Mais il y a autre chose. On aboutit cette fois à une tradition nationale, par l'alliance des mœurs et des instincts populaires, avec les qualités maîtresses de la prose française dont Amyot, Molière et Diderot fournissent les modèles.

L'influence de Walter Scott qui était, avec celle de Cazotte, à l'origine de ces curiosités, n'a jamais suscité un retour aussi profond aux traits de caractère nationaux, une intuition aussi épurée du sentiment populaire.

(1) Un éditeur a pressenti cette analogie en réunissant ces deux récits sous le titre de « Contes choisis ». (P., Librairie centrale des publications populaires, 1881, in-12) Bibl. Nat. 8° V 2 12.889.

QUATRIÈME PARTIE

La diffusion des idées

CHAPITRE I. — L'évolution des theories littéraires de Nodier. Les définitions du romantisme

I. Un opuscule de Nodier anonyme : Le Parnasse du Jour, satire anti-romantique. — II. Les lectures de 1803 d'après les Tristes — Le double aspect du cours de 1808 : le « goût » et le culte de la sensibilité et de Shakespeare. — III, La campagne classique dans le Journal des Débats en 1814. — IV. 1815-1818, A propos de l'Allemagne. Nodier défend l'exotisme et esquisse une poétique du romantisme. — V. La théorie du « frénétique » (1821-1823), — VI. Le roman, genre romantique, Nodier acquis nettement au romantisme en 1823. — VII. Apparition plus tardive d'une poésie romantique. — VIII. Les manifestes théoriques de 1830. — IX. Tentatives de littérature populaire.

« Le romantisme fut une époque singulière, écrivait M. Doumic en 1907 (1), à propos de Nodier, il existait depuis vingt ans et plus et il n'était jamais arrivé à se définir lui-même. A vrai dire, il n'y arrivera peut-être jamais complètement ; peut-être est-ce à travers les innombrables préfaces et articles de Nodier qu'on trouverait les essais de définition les plus ingénieux ». Il est bien exact que Nodier est un de nos meilleurs guides à cet égard, mais il faut reconnaître aussi, après Blaze de Bury (2), qui, dans cette même *Revue des Deux Mondes* essaye de définir le romantisme selon Nodier surtout, que l'auteur de *Jean Sbogar* est bien ondoyant. Il ne fut, dit le critique avec un peu d'exagération, qu'un tirailleur paradoxal. « Qu'il s'occupe de la botanique ou de la syntaxe, qu'il épluche des mots ou des herbes, son sourire ne le quitte pas.... Esprit faible, cœur excellent, Nodier mêlait à sa littérature je ne sais quelle fleur de persiflage. Non content de se moquer ingénument de son lecteur, il aimait parfois se mystifier lui-même, et cela d'un air si plein de bonhomie qu'on était tenté de le défendre contre les propres tours qu'il se jouait ». Certes, voilà de quoi prévenir notre étonnement en présence des palinodies de Nodier, ou lorsque nous le verrons condamner le frénétique au moment même où il le pratique, en patronant

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1907, p. 930.
(2) Ibid. 1881, *Idées sur le romantisme et les romantiques.* I Alfred de Vigny.

des romans ou en traduisant des pièces où les vampires tiennent les principaux rôles. Mais, en réalité, il n'est pas tellement insidieux ni railleur ; ce sont les scrupules de son goût qui le retiennent lorsque sa sensibilité et sa curiosité le poussent vers les innovations. Son opportunisme et le souci du style mettent en lui une dualité qui rend difficile l'interprétation de ses articles. Et tout comme un Sainte-Beuve, il ne sera pas sans jalousie à l'égard des amis de cénacle qui auront la chance de faire des chefs-d'œuvre, alors que lui-même, il n'a pas produit « un livre » (1). Dernière difficulté enfin, mais la moindre, c'est qu'il glisse parfois ses digressions théoriques les plus importantes dans le compte-rendu d'un ouvrage obscur comme *Yseult de Dôle* ou en appendice à une publication telle que les *Chroniques de Jacques Gondar*. Si l'on veut se prémunir contre le désarroi que peut causer la lecture de ses articles où les opinions varient d'une année à l'autre, il faut se le représenter comme le défenseur des innovations qu'une situation officieuse dans le journalisme et des attaches dans le clan classique obligent à beaucoup de prudence et à des ménagements (2). C'est pourquoi nous verrons bien souvent ses doctrines en retard sur ses œuvres personnelles ou même sur ses goûts réels. Les dates de ses déclarations demeurent cependant valables. Il n'est que de remettre en pleine lumière les passages parfois brefs et comme cachés où sa pensée se réfugie prudemment. Nous allons voir, pour commencer, l'auteur d'un roman essentiellement romantique, *Les Proscrits*, publier en 1802, un pamphlet anti-romantique.

I

Nodier se dégagea lentement, comme nous l'avons vu, des influences de l'extrême XVIII[e] siècle français par le goût de l'histoire naturelle, par l'imitation d'Ossian et celle de *Werther*.

Ses premières poésies et son premier roman témoignèrent de ce souci d'émancipation à la suite du pasticheur anglais et du romancier allemand. Sa première étude de critique devait, quelles que fussent ses rétractations presque immédiates, donner un exemple de la timidité de son goût, de la lenteur de sa pensée à épouser les suggestions de son cœur.

(1) Comme il déplore discrètement qu'on puisse le lui reprocher (*Œuvres*, éd. Renduel, tome v, dans ses *Miscellanées*).

(2) Voici un exemple de cet opportunisme (*Mélanges de litt.* t. v, p. 36). « Si les journaux influent sur le succès des ouvrages de littérature, c'est qu'on suppose qu'un article favorable est l'expression d'une opinion répandue parmi les gens de goût dont le rédacteur s'est rendu l'interprète.... Le journaliste ne fait donc en dernière analyse, que reconnaître et constater le sentiment général. »

L'essai dont il s'agit *Le Parnasse du Jour*, publié en 1802, était demeuré jusqu'à présent inconnu, malgré les preuves certaines de son authenticité (1). Il nous donne avec d'abondantes listes de ses lectures, le témoignage de son hésitation à accepter le patronage spirituel d'un Chateaubriand.

L'ouvrage commence par une épître dédicatoire à Geoffroy, rédacteur du *Journal des Débats*.

Nodier affecte ironiquement d'attirer son attention pour obtenir de lui un compte-rendu qui lui assure une notoriété, « dans sa province et particulièrement à Pontoise ».

Dans la *Préface de l'Editeur*, c'est à l'habitude des préfaces qu'il s'en prend, raillant le travers des auteurs qui suppléent à l'indigence du texte par l'étendue des préliminaires.

« Cette habitude séduit le curieux qui feuillette la préface pour acheter le livre et c'est tout gain pour le libraire qui juge du livre par la préface, et c'est tout gain pour l'auteur. Elle occupe le plus souvent une place considérable dans un recueil de mauvais vers et c'est tout gain pour le public. Aussi, je prétends faire avant peu un traité sur l'utilité de la préface à l'usage des jeunes gens qui se livrent aux lettres ».

L'ouvrage est conçu sous la forme d'un voyage, dans la manière des versificateurs satiriques du XVII^e^ siècle. Il raconte donc, en égratignant, en vers ou en prose, quelques-uns de ses contemporains, médiocres ou notoires, un voyage burlesque au Parnasse. Il nous dit le manque de grâce de l'Apollon qu'il rencontre et « la cohue de sots et de pédants qui l'entourent ».

Il se rapproche du dieu pour être admis dans cette société ; c'est alors qu'il peut promener ses regards sur « l'insuffisance qui l'entoure » et où il reconnaît maint auteur qu'il estime peu, en commençant par Baour Lormian qui,

« Dans des chants énervés, parodie Ossian,
« Mais, tout en imitant, rempli de son modèle,
« Il parle à ses lecteurs une langue nouvelle,
« Et ce froid séducteur, par le goût éconduit,
« A, pour être entendu, besoin d'être traduit. »

(1) Ce volume de 34 pages qui manque à toutes les bibliographies de Nodier est cependant classé, quoiqu'anonyme, à son nom, à la bibliothèque de Besançon. (Catalogue des Belles Lettres, 1846, p. 169, N° 2352). L'exemplaire de Besançon, classé au N° 203. 671, porte l'ex-libris de P.-C. Marchant, Doctoris Medici Bisontini.

Nodier reconnaît la paternité de l'ouvrage dans sa correspondance. Le titre exact est celui-ci : « *Le Parnasse du jour, supplément aux compilations de l'an passé*, par l'auteur de... de... de... ».

Heu, Miseri !

A Paris, chez Debain, libraire au bas de l'escalier du Tribunal, an X (1802).

Chateaubriand est presque mis sur le même pied :

« Plus loin, père des succès de sa muse sauvage,
« Le père d'Atala, survit à son ouvrage.
« Poète de déserts, dans le monde prôné,
« Il jouit d'un renom dont il est étonné.
« Pour obtenir du ciel ce prestige visible,
« Il avait fait le vœu de tourmenter la Bible. »

On comprend que Nodier, après avoir écrit cela, ait annoncé son désespoir et son remords dans une lettre, à Weiss.

Il attaque de cette manière : Beffroi — Boisjolin — Bouilly, dit « le Pascal du Vaudeville » — Chazet « l'Anacréon de Lilliput » — Clément — Despaze — Dieulafoi — Domargue — Esmenard — Grimod — Masson (1) — Mazoïer — Pain — Prévot d'Iray — Saint-Ange — Jay — Vigié — Villiers, parmi les plus obscurs; et s'en prend aux noms moins ignorés de : Dorat — Cubières — Geoffroy — Hoffmann — Lancival — Lebrun — Legouvé — Mercier —Pigault Lebrun.

L'opuscule se termine sur une table des noms cités, intitulés : *Note du Parnasse du Jour, pour servir d'appendix à Moreri.*

Nodier prétend imiter la méchanceté spirituelle de Rivarol, ou tout au moins de Champcenetz (2).

Il n'est peut-être pas inutile de relever quelques-uns des jugements qu'il porte sur les personnages les plus significatifs de cette liste.

Voici pour Mercier :

« Il a assommé le public de drames, de compilations et de rêveries. On l'a réconcilié avec les académies, en lui donnant un siège au Louvre ; on l'a réconcilié avec les jeux de hasard, en l'employant dans une loterie ; on le réconcilierait avec les arts, en lui élevant une statue. Mais quoi qu'on fasse, on ne le réconciliera jamais avec le bon sens. »

Il nomme Pigault-Lebrun, le « Scuderi » de notre siècle.

Quant à Chateaubriand, on ne saurait manquer de citer entière-

(1) Nodier louera cependant les *Helvétiens* dans un article de 1811.

(2) Voici un passage qui donnera une idée du ton de Nodier (Fin de la préface) : « Je vous dirai sans détours, mes chers lecteurs, que je n'ai mis au jour ce petit pamphlet que par complaisance pour mon libraire qui comptait beaucoup sur la vente des méchancetés. J'en ai trouvé la prose traînante et affligée comme celle de *Bouilli*, la versification dure et rabattue comme celle de *Masson* et le plan extravagant et défectueux comme ceux de Pigault-Lebrun. »

« Les opinions de l'auteur sont aussi blâmables que son style. On voit d'abord que c'est un jeune homme qui commence et qui ne s'est pas encore fait un bon système de médisance, car il déchire à tort et à travers et sans choix ».

« Par exemple, il attaque également *Chateaubriand* et *Lebrun*, *La Décade* et le *Mercure de France*, le *Parthique* et *l'Antique*. »

« J'oserais jurer qu'il n'est d'aucun lycée, d'aucune secte savante, qu'il n'a point de partisans, point de coterie, qu'il est presque aussi ignoré que *Villiers* et qu'il a fait un livre qui ne ressemble à rien pour se donner l'air de quelque chose ».

ment l'opinion de Nodier ; ce trait de malveillance étant peut-être le point le plus notable de tout l'opuscule :

« Il est l'auteur d'un ouvrage qui a fait secte et dont on a presque oublié le titre. C'est le recueil des amours de deux personnages qui filent un roman très ennuyeux dans les déserts de la Floride. Il admet dans cette intrigue des éléments en style hébraïque et des descriptions en style sauvage. A la fin, son héroïne meurt subitement et il en arrive autant à son livre ».

Si Chateaubriand est insuffisant, à son gré, à qui vont ses préférences ? Il nous l'indique en dressant une liste des ouvrages qui ont été sauvés des eaux du Léthé.

« Parmi les livres qui échappaient à la submersion universelle dit l'auteur, j'ai reconnu tous les vers de Parny, quelques pièces de Collin Harleville, quelques contes d'Andrieux, quelques scènes de Chénier et ses satires qui se faisaient distinguer de la foule des pamphlets du temps, par un style pur et soigné et par des touches nerveuses ».

Déchirer Chateaubriand, exalter M.-J. Chénier, lorsqu'on est sur le point d'écrire *Le Peintre de Salzbourg* qui doit tant à l'auteur d'*Atala*, c'est sacrifier au désir de relations utiles, plus qu'à la reconnaissance. Sans doute un accueil bienveillant de Chénier avait-il fait espérer à Nodier quelque appui de sa part dans la République des Lettres. Voilà pourquoi Nodier s'est mis dans son sillage encore qu'il se défendît d'appartenir à aucune école.

Le dieu cependant qui présidait aux répartitions, lui avait demandé tout d abord à quelle secte il appartenait, s'il était Lycéen ou Parnassien.

« A propos avait-il dit, faites-vous cas de Racine et de Molière ? C'est une hérésie. Voltaire est un charlatan ; on l'a prouvé dans nos gazettes ».

Nodier avait donc voulu prendre la défense du classicisme expirant. Il étouffait sans doute ses convictions sincères en décochant de pareils traits à Châteaubriand, dont il devait être déjà un lecteur assidu, et qui le fit passer de l'inspiration des *Proscrits* à celle du *Peintre de Saltzbourg*. Toutefois on peut remarquer dès cette date (1802) la duplicité qui se produira souvent entre les pratiques et les théories littéraires de Nodier (1).

(1) C'est sans doute à la même date que Nodier entreprenait la parodie d'*Atala* que nous avons retrouvée à la Bibliothèque de Besançon. (Mss 1417, F° 94 et 95).

. . . . . .

« Mais à l'ornement de son front,
« La faridondaine, la faridondon, »
« Bien des gens penseront aussi,
« Biribi,
« Qu'il ressemble à certains maris
« De Paris.

II

En 1806, dans l'introduction et dans la conclusion des *Tristes*, Nodier affirmait nettement ses préférences nouvelles et dans la *Lettre du Maire de C... près C... à l'Editeur des Tristes*, il nous disait l'état de sa pensée, en donnant la liste des auteurs préférés, retrouvée dans les papiers du suicidé : Job, — le chapitre de Montaigne intitulé : *Philosopher, c'est apprendre à mourir*, — deux lettres de Werther,

ATALA

« O Chactas, fils d'Outalini, que vous êtes savant !

CHACTAS

« Mes voyages m'ont prodigieusement formé !
« J'ai parcouru toute la Floride en observateur et j'ai remporté des prix à l'uni-
« versité de Pensacola.

ATALA

« Mon bien-aimé, votre voix est douce comme le miel et votre éloquence est
« forte comme la tempête.

CHACTAS

« Ma bien-aimée, vous êtes belle comme le lys des vallées et tendre comme la
« rosée du matin. Si vous voulez me donner un baiser, je le saisirai comme un jeune
« faon saisit les bourgeons naissants et je resterai suspendu à vos lèvres.

ATALA

« Mon bien-aimé, vous m'embrasserez beaucoup, car je sens que je n'ai pas
« quitté les collines de mon père pour enfiler des perles, et cependant...

CHACTAS

« Achevez, Mademoiselle, je n'aime pas les réticences.

ATALA

(Air : *Nous autres, bons villageois*)

« Chactas a d'assez beaux yeux
« Chactas ne serait point volage
« Chactas a l'esprit joyeux.
« Nous ferions un très bon ménage,
« J'aime Chactas avec ardeur.

« J'aime Chactas avec ardeur
« Chactas est maître de mon cœur,
« Mais, hélas, entre nous, Chactas,
« Ne sera jamais mon époux.

CHACTAS

« Qu'est ce que cela veut dire ?

ATALA

« Je vous l'expliquerai au dénouement. Nous ferions mieux maintenant de cher-
« cher un gîte, que de nous amuser ici à la bagatelle, car l'orage approche.

CHACTAS

« Tant mieux, nous autres, héros de romans, nous n'aurions souvent rien à dire
« si nous ne discourions de la pluye et du beau temps. Je fais d'ailleurs assez de
« cas d'un orage et s'il est joli, je le décrirai.

(Air : *Plus inconstant que l'onde*)

« Voilà le ciel et voilà les nuages
« Voilà les vents déchaînés dans les airs,
« Voilà le bruit des orages,
« Voilà le feu des éclairs.

— Plusieurs scènes de Racine — les *Pensées* de Pascal, — et plusieurs vers de Shakespeare.

Quelle que soit la part faite à la mode du désespoir, cette recomposition d'un état d'esprit par le choix des lectures nous donnait une assez juste idée de l'attitude de Nodier, demandant notamment avec conviction un élargissement du goût, un rajeunissement du style dans la littérature française.

Le cours qu'il professa en 1808, à Dôle, s'il témoigne d'une prudence un peu académique, due aux circonstances (1), nous montre du moins avec précision, les moindres replis de la pensée critique de Nodier. Alors qu'autrefois, on avait vu, si l'on peut dire, s'avancer seulement quelques-uns de ses bataillons, c'était maintenant toutes ses troupes qu'il faisait sortir. Il devenait possible de connaître ses convictions sur tous les points.

Or c'est un recul qu'il y a lieu de constater. La maturité, la cristallisation peut-être, dont son esprit est menacé maintenant qu'il a perdu le contact des novateurs parisiens, lui inspire une complaisance pour le « sens commun » et le classicisme dont sa fougue juvénile n'avait jamais donné d'exemples. Ce qui restera là des signes d'un renouvellement pourra être considéré comme irréductible. Nous

« Dieu, quels ravages
« Dans l'univers !
« Quels effrayants concerts !
« Le vent fait rage
« Sous le feuillage
« Et ce tapage
« Met tout à l'envers.

« Venez, ma bien-aimée, je courberai sur vous les jeunes arbrisseaux, pour vous « garantir de la pluye, et nous causerons de nos amours en mangeant des tripes « de roches.

ATALA

« Oh ! mon bien-aimé, que vous êtes puissant.

CHACTAS

« Il est vrai que je ne suis jamais plus tendre que quand je suis mouillé jusqu'aux « os. Pénétrons sous ces ombrages, aimable fille de Simaghan, et je cueillerai mille « baisers sur vos lèvres de corail.

ATALA

(*à part, en buvant à un flacon*)

« Voilà le moment...

CHACTAS

« Venez, (on entend une cloche) mais, qu'entends-je ?

ATALA

« Quoi, quoi ! Une cloche : Nous sommes peut-être en pays chrétien !

SCENE II

CHACTAS, ATALA, le P. AUBRY.

(Fin)

(1) Il semble, d'après les termes de son discours inaugural, que Jean de Bry et Roujoux lui avaient conseillé une grande pondération dans ses jugements littéraires.

aurons alors, si j'ose dire, une température minima. Et ce n'est guère qu'à son retour de Paris qu'il entrera parmi les pionniers.

Le discours inaugural, prononcé le 4 juillet 1808 et qui a été conservé intégralement, place son entreprise sous les auspices d'Aristote et de Cicéron qui ont eu non seulement « un goût épuré » mais ont fait preuve de « génie » en fixant les « règles éternelles du style » Longin, Horace, Boileau et même Rollin viennent grossir de leur escorte ce groupe majestueux. Nodier brûle ce qu'il a adoré et renie, tout au moins en apparence, ses admirations du temps des *Tristes*. Voici son *mea culpa* (p. 5 du manuscrit de Dôle).

« Soit que je ne fusse point doué d'une de ces organisations heureuses auxquelles la perception du beau et du vrai paraît toute naturelle, soit que la forme de mes études et le genre de mes lectures aient usé en moi cette fleur de sentiment et de goût sanslaquelle il n'y a plus ni vivacité dans la sensation, ni exactitude dans le jugement, soit enfin que les froissements d'une vie souvent agitée aient disposé mon cœur à ne jouir profondément que de beautés d'une espèce agreste et sauvage, il faut que j'avoue, à ma honte, que j'ai longtemps trop mal apprécié le beau classique... Ce n'est que, dirigé par les principes immuables des grands hommes qui ont posé les bases de l'art oratoire et de l'art poétique et soutenu par les conseils de quelques amis éclairés que j'entre dans la nouvelle carrière ».

Après un résumé de son dessein, Nodier aborde son traité qu'il divise en deux parties : l'art oratoire et l'art poétique. A la manière des rhéteurs des deux précédents siècles il le fait précéder de considérations sur la grammaire, les figures de style, etc. (l'épithète p.10, l'antithèse p. 17 est sévèrement jugée).

Mais Nodier arrive à la conciliation des deux tendances qui le tentent : il donne des satisfactions à ce qu'on pourrait appeler l'école du goût et celle du génie (p. 23. Du génie, du goût et de l'esprit).

« L'homme de génie ne se définit pas.

« Le goût appartient au jugement, l'esprit à l'imagination, le génie à la liberté. »

« Le goût se rencontre fréquemment chez les peuples policés, l'esprit, chez les peuples corrompus, le génie chez les peuples neufs. »

« Le goût varie suivant les siècles, l'esprit, suivant les occasions, le génie, immuable, est éternel. »

« Le goût fait les hommes instruits, l'esprit, les hommes aimables, le génie, seul, les grands hommes.

« Corneille avait souvent du génie et trop souvent de l'esprit parce qu'il avait rarement du goût. Voltaire avait toujours de l'esprit et du goût et presque jamais de génie. Racine avait continuellement du génie, du goût et de l'esprit.

« Shakespeare n'avait que du génie. Il est sublime.»

Nodier par le choix de ses exemples découvre ses positions. Il a gardé profondément en lui le culte de Shakespeare; il hait son ennemi Voltaire, comme il le fera toujours. De simplement audacieux il est

devenu conciliateur. Il ne lirait maintenant pas Racine ou Shakespeare, mais « Racine et Shakespeare ».

Il y a peu à glaner dans le chapitre sur l'*Eloquence de la tribune* si ce n'est une liste des orateurs révolutionnaires admirés par Nodier depuis Mirabeau, Barnave et Vergniaud jusqu'à Jean de Bry. A propos de l'éloquence de la chaire, il juge gravement, et avec l'admiration qui convient, un Bossuet et un Bourdaloue. Mais il trace entre ce dernier et Massillon un parallèle qui le montre plus attiré par les qualités de grâce et de charme que par la vigueur. Il reproche de la « rudesse » à Bourdaloue et de ne pas émouvoir. Il prend très au sérieux le sermon que Sterne met dans la bouche d'Yorick.

Au chapitre de l'Histoire la banalité de ses aperçus relatifs à Xénophon, Tite-Live, voire Barthélémy n'est compensée que par son attirance pour le primitif et la Bible, qui seront chers aux romantiques. Il apprécie (p. 80) l'état romanesque des temps primitifs du monde et l'œuvre admirable de Moïse. Si Salluste lui paraît manquer un peu de « cœur » Plutarque et Tacite sont ses historiens préférés ; s'il loue Plutarque et son style, c'est surtout, nous le savons, parce qu'il le lit à travers Amyot, un de ses auteurs de chevet. Quant à Tacite il en fait en quelque sorte un autre Shakespeare. « Cet historien est le plus concis, le plus rapide, le plus profond qui ait existé. Le tour de sa pensée a quelque chose qui épouvante. Son coup d'œil est celui de l'aigle, son expression celle du génie ». Il trouve plaisir dans « sa verve de sensibilité ». Mais aussi ne sera-t-il pas l'historien préféré des romantiques alors qu'il est déjà le plus révolutionnaire des stylistes ? On comprend que Nodier attende le Tacite de notre Révolution. Mais il ne termine pas sans avoir manifesté son antipathie, sa colère contre Voltaire. « Je ne reviendrai pas, écrit-il, sur les historiens de Voltaire que pour les retrancher du nombre des livres qui méritent ce nom. » Et avec une fureur d'iconoclaste, il en dénonce la fadeur, le médiocre romanesque, la froideur, les sophismes, le caractère d'imposture.

Il ne croit guère qu'on puisse faire de bonnes traductions. Il n'en connaît guère, mais cela lui suffit à rassembler des noms qui jurent un peu de se rencontrer : ceux de Delille, de Milton, de la Harpe et de Chateaubriand, parce qu'il voit le plus souvent dans l'œuvre de ce dernier une traduction de la Bible.

Les trois chapitres pour lesquels notre examen peut être le plus fructueux sont évidemment ceux du roman, de la poésie dramatique et de l'épopée.

Au sujet des romans anciens nous remarquerons seulement qu'il censure l'*Ane d'Or* dont il fera pourtant grand cas lorsqu'il entreprendra d'écrire *Smarra*. Il nous étonne pareillement (p. 114) lorsqu'il

voue à l'oubli les romans de chevalerie, les faits et gestes des paladins de Charlemagne au même titre que les pastorales du Lignon. Mais ce n'est pas sans enseignement. Cela nous révèle que certain goût du XVIIIe siècle pour le moyen âge est devenu suranné. Tressan n'est plus à la mode. Qu'en conclure sinon que l'enthousiasme des romantiques pour notre moyen âge aura en grande partie les caractères d'une renaissance et non seulement d'une continuation ? Il y a là une éclipse intéressante à observer.

Nodier est au demeurant fort sévère pour le genre romanesque qu'il prônera de nouveau lorsque sa crise de demi-classicisme sera terminée. Pour l'instant (p. 118) il reconnaît que les romans sont la « ressource des littératures imparfaites ou corrompues et qu'ils n'abondent jamais davantage que chez un peuple dont le goût, les mœurs et les institutions commencent à se dépraver ». Qu'ils aient pullulé sous la Régence, en voilà bien la preuve. Mais cette condamnation vise surtout les œuvres de l'*esprit* au sens où Nodier le définissait. Prévost, né avec une âme tendre et sensible, une tournure d'esprit mélancolique, une imagination riche et ardente (p. 120) possède tout ce qui méritait le pardon et même la tendresse de son juge.

Malgré son dédain pour les romans, Nodier veut cependant faire un parallèle entre ceux de Voltaire et ceux de Rousseau, parce que c'est là « que le secret d'un écrivain lui échappe le plus facilement et qu'il décèle le plus souvent son caractère tout entier ». Voltaire a d'éminentes qualités d'imagination, de goût, d'élégance, de hardiesse, le don de la parole et du sarcasme, mais on ne peut dans ses romans que « le craindre et le mépriser ». Pour Rousseau, son roman « annonce une âme grande, forte et sensible, mais orgueilleuse et exaltée, un génie vaste et souvent sublime, mais qui ne reconnaît point de guide, une liberté d'opinions qui va jusqu'à la témérité, une mobilité de passion qui va jusqu'à l'inconséquence, une chaleur qui va jusqu'au délire ». Il faut peut-être l'estimer et sûrement le plaindre, éviter enfin de lui laisser « corrompre les cœurs naïfs ». Bernardin de Saint-Pierre « héritier de sa sensibilité, de sa chaleur, de son éloquence, de tous les charmes de son style » a sur lui l'avantage de l'ingénuité. Il possède en même temps « tout ce que l'imagination a de richesse, l'élocution de douceurs, le sentiment de mystères délicats la nature d'images enchanteresses ». Avec *Atala* et *René* productions ingénieuses et touchantes « d'un génie qui n'en est qu'à son début, Paul et Virginie, doivent figurer parmi les poèmes. Il faut en dire autant pour Fénelon : si nous n'avons pas d'*Iliade*, *Télémaque* est notre *Odyssée*. »

La littérature féminine n'a créé en Angleterre que de la terreur avec Anne Radcliffe. Chez nous Mme de Staël a témoigné d'une « ima-

gination vive et sensible », Mme de Flahaut d'une douce et touchante mélancolie ». (1)

Le mérite particulier de nos voisins d'outre-Manche n'est point chez Fielding, mais chez Richardson « romancier philosophe incomparable par la profondeur de ses vues et la perfection de son raisonnement. Il a approfondi tous les secrets de l'âme ». Il est pour le monde moral ce qu'à été Colomb pour le monde physique. Un nouveau parallèle, entre Swift et Sterne cette fois, révèle, de manière encore plus sûre le point de vue de Nodier. Si Swift « étincelle d'esprit » il est souvent froid et « il ne dit rien au cœur ». Mais Sterne a tout réussi « son *Voyage sentimental* et son *Tristram Shandy* respirent la plus gracieuse urbanité, la gaieté la plus franche, la mélancolie la plus touchante » Nodier trouve tout simple qu'on pleure au souvenir de ses personnages (p. 132).

Werther, « livre à jamais condamnable et à jamais admiré » donne selon l'auteur, la plus haute idée de l'Allemagne. « Il faut gémir sur le jeune homme qui a eu le malheur de le lire, il faut gémir encore sur celui qui ne l'a lu qu'une fois ». C'est qu'il possède « tout ce que la mélancolie a de plus tendre ».

Critiques et éloges convergent au même point : le culte de la sensibilité. De Voltaire et de Swift, le tort est de railler ; des romanciers de la Régence, le vice est de refuser l'émotion pour lui préférer la perversité. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Richardson, Gœthe, tous ceux pour qui Nodier s'enthousiasme, sont les étoiles des « âmes sensibles ». Sur d'autres points Nodier a pu renier le legs du XVIIIe siècle. Il a pu trouver suranné le goût du moyen âge, la recherche des saillies spirituelles. Pour l'effusion sentimentale il accepte tout le legs de Rousseau. Et si c'est là faire acte de romantisme, il n'a jamais faibli dans cette foi : lorsque Nodier cherche une définition du style poétique, pour commencer la seconde partie de son ouvrage, il distingue assez justement la simple versification de ce choix d'images et de pensées, de ce coloris qui en sont les vrais caractères. C'est préluder un peu timidement à ses considérations de plus tard sur « l'imitation » ou le pastiche et la vraie création personnelle.

Au sujet du *Poème dramatique*, Nodier fait bien acte, sinon de romantique, tout au moins de disciple de Mercier, en voyant dans le drame un genre « plus naturel » que la comédie et la tragédie. Il ne serait donc pas seulement mixte, mais supérieur. Dans la tragédie d'ailleurs il aime la vogue « l'incertitude des temps éloignés (2e partie p. 44). Il s'attarde aux trois unités avec une certaine superstition

(1) Mentionnons simplement pour l'inventaire des lectures de Nodier, les noms moins couverts d'éloges, de Mmes de Genlis, Cottin, de Montolieu et de Krudner.

(p. 45 à 51). Avec plus de traditionalisme encore, il reprend après « les rhéteurs » les divisions du poème dramatique (pp. 51-58). Aussi bien ce genre est-il moins de sa spécialité que le roman ou de ses curiosités que le poème épique. Il n'en a pas moins fait le plus long des trois dont nous signalons l'importance. C'est en partie pour y régler le problème de Shakespeare. Cette fois il prend nettement position et fait du grand tragique un éloge qui perd un peu de son mérite à avoir servi pour Richardson. La sensibilité ne laisse pas toujours le sens des proportions.

Le problème nous apparaîtra plus clairement si nous le divisons comme Nodier l'a fait implicitement : il y a d'abord la valeur propre de Shakespeare, puis son adaptation en France.

1°) Louer Shakespeare pour sa sensibilité serait le rapprocher de Richardson, disions-nous. Nodier y a vu, et c'est essentiel pour l'avenir de ses directions, le merveilleux que l'imagination soumet aux sens et à la composition littéraire (pp. 62-63). « Sa brillante imagination s'empara de toutes les beautés de la nature pour les embellir encore ; un monde nouveau sembla même s'ouvrir devant lui, il eut la hardiesse encore unique de nos jours, d'emprunter aux traditions de son pays un genre de merveilleux fertile et varié, et d'amener sur la scène les intelligences intermédiaires chères à la crédulité du premier âge, et inépuisable objet des récits du peuple. Rien ne peut se comparer à la supériorité avec laquelle il a tiré parti de ses personnages ; tantôt il les revêt d'un coloris terrible, comme les sorcières de Macbeth, tantôt tout ce que la poésie a de grâce, tout ce que l'élocution a de fraîcheur, tout ce que l'imagination a pour ainsi dire, de délicat et d'aérien, se trouve réuni dans la peinture de ses fées et de ses génies ».

Pour le louer, il réunit sur lui les dons des Eschyle, des Corneille, des Racine. Il fait, si l'on peut dire, de son œuvre la synthèse de toutes les productions dramatiques. Mais ce qui est plus personnel et fait de cette page la plus importante peut-être de ce cours, c'est qu'il révèle sans y songer, en Shakespeare, son plus puissant initiateur au merveilleux, à la recherche des traditions populaires et nationales. Ce qui plus tard sera son plus beau titre, la recherche du féerique dans les récits populaires, nous en voyons ici l'une des origines.

2°) Il examine aussi pourquoi cet écrivain « presque divinisé » dans sa patrie a suscité chez nous tant de critiques ? Pourquoi Voltaire l'a-t-il déchiré après s'être enrichi de ses dépouilles ? Et Ducis qui l'a voulu adoucir l'a entièrement trahi. « Des tragédies de l'espèce de celles-là modifiées pour notre goût, c'est un tableau réduit dans la chambre obscure. L'idée de rendre Shakespeare supportable aux nerfs délicats des petites maîtresses et aux sens émoussés des oisifs de Paris, ressemble à celle du peintre qui arrangerait en miniature

les larges crayons de Michel-Ange pour l'ornement d'un boudoir » Mieux vaut avouer ses défauts. (1)

« Ne dissimulons pas la vérité : quelqu'élevé que soit Shakespeare au-dessus de la foule des poètes, il n'est point à l'abri de toute atteinte. Aussi incorrect, aussi grossier qu'il est souvent admirable, il est grand comme la nature, et sauvage, inculte, inégal, comme elle, sans égards pour les lois du théâtre, pour les préceptes du goût, pour les raisons même de la plus simple bienséance, il s'abandonne inconsidérément à la fougue impétueuse de son âme ; c'est un géant énorme, démesuré, qui plonge sa tête dans le ciel, mais ce géant a des pieds d'argile comme le colosse des prophètes ». (pp. 65-66)

L'opinion de Nodier sur l'accueil fait à Shakespeare nous ramène à une constatation déjà notée et la corrobore : ce sont les concessions au « goût » (et elles paraissent sincères comme elles sont durables) qui atténuent, les entravant parfois, les aspirations de Nodier vers ce qui sera le romantisme.(2)

Comment expliquer que Nodier ne dise rien de bien marquant sur la comédie ? Il nous y aide lui-même. Les temps de sa première éducation et la révolution dont on vient de sortir ne se prêtaient guère aux pièces de ce genre. « Il fallait des drames lugubres au peuple, et des fadeurs au grand monde, la première classe de la nation s'efféminait, la dernière devenait féroce et la révolution allait commencer ». Et de fait, pendant bien longtemps Nodier s'est complu à ces deux extrêmes, qu'ils correspondent ou non à une distinction sociale, il s'est laissé longtemps attirer alternativement et même simultanément vers les romanciers lugubres et vers la poésie badine.

Sacrifions à la nécessité d'abréger les douze pages que contient dans le manuscrit de Dôle, le chapitre de la poésie pastorale puisque Nodier reconnaît surtout après la disparition d'André Chénier, que « les âges où elle pouvait florir sont irrévocablement passés ». Il est naturel que la poésie élégiaque l'attire par sa mélancolie. Mais ce qui est un trait particulier de pré-romantisme c'est que selon lui « elle se plaît surtout au milieu des tombeaux ». Young et Gray triomphent donc en ce point.

(1) Nodier apprécie l'adaptation de Letourneur (p. 68) qu'il a classée à un rang honorable dans un autre chapitre : *De la Traduction*.

(2) Retenons les avis de Nodier sur les plus récentes tentatives dans la tragédie (pp. 77-78).

« Vous verrez s'élever avec quelque éclat parmi les tragiques vivants, M. Lemercier dont l'Agamemnon paraît une traduction des anciens, M. Arnault, dont le Marius présente des traits que Corneille n'aurait pas dédaignés. M. Raynouard, à qui la littérature française a l'obligation d'avoir tenté de renouveler le genre intéressant de la tragédie historique, infructueusement hasardé par quelques-uns de ses prédécesseurs. M. Legouvé qui a emprunté avec tant de succès dans la *Mort d'Abel* les couleurs de Gessner, de Klopstock, M. Baour qui a fait dans son *Amasis* un si heureux emploi de celles que lui fournissait un des beaux livres de la Bible. » Ducis et Chénier n'ont pas su user de leurs talents bien qu'ils fussent peut-être supérieurs à ceux qui précèdent.

Le chapitre de l'épopée sur lequel nous terminerons, est plus important sans doute, mais comme nous l'avons publié ailleurs (1) nous nous contenterons d'y signaler les lignes de force. Avant tout et c'est ce qui explique la curiosité de Nodier pour l'épopée qu'il n'a jamais tenté d'aborder, il y voit du merveilleux. Même vers 1815 il attendra que son messie survienne en France et il ne se tournera vers le roman que lorsque son espoir sera évanoui, après tant de médiocres tentatives.

L'épopée, dit-il, doit être soutenue par le merveilleux. Et à ce propos, il en donne cette définition :

« Le merveilleux de l'épopée résulte de l'intervention des êtres supérieurs, des dieux, des anges, des intelligences. La mythologie antique était en cela favorable aux poètes parce que les dieux d'Hésirode et d'Homère animés de nos passions, sujets aux mêmes sentiments et aux mêmes malheurs que nous, distingués seulement des hommes par leur puissance et leur immortalité réunissaient tous les caractères d'un personnage épique. Notre culte grave et sévère, notre Dieu impassible, nos mystères sérieux, prêtent moins de secours à l'imagination ou même se refusent tout à fait à la servir. Je sais que l'opinion contraire a été développée avec tous les charmes qu'un grand talent peut prêter à un paradoxe, mais le principe que j'avance, n'en est pas moins resté immuable. Voltaire avait si bien senti ce côté faible des religions modernes sous le rapport poétique, qu'il s'était cru obligé de borner presque tout le merveilleux de son Henriade à l'emploi de certains personnages allégoriques, prétention froide et malheureuse qui répand sur ce poème, d'ailleurs estimable, une triste et insupportable monotonie. Le Messie de Klopstock est véritablement le Dieu fait homme, le Dieu mélancolique et souffrant. »

Puisque l'on peut retrouver ailleurs les jugements que Nodier porte sur chaque auteur d'épopée, retenons seulement comme un fait nouveau l'exceptionnelle importance accordée à l'Arioste. Nodier le veut mettre au rang d'Homère. C'est de la même manière qu'il couronnera Perrault, et les raisons en sont les mêmes. Il n'y a pas eu, avant Perrault, de plus grand ami des fées que l'Arioste.

« C'était un aimable aventurier élevé par les fées dans des contrées imaginaires et qui, sans égards pour l'unité poétique, idolâtrait successivement toutes les muses depuis la plus tragique jusqu'à la plus folâtre, aussi nul poète ne nous a fait éprouver des sensations plus diverses et plus rapides et ne passe avec plus de facilité de la mélancolie à l'enjouement. L'Arioste est comme toutes les imaginations vives et sensibles, plein de prestiges touchants et d'amusantes folies ».

La Muse de l'Arioste est celle qui inspirera Nodier lui-même. Moins grandiose et moins terrible que celle de Shakespeare, elle est plus

(1) *Revue de littérature comparée.*

semblable à celle qui guidera Nodier au temps de *Trésor de Fèves* et même des *Sept Châteaux du roi de Bohème*.

En tout cas, les deux poètes du merveilleux sont les mieux traités, les plus tendrement loués dans ce cours, avec les romanciers des « âmes sensibles ». Nodier hérite du XVIII^e^ siècle le goût des émotions et des pleurs, il est aussi l'un des premiers à entrevoir le rôle à prêter au merveilleux dans la rénovation littéraire. Voilà les parties vivantes du cours que nous venons d'analyser. Quant à la sévérité de goût que Nodier y ajoute parfois, ce n'est pas seulement par obéissance à son entourage ou par routine partielle. Il n'a pas encore opéré l'union des éléments qui composeront sa personnalité. Que l'on rapproche le chapitre de l'*Epopée* du *Fantastique en littérature* : le plan, surtout chronologique, est presque le même dans les deux essais. C'est la reprise du même sujet sous un nom différent : le fantastique au lieu de l'épique. Toutefois Nodier aura fait entrer plus profondément dans les appréciations de détail les vues d'ensemble qui figuraient au prologue de son histoire de l'épopée (1). Il aura rompu plus délibérément avec les genres et les idées traditionnels.

III

Le cours de 1808 nous a montré Nodier réservant tout ce qu'il avait gardé de foi novatrice pour Shakespeare, pour les romanciers de la sensibilité et les poètes du merveilleux. En même temps il visait à témoigner d'un goût assagi. En 1814, devenu critique en vue dans un journal officieux, chargé du feuilleton littéraire au *Journal de l'Empire*, puis au *Journal des Débats*, il devra y concilier le conservatisme d'Etat avec sa curiosité pour les littératures étrangères. Il ira jusqu'à blâmer résolument les auteurs étrangers pour qui il avait avoué son admiration en 1800. Lui qui a imité *Werther* de si près en 1802, il parlera de la littérature allemande avec la sévérité d'un défenseur du classicisme. Ses théories nous présentent donc une concession faite à l'opportunisme ; même lorsqu'il attaque Voltaire il ne fait que se conformer aux doctrines d'Etat. Toutefois,

(1) En 1811, Nodier utilisa ses notes pour une série d'articles dans le *Journal du Jura*. Les survivances du classicisme ou du moins l'importance donnée au « goût» aux considérations esthétiques paraissent s'être accrues dans la solitude de Quintigny. La réaction commencée après le retour de Paris continuait donc. Il condamnait plus nettement l'antithèse, était plus complaisant encore pour les littératures anciennes. Il insistait sur les règles. Il soulignait cependant l'intérêt du poème les *Helvétiens* de Masson : sujet national qu'on aurait dû encourager. L'évolution de Nodier isolé des conversations littéraires et de la mode, allait, semble-t-il déjà vers les sujets historiques qu'il prônera si fort après la révélation de Walter Scott. Il y a donc ici l'indication d'une disposition favorable. La mode et les voyages lui auront peu après suggéré surtout les tentatives avortées de frénétique.

il apparaît, dans les sujets où l'on s'y attendrait le moins, soucieux d'observer les effets que les révolutions des sociétés produisent dans la littérature d'une nation. Il sent qu'une gestation s'opère et il voudrait en deviner le résultat. La connaissance du passé l'aide en cette recherche. A propos du cours d'Aimé Martin sur la littérature du moyen-âge (*Journal de l'Empire*, 8 janvier 1814) il observe que les grands mouvements dans l'ordre des sociétés préparent l'apparition des grandes œuvres. L'influence des croisades, par exemple, ne peut être révoquée en doute.

« Il est impossible, dit-il, qu'une partie de la population du monde s'ébranle sans que ce mouvement soit suivi d'une foule de faits remarquables dans tous les genres, et l'expérience de tous les temps a prouvé que la poésie en particulier gagnait beaucoup à ces grandes catastrophes sociales : c'est un avantage payé cher, mais ce n'est pas parce que les Croisades étaient une guerre religieuse qu'elles ont agi d'une manière si puissante sur les institutions contemporaines.

« Toute autre révolution de la même intensité eût produit le même résultat, quelqu'eût été son but et son prétexte.... Ainsi, c'est à la suite de la première guerre mémorable qui ait divisé les nations que chantèrent ces bardes grecs dont Homère n'est peut-être qu'un heureux rapsode. L'empire romain, épuisé par l'avarice de Crassus, déchiré par les proscriptions de Sylla, par l'ambition de César et par les sanglantes discordes des triumvirs, reprenait à peine quelque tranquillité, sous le gouvernement ferme d'Auguste, quand Virgile parut. Le Dante conçut le projet de son étrange poème au milieu des guerres civiles de l'Italie. Et quand Milton peignit ses démons, il venait d'en voir les modèles.... Quant à moi, je crois que l'époque où nous devions parvenir à la gloire de l'épopée, si elle nous avait été réservée, doit se rapporter aux premiers jours paisibles qui suivirent les crimes de la Ligue et les querelles de la Fronde : on n'ignore pas, en effet, que cette époque fut marquée par la velléité malheureuse d'atteindre au seul genre de succès littéraire qui nous paraisse refusé ».

Tout renouvellement littéraire requiert en effet une double condition : il est préparé par une période révolutionnaire, mais une ère de calme est nécessaire à son éclosion (*Journal de l'Empire*, 9 janvier). « Ce besoin d'innovation, remarque-t-il à propos des tendances de l'heure, ne manque jamais de se manifester au temps des révolutions politiques. La société a son âge climatérique où il faut qu'elle se rajeunisse ou qu'elle meure ; et quand elle parvient à se rajeunir, c'est à la manière d'Eson, après avoir été déchirée en lambeaux ».

« Les belles époques littéraires sont cependant celles de pouvoirs fermes et de rois heureux. L'espèce de vertige qui a troublé la République des Lettres et la société fera place à une belle production lorsque l'anarchie aura disparu ».

Tout comme il combat le désordre, le critique officiel combat l'exotisme. La force armée a ordinairement pour mission de faire obstacle aux invasions étrangères et de réprimer les soulèvements des mécontents à l'intérieur. Le critique littéraire assume dans son domaine

un rôle analogue. L'ordre devient le goût, l'invasion, l'exotisme. Contre l'exotisme, dès lors, on déploiera les mêmes rigueurs que contre l'impatience des indisciplinés. A propos du cours d'Aimé Martin (8 janvier), Nodier proteste contre la coutume des érudits de faire dériver les institutions d'un pays de celles d'un autre. Les rapprochements lui paraissent forcés. Il ne faut pas chercher si la Chevalerie provient des Arabes, de l'Espagne ou du Nord, mais en voir l'origine « dans un concours infini de circonstances dont l'esprit d'imitation a tout au plus un peu modifié le résultat. »

Il ne faut pas non plus que l'on fasse venir la brillante et romanesque chevalerie de Charlemagne, de la farouche milice des Scandinaves. « Quel rapport voit-on, d'ailleurs, entre les cruels guerriers d'Odin, entre ces hommes de carnage qui buvaient le sang dans le crâne de leurs ennemis, et les paladins aimables, généreux, qui ont inspiré la muse du Tasse et de l'Arioste ».

Nodier s'élève contre la critique anglaise qui prétendait prouver que

« ... nos trouvères avaient appris les poèmes des habitants du Nord de l'Ecosse et que notre littérature descendait en droite ligne de ces chantres équivoques dont l'existence elle-même n'est pas bien démontrée à tout le monde. Voilà une origine dont Corneille et Racine ne se doutent guère ; on n'aurait jamais pensé, à dire vrai, que ces joyeux fabliaux qui ont fourni tant de bons traits à Rabelais, La Fontaine et Marot, fussent calqués sur les lamentables complaintes erses ou galliques dont Macpherson a daigné broder le triste canevas. Qui eut dit que Marot n'aurait jamais rimé ses épîtres si piquantes, ses ballades si naïves, ses rondeaux si franchement gais, ses épigrammes si pleines de verve et de grâce ;... si des énergumènes mélancoliques, inspirés par une nature pauvre et inculte, une mer sans borne, un horizon sans clarté, n'eussent enseigné un jour à leurs aïeux les secrets de la muse ? »

C'est sans doute en raison de cette foi sincère ou opportuniste dans nos valeurs nationales et primitives, qu'il proteste contre le vague d'Ossian et la recherche des impressions nouvelles. Les influences exotiques sont un fait révolutionnaire et par conséquent condamnables. Le vague d'Ossian lui paraît une des plus dangereuses formes de cette invasion. (A propos de l'opéra : *Ossian ou les Bardes*, *Journal des Débats* du 9 janvier 1814).

Il explique dans un prologue général, comme il en introduit souvent au début de ses analyses d'ouvrages ou de pièces, comment le goût de la nouveauté provoque ces engouements imprudents, signes de décadence.

« Quoique la vogue d'Ossian paraisse une des choses les plus extraordinaires de l'âge littéraire dans lequel nous vivons, il y en a peu qui s'expliquent plus naturellement. La supposition des poèmes de ce barde calédonien par M. Macpherson, est précisément de cette époque remarquable de la littérature qui succède

à son époque classique, et qui précède ordinairement sa décadence. C'est le moment où l'esprit, blasé sur les jouissances naturelles, a besoin de chercher de nouvelles émotions dans un ordre de choses inconnu et d'irriter par des sensations singulières ses facultés assoupies. Il ne méconnaît pas les beautés immuables des classiques, mais ces beautés ne l'étonnent plus, et l'étonnement est devenu le plus vif de ses plaisirs. Les plus hautes perfections ne peuvent l'occuper qu'autant qu'elles le surprennent ; il se défie de tout ce qui n'est que beau, parce que le type du beau lui est familier dans tous ses modèles ; les règles lui deviennent à charge parce qu'elles ne se prêtent qu'à un certain nombre de combinaisons qu'il a observées ou qu'il a prévues.

« Il lui faut du nouveau, n'en fut-il plus au monde... » (Nodier ira même, à ce moment, jusqu'à condamner la recherche de la couleur locale, du moins, il estimera que Racine donne à cet égard toutes les satisfactions que l'on peut souhaiter. Voltaire, qu'à la grande époque romantique, on eût pourtant bien jugé terne, est accusé ici d'être tombé dans un excès de recherche exotique.)

« Il me paraît, écrit Nodier, le 16 août, à propos de Bajazet, que le caractère de Roxane et celui d'Acomat ne manquent pas de couleur locale et que dans un temps où les mœurs de nos plus proches voisins nous étaient encore mal connues, il était difficile de donner une idée plus juste des passions de l'Orient. Cette couleur locale est d'ailleurs une espèce de mot magique sur lequel il serait à propos de s'entendre parce qu'on en a beaucoup abusé.

« Chaque pays a ses habitudes, ses mœurs, qu'il n'est pas permis au poète d'ignorer, mais qu'il ne peut mettre en œuvre d'une manière servile, sans manquer aux principes du beau idéal...

« Mais il ne faut pas faire (de ces nuances) comme certains modernes, la couleur générale du poème et leur subordonner toutes les autres parties. Ce moyen devient alors un artifice. Voltaire qui ne négligeait aucun des artifices de l'art, parce qu'il était arrivé un peu tard dans l'âge littéraire de sa nation, n'a pas oublié celui-ci. Sa Melpomène est une Muse cosmopolite, civilisée et sauvage tour à tour : turque dans *Zaïre*, chinoise dans l'*Orphelin*, américaine dans *Alzire*, indienne dans les *Guèbres*, mais il n'a pas poussé trop loin le privilège des couleurs locales parce que le tact exquis dont il était doué lui avait appris que le poète d'une nation ne doit lui parler que son langage... Il était bien loin de penser qu'on pût jamais naturaliser dans notre langue poétique, les figures gigantesques, les hyperboles extravagantes et le luxe mal entendu d'une langue naissante, qu'on parvînt un jour à substituer ces *étrangetés* bizarres aux beautés naturelles, que les classiques nous avaient enseignées d'après la vérité et la nature ; qu'on s'avisât de renouveler enfin la peinture des scènes naturelles sous le prétexte de je ne sais quelle monotonie et à la faveur de je ne sais quelle érudition exotique dont les tableaux vagues ne s'adressent qu'à la mémoire des voyageurs et des botanistes. La poésie d'un peuple est la langue de ce peuple, épurée par le goût et agrandie par le génie ; mais c'est dans les notions communes, dans les objets qui tombent sous le sens, qu'elle puise ses éléments. Elle n'a pas besoin, pour être puissante, du prestige des noms inconnus. »

Nodier reconnaît à propos de Voltaire « que les caractères du poète tragique doivent être pris dans un idéal éternel quant au temps, universel quant au lieu ; que la couleur locale n'y est qu'un accessoire difficile à employer parce qu'il exige la plus stricte économie ; qu'une tragédie où la couleur excèderait de certaines bornes deviendrait la plus méchante des caricatures, et qu'il serait absurde, enfin

de présenter sans ses mœurs naturelles un personnage emprunté à des pays dans lesquels notre civilisation n'est point parvenue, comme il serait absurde de lui laisser son idiome que personne ne comprendrait. Il faut abandonner cette imitation grossièrement chargée à la tragédie romantique et à la parade ».

Le 29 août 1814, Nodier s'élève de nouveau contre le danger des imitations exotiques : « Notre littérature y a gagné d'étranges folies *Je n'ai pas le malheur d'être désenchanté de toutes les illusions de la vie*... mais dégoût pour dégoût, j'aimerais mieux encore les intrigues grossières de la vieille comédie, que les extravagances sentimentales de la comédie romantique ».

Il est particulièrement sévère pour les œuvres allemandes et s'en prend à Schiller. Etes-vous dégoûté, disait-il, de toutes les beautés de Sophocle, de Racine, de Molière ?

« Ouvrez alors le chef-d'œuvre du drame romantique et prenez le dans Schiller, car c'est là que vous devez le trouver. L'un de ses héros empoisonne sa maîtresse dans un verre de limonade.... Un autre s'arme contre la société parce que la société l'a repoussé justement, en brûlant les villes, en égorgeant les enfants, pour arracher quelques bandits à la potence.... Voilà cependant le genre de Schiller dans toute sa perfection. Voilà, tranchons le mot, les exécrables horreurs qu'on veut mettre à la place de ce que le sentiment éclairé par le goût, a produit de plus rare et de plus exquis.

« Je suis loin de contester l'influence du genre romantique... intermédiaire monstrueux entre les spectacles du cirque et ceux des Gémonies. Ce n'est pas seulement pour la cause d'Aristote et pour la littérature actuelle qu'il faut repousser l'invasion d'une littérature germanique : c'est pour celle de la saine morale et des règles sociales qui font la base et la garantie des états.... C'est donc servir encore son pays que de ramener le goût des principes fixes et que de s'opposer de toutes ses forces à l'invasion de fausses théories littéraires qui sont si voisines des fausses théories politiques. »

Voilà comment Nodier tenait un rôle dans l'opposition dirigée par Bonaparte contre l'Allemagne littéraire et ses apologistes tels que Mme de Staël (1).

Où Nodier est novateur, c'est lorsque sous couleur de loyalisme politique, il attaque le classicisme, comme le fauteur de la Révolution. C'est ainsi qu'il fait habilement servir la tendance politique officielle à la lutte contre l'imitation de l'antique. Il attaque âprement Corneille, imitateur des Romains. Le 3 septembre, *Cinna* est assez maltraité, le 21 août, *Horace* est accusé de *frénésie*. Les Romains, tels qu'on les voit là, avaient « subordonné à une espèce d'égoïsme populaire toutes les affections de l'homme ». Les suicides, attentats, parricides qui sont

(1) Cf. Reynaud. — *L'influence allemande au* XVIIIe et XIXe siècle (P., Hachette, 1922).

glorifiés dans leurs littératures révèlent « la fièvre d'un peuple malade ». Et dès ce moment il adresse à l'enseignement donné dans les collèges français où l'antiquité a tenu trop de place les critiques profondes qu'il formulera si rigoureusement dans les *Souvenirs de la Révolution et de l'Empire*. C'est à propos de Corneille qu'il donne ce premier jet de sa théorie saisissante de 1832.

« Les souvenirs des républiques anciennes, dit-il en 1814, qui occupaient toutes nos études de collège n'étaient ni régiés par une sage critique, ni éclairés par les leçons d'une saine morale, c'étaient de véritables abstractions poétiques qu'on était convenu d'admettre sans examen et d'admirer sans restriction. L'esprit, départagé à tout moment par des explications si contraires à tous les principes de la raison universelle cependant si généralement consacrée, était obligé de se faire en quelque sorte une raison particulière pour les juger et de se transporter dans un ordre de choses idéal où le bien a cessé d'être bien et le mal d'être mal suivant de certaines conventions de temps et de lieu. Quand nos troubles politiques eurent éclaté et que l'ordre habituel de nos rapports sociaux fut détruit, chacun trouva tout simple d'y substituer les théories qu'il avait imaginées d'après ses livres, sans examiner si elles étaient praticables chez nous, et si même elles avaient existé quelque part. Cette petite erreur d'acception nous mena fort loin. La question se réduisit à quelques propositions bien naturelles ... On ne change pas plus l'essence d'un peuple en vertu d'un décret, que sa langue ou son climat. Il est aussi impossible d'emprunter l'ensemble total des institutions d'un pays et de les naturaliser dans un autre, que de lui emprunter ses mers, ses fleuves et ses montagnes. Il est permis de faire cas des Grecs et des Romains, mais moyennant qu'on les laissera chez eux et qu'on nous permettra d'être français. C'est encore une assez belle destinée : cultivons notre caractère, nos mœurs, nos vertus nationales et abandonnons le mérite de ces vertus exotiques qui ne fleurissent pas chez nous, aux esprits jaloux et bizarres qui ne savent pas jouir des bienfaits que la nature leur accorde sans effort. »

Après tout ce déploiement de sévérité contre les âges classiques et contre l'exotisme, on se demande quel mérite Nodier pourra bien accorder à la littérature moderne. — Celui d'avoir fait place à « l'amour romanesque ». C'est dans l'*Eugénie* de Beaumarchais dont il traite le 29 août qu'il en voit une des premières traces : « Un des plus puissants arguments qu'il y ait à avancer à la faveur de la nouvelle école romantique, c'est que le théâtre, ayant les passions de l'homme pour objet, a dû se modifier selon les changements qu'elles ont subis... Le grand mobile de nos représentations dramatiques, c'est l'amour, qui paraît le plus réel de nos sentiments. Il n'y a rien de hasardé à dire que l'amour tel que nous le connaissons, n'a pas fourni cent pages à toute l'antiquité. » L'épisode des amours de Didon ne lui paraît qu'une exception sans seconde. Ni Plaute, ni Térence n'ont des scènes d'amour tendre comme Molière lui-même en fournit. « Quant à la mélancolie amoureuse et les passions sur lesquelles repose le bizarre échafaudage de nos drames et de nos romans, on les aurait traités au

temps d'Hippocrate et de ses successeurs, comme des manies d'un genre particulier, non pas comme des sentiments ».

Le thème le plus heureux de la littérature nouvelle, qu'il faut bien, malgré qu'on en ait, appeler romantique, est celui de l'« amour romanesque ». Mais comment définir cette école ? Nodier s'y essaie à propos du *Cours de Littérature dramatique* de Schlegel *(Débats*, 4 mars 1814). Jugeant imprudent d'attaquer de front les grandes réputations littéraires du siècle de Louis XIV, Schlegel avait, dit Nodier, trouvé un moyen terme spécieux pour distinguer le *classique* et le *romantique*. « Le *classique*, suivant la définition de Schlegel, est celui dont les anciens ont donné l'exemple et les règles. Le *romantique* est propre à toutes les nations modernes qui n'ont pas adopté la poétique des anciens ». Nodier, trouvant ambigüe la formule de Schlegel, propose à son tour une définition :

« Le nom seul du genre classique fournit le moyen de définir ce genre avec exactitude. Les grands génies, dont les ouvrages ont donné naissance aux règles, dirigés par un instinct sûr et parfait, avaient trouvé toutes les conditions du beau littéraire dans un espace donné, mais qui n'avait point été circonscrit pour eux et qui ne le fut qu'après eux. Les rhéteurs, remarquant que leur essor était réglé par des lois invariables, s'efforcèrent de les fixer.... Ce n'est point, comme on le dit, une routine servile qui a prescrit au talent ces limites rigoureuses ; c'est ce talent même qui les reconnut quand elles n'existaient pas encore et le goût n'a fait qu'en marquer la place ».

Les règles littéraires même classiques sont donc comme des lois empiriques dégagées par les critiques des livres des créateurs.

Passant au romantique lui-même, Nodier était plus hésitant. Il craignait de se compromettre. Puis le terrain était moins exploré. Il pensait s'en tirer en niant l'existence du romantique, ou en faisant à la manière de Stendhal, une variété de classicisme, la dernière venue. On ne peut concevoir un genre de beauté qui ne soit pas classique, les termes étant équivalents. Il ne faut donc pas aller chercher dans le grotesque, par exemple, les conditions d'un nouveau genre de création littéraire, que l'on opposerait au classique. Ne comparons pas classique et romantique mais génie et médiocrité. Tout écrivain de génie est, tout au moins dans ses meilleurs moments, un classique, tel Shakespeare.

« Les mœurs, les passions, les caractères, qu'on veut mettre à la place des modèles des peintres des écoles classiques, ne sont pas moins inconvenants, pas moins difformes (qu'un Polydore des sables substitués à Apollon). Ce prétendu genre romantique n'est point un genre, à moins que la caricature ne soit un genre. Un grotesque n'est jamais qu'un grotesque. L'imagination abandonnée à elle-même fait des Callot et des Rembrandt, mais non pas des Michel-Ange.... L'art ne doit pas imiter les monstres ».

C'est la condamnation du grotesque, en attendant celle du frénétique.

« Je dis, conclut-il, que le genre *romantique* est une invention fausse et c'est ce que j'en puis dire de mieux. Quant aux poètes qu'on a rangés dans cette catégorie, ils n'y appartiennent que par leur faute. Shakespeare ne le cède point à Eschyle, dans la plupart des scènes de Macbeth, Hamlet, Richard III et il l'emporte peut-être sur Euripide, dans la peinture des infortunes de Juliette, du désespoir de Constance et du délire d'Ophélie. Mais alors il devient classique, et l'on ne peut que regretter qu'il ne l'ait pas été toujours... ce qui indigne, c'est le *servum pecus* des imitateurs ».

L'analyse d'*Andromaque (Journal des Débats*, 6 septembre 1814) allait lui fournir l'occasion d'expliquer sa pensée sur la filiation du classicisme au romantisme, qui n'est autre qu'une dégénérescence. L'exagération des tenants de ce dernier, consiste à outrer les rôles des déséquilibrés qui sont représentés dans le classicisme, mais qui y sont limités et mis à leur juste place. Charles Moor, prototype des héros romantiques, est le descendant d'Oreste. De tous les personnages de la tragédie classique, il n'y en a qu'un dont le caractère soit assez fatalement morbide, pour être utilisable aux nouvelles écoles. C'est celui d'Oreste, exception unique au système des anciens rhéteurs, sous cette réserve cependant que la fatalité explique ce qu'il a de perfide et de criminel.

« Ce n'est pas la faute des maîtres de l'art si ce malheureux Oreste... est devenu le type de presque tous ces héros gigantesques et ridicules qui ont une exagération si niaise, une sensibilité si maniérée, des passions si folles, des vertus si fausses, des travers si puérils et des excès si barbares. Charles Moor, qui était, il y a quelque temps, sous le nom de *Robert, chef de brigands*, le héros de nos boulevards et dont Schiller s'attribuait l'exécrable invention, n'est que le fils d'Agamemnon déguisé en voleur ; Werther n'est qu'Oreste amoureux d'une femme mariée et toute la part d'invention de l'un et de l'autre auteur se borne à quelques modifications qui ne sont pas bien heureuses : des intrigues de village, des conspirations de grands chemins, de l'honneur au lieu d'intérêts, une route de Franconie pour le palais d'Atrée, et le frac bleu d'un petit bourgeois au lieu de la tunique d'un Pélopide ».

Ainsi, alors que les anciens ne faisaient d'un personnage furieux qu'une figure épisodique, les romantiques, soit dans un souci de nouveauté facile, soit par un goût malsain, l'ont mis au premier plan, ont érigé, sinon la laideur, tout au moins la maladie et le désordre en moyen principal d'inspiration pour l'écrivain, d'émotion pour le spectateur.

Racine étant par excellence le modèle du pur classique, c'est précisément à ce propos que Nodier veut, par un parallèle entre les deux écoles, préciser son classicisme. Avant de parler d'*Athalie*, qui fera

le sujet de son feuilleton du 13 septembre 1814, il commence par un développement général que l'on pourrait intituler : *de l'imitation et de l'excès* et qui indique une fois de plus ce qu'est à ses yeux la filiation du romantisme et du classicisme. Il prend son modèle dans Racine plutôt que dans Corneille car ses caractères sont plus généraux et plus classiques que ceux où Corneille a mis son exagération. Corneille n'est pas pour lui le pur classique et s'il n'avait l'excuse d'être arrivé le premier, il prêterait à bien des critiques. Voltaire ne l'est pas plus, et par l'excès opposé. Ses Turcs et ses Chinois, malgré toute leur prétention à la couleur locale, en sont dépourvus. « Les caractères d'Orosmane et de Gengis sont aussi faux que ceux de Bajazet et d'Acomat sont justes et bien sentis ». A quoi cela tient-il ? A *l'excès* que Voltaire n'a pas su éviter, malgré sa finesse et son traditionnalisme.

On ne peut exagérer *l'imitation*, sans manquer aux principes du beau. Nodier a horreur de la déclamation. Comme il condamne les dégénérescences oratoires dans lesquelles sombra l'esprit classique, de même les cris et les mouvements de fureur des nouvelles écoles lui paraissent incompatibles avec le sentiment de la beauté.

« Les grandes douleurs physiques et les grandes peines morales arrachent, en effet, des cris et des hurlements dans l'état pauvre et réel de l'homme, qui n'est pas son état poétique. On conçoit que Philoctète, infecté d'un poison affreux, ait fait retentir du bruit de sa voix les antres de Lemnos. Mais si Philoctète surgit devant moi, sur le théâtre, je n'éprouve que le dégoût que doit exciter la charge grossière d'une nature déjà odieuse par elle-même et je renonce à l'affreuse illusion qui m'a transporté du cirque d'une nation brillante et éclairée, dans un hôpital de convulsionnaires. Oreste est le seul rôle où il soit à peu près nécessaire d'être furieux.... Si nous parvenons à nous blaser sur les sensations cruelles qui résultent de ces jeux outrés, de ces éclats déchirants, de ces contractions douloureuses, dont on s'obstine à nous donner le spectacle, il ne nous restera plus de ressource que les combats de taureaux ou de gladiateurs. C'est ce qui est arrivé à nos voisins dont la sensibilité ne s'apitoie plus que sur des monstruosités exécrables....»

Nodier qui a commencé après 1806 de s'éloigner des « faux modèles » qui l'égaraient, continue de se rallier aux partisans du goût. Son admiration pour Racine est d'une parfaite orthodoxie classique. Comme s'il avait reçu une consigne officielle, il combat le désordre et cet exotisme qui avait fait le malheur de M^me^ de Staël. Lorsqu'il s'agit de définir le romantique, il n'en fait qu'une province du classicisme, la plus malsaine d'ailleurs, au sens même médical du mot. C'est dans la peinture de l'amour romanesque qu'il voit le principal élément de renouvellement littéraire. Voilà où il demeure constant, puisqu'en 1808 aussi bien qu'en 1802 il exaltait la sensibilité, et qu'en 1827, en rééditant Ramond de Carbonnières il fera de l'amour la principale

découverte des modernes. Il montrera dans la condamnation de l'antique la même opiniâtreté.

IV

De 1815 à 1823, la collaboration de Nodier au *Journal des Débats* va perdre peu à peu de son assiduité, commençant vers 1819 à se faire très espacée. Cela semble coïncider avec une évolution de ses opinions en faveur du romantisme. Peut-être se détache-t-il peu à peu du journal dont le loyalisme classique finit par le gêner. Avant cette sorte de séparation, il commence par exprimer plus rarement ses sentiments sur le romantisme. Au lieu de cinq ou six développements que l'on retrouve dans la seule année de 1814, c'est à peine si on en trouve un chaque année par la suite. Nodier prend cependant la liberté de défendre prudemment le romantisme sous certains de ses aspects dans ses derniers articles du journal officieux. Toutefois, son attitude qui ne saurait être décisive, étant donné son caractère, renferme des contradictions qu'il est intéressant de démêler.

Le 23 septembre 1816, il rend compte de l'*Histoire de la vie privée des Français*, de Legrand d'Aussy et en prend prétexte pour faire un éloge circonstancié des sociétés primitives en même temps que du moyen âge méconnu. Le critique ne fait là qu'un plaidoyer en faveur du romantisme ; il témoigne de ses dispositions à en adopter les principes fondamentaux. Il paraît avoir retenu de Rousseau et assimilé tout ce qui est susceptible de favoriser l'épanouissement et le libéralisme des romantiques. Son imagination lui donne des joies lorsqu'elle le transporte dans les « beaux siècles de simplicité déjà si vantés et si regrettés de nos pères ». Presque aussi naïvement que Rousseau, il voit l'âge d'or dans le passé et de cette illusion humaine qui, n'est d'ailleurs pas universelle, il fait à la fois un instinct et une doctrine.

« Les hommes de tous les temps, dit-il, ont conservé le souvenir d'un âge reculé où l'on vivait heureux d'innocence, où l'ignorance des besoins factices tenait lieu de richesse, où l'âme se nourrissait du commerce facile et doux des affections naturelles, où l'esprit trouvait à contenter sa curiosité inquiète, sans s'élever pourtant au-dessus des scènes mobiles et variées de la nature. Quelle solennité dans les idées premières ! Quelle puissance dans les premières facultés ! Quelle tendresse dans les premiers sentiments ! Chaque pas était une conquête, chaque sensation une découverte et une jouissance. Les merveilles qu'étalait avec une prodigalité si ravissante la jeunesse de cet univers, encore plein, pour ainsi dire, de l'inspiration du créateur, étaient dans une harmonie parfaite avec les organes exquis et les perfections délicates de ses habitants ».

Voltaire n'eût pas manqué de dire que cela donnait envie de marcher à quatre pattes. Nodier, d'ailleurs, en arrivait à indiquer la source de cette foi singulière, lorsqu'en reprennant le paradoxe de son maître

en primitivisme, il écrivait : « Tout ne faisait que naître et surtout la science qui a tout détruit ».

Il se servait même de cette manière d'hypothèse, ou plutôt de croyance populaire en un âge d'or dans le passé, pour expliquer la mélancolie actuelle. « S'il y a une idée innée dans le cœur de l'homme, c'est celle de ce bien passé, de ce calme irréparable qu'il a perdu par une faute ; s'il éprouve dans le recueillement de la solitude ou de l'abandon du malheur, une inquiétude douloureuse, elle naît surtout de la comparaison de cet état de pure félicité dont il eût pu jouir sans les agitations de la vie sociale... » Plus encore que du moyen âge, Nodier fait ainsi l'éloge des temps primitifs, et attribue nos tristesses au souvenir du paradis perdu.

De là à la révolte contre l'état de la société et contre l'*ordre*, concept si important pour les politiques conservateurs, il n'y a qu'un pas.

Lorsque le 19 avril 1817, Nodier, rend compte de *Louise de Senancourt* par Madame de T*** il revient sur les avantages du monde primitif et cette fois trace un tableau rapide des principales voies par lesquelles la littérature a passé, en même temps que la société française se transformait.

Comme il le fera bien d'autres fois, il insiste sur la carrière nouvelle que l'amour conçu de façon sentimentale, par les modernes, peut fournir aux romanciers de notre temps. « L'amour est, de toutes les illusions de la vie, celle dont le charme est le plus général et l'histoire la plus difficile à épuiser ». Or, tout reste à faire dans ce domaine, les anciens ne l'ayant pas connu, notre XVII^e^ siècle n'ayant su en parler avec simplicité. Pour Nodier, on aurait un excellent critère des âges de notre littérature, en étudiant ce qu'on pensa de l'amour aux différentes époques de notre histoire. Celle où nous approchâmes le plus d'une expression véritable de ce sentiment, ce fut l'âge de la chevalerie. On n'y voit pas le libertinage élégant des siècles passés, mais de grandes pensées morales et politiques qui sont chez tous les peuples la base du bonheur social : la piété, la vaillance, la galanterie, la courtoisie, la loyauté. Après cela, une décadence se produit dans ce domaine, jusqu'à l'apparition de l'œuvre de Gœthe. Le positivisme du XVII^e^ siècle qui n'était pas absent, même de la *Princesse de Clèves*, — à l'estimation de Nodier — la corruption de la Régence qui se continua sous la Révolution, empêchèrent que l'on sût rendre la délicatesse du véritable amour. Bonaparte, en rétablissant l'ordre, permit, sans le chercher, au roman de s'épanouir. La restauration des idées vraiment sociales se traduisit par l'apparition d'une littérature où la délicatesse et l'exactitude s'équilibraient. La littérature repose maintenant « sur les affections naturelles, les sentiments tendres, les pensées morales et pures... C'est le résultat essentiel d'une action essentielle du principe

moral qui régit toutes les sociétés... C'est la marque du retour de l'opinion vers les idées saines et les principes conservateurs... »

Ainsi, pour Nodier, la littérature sentimentale s'est épanouie grâce à l'ordre établi par un gouvernement fort. Voilà comment il concilie le conservatisme et le goût de la mélancolie. Et c'est bien ce dernier terme qu'il faut employer, car parlant de l'une des œuvres de l'auteur dont il est question ici, il la nomme : « une des meilleures productions qui soit sortie de l'*école mélancolique* dont Gœthe est le chef ». Nodier, ayant trouvé cette étiquette (que l'on pourrait opposer à celle de « frénétique » dont il se servira plus tard pour réprouver certains excès), esquisse une définition. Il considère en effet comme les qualités essentielles de cette école : « le don de sentir fortement et d'exprimer ce qu'on sent avec une onction éloquente... la connaissance de certains secrets des cœurs passionnés qu'il est peut-être aussi difficile de bien définir que de bien peindre... l'art de toucher sans effort, avec un sentiment, avec un mot, quelquefois naïf et qui n'est jamais affecté ».

Nodier évolue donc prudemment vers la réhabilitation, puis vers la défense publique de la mélancolie, non point seulement telle qu'elle est cultivée par le peu suspect Chateaubriand, mais par les écrivains disciples des romantiques allemands.

En 1818 (1) Nodier va témoigner de quelque audace, en rendant compte de l'*Allemagne*, de Madame de Staël. Cette fais, il essaier de préparer les lecteurs du journal traditionaliste où il fait presque autorité, à goûter la littérature romantique, qui paraît se définir à ce moment par ses ressemblances avec la littérature allemande des dernières années. Nodier qui dans les articles précédents a réduit à deux époques assez brèves les moments d'épanouissement littéraire de notre littérature : la littérature malheureusement inexperte de notre moyen âge chevaleresque et quelques rares chefs-d'œuvres du XVII^e^ siècle, va tendre maintenant à trouver possible une troisième époque de floraison, alors qu'il y a bien peu de temps encore, il considérait ses contemporains comme décadents. Une phrase préliminaire nous explique l'attitude antérieure de Nodier, ce qu'on pourrait appeler sa période d'ultra-classicisme, et nous révèle sous des réticences, sa prudente évolution : « Ce n'est pas, dit-il, dans un journal connu (2) par le classique de ses doctrines et dans lequel ces doctrines ont été défendues avec tant de succès qu'on s'attendait à trouver la tardive apologie de la littérature romantique : effort d'ailleurs bien inutile tant

(1) *Journal des Débats*, 8 novembre, sqq. Les trois articles ont été reproduits dans les *Mélanges de littérature et de critique*.

(2) Nodier ajoute plus loin à ce propos que son opinion ne constitue pas « la doctrine littéraire du journal dans lequel il écrit ».

qu'il ne sera pas justifié par des chefs d'œuvre qui jugeraient la question ».

Il ne prétend pas encore nous faire renier les chefs d'œuvre d'autrefois et nous convertir à l'admiration exclusive ou simplement prématurée de créations audacieuses et désordonnées « qui n'ont pas subi la loi d'Aristote et qui dédaignent trop souvent jusqu'aux bienséances du goût ». Il faut du moins que l'on ne condamne pas sans entendre leur défense « ces nombreuses générations de poètes qui font les délices du reste de l'Europe ». Voltaire a montré plus de partialité que d'inspiration en combattant Shakespeare. N'imitons pas sa méthode. Il ne peut pas être inutile pour nous de connaître en détail la littérature de nos voisins. Elle ne saurait être ridiculement étrangère aux lois de la beauté. « Il y a incontestablement, pour le goût le plus sévère, une mine précieuse à exploiter dans les écrivains romantiques et notre langue est arrivée à ce point de maturité avancée, où il ne lui est plus permis, peut-être, de trouver de nouvelles ressources. » Il se demande ce que pourra être le rapprochement de notre littérature, pure, élégante et majestueuse avec celle de nos voisins et il définit ainsi la littérature allemande.

« Elle est libre, agreste, impétueuse, pleine de mouvements passionnés, d'apparations hardies, de superstitions imposantes, grande et formidable comme ces souvenirs du moyen-âge dont elle se nourrit, comme ces souvenirs du temps chevaleresque qui planent encore en Allemagne sur des ruines presque récentes et dont la foi s'est éteinte pour nous à travers les siècles multipliés d'une civilisation ancienne ! »

Le système conciliant de Nodier subsiste, puisqu'il demande le respect des chefs-d'œuvre classiques, mais il ouvre nettement les portes à l'exotisme allemand qu'il affectait de ne pas admettre en 1814.

Que va nous proposer Nodier dans les productions françaises pour nous donner une idée de ce que doit être l'innovation littéraire qui correspondra chez nous au romantisme des Allemands ? Le mélodrame, sur lequel il reviendra en 1819 à propos du *Vampire* de Polidori, et où il s'essaiera lui-même. Ce genre lui paraît aujourd'hui « indispensable » On ne saurait rien mettre à sa place. Il est trop tard pour le tenter. Il est devenu populaire, or le goût du peuple qui est toujours en avance sur celui des académies finit par devenir national. « Eh bien ! le mélodrame c'est la tragédie romantique des Allemands à l'exécution près et, quoi qu'en pensent les gens d'esprit qui s'en font un amusement, s'il s'était trouvé un homme de génie qui eût le courage de braver l'opposition de la critique, d'ambitionner la première palme dans une nouvelle carrière, d'évoquer cette Muse mâle et terrible de Schiller ou de Gœthe, dont Mme de Staël révèle si éloquemment l'existence,

savez-vous où serait votre second théâtre français ? Il serait peut-être au boulevard ».

Sans dégager encore une définition incisive et explicite du romantisme, Nodier le considère comme un mouvement de curiosité sentimentale qui se manifeste en Allemagne. L'idée de « littérature du Nord » est intimement liée à celle de romantisme. Il est dans les pays du Nord un domaine presque inexploré littérairement où le génie découvrira bientôt des sujets susceptibles de faire naître des chefs-d'œuvre.

Dans son troisième article Nodier fait mieux, il exprime sa conception personnelle du romantisme : c'est l'union du vague et de la sensibilité. Comment peindre ce qui se dérobe presqu'à nos organes ou ce qui n'agit sur eux que par une puissance invisible ? C'est pourtant ce qu'essaiera le romantisme français et voici son objet: « Des aspects encore inaperçus des choses ; je ne sais quel secret du cœur humain dont on a souvent joui en lui-même sans être tenté de le révéler aux autres... je ne sais quel amour de la nature... l'art surtout de parler à notre imagination en la ramenant vers les premières émotions de la vie, à ces redoutables superstitions de l'enfance... qui ne sont plus poétiques que dans le système poétique de la nouvelle école ».

Nous sommes en 1818 et Nodier n'aperçoit pas l'invasion du frénétique dont il proclamera bientôt la menace. Croirait-il donc que la mode va se porter sur un Werthérisme adouci qu'il tente de formuler dans les termes qu'on vient de voir ? Il publie cependant la même année *Jean Sbogar* et commence de lire Byron. Cela nous montre une fois de plus un léger retard de sa doctrine sur son œuvre romanesque. Il est plus timide comme critique que comme romancier. Il craint d'édifier des doctrines qui l'engagent trop définitivement.

V

Vers 1819 comme nous l'avons dit plus haut, la collaboration de Nodier au *Journal des Débats* devient moins assidue et c'est surtout dans le *Drapeau blanc* que paraissent ses articles. Cette collaboration ne sera pas de longue durée, car en 1820-1821, *les Annales de la Littérature et des Arts* reçoivent la plupart de ses articles et bientôt après, le petit nombre de comptes rendus qu'il publie chaque année paraissent à peu près exclusivement dans *La Quotidienne* (1). Ces divers changements favoriseront l'émancipation de Nodier en tant que critique

(1) Bien que la *Quotidienne* ne soit pas romantique, Nodier, moyennant quelques réserves sur l'opinion du journal, différente de la sienne, y garde son franc-parler.

et lui permettront de parler plus librement dans des journaux où son influence sera plus sensible, que dans le *Journal des Débats*, où il gardait le rang d'un simple collaborateur.

1819 est l'année où Nodier semble avoir les plus fortes velléités de devenir auteur de mélodrames ou de productions romanesques analogues. Coup sur coup, la publication de *Jean Sbogar*, celle de *Lord Ruthwem*, du *Vampire* et de *Bertram* vont constituer des tentatives pour arriver à la notoriété par l'utilisation de ce genre de littérature quasi-frénétique. Plus tard, Nodier reniera tout cela comme il reniait naguère les influences de Gœthe et de Schiller, mais en attendant, il croit utile de préparer le chemin aux productions du genre des siennes et de justifier implicitement les tendances littéraires auxquelles il obéit. C'est ainsi que le 1er juillet 1819, rendant compte du *Vampire* attribué à Byron et que vient de traduire Faber, il fait toutes les réserves utiles sur la qualité de cette traduction, mais il écrit l'apologie de la littérature fiévreuse en justifiant son existence par les conditions sociales de son temps. Si de tels excès sont blâmables, il en met le tort sur la fatigue des générations blasées et l'épuisement du classicisme.

Mieux vaut un mensonge qui berce notre ennui et notre douleur qu'une vérité qui nous laisse insensible. D'une manière ou de l'autre, chaque fois que Nodier est sincère, il en revient à la justification de tout par la sensibilité. Après avoir mis longtemps à comprendre intégralement Rousseau, il est devenu un défenseur, comme on aurait dit depuis, « des droits sacrés de la passion ». « L'imagination est si amoureuse du mensonge, qu'elle préfère à la peinture d'une vérité agréable, mais naturelle, une illusion qui épouvante. Cette dernière ressource du cœur humain, fatigué des sentiments ordinaires, c'est ce qu'on appelle le genre *romantique*, poésie étrange, mais très bien appropriée à l'état moral de la société, aux besoins des générations blasées qui demandent des sensations à tout prix et qui ne croient pas les payer trop cher du bonheur même des générations à venir. L'idéal des poètes primitifs et des poètes classiques, leurs élégants imitateurs, était placé dans les perfections de notre nature. Celui des poètes romantiques est dans nos misères. Ce n'est pas un défaut de l'art, c'est un effet nécessaire des progrès de notre perfectionnement social. On sait où nous en sommes en politique, et en poésie, nous en sommes au *cauchemar* et aux *vampires* ». (1)

C'est donc un peu malgré soi, en contrariant je ne sais quelle persistance du goût classique, que Nodier défend le romantisme. Cette sorte de contradiction entre ses différentes tendances apparaîtra de nouveau dans un article de la même année (*Drapeau Blanc*, 20 octobre

(1) Cet article est reproduit dans les *Mélanges de litt. et de critique* I, p. 411.

819 ; *Mélanges de Littérature*, I - 381). Rendant compte de *Corinne* et *Delphine* il loue le libraire Nicolle de favoriser les progrès de la littérature romantique qui a tant d'adversaires et de succès car les plaisirs de l'imagination ont cela de particulier qu'on s'y livre même en les condamnant ». Il faut aller jusqu'au début de 1821 pour lui voir faire un pas en avant — et encore fera-t-il en 1821 et 1823 de nombreuses réserves sur le frénétique.

L'article du 20 janvier 1821, consacré au *Petit Pierre* de Spiess dans les *Annales de la Littérature et des Arts*, est une défense nette et habile du romantisme. Il importe de reconnaître l'importance de ce manifeste malgré l'absence d'un titre qui nous en avertisse, comme dans la réimpression qui en a été faite en 1823. (1).

Tout en laissant percer quelque irritation contre ces querelles d'écoles, envenimées surtout par les écrivains d'un médiocre talent qui pensent suppléer par là à leur insuffisance, Nodier avance que si l'on envisage les hommes de génie, comme il convient, l'antithèse disparaîtra : « Le romantique pourrait bien n'être autre chose que le classique des modernes, c'est-à-dire l'impression d'une société nouvelle qui n'est ni celle des Grecs ni celle des Romains ».

Tout le malentendu vient du *servum pecus* dont il vient d'être parlé. Les petits esprits vivant d'imitation sont incapables de puiser dans la société de leur temps les éléments d'une création. Ils s'obstinent à imiter l'antiquité romaine, suivant l'exemple brillant, mais exceptionnel et dangereux d'un Racine. « Racine n'est pas un poète national, c'est un poète grec, un poète hébreu ». Quelle que soit l'étendue de son talent, c'est un talent d'imitateur. « Je trouve en lui, dit Nodier, excepté ce que le cœur d'un français demande à son poète, le chant de la patrie, avec les nobles traditions de nos chroniques et les mensonges enchanteurs de nos fables ». (p. 80).

Est-ce donc un grave grief que de n'être pas un « poète national » ? — Assurément, dans la pensée de Nodier. Le poète doit s'inspirer des localités, de la religion, des lois, des mœurs ; et surtout des « souvenirs nationaux » qui sont la substance de la poésie d'un peuple. « Eschyle a été ce qu'il devait être à Athènes et Shakespeare ce qu'il devait être à Londres ». (p. 78)

Dans tous les pays qui nous environnent, une littérature nationale s'est constituée. L'Angleterre « presque toute sauvage », la pieuse Allemagne, l'Espagne ont osé avoir une poésie. En Italie, Dante n'est pas simplement l'imitateur de Virgile. Il a fait passer dans la *Divine Comédie* « tout le désordre, toute la terreur des guer-

(1) *Annales*, etc. Tome II, pp. 77-83. Cet article a été reproduit dans les *Tablettes romantiques* de 1823 (pp. 12-17) sous ce titre : *Du genre romantique.*

res civiles et des tempêtes politiques si fréquentes dans ces républiques d'un jour ». Seule la France, plus routinière sans doute (et c'est un grief que les romantiques lui feront, de Madame de Staël jusqu'au critique Michiels) « abdiqua généreusement ses richesses ; elle s'en tint à une servile imitation. » Les critiques en titre ont prononcé « que l'imitation était le goût et que le goût était le génie ». Voilà pourquoi les œuvres les plus glorieuses de notre littérature sont des reproductions de l'antique. Il en a été de même dans d'autres domaines. « Nous acceptions les traditions législatives de la Grèce, comme Jodelle et Garnier avaient accepté ses traditions dramatiques.» Veut-on des exemples de sujets nationaux ? — Nodier citera la religion des Druides, les annales des Mérovingiens, la superstition de nos ancêtres, le sacrifice de Jeanne d'Arc, en somme ce que Marchangy proposait.

Nodier ne se lasse pas de répéter cet axiome : *La littérature est l'expression de la société.* Il faut bien voir qu'il n'en fait pas simplement une raison de conservatisme, mais qu'il y trouve la condamnation du classicisme. Pour lui, la littérature *doit* être l'expression de la société où elle apparaît et le classicisme ne correspond pas à l'époque où il règne.

C'est cette manière d'anachronisme spécial au classicisme français qui en fait la faiblesse. Un Schiller, pour inférieur qu'il soit à un Racine par d'autres côtés, serait plus utile chez nous, c'est à nous et non aux anciens qu'il ferait honneur. « Il donnait du moins, estime Nodier, à la littérature française, je ne sais quel lustre d'indépendance et d'originalité qui la distinguait parmi les écoles littéraires, et il est vrai de dire que Racine n'a fait qu'attacher un fleuron éclatant de plus à la couronne classique des Grecs. » (p. 80)

En 1821, dans les théories de Nodier, romantisme et sentiment national sont des termes inséparables. Le critique ne définit point l'innovation littéraire par le libéralisme, ou par l'alliance du comique et du tragique, comme d'autres le feront plus tard : il la fonde sur l'illustration des traditions nationales. A côté de ce principe essentiel, la protestation contre le *frénétique* (p. 81-83) est d'importance bien secondaire ; elle consiste simplement à renier les « folles exagérations » encouragées par la « fatigue des peuples » — qu'elles soient faites par un Byron ou par un Spiess.

Bien que Nodier consacre le second de ses deux articles sur Spiess à indiquer la filiation qui rattache Byron, aussi bien que Lewis, au romancier allemand, leur maître à tous deux dans un genre monstrueux, c'est surtout dans la préface de *Bertram,* en 1821 encore, qu'il s'explique sur le *frénétique.* Et il parle cette fois comme un homme

malheureux de vivre dans ce qu'on pourrait appeler l'« ère du frénétique ».

On le croirait poussé par son instinct vers l'école du « goût » et par les nécessités de la mode vers un genre qu'il réprouve. Et de fait, c'est en tête d'un ouvrage du genre frénétique qu'il condamne cette maladie littéraire. Il prononce son *video meliora, deteriora sequor.* « Nous ne chercherons pas à nous excuser d'avoir traduit Bertram, écrit-il avec une manière de désespoir, en nous appliquant une phrase de Rousseau : « Nous avons vu le goût de notre temps et nous avons publié ce livre. » On dirait qu'il a dans l'esprit l'aphorisme implicite que nous lui prêtions : « La littérature doit être l'expression de la société ». Admettons que les goûts délicats, comme le sien, en soient froissés. Il faut hurler avec les loups.

Le goût public est une force contre laquelle il serait vain de lutter — et mieux vaut encore lui obéir que de pasticher les Grecs. Si le genre en vogue dans notre littérature est « l'effet naturel des modifications apportées dans la littérature et dans les arts par une nouvelle religion et des institutions nouvelles », il faudra en reconnaître la nécessité.

Que peut donner cette adaptation au goût du jour ? Va-t-elle faire naître un romantisme français ? Aurons-nous l'équivalent d'un Shakespeare, d'un Schiller, d'un Gœthe, d'un Dante ? — Non, car nous manquons d'un homme de génie. « Il n'y a point de genre romantique en France, tant qu'il ne s'est pas élevé dans ce genre un talent qui nous en fasse comprendre la puissance, en appropriant les beautés de la langue poétique, à une conception grande et forte, puisée dans nos institutions, dans nos croyances, dans nos mœurs, et affranchie du joug éternel des traditions grecques et romaines ». Un Chateaubriand ou un Lemercier pouvaient créer chez nous un romantisme. Ils ont dédaigné ce rôle. (p. III-IV)

Quelle est dès lors la situation ?

Nous ne possédons qu'une parodie du romantisme : le *frénétique.* « Distraction innocente d'une étude plus sérieuse... ou essai d'une imagination fatiguée... ou aberration d'un esprit malade... ou ressource d'un talent méconnu qui consulte le goût de son temps pour conquérir le pain que d'utiles travaux ne lui auraient pas donné. (C'est à lui-même que Nodier a pensé). On ne peut considérer ses tristes amplifications que comme les rêveries délirantes des fiévreux ».

Pourquoi Nodier prend-il soin de définir le frénétique ? Pour garder pure la réputation du romantisme qui compte de si grands poètes à l'étranger et qui peut avoir bientôt son messie en France. Jusqu'à présent, l'émulation des écrivains français à l'égard des romantiques

étrangers n'a rien donné qui vaille : elle s'est exercée dans le frénétique. Le retour aux traditions nationales d'avant le XVIIe siècle nous donnera un romantisme français.

Jamais le terme de *frénétique* ne deviendra élogieux dans le style de Nodier. Et pourtant, il en use avec un mépris décroissant, encore que ses distinctions entre genres et écoles ne soient jamais très rigoureuses.

En 1822, lorsqu'il donne une préface aux œuvres de Byron traduites par Pichot, il applique ce terme au poète anglais. Ecrire que Byron a été « l'interprète le plus puissamment inspiré... de toutes les frénésies de notre âge », n'est-ce pas le réhabiliter, puisqu'il admet qu'un écrivain de génie use de tels effets, alors qu'il en faisait, bien peu auparavant, la spécialité des médiocres ? La mélancolie, le goût des ruines, choses louables selon lui, ne sont plus opposées au frénétique, mais peuvent se rencontrer dans une même œuvre, chez un maître. « Les ténèbres se peuplèrent, dit le critique en parlant de ces innovations, le tombeau dansa, le néant fécondé répondit à l'*appel du génie.* »

Ce qui est plus net encore dans cette manière de réhabilitation commençante, c'est que Nodier demande droit de cité pour un genre de merveilleux frénétique dont a usé la nouvelle école (Introd. p. v).

« La poésie ne peut se concevoir sans merveilleux et celui qu'inventa le génie, dépossédé à la fois des riants mensonges de l'antiquité et des vérités solennelles de la religion, participa nécessairement du caractère frénétique de l'âge d'exception au milieu duquel il avait été conçu.... Le monde mystérieux n'eut plus d'autres habitants que les larves altérées de sang du onzième livre de l'Odyssée, mais cette fable extraordinaire n'était qu'une anomalie effrayante dans l'enfer homérique, elle fut pour la nouvelle poésie une mythologie tout entière. »

Si l'on se rappelle que Nodier faisait de l'intervention du génie le trait qui distingue les mauvaises formes littéraires des bonnes, on se rendra compte que dans son langage prudent, cette tirade a le caractère d'une justification. On y remarquera aussi qu'il invoque l'autorité d'Homère pour couvrir les tentatives les plus risquées de l'école nouvelle. C'est ce dernier point qu'il développera en 1825 pour faire un nouveau pas, sinon dans l'éloge du frénétique, tout au moins dans la résignation à son succès.

L'article qu'il consacre aux *Albigeois*, de Mathurin (*Quotidienne*, 22 décembre 1825) est d'une importance comparable à celui qu'il écrivait sur Spiess en 1821, et pas plus qu'alors le titre ne nous prévient des vues théoriques qu'on y peut trouver développées abondamment.

Les goûts du public inspirent à Nodier la même tristesse en 1825,

qu'ils faisaient en 1821. On n'exige pas un style brillant, un talent d'observation, le charme de l'ingénuité. On n'est pas non plus asservi à « l'attrait scandaleux des mauvaises mœurs... Ce qu'il faut à tout le monde, c'est de *l'extraordinaire* ». Comme dans l'Introduction à *Bertram*, Nodier observe une maladie de la société ; « nos critiques sont des docteurs qui débattent sur le traitement d'un cadavre ».

Il y a donc bien des circonstances atténuantes à l'invasion du frénétique. Puis encore, tant de sujets sont épuisés ! On peut rappeler à propos de Mathurin le mot de Crébillon : « Corneille a pris le ciel, Racine la terre, ils ne m'ont laissé que l'enfer et je m'y jette. » Ce qu'avait fait le tragique, le romancier le fait. Il a de puissantes ressources pour peindre le terrible enfer qu'il imagine. « Il est vraiment inimitable dans la peinture des extrêmes de la pensée et de la vie. » Nodier, en 1821, était bien plus sévère pour Spiess.

Le critique fait remarquer enfin que les classiques se sont servis des moyens d'effroi qu'on voudrait bannir aujourd'hui.

« Il y a des ogres et des vampires dans l'Odyssée, des baquets magiques et des incantations dans les idylles de Théocrite, des goules et des lycanthropes dans Apulée.... Faudrait-il l'envoyer à l'Académie ou aux petites maisons, celui qui prend plaisir à peindre les sortilèges dégoûtants de Canidie ? C'est Horace. Pourquoi les sorcières d'Ovide sont-elles classiques, si les magiciennes de Shakespeare ne le sont pas ? »

Que Nodier loue maintenant chez Mathurin la puissance de certaines peintures, les délices de l'île enchantée dans *Melmoth*, les désastres de la nature, la mort d'un avare, l'épisode du parricide, cela témoignera d'une conversion à l'indulgence et parfois même à l'admiration de ce qu'il abominait. Mais on voit dans sa recherche des autorités classiques en ce genre le secret de son évolution ; c'est par sa manie du merveilleux qu'il est gagné à un genre qui le conduit en tâtonnant vers le féérique de ses contes.

VI

Nodier avait montré à l'égard du roman historique une certaine défiance qu'il manifestait à propos des œuvres de Madame de Genlis, vers 1816. L'exemple de Walter Scott, à partir de 1817, lui fit reconnaître que ce genre pouvait le disputer en charme au roman mélancolique, sans mettre en danger, ni même en examen, les institutions politiques et religieuses.

A partir de 1821, date dès laquelle Nodier donne sur Walter Scott des comptes-rendus chaleureux, il esquissera fréquemment l'historique du roman, pour montrer toutes les ressources qu'il offre aux écri-

vains modernes. Le 17 décembre 1821, l'article de la *Quotidienne* consacré aux œuvres complètes de Walter Scott, contient un de ces abrégés où le genre du roman et le genre romantique se trouvent presque confondus. N'est-ce point parce que Walter Scott excelle en l'un et l'autre, lui qui « a su fondre dans ses compositions toutes les ressources de l'historien, de l'antiquaire, du poète, du romancier ?» Si le roman avait besoin d'une réhabilitation, cet auteur de génie en fournirait les motifs.

Puis, l'antiquité si vantée, et même notre littérature nationale, ont laissé là un vide à remplir.Et quel genre se prête mieux aux audaces des modernes que le roman ? « Si la hardiesse bizarre des conceptions (du romantisme) peut être tolérée quelque part, c'est dans une espèce de composition pour laquelle les anciens n'ont point laissé de modèles classiques. » N'est-ce pas inviter les romantiques à une annexion ?

Voici d'ailleurs les raisons de cette lacune. Le roman grec, trop simple, ne convient pas à l'état de nos mœurs. Le roman latin n'offre que des modèles indécents ou dangereux avec Apulée et Pétrone. La vogue des romans de chevalerie n'a malheureusement pas survécu à l'institution admirable qui leur fournissait des sujets. La *Princesse de Clèves* est le brillant et pernicieux modèle de « ces traités en action de métaphysique amoureuse... où la vertu ne manque jamais de transiger avec l'adultère. » Enfin, si *Don Quichotte*, *Gil Blas*, *Clarisse* et *Julie* sont, de son aveu, des œuvres admirables, il les escamote, si l'on peut dire, en les opposant l'une à l'autre pour laisser en doute laquelle vaut le mieux.

La Régence, enfin, voit se réfléter dans le roman la licence de ses mœurs. « L'histoire du roman est l'histoire du monde.»

Et voilà qu'en vertu de ce parallélisme entre la société et la littérature, le retour à l'ordre donne au roman une « autorité noble et religieuse » — grâce à Chateaubriand d'une part et à Walter Scott d'autre part. Avec ce dernier, le roman devient à la fois encyclopédique et favorable aux bonnes mœurs. On ne saurait opposer de résistance à son succès.

La date de 1821 fait prévoir au demeurant les réserves que Nodier peut faire sur le romantisme. Nodier en est à la critique du frénétique. Et il en pousse si loin le souci dans cet article, que, parmi les novateurs, il ne voit guère que Walter Scott qui ne fasse pas du romantisme un genre frénétique. Le romantisme est encore sur les traces de Schiller, de Mathurin et de Byron. Il promène l'esprit dans « ce vaste désert de la pensée où s'égare un monde déchu. » Il est fait essentiellement d'un « doute affreux entre le faux et le vrai, qui est la dernière faculté d'une âme tombée. »

Nodier termine son article sur une définition bien amère :

« L'écrivain romantique ainsi que je l'entends, dit-il, est celui dont les compositions sont prises hors de la nature vraie et dans une catégorie de faits et de sentiments qui ne peut jamais exister ou qui ne peut exister que par une exception monstrueuse ».

Il a coutume de déplacer assez capricieusement les limites qui séparent le genre romantique du frénétique. Ce jour-là, il abandonne tout à ce dernier, sauf Walter Scott et ce qui s'inspirera de lui dans le roman. Voilà où conduisait l'apparente apologie sur laquelle commençait cet article presque insidieux. Pour compléter ce point de vue, Nodier, dans l'article du 31 décembre, attribuera le plus de qualités classiques qu'il le pourra à l'auteur d'*Ivanhoe*.

Les articles de 1823, consacrés à des romans, vont nous permettre d'apercevoir d'une façon frappante le chemin parcouru. A propos des *Mémoires de Jacques Fauvel*, par Droz et Picard, (*Quotidienne*, 12 janvier), on remarque encore un peu d'indécision, quoique Nodier avance nettement que « le genre du roman est propre à la littérature moderne. » Il parle de la valeur moralisatrice que le roman peut acquérir, mais du romantisme, point. Le 15 janvier, à propos de la *Collection des romans grecs*, préfacée par Villemain, Nodier nous déçoit entièrement. Il se contente de protester contre un rajeunissement du texte d'Amyot. Il ne fait pas de remarques théoriques. Puis, brusquement, à propos de *Han d'Islande* (*Quotidienne*, 11 mars 1823), il proclame le triomphe du romantisme, non seulement dans le roman, mais dans tous les genres qu'abordera la nouvelle école.

« Les classiques continuent à régner au nom d'Aristote sur la littérature européenne, mais ils règnent comme ces rois détrônés qui n'ont conservé de la puissance que des droits méconnus.... Les classiques ont raison dans les journaux, dans les académies, dans les cercles littéraires. Les romantiques réussissent au théâtre, chez les libraires, et dans les salons. On avoue les premiers, ce sont les autres qu'on lit .»

C'est le moment de la pleine faveur de Walter Scott dans l'esprit de Nodier, aussi définit-il le romantisme en résumant les traits du romancier écossais : retour au passé, délimitation locale, etc....

Mais il ne laisse pas s'effacer la distinction entre le romantique et le *frénétique*. Il se plaît à rappeler discrètement qu'il est l'inventeur de ce terme utile. Quel représentant principal en cite-t-il ? Mathurin. Et il fait de Victor Hugo « un rival de ce triste romancier anglais, assez malheureux pour le surpasser dans l'horrible exagération des moyens ».

Le conseil est net. Nodier invite Victor Hugo à choisir entre le

genre de Walter Scott et celui de Mathurin, encore qu'il ait paru cette fois imiter plutôt ce dernier.

Yseult de Dôle, de Dusillet n'est pas une œuvre nettement romantique, mais prête à un nouvel exposé de théories (*Quotidienne*, 3 juin 1823). Disons plutôt que Nodier fait taire son hésitation habituelle et qu'il proclame bien haut la victoire romantique : le public veut du romantique, les écrivains soucieux de plaire lui en fournissent.

« Je tremble, dit Nodier, que le succès du genre romantique ne prouve qu'il n'y a plus qu'un genre, toute la nouvelle génération poétique marche dans cette voie, autrefois si sévèrement interdite à l'imagination, et sur laquelle on ne pouvait faire un pas sans être frappé de l'anathème magistral des souverains de la critique. Aujourd'hui encore quelques autorités, justement imposantes, s'élèvent de temps à autre contre l'instinct ingénieux et puissant qui emporte la littérature hors du cercle *popilien* qu'Aristote avait tracé autour d'elle. Qu'en résultera-t-il ? On payera un légitime témoignage d'estime à la pureté de leur goût, à l'étendue de leur érudition, à la sagesse de leurs doctrines, mais on ira pleurer aux tragédies romantiques, on s'attendrira aux touchantes élégies, on frémira d'admiration aux odes sublimes de cette brillante pléiade de jeunes poètes, la gloire de notre génération et l'espérance des générations qui s'approchent. »

Nodier renoncerait-il par hasard à l'anathème contre le frénétique qui est un peu sa spécialité ? Non. « Les romantiques sont en général de fort bonnes gens, dit-il d'un ton paternel, mais on fera très bien de ne leur passer ni les *goules*, ni les *vampires*, quoique le type de ces monstres dégoûtants ne soit guère moins hideux dans Homère que dans les imitateurs de Lord Byron ».

La distinction chère à Nodier subsiste donc ici. Mais il convient de retenir cette date, juin 1823, où Nodier, à propos d'un ouvrage d'intérêt secondaire, juge l'heure venue de proclamer le succès du romantisme et de n'en témoigner nul effroi.

Avant que s'achève cette année vraiment cruciale et qu'il importe de bien noter, Nodier va tenter un nouvel effort en avant : l'élévation du romantisme au niveau des classiques. La grande figure de Walter Scott prête à cette exigence (*Quotidienne*, 29 août 1823). Qu'on n'objecte pas qu'il pratique un genre secondaire. « Il aurait produit une épopée comme un roman, s'il était né dans un siècle épique, au lieu de naître dans un siècle romanesque.... *Ivanhoé* appartient à ce genre mixte de l'épopée dont l'*Odyssée* et le *Roland furieux* sont les modèles.... Et je ne comprends pas, si Arioste est classique, pourquoi ses plus heureux émules ne le seraient pas aussi du consentement universel ».

Voilà pour la hiérarchie des genres.

Se souvenant, au surplus, de la critique qu'il adressait en 1821

au romantisme, de peindre l'irréel, Nodier défend Walter Scott de ce chef d'accusation. Il décrit des localités, des superstitions nouvelles pour la plupart de ses lecteurs. « On ne s'est pas informé si ces peintures étaient vraies, naturelles et intéressantes. » Du jour où l'on conviendra de leur réalité, il n'y aura plus de raison pour ne pas admettre Walter Scott au rang des classiques. Voilà la plus haute consécration que Nodier aperçoive pour un écrivain de la nouvelle école.

Au demeurant, Nodier distingue le romantisme de Walter Scott de celui qu'il condamnait vers 1814. Le romancier « est revenu à l'expression vraie des mœurs, des sentiments et des caractères (*Quotidienne*, 17 octobre 1823). Il nous a affranchi des intrigues de boudoir, aussi bien que du sombre ennui des intrigues de mélodrame. Il nous éloigne des Radcliffe et des Lewis en même temps que des Crebillon et des Duclos. Dans notre siècle avancé, les malheurs de *Cleveland* sont une chose vulgaire et les passions de *Werther* une chose ridicule. » L'auteur de *Waverley* nous ramène aux belles histoires de la jeunesse de la société.

Le romantisme de Walter Scott est nettement distingué ici de celui de Schiller et de Gœthe.

Aussi, il y a non seulement deux formes d'innovation : le romantique de bon aloi ou historique et local, et le frénétique d'autre part ; il y a aussi deux périodes dans cette révolution : le genre mélancolique selon Werther et qui florissait depuis 1800, et le genre national qui va triompher grâce à l'influence européenne de Walter Scott. Et même si nous passons à la poésie, nous verrons plus nettement encore s'y affirmer une influence qui, dans le roman, se mêlait aux autres : celle du christianisme. (1)

VII

La poésie-ode ou romance est le genre littéraire dont l'apparition se fait attendre le plus longtemps au milieu des tentatives de renouvellement. La politique, le théâtre et le roman ont déjà donné des signes de renouveau, alors que la poésie demeure aux mains des classiques attardés, ou cherche des modèles dans notre histoire littéraire. En 1815, par exemple, Nodier examine la poésie de notre XII^e^ et de

(1) Nous avons détaché de l'article de la *Quotidienne* (22 décembre 1825) sur les Albigeois de Mathurin, ce qui concernait le frénétique. On y trouve aussi un historique du roman, mais plus bref que celui de 1823 et où il n'y a rien de nouveau. Nodier fait surtout cette fois une place plus grande à l'opposition des deux traditions : la mythologie classique et le merveilleux chrétien. Il distingue toujours les trois phases du romantisme : le temps de *Werther*, celui de Radcliffe et Lewis — celui de Walter Scott.

notre XIII^e siècle, sans rien mettre en regard dans la production du moment. (*Journal des Débats*, 10 juillet 1815). En fait de poésie épique, il en est réduit à retenir la prose de Ballanche (4 avril 1815, 28 janvier et 6 février 1816). En juillet 1816, qu'a-t-il à juger ? L'*Imagination* de Delille ; en octobre de la même année, une médiocre traduction de Milton. En 1817, Raynouard offre d'autres modèles : dans son *Choix de poésies des troubadours* (compte-rendu dans le *Journal des Débats* du 9 juin). Et pendant ce temps, Legrand d'Aussy et Marchangy font dans l'histoire leurs excursions si suggestives.

En 1818, apparaît une hirondelle. Géraud publie ses poésies où l'on a essayé de faire revivre l'élégie. En 1819, le succès de la *Caroléide* d'Arlincourt donne encore quelque espoir — mais on n'a encore ni chef-d'œuvre, ni même un ouvrage retentissant. Il y aurait bien au même moment la *Panhypocrisiade* de Lemercier, (compte-rendu du 19 juin 1819, dans le *Journal des Débats*), mais on sait que son auteur refuse les avances des disciples éventuels. Le 20 septembre, Nodier ayant à rendre compte des œuvres d'André Chénier, ne parle guère que de son rôle politique. Il faut arriver à 1823 pour que Nodier fasse acte de romantisme, à propos des poésies de Millevoye. L'article qu'il donne sur elles dans la *Quotidienne* du 19 mars est reproduit la même année au tome X des *Annales de la littérature*. Mais cette fois, Nodier reconnaît ouvertement l'existence d'une poésie romantique. Décidément, cette année 1823 est une année de triomphe, ou d'illumination. « Je vois, je crois » pourrait dire Nodier en sa foi agissante. Il retrace l'histoire de la révolution poétique. A la veille et à l'origine de la révolution française, la poésie était fade, quand elle n'était pas obscène. André Chénier, que la nature ou la société avaient fait mélancolique, fut le seul poète de ce temps, dont l'âme tendre parut s'associer à l'immense tristesse de la société en deuil. Un temps encore après sa disparition, on ne chanta guère que la *gaîté* et la *volupté*. Les imitateurs de Chaulieu, d'Hamilton et de Voltaire, les émules de Parny triomphaient. Mais voilà qu'apparut Millevoye.

« Millevoye, nourri de l'étude approfondie des classiques anciens et modernes, et cependant pénétré par la nature même de son organisation autant que par l'influence des temps où il avait vécu, des *idées mélancoliques* de cette civilisation si accomplie et si malheureuse, accepta sans hésiter les deux parties de son héritage. La perfection de son éducation littéraire lui avait rendu familières les beautés des anciens ; la tendresse exquise de son âme lui avait fait deviner les beautés nouvelles. »

Il était donc bien préparé au rôle de transition qui fut le sien. « Il gardera cette place distinguée entre les deux écoles, et on citera ses

ouvrages comme le point d'interjection de deux âges poétiques prêts à se confondre ».

Le 3 octobre de la même année, une réédition des *Méditations poétiques* de Lamartine fournit à Nodier l'occasion d'indiquer, dans la *Quotidienne*, toujours favorable, ce qu'est la poésie nouvelle. Elle est avant tout chrétienne. Bien plus, la religion chrétienne est plus importante dans la poésie nouvelle que le polythéisme n'avait été dans l'antiquité classique. Chez les anciens, ce sont les poètes qui ont fait les religions ; chez les modernes, c'est la religion qui crée enfin des poètes. L'événement vient de s'accomplir sous nos yeux.

« Le christianisme est arrivé, accompagné de trois muses immortelles, qui règneront sur toutes les générations poétiques de l'avenir, la religion, l'amour et la liberté...(Au lendemain de la Révolution) le christianisme se releva des ruines sanglantes sous lesquelles il avait paru enseveli, et manifesta par la voix d'un de ses plus éloquents interprètes, qu'il était la religion immortelle. Alors reprirent leur ascendant les sublimes théories religieuses auxquelles se rattachent toutes les hautes pensées, toutes les affections généreuses de l'homme et sans lesquelles il n'y a point de poésie. Dès ce moment, la poésie fut retrouvée, ou, pour se servir d'une expression plus juste qui n'a d'extraordinaire que l'apparence la poésie nationale fut trouvée. »

Lamartine pensa que cette interprétation très religieuse ne le trahissait point, car il voulut bien que son éditeur fît de cet article une préface pour la réédition de ses poèmes, en 1826.

Le 24 janvier 1824, Nodier défend un autre poète romantique, mais de bien moindre envergure : Guttinguer, le médiocre auteur des *Mélanges poétiques*. Nodier note surtout l'encouragement donné aux lettres par la sécurité politique, approuve Guttinguer de se débarasser de la mythologie antique, et résume enfin, indirectement, sa doctrine de la poésie romantique : le christianisme la caractérise. « Je ne parle, dit-il des poètes qu'il aime, que des romantiques qui seraient classiques si l'Evangile avait précédé la *Théogonie* ».

Est-ce par secrète jalousie que, peu après, Nodier consacre seulement quelques lignes aux *Nouvelles Odes* de Victor Hugo ? (*Quotidienne* du 8 mars 1824). Je ne sais, mais il ne lui sait aucun gré de s'aventurer dans la poésie philosophique. Il lui conseille de « s'appauvrir d'un luxe superflu » dans son style. Nodier estime que les « idées métaphysiques sont moins propres qu'il ne paraît le penser, aux développements harmonieux du langage qu'il parle si bien ». La tentative de Victor Hugo est, il est vrai, fâcheuse pour la théorie de Nodier. Le christianisme lui paraissait définir la poésie nouvelle et voilà que Victor Hugo va puiser dans un domaine réservé à l'ennemi d'hier et d'aujourd'hui : la philosophie. (1)

(1) L'étude sur *Le classique et le romantique* parue dans la *Quotidienne* du 22 avril

Le *Dernier chant du pélerinage d'Harold* met Nodier dans l'embarras. Il attend, pour en parler, qu'il soit arrivé à sa troisième édition. (*Quotidienne*, 7 juillet 1825). Décidément, les jeunes poètes romantiques, avec leurs imprudences, sont difficiles à défendre. Nodier les disait essentiellement chrétiens. Or, Victor Hugo fait le philosophe dans ses *Odes* et Lamartine traduit le blasphémateur Byron. Nodier, pour arranger la chose, explique que si Lamartine est, comme Byron « idôlatre de la liberté » c'est en adorant la Croix, alors que Byron aime la vie belliqueuse et sanglante.

L'on pense que Nodier, revenant en 1827 (La *Quotidienne* de février) à Victor Hugo, à propos d'une réédition des *Odes et Ballades*, sera tout aussi embarrassé que pour rendre hommage au *Pélerinage d'Harold*. L'article est long, mais l'éloge est bref. Les qualités reconnues dans le style sont moins soulignées que l'étonnement causé par le choix des sujets. Comment interpréter l'attitude de Nodier ?

Un penchant invincible, remarque-t-il, entraîne Hugo vers *l'extraordinaire*, vers des créations qui, « sans être ni plus, ni moins naturelles que les monstres des anciens, s'en distinguent par une nouveauté bizarre ». La qualification *d'étrangeté*, ajoutée encore, est-elle une accusation ou un éloge ? L'allure de Nodier manque de franchise. Veut-il classer, sans paraître méchant, l'œuvre de Victor Hugo dans le frénétique — bien qu'il soit facile d'y trouver des caractères chrétiens — ou veut-il plus aimablement en faire un des premiers poètes du genre fantastique qu'il adoptera bientôt lui-même ? Pourquoi loue-t-il surtout, en 1824, le *Sylphe* et en 1827 la *Fée et la Péri* ? On se demande encore s'il ne craint pas d'être devancé par le brillant poète de 24 ans, dans un genre que lui, vieux « connétable » des lettres se propose d'aborder bientôt ? Réservons ce qui n'a trait qu'à son caractère et à ses sentiments pour noter surtout ce qui est théorie exprimée ou implicite : Nodier n'est plus autant frappé par la foi chrétienne que par les superstitions et l'étrangeté que la poésie nouvelle adopte. De même qu'il a abandonné le genre classique, puis le mélancolique, puis le frénétique, puis l'historique, on dirait qu'il sent l'approche d'une autre découverte dont il voudrait bénéficier l'un des premiers. Ce sont les signes précurseurs de son ralliement de 1829-1830 au fantastique.

VIII

Les années 1829 et 1830, au cours desquelles les romantiques fran-

1824, est assez terne. Elle ne correspond pas entièrement à ce que Nodier a écrit jusque là. Le romantisme y est défini par la mélancolie, aussi bien que par la « frénésie ». Chateaubriand, De Maistre et Lamennais sont cités comme ses principaux maîtres. C'est moins net que les déclarations antérieures de Nodier.

çais firent un effort suprême pour en appeler à l'opinion, virent paraître des manifestes de Nodier plus coordonnés, plus strictement théoriques qu'il n'en avait jamais publiés. Jusqu'à ce moment, il avait gaspillé dans des compte-rendus de quotidiens, des trésors d'érudition, de souplesse, de charme persuasif. Faisant violence, peut-être, à un caractère qui le poussait vers la dispersion, il tenta de concentrer mieux ses opinions littéraires, de les grouper en essais doctrinaires, dans la mesure où l'on peut lui appliquer ce terme. Certes, il n'alla pas tout de suite jusqu'à composer un ouvrage de théorie, et cependant le tome cinquième de ses œuvres, qui paraissait en 1832, chez Renduel sous le titre un peu effacé de *Miscellannées*, n'est-il pas un livre de doctrines ? Les lignes sur lesquelles il s'ouvrait n'étaient-elles pas révélatrices ? « Pour être homme de lettres, en France, il faut avoir fait un *gros livre* ». Lisez ce qui vient ensuite et vous verrez qu'il s'irritait secrètement de n'être pas plus apprécié, sous prétexte que ses idées étaient demeurées éparses en articles successifs. Cette fois, il essayait de faire mieux et composait un livre tout en théories.

Il n'y était cependant point parvenu immédiatement, puisqu'on avait vu s'échelonner sur deux années la publication des préfaces où articles qui exposaient méthodiquement sa conception des créations littéraires. En 1829, c'était la préface à une réédition de Ramond, définissant ses amples intentions sous ce titre modeste, mais plus audacieux qu'il ne l'eût voulu naguère : *Quelques observations pour servir à l'histoire de la nouvelle école littéraire.* L'année suivante, dans le *Roi de Bohême*, il raillait les académies sous une forme voilée et volontairement obscure. Avec une discrétion dangereuse pour sa gloire, il faisait suivre les *Chroniques de Jacques Gondar*, d'une notice riche d'idées, écrite avec un art délicat : *Recherches sur le style et particulièrement sur celui des chroniques.*

Se fût-on avisé que c'était là des pages essentielles? Quel orgueil, quel dégoût ou quelle subtilité de goût le poussaient à dissimuler presque les preuves de sa valeur? La *Revue de Paris* donna enfin une plus grande publicité à son étude sur *Les types en littérature* et le *Fantastique en littérature.* (Septembre et novembre 1830).

Cette dernière, si souvent rééditée, allait devenir son principal manifeste. Même après qu'il eut, en entrant à l'Académie (1833) réservé les droits de l'originalité littéraire, il utilisa l'hospitalité de la *Revue de Paris* en 1834 et 1835 pour y exposer ses vues sur la Révolution et la littérature. Mais il ne traitait plus la question aussi largement qu'en 1830. La phase doctrinaire va des *Observations sur la nouvelle école*, au *Fantastique en littérature.* Elle ne dure guère qu'une année.

Il ne méconnaissait pas lui-même l'importance des opinions qu'il

avait semées déjà sur sa route de critique littéraire. Dans les réflexions amères qu'il place en tête de son livre de *Miscellanées*, il y fait allusion et en marque le mérite lui-même.

« Si vous aviez passé, dit-il en songeant à son cas, votre innocente vie à recueillir toutes les notions rationnelles de l'espèce, dans l'ordre d'une excellente éducation progressive, où la pensée, parfaitement dirigée, procède par une suite non interrompue de recherches et de découvertes... aux résultats les plus excentriques de l'étude et de la réflexion, et que vous fussiez ainsi parvenu à vous faire une encyclopédie intuitive, bien préférable à celle de M. d'Alembert, on vous reprocherait d'avoir oublié de faire un *livre*. »

Nous connaissons déjà cette évolution jusqu'à 1827. Vers ce moment, la réédition des *Poésies* et du *Plagiat* rappelait surtout sa longue et persistante campagne contre l'imitation de l'antique.

Dans le chapitre *Des écoles en littérature (Plagiat*, p. 96) il montrait la priorité de la pensée sur les formes, et s'avouait presque effrayé du rôle de l'imitation dans notre littérature. Le style des grands hommes, disait-il, a son prix « selon la pensée qui en est revêtue, et non par le concours de certains mots ou le jeu de certaines figures. On pourrait dire qu'il est tissu d'idées et non pas d'expressions ».

La phobie de l'imitation le conduit même à condamner les écoles.

C'est au classicisme expirant qu'il en a surtout à ce titre, comme l'indiquent les pastiches pittoresques parus dans la *Muse française* et réédités dans les *Poésies*. Un complot, dit-il dans l'*Impromptu classique* (p. 230) est venu menacer l'école classique. La scène en était toute attristée.

Les ruisseaux étaient sans naïades
.....
Et la rime au pompeux refrain
Ne forçait plus les Euménides
A ressaisir les Danaïdes.
Les Atrides, les Aloïdes
Et les éternels Pélopides
Au bout d'un vers alexandrin.

Mais la Routine, baillant comme la Discorde du Lutrin, s'éveille et ramène l'ordre par ses décrets :

La Martine, avec modestie,
De Boufflers prendra le maintien.
Aux dieux d'Homère convertie
Atala parlera païen.
.....
Des Grecs nos maîtres primitifs
Conservons bien le protocole.

Ce sera le retour à l'antique et le triomphe de l'imitation. Dans *l'Adieu aux romantiques* (p. 232) qui complète cet élégant art poétique, la même raillerie reparaît sous forme d'invitation à pasticher les anciens. Pourquoi, dit-il aux romantiques, en feignant de défendre les maîtres abandonnés, chercher l'inspiration et un charme nouveau.

Vous aviez de si bons modèles
Pour faire des vers innocents !
Réglez votre sage délire
.....
Et puisqu'il vous faut une lyre
Chantez les airs qu'on a chantés,
Chantez nous Hélène ravie, etc...

On voit que ce qu'il vise surtout dans la littérature attardée, c'est l'imitation de l'antique, et la fixité des formes qui l'empêchent d'être vivante.

Cette condamnation de l'antique, surtout pour l'emprunt des sujets, reparaît à plusieurs reprises dans les *Souvenirs de la Révolution*. Il lui attribue tous les torts imaginables, jusqu'à celui d'avoir causé la Révolution. *Tite-Live* et *Tacite*, — les Jésuites et l'université qui les proposaient pour modèles, ont plus fait pour le renversement d'une société que Voltaire et Rousseau. (I, 317).

Dans les *Miscellanées*, essayant de définir l'expression poétique (p. 12) il vise l'opinion des « rimeurs sans génie » qui font de la poésie un objet et non une création de l'esprit. « Leur poésie, à eux, se bâtit de phrases convenues, assorties en centons laborieux. Il suffit d'en lire un pour les avoir tous lus ».

Ce beau travail nous a fait courir un risque. « Sans le phénomène du christianisme, nous retournions tout naturellement aux croyances de la mythologie, et peu s'en est fallu que l'irruption de l'imprimerie et des classiques ne nous y ramenât en dépit du christianisme ». (p. 37) Aussi, un André Chénier lui-même, dira Nodier en 1834, puisqu'il a voulu suivre les modèles antiques, ne peut être considéré, comme « le poète d'un âge de renouvellement ». (1)

Même si l'on envisage seulement la langue, au lieu d'examiner l'ouvrage d'ensemble, les conclusions seront les mêmes, ainsi qu'il l'affirme dans les *Recherches sur le style* ajoutées aux *Chroniques de Jacques Gondar*. « Aux langues fixes la servitude, aux langues vivaces et conquérantes l'avenir ». Il faut que l'esprit humain et les langues

(1) *Souvenirs de la Révolution*, I, 350. « Il composait suivant sa propre expression d'admirables *vers antiques*.... Il ne les composait pas sur des *sujets nouveaux*, car il n'y a rien de plus vieux en poésie que les emportements passionnés de Sapho et les indiscrétions voluptueuses de Properce et de Tibulle. »

aient licence de se transformer. « Des idées imprévues sous des formes imprévues », telle sera la formule de Nodier.

Le manifeste est si net, développé avec si peu d'ambiguité dans les revendications contre l'académique que l'analyse en est inutile. Signalons simplement que Nodier demande droit de cité pour l'archaïsme, le gallicisme, propriété nationale d'un pays comme son sol, comme sa végétation, comme son climat. « La défiance à l'égard des formes ingénues, énergiques et originales » a produit ce résultat paradoxal: nos écrivains les plus originaux étaient ceux qui vieillissaient le plus vite : Molière, La Fontaine et Corneille avaient, au temps de la Régence, besoin de glossaires et de scolies. Comment Nodier nomme-t-il ce défaut de nos siècles classiques ? « une malheureuse hypocrisie », une « contagion académique du petit, du faux, de l'affecté » (p. 21). Il ne faut donc plus de concessions à cette doctrine du « goût » pour laquelle il avait la superstition que l'on sait entre 1808 et 1811.

La routine des académies est attaquée encore en 1830 dans les *Sept châteaux du Roi de Bohême* (1).

Au chapitre *Erudition* de ce dernier ouvrage (2) il s'en prend à l'art rhétorique et à la « philologie verbale », — *Transition*, *Mystification*, *Vérification*, *Numérotation* (3) nous font assister à des séances universitaires par devant le « Grand logarithmier de l'impénétrable consistoire de Brouillamini ». Ça et là des traits innombrables sont décochés contre « l'Institut de Tombouctou ». Mais il ne s'agit pas seulement des érudits, comme on pourrait le croire : les écrivains académiques ont aussi leur compte (4). Voici une séance :

« Il y en avait qui criblaient très méthodiquement les mots de la langue dans un grand sas académique...

« Il y en avait qui épluchaient des pronoms, qui tiraient des conjonctions, qui vannaient des particules et qui écossaient des adverbes.

« Il y en avait qui faisaient passer deux ou trois idées des grands écrivains à travers une filière classique et qui les dévidaient proprement sur une bobine sans fin.

« Il y en avait qui les étendaient sur un laminoir ou qui les écrasaient sous un cylindre, jusqu'au moment où elles parvenaient au plus parfait degré de platitude possible. »

Citons encore telle page de la fin où sous le titre d'*Invention* choisi par antiphrase (p. 309) Nodier semble railler on ne sait quelle cacophonie.

(1) On trouvera de longues critiques contre le rôle de l'Académie, dans les *Observations pour servir à l'Histoire de la nouvelle école*. (*Nouvelles*, édition Charpentier, p. 56).

(2) *Les Sept châteaux*, éd. Lecou, 1852, p. 176.

(3) Ibid. p. 183, sqq.

(4) Ibid. p. 248.

« Onihyns, Ebrohé, Croha, Onhyins, etc. » C'est à l'euphémisme académique qu'il en a. Il a voulu peindre « la langue consacrée, la poésie imitative et descriptive des prix décennaux, la faconde patentée des Muses impériales ». (p. 311).

Et, comme cela apparaît aux conclusions, il n'est pas téméraire de voir dans cet ouvrage tantôt rabelaisien, tantôt ésotérique, la satire du style académique, tandis que le *Chien de Brisquet* donne un exemple de style simple et spontané (1).

Nodier, on le voit, est inlassable dans l'attaque ou la raillerie des formes surannées qui mettent une entrave à l'intuition (on peut employer le mot puisqu'il l'avance dans les *Miscellanées*) ou qui nous imposent une tradition importée ou antique, alors que nous en avions une, nationale et naïve, qu'ont opprimée la Renaissance, le Grand Siècle et la Régence. Mais il développe aussi le côté positif de sa doctrine. C'est la synthèse de ce que nous avons vu dans ses articles et surtout la réhabilitation de la sensibilité chrétienne et des coutumes chevaleresques — du merveilleux presque étouffé chez nous, si en deux siècles, il ne s'était trouvé, en tout, un Perrault pour y recourir.

C'est de la sensibilité qu'il est question dans le premier en date des grands manifestes littéraires de 1829-1830. « On chercherait inutilement, écrit Nodier, (Préface aux *Dernières aventures*) dans les ouvrages des anciens, des traces de cet amour passionné qui est le principal élément des compositions de la nouvelle école ». Ni Platon, ni Virgile ne lui ont fait la part méritée. Seuls l'*Evangile*, les *Confessions*, quelques chapitres de l'*Imitation*, « consacrent d'une manière inimitable cette nouvelle révélation du cœur humain, subitement éclairé des lumières d'un pur spiritualisme qui ennoblit jusqu'aux passions ».

Notre « génie national » a su y puiser. Les romanciers, les chroniqueurs, les troubadours, y recourent. Mais, après Malherbe, on ne rencontre plus guère « ces traits échappés à l'abandon des tendres rêveries ».

Les pages qui suivent sont une critique de l'Académie et des écrivains de la grande époque qui ont laissé méconnue cette source de ravissements. Et cette histoire de la littérature en abrégé, ou plutôt de l'amour dans la littérature, signale une renaissance plus importante selon son gré que celle des lettres antiques : celle de la sensibilité amoureuse et mélancolique dans la littérature européenne. C'est l'apparition de Shakespeare et celle de *Werther* qui voit ainsi son rôle subitement grandi jusqu'à devenir l'une des deux principales

(1) Dans une conversation rapportée par Turquety (*Bulletin du Bibliophile*, 1866, p. 161 sqq.) et qui est antérieure à 1833, Nodier fait la part de la médiocrité dans le choix des académiciens.

étoiles de ce firmament nouveau, celle dont la contemplation permet d'oublier les sentiments positifs.

C'est sur le même plan historique que Nodier traite du merveilleux dans le plus connu de ses manifestes: *Du fantastique en littérature*. Nous en avons donné l'analyse au chapitre du *Conteur* parce que Nodier y groupait les formes du merveilleux qu'il pense rénover dans son œuvre romanesque, de 1832 à la fin de sa vie.

Ce qui mérite d'être noté lorsqu'on en vient à comparer tous ces manifestes, c'est la persistance d'une certaine méthode. Dans le chapitre de l'*Epopée* dicté à l'auditoire de Dôle, dans les *Observations pour servir à l'histoire de la nouvelle école littéraire* et dans le *Fantastique en littérature*, Nodier développe le plan d'un exposé historique qui lui permet de montrer les éclipses et la renaissance du sentiment romanesque ou du merveilleux : deux voies d'accès vers le monde idéal, deux moyens de fuir le monde positif. La poésie de Shakespeare, l'amour selon Werther, le merveilleux de Dante comme celui de Perrault satisfont par leur union l'appel de son cœur et les aspirations de son imagination. Sans qu'il le dise aussi brièvement, l'amour est pour lui le premier des rêves. Voilà pourquoi une théorie du fantastique fait apparaître dans ses exposés les mêmes divisions et les mêmes lignes de force que l'amour mélancolique et tendre (1). L'amour nous pousse vers le monde fantastique. « Le bonheur d'être aimé consiste moins dans la possession d'un cœur qui se donne que dans la surprise douteuse, inquiète et graduée des *secrets* d'un cœur qui se défend ». On comprend que Nodier ait symbolisé l'objet de l'amour sous les formes vaporeuses et fantastiques d'un sylphe, comme dans *Trilby* ou d'une fée, comme dans l'histoire de Michel le Charpentier et de Belkiss. C'était une manière de symboliser sa qualité maîtresse et sa conception anti-rationnelle.

Nodier arrive au plus haut degré de schématisation dans les *Types en littérature (Revue de Paris*, septembre 1830).

Stendhal a saisi de bonne heure le défaut des premières œuvres romantiques : leur nébulosité. Il avait indiqué ce qui manque aux personnages de Nodier les plus originaux : une certaine plasticité. Nodier, tout en cherchant le merveilleux, a senti lui-même que des personnages littéraires devaient avoir au moins assez de précision pour que l'esprit du lecteur pût les retenir. Shakespeare et Walter Scott, parmi tous les créateurs de types cités dans l'essai, lui paraissent avoir possédé ce don au plus haut point. Shakespeare a saisi ses

(1) Nodier développe l'historique et la définition de l'amour donnés en tête des *Dernières aventures* dans un essai plus riche d'exemples et inséré dans les *Miscellanées* (Œuvres v, p. 115). De l'amour et de son influence dans la société actuelle, comme sentiment.

types « à tous les degrés de l'échelle de l'imagination, depuis le naturel le plus positif jusqu'à la plus délirante fantaisie ». La férocité sensible d'Othello n'a rien de plus individuel que le vaporeux enfantillage de Puck. Shakespeare est peintre en même temps que rêveur, voilà son don suprême. « Il savait tout personnifier, jusqu'au génie, aux passions, aux erreurs, aux vagues inquiétudes, à la maladie naissante d'une société. » (1) Walter Scott, même, malgré tous ses défauts, a eu le don de fixer ses rêves dans la langue courante. Ses types tout en étant fantastiques, ont le « degré de vérité relative qui est le caractère essentiel du beau dans les ouvrages de l'homme. Peu importe le système idéal ou positif dans lequel l'auteur place ses personnages, pourvu qu'il leur attache un sceau d'identité reconnaissable à jamais. »(2). Chez Victor Hugo qui n'a pourtant pas encore donné toute sa mesure, il devine la coexistence des dons de rêve et de pittoresque qui en font, parmi les écrivains de l'école romantique, le plus assuré d'une gloire sans éclipses.

C'est dans *Trilby* que Nodier s'est approché le plus de l'application de cette formule du merveilleux ; son sylphe est assez heureusement placé aux confins du monde idéal et de la perception positive. Et cependant, il semble bien qu'une précision insuffisante soit une des raisons qui l'ont empêché de passer au rang des chefs-d'œuvre.

Nodier ne saurait guère pousser plus loin sa part d'innovation. Au cours de cette campagne de 1830, il a rassemblé les principales idées qu'il soutient par intermittences depuis 15 ans. Il a laissé de côté les théories passagères du goût (1808-1814) et du frénétique (1821-1823), mais il rappelle son combat de tout temps contre l'imitation de l'antique — il redit le rôle de l'amour mélancolique dans le roman moderne — le danger des académies et de la littérature du XVII^e^ siècle qui troublent la veine nationale (primitive et médiévale) par l'introduction d'un élément gréco-romain. Il propose enfin sa théorie personnelle du fantastique et, dégageant son œuvre originale, il en marque implicitement la principale insuffisance : l'absence de type. Tous ces essais, d'une lecture d'ailleurs agréable, constituent dans l'histoire des théories romantiques, un ensemble auquel l'on ne peut comparer que la Préface de *Cromwell*.

IX

Il semble que le souci apparent, chez Nodier, d'édifier une théorie sur la littérature populaire soit sorti de ses considérations sur la

(1) Œuvres, v, p. 51.
(2) Ibid. p. 63-64.

littérature révolutionnaire, autant que de ses soins de conteur. Des articles qu'il publia dans la *Revue de Paris*, celui qui parut en 1835, sous ce titre : *Le Théâtre — Influence réciproque de la société sur le théâtre et du théâtre sur la société*, et dont l'essentiel fut reproduit dans *Les Souvenirs de la Révolution* (I, p. 382), renferme les prémices de cette curiosité profonde que l'on peut considérer comme le dernier état de l'évolution de Nodier, comme ses dispositions testamentaires autant que théoriques. Après avoir constaté le trouble que les évènements de 93 et des années qui suivirent, laissèrent dans la classe populaire, il se souciait, dans le domaine politique de trouver des raisons à l'ordre et au conservatisme, et parallèlement, dans le domaine littéraire, de démêler la formule d'un art populaire et moralisant.

Il regrettait, dans l'étude citée ci-dessus, que le drame des modernes n'eût jamais été composé « en vue de l'éducation et de la moralisation du peuple. Trop d'indifférence subsiste à l'égard du peuple chez les écrivains, comme dans la police, pour que nos administrations comme nos créateurs se soient souciés d'autre chose que « d'exalter ses passions, fausser son jugement et corrompre son goût ».

Notre théâtre n'est ni national ni moral comme celui des anciens. Dans les dernières années qui ont précédé la Révolution, on n'a guère présenté aux classes inférieures « que les farces ignobles du boulevard, les parodies licencieuses de la foire et les exécutions sanglantes de la Justice », bref, tout ce qu'il faut pour faire d'une nation douce, « une population de cannibales, » résultat qui ne fut pas loin d'être atteint.

Le théâtre populaire ne pouvait pas être dans le drame de la Martelière, ni dans les « Ariettes doucereuses de Daleyrac et les couplets sucrés de Dumoustier. Il ne pouvait être qu'au boulevard ». (I — p. 387) « Le théâtre qu'il fallait au peuple devait être grave, tragique aussi, condescendre à son goût belliqueux qu'il prenait pour l'héroïsme, s'accoutumer à la phraséologie de ses tribuns qu'il prenait pour de l'éloquence, et fournir des éléments ménagés avec prudence à l'activité de ses sympathies ».

Le problème était à la fois d'amener le peuple à la résignation sur la destinée rigoureuse et provisoire que notre civilisation lui impose, d'autre part, parler à la multitude le langage qu'elle comprend, tout en la préparant à l'intelligence de formes plus élevées.

Nodier, préparé par les influences de Mercier et de Bonneville, donnait là-dessus une brillante et précise énumération des scènes de mélodrames (I, p. 388-389) « tableau véritable du monde que la société nous a fait et véritablement drame du peuple ».

Tout cela préparait un éloge enthousiaste en même temps qu'amical, de l'œuvre, ou, pour mieux dire, de la mission de Guilbert de Pixérécourt.

Ce qui était le plus significatif, c'était le rôle étonnant que Nodier non seulement attribuait au mélodrame, mais se souvenait de lui avoir vu jouer. Il avait vu, disait-il, le mélodrame « dans l'absence du culte, suppléer aux instructions de la chaire muette et porter, sous une forme attrayante qui ne manquait jamais son effet, des leçons graves et profitables dans l'âme des spectateurs ». (p. 393).

Nodier ne se contentait pas de trouver dans l'œuvre de son ami Pixérécourt pour le *Théâtre choisi* duquel il écrivait une préface, un modèle de ce genre. Reprenant les mêmes considérations dans cette introduction il assimilait aussi à son genre les œuvres des Hugo, Vigny et Dumas : « La tragédie et le drame de la nouvelle école ne sont guère autre chose que des mélodrames, relevés de la pompe artificielle du lyrisme. Heureux les auteurs de ces productions, d'ailleurs fort remarquables, s'ils avaient été aussi fidèles au but primitif du mélodrame, qu'à ses formes ! ». (p. VII)

Nodier expliquait aussi les avantages du style de mélodrame (p. XII) « Les gens d'une organisation délicate et cultivée, tressaillent d'émotion à ce vers naïf et touchant :

« Je ne l'ai pas encore embrassé d'aujourd'hui »

Le peuple n'en est pas frappé, parce qu'il sait qu'il n'y a pas de mère qui s'exprimât autrement. Mettez celui-ci à sa place :

« Je ne l'ai pas pressé dans mes bras maternels ».

Faites mieux : mettez-y quelque chose de plus maniéré, de plus contourné et de plus hyperbolique et vous entendrez retentir un tonnerre d'applaudissements. Tel est le goût de la multitude ».

Nul sans doute n'a exprimé avec plus de vigueur que Nodier, ce qu'avait été le rôle du mélodrame dans une période de reconstruction. Du trouble qui émanait des productions tumultueuses de Schiller et de ses imitateurs, surgissait enfin, par une adaptation peu élégante, mais habile, la forme littéraire qui allait transformer la révolte en soumission aux morales sociales. (1)

(1) En 1817, déjà, Malitourne et A. Hugo avaient dégagé et raillé les lois du genre, dans leur *Traité du Mélodrame* par MM. A ! A ! A ! (Paris, Delaunay). Le chapitre III, sur les *Principes généraux*, donnait cette formule ironique : « Pour faire un bon Mélodrame, il faut premièrement choisir un titre. Il faut « ensuite adapter à ce titre un sujet quelconque, soit historique, soit d'invention : « puis, on fera paraître pour principaux personnages, un niais, un tyran, une femme

Nodier avait cherché à réussir lui-même, à défaut d'un parfait mélodrame, tout au moins un modèle de conte populaire. C'était un récit oriental dont les deux principaux mérites étaient la simplicité de l'expression et que l'on y vît la vertu récompensée. Nodier s'était expliqué de son dessein dans la préface de cet ouvrage publié en 1838 : *Les Quatre Talismans.*

Rappelant la tentative faite dans un de ses récits précédents, il montrait la continuité du dessin qui s'affirmait dans *Sœur Béatrix*, (1), comme dans les *Quatre Talismans.* Dans *Sœur Béatrix*, il avait cherché à prouver que la plupart de nos légendes populaires, peuvent, moyennant quelque habileté et élégance de style, reconquérir l'estime du public. Qu'un pionnier de la littérature y réussisse, son exemple serait bientôt suivi par une foule d'imitateurs. Il rêvait donc, sur ce point, d'être l'initiateur d'une formule littéraire.

« *Les Quatre talismans*, continuait-il, ont un objet d'utilité plus sensible et plus général. Je les ai consacrés à la classe de la société qui a le mieux compris, selon moi, ses obligations de la vie, et qui en tirerait le parti le plus raisonnable, si elle connaissait tous ses avantages, c'est à dire aux ouvriers. J'ai voulu leur montrer... que les conditions de supériorité sociale les plus universellement reconnues, ajoutent fort peu ce chose ou n'ajoutent rien au bonheur.

En 1842, préfaçant un choix de récits tirés de la *Bibliothèque bleue* par Le Roux de Lincy, il voit dans cet ouvrage un modèle de genre : la Bibliothèque bleue qui se compose d'une merveilleuse traduction écrite est une véritable bibliothèque du peuple. C'est là qu'il faut

« innocente et persécutée, un chevalier et, autant que faire se pourra, quelqu'ani-
« mal apprivoisé, soit chien, chat, corbeau, pie ou cheval.
« On placera un ballet et un tableau général dans le premier acte ; une prison,
« une romance et des chaînes, dans le second ; combats, chansons, incendie, etc...
« dans le troisième. Le tyran sera tué à la fin de la pièce, la vertu triomphera et
« le Chevalier devra épouser la femme innocente, malheureuse, etc... ».

Le chapitre IV nous donne le portrait type d'un tyran ; le cinquième, celui du niais. Le neuvième, sur la *Philosophie du Mélodrame*, contient une liste d'aphorismes puérils et mal écrits, mais conformes aux règles du genre, tels que : « L'oreiller du remords est rembourré d'épines » ; « La mélancolie est une rose qui s'effeuille » ; — « Qu'un malheureux est à plaindre quand il est infortuné » ; — Le serpent de l'orgueil n'est pas même abattu sous la cognée du malheur » ; — « Le noyau de l'espace ne peut être cassé que par le marteau de l'hypothèse », etc...

Le chapitre XIII qui préconise l'emploi de la romance nous donne un exemple imité des troubadours.

Le chapitre XVI nous offre une liste de sujets, mais surtout de titres, car le titre importe plus que le fonds : par exemple : « *La Femme à deux maris* » « *L'homme à trois visages* » — « *Amour, honneur, devoir, ou le rapt* » — « *Le barbier de la cité, ou un pied dans l'abîme* » — « *Le suicide de l'assassin, par vertu* ».

On trouve même une appréciation de Pixérécourt et un parallèle avec ses principaux émules, vers la fin de l'ouvrage, les auteurs préconisés pour la formation du style : trois des auteurs les plus pénibles à lire qui soient encore : Mme de Staël, Azaïs, et Marchangy.

(1) La *Légende de Sœur Béatrix* a été publiée dans la *Revue de Paris* en octobre 1837, les *Quatre talismans*, ibid. janvier et février 1838.

chercher tout ce qu'il y a eu de naïveté et de grandeur dans ses sentiments, de grâce et d'énergie dans ses inventions, de souplesse et d'originalité dans son langage, avant ce jeu solennel de la perfection relative qui touche, hélas, de si près, au crépuscule honteux de la décadence. » (p. VIII)

Rien n'est un soutien plus sûr, pour nos traditions nationales, un apaisement plus doux pour les épreuves de notre vie fiévreuse, un remède plus efficace, enfin, contre le goût du scandale et de l'obscénité.

« Ces livres que dédaignent notre expérience morose et notre savoir pédantesque, archives ingénues *du bon vieux temps* conservent en eux tout ce que la vieillesse des nations comme celle des hommes aiment à conserver du passé : les souvenirs attrayants du premier plaisir ; les souvenirs attachants du premier amour ; les souvenirs du premier succès, avec leurs ivresses et leurs espérances, toute la joie de l'âme qui s'éveille à la connaissance des choses et toutes les douleurs poignantes, mais passagères, qu'un désabusement mille fois plus cruel fera trop tôt oublier. »

Nodier montrait sur ce point le parallélisme qui existe entre l'histoire des sociétés et celle des individus.

Une nation a ses débuts, riants comme ceux d'un enfant ; les tristesses et les désordres de sa décadence sont semblables aux amertumes de la dissolution d'un être par le vieillissement et la mort. Les souvenirs de ses origines peuvent adoucir sa vieillesse, comme la rêverie sur les joies de l'enfance adoucit les derniers jours de l'homme.

Sur ce point la sensibilité héritée de Rousseau, et qui a nourri son œuvre romanesque jusqu'à 1820, parvenait à prendre de nouveau une place prépondérante. Elle s'immissait dans l'interprétation de l'antiquité nationale. Entre 1834 et 1842, Nodier, songeant à une littérature populaire qui succédât au mélodrame, recourait aux légendes et à l'histoire sentimentale.

X

Il est difficile, même après avoir réuni les éléments dispersés des théories de Nodier, de leur attribuer une unité persistante. Combien de romantiques, et même de classiques, il est vrai, ont trouvé tout de suite leur voie et n'ont fait que pratiquer indéfiniment un genre où ils réussissaient ? C'est à peine le cas d'un Pixérécourt ou d'un Dumas, d'un Balzac encore moins — mais une des caractéristiques des écrivains de ce temps, c'est la variété des genres qu'ils abordèrent et des thèmes utilisés. Chateaubriand Vigny, Victor Hugo,

n'en sont-ils pas des exemples ? Nodier ne se contenta pas d'aborder tous les genres, il essaya de tous les thèmes et ses théories devaient s'en ressentir. Il faut ajouter aussi qu'il avait à satisfaire le goût du public comme journaliste, celui du gouvernement comme pensionné, et l'on comprendra la difficulté de son rôle.

Voici du moins dans quelle mesure les nécessités de l'adaptation à la mode entravant son développement personnel, lui ont laissé édifier ses théories. De tout temps, sauf quelques plaisanteries dans le *Dernier chapitre de mon roman*, *Lucrèce et Jeannette*, etc... il a vénéré la sensibilité. Imitateur perpétuel et perpétuel chercheur, il a condamné sans répit l'imitation de l'antiquité. Hors de cela, il s'est permis bien des variations.

Vers 1800, il écrit les *Proscrits*, œuvre romantique. En 1803, il attaque, pour gagner quelque argent, Chateaubriand, dont il commence précisément de subir l'influence. En 1806, composant les *Tristes*, il est encore l'admirateur de *Werther* et de Montaigne, d'un Pascal lu a travers le jobisme. Il est, pourrait-on dire, de l'école du désespoir. En 1808, la publication du *Dictionnaire des Onomatopées*, atteste son goût pour le « primitif ». De 1808 à 1811, il va être balancé entre son admiration pour Rousseau et Shakespeare, et son respect pour le « goût ». Dans sa solitude de Quintigny cette réaction se précise et s'affirme Et en 1814, il accepte de combattre l'exotisme (et Voltaire) dans les *Débats*. A partir de 1815 et jusqu'à 1823, il va se laisser gagner progressivement au romantisme, reniant successivement la conception qu'on pourrait en avoir d'après *Werther* ou *Bertram*, d'après Byron même, au profit de Walter Scott, écrivain national, ou de Lamartine, poète chrétien. Victor Hugo n'entre pas aussi facilement dans son système, et seulement avec les *Feuilles d'Automne*, œuvre d'intimité.

La condamnation du frénétique vers 1821-1822 témoignait des droits du « goût » en face des nécessités de l'émotion. Il finira par admettre Byron, comme nous l'avons montré au chapitre des influences anglaises. Il donnera même une certaine impulsion au romantisme français vers 1830, puisqu'il essaiera (renouvelant la tentative de *Trilby*) de lui faire assimiler des éléments fantastiques. Cette tentative coïncide avec son plus grand effort théorique. Il se considère, non sans justice, comme frustré d'une part de réputation au moment du triomphe romantique auquel il a contribué.

S'attachant, à partir de 1834, à étudier l'influence de la révolution sur la littérature, il est confirmé dans son ralliement à la littérature populaire, mais il ne revient pas lui-même au mélodrame comme en 1820 ; il laisse ce rôle à son ami Pixérécourt. Pour lui, il continue de

conter et s'il en avait le temps peut-être adapterait-il la *Bibliothèque bleue.*

Son existence s'achève à ce moment, mais on peut remarquer que son esprit paraît avoir donné tous ses fruits : la théorie populaire de 1842 était simplement la conciliation de ses deux curiosités de 1820 : le mélodrame et les antiquités nationales.

Malgré son immense érudition, il n'y avait guère, dans ses dernières théories d'amorces, de recherches ou aperçus nouveaux. Mais de 1802 à 1834 nous avons pu distinguer bien des périodes dans son romantisme ou ses défiances routinières.

Chapitre II. — L'Arsenal

I. L'arrivée à l'Arsenal. — II. L'Arsenal romantique. — III. Les habitués-dîneurs de fondation, la « phalange poétique » — les erratiques, les provinciaux. — IV. La fin de l'Arsenal ; désertion des romantiques, rapports de Nodier et de Hugo. — V. Nodier causeur ; son prestige survit aux soirées de l'Arsenal.

Taylor et de Cailleux, solliciteurs à l'insu de Nodier, obtinrent du Comte d'Artois qu'il choisît Nodier pour remplacer, à titre de bibliothécaire, l'abbé Crozier décédé en 1823. La nomination de Nodier signée par Corbière, ministre de l'intérieur, porte la date du 3 avril 1824 ; le 14 avril l'installation à l'Arsenal était inaugurée par la réception de la « phalange poétique ». Ce fut la première de ces soirées du dimanche qui devaient animer le salon de l'Arsenal, et le rendre pour la postérité plus fameux que ne l'eût jamais fait le seul souvenir des hôtes princiers qui depuis François Ier avaient hanté l'appartement « aux gond dorés ».

Dumas, se laissant aller à l'évocation de ses souvenirs, retrace dans « *La Femme au collier de velours* », l'histoire des bâtiments de l'Arsenal. « A l'extrémité de Paris, faisant suite au quai des Célestins, adossé à la rue Morland et dominant la rivière, s'élève un grand bâtiment sombre et triste d'aspect nommé l'Arsenal ». Il nous dit comment le Champ au Plâtre fut acheté par la ville de Paris pour y construire des granges qui servissent à abriter les pièces d'artillerie. François Ier emprunte et garde successivement trois granges pour y faire fondre ses canons. Après l'explosion de 1553 qui ébranla Paris, détruisit les maisons voisines, blessa et tua plus d'une centaine de personnes, Charles IX, fit reconstruire les bâtiments de l'Arsenal auxquels firent travailler ses successeurs. « Henri III fit sculpter en 1584 la porte qui fait face au quai des Célestins : sur la table de marbre qui la surmontait, on lisait le distique de Nicolas Bourbon que Santeuil demandait à acheter au prix de la potence :

> Aetna hic Henrico Vulcania tela ministrat
> Tela giganteos debellatura furores .

Le même Henri fit planter le jardin à la française « qu'on y voit sur les cartes du temps de Louis XIII ».

Sully fit déménager et décorer les salons où il établit son ministère

et qui jusqu'à la Révolution furent la demeure du Grand Maître d'artillerie. Madame Nodier s'installa craintivement dans des lieux ainsi consacrés par l'histoire. C'est du moins ce que nous conte sa fille : « La première impression de ma mère fut un regret donné à son petit réduit de la rue de Provence. Rien n'est plus vrai, et pourtant rien ne s'effaça plus difficilement de son esprit que cette brume mélancolique dont s'assombrissait à ses yeux le quartier inconnu, la rue déserte, et les hautes salles pleines de silence qui semblaient n'avoir plus rien à dire aux vivants ». (1)

La bibliothèque elle-même avait été constituée en 1757 par le marquis de Paulmy (Marc-Antoine-René, appartenant à la famille des Voyer d'Argenson). Il se fixa à l'Arsenal en 1765 et y réunit, nous dit M. Henri Martin, la plus belle collection de livres qu'un particulier eût jamais formée, plus belle encore que celle du duc de la Vallière. Etant gouverneur du bailliage de l'Arsenal, il considéra l'hôtel du grand maître de l'artillerie comme sa propriété personnelle et y construisit des galeries pour ses livres. A 63 ans, le 23 juin 1785, afin d'assurer la pérennité de sa bibliothèque, il la vend au Comte d'Artois en spécifiant qu'il en garderait la jouissance. Il meurt en 1786 et si, selon son désir, sa bibliothèque ne fut pas disloquée, elle connut des vicissitudes que ne pouvait prévoir son propriétaire. Le 1er mai 1793, elle est mise sous séquestre ; les bâtiments de l'Arsenal devenus domaine de l'Etat sont ouverts au public ainsi que la bibliothèque elle-même par un décret du 9 floréal an v. Sous la Restauration, l'ordonnance du 25 avril 1816 la restitue au Comte d'Artois dont elle porte le nom jusqu'en 1830, tout en demeurant nationale (les dépenses sont acquittées sur les fonds de l'intérieur) et ouverte au public.

II

Depuis qu'il avait dû renoncer à son projet d'enseigner l'économie politique en Bessarabie et qu'il était de retour à Paris (en 1818) Nodier tenait salon dans ses étroits logis de la rue de Choiseul, puis de la rue de Provence. Là, un cercle assez restreint d'amitiés mondaines, politiques et littéraires goûtait déjà la conversation de l'auteur de *Smarra* : le baron Taylor et Alphonse de Cailleux, le Comte d'Orsay, le peintre Isabey, Auguste Jal, l'historiographe de la marine. De ce temps datent également ses relations avec Lamartine « son admirateur et son ami » (2)

(1) *Charles Nodier, Episodes et souvenirs* 1780-1844, par Madame Mennessier-Nodier. Didier et Cie, p. 260.

(2) Cités par Salomon : Charles Nodier et le groupe romantique. (Perrin p. 104-105.

(3) Epigraphe d'une pièce des *Recueillements poétiques* datée du 31 décembre 1823, cité par Salomon, p. 105.

avec Victor Hugo, avec Henri de Latouche. Mais c'est son établissement à l'Arsenal qui, en le fixant après une carrière agitée, à l'âge de la maturité, lui permit de ressembler autour de lui tous ceux qui reconnaissaient en lui un initiateur, un guide, ou tout au moins un conseiller et un ami ; dernière étape de sa vie qui s'achève ainsi dans la paix des bibliothèques et lui donne les deux joies que pouvaient le mieux apprécier le bibliophile et le conteur : des livres et le commerce de ses amis.

Le salon de l'Arsenal s'ouvrit immédiatement et ses « octaves » dominicales réunirent, comme le dit Jal, « tout le monde littéraire et artistique » (1) Il s'ouvrait au bon moment pour servir de lieu de réunion, de terrain d'action et nous pourrions dire d'asile aux membres du cénacle de la Muse française assez en peine en cette année 1824.

C'est l'heure en effet où se désagrège ce premier cénacle groupé autour de la *Muse française* et dont l'existence compte moins d'une année (juillet 1823-juin 1824). Nodier avait été l'un des collaborateurs de la première heure ; favorable comme toujours aux initiatives enthousiastes des jeunes hommes de lettres, il avait collaboré aux *Tablettes romantiques*, parues six mois auparavant et qui s'ornaient des portraits de Soumet, Guiraud, Ancelot et Nodier. Mais combien cette Muse française était éclectique, sans principes littéraires bien définis, penchant vers la poétique nouvelle, mais retenue encore par le souci du classicisme, si timide, que les romantiques de 1829 regretteront presque de s'y être inféodés et que Victor Hugo la désavouera dans ses souvenirs, oubliant jusqu'à son nom qu'il estropie dans ses souvenirs.(2) Aussi ne faut-il pas s'étonner si la liste des collaborateurs donnée par E. Deschamps en tête du premier numéro unit les noms les plus disparates : Soumet, Guiraud, Hugo, Vigny, Saint Valry, Déjardin, E. Deschamps, Nodier, Lefèvre, Belmontet, Pichald, Chênedollé, Saint-Prosper, Briffaut, Baour-Lormian, Ancelot, Gaspard de Pons, Comte Théobald Wash etc... Mesdames Sophie Gay, Delphine Gay, Desbordes-Valmore, Amable Tastu, Hortense Céré, Barbé, Dufresnoy, etc...

Le groupe peu homogène, était destiné à disparaître, disloqué par le déséquilibre promptement manifeste entre les tendances nouvelles et l'esprit soumis aux traditions.

Les « anciens » s'effarouchent et désavouent l'esprit nouveau par

(1) Jal. — *Souvenirs d'un homme de lettres* 1795-1873 (Réunion d'artistes et de gens de lettres sous la Restauration p. 546 et sq.).

(2) Noté par Biré qui relève ce passage de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* : « Soumet, Guiraud et Emile Deschamps eurent l'idée de fonder une revue et demandèrent à M. Victor Hugo de se mettre avec eux. Il résistait, ayant des travaux à terminer ; mais le bailleur de fonds fit de sa collaboration une condition absolue, et il céda par amitié. Ainsi naquit la *Revue française*. Biré p. 355.

scrupules de carrière plus encore qu'au nom de principes littéraires. L'abjuration de Soumet, soulignée par le discours d'Auger est retentissante (1). Briffaut, Guiraut, deviennent eux-mêmes des Académiciens de province, d'abord favorables, s'émeuvent également et désavouent leurs anciens favoris. (2)

Au *Mercure du* XIXe *siècle*, Latouche comme un faux frère, ridiculise le premier cénacle (3) et toute la souplesse d'Emile Deschamps, sa gaîté, sa bonne humeur, son dévouement, sont impuissants à calmer les ressentiments qui deviennent presque de la haine. La chute ministérielle de Chateaubriand achève la déroute : Chateaubriand était l'égide du groupe en littérature comme en politique ; abattu, il les entraîne. La Muse se meurt. C'est dans le dernier mois de son existence que Nodier ouvre son salon et qu'il apporte à la mêlée son influence lénifiante.

L'Arsenal ne prit point parti et ses dimanches furent éclectiques autant que l'avait été la Muse. Nodier se posa toujours en conciliateur après 1824 tout comme lorsque en 1823 il s'entremettait, écrivant à Deschamps pour excuser Latouche : « Mon cher Emile, j'ai rencontré Latouche qui m'a paru fort affligé de n'avoir pas reçu de réponse à une lettre qu'il vous a récemment écrite. Il veut absolument que je vous explique ce qui peut vous paraître contradictoire dans sa conduite et qui s'explique fort bien pour moi. Je sens parfaitement qu'il a pu se croire obligé d'attaquer dans un journal d'opposition les doctrines d'un de nos journaux, sans s'en prendre individuellement à aucun de vos collaborateurs, et particulièrement à nous deux, ses plus anciens camarades. Il était surtout bien éloigné de croire que son désir de

(1) Récipiendaire à l'Académie le 25 novembre 1824, il prononce un discours assez embarrassé que la réponse d'Auger précise avec cruauté : « L'hommage que tout à l'heure vous venez de rendre à la supériorité de notre système dramatique sur cette poétique barbare qu'on voudrait mettre en crédit, répond suffisamment à ceux qui affectaient d'élever des doutes sur votre orthodoxie littéraire ». Cité par Marsan : Introduction à l'édition de la Muse française p. XLVII. Le terme d'*abjuration* est employé par Hugo, lettre du 7 mai 1825 ; sur l'attitude d'Auger, voir l'article de Deschamps : La guerre en temps de paix dans la Muse française de mai 1824...

(2) L'Académie de Toulouse avait fait bon accueil aux jeunes romantiques. Les fondateurs de la muse française : Guiraud, Soumet, Rességuier, Hugo ont été couronnés aux jeux floraux. Mais dès 1822, elle s'effraye et critique par l'organe du marquis d'Aguilar les Odes et poésies diverses que Hugo vient de faire paraître. L'Académie de Rouen où siège Guttinger a à peu près la même attitude.

(3) Le Mercure de France fondé 3 mois avant la Muse s'oppose à cette dernière par ses tendances politiques autant que par ses doctrines littéraires : c'est un organe libéral tandis que la Muse est avant tout catholique et ultra-royaliste. Latouche est un des fondateurs du Mercure : en février 1824, il écrit contre le livre de Gaspard de Pons un article dont la violence annonce celle qui signale son article de 1829 sur la Camaraderie : « Il paraîtrait convenu entre MM. Alexandre. Alexandre G., Gaspard de P., Saint-V., Au., Alfred D., Emile D., Victor H. et quelques autres qu'ils se citeront réciproquement en exemple. Et pourquoi ces petits princes de la poésie n'auraient-ils pas fait cette alliance ? ».

renouveler avec vous les liaisons d'une vieille amitié pourrait se trouver en opposition avec vos liaisons nouvelles ; c'était vous qu'il désirait voir et chez vous qu'il voulait entendre des vers... Il veut que j'ajoute que dans cet état de choses, il fait avec un amer regret le sacrifice de vous voir, mais qu'il serait désolé de vous laisser de son caractère un sentiment contraire à ceux que vous lui avez toujours témoignés ». (1)

Et Nodier lui-même n'est-il pas à la frontière de l'esprit ancien et de l'esprit nouveau, étant à la fois l'initiateur du romantisme et un lettré à la manière du XVIII^e^ siècle ? S'il est personnellement l'ami des romantiques, ne s'effraye-t-il pas dès 1824 de ce qu'il nomme le « genre frénétique » ? (Tablettes romantiques).

Aussi le salon de l'Arsenal ne fut-il en aucune façon un Cénacle (2) : Nodier y laissa tout loisir aux jeunes enthousiastes de déclamer leurs plus récents poèmes et de se congratuler de la façon la plus touchante. Mais ses soirées furent toujours ouvertes aux adversaires qui, déclare Jal, ne s'y comportaient jamais en ennemis (3).

Les soirées de l'Arsenal eurent donc ce rôle dans l'histoire de la constitution du romantisme : elles permirent aux romantiques de se regrouper pour se reconnaître et s'organiser. Mais quand l'organisation fut faite, elles perdirent leur utilité et leur attrait pour les militants, et le véritable Cénacle se forma à partir de 1829, rue Notre-Dame des Champs, chez le Maître, désormais en pleine possession de son audace et assuré de compter sur ses troupes. La période héroïque de l'Arsenal était passé. Désormais on n'alla plus chez Nodier que par devoir de reconnaissance, par goût aussi, pour le plaisir d'entendre Nodier conter et de retrouver Marie, toujours aimable et gaie. Mais les temps n'étaient plus des soirées pendant lesquelles l'atmosphère de bataille était à grand peine purifiée par la mansuétude habile de Nodier et les accords de Marie au piano.

(1) Lettre inédite du 15 octobre 1823 publiée par J. Marsan : Introduction à l'édition de la Muse française, p. XXXI.

(2) Malgré ce qu'en dit Challamel : Souvenirs d'un Hugolâtre, 1885, p. 160 et sq. « Le Cénacle de l'Arsenal précéda celui de la place Royale » etc... Le terme est également employé par la Comtesse de Bassonville dans la 3^e^ série de ses Salons d'autrefois, p. 54. « C'était à l'Arsenal auquel le bon Charles Nodier a su conserver jusqu'à son dernier jour un charmant prestige de poésie que se tenaient ces ferventes assemblées de jeunes novateurs : ces réunions très réputées à l'époque dont je parle s'appelaient, je crois : les Soirées du Cénacle. »

(3) Jal. p. 549. « On rencontrait des *adversaires* chez Nodier, jamais d'ennemis, les partis y conservaient leur force de raison, ils abdiquaient en y entrant leur aigreur et la violence de leur logique. C'est que Charles Nodier était le type de la bienveillance et que personne ne se fût permis d'être offensant pour un des hôtes de l'Arsenal quand le maître du salon était obligeant pour tous. Dans le temps de la plus grande exaspération, lorsqu'il s'agissait de la vie ou de la mort pour la monarchie et la liberté, que l'art tentait des routes nouvelles et jetait le fanatisme dans quelques têtes passionnées, les soirées de l'Arsenal étaient remarquables par l'union qui ne cessa jamais de régner entre tous les visiteurs. »

III

Arrêtons nous à notre tour à ces soirées tant célébrées, relatées avec plus ou moins de complaisance par les contemporains et décrites encore bien des fois depuis par les historiens. Elles nous sont familières à la fois par leur cadre et par leur caractère propre, par les attitudes des maîtres de maison et celles des hôtes, au moins des plus célèbres.

L'intérieur de Nodier nous a été décrit pieusement par sa fille, par Dumas avec sa verve coutumière, par Mme Victor Hugo dans un article de l'*Evènement*. La vue qu'on avait du balcon donnant sur l'île de Louviers, retient un instant les souvenirs des familiers du logis :

« On trouvait un si grand charme, pendant les calmes soirées d'été, à venir s'asseoir sur le balcon suspendu au-dessus du quai, pour voir se coucher le soleil, qui ne s'est jamais couché plus beau nulle part !

« L'île Louviers, avec ses berges vertes et sa ceinture de tremblants peupliers, faisait face, de ce côté, à la maison, qui en était seulement séparée par la largeur du chemin et la largeur du canal. Le soir, dans la saison des chaleurs, le murmure de l'eau presque dormante et le coassement des grenouilles accompagnaient la causerie, et donnaient à tout ce paysage, derrière lequel on ne cherchait pas à deviner le faubourg Saint-Marceau, une teinte rustique, isolée et sereine. Que de douces heures, belles comme un beau rêve, se sont écoulées paisiblement sur ce balcon de l'Arsenal, à cent cinquante lieues de Paris !

« Aujourd'hui, il ne reste plus trace de tout cela. Les peupliers ont été abattus, « les lauriers sont coupés ».. Le canal est comblé ; l'île Louviers, qui n'est plus une île, a subi, outre celle-là, une multitude de métamorphoses. Du haut du balcon, rétréci en vertu des ordonnances municipales, on a pu voir s'établir successivement, à la place que les chantiers occupaient autrefois, d'immenses hangars remplis de tous les bois malsains et de tous les hideux décombres des démolitions de la ville, et puis un camp, et puis des cabarets, et enfin des maisons et encore des maisons. » (1)

Quant au logis lui-même on en connaît la distribution et l'ameublement très simple : « Le salon s'illuminait, écrit Dumas, et éclairait des lambris peints en blanc avec des moulures Louis XV, un ameublement des plus simples, se composant de douze fauteuils et d'un canapé en casimir rouge, de rideaux de croisée de même couleur, d'un buste d'Hugo, d'une statue d'Henri IV, d'un portrait de Nodier et d'un paysage alpestre de Régnier (2). Mais le plus souvent, pour les réceptions plus intimes Nodier se tenait dans la chambre de sa femme, « simple, frottée, luisante » écrit Mme V. Hugo sous le pseudonyme de Cécile dans l'*Evènement* du 9 janvier 1849 et ces épithètes homé-

(1) Mme Mennessier-Nodier, Op. cit.
(2) Dumas, *La femme au collier de velours.*

riques nous disent plus qu'une description fastidieuse, car elles mettent l'accent sur l'esprit même des réceptions de Nodier.

Jal et madame Ancelot, passant en revue les salons nombreux et brillants de l'époque de la Restauration ont un souvenir, une parole émue ou admirative pour les salons mondains de la duchesse de Duras, de la duchesse de Ste-Aulaire, de la marquise de Montcalm ou du baron Gérard, pour le salon d'artiste de madame Vigée-Lebrun qui réunissait les survivants de l'ancienne cour de Louis XVI, pour le salon académique de Mme Roger ou pour les cercles spirituels qui réunissent au foyer Feydeau ou chez Cicéri le décorateur de l'Opéra, des artistes dramatiques, des peintres et des graveurs, fertiles en causeries étincelantes ou en charges grotesques. L'un et l'autre réservent des pages empreintes d'une émotion sobre à l'évocation du cercle plus bourgeois, plus modeste mais gaiement familier, à la fois libre et retenu où « toutes les nuances d'opinion sont admises », (Jal) où les polémiques littéraires peuvent se donner libre cours sans avoir jamais un caractère d'invectives, adoucies qu'elles sont par la bienveillance du lieu et la souplesse du maître de céans qui sait sans en avoir l'air orienter les conversations, captiver au moment critique l'attention générale par ses dons étincelants de conteur, diriger avec mesure le cours des heures en faisant succéder aux discussions l'entrain (1) des danses et du jeu.

Il ne faudrait pas cependant éteindre l'éclat de ces soirées de la grande époque et en faire de ternes assemblées de doctrinaires corrects qui mettent en toutes choses de la modération. Les générations se sont succédées à l'Arsenal pendant 20 ans jusqu'à la mort de Nodier et celle qui avait de 20 à 30 ans en 1830 s'y montra particulièrement pétulante, houleuse, assez peu disciplinée ! On s'enthousiasmait, on s'échauffait dans les discussions que la danse calmait pour un temps, mais on sortait encore bien agité et les discussions reprenaient dans la rue, si nous en croyons le témoignage de Musset écrivant à son frère le 4 août 1831.

« J'ai rencontré là, Eugène Delacroix, un soir, en sortant du spectacle ; nous avons causé peinture en pleine rue de sa porte à la mienne et de ma porte à la sienne, jusqu'à deux heures du matin, nous ne pouvions pas nous séparer. Avec le bon Antony Deschamps, sur le boulevard, j'ai discuté de 8 heures du soir à 11 heures. Quand je sors de chez Nodier où de chez Achille, je discute tout le long des rues avec l'un ou avec l'autre. » (2)

(1) Amaury Duval, *Souvenirs*, 1829-30, parus en 1885 : « Je n'ai vu nulle part autant d'entrain. »

(2) Lettre de V. Hugo à Nodier 28 juin 1827 citée par Séché, p.101 : « C'est une tâche qui exige un talent élevé et une profonde science. Il a le talent : vous pouvez lui offrir de nouvelles sources de science. »

Enumérer ceux qui fréquentèrent l'Arsenal, ce serait passer en revue les plus connus des hommes de lettres du temps et des artistes, plusieurs dont la postérité a retenu les noms, d'autres moins grands, journalistes, critiques littéraires, érudits, bibliophiles, dont nous ignorons les noms et qui furent pour la plupart des chercheurs patients.

La « phalange poétique » constitua, de 1824 à 1828 environ, le noyau des hôtes du dimanche, troupe jeune, par son âge ou par son enthousiasme et quand on cherche à évoquer l'Arsenal à la plus brillante période de son existence, c'est toujours les soirées animées par les romantiques, déjà illustres ou nouveaux venus dans la troupe, que l'on décrit. Les plus anciens d'abord, les chefs : Guiraud, Soumet, Deschamps, rarement Lamartine qui entretient avec Nodier des rapports excellents, mais qui vient peu à Paris et qui n'aime pas beaucoup les groupes, même ceux qui n'ont rien d'une coterie ; Vigny, naturellement réservé et discret, un peu hautain. Hugo domine, bientôt le chef reconnu de la bande, en rapport avec Nodier depuis 1822 à propos d'un article élogieux de ce dernier sur *Han d'Islande*, et promptement devenu son ami. Il introduit Sainte-Beuve à l'Arsenal en 1827, quêtant pour son nouvel ami, auprès de Nodier, les conseils de l'érudit capable entre tous de guider l'auteur encore ignoré du *Tableau de la littérature française du seizième siècle*. Musset presqu'encore un enfant, s'amuse et s'exalte au contact de ses aînés ; Dumas dont Madame Mennessier nous conte l'accueil plaisant à l'Arsenal (1) ; et leurs séides : Rességuier, Guttinguer, St-Valry, Fontane, et Deschamps, plus tard Th. Gautier y représentera la Jeune-France et introduira Gérard de Nerval.

Les artistes, amis et coryphées des écrivains romantiques, ne font pas défaut. Jal nous cite : Isabey, Delaroche, Gudin, Gigoux, Bellanger, Watel, Robert Fleury, Gué, le sculpteur David d'Angers. (Jal p. 558-59) Ajoutons-y les Johannot, les Devéria dont les œuvres charmantes nous ont conservé la physionomie mobile de l'époque, Louis Boulanger, Amaury Duval, Delacroix.

Aux plus beaux temps des enthousiasmes novateurs, on discute, on s'encourage, on s'admire et on s'arme contre les critiques du camp adverse. C'est l'époque des lectures qui divulguent aux amis les vers lyriques ou dramatiques dont la presse ni la censure n'a encore eu vent. Les lectures de l'Arsenal ne sont pas annoncées à grand fracas, elles ne sont pas une cérémonie quasi sacrée dont l'armée des camarades et des thuriféraires prépare et dirige pieusement les rites. Elles eurent sans doute lieu au hasard, au caprice des auteurs, car nul des contemporains ne nous en fait mention autrement que par des indi-

(1) M^me^ Mennessier-Nodier, p. 291 et sq.

cations vagues, tandis qu'on sait fort bien à quelle date quelles lectures fameuses furent faites chez Hugo après avoir été préalablement annoncées. Jal se plaint même que ces lectures aient été peu nombreuses : « Malheureusement les lectures étaient trop rares, car ce ne furent d'abord que Lamartine et Hugo qui prirent la parole » (p. 551) ; il faut y ajouter Musset qui s'enhardit jusqu'à lire ses *Contes d'Espagne*.

Il n'y a rien chez Nodier de concerté, d'apprêté, rien qui sente l'école. C'est pourquoi la légère évocation de Musset dont les stances rapides sont bien connues reste la plus satisfaisante des relations d'une soirée à l'Arsenal :

Gais comme l'oiseau sur la branche
Le dimanche,
Nous rendions parfois matinal
L'Arsenal.
.....
Quelqu'un récitait quelque chose,
Vers ou prose,
Puis, nous courions recommencer
A danser.
Alors, dans la grande boutique
Romantique
Chacun avait, maître ou garçon
Sa chanson :
.....
Hugo portait déjà dans l'âme
Notre-Dame
Et commençait à s'occuper
D'y grimper.
De Vigny chantait sur sa lyre
Ce beau sire
Qui mourut sans mettre à l'envers
Ses bas verts.
Antony battait avec Dante
Une andante,
Emile ébauchait vite et tôt
Un presto.
Sainte-Beuve faisait dans l'ombre
Douce et sombre
Pour un œil noir, un blanc bonnet,
Un sonnet.
Et moi, de cet honneur insigne
Trop indigne,
Enfant, par hasard adopté
Et gâté,
Je brochais des ballades, l'une
A la lune
L'autre à deux yeux noirs et jaloux
Andaloux.

Jeunes et bruyants, les romantiques s'étourdissaient de leur fracas et s'habituaient à se considérer comme les fidèles d'un culte qu'ils se rendaient les uns aux autres, mais dont le pontife était déjà Hugo.

Aussi avons nous les témoignages de quelques esprits avisés, malicieux, épris de modération, que choquèrent les attitudes parfois outrées de la phalange. C'est ainsi que madame Ancelot raille assez finement et que Champfleury plus mordant, déchire les séances de lecture : « Ils passèrent à l'état de dieux et l'on inventa une espèce de langue, je ne voudrais pas dire d'argot, qui ne se parlait qu'entre initiés et qui employait les mots d'une façon inusitée ». Et la description caricaturale d'Hugo dans son rôle de pontife ne manque pas d'esprit.

« Ainsi, quand Hugo, la tête inclinée et le regard sombre et soucieux, disait de sa voix puissante dans sa monotonie, quelques strophes d'une belle ode sortie naturellement de sa pensée, pouvait-on employer ces mots d'admirable ! superbe ! prodigieux ! qu'on venait d'user devant lui en l'honneur de quelque médiocrité ?

Impossible !

Alors il se faisait un silence de quelques instants ; puis on se levait, on s'approchait avec une émotion visible, on lui prenait la main et on levait les yeux au ciel !

La foule écoutait !

Un seul mot se faisait entendre à la grande surprise de ceux qui n'étaient pas initiés, et ce mot, retentissant dans tous les coins du salon, c'était : Cathédrale ! ! !

Alors l'orateur retournait à sa place ; un autre se levait et s'écriait :

Ogive !

Un troisième après avoir regardé autour de lui, hasardait :

Pyramide d'Egypte !

Alors l'assemblée applaudissait et se tenait ensuite dans un profond recueillement ; mais il ne faisait que précéder une explosion de voix qui toutes répétaient en chœur les mots sacramentels... » (1)

Champfleury, dans les *Vignettes romantiques*, cite d'après un article de Balzac paru dans la *Caricature de Philippon* (9 décembre 1830) les épithètes laudatives chères aux jeunes romantiques :

« C'est sombre et magnifique comme une nuit d'hiver !

— C'est de la poésie qui ne peut malheureusement être comprise que de dix hommes par peuple !

— C'est une tour d'ivoire sculptée !

— C'est apocalyptique !

— C'est Homère, le Dante, Milton et l'Arioste, traduits d'une vignette du Moyen-Age !

— C'est une nielle de Florence !

— C'est un miroir concentrique où la nature se réfléchit !

Puis les voix devenaient plus confuses, j'entendis comme un chœur d'Opéra, à travers le bruit duquel perçaient quelques notes plus fortes que les autres : Psychologique — œcuménique — polytechnique — pathologique, etc... »

Même remarque d'Amaury Duval sur les conversations des artistes

(1) Madame Ancelot : *Les salons de Paris. Foyers éteints*, 1857, p. 125.

« Jamais aucune parole sérieuse, jamais rien de profond, de sensé ou de simple : tout était destiné à faire rire, à faire de l'effet. Plus les choses étaient inattendues, c'est-à-dire moins elles étaient naturelles, plus le succès en était prodigieux ».

C'est ainsi que se préparent les mêlées de 1830, c'est par la constitution de cette sorte de franc-maçonnerie que sera assuré le succès des troupes romantiques et la gloire du chef. Notons que de Latouche fréquente l'Arsenal, assiste à ces séances de flagorneries. On conçoit qu'il pût aiguiser à loisir sa verve mordante et préparer comme coup d'éclat son fameux article sur la *camaraderie* littéraire qui sema la panique dans le clan romantique lorsqu'il parut en 1829 dans la *Revue de Paris* (1).

Mais si la « boutique romantique » occupait à cette époque par sa juvénile ardeur la plus grande place à l'Arsenal, d'autres hôtes plus modestes hantaient aussi familièrement et parfois plus assidûment la maison de Nodier.

C'étaient les amis du bibliothécaire, du même âge que lui, tournés comme lui vers l'érudition paisible, un peu étonnés du fracas des querelles littéraires, ou de jeunes gens, amis déjà de la méditation et pour qui Nodier était plus qu'un ami de leur âge : Taylor et de Cailleux qui avec Francis Wey que Nodier aime comme un fils (peut-être à cause de son origine et de son accent franc-comtois) et plus tard Dumas, forment le groupe que ce dernier appelle les « dîneurs de fondation ». Ajoutons-y Soulié le collègue de Nodier à l'Arsenal et Dauzats dont les récits de voyages, pittoresques et colorés, réjouissaient Nodier, Pichot.

Il y a encore ceux que Jal appelle les « erratiques », les visiteurs qui ne renouvellent pas leurs visites ou n'apparaissent qu'en passant : Eloi Johanneau qui s'adresse à Nodier pour la documentation d'un commentaire historique et linguistique de Rabelais et dont l'érudition ne s'effarouche point d'une gaieté parfois « croustillante ; Alexandre

(1) Voici un échantillon de ses vitupérations : « L'amitié est une des calamités de notre époque littéraire. De jour en jour, elle glisse en tout lieu sa partialité plus dangereuse, et peut développer au sein de quelques hommes, réservés peut-être à de brillantes destinées, le sentiment le plus infertile qu'ils puissent cultiver : l'amour de soi. » « Quelques hommes de franchise et de solitude commencent à se révolter contre tant de déceptions, et contre la morgue et la fatuité qui sont la conséquence de ces apologies. » « Il se sera rencontré une petite société d'apôtres qui se disant persécutée dans les pratiques d'un nouveau culte, s'est enfermée en elle-même pour s'encourager. Les apôtres se seront aimés ; car on commence toujours par s'aimer dans les catacombes, quitte à devenir ensuite persécuteurs et haineux, etc...

On sait que Gustave Planche, introduit par Sainte-Beuve au Cénacle répondit à de Latouche par un article de la *Revue des Deux Mondes* dont il était rédacteur (1831) « *De la haine littéraire* ». Il accuse de Latouche de se faire un succès de toutes les chutes : « il s'est associé avec empressement à ceux qui voulaient fonder la poésie nouvelle. Il a épié leurs projets, pénétré leurs intentions, guetté leurs espérances. Il s'est initié à tous les mystères de la nouvelle religion, et le jour où la religion a triomphé, il a pris le rôle de Judas. »

Duval, M. Jouy, l'ermite de la Chaussée d'Antin et que ses goûts pour les antiques et les classiques n'éloignaient point de l'Arsenal (il fut pourtant l'un des signataires de la pétition à Charles pour fermer le Théâtre français aux Romantiques).

Mentionnons le groupe des « Muses », des Corinnes, dont quelques-unes font parade de leur gloire littéraire tandis que les autres sont des amies discrètes et familières : Sophie Gay et Delphine, Louise Colet, Marceline Desbordes-Valmore, Mme Amable Tastu...

Des témoignages intéressants de ces hôtes de l'Arsenal sont constitués par les albums de Mme Nodier et de Marie qui, selon l'usage fort répandu à l'époque renferment des esquisses, vers, prose, coups de crayon, aquarelle, sépias, vestiges précieux des illustres et des inconnus. A côté d'un sixain de Lamartine, quelques strophes du cor de Vigny, les fameux sonnets de Musset rajoutés en 1843, des vers de Hugo à la louange de Marie parus ensuite dans les *Feuilles d'Automne*. Fouinet y célèbre également Marie et plus mystérieusement Arvers y écrit, pour elle sans doute, son sonnet énigmatique.

Non moins intéressante à noter est la présence temporaire à l'Arsenal d'autres visiteurs, venus de province, ceux-là, et qui demeurent attachés à leur province d'origine : compatriotes liés à Nodier par d'anciennes relations, simples inconnus désireux de se rapprocher du bibliophile, de l'érudit, du conteur. D'ailleurs Nodier se montre toujours prêt à accueillir les ignorés, par bienveillance naturelle, par plaisir un peu glorieux de protéger, et aussi sans doute par goût de déterrer quelque talent ignoré qu'un conseil amical peut faire éclore.

Les Franc-Comtois naturellement ont droit de cité et sont représentés dans le cercle par Weiss le vieux camarade, l'ami fidèle, par M. de Roujoux, le sous-préfet proscrit, Jean de Bry, Marmier, Jean Gigoux, fils d'un vétérinaire de Besançon, que sa vocation de peintre attire et fixe à Paris, mais qui conserve toujours le parler du terroir, Fourier, Considérant, Jouffroy, l'abbé Gerbet, tous philosophes bisontins ou d'attaches bisontines et à ce titre commensaux de Nodier, Droz enfin, son ancien maître. Et l'Arsenal lui-même n'est-il pas un salon franc-comtois au cœur de la capitale, grâce à la pensée nostalgique qui rattache Nodier à son pays, et grâce aussi à cet accent de là-bas, si caratéristique chez Nodier qu'un habitué de l'Arsenal, familier du logis dès son enfance, Eudore Soulié, en fait le symbole même de ce cercle d'intimes ! (1)

Les Bretons sont représentés par Evariste Boulay-Dupaty qui introduit Lambert à l'Arsenal, les Lyonnais par Ballanche, le doux philosophe, la Bourgogne, par le pauvre bohème Aloysius Bertrand.

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1907, Lettre publiée par M. Doumic.

Nodier a déterré le poète local de l'Agenais le perruquier Jasmin, reconnaissant à « Moussu Nodier de Cranto de Paris » de défendre « nostro lengo gasconno ». (1) Introduit par Jasmin son compatriote, Magen, alors étudiant en chimie, mais déjà bibliophile, sort « énivré » de cette soirée du dimanche. (2) Il y a enfin les Angevins qui se font gloire d'avoir été parmi les premiers admirateurs et disciples des romantiques : Victor Pavie, David d'Angers. Les *Revenants* de Victor Pavie sont parmi les plus vivantes des relations contemporaines qui nous renseignent sur l'Arsenal.

Cette aimable hospitalité, cet accueil facile offert par Nodier à tous ceux que rapprochait de lui l'amour des lettres, c'est là, en grande partie le secret de sa popularité chez ses contemporains, popularité dont le bruit est venu jusqu'à nous. C'est d'ailleurs cette qualité qui fit que l'Arsenal ne fut point le lieu de rendez-vous d'une coterie, et que les romantiques n'eurent là que leur terrain d'essai en quelque sorte et non leur « boutique ». Cécile L. dans l'*Evènement* de 1849, ou plutôt V. Hugo qui se trahit sous le couvert de sa femme, en veut un peu à Nodier de cette facilité. « Tout son enthousiasme littéraire était réservé à un tas de grands hommes anonymes et de génies obscurs qu'il avait la prétention de déterrer. Il avait la manie des ouvriers poètes. Quant aux vrais penseurs dont notre siècle s'honore, il ne paraissait pas les apprécier beaucoup. Dans toute autre organisation, cela eût pu passer pour de l'envie ; mais chez lui, c'était plutôt impuissance à supporter la trop grande lumière, faiblesse de paupière morale, et puis amour de l'ombre et du demi-jour, embarras instinctif, pudeur discrète. Ces esprits universels lui faisaient l'effet du plein soleil et des places publiques. Il se sentait gêné et comme trop en vue dans tant de gloire. »

Il y a dans ces pages l'expression d'une rancune qui s'explique aisément par l'histoire des rapports de Nodier et des romantiques, notamment de Victor Hugo.

IV

Les soirées de l'Arsenal doivent au groupe romantique leur célébrité posthume, et cependant elles ne furent fréquentées par lui avec ardeur que peu de temps. Dès 1826, et surtout à partir de 1828 un autre foyer attire, et avec bien plus d'insistance, ceux qui, ayant trouvé leur voie, adopté des principes, ou plutôt des croyances et subi une domination, sont prêts à jouer le rôle de disciples autour

(1) Cf. E. Grenier. — *Souvenirs littéraires.*

(2) Il nous conte dans la *Revue de l'Agénais* de mars 1876 ses relations tout amicales avec Nodier, principalement sur le chapitre des livres.

d'un chef et à constituer cette fois, pour eux et entre eux. un véritable cénacle. Au printemps de 1827, V. Hugo s'installe au numéro 11 de la rue Notre-Dame des Champs, il vient de se lier avec Sainte-Beuve, et, nouveau Ronsard soutenu par son du Bellay, il va organiser autour de lui pour l'exaltation de sa gloire une troupe puissante. Le cénacle de Joseph Delorme est bien différent des soirées de l'Arsenal que par analogie on a pourtant voulu parfois baptiser également du nom de cénacle. V. Pavie dans les *Revenants* oppose à juste titre l'Arsenal au Cénacle : « Ici l'on respirait comme une odeur de poudre, au sein de cette frémissante jeunesse, amie, ennemie, d'un seul bloc, et, du même pas s'élançant à la commune conquête. L'on eût dit un conseil de guerre où se répartissaient les rôles, où les rumeurs du dehors, assidûment recueillies, fomentaient les indignations et exaltaient les espérances.... Là, (à l'Arsenal), s'abordaient de la meilleure grâce du monde les champions des deux camps dont le salon de Nodier était l'unique point de rencontre, et qui nulle part ailleurs ne se fussent croisés sans se heurter. L'intervention du jeu avait sa part dans le succès. Grâce aux douceurs de l'armistice, les romantiques s'avisaient qu'il y avait des classiques sans perruque, et ceux-ci que tous les romantiques n'étaient pas de mise à Charenton. »

Et nécessairement, à mesure que s'affirmait l'intransigeance du chef en passe de devenir Dieu, les soirées de l'Arsenal perdaient leur utilité, sinon leur charme. Il n'y eut point rivalité, les romantiques continuèrent de fréquenter l'Arsenal, Nodier assistait, quand sa santé le lui permettait, aux lectures chez Vigny ou chez Hugo, mais le mot d'ordre se donnait rue Notre-Dame-des-Champs, l'action s'y préparait, les forces s'y groupaient. L'Arsenal n'était qu'un lieu de repos où l'on venait encore pour se distraire à la parole de Nodier et peut-être aussi pour avoir contact avec le camp adverse. (1) Mais sans qu'il y eût rupture avouée, il y eût bien des froids : Nodier parut aux Jeunes-Frances d'un autre âge (2), le développement rapide de la carrière de Hugo, ses audaces de pensée et d' xpression effrayèrent Nodier. Il écrivait à Lamartine à propos d'Hernani : « Mon amitié pour lui me fait déplorer le hasardeux courage avec lequel il se livre, au péril de son repos et de son bonheur, à toutes les chances

(1) Comtesse de Bassanville, op. cit. « On m'a dit et je me refuse à y ajouter foi, que beaucoup de ces jeunes débutants, après être arrivés au crédit et à la gloire ont oublié le chemin qui les conduisait à la demeure du vieux maître auprès duquel ils avaient toujours trouvé tant d'indulgence et d'affection. Pourtant, nul ne sut mieux que Nodier conserver plus de vieux amis... ».

(2) Cf. ce passage d'une lettre de Guiraud à Deschamps du 30 octobre 1836 : « Le pauvre Soumet s'est donc relégué à l'Arsenal ! L'y voilà perdu, lui qui l'était presque déjà, rue Saint-Florentin ! »

d'une publicité orageuse, qui cette fois, menace de prendre l'aspect d'une petite guerre civile. Quelle que soit la force de son âme, il est difficile d'ailleurs que son caractère ne s'aigrisse point dans cette polémique en action, où la haine des partis passe si aisément de l'ouvrage à l'homme. Heureux le poète qui peut jouir comme vous de ses inspirations sans être obligé d'en faire un chant de combat ! Je vous dis tout cela parce que c'est une des amères sollicitudes de mon cœur et que mon cœur n'a jamais plus besoin de s'ouvrir qu'avec vous. Je l'aurais dit à Victor *lui-même, si ma solide amitié avait aujourd'hui le même empire qu'il y a* 10 *ans, mais quand à* 27 *ans, on a fait secte, il est bien rare qu'on puisse se rendre aux froides représentations de la raison.* »

« L'enthousiasme de ses jeunes admirateurs doit produire sur lui l'effet des chants de la sirène. C'est un des plus doux prestiges de la gloire. Puisse l'avenir lui en épargner les tribulations » (1). Cette lettre était la conclusion méditative que Nodier tirait du différend qui venait de s'élever entre lui et Hugo à l'époque des répétitions d'*Hernani*. (M. Séché nous les conte tout au long dans son ouvrage sur le cénacle de Joseph Delorme).

Nodier publie (la *Quotidienne* du 1er novembre 1829) une notice sur Byron et Moore dans laquelle il critique en termes voilés cette camaraderie littéraire que Latouche avait si bruyamment prise à partie en octobre dans la *Revue de Paris*. Etait-ce pour se désolidariser des Romantiques ? le procédé n'est pas très amical, ni très loyal. Puis suivent des attaques directes : « A la vérité nos orientalistes s'ils ont produit quelque chose, n'ont encore rien produit qui approchât des adorables compositions de ces beaux génies (Byron et Moore) ... Et d'ailleurs jusqu'à quel point la poésie a-t-elle le droit en France d'emprunter des couleurs à un sol qui n'est pas soumis à notre cadastre, à une nature hors des barrières, qui n'est pas même enclavée dans notre circonscription géographique ? » Victor Hugo lui écrit le lendemain une lettre quelque peu emphatique, mais franche, où il épanche son orgueil blessé, et où se révèle une certaine douleur assez poignante : « Et vous aussi, Charles ?... »

Le différend n'alla pas plus loin, les relations demeurèrent cordiales en apparence, Nodier assista à la représentation d'*Hernani* avec les fidèles, mais il n'y eût plus entre le vieillard et le jeune homme cette amitié, cette intimité qui avaient été les leurs au temps des dimanches de l'Arsenal.

Il faut ajouter que des circonstances diverses devaient assombrir

(1) Lettre citée par Séché : *Le cénacle de J. Delorme*, p. 230, elle est du 11 janvier 1830.

la vie de l'Arsenal : le mariage de Marie en 1831 avait privé les dimanches de leur éclat juvénile ; elle revint par intermittence, mais sa vie d'épouse et de mère ne lui permit plus d'organiser aussi assidûment les soirées de danse. Enfin l'état de santé de Nodier, la vieillesse approchant, transformèrent le caractère des réceptions. Et pourtant, les soirées de l'Arsenal qui durèrent jusqu'à la mort de Nodier gardèrent un charme qui frappa les nouveaux venus, même ceux qui, voués au cénacle de la place Royale, venaient chez Nodier par une sorte de piété. Nodier fut alors, surtout pour les jeunes gens le conteur prestigieux dont la conversation souple et sinueuse, faisait à elle seule, tout le prix de la soirée. Sur ces derniers temps de l'Arsenal, nous avons le témoignage des vieux et des jeunes qui tous exaltent le pouvoir de séduction qu'exerce encore Nodier malade et vieillissant : « Il me fut donné d'assister aux dernières de ces réunions si célèbres et si charmantes de l'Arsenal.

« Elles n'étaient plus alors ce qu'elles avaient été dix et quinze ans plus tôt, quand l'Arsenal était le rendez-vous de l'école romantique naissante. La bataille était gagnée désormais. Les grands chefs s'étaient dispersés. Sans doute Lamartine, Hugo, Musset, de Vigny, — dont quelques-uns retrouvèrent d'ailleurs Nodier à l'Académie, — étaient restés dans les meilleurs rapports d'amitié avec lui, mais ils ne venaient plus guère aux réunions du dimanche. » (Ed. Grenier, op. cit. p. 72 et sq.). D'après ces témoignages on constate que les soirées du dimanche, devenues une sorte d'institution, se déroulent à peu près de même façon en 1840 qu'en 1824, seuls certains hôtes ont disparu, d'autres les ont remplacés et le temps écoulé a changé les thèmes des conversations, un peu fané les enthousiasmes, mais laissé intactes la grâce hospitalière et la verve enjouée du bonhomme.

V

« Qui ne l'a connu que par ses livres, ne l'a pas connu », ce mot de Marmontel sur Diderot, E. Grenier dans ses souvenirs l'applique à Nodier et sans exception tous ceux qui ont écrit sur le Salon de l'Arsenal : Dumas, Sainte-Beuve, Jal, Madame Ancelot, Lambert, Pavie, etc... quelles que fussent leurs sympathies littéraires et leur bienveillance pour l'homme et pour l'œuvre, s'entendent pour célébrer ce diseur sans égal. Encore pourrait-on contester l'exactitude des souvenirs rédigés longtemps après la mort de Nodier, mais les témoignages immédiats, dont la correspondance nous rend compte sont non moins frappants. Telle la lettre enthousiaste écrite le 31 mars 1840, par Ed. Grenier à son frère. Il lui conte sa première entrevue

avec Nodier, si facile d'accès, si sympathique dès l'abord : « Le lendemain de ma visite à M. Mignet, je me dirigeai vers l'Arsenal avec la lettre de M. Droz. Là, je fus plus heureux : l'accueil que je reçus n'eut rien de froid ni de diplomatique comme celui de la veille. Je trouvai un excellent homme qui aime et qui sait accueillir les jeunes gens. Charles Nodier me reçut avec une simplicité et une affabilité qui me touchèrent. Sous une figure triste et déjà vieillie, il cache un esprit et un cœur toujours jeunes, où l'on pressent des trésors de sensibilité et d'imagination. *La conversation fut rapide, ailée, entraînante.* Des nouveaux poids et mesures, elle passa au grec, du grec aux littératures du nord, de là au protestantisme et à la Bible, que sais-je encore ? Je ne saurais te donner une idée de la grâce pittoresque, de l'élégance continue de sa parole, comme de la fraîcheur, de l'imprévu de ses idées. Je n'ai jamais entendu causer ainsi. J'étais ravi ».

Jal, qui a goûté le talent de causeur d'Hoffman, le critique des *Débats* auquel Parny disait un jour : « Mon cher, la vie est trop courte pour vous écouter, » de Célestin Nanteuil « qui contait si bien », de Dumas le père, est charmé par les « fascinations » de la conversation de Nodier.

Tous ceux qui l'ont connu s'essayent à dire ce charme particulier qu'il exerçait même sur ceux qui ne l'aimaient pas, cette séduction à la fois physique et mentale qu'on analysait mal et qu'on sentait vivement, séduction d'autant plus étonnante qu'elle est d'ordinaire l'apanage de la jeunesse, tandis qu'elle fut fidèle à Nodier jusqu'à sa mort (1). Cécile L. fixe pour la postérité l'attitude désormais historique, les traits de la physionomie du vieillard : « C'était là, qu'après dîner, Nodier recevait ses amis avec ce « sourire lumineux » qui éclairait ses joues creuses... de ce corps efflanqué, de cette gaucherie, de cette négligence il se dégageait, sans qu'on sût dire comment, un charme inexprimable. Cette grande araignée tendait une toile invisible où tout le monde se prenait, depuis les petits enfants jusqu'aux grands poètes : c'est la grâce. » (2)

(1) Cf. E. Lambert, article cité : « Il fallait que Nodier se présentât à la sous-préfecture pour faire constater chaque jour sa présence dans la ville. Dès sa 1re audience, par son langage et ses manières, il exerça sur le sous-préfet, M. de Roujoux, une véritable séduction ; celui-ci sous un air sévère dissimula le charme qui opérait sur lui ». Et sur le sourire de Nodier signalé par Cécile L. cf. Dumas : « Peut-être oublierai-je un jour le sourire de Picard, mais je n'oublierai jamais le sourire de Nodier ».

(2) Cf. Grenier, p. 71, lettre du 31 mars 1840 : « Je ne saurais te donner une idée de la grâce pittoresque, de l'élégance continue de sa parole, comme de la fraîcheur, de l'imprévu de ses idées. Je n'ai jamais entendu causer ainsi ; j'étais ravi. Un contraste inattendu qui ajoute encore du piquant et du singulier à ce charme, c'est que toutes ces choses si fines, si spirituelles, revêtues d'un langage si limpide, vous arrivent avec l'accent traînard le plus pur de la Franche-Comté. L'œil éprouve

Ce charme n'était pas dû à l'harmonie des gestes ou des traits, symbole de l'équilibre moral de facultés heureusement combinées, tel fut par exemple le charme d'un Lamartine ; celui de Nodier était fait au contraire de contrastes, contraste du laisser-aller, de la nonchalance voulue de l'attitude, et de la vivacité de l'esprit qui vole d'un sujet à l'autre, fait le tour d'une question, rebondit sur une autre, s'attarde à des détails menus d'érudition, s'anime au récit d'une anecdote qu'il sait conter avec fantaisie et humour. Même contraste entre sa physionomie assez terne et son œil vif, entre l'accent traînard du franc-comtois, et l'alacrité du langage. (2)

« Nodier était le plus charmant causeur qu'il y eût au monde, conte Dumas dans la *Femme au Collier de velours*. On avait beau faire à ma conversation tout ce qu'on fait à un feu de paille pour qu'il flambe, l'éveiller, l'attiser, y jeter cette limaille qui fait jaillir les étincelles de l'esprit comme celles de la forge ; c'était de la verve, c'était de l'entrain, c'était de la jeunesse ; mais ce n'était point cette bonhomie, ce charme inexprimable, cette grâce infinie où comme dans un filet tendu l'oiseleur prend tout, grands et petits oiseaux. Ce n'était pas Nodier.

« ...Non seulement Nodier était amusant à entendre, mais Nodier était amusant à voir. Son long corps efflanqué, ses longs bras maigres, ses longues mains pâles, son long visage plein d'une mélancolique bonté, tout cela s'harmonisait avec sa parole un peu traînante, que modulait sur certains tons ramenés périodiquement un accent franc-comtois que Nodier n'a jamais entièrement perdu... » Et Madame Ancelot : « Jamais l'esprit aimable et ingénieux de Nodier ne me parut aussi présent et aussi vif que dans ses dernières conversations. Il avait quelque chose de sympathique qui vous captivait, l'on eût passé des heures entières à l'écouter sans s'apercevoir du temps qui coulait à votre insu. Il parlait alors lentement, parce que son corps s'affaiblissait, et il parlait avec cet accent franc-comtois un peu traînant qui a une puissance magnifique pour forcer l'attention. »

Lamartine le compare à Diderot, dans ses *Souvenirs et Portraits* (III, p. 42, cité par Biré : *V. Hugo avant* 1830, p. 382), mais à un Diderot « sans charlatanisme et sans déclamation » ; improvisateur dès

la même surprise que l'oreille. Si vous considérez votre interlocuteur, ce causeur qui vous entraîne par l'élan et la jeunesse de ses idées, vous vous trouvez en face d'une physionomie terne et endormie, et n'était son œil bleu qui se réveille de temps en temps sous un large sourcil gris, vous vous croiriez devant un somnambule et le jouet d'une illusion ». Cf. Sainte-Beuve, *Portraits littéraires* I, p. 452-53 et p. 484.

Cf. Pichot *(Arlésiennes)* « J'écoutais la sirène en contemplant ces beaux yeux bleus, je jouissais de sa parole et de son sourire pendant mon heure de tête à tête »

le matin comme le neveu de Rameau » dit Sainte-Beuve (*Portraits littéraires*, I, p. 473), alliance de Sterne et de La Fontaine, écrit très justement Jal (p. 547).

Et tous de rappeler tel bon mot, tel conte fantastique, telle anecdote, tel renseignement érudit qui jaillissait, et de se complaire à suivre dans leurs détours les caprices imprévus et toujours charmants de sa conversation. « Vous mettez le pied sur je ne sais quoi d'indiscernable et de remuant dans les broussailles. Cela part en sautant, quadrupède, oiseau ou reptile, avec un bruit de feuillée. » (Sainte-Beuve). ...« Le récit était chose inépuisable, toujours nouvelle, jamais répétée. Le temps, l'espace, l'histoire, la nature, étaient pour Nodier cette bourse de Fortunatus d'où Pierre Schlemyl tirait ses mains toujours pleines. Il avait connu tout le monde : Danton, Charlotte Corday, Gustave III, Cagliostro, Pie VI, Catherine II, le Grand Fédéric, que sais-je ? Comme le comte de Saint-Germain et le taratantaleo, il avait assisté à la création du monde et traversé les siècles en se transformant. » (Dumas, op. cit.)

Le contraste que nous signalions entre ses paroles et son langage, entre son attitude et son esprit, caractérise encore son talent de causeur : il unit dans ses conversations l'érudition du linguiste et du naturaliste à la fantaisie émue ou ironique du poète « C'était à la fois Walter Scott et Perraut, c'était le savant aux prises avec le poète, c'était la mémoire en lutte avec l'imagination. » (Dumas). Il peut causer de plain-pied avec M. Latreille ou M. Guillaume de Humboldt, ce que ni vous ni moi ne pourrions faire. Il sait les étymologies, les racines et les origines des langues, la paléographie comme Heyse, Heinsius ou M. Haase. Il sait l'histoire des Estienne, des Alde et des Manuce ». (Planche, *Portraits littéraires*, I, cité par Salomon, p. 119) ... et il savait aussi conter l'histoire du crapaud et de l'araignée ou les avatars plus incroyables encore et non moins authentiques du taratantaleo.

Nodier connaît son prestige de conteur, il en jouit et en use selon les besoins du moment, ménageant ses effets, tantôt simple interlocuteur dans une conversation entre amis, mais prenant vite le rôle unique en réduisant ses interlocuteurs au rôle presque muet d'auditeurs, et plus souvent encore conteur délibéré, entraîné par l'abondance de ses souvenirs ou la verve de son imagination. Sans doute se livre-t-il davantage à son talent à mesure qu'il vieillit et quand les soirées de l'Arsenal n'ont plus ce caractère tumultueux qu'elles eurent de 1824 à 1828. V. Pavie, Ed. Grenier, Magen, sont les témoins de la fin de l'Arsenal et furent en face de Nodier comme de très timides jeunes gens charmés par l'homme de talent, l'ancêtre littéraire, et ils nous ont laissé d'agréables relations des conversations

qu'ils eurent avec Nodier, soit à l'Arsenal, soit le long des quais, durant la quotidienne promenade que le vieillard entreprenait presque jusqu'à sa mort pour se rendre chez les libraires ou ses amis bibliophiles. Dans leurs récits, le vieillard prend déjà un caractère légendaire.

Au temps où la « boutique romantique » avait pris l'Arsenal comme centre de réunion, il lui arrivait plus souvent de se taire et d'observer d'un air matois tout en faisant mine d'être fort absorbé par son jeu d'écarté. Il se divertit doucement des extravagances romantiques, trop volontairement bénin par goût de la paix et aussi par souci de l'opinion pour prononcer une parole de blâme ou de moquerie, mais trop spirituel pour ne pas être choqué des outrances dans les louanges, des éclats d'expression des romantiques dévoués à Hugo (1) C'est alors qu'il prononce le mot recueilli par M. Ancelot, mot qui nous en dit long sur son esprit et sur son caractère : « Si j'aime le jeu ? il faudrait que je fusse bien ingrat pour ne pas l'aimer : un défaut qui m'est plus utile que ne le serait une qualité : la sincérité. » Ce mot nous révèle plus que tous les témoignages que nous avons précédemment cités et examinés, il va plus loin dans l'analyse de l'individu et nous donne peut-être la clé de son caractère, de son attitude, de son rôle. Il fut souris et oiseau, à l'honneur sans doute de son esprit subtil et délié, de son goût et de son tact, à l'avantage de ses intérêts, mais aux dépens de sa volonté, un peu molle et fléchissante et même de son cœur qui manqua de droiture. C'est ce qui explique quelques sécessions dans le chœur des admirateurs. Madame Ancelot, pourtant sympathique, l'accuse de falsifier complaisamment la vérité dans ses récits, de mêler subtilement le rêve à la réalité, et d'avoir un plaisir malin et peut-être non dépourvu de vanité à dérouter son auditeur quand il conte quelque évènement biographique. C'est ce qui explique encore le ton du discours de Mérimée, son successeur à l'Académie. Avec plus de douceur et d'onction, Sainte-Beuve relève les mêmes traits et en fait un délicat hommage au talent du poète, tandis que Champfleury dépouille avec brutalité la figure de Nodier de toute auréole poétique : « L'allumeur (des étoiles poétiques du romantisme naissant) était un fin compère, une sorte de bonhomme lettré, philosophe, à qui la fiction historique ne déplaisait pas et qui, voilant prudemment sa pensée, consentait facilement à devenir *le père* de cette jeunesse

(1) Cf. Pavie les *Revenants*. « Il figure au cénacle avec un caractère de bonhomie discrète et quelque peu malicieuse, qui ne diffère pas moins des ardeurs et des impatiences du conspirateur sous l'empire que les provocantes allures et des manifestes altiers de ses jeunes frères d'armes en guerre ouverte avec l'Académie. On peut l'accuser de complaisance, mais les colères tombent vite ».

ardente. Condamné à une vie difficile par son peu de fortune, Charles Nodier se prêta de tout cœur à ouvrir ses bras aux nouveaux venus, certain que ceux-ci, à l'occasion lui rendraient la monnaie de sa pièce. » Son ami Pichot, indulgent et fidèle, se plaint doucement dans les *Arlésiennes*, il se montre l'Alceste d'un Nodier complaisant à la manière de Philinte. « J'aimais Charles Nodier en ami jaloux, je lui disais un jour : Cher Charles, vous devenez la courtisane de l'amitié ; je n'ai pas la prétention de vous posséder seul... je ne serai jamais jaloux de Taylor, de Cailleux et de cinq ou six autres, je vous en accorde même douze, vingt, quarante, si vous voulez, pour rivaliser avec l'Académie, jusqu'à ce que vous en soyez, mais cher ami, Aspasie et Laïs ne se livraient pas au premier venu, elles n'ouvraient pas leur porte au public : tout le monde ne pouvait aller à Corinthe... Il me répondait par des excuses tendres, mais en déclarant qu'en vieillissant il ne voulait plus se faire un ennemi, *ne plus être exclusif ni en littérature ni en politique*... »

Ne pas être exclusif, cela serait assez bien en effet le principe de Nodier, de son talent, de ses inclinations et de son rôle. C'est là pourquoi il n'a jamais joué un rôle de chef de parti et pourquoi les soirées de l'Arsenal n'ont tenu qu'un rôle bref dans l'histoire du romantisme. Sympathique à la jeune génération mais neutre malgré tout, tel se montra Nodier. C'est là d'ailleurs pour la postérité, le principal intérêt de l'Arsenal. Grouper pour un temps les novateurs et leur permettre de mûrir leurs idées et de préparer leur attitude, rester ouvert toujours aux amis de tout âge et de toutes opinions, séduire les contemporains non par l'unité d'une doctrine ou la fermeté des principes, mais par le charme de l'esprit et par la grâce des manières, tel fut le rôle de Nodier.

Chapitre III. — Les étapes de la réputation

I, Premiers succès. Encouragements à l'érudit. — II. Critiques de ses œuvres romanesques. — III. Campagne académique. Disciples et « petits romantiques » — IV. Nodier et les grands romantiques. — V. Réaction au lendemain de sa mort. Ecole antagoniste. — VI. Renouveau de réputation.

Certains écrivains, après l'achèvement d'une œuvre, la regardent comme un être indépendant d'eux-mêmes qui s'en va, selon le hasard et sa chance, tenter une fortune qui lui est personnelle. Un Dostoïewski a peint parfois l'homme arrivé à l'âge mûr, contemplant avec impartialité des actes d'autrefois, détachés pour ainsi dire de lui, et vivant au dehors avec leur cortège de résultats. Le principal théoricien du pragmatisme, enfin, frappait l'ingénieuse formule de ce *moi-social*, moyen terme entre notre personnalité et l'idée qu'on s'en fait, ou même image nouvelle de nous, conçue par ceux qui nous fréquentèrent ou eurent à nous juger.

Examiner les opinions successives qui furent émises sur un écrivain dont le rôle a eu quelque importance historique n'est pas seulement le fait d'une recherche mécanique d'exhaustivité. C'est joindre à l'étude de sa formation personnelle, celle du cheminement de ses idées, des images successives qui furent formées de lui C'est joindre, si l'on peut dire, l'histoire de son évolution externe à celle de son évolution interne. Notre dernière partie aura présenté en raccourci ce double aspect. Les *Théories littéraires* envisagées dans leur évolution, nous aurons montré les différentes périodes de la réceptivité de Nodier. L'*Arsenal* nous faisait saisir sur le vif, l'extériorisation de la pensée, le point de départ de son influence. Dans les *Etapes de la réputation*, nous verrons ses contemporains ou la postérité réagir devant sa personnalité et son œuvre.

I

Nodier, peu considéré à Besançon à cause de ses premières frasques de jeunesse, a connu à Paris les premières joies du succès. Il a dit lui-même dans sa *Correspondance* (pp. 8-9-12-14) les encouragements accordés à sa *Bibliographie entomologique* et à sa *Phisiognomonie* par un Lamarck et un Beffroy de Reigny. *Stella* ou les *Proscrits* a, il le constate avec étonnement, « l'honneur d'être un peu à la mode... car les hommes ont la manie de courir après tout ce qui est hors de la

sphère ordinaire de leurs idées », il reste cependant défiant et craint, en persévérant dans ce genre, de faire fausse route (p. 23). Il y revient une dernière fois, mais avec plus de joie. « Son ouvrage lui a déjà valu quelques bouffées d'encens... il a eu jusqu'ici un débit très satisfaisant ». Bien plus, il a eu la joie de se voir curieusement regarder par des passants du Palais-Royal, comme l'auteur des *Proscrits* (p. 27). Un témoignage de Soulié, recueilli par un éditeur de Nodier (1), montre au demeurant que le livre fit des enthousisates jusqu'à Bordeaux. Soulié le lut avec transport.

« Je relisais ce livre sans cesse, a-t-il écrit en marge de son exemplaire ; j'en soulignais un grand nombre de passages ».

Mme de Genlis en donnera un compte-rendu qui fera grand plaisir à Nodier (2). *Le peintre de Saltzbourg* ne réussira pas aussi bien, mais lorsque Nodier sera présenté à Herbert Croft et à Lady Hamilton, il aura le plaisir de trouver en eux des admirateurs de ces deux écrits « très justement oubliés, qui n'avaient d'autre mérite qu'un peu de chaleur ». (Estignard p. 46).

Bien qu'il ait pu placer quelques articles au *Citoyen français* et à la *Décade philosophique*, sa réputation sommeillera jusque vers 1806. Ses *Essais d'un jeune barde* seront accueillis avec la sévérité que l'on a vue à la *Décade* ; l'ossianisme en sera âprement raillé par Auger.

En 1806, Nodier a, pour la première fois, les honneurs d'un compte-rendu dans la grande presse. Le 19 juillet, Boissonade consacre aux *Tristes* un article non signé. Il leur reproche âprement d'être imprégnés « d'un sentimentalisme germanique », mais il s'y arrête à cause de leur religiosité, conforme aux vues officielles. — Du même ouvrage E. Géraud pensait peu de bien. « J'y ai trouvé, disait il; la même manière que dans les ouvrages de Nodier que j'avais déjà lus. Seulement ici les défauts excèdent les beautés. Ce jeune homme, d'ailleurs, se répète sans cesse et tourne dans un cercle fort étroit d'idées et de conceptions ». Le lecteur trouve au demeurant que ce « rêveur intrépide » a raison d'admirer l'*Apocalypse* car il en a les défauts (4).

(1) *Nouvelles*. Ed. Charpentier, p. 11.

(2) Dans *la Bibliothèque des Romans* qui contient des analyses d'ouvrages récents. La collection de la Bibliothèque nationale étant incomplète, je n'ai pu trouver la référence exacte.

(3) E. Géraud. *Un homme de lettres*, etc. p. 39 (juillet 1808).

(4) Millevoye jugeait plus aimablement des productions poétiques de Nodier : Il lui adressait en effet le 21 octobre 1809 les compliments suivants dans une lettre publiée par M. Ladoué dans sa thèse sur *Millevoye* (p. 99). « Vos vers, Monsieur; ont laissé l'ineuphonie aux terribles noms des lieux que vous quittez (la Suisse) , ils n'ont gardé que ce vague mélancolique et plein de charme qu'on doit respirer sur les belles montagnes de l'Helvétie où résonne encore le chalumeau de Gessner.

Le compte-rendu du *Dictionnaire des Onomatopées françaises*, par Boissonnade (*Journal des Débats*, 6 mars 1808) sera de nature à encourager plutôt Nodier dans la voie de l'érudition. Boissonnade incline dès l'abord vers la thèse de Nodier. Il croit que beaucoup d'expressions qu'on n'en soupçonnerait pas peuvent se ramener à une onomatopée primitive. Il loue l'abondance des exemples choisis par Nodier. Il en ajoute quelques uns, (charivari, hourvari, tomber, piou piou, ronron) relève quelques inexactitudes dans les citations empruntées à La Bruyère, à la Fontaine et à Voltaire, mais il est plein d'encouragements :

« Cet ouvrage, qui demandait des études sérieuses et une lecture étendue, est exécuté de manière à faire beaucoup d'honneur à l'érudition et au goût de M. Nodier. Jusqu'ici, cet auteur n'était connu que par des romans pleins d'imagination et de talent, mais quelquefois un peu singuliers et un peu frivoles, malgré leur apparente gravité. Il faut le louer d'avoir tourné ses études vers un but plus sérieux et plus utile... Je désire bien sincèrement que le succès de cet ouvrage puisse l'encourager bientôt à publier la suite de ces recherches intéressantes et curieuses ».

Et Boissonnade, se faisant même son protecteur le désigna comme on le sait à Herbert Croft qui recherchait un secrétaire pour des travaux philologiques.

Dussault, rédacteur au même journal, ne prit pas moins au sérieux Nodier en 1812 (*Journal des Débats* du 23 août) lorsque parurent les *Questions de littérature légale*, sous le voile de l'anonymat qui fut vite percé. On lui reprochait d'étaler un peu trop sa scienc . Mais n'est-ce pas que Nodier avait voulu bien appliquer le conseil de Boissonnade ? On louait toutefois son originalité de pensée, et même son ingéniosité dans le choix des termes qui lui permettaient de poser de curieux problèmes : les *pastiches*, les *styles spéciaux*. Il y avait même là le ton d'une admiration grave et juste qui révèle soit la camaraderie, soit une intention de « lancement ». (1)

« Un coup d'œil jeté sur les titres des paragraphes de sa brochure suffit pour voir qu'il ne se traîne sur les traces de personne et qu'il tire ses pensées de son propre fonds ; il a des vues qui sont d'une nouveauté extrêmement piquante, et comme il faut de nouveaux mots pour de nouvelles idées, son dictionnaire littéraire n'est pas lui-même sans originalité... Il a toujours des pensées qui lui appartiennent en propre, soit qu'il traite des *écoles en littérature*, soit qu'il parle du *vol littéraire*... Il rajeunit tout, il donne à tout un caractère particulier, il est

L'auteur de Daphnis doit en vouloir un peu à celui de *Vert-Vert* qui lui vole un aussi digne compatriote ». (Nodier se rendait à Amiens).

(1) L'article de Dussault signé Y dans le Journal a été reproduit dans *Annales littéraires ou choix chronologiques des principaux articles de littérature insérés par M. Dussault dans le Journal des Débats* (Paris, Maradan, 1818) T. III, p.521.

partout ingénieux dans ses rapprochements, neuf dans ses observations, instructif dans ses paradoxes, piquant dans son érudition : sa brochure est un des ouvrages les plus remarquables dont nous ayons rendu compte, depuis longtemps ».

Avec une louable pénétration, le critique avait bien vu que la théorie du pastiche était un des points essentiels où la doctrine s'ajoutait à l'érudition. Et de fait, nous aurons l'occasion de voir que la question du pastiche demeure prépondérante lorsqu'on veut reconnaître la vraie personnalité de Nodier.

Ayant été autrefois bien servi par l'opportunisme, en mettant de la religiosité dans les *Tristes*, il avait su cette fois profiter de l'actualité en traitant du *Plagiat* au moment où M. Etienne en était bruyamment accusé pour ses *Deux-Gendres* ; son habileté était récompensée. Il put écrire à Jean de Bry :

« Mes *Questions de littérature légale* dont il a été rendu un compte trop honorable dans le *Journal de l'Empire* du 23 août, ont attiré je ne sais comment une espèce d'attention. Elles vont se réimprimer, et les ouvrages qui s'annoncent à la fin de l'article me sont demandés avec quelque empressement par les libraires... Etienne m'attache à la rédaction des journaux ». (1)

Nodier était « lancé ».

II

La médiocre série d'ouvrages romanesques ou dramatiques qui va de *Jean Sbogar*, avec *Adèle*, au *Vampire* et à *Bertram* fut loin de lui valoir les mêmes éloges, mais elle provoqua beaucoup de bruit autour de son nom. D'écrivain notoire, il cherchait à devenir écrivain à la mode. C'est ce que nous permet de supposer, à distance, l'article du *Journal des Débats* consacré à *Jean Sbogar* :

(Le panorama) « et *Jean Sbogar*, voilà le joujou et le roman à la mode. Nos dames dessinent pour leurs schalls et pour leurs broderies les figures brillantes que le premier varie à l'infini et la lecture du second leur procure des sensations presqu'aussi douces que les séances tragiques de la cour d'Albi. Ce Jean Sbogar est un chef de voleurs qui épouvante toute l'Illyrie, tandis qu'un certain Lothario personnage intéressant, mais d'une morale un peu facile, séduit toutes les belles par les grâces de sa personne et la politesse de son langage... On conçoit tout ce qu'un auteur habile a pu tirer d'un pareil sujet ; il y a des situations à l'eau-forte, des détails énergiques et des descriptions pleines de charme. On y rencontre bien par-ci par-là des expressions ambitieuses et des phrases alambiquées ; ce n'est pas un style de la meilleure école, mais il a de la force, de la couleur et de l'originalité ; en un mot, c'est un livre du genre romantique ».

(1) Lettre à Jean de Bry du 15 septembre 1815. Boyer de Sainte-Suzanne, *Notes d'un curieux*, pp. 385-386.

La *Revue encyclopédique*, organe sérieux et qui mérite l'éloge qu'en fait M. des Granges, car un grand souci de précision scientifique y règne, ne consacre que ces quelques lignes correctes et peu favorables :

« *Jean Sbogar*, par M. Ch. N., est une production originale qui appartient encore à ce genre romantique qu'on peut bien tolérer dans le roman, parce que les premiers législateurs de notre goût dédaignèrent de tracer avec précision les règles de cette espèce d'ouvrage ». (1)

M. Yovanovitch a donc raison de donner, dans la manière dont l'éditeur fit parler de cet ouvrage un exemple de la publicité littéraire de ce temps (p. 84 et 91).

Adèle sera moins critiquée que reléguée au second plan, comme le mérite un aussi fade récit. « Voulez-vous savoir — commence Béchet aux *Débats* (2) — comment, avec beaucoup d'esprit, on peut faire un mauvais ouvrage en s'éloignant du vrai ? Comment, avec beaucoup d'imagination, on peut n'enfanter qu'une production très commune en prenant l'extraordinaire pour le neuf, lisez *Adèle* ». Et Béchet de remarquer l'absurdité de la conduite des personnages. Il sait cependant que le lecteur, attiré par ce genre de livres, ne sera pas sévère. « Ce roman, malgré tous ses défauts, obtiendra sans doute une grande vogue : on y trouve quelques lettres (car c'est un roman épistolaire) brûlantes d'amour ; l'intérêt est vif et soutenu ». (3)

Malgré ces concessions, Nodier trouve que le critique est pour lui un zoïle. Il le lui fait dire par l'organe de la *Gazette de France*, et Béchet croit utile de se défendre dans un nouvel article du 9 mai.

Décidément, le *Journal des Débats* qui avait été précieux jusqu'en 1812 devient insuffisant. La *Quotidienne* y suppléera. Les divers compte rendus qu'elle a consacrés à Nodier sont d'une invraisemblable platitude ; on a l'impression de n'être pas en présence de cri-

(1) *Revue encyclopédique ou Analyse raisonnée*, etc... Année 1819, tome I. Ce volume renferme des statistiques des ouvrages de divers genres parus en 1818.

(2) *Journal des Débats* 30 avril 1820 (article non signé).

(3) Le *Journal des Débats* donne, le 15 mars 1819, un compte-rendu de *Thérèse Aubert* (non signé) qui fait les mêmes éloges ironiques et les mêmes pronostics de succès :

« Quelle fortune pour un libraire ! Quelle source d'émotions profondes pour tous les cœurs sensibles ! Des tableaux brûlants d'amour, des descriptions étincelantes, du sentiment dans toutes les phrases, de la tendresse jusque dans les virgules, un vague, un vaporeux enchanteur, du pittoresque et du mélancolique, du pathétique et du sombre : il y a dans cette nouvelle production de quoi enflammer toutes les imaginations et de quoi agacer tous les nerfs. La lecture produira sur nos dames tous les effets de l'harmonica ; elles se passionneront pour le héros : Werther n'était pas plus amoureux ; elles ne pourront refuser des larmes à l'héroïne : Charlotte, Héloïse et Julie n'étaient pas plus sensibles. La fameuse scène de la rose de Nina est glaciale en comparaison de celle de l'églantier qui remplit une des pages brûlantes de Thérèse. C'est un genre d'adieux très neuf qui pourrait servir à l'instruction des amants... ... M. Nodier a — il faut bien le dire — une imagination dont il abuse ».

tiques de métier, mais d'apprentis journalistes. N'importe, l'éloge est vif, comme pour le *Vampire* qui en a grand besoin (1). Après quelques mots contre les *Vampires révolutionnaires* on présente celui de Nodier :

« Le *Vampire* de la Porte Saint-Martin sera moins dangereux. S'il excite l'effroi, ce ne sera pas à coup sûr chez le caissier du théâtre. Les apparitions nocturnes de lord Ruthwen attireront longtemps les amateurs d'émotions fortes : les femmes surtout voudront voir ce fantastique personnage, ce *Lovelace des tombeaux* qui poursuit les jeunes fiancés et qui réunit toutes les grâces du Don Juan ».

C'est sur le même ton de réclame payée que la *Quotidienne* du 24 novembre 1821 annoncera *Bertram ou le château de Saint Aldobrand*, sans même qu'on ait pris la peine de varier l'amorce :

« Tout ce que Shakespeare et Madame Radcliffe ont pu imaginer de plus sombre et de plus terrible pâlit devant ce drame sanglant, dont nous n'essaierons pas de donner l'analyse. Cette tragédie de Maturin fait fureur en Angleterre ; elle a comme Gabrielle de Vergy en France, le privilège de donner aux femmes des vapeurs et des attaques de nerfs : ce qui n'empêche pas sans doute que ces dames retiennent leurs loges pour la représentation suivante. Aussi les dames françaises veulent-elles dès à présent lire *Bertram*, en attendant qu'on l'accommode à quelque grand théâtre des boulevards où sa place est déjà marquée, à côté d'*Ugolin* et du *Temple de la Mort*.

Une presse moins amicale relèguera Nodier parmi les représentants du « frénétique », dont il mettra bientôt tant de soin à se désolidariser. Sous les « noires bannières » de ce genre monstrueux on a déjà vu s'avancer lord Byron. « Bien loin derrière lui se traîne avec peine l'auteur du *Solitaire* appuyé sur son *Elodie* et escorté de son *Renégat* ». C'est en cette société que les *Annales de la Littérature et des Arts* (1821, t., VI) classent l'auteur de *Bertram*. Quant à la *Revue encyclopédique* (t., VIII, p. 341), elle « trace à regret une rapide analyse de *Lord Ruthwen* que Nodier a accepté de patronner. « Il règne dans tout cet ouvrage, remarque le critique sérieux, une monotonie d'horreur qui fatigue et dégoûte l'esprit. D'ailleurs ce genre est si essentiellement faux qu'il serait très facheux qu'il se propageât en France ».

Voilà comment on traite le genre dont Nodier a failli se faire le protagoniste, en attendant qu'il l'accablât de ses critiques (2).

Quoi qu'il en soit, le mélodrame et la parodie vont s'emparer de la majorité des ouvrages qu'il aura écrits ou patronnés entre 1818 et

(1) *Le Journal des Débats*, 30 avril 1820, refusait de considérer lord Ruthwen comme l'œuvre de Nodier.

(2) *Trilby* ne gagne guère, en sa délicate finesse, à paraître peu après. Il n'y a guère que la *Quotidienne* (23 août 1822) qui cherche à lui rendre justice en insistant sur cette littérature rêveuse et descriptive, distinguée de la littérature effrayante. Ailleurs (*Annales de la littérature*, etc.) on s'en tient à de larges citations.

1821. Dès 1818, Cuvelier et Léopold mettent à la scène *Jean Sbogar mélodrame en trois actes... tiré du roman...* Et en 1824 Vignon Rétif de la Bretonne fera la part belle à Nodier dans la dédicace de *Og*, parodie des romans à la mode :

« A *Jean Sbogar*, et à ses successeurs le *Vampire*, le *Camisard*, *Han d'Islande*, le *Renégat*, le *Centenaire*, le *Paria Français* etc... »

Il fera implicitement de lui l'inventeur ou le patron de toute cette belle littérature.

Si Nodier fabrique lui-même la pièce qu'il intitule le *Vampire*, en 1820, et qu'il ne signe pas, les répliques paraîtront en rangs serrés : dans le cours de la même année comme nous l'avons écrit plus haut.

C'est en somme un des plus beaux succès obtenus par Nodier que d'avoir vu en si peu de temps cinq parodies de la même œuvre paraître à la scène ou à la vitrine du libraire !

Smarra ne donne lieu qu'à un « divertissement ». Mais *Trilby* retrouvera presque la même vogue douteuse avec quatre imitations ou parodies au cours de 1823.

Trilby ou le lutin d'Argaïl, vaudeville en un acte par MM. Scribe et Carmouche.

Trilby ou la batelière d'Argaïl, comédie en un acte, imitée de la nouvelle écossaise de M. Nodier par MM. Dumersan, de Courci et Rousseau.

Trilby ou le lutin du foyer, comédie en un acte, par MM. Théaulon, Lafontaine et Jouslin.

Les Trois Trilby, folie en un acte et en prose, par MM. Menuissier, Ernest et Saint-Ange Martin.

Faut-il supposer que l'effroi de ce feu roulant ait dégoûté Nodier de productions romanesques jusqu'à 1830, et qu'il ne les ait abordées lui-même alors que pour parodier à son tour ? Le caractère des *Sept châteaux du roi de Bohême* nous inciterait à le croire. Là encore l'imitation et la parodie reprirent leurs droits. Paul Meurice donna en 1859 le *Roi de Bohême et ses sept châteaux*, drame en 6 actes. D'autre part Monselet (1) se rappelait avoir vu l'annonce d'une autre parodie : l'*Histoire des sept bohêmes qui n'ont pas de châteaux*, par Alexandre Privat d'Anglemont et Théodore de Banville.

C'est encore, d'ailleurs, la publication du *Roi de Bohême* qui paraît avoir sinon inspiré, du moins documenté Scipion Marin lorsqu'il mit

(1) Monselet. *Curiosités littéraires et bibliographiques*, Paris 1889 (8° Z 12.027) p. 138:

« Nodier parodié : On sait que Ch. N. a composé un ouvrage intitulé l'*Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux*. Je viens de trouver cette annonce de librairie dans un journal de 1846 : « Pour paraître prochainement : *Histoire des sept Bohêmes* etc... » Cet ouvrage ne semble pas voir été publié.

en scène les célébrités du temps dans le *Sacerdoce littéraire ou le gouvernement des hommes de lettres* (1). Le *Roi de Bohême* avait paru depuis deux ans seulement lorsque Marin faisait se rencontrer Dumas, Hugo, Girardin, Sue, etc... Nodier, représenté comme le plus nuageux de toute la bande, prit la parole :

Charles Nodier
« C'est assez bien vous chanter mutuellement
conjugalement
maritalement
Avec les sings, les tocsins et les sonnettes
Les grelots et les crotales
Les sistres et les tabales
Les tympans et les tympanons
Les tympanioles et les tymbales
.....
Eugène Sue
Sacré sabord ! Notre Nodier est-il devenu fou
Ou tombé en enfance ?
Charles Nodier
Avec les cris-cris et les crins-crins
Les bombardes et les tarrabats
.....
Le clarum tintinnabulum de Catulle, et
Le *Clocque titubans* de Merlin Cocaïe
Balzac
Au diable, avec ton Merlin Cocasse.
Charles Nodier
Avec la Campana de .....
Plusieurs jeunes Frances
A la porte, à la porte !
(On le pousse, on le met dehors) »

Puis, comme Perrin Dandin, Nodier reparaît à la fenêtre et reprend ses refrains. Tout le monde s'écrie alors : « A Charenton, le roi de Bohême ».

Scipion Marin qui avait emprunté au ton, et même aux expressions du *Roi de Bohême* ces onomatopées cocasses, désigne donc plus clairement l'œuvre qu'il vise et il se donne à lui-même la parole pour juger Nodier avec un sympathique regret : « C'est dommage, Charles Nodier, consciencieux journaliste, poète de haute portée en prose ! La bibliomanie nous l'a perdu, il veut faire des livres vieux ».

C'était marquer fort justement la virevolte trop complète qui avait fait passer Nodier des œuvres de sensibilité à l'inlassable raillerie.

(1) Marin (Scipion) : *Le sacerdoce littéraire ou le gouvernement des hommes de lettres*, centilogie en trois actes, par M. Aristophane citoyen de Paris. (Paris, Vimont 1832, in-8).

Cela contribua-t-il à le ramener à la résolution plus sage de conter selon Perrault ?

III

Deux séries d'articles de la *Quotidienne* ont un caractère particulier. On sent qu'un journal gagné à Nodier lui prépare une élection académique. En 1821 (1) pour effacer l'effet produit par ses mélodrames récents, on souligne l'annonce successive de deux ouvrages sérieux : *La Promenade de Dieppe* et un « ouvrage scientifique sur les langues qui marquera la place de M. Ch. N. à l'Académie des sciences, si ce n'est à l'Académie française puisque c'est là que l'on s'occupe du fameux dictionnaire ». Et l'intention était si nettement académique que l'on défendait *Smarra*, *Smarra* que Nodier disait longtemps après, à Turquety, avoir été la cause d'un échec académique !

Dans une lettre du 17 novembre 1827 (2) Nodier parlait à quelques lignes d'intervalle de la publication imminente de trois volumes de variétés érudites et des dessous habituels des élections à l'Académie, où il se défendait de vouloir entrer. Or, en 1828 et 1829, la *Quotidienne*, fidèle à ses intérêts, faisait du bruit autour des *Questions de littérature légale*, des *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque* et de *l'Examen critique des dictionnaires* (3). Le complaisant Soulié, sous les initiales de J. B. A. S. (*La Quotidienne* du 24 mai 1828) se tirait au mieux de cette tâche bienveillante. Non seulement *Smarra*, mais même les *Proscrits* paraissaient noyés parmi les œuvres savantes de Nodier :

« Les bibliographes seront fort embarrassés de déterminer la place que l'auteur de ce livre *(Le Plagiat)* doit occuper dans leurs méthodes. M. Ch. Nodier a écrit sur la grammaire, sur l'histoire naturelle, sur la philosophie des langues, sur une foule d'objets de critique ou de philologie. Il a fait des Dictionnaires, des Notices, des Dissertations, des Commentaires, des Bibliographies, des Romans, des Voyages, des Contes en vers, des nouvelles en prose, des Odes, des Elégies, des Epîtres. Il a traduit du latin, de l'esclavon, de l'anglais, de l'italien... Une chose digne de remarque dans la carrière de l'auteur, c'est qu'il débuta par ses ouvrages les plus sérieux ».

Comme Soulié veut parler du *Dictionnaire des Onomatopées*, on conviendra qu'il esc amote galamment deux romans werthériens, un

(1) *Quotidienne*, 24 octobre 1821. Ajouter les articles du 24 août 1821, du 11 novembre 1821, du 17 septembre 1823 et du 4 octobre 1826.

(2) Estignard XCII. L'éditeur a pris la date de réponse de Weiss pour la date d'envoi de Nodier.

(3) Presque au même moment (décembre 1828) Raynouard apportait dans le *Journal des savants* des conclusions plus académiques. Il reprochait à Nodier d'avoir employé un ton de persiflage dans son *Examen critique des Dictionnaires*.

libertin, les *Tristes*, etc... Les articles du 30 avril et du 24 novembre sur les *Mélanges* et l'*Examen critique des Dictionnaires* sont dans le même goût. Ils nous donnent le type d'une campagne menée par un journal à cette époque pour faire entrer à l'Académie un écrivain qui avait à reprocher quelques peccadilles à son écritoire.

***

La publication de ses poésies va nous permettre d'observer une tentative analogue, mais plus réellement littéraire, pour nous présenter un sage Nodier, alors qu'un aveu plus intime nous révèlera en lui un « suspect ». Le rédacteur anonyme du *Mercure de France* (1) et P. A. Vieillard dans les *Annales de la Littérature et des Arts* (2) nous montreront Nodier comme un novateur plein de sagesse, nourri de littérature antique, « peu versé dans la littérature contemporaine » longtemps défendu par son séjour dans le Jura contre l'exemple des « novateurs indisciplinés » qui ont pris pour mot d'ordre « guerre au goût ». Ceux-ci sont des révolutionnaires qui en veulent aux trois unités, mais leur succès ne sera pas de longue durée, il fera place à une *restauration poétique*. « C'est alors que l'on reconnaîtra que dans la poésie, MM. de Lamartine et Casimir Delavigne, MM. de Chateaubriand et Ch. Nodier, ont atteint le terme au delà duquel la hardiesse devient de l'extravagance ».

Quant à Edmond Géraud, dont nous avons relevé déjà un sévère jugement sur les *Tristes*, il nous donne une fois de plus l'exemple d'un sage refusant obstinément de pactiser avec une école qu'il juge extravagante. Nodier a parlé très aimablement de ses œuvres, il le reconnaît mais ne rabat rien de ses griefs. Ayant reçu un volume de Nodier en 1827 pour en rendre compte, voici ce qu'il répond au directeur de revue qui le sollicite (3).

« 28 juillet 1827

« A Marcelin,

« Grand merci de l'envoi des *Poésies* de Nodier. Je vous dirai bien bas, mon cher collaborateur, et pour que cela n'aille pas plus loin, que je me garderai fort de rien écrire sur les Poésies de Nodier. Il a dit de moi trop de bien pour que je me décide jamais à exercer contre lui les rigueurs d'une juste critique. Outre les défauts nombreux que je remarque dans ces poésies, outre les mauvais exemples qu'il ne cesse de donner par le vague étrange de ses idées et de sa versification, il a le grand tort, à mes yeux, d'avoir détourné de la bonne route, par ses éloges et par l'influence qu'il exerce, une foule de jeunes gens qui étaient nés avec beaucoup

(1) Il signe D. *Mercure de France au* XIX^e^ *siècle* 1827 (Tome XIX, p. 9).
(2) *Annales de la littérature et des Arts*, 1828 tome XXXI, pp. 106-111-131-141.
(3) *Un Homme de lettres* etc... p. 241.

de talent. Il a fait une détestable école, dont les adeptes mettent dans leurs ouvrages précisément le même ordre et le même soin que Soulié et lui apportent dans leur linge, dans leur argent et dans la direction de leurs affaires. Tous ces gens-là prennent le vagabondage pour de l'imagination et l'abus des mots pour la poésie. *Vade retro* ! dirais-je volontiers à chacun d'eux ».

Voilà qui annonce déjà la réaction contre Nodier qui viendra du camp Mérimée-Stendhal, s'annonçant dès 1823, et presque triomphante en 1844.

***

Ces jeunes poètes que l'on reproche à Nodier d'égarer, nous les verrons cependant lui apporter leur admiration et leurs dédicaces. De Loy, dont il a été question à propos de l'Académie provinciale, lui consacre un de ses *Préludes*. Guttinguer, que son roman d'*Arthur* a seul risqué de tirer d'oubli, n'a pas seulement pour Nodier la plus sincère amitié, ni une active déférence à toutes ses curiosités. Il lui dédie respectueusement le premier de ses poèmes, dans le recueil intitulé *Jumièges* (1). Et, à la mort de Nodier, il publiera en une plaquette un poème sur ses funérailles, où persiste malheureusement la même médiocrité.

H. Bonhomme qui se consacra par la suite à l'érudition, a conté dans le *Bulletin du Bibliophile*, sa visite de jeune enthousiaste chez Nodier, et ajouté à son récit le poème qu'il vint offrir à l'écrivain dont il chantait la louange avec une foi juvénile

Hippolyte Lucas mêle à ses souvenirs un poème conçu du temps qu'il était attaché à l'Arsenal : *Le Fauteuil de Charles Nodier* (2).

Tout un groupe de poètes bretons a reçu bon accueil chez Nodier. Après Brizeux, ce sont l'infortunée Elisa Mercœur, puis Boulay-Paty et Turquety. Boulay-Paty, conquis par l'accueil de Nodier, est à l'affût de ses publications nouvelles. Le 4 janvier 1831 (3) il en parle comme d'un évènement : « Dimanche, je passai le soir avec Nodier. Il va faire paraître en un volume ses souvenirs politiques publiés déjà dans la *Revue de Paris*. Ce sera un recueil intéressant. Il travaille maintenant à un conte de Fée qui aura probablement deux volumes. Ce sera une bonne Fortune pour les imaginations fantastiques, pour moi, je m'en fais une fête, Nodier est un admirable écrivain ».

Boulay-Paty, dans une autre lettre, signale à son correspondant que Nodier « fait le plus grand cas » de leur compatriote commun

(1) Ulric Guttinguer. *Jumièges*. Rouen, Périaux 1839, in-8. M. Salomon a publié dans le *Mercure de France* (15 novembre 1907) une partie de sa correspondance avec M^me^ Mennessier-Nodier.

(2) H. Lucas. *Portraits et souvenirs*. (p. 28).

(3) *Dix lettres de Boulay-Paty publiées par D. Caillé* (Vannes, Lafolye 1892, p. 30).

Turquety. Ce dernier offre le plus complet exemple que nous connaissions de cette emprise de Nodier jugée néfaste par Géraud. M. Saulnier nous renseigne sur les relations du provincial et du maître (1). La première démarche de Turquety auprès de Nodier nous montre l'accueil qu'il faisait à ses jeunes admirateurs. Il rend encens pour encens et donne aimablement des conseils (2). A l'occasion d'un voyage à Paris, Turquety est introduit à l'Arsenal (pp. 42 et 56). Il écrit assidûment à Nodier, et lors de chaque voyage à la Capitale, il va voir Nodier et Hugo, qui en 1828, ne sont pas des plus satisfaits l'un de l'autre (p. 56). Finalement, Nodier recommande Turquety à Delangle, l'éditeur de ses propres *Poésies*, qui exécute pour le disciple un tirage exactement pareil, typographiquement, à celui de Nodier (p. 68). L'imitation s'applique aussi au contenu de l'ouvrage (3). La première pièce et la dernière sont intitulées *A M. Charles Nodier*. C'est un exemple assez rare d'une parfaite soumission de pensées.

Fréquemment, du reste, le poète emprunte à Nodier des épigraphes en prose et en vers (4). Dans le premier poème dédié à Nodier, il essaie d'en définir le talent :

> Que j'aime, ô barde instruit par de hautes douleurs,
> De tes brillants tableaux les magiques couleurs !
> Dans un autre univers, ton âme voyageuse,
> Toujours libre fuyait cette terre orageuse.
> .....
> Ton luth charme, il s'entoure, en traversant les âges
> De pâles visions et de vagues images ;
> Tantôt dans la tempête il s'éveille, il gémit
> Comme un aiglon perdu dans les vents de la nuit,
> Et tantôt pour montrer sa grâce merveilleuse,
> Il mêle une voix douce au chant de la fileuse
> Et du follet qui pleure, enchaîné pour toujours,
> Il soupire tout bas les suaves amours.

La dernière pièce du recueil rend hommage à Nodier en adoptant son principal thème, celui de la rêverie. Le poète désire que ses chagrins soient apaisés comme ceux de Nodier par les visites d'un lutin mystérieux :

(1) Frédéric Saulnier : *La Vie d'un poète : Edouard Turquety* (1807-1867) *Etude biographique*. (Paris - Gervais. Nantes - Grimaud, 1885, in-8).

(2) Cf. dans les *Souvenirs d'un sexagénaire*, de Monnier, une lettre analogue de Nodier, pour accepter une dédicace.

(3) E. Souvestre a donné un compte-rendu des *Essais poétiques* de Turquety, où il le met en scène chez Nodier. *(Lycée armoricain*, XIV, 315).

(4) Turquety *Esquisses poétiques*. Paris Delangle 1829, in-12. Epigraphes de Nodier, p. 42, *Un souvenir d'enfance*, 99, *Solitude*, 159, *Elégie*, 179 *Vilanelle*.

.....
Oh ! dans cet abandon ! oh, comme toi que n'ai-je
Un sylphe merveilleux au front plus blanc que neige
Plus frêle qu'un lys pur,
Qui m'adresse la nuit son ineffable plainte,
Et sur mon front dormant balance une aile peinte
De lumière et d'azur.

Un « petit romantique » d'un talent plus distingué, Fontaney, analysera avec grand soin en 1832 l'œuvre de Nodier, (1) mais il y mettra moins de servilité. Il fait quelques réserves sur son style un peu recherché. Il rapproche de l'école de Radcliffe une composition comme *Mademoiselle de Marsan*, et de W. Scott *Jean Sbogar*, mais il signale surtout la persistance, dans tous les récits de Nodier, de ce qu'un autre biographe appellera son « moi romantique ».

« Ses héros et ses héroïnes sont tous botanistes, bibliomanes ou philologues ; ils sont conspirateurs ; ils sont proscrits ; ils sont poètes ; ils sont exaltés ; mystiques, ils sont parfois exagérés et visionnaires ; ils sont tous un peu ce qu'est ou ce que fut leur auteur. En vérité, jamais écrivain ne s'est peint ainsi lui-même à chacune des pages de ses livres ».

La place de Gérard de Nerval est-elle à la suite de ces écrivains oubliés ou à côté des maîtres du chœur dont nous allons parler ? Il est vraisemblable que la révision des valeurs améliorera le rang donné au charmant biographe de *Sylvie*. N'étant guère accoutumé aux théories littéraires, il n'a pas songé à proclamer sa reconnaissance pour Nodier. Mais il était de ceux qui se complaisent à la lecture de *Trilby* aussi bien que du *Roi de Bohême*. Ne se souvenait-il pas de son prédécesseur dans les chemins de la fantaisie lorsqu'il écrivait les *Petits châteaux du Roi de Bohême* ? En tout cas, il paraît très au fait de l'œuvre de Nodier, volume par volume, page par page. En 1834, lisant *Jacques*, de George Sand il se remémore les écrits les plus oubliés de Nodier : « Je suis étonné que les journalistes ne l'aient pas remarqué. Cela importerait beaucoup pour leur critique » (2). — Et même sur le chemin de Constantinople, il s'inclinera devant l'œuvre de ce parent de son esprit : « Je t'écris en vue de Trieste... dit-il à son correspondant imaginaire. Il y a de beaux paysages, sans doute, dans les montagnes sombres qui creusent l'horizon, mais tu peux en lire d'admirables

(1) *Revue des Deux Mondes* (octobre 1832). Sur Fontaney. Cf. E. Asse. *Les petits romantiques*.

(2) Gérard de Nerval. *Correspondance* (1830-1855) avec une introduction et des notes par Jules Marsan. Paris, Mercure de France, (1911, p. 45).

descriptions dans *Jean Sbogar* et dans *Mademoiselle de Marsan* de Charles Nodier ; il est inutile de les recommencer ». (1) »

IV

Mlle Schenck étudiant le *Rôle de Nodier dans la Formation des idées de Victor Hugo* a peut-être abordé un problème qu'il est difficile de limiter. Lorsqu'il y a ressemblance entre les idées de Hugo et celles de Nodier, peut-on dire que le jeune poète en ait fait directement l'emprunt à l'amphytrion de l'Arsenal ? Il arriva plus généralement, lorsque dette il y eut, que Nodier ait attiré l'attention de V. Hugo sur des auteurs encore inconnus ; non sur Ronsard, par exemple, mais sur Rabelais vraisemblablement comme le conclut M. J. Boulenger dans une étude sur *Rabelais et Victor Hugo* (2). En effet dans différentes listes d'écrivains de génie dressées en 1820, 1822, 1824, 1826 et 1828 qu'a examinées M. Boulenger, il ne fait pas figurer Rabelais, et le mentionne seulement à ce titre, pour la première fois dans la *Préface de Cromwell*. M. Souriau, se reportant au manuscrit, a pu relever une note où V. Hugo reconnaît devoir à Nodier l'épithète d'*Homère bouffon* dont il qualifie alors l'auteur de *Pantagruel*.

M. Boulenger a cité à ce propos quelques vers de Hugo à Nodier qui venaient seulement d'être retrouvés, et que M. Salomon avait signalés peu auparavant (3) :

> Je l'ai lu ton beau poème
> Tes sept châteaux du roi de bohème
> C'est un legs rare et suprême
> Que tu tiens en fils pieux
> D'Yorick, qui l'eut de son père
> Rabelais, bâtard d'Homère
> Lequel était fils des dieux.

Nodier au demeurant a consacré trois articles à V. Hugo, à propos de *Han d'Islande*, des *Nouvelles Odes*, et surtout des *Feuilles d'automne*. Ce dernier, paru dans la *Revue de Paris* de 1831, était le plus favorable. Enfin il est question dans une lettre de V. Hugo à Mme Mennessier d'un article promis par Nodier sur *Marion Delorme* (4). La correspondance du poète permet d'ailleurs de situer les hauts et les bas de

(1) Gérard de Nerval : *Voyage en Orient*, Paris 1851, t. I, p. 58.

(2) *Revue des études rabelaisiennes* 1904 p. 110 sqq.

(3) V. Hugo : *Dernière gerbe* (Paris C. Lévy 1902 t. I) cf. M. Salomon *A la veille d'Hernani. Des vers inédits de V. Hugo* (*Journal des Débats*, 22 février 1902).

(4) V. Hugo *Corr.* Paris Lévy 1897 2 vol. I p. 117.

leur amitié. Un mot du 1er octobre 1840 (1) ferait placer vers 1823 l'origine de leurs relations. En 1825 (I 217) c'est leur voyage à Reims que V. Hugo a raconté dans *Choses vues*. Le 2 novembre 1829, Hugo adressait à Nodier la fameuse lettre où il se plaignait des allusions malignes lancées contre lui dans la *Quotidienne* de la veille.

M. Gustave Simon ayant retracé l'histoire des visites académiques de V. Hugo, l'on sait par lui que Nodier refusa sa voix en 1836 sous le prétexte de *Lucrèce Borgia*, surtout sans doute à cause d'obligations qu'il avait au clan réactionnaire (2). Cependant chez les Hugo on se souvenait encore de Nodier après sa mort puisque sous le pseudonyme de Cécile L., Mme V. Hugo consacrait un article de l'*Evènement*, le 9 janvier 1849, au salon et à l'existence de l'ancien ami.

Il serait bien long de citer tous les passages théoriques où V. Hugo peut paraître l'obligé de Nodier et les conclusions en seraient peu démontrables. Signalons simplement les emprunts avoués et évidents que sont le *Sylphe* et l'épigraphe de *Soleils couchants* que V. Hugo tirait encore de Nodier en 1828 dans ses *Feuilles d'automne*.

Lamartine qui se tenait à l'écart des cénacles a eu pour Nodier plus d'amitié que pour les exaltés du romantisme qui lui inspiraient souvent un secret dédain. Nodier a parlé plusieurs fois favorablement dans la *Quotidienne* de ce poète chrétien par excellence. Un de ces articles est admis par l'éditeur des *Méditations poétiques* à servir de préface à leur première édition illustrée en 1823. Et Lamartine remercie Nodier par un poème inséré plus tard dans les *Recueillements poétiques* (3). Lamartine est heureux de recevoir Nodier à Saint-Point lorsqu'il se rend aux Alpes (4). Enfin dans le *Cours de littérature*, où il énumère en désordre toutes ses admirations antiques ou contemporaines, il fait deux fois place à Nodier, à qui le charme a été donné comme la gloire à Hugo. Lamartine peint avec sensibilité cet esprit voluptueux et nonchalant qui aurait dû être vicaire de Wakefield, regarder, l'hiver, brûler les bûches en compagnie d'un voisin sans affaires (5). Plus loin le poète juge très justement son ami, prodigue de son talent et de son admiration, lorsqu'il écrit de lui (6) : « Cette incurie de sa richesse le rendait le Diderot sans charlatanisme

(1) Ibid. II p. 28.

(2) *Le Temps*, 15 décembre 1913.

(3) Cf. *Bull. du Bibl.* 1869 p. 137.

(4) Outre l'article de Janin et les récits de Hugo et de Nodier, cf. la dessus L Séché *Elvire et les Méditations*. Paris, Mercure de France 1906 p. 252.

(5) *Cours familier de litt. Un entretien par mois* par M. de Lamartine (chez l'auteur 1857) T. III, p. 439.

(6) Recueilli dans *Souvenirs et portraits* (Paris Hachette 1872) T. III, p. 42.

et sans déclamation de notre époque ». Le rapprochement certes est de ceux qui eussent pu plaire à l'auteur du *Chien de Brisquet*.

M. Le Breton signale à propos des origines du roman balzacien, la parenté que les premières œuvres de Balzac ont avec les romans de Nodier (1). On pourrait être plus affirmatif encore que ne l'est l'historien du roman français lorsqu'il écrit : « Peut-être les premières œuvres de Balzac ne sont pas sans analogies avec les premiers romans de Nodier et de Hugo, avec *Jean Sbogar* et *Smarra*, *Han d'Islande* et *Bug Jargal* ». Que l'on parcoure en effet les *Contes bruns* écrits par Balzac et Philarète Chasles, on y verra souvent revenir le nom et le genre de Nodier.

Le jeune romancier ne s'illusionnait pas outre mesure sur ce maître hasardeux lorsqu'il écrivait en novembre 1829 à son éditeur Levavasseur (2) : « Si comme les Nodier, car le Nodier est un sous-genre dans l'histoire naturelle de la littérature, je faisais des prospectus, des vieux souliers, des parties de billard, si je buvais, mangeais etc.... mais je n'ai pas une idée, je ne fais pas un pas qui ne soit la *Physiologie* ». Déjà l'on voyait ainsi s'opposer la conception du sacerdoce littéraire à celle d'un dilettantisme ennuyé. Après cela les amabilités de Balzac à l'égard de Nodier ne peuvent guère nous inspirer confiance. En 1844 il semble avoir regretté beaucoup, à bien lire sa correspondance, que Nodier soit mort trop tôt pour lui donner sa voix aux élections académiques.

Il est singulier, Nodier ayant connu Vigny aux environs de 1823 (3) de ne rencontrer aucune allusion à ses œuvres dans les articles de Nodier. Peut-être est-ce parce que Nodier n'appréciait guère les tendances philosophiques dans la poésie comme il le laisse voir à propos d'Hugo ? En tout cas nous ne connaissons guère que leurs relations d'amitié. Et l'on sait par le *Journal d'un poète* la mélancolie qu'inspira à Vigny la mort de Nodier, qui rappelait à son souvenir tous les élans du premier romantisme (4).

On a remarqué qu'il n'est pas question de Nodier dans *l'Histoire du Romantisme*. Théophile Gautier se serait proposé, dit-on, d'en parler dans un autre volume projeté sur le même sujet.

Il a lu cependant avec un intérêt plus particulier une partie des romans de Nodier : ceux où le fantastique est mis en œuvre. Attentif au merveilleux et curieux en fait d'exotisme des histoires espagnoles, il s'est arrêté surtout à *Inès de las Sierras*. Aussi, un soir, au spectacle

(1) A. Le Breton : *Balzac. L'homme et l'œuvre* (Paris Colin 1905) p. 52.

(2) Corr. de Balzac. (P. Lévy 1876) I p. 91, II pp. 77 et 86.

(3) Dupuy. *A. de Vigny. Ses amitiés.* P. Soc. d'impr. 1910, I p. 189.

(4) Peut-être Nodier a-t-il transmis à Vigny le thème de Chatterton indiqué par Bonneville.

des danses de la Petra Camera, au Gymnase il songe à Inès que cette belle lui rappelle :

Inès de Las Sierras
A la Petra Camera.
Nodier raconte qu'en Espagne
Trois officiers cherchant un soir
Une venta dans la campagne
Ne trouvèrent qu'un vieux manoir,

Un vieux château d'Anne Radcliffe
Aux plafonds que le temps ploya
Aux vitraux rayés par la griffe
Des chauves souris de Goya,

Aux vastes salles délabrées
Aux couloirs livrant leur secret
Architectures effondrées
Où Piranèse se perdrait.

Et tout de même qu'à Séville Gautier traduit en vers, parfois macabres, la vision de Valdès Réal sur Don Juan, il rime cette fois brillamment le récit de Nodier, le souper philosophique et l'apparition de l'autre monde. Après Nodier il est un peu amoureux de la séduisante et fugitive Inès.

George Sand a dit elle-même ce qu'elle doit au *Chien de Brisquet* dans la préface de *François de Champi*. On songe ici à Augustin Thierry découvrant sa vocation en lisant les *Martyrs*. Il y aurait bien d'autres rapprochements à faire entre l'œuvre de Nodier « chef du parti légitimiste des fées » — comme l'appelait E. Montégut dans son étude sur *la Littérature des fées en France*, et *Les Contes d'une grand'mère* Tout un côté de l'œuvre de George Sand est né de l'influence de Nodier, plus nettement sans doute que les premiers romans balzaciens de *Jean Sbogar* et de *Han d'Islande*.

Avec Jules Janin il y eut échange de politesses. En 1830 Nodier écrivait son *Essai sur le style topographique* comme pour rendre hommage à une description de Saint-Etienne par Janin. En 1832 Janin rédigeait le *Prospectus pour les œuvres de Ch. Nodier* (1). Puis au lendemain de la mort de Nodier il lui consacrait une des plus chaleureuses nécrologies qu'ait suscitées cette disparition (2). Au demeurant Nodier et Janin s'étaient rencontrés deux fois dans leur curiosité : pour louer Deburau et pour aborder le *Conte fantastique*. Quant à Musset, on a vu à propos de l'Arsenal les vers que lui dictait son ad-

(1) Reproduit dans *Bull. du Bibl.* 1863 p. 1.

(2) *Journal des Débats* du 2 février 1844, reproduit en tête de la première éd. de *Franciscus Columna*.

miration pour l'esprit de Nodier... et la beauté de « Notre-Dame de l'Arsenal ».

Alexandre Dumas est redevable à Nodier d'un *Prospectus pour ses Œuvres complètes* (1) (1834). Il est aussi de ceux à qui ses conversations furent le plus profitables. Dans les *Blancs et les Bleus* où Nodier est l'un des personnages et les *Compagnons de Jéhu*, il est facile de reconnaître cette dette. Pour la *Femme au collier de velours* par exemple, ce serait moins facile si Dumas n'avait tenu à exprimer sa reconnaissance et à redire, par manière de préface, le charme des causeries de Nodier et l'éclat des soirées de l'Arsenal. C'est là plus encore que dans les *Mémoires* où plusieurs chapitres sont consacrés à Nodier, que l'on trouve l'état le plus complet des souvenirs et des inventions de Dumas sur Nodier (2).

V

Au lendemain de la mort de Nodier, sa réputation allait subir une révision qui fut parfois sévère. Ce n'étaient plus les classiques, mais les ennemis du vague en littérature qui allaient maintenant l'attaquer, et chose cruelle, son successeur à l'Académie, Mérimée fut un des plus décidés.

Le jugement porté par Stendhal dès 1823 nous fait comprendre pourquoi Mérimée n'aimait pas Nodier, malgré des analogies dans leurs curiosités et les genres qu'ils abordèrent. Opposant classiques et romantiques dans son premier *Racine et Shakespeare* (3), Stendhal rapprochait de Pigault Lebrun « le sensible auteur de *Trilby* », mais pour reconnaître que ce dernier était moins romantique que Pigault. D'ailleurs, ajoutait-il, « qu'est-ce qui relit *Trilby*, à Brest ou à Perpignan ? » (p. 46).

En 1825, un jugement analogue s'étendait à toute l'école où l'on pouvait placer Nodier (4). « Qu'est-ce que le romantique ? Est-ce le *Han d'Islande* du bonhomme Hugo ? Est-ce le *Jean Sbogar* aux phrases retentissantes, du vaporeux Nodier ? Est-ce le fameux *Solitaire* ?... Est-ce la *Panhypocrisiade* ... ? Est-ce la *Mort de Socrate*, du P. Lamartine ? Tous ces ouvrages ont fait du bruit en naissant, tous ont été cités comme modèles dans le genre nouveau ; ils sont ridicules aujourd'hui ».

Considéréé comme démodée, en 1825, par Stendhal, l'œuvre ro-

(1) Reproduit dans le *Bull. du Bibl.* 1870-71 p. 537.

(2) Cf. aussi du même : *Les morts vont vite* (P. Lévy 1861) II, p. 85-221.

(3) Stendhal. *Racine et Shakespeare* (Paris, Bossange) (1823).

(4) *Racine et Shakespeare* N° II *ou Réponse au manifeste contre le romantique prononcé par M. Auger* (Paris, Dupont et Roret, 1825).

manesque de Nodier ne risquait pas de plaire à Mérimée en 1844. Si Charles Labitte, au lendemain de la réception de Mérimée, trouvait des ressemblances entre Mérimée et Nodier (1), A. Cavalier voyait par la suite plus justement leur contraste (2). « Il n'y a peut-être pas eu dans le siècle, écrivait-il, deux esprits plus différents l'un de l'autre. Nodier sentimental, dithyrambique, naïf et phraseur, abondant et melliflu, Mérimée positif, précis, presque sec, musclé, nerveux et bref ».

Mérimée, au demeurant, se plaignait, dans sa correspondance, de la corvée qu'était pour lui l'éloge d'un écrivain qu'il n'aimait pas. Elu le 11 mars 1844, ses *Lettres à l'Inconnue* et à Madame de Montijo mentionnaient ses visites à Mme Mennessier, à la tombe de Nodier et à Besançon, où il pensait se renseigner auprès de Weiss. N'ayant pu rencontrer ce dernier, il lui adressa un véritable questionnaire sur des points surtout biographiques. Les discours révolutionnaires sont-ils bien de lui ? Madame d'Olivet a-t-elle bien été sauvée de la guillotine par l'intervention de Nodier ? A-t-il réellement séjourné chez des *trappistes*, en Suisse ? Lisait-on beaucoup les auteurs du XVIe siècle à Besançon quand Nodier était enfant ? Et au demeurant, il tâchait d'établir la liste des principales erreurs matérielles commises dans ses ouvrages autobiographiques (3).

Mais c'est dans une lettre à Albert Stapfer (16 octobre 1844) que Mérimée exprima le plus nettement son opinion sur l'homme et l'œuvre (4) !

(Mon discours) « m'a terriblement ennuyé. Il m'a fallu lire les œuvres complètes de Nodier, y compris *Jean Sbogar*. C'était un gaillard très taré qui faisait le bonhomme et qui avait toujours la larme à l'œil. Je suis obligé de dire, dès mon exorde, que c'était un infâme menteur. Cela m'a fort coûté à dire en style académique ».

C'est sur le point de l'exactitude surtout que Mérimée voulut marquer sa mésintelligence avec Nodier (5). « Qu'il s'agisse de lui, qu'il s'agisse des autres, disait-il, qu'importe à M. Nodier l'exactitude rigoureuse des faits ». Dans ce simple discours, Mérimée prétendait du moins à donner un exemple de la méthode contraire : « Je me suis

(1) *Revue des Deux-Mondes*, avril 1845 p. 741.

(2) A. Cavalier, *Les Contemporains, Mérimée*, (Paris Blond, s. d. p. 11).

(3) Lettre de Mérimée à Weiss publiée par G. Gazier *Revue d'Histoire Littéraire* octobre 1922. Cf. dans A. Filon : *Mérimée et ses amis* (P. Hachette, 2e édition 1909) chap. v ; quelques indications sur la préparation du discours de Mérimée.

(4) Publiée dans *Pro memoria-Prosper Mérimée. L'homme, l'écrivain, l'artiste. Journal des Débats* 1907.

(5) Son discours a été reproduit dans *Portraits historiques et littéraires*. (Paris Lévy 2e éd. 1879) p. 111-145.

appliqué à recueillir de toute part des détails exacts sur sa vie. L'esquisse que je vous présente est bien imparfaite sans doute ; grâce à de bienveillantes communications, j'ose du moins la croire fidèle ».

Ce discours fut prononcé le 6 mars 1845. Pendant que Mérimée en rédigeait le texte, M. de Loménie, sous le pseudonyme d'*Un homme de rien*, consacrait à Nodier un article de sa *Galerie des contemporains illustres* (1844). C'était en grande partie, il l'avoue, pour s'élever contre les erreurs de Nodier dans ses œuvres prétendues historiques.

« On trouvera peut-être, disait-il en terminant, que j'ai trop insisté sur les fantaisies historiques de M. Nodier. Mais c'est qu'en vérité, je ne connais rien de plus faux et de plus pernicieux que cette manière d'écrire l'histoire ; c'est qu'après tout, M. Nodier était un homme d'un talent distingué dont l'exemple n'a pas peu contribué à tourner les spéculateurs en librairie vers ce genre bâtard qui consiste à mélanger sous ce titre de *mémoires* ou *souvenirs*, à des noms et à quelques faits réels, toutes les inventions, toutes les divagations imaginables, afin de donner à ces divagations une valeur qu'elle n'auraient pas sans cela. Le résultat final de cette fabrication de la fausse monnaie en histoire... est de pervertir dans les esprits toute notion exacte et saine des hommes et des choses du passé ».

Dans la *Presse* du 27 février 1844, un anonyme, M. de Custine croit-on, adressait à Nodier un autre reproche. Celui d'avoir résolument tourné le dos a son temps, refusé d'admettre la foi au progrès qui allait devenir un thème romantique. Le critique écrivait : « Il n'épousa aucune de ces grandes doctrines qui sont les dogmes d'un siècle ». Voilà ce qui fait son infériorité, talent mis à part, à côté des Hugo, des Lamartine et même des Béranger. « Il fit lui-même sa solitude intellectuelle, en ne se rattachant à aucune passion, à aucune tendance de ses contemporains ».

N'était-ce pas l'adieu des romantiques que Nodier n'avait pas voulu suivre dans leurs audaces politiques et dans leurs ruptures ? Pour avoir voulu garder des amitiés chez les conservateurs en littérature et faire la part du scepticisme, Nodier se trouvait maintenant renié par le parti du progrès dont il avait tant encouragé les débuts.

VI

Il est une famille d'esprits fureteurs et fantaisistes que l'on peut considérer comme des disciples directs de Nodier. Ils furent, sans doute, des imitateurs moins riches d'idées, de variété, voire de style,

(1) A. Vinet dans ses *Etudes sur la littérature au* XIX^e^ *siècle* (1849) t. I, p. 459, indique bien cette place intermédiaire de Nodier lorsqu'il mentionne parmi les productions romanesques de la Restauration « toutes les charmantes fantaisies de Ch. N., cet écrivain artiste, qui a orné de tant de moulures délicates une langue déjà si parfaite, ce défenseur si classique dans la forme de toutes les excentricités du romantisme ».

que leur maître. Mais ils contribuèrent à entretenir le goût de la curiosité sans système qu'il n'avait cessé de manifester lui-même, avec un instinct qui l'empêchait de se borner à une spécialité, ou de s'inféoder à une école.

Paul Lacroix, plus connu sous son pseudonyme de « bibliophile Jacob », a sacrifié plus encore que son maître, ami et collègue, aux besognes de librairie, mais n'eut-il pas une carrière et une curiosité analogues, lui qui passait si facilement du conte frénétique aux plus subtiles recherches de bibliophilie ? Il n'a pas manqué, au demeurant, de publier de nombreux articles sur Nodier dans une revue qui a longtemps maintenu quelques traditions chères à Nodier : le *Bulletin du Bibliophile.*

Charles Monselet qui s'est peint lui-même dans ses *Poésies*, cherchant de vieux bouquins comme eût fait Nodier, a eu, pour les écrivains de second rang, cette curiosité passionnée qui aura contribué à donner sa couleur au XIX^e^ siècle. Sainte-Beuve avait bien vu ce rapport entre leurs deux esprits, encore que Monselet eût en plus quelque vulgarité et plus de fâcheuse abondance. « Erudit et bibliographe, dit de lui Sainte-Beuve (1), chassant sur la piste de Charles Nodier, il s'est de bonne heure attaché à de certains noms secondaires, à des écrivains plus cités que connus : en ce genre le rare, le clandestin, l'amusant, le tentent. C'est ainsi qu'il a conçu de bonne heure, sa galerie intitulée les *Oubliés et les Méprisés ou les Dédaignés* ». C'est un livre, (peut-on ajouter), que l'on conçoit fort bien écrit par Nodier lui-même. Parmi ceux qui y figurent, notons que Beffroy de Reigny est un des aînés qui accueillirent Nodier à Paris, que Mercier a exercé une certaine influence sur Nodier, tout comme Restif de la Bretonne lui-même.

Au demeurant, le nom de Nodier revient souvent dans l'œuvre de Monselet. (2) Et ne reprochait-il pas à l'érudit Edouard Fournier, pour être accompli dans son genre de curiosité savante et ennemie de la banalité, d'avoir manqué des qualités de Nodier qui rendent cette manière savoureuse, « l'abandon, le tour aimable, un brin de rêverie et de flânerie ? » Pour lui surtout l'auteur du *Roi de Bohême* est le modèle des bibliophiles comme il appert de la *Clef du Caveau* : (3)

> L'autre jour chez un bouquiniste
> Parmi plusieurs in-octavo
> J'ai de Nodier suivant la piste
> Acheté la Clef du caveau.

(1) *Nouveaux lundis* tome X, p. 76.

(2) *Statues et Statuettes* p. 11 et 12. *De A à Z p.* 136-226 ; *Curiosités littéraires*, 6, 71, 127, 138. *Les Ressuscités*, p. 2, 119 ; le *Théâtre de Figaro*, p. 248 *Poésies*, p. 144, *De Montmartre à Séville*, p. 97 ; *Oubliés et dédaignés*, p. 93 tome I. T. II, p. 40, 112, 113, 134 ,et ailleurs encore.

(3) *Petits mémoires littéraires* (1885) p. 157.

Jal qui compose un *Dictionnaire biographique* pour rectifier les erreurs de ses devanciers (1), et dans lequel il ne manque pas de faire figurer Nodier (p. 925) se montre le continuateur de celui qui écrivait l'*Examen critique des dictionnaires*. On a vu d'ailleurs que dans ses *Mémoires*, il considérait le salon de l'Arsenal comme le plus important des cénacles où se soient réunis nos écrivains au début du siècle.

Charles Asselineau, bibliophile et érudit, amateur d'écrivains de second rang, comme l'avait été Nodier, s'est plu, après Lacroix, à plaider pour la gloire posthume de Nodier. Il lui consacre étude sur étude dans le *Bulletin du bibliophile*, dans le *Bibliophile français*, et dans sa *Bibliographie romantique*. Il fait de l'Arsenal le centre de la curiosité littéraire au XIX^e^ siècle et de Nodier le découvreur de la bibliophilie.

Champfleury, un autre fureteur de l'école de Nodier et qui a chassé sur sa piste, s'intéresse aussi au rôle de l'Arsenal dans ses *Vignettes romantiques*. Et s'il s'occupe moins que tant d'autres de bibliophile, c'est cependant pour lui attribuer, en bibliophile, la paternité d'une pièce qu'il n'a pas signée. Et il joue à Nodier le bon tour de le louer comme auteur de mélodrames. (*Vignettes*, chap. v).

Tous les curieux de la fin du XIX^e^ siècle ont vu dans Nodier à la fois un maître en leur manie et un prétexte à leurs recherches. Après Léopold Derome (*Services rendus par Charles Nodier à la conservation des livres*) Grille (*Miettes littéraires*) Feuillet de Conches (*Variétés d'histoire et d'art*) qui imitent eux aussi les *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, ce sont les Spoelberch de Lovenjoul et les Maurice Tourneux qui exhumèrent des pages perdues ou des contes méconnus de Nodier. Tous tiennent à saluer ainsi leur principal devancier en bibliophilie.

Les franc-comtois érudits font toujours une place d'honneur à Nodier dans leurs recherches. En 1846, l'Académie de Besançon ayant mis au concours l'éloge de Nodier, son ami Charles Dusillet rappela, à ce propos, ses souvenirs sur le séjour à Dôle et Perennès rédigea le premier livre qui ait été fait sur lui.

François Wey avait, au lendemain de sa mort, publié dans la *Revue des Deux Mondes* et en tête des *Nouveaux mélanges* posthumes de Nodier, en 1844, apporté le double hommage du compatriote et du disciple en philologie aimable. Dans la biographie qu'il écrivait presque à son chevet ne manquent ni les erreurs ni l'enthousiasme.

Alexandre Estignard qui a publié la correspondance de Nodier, lui consacrait aussi une étude dans ses *Portraits franc-comtois* (tome III). Et pour la compléter il faisait dans le même ouvrage une esquisse de la

(1) Jal. *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire* (Paris, Plon, 1867 in-4).

vie de Girod de Chantrans. Il a fait don, enfin, à la bibliothèque de Besançon de plusieurs liasses de manuscrits relatifs à Nodier qui facilitent singulièrement l'histoire de ses idées, par la connaissance de divers brouillons ou d'études abandonnées. Plus récemment enfin, MM. Léonce Pingaud et Georges Gazier ont donné à plusieurs reprises des études plus ou moins étendues et qui comptent parmi les meilleures, sur la vie de Nodier, sur on père, ses correspondants, etc...

Même en dehors de sa province natale, un prétexte nouveau vient de temps à autre susciter quelques articles sur son œuvre. La publication de sa *Correspondance* par Estignard, bien qu'elle ait été peu réussie et par suite ait fait peu de bruit, donne à Lambert, à Jules Levallois, le biographe de Sénancourt, et à Emile Montégut l'occasion d'étudier sa vie et son œuvre. (1879-1883). A propos du même ouvrage, Daniel Bernard, dans le *Livre, revue de bibliophilie*, cite en 1881 quelques anecdotes sur Nodier.

Presque chaque année, le *Bulletin du bibliophile* publie des lettres retrouvées de Nodier et de ses correspondants ou des études de détail sur lui.

Puis, l'ouvrage de Salomon sur *Nodier et le groupe romantique* fournit l'occasion d'une nouvelle épreuve ; en 1907 et 1908 on fait plus de cas de Nodier qu'en 1880.

A ce moment, les critiques semblent adopter le point de vue de M. Salomon. Quelques uns en font bien un patron du romantisme, mais les autres voient en lui un admirateur secret du goût et du classicisme que seule la fantaisie conduit à des concessions pour les novateurs.

M. Doumic nous présente un Nodier nettement romantique (1). M. Hallays qui dans le *Livre du Centenaire du Journal des Débats* (2) avait adopté une semblable attitude, fait en 1907 (3) de Nodier le plus classique des romantiques.

En 1889 (op. cit. p. 535) il faisait remarquer que de tous les rédacteurs du *Journal des Débats*, il avait été le plus accueillant aux nouveautés.

En 1907, après avoir rappelé la variété de son œuvre et de sa curiosité, il signale ce contraste singulier :

« Cet annonciateur du romantisme a été le plus classique des écrivains de son temps. Nul n'a plus sincèrement admiré les ouvrages qui frayèrent la voie aux poètes et aux romanciers de l'école romantique, nul n'a mieux servi de sa plume Chateaubriand et Victor Hugo. Lorsqu'il entre au *Journal des Débats*, il est le seul des rédacteurs qui ne tienne pas pour les classiques...

(1) *Revue des Deux-Mondes* (15 décembre 1907 pp. 921-932.
(2) Hallays *Livre du centenaire* (Paris Plon 1889) pp. 533-548.
(3) *Journal des Débats*, 6 décembre 1907.

« Et pourtant lisez Nodier, lisez même ses œuvres de jeunesse : il y exprime ses révoltes, ses désespérances et ses frénésies dans une langue qui s'obstine à rester classique... Il déteste les néologismes, sa langue est conforme à l'idéal que lui-même se faisait de la langue française lorsqu'il le définissait « une langue exacte, noble, élégante, mais timide et délicate...

« Il n'était ni romantique de langage, ni romantique de sentiment. Il s'était dans sa jeunesse, déguisé en « méditateur », déguisé en « conspirateur », déguisé en « werthérien ». Puis, ces oripeaux enlevés, il s'était retrouvé lui-même, un Franc-comtois prudent et sensé...»

« (Il a) bien des timidités qui révèlent du bon sens, de la mesure et de l'indulgence. Elles sont le fait d'un brave homme qui a beaucoup pratiqué Montaigne. « *On ne peut rien imaginer de moins romantique* ».

Plus nettement encore, M. G. Malet, dans la *Gazette de France* (30 décembre 1907) fait de Nodier un modèle de mesure et un soutien de l'ordre. Le détachement et le goût, rare dans la « grande boutique romantique », furent ses qualités maîtresses. « Ce romantique singulier connut presque tout de suite la convenance, la mesure, la justesse, l'élégance, l'horreur des verroteries. Il s'exclamait un soir en voyant arriver à l'Arsenal, Dumas tout chamarré de décorations comme un maréchal de France :

« — Que de ferblanterie ! Vous serez donc toujours nègre, mon pauvre garçon ?

« Le style rutilant de ses amis romantiques dut lui arracher souvent des exclamations analogues... Il professe que la magie du mot ne doit compter que très secondairement... En littérature, comme en politique, Nodier eut de bonne heure le sentiment de l'ordre et de la hiérarchie nécessaire à l'ordre ».

L'esprit monarchique appliqué à l'histoire littéraire a provoqué au début du XIX^e^ siècle un mouvement anti-romantique qui se manifeste ici comme chez MM. Lasserre ou Salomon. Nodier ayant été plus explicite dans ses théories royalistes, on lui épargne de figurer dans la condamnation générale.

M. Marsan, à qui les romantiques du premier rang et ceux de moindre gloire sont si connus, frappé par tout ce que l'on peut trouver chez Nodier de réserves ou de contradictions à l'esprit nouveau, exprime aussi, mais avec plus de mesure, ses doutes sur le romantisme de Nodier (1).

« Romantique, il l'est fort peu cependant. Il ne faut pas abuser de quelques articles qui sembleraient parfois d'un précurseur. Nodier a l'esprit trop vif et il a trop écrit pour n'avoir pas entrevu certaines choses. Mais il y a loin de ces bou-

(1) *Revue d'histoire littéraire* (1908 p. 357-361). M. Marsan demeure encore peu convaincu du romantisme de Nodier dans les *Notes* qu'il publie sur lui en 1912.

tades ou de ses pressentiments à des idées mûries. En 1814, il parle de Shakespeare en des termes qui doivent surprendre les lecteurs des *Débats* mais à la même date, il proclame aussi que le romantisme est « abandonné même de la plupart de ses défenseurs, et qu'il se garderait d'en entreprendre une *tardive apologie* ». (article sur l'*Allemagne*...) En somme, si l'on cherche, parmi les nouveautés à la mode, celles qui pourront se réclamer de lui, il n'apparaît guère que l'un des créateurs du *genre frénétique*. De quoi il n'y a pas lieu de le louer. Lui-même, d'ailleurs, n'est pas très fier de cette paternité et de sa descendance.

« En fait, le passé l'intéresse plus que l'avenir. Il est trop détaché pour vouloir être esclave d'une doctrine. Il estime que les batailles littéraires sont cruelles sans profit et que c'est sottise de blesser pour une idée un honnête homme ».

Emile Faguet, à qui l'on a reproché de faire une place à Nodier dans son *Histoire de la littérature*, est aussi l'un de ceux qui ont le mieux marqué son rôle dans le romantisme « et ses premières manifestations modérées » (1). Il voit en lui « un précurseur et un initiateur du romantisme » par ses adaptations werthériennes, un rénovateur du langage par l'archaïsme, le sauveteur de la nouvelle française. Ce « roman court, limité à l'essentiel, où, en prose et en vers, les Français ont excellé au XVI^e^ et au XVII^e^ siècle », n'était pas où allaient directement les romantiques qui aimaient les grands espaces et les grandes carrières. Au total il a été (et Faguet reprend ici le jugement de Michelet) un initiateur qui modérera le mouvement parti de lui ».

Parmi les écrivains romanesques Nodier n'a pas perdu toute valeur d'excitation. M. Barrès dans un article de 1887 (1) sur ses chagrins d'écolier, rappelait de quel soutien avait été pour lui le conteur. « Après une journée terrible, je me consolais parmi ces enchanteurs jusqu'à l'heure bénie du coucher... Et il ne faut pas sourire si je dis que Charles Nodier (avec *Trilby*), Alexandre Dumas (avec *Une soirée chez Nodier*), Veuillot (avec *Maître Aspic*) étaient mes vieux maîtres... Jamais je ne cesserai, quoi que dise mon esthétique, de les aimer, de les chérir avec un sourire un peu triste, de bénir en eux les bienfaiteurs de ce misérable temps là. » Aussi, récemment, encore M. Barrès rapprochait des récits de Nodier l'œuvre d'un jeune romancier contemporain, Alain Fournier, ou bien se plaisait à la lecture de *Franciscus Columna* au lendemain de la publication d'*Un Jardin sur l'Oronte*. M. France dont on a vu ailleurs quelques mots sur *Sœur Béatrix*, disait le cas qu'il faisait du *Chien de Brisquet* dans une *Lettre à Jeanne* devenue la préface d'une réédition de ce petit conte. D'autre part le poète Gauthier Ferrières, en 1918 et M. Edmond Pilon en 1922, donnaient des préfaces pour les *Contes* de Nodier, et vantaient sa fantaisie, l'expression charmante de ses rêves. Les éditions populaires

(1) Cité par René Jacquet, *Notre maître M. Barrès*, (P., Per Lamm.)

de ses œuvres, et les tirages de bibliophiles se font plus fréquents depuis quelque dix ans, réalisant la prédiction faite par M. Souday vers ce temps là (1) : « Il a vieilli, il est charmant néanmoins, et bénéficiera certainement un jour ou l'autre, d'un retour de vogue ». (2)

(1) *Le Temps*, 5 décembre 1907.

(2) Ayant nous-même, publié un opuscule inédit de Nodier, le roman autobiographique signalé par M. Gazier, nous avons pu constater quelques signes de curiosité dans la critique littéraire : *Petit Journal*, *Excelsior*, *Times litterary supplement*, *Revue de Littérature comparée*, etc. février et avril 1922.

CONCLUSION

Nodier fut-il l'aîné bienveillant et désintéressé dont les mémoires du temps répètent à l'envie le charme, ou un « faux bonhomme » habile à créer lui-même sa légende, et secrètement jaloux des réputations éclatantes ? Faut-il par ailleurs insister sur ses gasconnades, ou sur les inventions romanesques qu'il donne pour faits historiques ? Ni l'un ni l'autre de ces problèmes ne nous ont retenu longuement. Que sa bienveillance fût réelle ou simulée, peu nous importe, s'il est vrai que l'obligeance du critique favorisa le triomphe des novateurs, si les réunions de l'Arsenal ont permis aux audaces des romantiques de se corroborer. Il ne faut pas non plus, après Louis de Loménie et M. Pingaud, être trop sévère pour les mensonges qui foisonnent dans les *Souvenirs de la Révolution*. La mode des mémoires où Nodier apporta, à un certain moment, sa part de supercherie a favorisé l'éclosion de l'histoire pittoresque et documentaire qui devait être une des gloires du XIX^e^ siècle (1). A vrai dire nous n'avons pas étudié Nodier pour lui-même, mais pour son témoignage et pour son rôle. Si pittoresque que soit sa vie, les enseignements en sont limités : elle ne fait qu'illustrer les avantages et les inconvénients d'une éducation anormale, d'une vie marquée, comme l'a dit un critique, d'un « incurable bohémianisme ». Encore, s'il y avait un parallélisme étroit entre la vie et l'œuvre ! Mais il se trouve que Nodier, vagabond dans sa jeunesse comme un Glatigny, rêveur en son âge mûr comme un Gérard de Nerval, est devenu l'amphytrion des romantiques, le défenseur de la tradition nationale. L'audacieux admirateur d'*Hamlet*, des *Brigands*, de *Werther*, devient l'apologiste du langage archaïque.

Encore, si son œuvre était en contraste continuel avec sa vie, on en pourrait conclure que la pensée s'efforçait chez lui à corriger les inconvénients d'une nature trop impulsive. Mais les circonstances tantôt lui fournissent le prétexte à des révoltes, tantôt le guident vers le traditionalisme, à moins que ces deux tendances ne parviennent, cela arrive, à se concilier parfaitement.

En réalité, sa qualité maîtresse, ne l'empêche pas d'être comme le jouet d'un certain déterminisme. Les origines et les courants lit-

(1) Cf. Halphen, *Essai sur l'Histoire en France depuis cent ans*. (P., Colin, 1914).

téraires de son temps, qu'il observe avec une inlassable curiosité, expliquent son œuvre plus que ne feraient ses soucis d'argent et même ses voyages. Il obéit à la mode et s'il va jusqu'à lui résister, il se contente d'opposer l'un à l'autre deux thèmes qui aient eu successivement les faveurs de la vogue.

Cette apparente souplesse ou soumission s'explique plutôt par sa formation première que par les évènements ultérieurs. Et c'est pourquoi nous avons consacré la première partie de ce travail à expliquer sa formation. A son hérédité comtoise il doit certaine tendance fédéraliste qui en fait l'ennemi naturel du XVII^e^ siècle, âge de centralisation. La faiblesse de son père, qui applique trop ingénument les théories de l'*Emile* à son éducation, accroît ces tendances d'irrégulier et lui permet d'échapper aux influences scolaires. La continuité des vues devient naturellement son moindre défaut.

Il s'est bien trouvé quelques influences apaisantes pour corriger sa fougueuse adolescence : Weiss, Girod de Chantrans, Jean de Bry sont les sages à qui il devra peut-être de ne pas accompagner les romantiques dans toutes leurs audaces, mais les Gleize et les Ballanche, peut-être Sénancour, confirmeront sa coutumière obéissance aux impulsions du cœur, dont l'auteur d'*Adolphe* disait lui-même les contradictions ordinaires.

Grâce aux brouillons et aux œuvres inédites que nous avons pu retrouver il nous a été possible de préciser les conditions dans lesquelles Nodier échappa aux influences traditionnelles. Déjà l'on connaissait l'essentiel de ses discours révolutionnaires où il n'ajoutait guère qu'un peu de mauvais goût et de violence à l'emphase redondante à laquelle l'académicien Thomas avait dû ses plus beaux succès. Nous avons rassemblé les nombreuses esquisses qui nous révèlent un Nodier imitant jusque vers 1800 les petits poètes et conteurs de la plus pure tradition libertine et mondaine, enfin Crébillon fils et Faublas dont le *Dernier chapitre de mon roman* avait seul jusque là utilisé le legs.

Orateur ou romancier, Nodier reste imitateur servile jusque vers 1800. Un autre genre nous le montre à mi-chemin dans l'émancipation. C'est l'étude de la nature. Botaniste et entomologiste, comme il convient à un disciple de Rousseau, à un simple pré-romantique, il ne sait guère utiliser littérairement ses connaissances qu'à l'heure où l'exotisme a fait passer sur sa sensibilité un large souffle de libération.

A partir du moment où Nodier s'est engoué de Werther et, par conséquence, d'Ossian, il ne cessera, sauf quelques réactions, de trouver dans la connaissance des œuvres étrangères adoptées par la mode, un excitant qui suscite des pastiches sinon des créations. Dès 1803

il a déjà publié deux romans werthériens, et se place au premier rang (par le talent) des adaptateurs de Gœthe à cette époque.

Parmi les thèmes littéraires que la mode accueille ensuite dans l'Europe occidentale, il en est deux qui le séduisent : celui du brigand généreux et celui du vampire. Ces influences, toutefois, réussissent moins bien à Nodier. Il est sur le point de verser dans le feuilleton et le mélodrame. Il s'en avise, le regrette, et finira par formuler plus nettement son reniement en condamnant la littérature *frénétique* pour laquelle il invente cette étiquette.

Déjà le séjour chez Croft, continuateur de Johnson, et connu pour avoir utilisé le premier la correspondance de Chatterton dans la confection d'un roman werthérien, l'aide à s'initier à la littérature anglaise. Nodier ne semble pas avoir découvert tout de suite ce qu'il en pouvait tirer, mais lorsqu'on commencera de traduire Walter Scott, il sera l'un des tout premiers à apercevoir le riche filon qu'indique le romancier écossais.

L'orientation de sa curiosité et de ses travaux sera entièrement modifiée par cette influence décisive. Werther avait fait de Nodier un romantique, Walter Scott lui révèlera toutes les valeurs du passé. La chevalerie, les châteaux en ruine, les chroniqueurs, les vieux livres, les vocables désuets, les vieilles légendes, voilà ce qu'il défendra ou se plaira à orner des grâces de son style, de 1820 environ jusqu'à la fin de sa vie.

***

Mais l'on n'a pas défini toute l'œuvre lorsqu'on y signale successivement la survivance d'un poncif usé, l'utilisation romanesque de la mélancolie et de la révolte, la découverte de la puissance latente des traditions nationales. Du point de vue psychologique, il est frappant d'observer la durée plus ou moins longue d'une incubation, ou d'un enthousiasme. L'exemple de Gœthe et celui de Walter Scott, par exemple, priment tous les autres. Nodier a beau avoir lu de bonne heure tout le théâtre allemand, conspiré comme un lecteur des *Brigands*, il sera toujours plus séduit par la délicatesse que par la violence. Son brigand même, *Jean Sbogar*, sera plus près de Werther que de Moor, plus amoureux que batailleur. Quant à Walter Scott, sa gloire absorbera celle d'Ossian, de Byron et même de Shakespeare, ou ne leur laissera que des mérites secondaires. L'Ecosse sera le pays de Rob-Roy et non plus du barde, à Byron il ne restera que l'Orient, enfin il ne verra plus dans Shakespeare que l'historien et lui attribuera le rôle de précurseur de Walter Scott, lorsque ce dernier aura paru.

Tels sont les éléments d'inégale puissance qui apportent de l'étranger

des éléments de nouveauté littéraire. Ils éliminent généralement une tradition périmée : le respect du goût ou des règles, l'affectation de badinage ou de sensualité, le style oratoire, mais ils provoquent la découverte d'une autre filiation nationale. On maudit la mémoire de Richelieu et on proteste contre l'Académie, on combat Voltaire et Crébillon. On fait des coupes sombres dans le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècles : tout ce qui est imitation de l'antique, libertinage, perversité est honni. Mais il existe une tradition française plus ancienne et autochtone. Les romanciers et les poètes du moyen-âge, les savants et les conteurs du XVI^e^ siècle, les poètes indociles du grand siècle, l'auteur des *Confessions* et Diderot, constituent une lignée qui ne doit rien à la Grèce ni à Rome, dont les racines sont au terroir, les origines dans le peuple.

Dès l'origine de son romantisme, Nodier s'est révolté contre l'antiquité classique. Tout d'abord il a cru pouvoir lui substituer le *primitif* : la Bible, les bardes, les génies à qui le ciel parle en tout temps en sont les représentants. Après l'apparition de Walter Scott cette notion est remplacée par celle de national (1). Dans les voyages, sur la scène, dans le roman comme dans la poésie, la Grèce et Rome devront céder la place qu'elles ont longtemps usurpée, aux fastes des pays du Nord, de l'Italie et de l'Espagne. Encore cette invasion sera-t-elle consentie surtout pour nous révéler la valeur de notre sol et de notre passé dont nous étions trop oublieux. L'œuvre du philologue présente ici une particularité : primitif et national y fusionnent.

***

Voilà comment se concilient les influences étrangères et les traditions retrouvées. Y a-t-il un fil conducteur qui nous puisse guider dans les genres où Nodier exprime ses curiosités rivales ou conciliées ? Bien qu'il ait rassemblé ses poésies en 1827, Nodier n'en a fait qu'un moyen d'expression secondaire.

Il use aussi, par accident, de l'aphorisme dans les *Apothéoses de Pythagore*, en 1808. Il compose sur commande la physiologie du bibliomane ou de nombreuses préfaces ; mais, deux genres surtout le retiennent : le roman, dans la première partie de sa carrière, le conte dans la seconde.

Le roman jouit d'une telle vogue, depuis le début du XIX^e^ siècle, il est devenu si souple et si varié que l'on se demande si un Montaigne, en notre temps, ne saurait s'en accommoder (2). En tout cas, Nodier en

(1) Nodier dit quelquefois aussi « autochtone ».

(2) M^me^ Cottin, à la veille du romantisme en a composé sur toutes les curiosités à la mode : la croisade aussi bien que la mélancolie.

use pour s'analyser, pour transformer la tristesse, la confidence ou le rêve en volupté. Ce qui établit entre ces romans la différence principale, ce n'est pas que la forme soit personnelle ou non : ainsi, *Les Proscrits*, *le Peintre de Saltzbourg*, *Adèle* et *Thérèse Aubert* qui ont par ailleurs les plus grandes similitudes ne peuvent être différenciés par ce trait. Dans tous ces récits où l'amour est déçu, c'est l'obstacle qui est caractéristique : lorsque le souvenir de *Werther* domine, c'est le mariage ou la mort, lorsque l'inspiration procède de Schiller ou de Rousseau, la guerre ouverte contre la société ou la différence de condition sociale rendent l'union impossible. Dans ces romans la nuance de l'amour subsiste, c'est la contrainte du destin ou du milieu qui varie, offrant l'occasion de peindre successivement les principaux obstacles que l'âme rencontre dans son épanouissement.

Dans la deuxième partie de sa carrière, Nodier use surtout du conte (1). Les *Voyages pittoresques*, les *Notions de linguistique* ne visent qu'à fournir des matériaux et des conseils aux poètes. Ce ne sont pas des productions ouvragées. Au conte on ne peut rien reprocher. Il exprime des rêves, peint des légendes, donne des détails topographiques, confère au récit le mouvement et l'émotion. Son contenu est limité et équilibré. Et par ailleurs c'est un mode d'expression essentiellement populaire. Il puise dans les traditions, il s'adresse au peuple. Il rend à la nation ce qu'il lui a pris. Moyennant quelques digressions, Nodier s'accommode pleinement de ce genre. Il n'abandonne pas pour cela le roman, auquel il donne un caractère de plus en plus subjectif : il réunit *Clémentine*, *Amélie* et autres romans tirés d'épisodes de sa jeunesse sous le titre de *Souvenirs*. Mais tout en parlant fréquemment de lui il n'a jamais esquissé ses Mémoires. Tout devenait sous sa plume conte ou roman, tout comme les influences diverses aboutissaient à celles de Gœthe ou de Walter Scott.

***

Muni de l'érudition qu'on lui connaît, Nodier ne pouvait subir des influences si nombreuses et s'essayer en des genres si divers, sans être conduit à esquisser une définition des tendances nouvelles. Les circonstances ayant fait de lui un critique littéraire depuis 1814, jusqu'à la veille de 1830, la meilleure des occasions s'offrait à lui pour formuler ses théories littéraires. Elles éclairent singulièrement l'histoire du romantisme. Depuis l'heure où il acquiert son franc-parler, vers 1818, jusqu'à 1825, il combat pour le romantisme dans des journaux aussi peu favorables que les *Débats* ou la *Quotidienne*. Pour

(1) Il n'emploie guère le terme de « nouvelles ».

gagner le grand public, et même la critique adverse, aux idées de l'école nouvelle il la présente sous son jour le moins dangereux : Il oppose un exotisme moderne à un exotisme antique. Il désolidarise le romantique du frénétique. Il calme la fougue des romantiques français, trop pressés de donner des chefs-d'œuvre qui puissent rivaliser avec ceux du romantisme allemand ou anglais. Il est à la fois l'avocat et le prudent conseiller du romantisme.

Nous aide-t-il à nous faire une idée plus exacte de cette école ? (1) Ce n'est pas douteux, grâce à sa souplesse et à sa variété d'information. Il a fait une très large place au moi dans ses récits et cependant, on ne saurait l'ayant lu, se contenter de caractériser le romantisme par le mode d'expression lyrique. Le désordre et la mélancolie marquent son œuvre jusque vers 1820 et cependant il est l'un de ceux qui ont le plus ingénieusement aidé à faire disparaître de telles lamentations devant la curiosité historique ou légendaire. La mélancolie avait eu son utilité lorsqu'elle conduisait à la connaissance du moi par l'analyse. Le culte du passé et de la légende devient fécond aussi, lorsqu'il prépare l'inventaire des richesses nationales, la méthode historique, l'observation des courants populaires. Le romantisme cesse dès lors d'être un désordre, et prépare un élargissement nouveau de l'esprit humain.

***

Il est un point où plus nettement encore, Nodier tout en étant l'ennemi du progrès, contribue à enrichir la connaissance de l'homme. C'est par sa curiosité passionnée pour le rêve. Une conformation particulière de sa nature dont il n'hésite pas, par instants, à nous faire la confidence, le conduit à accepter, du rêve, des joies que la vie lui refuse. Son sommeil est traversé d'images et d'inquiétudes à un point exceptionnel. Son érudition lui fournit des essais d'interprétation. Dans ses contes il introduit à son tour une manière d'oniromancie, l'une des plus méthodiques tentatives par où l'on ait, au début du XIX^e^ siècle, devancé la psychanalyse.

Il a écrit des contes qui ont pu servir de modèles aux romanciers de la vie rustique. Il s'est fait le biographe ingénieux et presque mystique des insectes. Il a dans les *Sept Châteaux du roi de Bohème* donné un chef-d'œuvre de bizarrerie bourré de réflexions, de confidences et de pastiches. Voilà les points par où il mérite le titre de précurseur. A l'égard du mouvement romantique il a parfois le rôle d'un patron,

(1) On peut même dire, estime M. Baldensperger, que Nodier suffirait — en l'absence de tout épanouissement éclatant de l'école — à caractériser une nouveauté dans notre littérature.

et s'il n'en est jamais le précurseur, il en est du moins l'un des plus précieux témoins.

***

Si nous disons qu'il ne fut pas un précurseur, c'est parce qu'il se contenta de servir d'intermédiaire entre des étrangers réfractaires au classicisme et les romantiques français. Il ne découvre point les thèmes qu'il utilise ou qu'il signale. En France il est l'un des premiers, quoiqu'avec un certain retard, à être renseigné sur la production essentielle de l'Angleterre et de l'Allemagne. Un Philarète Chasles, par exemple, en est aussi bien informé que lui, mais se borne au rôle de critique. Nodier, servi par un talent exceptionnel de pasticheur, esquisse des imitations.

Après avoir, pendant quelques années, fait des bouquets à Glycère comme les petits maîtres du siècle finissant, il pastiche *Werther*. En 1811 il envoie de Quintigny, à Weiss, des contes d'un certain « chevalier » qui ne sont autre chose que des pastiches de La Fontaine qu'il se divertit lui-même à composer. Au même correspondant il adresse un autre jour un pastiche de La Bruyère qu'il dit tenir d'un mythique Eugène de Milon. C'est à La Bruyère encore qu'il s'en prend en brossant un amusant portrait de Nyctale en tête de *M. de La Mettrie*. Il prétend pasticher le genre de causeurs ou d'orateurs déterminés dans *Monsieur Cazotte*, les *Prisons de Paris*, le *Dernier Banquet des Girondins*. Il pastiche Perrault dans *Trésor des Fèves*, il singe à la fois le même Perrault, Rabelais, Cyrano et Fénelon dans la *Fée aux Miettes*. Il avoue *Smarra* pour un pastiche, dont il est au reste assez fier. Quant au *roi de Bohème*, c'est tout un volume de pastiches, de Rabelais surtout ou des « Iroquois » de son temps dont il amplifie jusqu'à la farce les ridicules (1). Ce n'est pas en vain qu'il a consacré au *Plagiat* le plus méthodique de ses livres. N'est-il pas démontré par tous ces exemples qu'il était destiné moins à créer qu'à nous conserver un témoignage de tous les essais du romantisme jusqu'au moment où sa curiosité l'abandonne, c'est-à-dire vers 1838 ?

A défaut de son charme, son œuvre aurait donc le mérite de nous éviter une conception trop sommaire du romantisme. Son cas nous montre la variété des thèmes dont les novateurs de cette époque tentèrent le rajeunissement ou l'adaptation. En 1823, Brès, auteur de nombreux romans historiques en quatre volumes chacun, se moquait dans les *Tablettes romantiques* du genre à la mode. Il indiquait ironiquement aux jeunes auteurs les thèmes habituels :

(1) Il a donné aussi un joli pastiche de Commines dans le *Drapeau blanc* du 5 janvier 1820.

Au milieu des forêts, des rocs et des racines
Montrez-moi vos héros, cachez vos héroïnes :
Que, sa quenouille en main, la vieille du hameau
Soit toujours l'ornement d'un chef-d'œuvre nouveau
Que l'ermite s'y montre avec sa barbe blanche
Qu'il sache le passé bien moins que l'avenir
.....
Chantez la tour, lugubre asile du rebelle
.....
Décrivez lentement le brin d'herbe qui pousse,
Souvent le romantique est caché sous la mousse.

Mieux encore que Brès ne nous dévoilait les cachettes, Nodier nous signale les apparitions. Mais comme Brès aussi il mêlera les publications personnelles aux moqueries. Il se raillera lui-même mais cela n'en vaut que mieux, pour l'analyse et la connaissance, sinon pour l'éclosion du génie. Asselineau a marqué en termes fort justes cette attitude difficile de Nodier, se mêlant aux jeunes gens alors qu'il est lui-même un sage (1). « Il n'avait plus cette ignorance heureuse qui se compromet pour une cause et se jette en courant dans l'inconnu, sans peur de l'absurde et sans souci du qu'en-dira-t-on. Il était Mentor et n'était plus Télémaque. Les Télémaques qui se passaient volontiers de l'avis des vieux sages publiaient les *Méditations*, les *Odes et Ballades*, *Eloa* » (2). Il n'avait pas l'ingénuité qui permet de créer dans la joie et la confiance, mais il avait l'expérience, et l'hésitation et les doutes qui font de son œuvre un incomparable miroir des origines romantiques.

Que l'on ajoute à son œuvre celle de quelques témoins de cette première époque et l'on verra de quels éléments une pléiade de génies tira au siècle dernier des chefs-d'œuvre. Une telle connaissance des modes littéraires et de l'origine des grandes créations ne participe-t-elle pas de l'intérêt des lois scientifiques ?

Vu :
Le Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg :
Ch. Pfister
Strasbourg, le 18 avril 1923.

Vu et permis d'imprimer
Le Recteur d'Académie, Directeur général de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, Président du Conseil de l'Académie de Strasbourg.
S. Charlety
Strasbourg, le 20 avril 1923.

(1) On trouvera des signes de son indépendance secrète dans une lettre à Dusillet du 3 mars 1824 (*Bull. du Bibl.* 1853, p. 354)

(2) Asselineau. *Nouvelle étude sur Charles Nodier* (*Bull. du Bibl.* 1867, p. 102.)

Imprimerie Générale, De Bussac. — Clermont-Ferrand, 2, cours Sablon